DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
LANGUEDOC-ROUSSILLON

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

BILAN SCIENTIFIQUE

2005

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère
Culture
Communication

DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
LANGUEDOC-ROUSSILLON

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

BILAN SCIENTIFIQUE DE LA RÉGION LANGUEDOC-ROUSSILLON

2005

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
ET DE LA COMMUNICATION
DIRECTION DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE

Sous-Direction de l'Archéologie, de l'Ethnologie,
de l'Inventaire et du Système d'information

2008

BILAN SCIENTIFIQUE DE LA RÉGION LANGUEDOC-ROUSSILLON

2005

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
DIRECTION DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE

Sous-Direction de l'Archéologie, de l'Ethnologie, de l'Inventaire et du Système d'information

2008

DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
5, rue de la Salle l'Evêque
CS 49020
34967 Montpellier cedex 2

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE
5, rue de la Salle l'Evêque
CS 49020
34967 Montpellier cedex 2
Tél. 04 67 02 32 71 / Fax. 04 67 02 32 04.

*Ce bilan scientifique a été conçu
afin que soient diffusés rapidement
les résultats des travaux archéologiques de terrain.
Il s'adresse tant au service central de l'Archéologie
qui, dans le cadre de la déconcentration,
doit être informé des opérations réalisées en région
(au plan scientifique et administratif),
qu'aux membres des instances chargées du contrôle
scientifique des opérations,
qu'aux archéologues, aux élus, aux aménageurs
et à toute personne concernée
par les recherches archéologiques menées en région.*

*Les textes publiés dans la partie
«Travaux et recherches archéologiques de terrain»
ont été rédigés par les responsables des opérations,
sauf mention contraire.
Les avis exprimés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.
Le SRA s'est réservé le droit de réécrire ou condenser
tout texte jugé trop long.*

*En couverture :
Dépose d'un crâne de bison en contexte aurignacien
(Site de Régismont le Haut, Poilhes, Hérault)
Cliché François Bon
(UMR 5608, UTAH, Université Toulouse le Mirail)*

*Coordination, récolement des données, saisie : Martine Schwaller
Tableaux, mise en forme textes et illustrations : Benoît Ode
Cartographies : Iouri Bermond, Hélène Breichner, Gérald Sachot*

*Imprimerie : ATELIER 6
34980 Saint-Clément-de-Rivière
04 67 63 52 00*

ISSN 1240 - 8549 © 2008

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION

LANGUEDOC-ROUSSILLON

BILAN SCIENTIFIQUE 2005

Table des matières

Résultats scientifiques significatifs 10

Tableau de présentation générale des opérations autorisées 17

Travaux et recherches archéologiques de terrain

PROJETS COLLECTIFS DE RECHERCHES ET OPERATIONS INTERDEPARTEMENTALES 19

Tableau des opérations autorisées 19

PCR : Autour de l'étang de Montady : espace, environnement et mise en valeur du milieu humide 20

PCR : Mines et métallurgies chalcolithiques du Midi de la France 23

PCR : Avant le Pont du Gard. Le Milieu, les Hommes (Préhistoire du site du Pont du Gard) 24

PCR : Espace rural et occupation du sol de la région nîmoise, de la Préhistoire récente à l'époque moderne 25

PCR : La plaine du Roussillon au cours de l'Holocène : de l'évolution paléo-géographique à la modélisation prédictive 27

PCR : Economie castrale : la pierre, le métal, l'eau et le feu 28

PCR : Matières premières siliceuses en Languedoc-Roussillon 29

PCR : Ports de Narbonne 31

PCR : Le plomb ancien du Mont Lozère 33

PI : Vaunage, Vidourlenque et Vistrenque « Petite Camargue » 35

PCR : Comptoirs littoraux protohistoriques du Languedoc oriental 38

PCR : Chronologie et faciès du Magdalénien 38

AUDE 40

Carte des opérations autorisées 40
Tableau des opérations autorisées 41
ARGELIERS, Ruisseau de Roze 43
BELFLOU, La Barthe, Barrage de la Ganguise 43
BELFLOU, La Bourdette, Barrage de la Ganguise 44
BERRIAC, Les Plots 44
BRAM, La Gabache 45
CARCASSONNE, la Métairie de Monquiers, les Remparts 45
CARCASSONNE, la Métairie de Monquiers 46
CARCASSONNE, Bastide 2 47
CARCASSONNE, Pôle Santé 47
CARCASSONNE, Rocade nord-est 48
CARCASSONNE, Square Gambetta 49
CASTELRENG, Eglise Sainte Marie 49
CAVANAC, La Toronde 49
CITOU, Château 50
CONILHAC CORBIERE, Derrière la Ville, Lotissement du Parc 50
CUMIES, les Brouts, Barrage de la Ganguise 51
FONTERS DU RAZES, Saint Christol 51
LASTOURS, Castrum de Cabaret 52
LEZIGNAN CORBIERE, Plaine de Caumont 53
LIMOUX, Tuilerie de Massia 2 53
LIMOUX, Tuilerie de Massia 1 54
MOLANDIER, Bénazet 54
MONTFERRAND, Peyre Clouque 55
MONTREAL, Sablière Saint Loup 57
NARBONNE Av. Kennedy 57
NARBONNE Av. Kennedy, Travaux voirie 57
NARBONNE 11 rue du Bois Rolland, Résidences des Glycines 60
NARBONNE Chem. Quatourze I 61
NARBONNE Chem. Quatourze II 62
NARBONNE, Crabit, Lot. Les Amarats II 62
NARBONNE Bd Malard 62
NARBONNE Av. Provence 63
NARBONNE Av. Carnot 64
PEXIORA Lot. Moulins Bas 64
PEZENS Les Fumats, Lotissement des Acacias 65
SAISSAC Castrum 65
SIGEAN Pech Maho 67
TERMES Le Château 68
VINASSAN Glacière 69
PROSPECTION THEMATIQUE : Recherche et inventaire matériaux argileux, origine de la céramique campaniforme 69

GARD 70

Carte des opérations autorisées 70
Tableau des opérations autorisées 71
BARJAC, Aven Colombier 73
BARJAC, Aven Arquet 73
LE CAILAR, Place St jean 74
CALVISSON, ZAC Chaffre, le Vigné Bas 74
CALVISSON, Caveyrargues Haut, Gendarmerie 75
CALVISSON, Caveyrargues et Pierre Blanche 75
LA CAPELLE ET MASMOLENE, le Sablas, Pignargue Nord 75
CASTILLON DU GARD, Fenouillé 79
COURRY, Dolmen Ismaël n°5 80

GALLARGUES-LE-MONTUEUX, Village, église Saint-Martin 80
LAUDUN, Saint-Jean de Todon, alias Saint-Jean de Rouzigue 80
NIMES, Jean Jaurès 81
NIMES, ZAC Esplanade Sud, les Charmilles 83
NIMES, Georges Besse II/1, Mas Truchy 84
NIMES, Place du Chapître 85
NIMES, Maison de Santé Protestante 85
NIMES, Vignoles XI 86
NIMES, ZAC du Domaine d'Escattes 87
NIMES, 1 rue Solier 87
NIMES, Chemin de Cheylon 88
NIMES, Km Delta II-5 88
REDESSAN, Cureboussot 89
REMOULINS, Grotte du Taï 90
ROCHEGUDE, La Roquette, les Dolmens 90
SAINTE-CROIX-DE-CADERLE, Le Temple 91
SAINT GILLES, Quartier St Pierre, Rue des Tourterelles 93
SAINT-HILAIRE-DE-BRETHMAS, ZAC de Saint Hilaire 93
SAINT-HIPPOLYTE-DE-MONTAIGU, Carrière du Soleyron, tranche 2 94
SAINT-MAMERT-DU-GARD, Les Garrigues, Gravas 95
SAINT-QUENTIN-LA-POTERIE, Les Grèses et Massargues V 96
SAINT-QUENTIN-LA-POTERIE, Les Grèses et Massargues 96
SAINT-VICTOR-LA-COSTE, Mayran 98
SALLES-DU-GARDON, La Tour 99
SAUVE, Maison Evêché 102
VILLENEUVE-LES-AVIGNON, Chartreuse du Val-de-Bénédiction, étude des cellules V et W, Allée des Mûriers 102
VILLEVIELLE, Costerelle II 104
VILLEVIELLE, Les Terriers 105
PI : Canton de Barjac et communes de Montclus et Saint André de Roquepertuis 107
PT District minier d'Hierle, Saint-Laurent-le-Minier 107

HÉRAULT 110

Carte des opérations autorisées 110
Tableau des opérations autorisées 111
AGDE, La Crouzette 113
ANIANE, Cougnets 114
ARGELLIERS, Roc de Pampelune 115
ASPIRAN, Dourbie/ Saint Bézard 117
BALARUC-LES-BAINS, ZAE Saint Sauveur, Negafols 121
BELARGA, Les Arbousiers 122
BEZIERS, rue Castelbon de Beauxhostes 122
BEZIERS, Rue Maître Gervais 123
BEZIERS, Domaine des Garrigues 123
CASTELNAU-LE-LEZ, Vieille Poste, tranche 3 124
CASTELNAU-LE-LEZ, ZAC Borie/ Jean Mermoz 124
CLERMONT-L'HERAULT, Madeleine II 125
CLERMONT-L'HERAULT, l'Estagnol, Parc Aquatique 126
CORNEILHAN, La Mouline, Saint Sernin et Cabrière 126
CORNEILHAN, Saint Sernin 128
COURNONSEC, Nouvelle Cave Coopérative 129
LE CRES, Maumarin, tranche 1 129
FABREGUES, l'Estagnol 130
JONCELS, Dolmen de la Planquette 132
LATTES, Saint Sauveur 133
LATTES, Saint Sauveur 136
LOUPIAN, Marinesque 140
LOUPIAN, Les Aires (extension aires de repos de l'A9) 142
LUNEL VIEL, ZAE du Roucagnier 142

LUNEL VIEL, Station Epuration 143
MAUGUIO, La Capoulière IV 144
MONTPELLIER, Tramway, Ligne 2, Fontaine du Pila/ St-Gély 145
MONTPELLIER, ZAC Port Marianne, Jardins de la Lironde, tranche 3 147
MONTPELLIER, extension Collège Clémence Royer 148
MONTPELLIER, Collège Clémence Royer II 150
MONTPELLIER, Dominium 151
MURVIEL-LES-MONTPELLIER, Le Castellas 154
PERET, Capitelle du Broum 159
POILHES, Régismont le Haut 161
SAINT-ANDRE-DE-SANGONIS, A.750, Le Lagarel 164
SAINT-ANDRE-DE-SANGONIS, Les Fontenelles 165
SAINT-ANDRE-DE-SANGONIS, Ravanières, Garelle et Arnède 165
SAINT-AUNES, ZAC Saint-Antoine Tranche I 166
SAINT-AUNES, ZAC Saint-Antoine Tranche II, Pioch Palat nord 166
SAINT-GUILHEM-LE-DESERT, Abbaye de Gellone 168
SAINT-MARTIN-DE-LONDRES, La Rasimière 169
SOUBES, St Clément de Man 169
LA VACQUERIE, St Martin de Castries 170
VILLENEUVE-LES-BEZIERS, Chemin des Clapiès, Claudéry 170
VILLENEUVE-LES-BEZIERS, Les Clapiès, Portes du Canal 171
VILLENEUVE-LES-BEZIERS, Les Clapiès, Turquoise 171
VILLENEUVE-LES-BEZIERS, Les Clapiès, A3G IMMO 172
VILLENEUVE-LES-BEZIERS, Chemin des Clapiers, Claudéry, B 466 173
VILLENEUVE-LES-MAGUELONE, Domenoves III 174
VILLETELLE, Ambrussum 174
intercommunal : **CAZOULS-LES-BEZIERS, MARAUSSAN,** RD14 176
A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 3 (Montblanc, Valros) 177
A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 6, phase 1 (Servian) 178
A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 6, phase 2 (Servian) 178
A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 8 (Béziers) 179
A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 9 (Béziers) 179
A75 BEZIERS/ PEZENAS : Cabrials, raccordement A9 (Villeneuve-les-Béziers) 179
A75 BEZIERS/ PEZENAS : raccordement A9, Les Mathes (Villeneuve-les-Béziers) 180

LOZÈRE 182

Carte des opérations autorisées 182
Tableau des opérations autorisées 183
LA CANOURGUE, La Capelle 184
CHATEAUNEUF-DE-RANDON, La Tour des Anglais 184
JAVOLS, le Bourg 186
JAVOLS, ancien terrain de camping 187
JAVOLS, Lou Grunets 188
LAVAL-DU-TARN, Coffre mégalithique 1 de Mounssigaou 188
PRUNIERE, Apcher 190
SAINT-JEAN-LA-FOUILLOUSE, Tour du Cellier 190
Prospection inventaire, Parc National des Cévennes 193
Prospection inventaire, Lac de Naussac 194

PYRÉNÉES-ORIENTALES 196

Carte des opérations autorisées 196
Tableau des opérations autorisées 197
AMELIE-LES-BAINS, Camp de las Basses 199
ANGOUSTRINE-VILLENEUVE-DES-ESCALDES, Lotissement de « la vallée Saint-Martin » 200
ARGELES-SUR-MER, Castrum d'Ultréra 201
BAILLESTAVY, Mines et fonderies préindustrielles 202

ENVEITG, Orry de Baix 203
FENOUILLET, Château Saint-Pierre 205
LAROQUE-DES-ALBERES, Chapelle Notre-Dame de Tanya 206
PERPIGNAN, Jardins du Palais des Rois de Majorque 207
PERPIGNAN, Couvent Saint François 208
PERPIGNAN, Eglise des Carmes 208
PERPIGNAN, Eglise Saint-François, Ancien Hôpital Militaire 209
PERPIGNAN, ancien Hôpital militaire / Couvent des Franciscains 210
PERPIGNAN, Eglise Saint Christophe du Vernet 212
RIA-SIRACH, Le Château 212
SERDINYA, Eglise St-Côme et St-Damien 213
TAUTAVEL, Caune de l'Arago 215
RODES, Secteurs incendiés été 2005 216
LGV Perpignan/ Figueras : Toulouges, Mas Puig Sec 218
LGV Perpignan/ Figueras : Le Soler, La Rourède 218
LGV Perpignan/ Figueras : Toulouges, La Jaça 219
LGV Perpignan/ Figueras : Toulouges, Baltaza 220
LGV Perpignan/ Figueras : Canohès, Manresa 220
LGV Perpignan/ Figueras : Ponteilla, Mas Terrats 20 220
LGV Perpignan/ Figueras : Ponteilla, Les Bagueres 56 221
LGV Perpignan/ Figueras : Ponteilla, Mirabell 141 A 221
LGV Perpignan/ Figueras : Ponteilla, Mirabell 141 B 221
LGV Perpignan/ Figueras : Ponteilla, Mirabell 141 C 221
LGV Perpignan/ Figueras : Ponteilla, Les Bagueres Petites 221
LGV Perpignan/ Figueras : Ponteilla, Camps de la Ribera 69 222
LGV Perpignan/ Figueras : Ponteilla, Camps de la Ribera 62-63 222
LGV Perpignan/ Figueras : Ponteilla, Camps de la Ribera 42 222
LGV Perpignan/ Figueras : Trouillas, Mas Domenech 466 222
LGV Perpignan/ Figueras : Trouillas, Mas Domenech II 222
LGV Perpignan/ Figueras : Trouillas, Mas Domenech 464 222
LGV Perpignan/ Figueras : Trouillas, Vigne del Cuc 772 223
LGV Perpignan/ Figueras : Villemolaque, La Perolera 27 223
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Al Ciurer 1850 223
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Al Ciurer 722 223
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Mas d'en Ramis 1867 A 223
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Mas d'en Ramis 1867 B 223
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Mas d'en Ramis 223
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance I 223
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 940 223
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 1179/1601 223
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 1603 224
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 928/929 224
LGV Perpignan/ Figueras : Banyuls-dels-Aspres, Roure d'en Sauto 224
LGV Perpignan/ Figueras : Tresserre, Mas de la Paille 225
LGV Perpignan/ Figueras : Tresserre, Pla de Nidolères 225
LGV Perpignan/ Figueras : Montesquieu, Trompette Basse 225
LGV Perpignan/ Figueras : Montesquieu, Trompette Basse 225
LGV Perpignan/ Figueras : Montesquieu, Les Esplanes 225
LGV Perpignan/ Figueras : Montesquieu, Baill Mourène Nord 225
LGV Perpignan/ Figueras : Bilan sur le Paléolithique dans la traverse LGV du bassin du Tech 226

Bibliographie régionale 229

Liste des abréviations 237

Organigramme du Service Régional de l'Archéologie (2005) 238

Paléolithique moyen et supérieur, épipaléolithique

Les fouilles programmées demeurent la source d'acquisition de données principale pour cette période. L'équipe du musée d'Orgnac a poursuivi son étude de l'Aven de l'Arquet entreprenant l'étude des vestiges paléontologiques et anthropiques issus de la désobstruction de l'aven en 1987, et la reprise des déblais en vue d'obtenir des informations d'ordre sédimentaire, pollinique, micro-faunique. Suite aux premières analyses effectuées sur les vestiges humains, la présence des Homo sapiens du Paléolithique supérieur et des derniers Néandertaliens du Paléolithique moyen est avérée. Ce fait est renforcé par la présence d'une industrie lithique attestant un débitage Levallois, typique d'un faciès moustérien, et de pièces représentatives de plusieurs cultures du Paléolithique supérieur.

Le site de Régismont-le-Haut à Poilhes (Hérault) est l'un des seuls sites aurignaciens ayant livré les traces explicites d'aménagement de l'habitat, livrant à l'observation les pratiques d'un groupe préhistorique ramenées à l'échelle du temps «court» d'une brève occupation. En 2005, les fouilles ont poursuivi le décapage de deux ensembles structurés, organisés autour de foyers découverts dans le secteur fouillé anciennement. Dans le détail, la nature du mobilier recueilli (présence plus ou moins conséquente d'outils, d'indices de débitage in situ, etc.), comme sa répartition spatiale, permet de distinguer des espaces possédant des vocations différentes. Plusieurs autres locus, distants d'une dizaine de mètres vers le sud et vers l'ouest ont été identifiés. Au sein de l'un d'eux, un foyer est environné d'un mobilier dominé par le débitage de quartz et de quartzite, ce qui le distingue des assemblages identifiés auparavant sur le site. La vocation fonctionnelle différente de ce foyer est renforcée par la découverte d'un crâne de bison, associé à sa première vertèbre cervicale. Ce crâne est associé aux activités réalisées autour du foyer. La poursuite des fouilles dans ce secteur permettra de préciser la fonction de cet espace, pour laquelle l'hypothèse la plus immédiate paraît être celle d'une aire de boucherie.

Dans le chantier de la Fontaine du Pila à Montpellier, sur le tracé du tramway, des unités stratigraphiques anciennes ont été identifiées dans le colmatage d'un paléochenal, sous la forme d'artefacts et de restes fauniques attribués à l'Epipaléolithique. Localisés dans un secteur proche de l'actuelle rive droite du Verdanson, ces vestiges qui induisent la proximité d'un site d'habitat, malheureusement extérieur aux limites du périmètre fouillé, sont les plus anciens vestiges d'occupation découverts à dans cette ville.

Enfin, des vestiges lithiques et fauniques ont été mis au jour lors du diagnostic de la ZAC du Mas de Vignoles XI, à Nîmes. Ces éléments attestent d'une occupation paléolithique déjà relevée dans les opérations voisines (Vignoles V, Cadereau d'Alès). En l'absence de structures clairement identifiées, leur localisation stratigraphique au sein d'une couche de lœss jaune carbonaté ne laisse que peu de doute quant à leur attribution à cette phase ancienne.

Néolithique

Sur le tracé de la LGV Perpignan à l'Espagne, plusieurs sites du Néolithique ancien ont été découverts. Sur le site de Mas Domenech à Trouillas, 12 structures associées à un habitat (silos, structure de combustion, fosses atypiques) ont livré un mobilier relativement abondant et homogène (céramique estampée ou décorée au peigne, lithique, macro-outillage). La céramique décorée est de type péri-cardial. Dans 2 silos, de nombreux restes osseux de faune ont été découverts, dont plusieurs pattes de bovidés en connexion. Un autre site néolithique ancien, celui de Manresa à Canohès a livré 2 fosses.

Sur le même tracé, le site de Trompette Basse à Montesquieu a livré un ensemble important du début du Néolithique moyen (Chasséen ancien) où subsiste

quelques caractères du Néolithique ancien et du groupe de Montbolo. Il compte près d'une centaine de structures dont 68 foyers. L'ensemble se scinde en deux zones distinctes : un secteur " artisanal " où l'on ne trouve exclusivement que des structures de combustion à pierres chauffées, et dans un autre, des aménagements caractérisant l'habitat.

Sur le chantier de la grotte du Taï à Remoulins (Gard), la fouille des fosses qui constituent les toutes premières manifestations de l'occupation épicardiale du site s'est achevée clôturant l'exploration de la cavité proprement dite. Dans le porche, la fouille d'un niveau du Néolithique moyen chasséen vient compléter la séquence néolithique du site. Il se confirme qu'un vaste habitat attribuable à la période Ferrières est implanté dans le vallon, de part et d'autre de la grotte. La fouille de 2005 a permis de distinguer une chronologie interne à l'occupation Ferrières

Dans la plaine du Vistre, à Nîmes, sur la ZAC du Parc Georges Besse-Mas Truchy, se développe un sol néolithique très riche en mobilier. Il correspond à une occupation du pré-Chasséen (autour de 4 700 av. J.-C.). Le caractère exceptionnel de cette découverte est renforcé par la présence de structures associées rarement observées dans ces contextes. Sur la même ZAC, un aménagement de dalles calcaires pourrait correspondre à une sépulture du Néolithique final.

Un diagnostic portant sur la ZAC de Mas de Vignoles XI, toujours à Nîmes, a mis au jour des vestiges qui révèlent une densité très importante d'occupation du Néolithique moyen (Chasséen ancien et Chasséen). Ils illustrent la présence d'un site matérialisé par de nombreux foyers, peut-être des restes de cabanes et des lambeaux de sols piégés dans un cadereau fossile, par de nombreuses fosses et silos, ainsi que par des sépultures (inhumation et incinération) dont les datations restent à confirmer. Sur la ZAC Esplanade Sud, c'est un habitat du début du Néolithique final qui a été découvert sur environ un hectare.

Dans l'Aude, à Pezens, une série de silos signale un site du Néolithique final appartenant à la phase classique du Vérazien

En Hérault, à Villeneuve-lès-Maguelone, la fouille réalisée sur le projet Domenoves III a concerné un habitat de plaine fontbuxien entouré par un fossé dont l'organisation générale montre une similitude avec d'autres sites de la même période, notamment ceux de « Richemont » à Montpellier, de la « Capoulière » à Mauguio (34) ou du « Moulin Villard » à Caissargues (30). Une occupation du Néolithique final, repérée dans un diagnostic réalisé à Villeneuve-lès-Béziers, est peut-être aussi à l'intérieur d'un enclos circulaire. Il semble en être de même sur le site la station d'épuration de Lunel-Viel attribué au Chalcolithique.

Sur le tracé du raccordement autoroutier A9/ A75, à Cabrials, une sépulture collective bien conservée, a été mise au jour. Un des petits cotés de la chambre sépulcrale est doté d'une porte avec une fosse d'accès. L'architecture de cette tombe permet de la dater dans le courant du Néolithique.

La fouille programmée qui se poursuit sur le site de la Capoulière à Mauguio a confirmé la présence de nombreux témoins d'architecture en terre associés à des fosses ou des fossés. L'extraction des horizons de labours a montré la bonne conservation d'éléments en terre crue, qui sont attribués de manière certaine au Néolithique final 3 (Fontbouisse). Piégés dans des fosses, on a retrouvé les murs en terre d'un possible bâtiment ovalaire d'environ 11 m de long sur 8 m de large.

Le site de La Capitelle du Broum à Péret voit sa stratigraphie se compléter : au-dessus des niveaux chalcolithiques où la métallurgie prend un visage industriel avec une abondance de creusets, sont apparus un niveau antique, très lâche et un niveau archéologique, pauvre en matériel, qui doit être rapporté à la charnière Bronze/ Fer, marqué par de grands foyers jointifs

Dans le domaine funéraire, un petit coffre mégalithique a été fouillé à Laval-du-Tarn (Lozère). La datation du monument n'est pas évidente. Toutefois, sa position dans le paysage, son orientation, ses faibles dimensions, son enfouissement dans le sol, l'apparente aux coffres qui caractérisent les sépultures chasséennes du Néolithique moyen caussenard. Un sondage a été entrepris sur un dolmen jusqu'alors inédit à Joncels, la Planquette (Hérault). Il apparaît que ce monument est encore profondément enfoui dans son tertre de pierre, protégé par un important colluvionnement. Une fouille est programmée pour en étudier les structures et le remplissage de la chambre apparemment bien préservée.

Age du bronze et Age du Fer

A l'image des années précédentes, les résultats concernant l'Age du Bronze ancien et moyen, sont assez clairsemés. Deux opérations menées dans le département de l'Aude, l'une à Limoux, l'autre à Bram, ont livré des structures des phases anciennes ou moyennes de l'Age du Bronze : respectivement un tertre funéraire à Limoux (Massia), lors d'un diagnostic, et la fouille d'urgence d'un silo du Bronze moyen à Bram (la Gabache). En revanche la transition Age du Bronze/ Age du Fer est mieux documentée, notamment par plusieurs opérations préventives. Dans les Pyrénées-Orientales, un diagnostic conduit à Amélie-les-Bains (Camp de las Basses) a mis en évidence un habitat du Bronze Final IIIb dans un état

de conservation exceptionnel, sur près de 800 m^2. Une fouille préventive sera prescrite sur ce site. Des fosses de même chronologie ont été identifiées à Béziers (domaine des Garrigues).

Le reste des découvertes pour cette période de transition, concerne le domaine funéraire. Un diagnostic à Vendres (Hérault, site de bel Air), a permis de compléter les données livrées par la première évaluation de 2003. Cette intervention porte à une quinzaine les structures funéraires clairement attestées et fouillées. Un diagnostic à Carcassonne (pôle de santé) a livré des sépultures du Bronze final IIIb, dont une seule a été étudiée. Cette zone funéraire est intégrée à un ensemble plus vaste composé de silos et de structures fossoyées apparemment contemporains. Ce site fera l'objet d'une fouille préventive.

Pour le Ier Age du Fer, une seule opération a livré des vestiges liés aux pratiques funéraires : il s'agit de Ponteilla, site de Mas Terrats (Pyrénées Orientales), où une tombe datée de l'Age du Fer, sans plus de précision, a été étudiée.

En revanche c'est dans le cadre de la même opération, c'est à dire les travaux préalables à l'aménagement de la LGV au sud de Perpignan, que plusieurs sites liés à des occupations non funéraires, ont été revélés : à Banyuls-des-Aspres notamment, où un habitat rural daté des Ve et IVe s., a été fouillé et plus particulièrement une batterie de silos. Dans la même commune, au lieu-dit Vignes de l'Espérance, deux autres habitats contemporains ont été identifiés.

Plusieurs diagnostics conduits dans l'ensemble de la région, ont livré des sites protohistoriques incomplets, matérialisés essentiellement par des structures fossoyées, des fosses ou des silos : à Nîmes (chemin du Mas de Cheylon, Les Charmilles et Vignoles XI), dans l'Aude, à Carcassonnne (Montquiers) et à Belflou, ou encore à Angoustrine dans les Pyrénées-Orientales. A Nîmes, les découvertes qui portent sur l'étude des parcellaires protohistoriques (voies, systèmes fossoyées), sont intégrées au travaux coordonnés dans le cadre du projet collectif de recherche "Espace rural et occupation du sol de la Préhistoire récente à l'époque moderne".

Les fouilles programmées touchent plusieurs sites de l'Age du fer, tous situés dans la zone littorale ou à peu de distance des rivages actuels.

Le Cailar, en petite Camargue, au confluent du Vistre et du Rhôny, est un de ces comptoirs du littoral languedocien très actif durant la Protohistoire. 2005 a été marqué par la découverte d'un rempart qui ceinture l'habitat : il est large de 3m80 et paraît avoir été installé dès le VIe s., lors de la fondation de l'établissement. Dès lors, la position du dépôt d'armes et de crânes humains prend un sens particulier, car il est situé à l'intérieur de l'enceinte qui est encore en élévation au IIIe s., et en étroite relation avec cette courtine. Cet espace dont la fonction reste à préciser, est désormais analysé sur plus de 50 m2.

A Lattes, l'année 2005 marque la seconde campagne d'un nouveau programme triennal sur le site de Lattara. Trois programmes concernent particulièrement la Protohistoire : le premier axe de recherche porte sur les phases anciennes de l'habitat. La fouille de deux îlots distants de plus de 100 m, s'est poursuivie pour atteindre désormais les niveaux du plein Ve s. L'intérêt principal de cette recherche est la mise en évidence d'architectures très différentes, selon les secteurs pour une période donnée.

Le second axe porte sur les quartiers d'habitation du IIIe s. : deux grandes maisons à cour intérieure et pièces multiples à usages parfois spécifiques, sont en cours de fouille, non loin du port. Ces demeures ne sont sans doute pas isolées car des ensembles de dimensions similaires sont espérés de l'autre côté de la rue qui les dessert.

Le troisième axe concerne l'évolution de l'enceinte protohistorique qui limite la ville vers le Nord. Les vestiges d'un rempart primitif antérieur à la courtine du Ve s. ont pu être relevés. L'étude de cette zone demeure cependant complexe en raison des lourds aménagements antiques qu'elle a subits mais aussi en raison de la remontée de la nappe.

En complément de la fouille programmée des sondages ont été pratiqués au sud sud-ouest de la ville : ils confirment l'extension gallo-romaine extra muros et étayent le dossier de la gestion de la lagune et du cours du Lez durant l'Antiquité, au sud du secteur bâti.

A Pech Maho (Sigean, Aude) la fouille programmée est la première d'un programme triennal. Quatre zones ont été investies plus ou moins lourdement. Au terme de cette campagne, le secteur de l' ustrinum paraît avoir été totalement circonscrit et en tout état de cause presque totalement fouillé anciennement par Y. Solier. Dans le sondage stratigraphique entamé en 2004 dans la rue 4, les niveaux des Ve s. et de la fin du VIe s. ont été atteints. L'essentiel des travaux a porté sur l'îlot IV et son entrepôt à dolia, ainsi que sur les deux rues qui le limitent à l'ouest et au sud. A l'ouest, le vaste espace de circulation s'apparente plutôt à une voie. Vers le sud, une architecture de type monumental semble se dégager. Enfin, la datation du parement intérieur du rempart au IIIe s. a également été confirmée.

Plusieurs sites qui ont fait l'objet d'opérations programmées notamment Lattes, Le Cailar mais aussi Saint Gilles (Espeyran) dont l'étude est en projet, constituent la matière essentielle du projet collectif de recherche "Habitats et comptoirs protohistoriques du littoral". La synthèse de ce projet devra faire l'objet d'un colloque en 2006.

Antiquité

Une des plus importantes interventions urbaines préventives jamais entreprise dans la région Languedoc-Roussillon, a débuté à Nîmes avec le diagnostic réalisé sur le projet de parc de stationnement souterrain, avenue Jean Jaurès. En effet il a concerné une bande de 600 m de long, immédiatement au sud de l'enceinte protohistorique et recoupe une partie de la ville antique intra-muros, l'enceinte augustéenne et sa proche campagne. L'épaisseur du sédiment archéologique varie entre 1,80 m et 3,50 m.

La plus ancienne occupation repérée date de la fin de la protohistoire (Ve-IIIe s av. J.-C.) et se caractérise par des fosses de plantation, témoins probables d'une culture précoce de la vigne, ce dans un secteur extérieur à la ville. Aux IIe-Ier s. av. J.-C., une véritable structuration de l'espace extra-muros semble se mettre en place et sera le morphogène d'une grande partie du réseau viaire antique. Les vestiges du Haut Empire ont été reconnus sur tout le tracé du diagnostic où 4 voies organisent l'espace urbain. La partie nord paraît dévolue à une zone résidentielle, mais au sud, la zone proche de l'enceinte a fourni une densité plus faible de vestiges et donne l'impression d'espaces ouverts, peut-être artisanaux. Un tronçon de courtine de l'enceinte augustéenne a été observé. On observe une désertion progressive du sud vers le nord à partir du IIe s. et surtout au IIIe s. En un point, l'occupation paraît durer ou reprendre plus tardivement (mur et mobilier du IVe-Ve s. AD). Les vestiges médiévaux sont rarissimes, se limitant à des traces de mise en culture. Ce diagnostic donnera lieu à une fouille de très grande ampleur.

Toujours à Nîmes, l'exploitation systématique des campagne se poursuit : rue Solier, un tronçon de la voie Domitienne extra-muros a été observé. Une autre voie, le chemin creux du Mas de Vignole, avec un probable secteur funéraire, a été repérée sur la ZAC Esplanade Sud. Enfin les restes de la villa antique du Mas de Truchy ont été reconnus sur le site de Parc Georges Besse II/1. Certains indices (marbre, fût de colonne..), révèlent un édifice relativement luxueux.

A Narbonne, le suivi du creusement d'une longue canalisation le long de l'avenue Kennedy a été l'occasion de réaliser un long transect à travers la ville antique mettant en évidence différentes modalités d'occupation du sol : remblais d'assainissement ou pleine occupation urbaine avec « domus » assez richement décorée à pavements mosaïqués, enduits peints et éléments de marbres. Ce secteur sera abandonné au cours du IIIème siècle. On assiste alors, comme cela a déjà été constaté dans d'autres secteurs périphériques de la ville antique, à un retour à l'état semi rural du quartier est. Plusieurs interventions au nord de la ville antique, à proximité de la voie Domitienne, permettent maintenant de cerner les limites de l'espace funéraire septentrional et celle de l'agglomération. Une intervention boulevard Malard a permis de mettre au jour un dispositif de drainage d'époque antique constitué d'un lit d'amphores et d'une surface de galets. Ces structures, ne permettent pas de proposer l'existence d'un aménagement portuaire sur le site, même si un épandage de coquilles d'huîtres semble orienter vers un débarcadère à usage artisanal destiné aux pêcheries.

L'année 2005 a marqué l'achèvement du programme de fouille consacré au site des Terriers, quartier de l'agglomération antique de Villevieille (Gard). C'est une surface totale de près de 3500 m2 qui a ainsi été explorée à laquelle il faut ajouter les nombreuses fenêtres ouvertes aux alentours par le biais de diagnostics et surveillances de travaux. Parmi les principaux acquis de cette opération, on retiendra la confirmation de l'existence d'une enceinte, vraisemblablement contemporaine de la création de l'agglomération (fin IIe- début Ier s. av. n.è.) et qui enclot une surface estimée à environ 20 ha. Le quartier des Terriers est progressivement urbanisé dans le courant des troisième et deuxième quarts du Ier s. av. n. è. Les formes de l'habitat mis en place restent toutefois difficiles à caractériser, en raison de l'impact destructeur des constructions établies durant la phase suivante. Pour le Haut Empire, les données sur l'urbanisme sont particulièrement notables : reconnaissance de plusieurs rues, îlots densément bâtis, dégagement de plusieurs portions de maisons. Mais la fouille a surtout permis de restituer les plans complets de deux maisons à cour entourées totalement ou en partie de galeries à portique, mitoyennes qui couvrent chacune des surfaces au sol estimées à environ 500 m². L'abandon de la portion de quartier mise au jour s'inscrit entre le début et la fin du IIe s. de n. è., comme on a pu l'observer à l'occasion du diagnostic entrepris à la Costerelle, à proximité immédiate du village médiéval de Villevieille. Dans ce secteur, les vestiges se rapportent pour l'essentiel au début du Haut Empire. L'image qu'ils livrent est celle d'une portion de quartier desservie par des rues (communs de maisons, voire habitations modestes et/ou des espaces à vocation artisanale ou de stockage). Aucun indice d'occupation entre le moment de l'abandon du quartier antique, sans doute vers le début du IIe s. de n. è., et le bas Moyen Age, n'a été recueilli sur ce terrain qui constitue pour les périodes médiévale, moderne et contemporaine un espace agraire à proximité immédiate du village.

Dans le cadre du nouveau programme de fouilles entrepris sur la cité gallo-romaine des Gabales, à Javols (Lozère), un vaste secteur a été ouvert au nord du forum. Il apparaît dans ce secteur qu'entre le Haut Empire et la fin de l'Antiquité, la zone a changé radicalement d'affectation. Aux deux premiers siècles de notre ère, celle-ci abrite un quartier d'habitation apparemment détruit dès le IIIe siècle. Au Bas Empire,

la zone subit un réaménagement significatif qui se caractérise par des travaux de remblaiement et de terrassement et au cours de l'Antiquité Tardive et du haut Moyen Age (Ve-VIIe s.), cette partie du site semble dévolue aux activités agricoles : un niveau de « terres noires » y a été découvert.

La campagne 2005 de la fouille du Castellas à Murviel-lès-Montpellier a donné lieu à l'exploration de la porte nord de la ville où ont été reconnues trois phases de construction et d'aménagement et à la poursuite de l'étude du quartier artisanal situé à la périphérie sud de la ville haute. La fouille du quartier monumental a concerné, au sud de l'exèdre orientale, le portique ouest, et le portique nord. L'exploration du bassin entourant la source aménagée à l'angle des deux branches du portique, a permis de préciser son architecture ; les niveaux de comblement postérieurs à l'antiquité ont livré une plaque en plomb inscrite. Dans le secteur du portique nord, le dégagement de la partie centrale confirme la présence d'un espace ouvert à l'arrière de ce portique, dans l'alignement de sa travée centrale. On pourrait se trouver dans un schéma assez classique ménageant, à l'arrière du portique, et en position axiale, une exèdre à la décoration particulièrement soignée, signe de sa position privilégiée. La découverte la plus importante est, cependant, la confirmation de l'existence de salles en arrière du portique nord, encadrant l'exèdre centrale, dans l'axe de symétrie de l'ensemble monumental. Seule la salle ouest a été reconnue, mais sa symétrique, à l'est, est pratiquement assurée.

La fouille programmée d'Ambrussum qui se développe en continu depuis 1993 sur l'emplacement de la station routière gallo-romaine, est suffisamment avancée pour permettre de caractériser les trois grands ensembles architecturaux qui apparaissaient dès la surface, d'en compléter les plans et d'en préciser la chronologie entre le début du IIe et le Ve s. En parallèle a été entreprise la fouille d'un des quatre puits qui ont été mis au jour depuis quelques années dans la station routière. Les niveaux d'utilisation de ce puits, comblé peu après le début du IVe s., ont livré un mobilier bien conservé et très diversifié du Haut Empire (cuir, tissu, objets en bois, objets de parure, instruments et outils en os et en métal, monnaies). Appartenait notamment à ce comblement treize fragments de poutres en sapin qui ont permis d'établir une courbe dendrochronologique de 174 ans.

En 2005 s'est achevée la fouille du site de la Croix de Fenouillé à Castillon-du-Gard avec l'étude d'une installation hydraulique dont on a pu suivre l'évolution durant toute l'occupation du site qui d'abord simple relais routier, à proximité d'un carrefour routier, au Ier siècle, devient une villa où se développent des activités agricoles (grenier, moulin) jusqu'à son abandon au VI-VIIe s. L'ensemble du dispositif du bief à l'exutoire a pu être dégagé.

Un sondage réalisé à la Crouzette, Agde a révélé les vestige de la pars rustica d'une villa. Au milieu du Ier s. ap. J.-C. des structures funéraires (inhumations et incinérations) ont également été agencées à proximité d'un chemin.

Sur le site de la Madeleine II à Clermont l'Hérault, c'est un habitat antique qui a été fouillé en bordure de deux voies : un édifice est identifié avec un bâtiment de stockage de type hangar, auquel succède un ensemble plus complexe en communication avec une des voie et où une forge a été aménagée et qui est, sans doute, un bâtiment de service lié au chemin.

Dans le domaine de l'approche de l'économie des productions matérielles, plusieurs opérations apportent des éléments novateurs. C'est le cas de la reprise des recherches, dans le cadre de l'étude des ateliers de potiers de la vallée de l'Hérault dans l'Antiquité, sur le site de Dourbie et Saint-Bézard à Aspiran – d'une surface de près d'un hectare - qui avait fait l'objet de premiers travaux sous la direction de P.-Y. Genty. La fouille de trois fours à l'architecture originale appartenant à l'époque augustéenne, équipés de quatre chambres de chauffe séparées, permet de cerner un quartier artisanal spécialisé dans la fabrication de dolia. Une production diversifiée de sigillée mais aussi de céramiques à pâte claire, d'amphores et de terres cuites architecturales de la première moitié du 1er siècle de n.è., a pu également être documentée.

A Lattes, Saint-Sauveur, c'est une structure liée à un atelier de production de céramique et en particulier d'amphores de type Gauloise 1 et 4, dont le comblement survient dans le dernier quart du 1er s. de notre ère, qui a été étudiée.

A Béziers, Domaine des Garrigues, la fouilles de 2 fours appartenant à une série de petits fours rayonnant apporte des renseignements précieux sur les modalités de production céramique à la charnière entre le IIIème et le IVe siècle de n.-è.

A Saint-Mamert-du-Gard, un sondage a permis d'étudier des aménagements métallurgiques -un bas fourneau- associés à la réduction du minerai en alliage ferreux qui a vraisemblablement fonctionné vers la fin du IVe siècle de notre ère. Il était accompagné d'une forge rudimentaire où le fer était grossièrement épuré sur place.

Enfin, à Saint-Quentin-la-Poterie, deux ateliers de taille de meules -dont les productions sont connus sur des sites de productions au Bas Empire- ont fait l'objet d'une étude préliminaire.

Haut Moyen Age, Moyen Age, Epoque moderne

Le Haut Moyen Age
2005 est la dernière année d'intervention sur le site du Roc de Pampelune à Argelliers (Hérault). Une dizaine de nouveaux bâtiments datés du VIe s. ont été fouillés dans la partie orientale de l'agglomération et confirment la partition du site avec des bâtiments de grandes dimensions à proximité de la tour et de la porte. L'abandon brutal est attestée dans le second quart du VIe s.

L'occupation importante d'un autre site perché, le castrum d'Ultrera à Argelès-sur-Mer (Pyrénées Orientales), a été estimée sur un vaste superficie (près de 3000 m2) entre le Ve et le VIIIe s.

Les travaux d'aménagement de la LGV dans les Pyrénées Orientales ont permis de mettre en évidence plusieurs sites du Haut Moyen Age inédits : à Toulouges notamment où un important habitat daté des VIe et VIIe s. a fait l'objet d'une mesure conservatoire. A Canohès, où une cinquantaine de silos et puits de datation identique ont été fouillés. A Ponteilla enfin, où des silos et des fosses signalent un habitat proche des VI-VIIe s. également. Dans la même commune au Camp de La Ribera, un four domestique lié à un habitat du Haut Moyen Age déjà connu, a pu être fouillé.

Toujours dans le cadre des travaux de la LGV, un ensemble de fosses et silos signent une ferme arasée datée des VIIIe-Xe s. à Banyuls-des-Aspres (site des Vignes de l'Espérance). A Trouillas, Mas Domenech, un vaste habitat groupé dont l'occupation débute au IXe. a fait l'objet de mesures conservatoires.

Plus au nord, en limite occidentale du département de l'Aude, la sixième campagne de fouilles programmée à Montferrand, a porté sur la zone située à l'est des édifices paléochrétiens et sur l'étude de 12 sépultures supplémentaires. L'occupation du site sur la longue durée, de l'Antiquité au Moyen Age, a été confirmée. Aux marges du même département, en limite de l'Ariège, la nécropole mérovingienne de Bénazet à Molandier, a livré de nouvelles sépultures portant ainsi à 204 le nombre de tombes étudiées.

Moyen Age et époque moderne
En 2005, cinq sites castraux ont fait l'objet de fouilles programmées. En Lozère, à Prunières (château d'Apcher) l'étude des bâtiments au pied du donjon s'est poursuivie. A Fenouillet (Pyrénées-Orientales), l'accent a été mis sur le bâtiment sommital et l'église du château Saint-Pierre. A Termes (Aude), après plusieurs campagnes de relevés architecturaux et topographiques, la fouille a débuté avec pour objectif principal d'accompagner les travaux de mise en valeur et de reconnaître les niveaux d'occupation précédent la forteresse du XIIIe s. Dans le même département, l'opération sur le castrum de Cabaret à Lastours, un habitat médiéval fortifié occupé du XIe au XIIIe s., a porté principalement sur le secteur dit de la « vieille église ». L'ensemble des travaux réalisés sur ces sites audois est fédéré dans le cadre du projet collectif de recherche « La pierre, le métal, l'eau et le bois : économie castrale en territoire audois (XIe-XIVe s.) ».

Plusieurs tours ou maison-fortes ont également fait l'objet d'études de bâti : en Lozère à Saint-Jean-La-Fouillouse et Chateauneuf-de-Randon, l'analyse des élévations en accompagnement des travaux de restauration, permet d'envisager l'amorce d'une typologie de la construction castrale. Une autre intervention du même type a porté sur la tour seigneuriale du château des Salles-du-Gardon près d'Alès (Gard), datée de la fin du XIIe s. ou au début du XIIIe. Ces édifices sont aujourd'hui isolés dans le paysage mais appartenaient à des ensembles plus vastes presque entièrement disparus.

Une seule opération programmée a touché un habitat rural du Moyen Age central : celui des Cougnets à Aniane (Hérault) a été fouillé partiellement cette année à la suite de prospections dans le nord-montpelliérais qui ont permis d'identifier plusieurs habitats ruraux des XII et XIIIe s.

Les travaux d'élévation du barrage de la Ganguise (site de la Barthe à Belflou), ont confirmé la présence d'une aire d'ensilage datée entre le Xe et le XIIe s. et des substructions de l'église Ste-Marie mentionnée dans les texte dès le XIIIe s., ainsi que d'un vaste cimetière. Ce diagnostic complète le corpus déjà bien fourni des nombreux édifices cultuels en cours d'étude . Ainsi à Sainte Croix de Caderle (Gard) les sondages liés à l'assainissement de l'édifice, ont permis la mise en évidence des soubassements de l'abside romane du XII et d'un bâtiment rectangulaire antérieur dont la fonction ne peut être précisée mais qui pourrait être le choeur quadrangulaire du premier monument chrétien. La fouille programmée de Saint-Jean-de-Rousigue sur le camp de César à Laudun (Gard) a été marquée par l'achèvement de l'étude de la chapelle, le développement de l'analyse de la nécropole du XIIe et l'accentuation des recherches d'archives dans le cadre d'une étude micro-régionale globale.

Dans les Pyrénées-Orientales et dans l'Aude plusieurs projets de restauration ont permis de mener des études de bâti et des sondages : ainsi à Serdinya-Joncet (église paroissiale), à Laroque des Albères (Tanya), à Castelreng (Sainte Marie) et à Fonters-du-Razers (chapelle Saint Christol).

Le dossier des abbayes et couvents est également très bien documenté par l'archéologie programmée mais aussi l'archéologie préventive. A la Chartreuse de Villeneuve les Avignon, les travaux confiées au

LAMM par la Conservation régionale des Monuments Historiques, ont concerné cette année, les cellules V et W datées des XVe-XVIeme s. dans l'angle sud-ouest du cloître Saint Jean et ont permis la découverte du mur pignon sud de l'aile occidentale du palais cardinalice sous le mur intérieur de la galerie. Le projet de création d'un Musée lapidaire à St Guilhem le Désert a été précédé d'une nouvelle opération de diagnostic dans la cuisine et la suite de la salle capitulaire de l'abbaye de Gellone : l'état roman de cette partie de l'édifice a été identifié.

La fouille de l'ancien hôpital militaire de Perpignan, en fait le site du couvent des Franciscains, est un ensemble situé à l'extérieur de l'enceinte médiévale primitive : des structures attribuées aux bâtiments abritant les frères ont été reconnues, et l'évolution du programme monastique autour de l'église et du cloître ainsi qu'une zone funéraire complexe ont été analysées. A Carcassonne, les travaux menés dans le square Gambetta ont livré des structures médiévales et un cimetière du XIIIe s. précédant le grand enclos des Cordeliers, lui même démantelé à la fin du XVIe s. A Montpellier une partie de la nécropole du XIIIe s. liée au couvent des Franciscains, rue de Verdun a été étudiée dans un secteur qui ne sera urbanisé qu'après la Révolution.

A Nîmes, une importante fouille a été menée dans le cadre d'une réhabilitation urbaine sur le site du Chapitre. L'emprise assez faible (moins de 400m2) a cependant permis d'analyser l'évolution du quartier entre le IIe s. av. n.è. et l'époque contemporaine, sans véritable hiatus, dans un secteur qui appartenait au Moyen Age et à l'époque moderne en partie à l'évêché (siège du palais) et en partie aux chanoines (cloître). A Sauve (Gard), un seul sondage dans la maison de l'Evêché attribuée aux XVe-XVIe s. a permis d'identifier les structures des maisons médiévales, confirmant ainsi le grand potentiel de cette commune où aucune véritable archéologie n'a pu encore être mise en œuvre.

Il convient de consacrer une place particulière aux nombreux travaux qui ont touché des structures artisanales et des exploitations minières du Moyen Age à l'époque moderne.

Un diagnostic conduit à l'extérieur du bourg défensif de St Gilles (Gard), a permis de cerner l'extension du cimetière moderne et de confirmer la présence des ateliers de potiers et de bronziers au Moyen Age.

A Montpellier une fouille préventive a porté sur un secteur à l'intérieur du périmètre de la « commune clôture », dans l'île du Légassieu. Malgré la faible superficie de cette intervention (150 m2) les résultats sont importants pour une période allant du XIIe s. au XVIIe s : on soulignera notamment l'artisanat autour des matières animales (traitement des peaux, production de suif …) qui se développe au tournant des XIIe et XIIIe s. Un second chantier à Montpellier toujours, en limite du cours du Verdanson, a permis d'identifier deux puissants fossés peut être contemporains de l'enceinte évoquée ci-dessus. Trois fours témoignent de l'activité potière entre le début du XVIe s. et le début du siècle suivant. Cette zone sera à la fin du XVIIIe s. dévolue à des ateliers de tanneurs. Plus à l'ouest, la fouille de la rue de la Fontaine du Pila a mis en évidence le cours chenalisé du même Verdanson, une occupation (funéraire essentiellement) liée au couvent du Saint- Esprit et enfin un atelier de potiers faïenciers connu par les texte au XVIIIe s.

Hors contexte urbain, à Pexiora (Aude), en annexe à un habitat de la fin du XIIIe ou du début du XIVe s. matérialisé par un fossé, des silos et un puits, deux fours de tuiliers ont été observés.

Les travaux sur les sites à scories sur la partie granitique du Mont Lozère essentiellement pour la 1ère moitié du XIe s. se sont poursuivis dans un contexte de traitement du minerai déjà mis en évidence pour le second Age du fer et l'Antiquité. Dans le district minier de la terre d'Hierle autour de Saint-Laurent-le-Minier, les prospections thématiques ont porté à une soixantaine le nombre de sites médiévaux d'extraction de plomb argentifère recensés. Dans les Pyrénées-Orientales la prospection thématique sur les mines et fonderies préindustrielles a repris cette année : 47 sites sont d'ores et déjà inventoriés.

Jean-Pierre GIRAUD
Conservateur régional de l'Archéologie
2005-2007

LANGUEDOC-ROUSSILLON

BILAN SCIENTIFIQUE 2005

Tableau de présentation générale des opérations autorisées

	AUDE	GARD	HERAULT	LOZERE	Pyrenées-orientales	PCR et opérations inter-départementales	TOTAL
Programmes collectifs de recherche (PCR)	*(5)*	*(6)*	*(5)*	*(3)*	*(5)*	12	12
Fouilles programmées (FP)	6	8	12	2	5		33
Sondages, bâti et opérations MH (SD, MH)	4	11	9	6	6		36
Prospections inventaires, diachroniques (PRD, PRM)	3	2	0	3	3	1	12
Prospections thématiques (PRT)	2	1	0	0	1		4
Préventif : diagnostics (OPD)	43	18	41	0	16		118
Préventif : fouilles (SP)	4	2	8	0	7		21
Autres (OSE, SU)	3	0	0	1	2		6
TOTAL	65	42	70	12	40	13	**242**

Voir la liste des abréviations en fin d'ouvrage

LANGUEDOC-ROUSSILLON

BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 0 5

Projets collectifs de recherches et opérations interdépartementales

Tableau des opérations autorisées

Dépt.	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
Hérault	6287	PCR : Autour de l'étang de Montady : espace, environnement et mise en valeur du milieu humide	J.-L. Abbé	SUP	PCR	DIA	
LR	6283	PCR : Mines et métallurgies chalcolithiques du Midi de la France	P. Ambert	CNR	PCR	NEO	
Gard	6269	PCR : Avant le Pont du Gard. Le Milieu, les Hommes (Préhistoire du site du Pont du Gard)	F. Bazile	CNR	PCR	PAL	
Gard	6558	PCR : Espace rurale et occupation du sol de la région nîmoise	J.-Y. Breuil	INR	PCR	DIA	
PO	5622	PCR : La plaine du Roussillon au cours de l'Holocène : de l'évolution paléo-géographique à la modélisation prédictive	J.-M. Carozza	SUP	PCR	DIA	
Aude	5996	PCR : Economie castrale : la pierre, le métal, l'eau et le feu	M.-E. Gardel	OPA	PCR	MA	
LR	6217	PCR Matières premières siliceuses en Languedoc-Roussillon	S. Grégoire	AUT	PCR	PAL	
Aude	6268	PCR : Le système portuaire narbonnais...	M.-P. Jézegou	DAS	PCR	GAL	
PO	6286	PCR : ARLES-SUR-TECH, Abbaye Sainte-Marie	G. Mallet	SUP	PCR	MA	NR / RA
Lozère	6248	PCR : Le plomb ancien du Mont Lozère	A. Ploquin	CNR	PCR	DIA	
Gard Hérault	6382	PI : Vaunage, Vidourlenque et Vistrenque «Petite Camargue»	Cl. Raynaud	CNR	PRD	DIA	
Gard Hérault	5578	PCR : Comptoirs littoraux protohistoriques du Languedoc oriental	R. Roure	CNR.	PCR	FER	RA
Aude PO	6289	PCR : Chronologie et faciès du Magdalénien	D. Sacchi	CNR	PCR	PAL	

Nég. : opération négative ou aux résultats très limités
RA : rapport en attente
NR : notice non rendue
▼ : voir notice dans le chapitre « Programmes collectifs de recherches et opérations interdépartementales »

Voir la liste des abréviations en fin d'ouvrage

DIACHRONIQUE

PCR

« Autour de l'étang de Montady. Espace, environnement et mise en valeur du milieu humide en Languedoc, des *oppida* à nos jours »

Après une première année probatoire en 2004, le PCR *Autour de l'étang de Montady* a entamé en 2005 la première année du triennal 2005-2007 dont il bénéficie.

L'équipe est renforcée par Charlotte Britton, doctorante en archéologie médiévale à l'université d'Aix-Marseille I (LAMM), travaillant sur *L'habitat rural des garrigues nord-montpelliéraines au Moyen Âge (IXe-XIVe siècles) : entre habitat dispersé et arrière-pays.* Elle intègre le groupe sur l'occupation du sol et permet d'ouvrir une nouvelle orientation : l'habitat seigneurial rural à la fin du Moyen Âge et sa genèse, à partir du cas de la bastide de Régimont.

Deux réunions plénières ont eu lieu en mai et en octobre 2005, auxquelles il faut ajouter des réunions spécifiques pour les groupes sur l'occupation du sol et sur le paléoenvironnement.

Enfin, je tiens à remercier ceux qui, « sur le terrain », facilitent notre travail et lui permettent d'avancer dans les meilleures conditions : Michel-Édouard Bellet, administrateur du musée d'Ensérune, Dominique Mantion, président de l'ASA de l'étang et Catherine Jacob, directrice de la maison du Malpas (Communauté de Communes La Domitienne).

Il faut tout d'abord rappeler brièvement le contenu des thèmes de recherche mis en place pendant l'année probatoire.

Deux activités transversales relatives aux sources et aux données :
- activité transversale 1 : constitution du corpus des sources textuelles et planimétriques,
- activité transversale 2 : réalisation d'un SIG permettant le stockage et l'exploitation des données collectées sur la zone d'étude.

Cinq champs d'études et d'interventions ont été définis. Ils s'organisent en deux pôles.
Le premier replace l'étang dans la longue durée, à travers l'histoire du milieu et du peuplement :
- axe 1. La longue durée : l'environnement
- axe 2. La longue durée : l'occupation du sol
Le deuxième pôle est le temps du drainage médiéval. La période est cette fois-ci plus réduite, car il s'agit d'examiner les manifestations les plus remarquables du processus de drainage et ses incidences sur le paysage et l'activité :
- axe 3. Le temps de l'assèchement : contexte, entreprise et mise en valeur.
- axe 4. Le temps de l'assèchement : paysage et parcellaire
- axe 5. Le temps de l'assèchement : l'aqueduc de drainage

Il faut d'abord souligner le dynamisme de l'équipe constituée fin 2003 et la qualité du travail collectif accompli. Il ne s'agit pas d'autosatisfaction, mais de valoriser le rassemblement de chercheurs d'horizons différents. Les premiers résultats obtenus, par des approches complémentaires, résultent de la mise en place de petites équipes efficaces qui s'investissent pleinement.

L'effort, financier en particulier, devait porter sur le paléoenvironnement (axe 1). Malgré des conditions climatiques peu favorables, les carottages et les tranchées réalisés, ajoutés aux premiers sondages de 2004, ont permis de réunir des indicateurs sur le milieu en nombre suffisant pour caractériser convenablement l'évolution de la cuvette, tout particulièrement son

remplissage, au cours de l'Holocène. Les premiers résultats palynologiques présentés donnent un aperçu des analyses qui ne seront connues dans leur ensemble qu'en 2006. Il faut souligner l'importance des tranchées effectuées en octobre pour reconnaître d'anciens fossés bordiers des parcelles en pointe de l'étang : leur étude va permettre de cerner bien mieux la genèse du parcellaire rayonnant de l'étang et son fonctionnement. Ce sera une avancée essentielle sur les conditions du drainage de la cuvette, qui devrait permettre de dépasser les informations programmatiques de la charte de 1247 annonçant la construction de l'aqueduc. Il sera aussi possible de mieux saisir l'évolution climatique récente et de la corréler avec les modalités de la mise en valeur de la cuvette drainée.

L'autre avancée significative a été réalisée par l'équipe travaillant sur l'occupation du sol et le peuplement (axe 2). Deux campagnes de prospection ont été effectuées, au printemps et à la fin de l'été, coordonnées par Ludovic Le Roy, dans le cadre de son stage de master 2 (Montpellier III), et par Éric Dellong (doctorant Toulouse II). Ayant comme double objectif de vérifier d'anciens sites autour de l'étang et de prospecter systématiquement le versant nord de l'*oppidum* d'Ensérune, elles ont apporté des données très positives et des premiers éléments de réponse sur l'occupation autour de l'étang. La zone de contact entre la cuvette de l'étang et le versant de l'*oppidum* révèle un tissu d'occupation ancien et particulièrement dense pour les derniers siècles de l'Antiquité et peut-être aussi pour les premiers siècles du Moyen Âge (VIe-VIIe s.). À l'évidence, la dépression n'est en rien répulsive et engendre même une anthropisation très significative qu'il reste à caractériser plus finement. Il faudra aussi connaître l'état du remplissage de la cuvette aux périodes correspondantes pour comprendre en quoi elle est attractive. Les premiers résultats des carottages invitent à repousser la perspective d'un drainage radical à l'époque gallo-romaine, comme ce fut le cas ailleurs (Clausonne, Saint-Blaise, Les Baux). Par conséquent, ces prospections, qui ont aussi permis de tester la méthode de prospection au réel assistée au G.P.S., couplée au S.I.G., que le PCR élabore (activité transversale 2), renouvellent complètement des informations jusqu'alors approximatives ou mettent au jour de nouveaux sites qui vont permettre de réactiver la réflexion sur la dynamique *oppidum*-zone humide, et plus largement sur l'occupation diachronique proche de ces espaces.

Les activités des autres groupes apportent moins de résultats à court terme pour différentes raisons. L'étude du drainage au XIIIe s. et de la mise en valeur ultérieure de l'étang (axe 3) a progressé par un travail comparatif avec des opérations similaires entreprises dans la région à la même période (Marseillette, Ouveillan, Fleury-d'Aude). Les sources manuscrites, étudiées de manière prosopographique, traduisent l'emprise du monde urbain, et plus largement des élites sociales, sur des travaux qui demandent de réels investissements et peuvent engendrer des profits. Cette approche comparatiste, déjà présente en 2004 avec l'étude de P. Blanchemanche sur les cuvettes endoréiques du Biterrois, doit être poursuivie pour donner tout son sens à une étude qui ne peut rester monographique. Par contre, l'étude de la gestion de l'étang à la fin du Moyen Âge et à l'époque moderne n'a pas progressé cette année et devra être reprise en 2006.

Les axes de recherche sur le parcellaire (axe 4) et sur la galerie de l'aqueduc (axe 5) sont restés confrontés à des problèmes techniques, ce qui ne veut pas dire que les équipes sont restées inactives. Le projet de photogrammétrie de l'étang, bloqué pour des raisons de financement, a été réactivé par une demande de co-financement DRAC-Conseil Régional-Conseil Général.

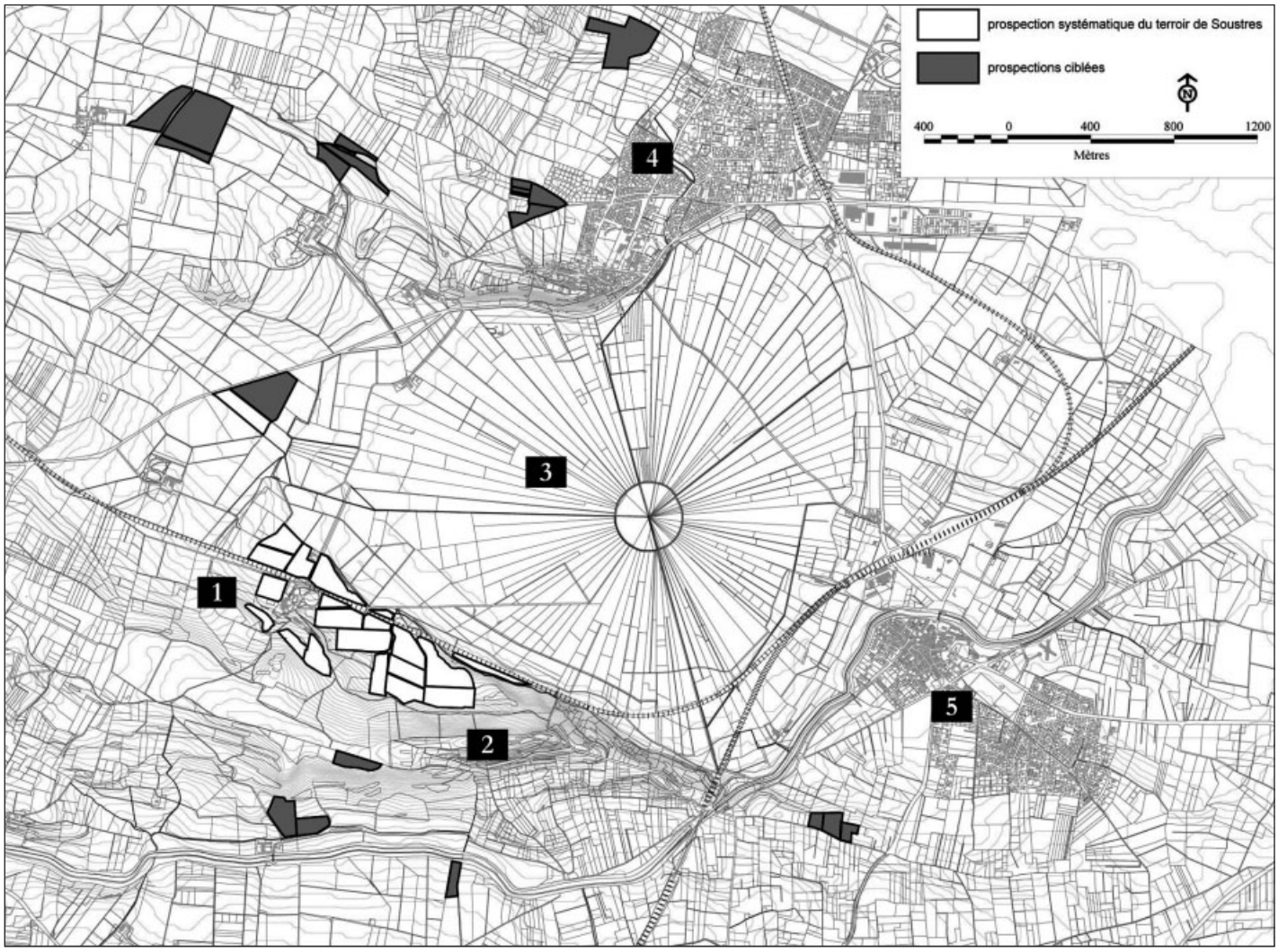
Plus difficiles restent les perspectives de progression sur (et dans...) la galerie de l'aqueduc. Les contacts en cours avec différentes sociétés et des chercheurs n'ont pas permis de résoudre à l'heure actuelle les obstacles liés aux contraintes du milieu (étroitesse, humidité) et aux techniques du relevé topographique. S'ajoute avec une acuité croissante la question de la pollution chimique qui hypothèque les activités sur le terrain. Par contre, la décision vient d'être prise de demander une protection pour l'aqueduc souterrain. Sa pérennité et son intégrité sont en effet menacées par les fréquentes inondations de la cuvette qui laissent entrevoir de possibles travaux d'élargissement avec des buses.

Aux recherches spécifiques des groupes, il faut ajouter la constitution des *corpus* de données qui fait l'objet de deux activités transversales. La première vise au recensement des sources écrites et planimétriques relatives à l'étang : l'essentiel a été réalisé dès 2004. Il reste à développer cet acquis, comme par l'étude des sources notariales ou l'interprétation des plusieurs anciens plans (XVIIe-XVIIIe s.) mal identifiés. La deuxième activité transversale, la réalisation d'un SIG permettant le stockage et l'exploitation des données, est en cours. Les différentes couches sont en cours d'alimentation, en particulier celles qui sont relatives à l'occupation du sol et aux prospections (au réel avec GPS).

Par ailleurs, j'ai été amené à présenter les travaux du PCR lors d'une journée de sensibilisation aux anciens étangs asséchés languedociens organisée par le Conservatoire des Espaces Naturels du Languedoc-Roussillon en direction des collectivités locales le 1er juin 2005 à Maureilhan. Éric Dellong a présenté le projet de SIG lors du séminaire du réseau ISA (Information Spatiale et Archéologie), le 14 juin 2005, à Lattes.

Le bilan de l'année 2005 est par conséquent contrasté. De manière un peu paradoxale, l'examen du drainage médiéval et de ses conséquences, pourtant appuyé sur des données nombreuses (textes, vestiges monumentaux et paysage hérité), rencontre des difficultés. Si elles tiennent en partie à un retard dans l'analyse des sources écrites, elles relèvent surtout d'obstacles techniques et financiers. Par contre, l'étude de l'étang et de son environnement sur la longue durée a solidement progressé et les années à venir devraient confirmer les promesses des premières analyses qui renouvellent les connaissances.

Jean-Loup Abbé



PCR : Autour de l'étang de Montady :
localisation, sur fond cadastral, des terrains concernés par les différentes prospections
(1 - terroir de Soustres ; 2 - colline d'Ensérune ; 3 – étang de Montady ; 4 – Montady ; 5 - Colombiers)
(illustration Jean-Loup Abbé)

PCR
Mines et métallurgies chalcolithiques du Midi de la France

Le premier objectif pluri-annuel de ce PCR était la publication des Actes du du Congrès International (28-30 Septembre 2002), «La première métallurgie en France et pays limitrophes», tenu à Carcassonne (28-30 Septembre 2002). Fort de 27 contributions qui permettent une bonne vue de l'état des connaissances concernant l'Europe occidentale, il est désormais paru.

AMBERT P. et VAQUER J., sous la direction de (2005) - La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-30/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, 306 p.

La participation des membres du PCR ressort de neuf communications. A savoir :

ROVIRA S. (2005) - La première métallurgie dans la Péninsule Ibérique et dans le Sud-Est de la France : similitudes et différences, In La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-30/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, p 177-186.

CASTAING J., MILLE B., ZINK A., BOURGARIT D. et AMBERT P. (2005) - L'abattage au feu préhistorique dans le district minier de Cabrières (Hérault), Evidences par luminescences (TL/OSL), In La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-30/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, p. 53-61

AMBERT P., BOUQUET L., GUENDON J-L et MISCHKA D (2005) – La Capitelle du Broum (district minier de Cabrières-Péret) : établissement industriel de l'aurore de la métallurgie française (3100-2900 BC.), La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-30/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, p. 83-96.

CALVET C., GAILLARD A. et VAQUER J. (2005) - Nouvelles haches plates décorées en cuivre du Languedoc, La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-30/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, p-131-137.

BOURGARIT D. et MILLE B. (2005) - Les nouvelles données de l'atelier métallurgique chalcolithique de la Capitelle du Broum dans le district minier de Cabrières (Hérault) : la transformation des minerais de cuivre à base de sulfures se précise ! in La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-30/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, p. 97-108.

MAASS A. (2005) - Quelques réflexions concernant les structures minières chalcolithiques de la région de Cabrières, in La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-20/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, p. 63-70.

CERT C. (2005) - Les objets de métallurgistes du site du Néolithique Final de La Capitelle du Broum (Péret-Hérault), in La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-30/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, p. 109-115.

PRANGE M. et AMBERT P. (2005) - Caractérisation géochimique et isotopique des minerais et des métaux base cuivre de Cabrières (Hérault). In La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-30/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, p. 71-81.

STRAHM C. (2005) - Les origines et la diffusion de la première métallurgie en France. In La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne 28-20/09/2002, Mémoire XXXVII de la Société préhistorique française, p. 27-36.

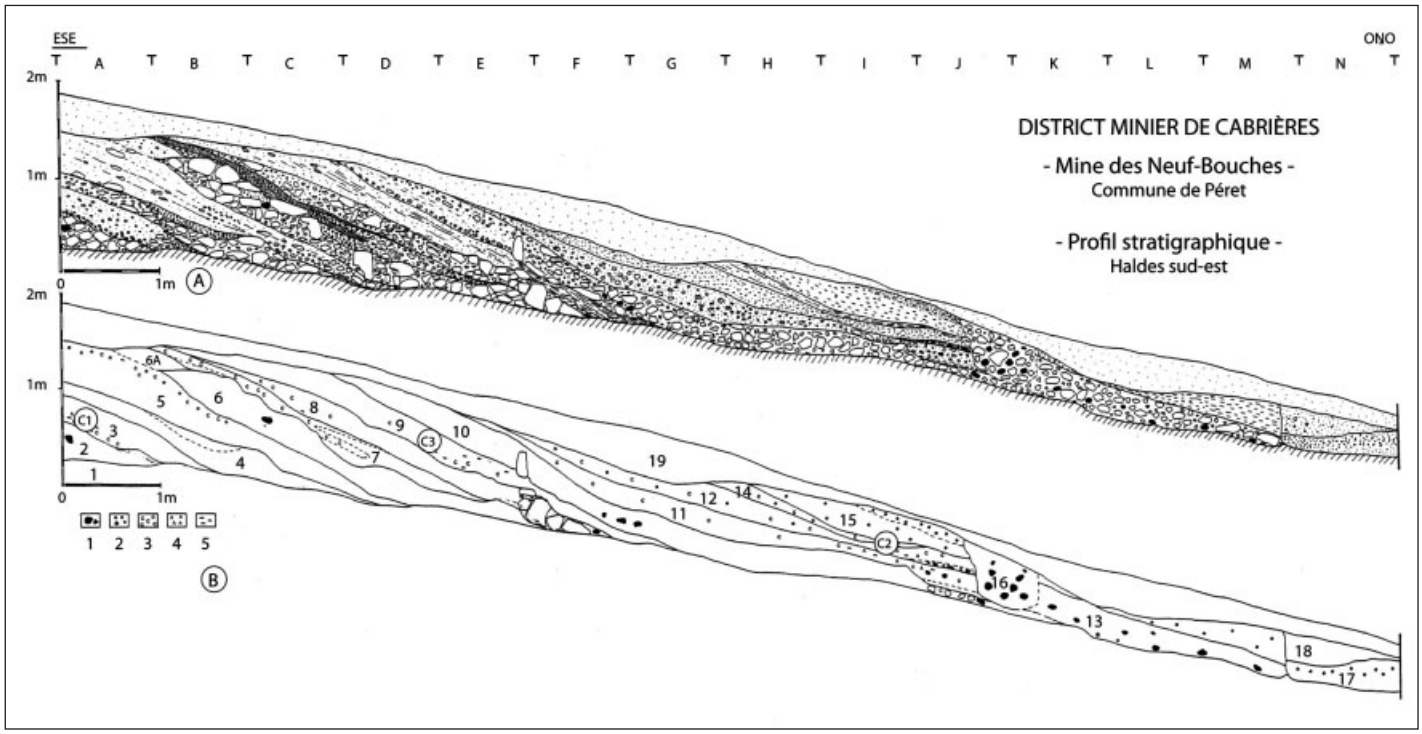
En 2004-2005, nous avons entrepris de mener à bien et de dater les coupes du site minier emblématique des Neuf-Bouches signalé par Vasseur en 1911. Ces travaux ont confirmé une inversion stratigraphique liée à des remaniements, des déblais de l'Age du cuivre (datés de 2700 av. J.-C.) lors d'une importante exploitation protohistorique. Ils ont fourni les dates de cette double exploitation minière (fig. 1)

Le site de Vallat Grand, a été découvert durant l'été 2003, lors de la réfection à la pelle mécanique d'un chemin, par le tracto-pelliste Michel Soler. La fosse (170 cm de long et, au maximum 50 cm de puissance) découverte lors de ces travaux a permis la découverte de céramique de facture néolithique, de deux scories cuivreuses et d'un fragment de minerai. Les prélèvements de charbons ont permis une datation 14 C AMS de 4070 ± 40 BP.

Enfin, la poursuite des fouilles du site de La Capitelle du Broum a permis de développer nos travaux de

laboratoires dans deux directions :
- caractérisation isotopique des minerais et des produits métallurgiques du district minier de CabrièrePéret (M. Prange, V. Klemm) ;
- Etude des creusets et lingotières de La Capitelle du Broum (plus de 200 fragments), sous la direction de C. Oberweiller.

Paul Ambert



PCR : Mines et métallurgies chalcolithiques du Midi de la France :
Séquence des déblais protohistoriques incluant des documents chalcolithiques remaniés. Mine des Neuf-Bouches.
Tranchée sud. (Bouquet et al., 2005)

Avant le Pont du Gard… le Milieu, les Hommes…

Traditionnellement, on fait débuter les gorges inférieures du Gardon au pont submersible de Dions pour les faire terminer au Pont du Gard, soit une distance de 29 km. Dans le détail cependant, les gorges ne méritent ce qualificatif que de Dions au Pont de Collias sur un peu moins de 24 Km. Au-delà, en aval de Collias jusqu'au Pont du Gard, les gorges au sens strict disparaissent sur deux larges portions : en aval des Aigadiers jusqu'à Malpas et au replat de St. Privât où se manifestent deux terrasses, semblables à celles du Pont St. Nicolas. Ailleurs, les lits du Gardon sont plus larges (aval de Collias, aval de la Balauzière) sauf au pittoresque rocher de Malpas, situé en rive gauche, qui tombe directement dans le Gardon et qui, opposé à la terrasse de St.Privât, confère au profil en travers des gorges à cet endroit un aspect très asymétrique. A son niveau est dessiné le double méandre encaissé de St. Privât qui est le dernier des gorges inférieures du Gardon. En aval du Pont du Gard, le Gardon gagne définitivement une vaste plaine alluviale, et ce, jusqu'à sa confluence avec le Rhône, même si l'abrupt rocheux demeure conséquent en rive droite jusqu'à Lafoux.

C'est la Préhistoire de cette petite région, de Collias à Lafoux, à l'interface des gorges et de la plaine alluviale que nous proposons d'aborder dans ce projet de recherche.

Cette petite entité, correspondant peu ou prou à l'emprise du « site du Pont du Gard », est parmi les régions à plus forte densité en gisements préhistoriques, du Paléolithique ancien à la fin du Néolithique et aux âges des métaux, sans doute l'une des plus riches si l'on fait abstraction des Eyzies de Tayac. Elle est la mieux documentée pour l'ensemble du Languedoc.

- Le Paléolithique ancien reste mal connu dans le massif du Gardon mais son existence est attestée ici par l'industrie acheuléenne de la terrasse de l'usine à Castillon-du-Gard (200 000 à 120 000 BC). Il est

probable que les couches profondes de nombreuses cavités doivent en contenir, comme, par exemple la Balauzière.

L'existence de niveaux plus anciens encore est très vraisemblable (outillage archaïque sur galet) et la découverte de faune très ancienne à *Machairauds* dans le remplissage de la grotte de la Sartanette (Remoulins) autorise tous les espoirs dans ce sens.

Le Paléolithique Moyen est certainement une des périodes la mieux étudiée sinon la mieux connue du Gardon, même si elle n'a pas fait l'objet de travaux récents. De nombreuses publications de la part de C. Hugues et, plus récemment, une étude d'ensemble dans le cadre de la thèse de H. de Lumley lui sont consacrées. La Balauzière (Vers Pont du Gard) recélent encore des témoins importants du Paléolithique moyen sous la forme d'un Moustérien Quina fréquent par ailleurs dans les gorges.

Le Paléolithique Supérieur est bien connu et, depuis les années 1970, a fait l'objet de recherches importantes visant, entre autre, *à intégrer l'homme dans son milieu naturel.*

Depuis trente ans, des fouilles modernes, à la Salpêtrière (Remoulins), puis à Fontgrasse (Vers Pont du Gard), fournissent un état relativement satisfaisant à la fois de la succession des cultures et de l'évolution du climat et du milieu naturel. Fontgrasse, à la sortie des gorges, premier habitat de plein air à structure conservée du Magdalénien moyen (15 000 avant le présent) ce «village d'avant les villages» occupe une superficie supérieure à 4000 m^2 avec des occupations multiples sans doute sur plusieurs siècles.

Toutes les périodes du Paléolithique supérieur sont représentées et on doit souligner la complémentarité de la Balauzière et de la Salpêtrière :

Aurignacien et Gravettien à la Balauzière et à la Salpêtrière, Solutréen et épisolutréen « Salpêtrien » à la Salpêtrière, Magdalénien ancien aux Aigadiers et à Camparnaud, Magdalénien moyen à Fontgrasse et Magdalénien supérieur avec art mobilier à la Salpêtrière.

Ce constat est à l'origine de la création du Projet Collectif de Recherche « Avant le Pont du Gard… le Milieu, les Hommes… »

La première année (2005), sans financement, a été consacrée à faire un état des lieux à la fois sur le plan de la documentation (bibliographie et iconographie) et sur le plan de la localisation des collections. Pour ne prendre qu'un exemple, les collections de la Salpêtrière sont dispersées dans toute la France, Nîmes, Montpellier, Bordeaux, Toulouse et même Nancy et sans compter sur les séries des fouilles Escalon de Fonton, encore difficilement accessibles.

Une base de données bibliographique, la plus exhaustive possible, incluant « la littérature grise » (thèses, mémoires, rapports) mais aussi courtes notices dans les revues locales, a pu être réalisée ; elle sera complétée au fur à mesure de l'avancée des travaux du PCR. Cette base de données dépasse le seul cadre géographique du PCR élargie à l'ensemble des gorges, toutes périodes confondues, y compris la Préhistoire récente et la Protohistoire.

La recherche iconographique a permis de réunir de nombreux documents graphiques et photographiques, en particuliers sur les fouilles anciennes de la Salpêtrière (fouilles Gimon et Bayol).

La part terrain fut minimisée, faute de moyens sur l'exercice 2005 ; néanmoins nous avons pu réaliser un certain nombre de vérifications et de prospections destinées à préparer l'année 2006. La combe de l'Hermitage (Collias), qui recèle une grotte ornée (Grotte Bayol), a fait l'objet d'une prospection particulière afin de découvrir de nouveaux gisement. Il en est de même de la falaise de la Balauzière où, outre l'abri de St. Privat des potentialités d'abris effondrés sont nombreuses. L'ojectif affiché et de trouver un site de la fin des temps glaciaires, du Magdalénien, période très mal connue dans le secteur d'étude. Sur ce point particulier, les collections Cazalis de Fondouce ont été revisité au musée Languedocien de Montpellier. L'industrie en os a été retenue comme sujet de Master (Delphine Rémy).

Frédéric Bazile

PCR
"Espace rural et occupation du sol de la région nîmoise, de la Préhistoire récente à l'époque moderne"

DIACHRONIQUE

Le Projet Collectif de Recherche «Espace rural et occupation du sol de la région nîmoise, de la Préhistoire récente à l'époque moderne» rassemble près de 40 intervenants appartenant à plusieurs institutions (INRAP, Université, CNRS, SRA, Ville de Nîmes). Il concerne le territoire traditionnellement associé à Nîmes, en particulier la plaine alluviale du Vistre, support préférentiel du développement de l'agglomération et de l'activité de l'archéologie préventive.

Il s'appuie sur la quantité très importante des données archéologiques recueillies depuis 20

ans et leur enrichissement croissant au gré des opérations d'archéologie préventive.

Il a pour objectif une étude diachronique et dynamique du peuplement du pays nîmois, étude qui se décline en 3 axes de travail transversaux (protocoles et stratégies scientifiques, paléoenvironnement, documentation, cartographie et Sig) et 5 axes de recherche définis par leur cadre chronologique (Préhistoire récente, Protohistoire, Antiquité, Moyen-Age, période moderne).

Sa préoccupation est la valorisation et la diffusion des nombreux travaux réalisés lors des recherches d'archéologie préventive sur le territoire nîmois ces deux dernières décennies.

Au terme de ce fonctionnement triennal (2003-2005), on peut dresser le bref bilan suivant.

Le groupe de recherche s'est enrichi à la fois par l'arrivée de nouveaux chercheurs et par une implication croissante de ces membres. L'ensemble se fédère autour de projets transversaux (environnement, paysage, cartographie...) et de publications collectives.

Une part importante de l'investissement a concerné les travaux d'inventaire avec la reprise des données brutes, le ré-examen complet des mobiliers archéologiques ou l'étude des archives. Ainsi arrive à son terme l'important réexamen du mobilier préhistorique issu de la centaine de sites inventoriés. Une série d'études analytiques ou synthétiques du mobilier émergent à partir de ce travail. V. Léa (CNRS) a dressé une première analyse de l'industrie lithique relative aux sites chasséens de la zone «Mas de Vignoles» et de la zone «Mas des Abeilles». C. Manen (CNRS) a établi un état des lieux des travaux réalisés sur les productions céramiques du Néolithique ancien à partir de l'étude des sites de Vignoles VI (P. Séjalon) Roussillonne sud (L. Jallot) et Mas de Perset I (G. Escallon). C. Georjon (INRAP) a produit une première étude typo-chronologique sur «un grand site de plaine» chasséen (regroupement des opérations Mas de Vignole, Mas Neuf et Cadereau d'Alès) et l'a mise en perspective avec le site de la grotte de la Madeleine (Villeneuve-lès-Maguelonne, Hérault).

Suivant un schéma similaire, P. Séjalon et S. Pancin (INRAP) ont mis en place l'inventaire et l'étude des mobiliers de la fin de l'âge du Bronze et du début du premier âge du Fer des sites protohistoriques de la Vistrenque.

Reprenant l'intégralité des données anciennes, F. Audouit, P. Séjalon et L. Vidal (INRAP) ont initié une étude des vestiges linéaires (fossés et voies) afin d'analyser l'histoire des parcellaires durant la Protohistoire et l'Antiquité. Le test qu'ils ont effectué tend à montrer l'utilisation indispensable d'un SIG à la fois pour sa capacité de calcul (ici les orientations des tracés linéaires) mais surtout pour exploiter une quantité importante d'informations (1376 tracés pris en compte dans la fenêtre-test). L'analyse de l'évolution de ces parcellaires s'accompagnant d'une reprise de l'intégralité des mobiliers (par S. Barberan et P. Séjalon - INRAP) et de l'intégration des données paléoenvironnementales, doit aboutir à une publication dans les Monographies d'Archéologie Méditerranéenne (APP acceptée).

O. Maufras (INRAP) a commencé l'inventaire des toponymes médiévaux à partir des sources archivistiques (ouvrages publiés, cartulaires, compoix, archives). Une liste de 85 sites a été pour l'instant répertoriée. Ils correspondent à des réalités très variables par leur nature (village, lieu habité isolé, monument, route, etc) et par la surface qu'ils couvrent. Les informations acquises sont compilées sur une base de données informatisée. La base de l'enregistrement est le toponyme (une fiche par lieu) ; l'espace urbain faisant l'objet de fiches de sites (pour les monuments, maisons, constructions, rues), de fiches thématiques (l'enceinte) et d'une fiche « ville de Nîmes » qui regroupe toutes les informations intra muros sans plus de précision. Chaque fiche comporte toute une série de rubriques concernant le toponyme et ses variantes, sa localisation géographique et « administrative » (paroisse, seigneurie d'appartenance), les sources archivistiques et bibliographiques avec le détail des mentions importantes et les données archéologiques afférentes s'il y a lieu. Cette première recherche a permis la découverte de sites nouveaux, notamment dans les garrigues au nord de Nîmes, secteur très mal connu par les sources archéologiques et monumentales. La recherche documente également plus précisément les sites médiévaux déjà connus, par des mentions d'archives médiévales novatrices par leur ancienneté ou par leurs précisions.

Le travail de recensement a aussi concerné toute la documentation archéologique générée par l'archéologie préventive avec la mise en oeuvre par V. Lelièvre (INRAP) de l'inventaire de toute la documentation numérique disponible à la base Inrap de Nîmes, son archivage et sa mise à disposition contrôlée.

La constitution de fonds documentaires numériques a pris une place essentielle dans l'action du PCR, en s'appuyant sur l'acquisition de cartes et de base de données altimétriques et sur la digitalisation de cadastres anciens et de photographies aériennes. L'ensemble vise à alimenter un système d'information géographique en cours d'élaboration qui intègrera peu à peu tous les plans bruts des opérations et des bases de données ciblées. (F. Audouit)

Plusieurs travaux de valorisation et de diffusion des résultats (enseignements, communications, projets de publication, articles) ont jalonné ces trois ans.

Pour n'en citer que quelques-uns, on rappellera, en ce qui concerne la préhistoire de la Vistrenque, un premier bilan sur le Néolithique nîmois paru dans les MAM (Breuil & al., 2003 - «Le territoire nîmois au Néolithique» in J. Gasco, X. Gutherz & P.-A. de Labriffe dir., Temps et espaces culturels du 6° *au 2° millénaire en France du sud. Actes des quatrièmes rencontres méridionales de Préhistoire récente,* Nîmes 28 et 29 octobre 2000. monographies d'archéologie méditerranéenne 15, Lattes pp. 243-262).

Les travaux de terrain sur le paléoenvironnement (P. Chevillot, S. Martin) ont été permanents et importants. En particulier, l'ensemble des analyses malacologiques effectuées ces trois dernières années sur sept sites archéologiques de la région nîmoise a permis la réalisation d'une synthèse, proposant les grandes lignes de l'évolution des paysages et de l'anthropisation au cours de l'Holocène dans la plaine de la Vistrenque. Les résultats de ces travaux ont été présentés dans le cadre d'un travail de doctorat (Martin S., 2004. *Caractérisation de l'anthropisation à l'Holocène en Provence et en Languedoc oriental, par les mollusques terrestres,* Thèse de Doctorat, Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne).

Pour la Protohistoire, on citera l'article paru aux DAM : Séjalon (P.) et Dedet (B.) – «Les trois enclos funéraires de Mas de Vignoles VII à Nîmes, Gard (Ve s. av. J.-C.)». *Documents d'Archéologie Méridionale,* tome 26, 2003, pp. 43-61.

Concernant l'Antiquité, Sébastien Barberan (avec la coll. de L. Vidal et V. Forest) a publié «Un lot de céramiques d'époque tibérienne découvert sur le site de Carsalade (Nîmes, Gard)». (SFECAG, Actes du Congrès de Saint-Romain-en-Gal, 2003, p.407-433) et Y. Manniez «Essai d'interprétation d'un lot de mobilier d'offrande issu d'une tombe nîmoise du 1er siècle de notre ère», dans le bulletin *Instrumentum,* 21, de juin 2005, p. 34. L'activité du groupe travaillant sur l'Antiquité a été aussi marquée par un manuscrit collectif (V. Bel, J.-Y. Breuil, M. Monteil, H. Pomarèdes, L. Sauvage, L. Vidal) qui fait, en 25 pages, un point synthétique majeur sur Nîmes et sa campagne à l'Antiquité (Réflexions sur une ville et sa proche campagne dans l'Antiquité : le cas de Nîmes (Gard), in Mélanges offerts à Philippe Leveau).

Pour l'équipe, Jean-Yves Breuil
(INRAP)

PCR
La plaine du Roussillon au cours de l'Holocène : de l'évolution paléo-géographique à la modélisation prédictive

Depuis 2003, ce projet collectif de recherche, s'est donné comme objectif de modéliser l'évolution des paysages de la plaine du Roussillon afin de permettre une meilleure compréhension des dynamiques de peuplement d'une part et des biais taphonomiques à intégrer dans le cadre d'un modèle prédictif du « risque archéologique ». Il s'agissait de palier au retard dans l'intégration des démarches et des données géoarchéologiques dans cet espace. Ainsi les trois premières années étaient-elles fortement centrées sur une perspective géomorphologique, indispensable pour un état des lieux et la formalisation d'un modèle général.

Les travaux entrepris depuis le début de ce programme ont permis de mettre en évidence :

- L'importance des héritages Pléni- et Tardi-glaciaire, que ce soit au niveau des vallées, avec l'incision des canyons, mais également au niveau des collines pliocènes du centre du Roussillon, avec la mise en évidence de l'omniprésence de formes héritées de ces périodes et pouvant receler un potentiel de préservation insoupçonné du fait d'une conservation exceptionnelle de paléosols à l'histoire longue (début du Bronze à l'Antiquité).

- L'importance des modifications paléogéographiques, notamment le changement de position du littoral entre 5000 BP et l'actuel et ses conséquences sur la répartition des sites du Néolithique ancien à récent. Ce travail a fait l'objet d'une grande attention au niveau des trois années de ce PCR, mais doit encore profiter d'une calibration absolue permettant d'affiner la phase de mise en place du prisme sédimentaire de haut niveau (entre 4000 BP et l'actuel).

- D'appréhender la dynamique d'alluvionnement historique et en particulier l'impact de la sédimentation associée au petit Age Glaciare (sédimentation post XIVe et surtout XVIIe et XVIIIe siècles). Cet épisode est loin d'être homogène temporellement et spatialement. Il semble en effet très conditionné dans ses modalités par la survenue entre le VIIIe et le Xe siècle d'une phase d'incision qui canalise une partie des dépôts et induit une hétérogénéité spatiale dans l'alluvionnement d'une part, et par un rythme d'alluvionnement démarqué de celui des crues. Il apparaît ainsi une distinction importante entre un Petit Age Glaciaire (fin VIIIe-début XVIIIe) marqué par un alluvionnement fort (crise détritique) et un deuxième Petit Age Glaciaire entre la fin du XVIIIe et le début du XXe siècle, marqué par une crise hydrologique. La légitimité de cette distinction doit faire l'objet de travaux complémentaires.

D'après le rapport de Jean-Michel Carozza

PCR 25 :
“ La pierre, le métal, l’eau et le bois : économie castrale en territoire audois (XIe-XIVe s.) ”

Robert Fossier, en 1997, s’exclamait au sujet de l’artisanat de la pierre : *« Mais où sont les carrières ? […] Qui sont les carriers ? Quel trajet suit la pierre taillée ? »* (1), mettant en évidence l’opportunité d’aborder désormais ces problèmes, notamment dans le Midi méditerranéen. Ce type de problématique ne peut plus se traiter sans joindre l’étude historique à l’étude archéologique. L’exemple de la carrière de la Matte, dont proviennent en majorité les matériaux du *castrum* de Ventajou (Montagne Noire), et dans un autre registre celui de la carrière de meules de Parahou, qui a peut-être fait la richesse du *castrum* d’Albedun (Corbières), nous incitent à pousser plus loin l’enquête documentaire et de terrain sur ce thème. Une année complémentaire serait nécessaire pour établir une litho-cartographie des carrières et des meulières mentionnées au Moyen Âge ou que nous soupçonnons d’avoir été exploitées avant l’Epoque Moderne.

Si « l’étude de la métallurgie médiévale a fait, depuis quelques années des progrès remarquables » (2), on a encore assez peu relié l’extraction et la transformation des minerais au milieu castral. Or, le versant sud de la Montagne Noire et les hautes Corbières, régions polymétalliques par excellence, possèdent au Moyen Âge un grand nombre de *castra* dépendant de grandes seigneuries comme Cabaret et Termes ou de grandes abbayes bénédictines (Montolieu, Lagrasse). Il était donc intéressant de tenter ce rapprochement. L’expérience, opérée par notre équipe, semble concluante et l’implantation des *castra* semble bien en relation avec la richesse du sous-sol, et celle des abbayes en relation avec la forêt.

En outre, à propos de la métallurgie, M.-C. Bailly-Maître faisait remarquer (3) juste avant la création de ce PCR, à propos de forges médiévales, que « le nombre d’exemples est encore trop restreint » mais qu’il « serait intéressant de savoir si les forges ont un statut différent selon qu’elles sont liées directement au château ou non et selon leurs productions ». Le *castrum* de Cabaret, avec quatre forges actuellement fouillées, augmente le *corpus* et les possibilités de répondre à ce questionnement : la forge la plus proche du château, probablement seigneuriale et spécialisée dans la maréchalerie mérite une synthèse pluridisciplinaire en cours d’élaboration (4), pour laquelle des analyses complémentaires seront nécessaires, notamment concernant les scories. Certes, la production et l’usage du fer sont l’objet de nombreuses études depuis les années soixante, mais M. Arnoux note que « la prise en compte des sources archéologiques [a été] négligée jusqu’à une époque récente par les historiens d’archives » (5). Pour les Corbières et la Montagne Noire, nos recherches ont permis une avancée décisive, mais sur le terrain le travail s’est limité à des prospections. Des éléments de datation des sites miniers manquent encore et une ou deux opérations de terrain sous forme de sondages à l’Argent-Double ou à l’Argentière seraient les bienvenues.

Quant au bois, il est « la matière première reine », selon le terme de R. Fossier (6), au nord du continent, il est vrai, précise-t-il, en regrettant : « *on sait beaucoup de choses sur le couvert forestier […], mais que sait-on de l’activité de charbonnage ?* ». Les travaux des historiens du PCR font un peu avancer les choses pour les deux régions étudiées, et ceux des paléobotanistes sur les essences utilisées suivant leur destination : chêne pour la construction, bruyère arborescente pour la forge. L’étude en cours sur la forêt de Ramondens (L. Caliste)devrait trouver sa place dans la future publication. Des prospections autour des sites où nous avons des charbons de bois seraient nécessaires pour tenter de compléter ces précieux éléments par la localisation des lieux de charbonnage.

Enfin, la question du stockage de l’eau, déjà abordée d’un point de vue architectural dans la construction militaire (7), l’a rarement été dans une perspective économique. Le milieu castral languedocien offre pourtant plusieurs exemples de citernes et de systèmes de drainage (Cabaret, Ventajou). Il apparaît que la morphologie et surtout la contenance des citernes diffère selon que sa fonction est militaire, artisanale ou domestique. Une esquisse de typologie des citernes est ainsi tentée dans le cadre de cette étude. Si « les usages de l’eau » ont été déjà largement abordés (8), c’est le Nord de l’Europe qui a surtout bénéficié de l’attention des chercheurs. Or, le milieu méditerranéen a été moins propice à ce type de recherche. Pourtant, plus qu’ailleurs, le problème de l’eau se pose de façon cruciale, entraînant même au XIIIe siècle la chute de places comme Termes ou Minerve devant les croisés. Il nous semble donc intéressant d’exposer ces résultats, d’autant qu’en ce qui concerne un autre volet de l’étude de l’eau, celle de l’énergie hydraulique, les travaux des membres du PCR sur les moulins (G. Langlois) et les moulines (C. Verna) mettent en évidence les problèmes de chronologie liés à ces installations.

Les chercheurs travaillant dans le cadre de ce PCR ont fourni durant ces cinq années une matière conséquente, de nature à renouveler le regard sur le monde castral languedocien, et les travaux collectifs ont été productifs.

Dans la perspective d'une publication à l'horizon 2006-2007, l'année 2005 a permis de commencer à mettre en forme un grande quantité de données nouvelles, même si quelques travaux de terrain n'ont pu être effectués :
- sondages pour les mines (L'Argent-Double, l'Argentière)
- recherche d'une charbonnière (Badusclade/ Cabaret)
- sondage et relevés au chemin du sel (Montserrat)
- relevé d'une meulière (Albedun)

Quelques analyses complémentaires seront encore nécessaires pour effectuer des vérifications, mais il reste encore, comme pour tout travail de publication, un gros travail de mise au net des textes et des illustrations, dont la coordination technique sera assurée par F. Loppe. Un pan de l'économie médiévale en Languedoc, celui des ressources naturelles, devrait ainsi bénéficier d'un nouvel éclairage…

Coordination : M.-E. Gardel

PCR : La pierre, le métal :
Photo de la future couverture de la publication
(Marie-Elise Gardel).

(1) - FOSSIER (R.), « L'artisanat rural au Moyen Âge : bilans et problèmes », MOUSNIER (M.) éd., *L'artisan au village dans l'Europe médiévale et moderne, Actes des XIXe Journées internationales d'histoire de l'Abbaye de Flaran, 5-6-7 septembre 1997*, Toulouse, P.U.M., p. 23.

(2) - *Ibid*., p. 20.

(3) - BAILLY-MAÎTRE (M.-C.), « Forges villageoises, forges minières : étude comparée », *Ibid*, p. 209.

(4) - M.-E. Gardel (coord.), N. Portet, P. Dillmann, V. Forest, I. Rodet-Belarbi, L. Fabre.

(5) - ARNOUX (M.), « Le fer dans les campagnes médiévales (XIe-XVe siècles) », *in* : MOUSNIER (M.), *op. cit*., p. 187.

(6) - FOSSIER (R.), *ibid*. p. 20.

(7) - BAYROU (L.), Essai sur les techniques de construction des forteresses royales des corbières, XIIIe et XIVe s., *Etudes roussillonnaises*, t. VII, 1988, p. 157-158.

(8) - *L'innovation technique au Moyen Âge*, Actes du VIe congrès international d'archéologie médiévale, 1996, p. 51-97.

PCR
Matières premières siliceuses en Languedoc-Roussillon

Un PCR régional a été constitué en 2005 dans l'objectif de fédérer, d'organiser et de normaliser la recherche gîtologique régionale.

Ce projet vise à réaliser un inventaire et une étude des gîtes de matières premières siliceuses en Languedoc-Roussillon susceptibles d'avoir été exploités pendant la Préhistoire pour la constitution d'un référentiel sous forme de lithothèque.

Cet outil, utile pour les archéologues, doit permettre de définir la provenance des roches siliceuses exploitées par les préhistoriques à toutes les périodes de la Préhistoire en contribuant à la mise en évidence des comportements économiques et socioculturels des populations préhistoriques.

La collection de comparaison résultant de ce travail, la plus exhaustive possible et consultable dans des conditions optimales, viendra compléter des travaux similaires, menés dans des régions voisines et contribuera à donner une cartographie précise du paysage gîtologique français. A terme, une mise en réseau des résultats avec les données de Midi-Pyrénées et de Catalogne est envisagée.

La première étape de ce projet a été de réaliser un état des lieux de la recherche gîtologique en Languedoc-Roussillon.

Cette phase a débouchée sur l'identification et la mise en relation des acteurs régionaux de la recherche sur le silex (fig.1).

Le projet rassemble actuellement des préhistoriens, des géologues et des analystes, membres de plusieurs équipes françaises et catalanes (université de Perpignan, université et CSIC de Barcelone, UMR 5059-Montpellier II, UMR 5140-Lattes-Montpellier III, université Aix-Marseille I, Ecole des mines d'Alès,

UMR 5198-MNHN-Tautavel, université Toulouse-Le Mirail) et reste ouvert à toute personne désireuse de s'impliquer dans cette thématique de recherche.

La deuxième phase, plus longue à mettre en œuvre, est la mise en commun des données existantes et l'amélioration de leur lisibilité pour optimiser leur exploitation.

Dans un souci d'harmonisation des études et des résultats, la première année du projet a été en partie consacrée à la mise au point d'un protocole de recherche tant sur le plan de la prospection gîtologique et de l'acquisition des données lithologiques, que de l'échantillonnage et de la caractérisation des échantillons.

Une réflexion sur la concrétisation de ce référentiel sous forme de lithothèque, de SIG superposable à la carte archéologique du SRA et de base données consultable sur internet, a été menée par l'équipe et a débouchée sur plusieurs propositions qui restent à préciser.

En fonction de la localisation des sites préhistoriques étudiés par chacun, les participants au projet se sont répartis les zones géographiques à prospecter, à compléter ou à vérifier.

Dans le courant de l'année 2005, les travaux sur le terrain ont porté sur le silex des Costières du Gard avec une étude des nappes alluviales contenant les galets siliceux, une quantification de la fréquence des galets et une description macroscopique précise (Grégoire & Bazile, 2005).

Les travaux sur les gîtes à silex du Gard et de la limite Gard-Ardèche, réalisés dans le cadre d'une thèse de Doctorat récemment soutenue par G. Boccaccio, ont contribué cette année à apporter des informations gîtologiques riches et précises dans cette zone géographique (Boccaccio, 2005).

Plus à l'Ouest, les formations à silex oligocènes de Salinelles ont fait l'objet de nouvelles observations apportant des éléments inédits sur ce silex qui semblait bien connu. De nouveaux affleurements ont été échantillonnés et décrits et des faciès inconnus jusqu'alors ont pu être identifiés et décrits (Bazile, rapport PCR 2005).

Toujours plus à l'Ouest, les formations éocènes et oligocènes de la région de Montpellier, pour lesquelles peu de données sur les affleurements de silex existaient, ont fait l'objet d'une campagne de prospection et d'échantillonnage, mettant en évidence quelques éléments inédits (Grégoire, Bazile, Saos, rapport PCR 2005), voués à disparaître à brève échéance, face à l'urbanisation galopante de l'agglomération de Montpellier. Le recensement des gîtes dans cette zone, semblait, pour le moins, urgent.

Enfin, nous nous sommes attachés à décrire le gîte à silex de Roquefort-des-Corbières dans l'Aude, pour lequel l'année 2005 a permis d'accéder à des données lithostratigraphiques inédites.

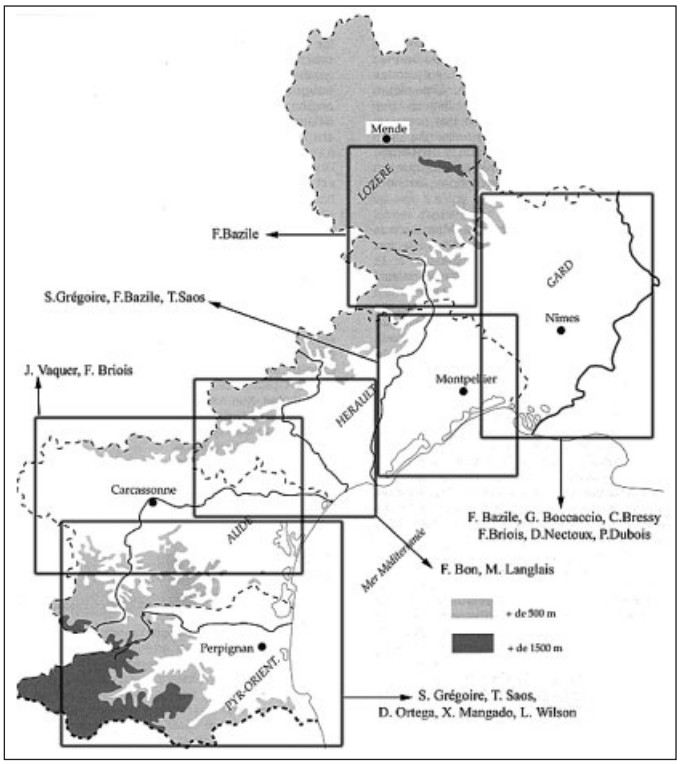
En ce qui concerne la caractérisation des silex, des analyses minéralogiques par diffraction des rayons X ont été entreprises sur les silex étudiés ou découverts cette année (Giresse, rapport PCR 2005). En parallèle, un travail de mise au point d'une méthode de caractérisation par microscopie électronique à balayage couplé à l'analyse par sonde EDX, a été entrepris par B. Deniaux et S. Grégoire. Pour compléter ces éléments, une série de lames minces pour la caractérisation pétrographique des silex, est en cours de réalisation et d'étude par T. Saos.

L'objectif des analyses est d'accéder à une caractérisation multiparamétrique de chacun des échantillons représenté dans la lithothèque de référence. Ces éléments caractéristiques serviront à définir l'identité des matériaux et faciliteront les diagnoses sur le matériel archéologique.

Les implications archéologiques directes sont dores-et-déjà nombreuses et montrent, en l'état des connaissances, des circulations de matériaux du Languedoc-Roussillon vers les régions du sud en Catalogne, vers l'ouest dans des sites pyrénéens, et vers le nord en Ardèche.

Quatre grands pôles de zones-sources semblent se préciser dans la région, avec des diffusions longues distances au Paléolithique supérieur et au Néolithique. Il s'agit d'est en ouest des silex des Costières du Gard, des silex de Collorgues-Aubussarge, des silex de Salinelles et des silex du Bassin de Bages-Sigean.

Pour l'équipe, Sophie Grégoire



PCR : Matières premières siliceuses en Languedoc-Roussillon : inventaire des acteurs impliqués anciennement ou actuellement dans la recherche gîtologique par zone de prospection (Sophie Grégoire).

PCR
" Le système portuaire narbonnais entre Méditerranée et Atlantique : du IIe siècle avant J.C. au Bas Empire "

Un projet collectif de recherche sur la topographie portuaire de Narbonne du IIe siècle avant J.C. au Bas Empire a débuté en 2005 par une année probatoire. Il est né de la prise de conscience de la nécessité d'une étroite collaboration entre géographes, archéologues, historiens et géologues pour retrouver la topographie des infrastructures portuaires et reconstruire le paysage antique dans un contexte d'évolution environnementale. Une démarche géoarchéologique est seule à même de faire le point sur l'évolution paléogéographique de la fin du Quaternaire, sur la migration et la transformation des lignes de rivage, sur la sédimentation de l'Aude et la déviation de son cours, sur le colmatage de la lagune autour de Narbonne.

Sans ces données, il est impossible d'étudier l'organisation territoriale de la cité portuaire, la nature de ses infrastructures de communication terrestres et maritimes, sa fonction comme sas de sortie des productions régionales et d'entrée des importations de la ville et des localités situées dans sa zone d'influence économique

Les principaux objectifs de cette année probatoire étaient les suivants :
- faire le point sur la documentation existante,
- étudier le mobilier céramique et amphorique ainsi que les conchyliorestes issus des opérations archéologiques de ces dernières années,
- développer de nouvelles études sédimentologiques.

Le P.C.R. s'inscrit dans une thématique que l'on retrouve aujourd'hui au cœur des préoccupations de nombreux instituts de recherches européens. Ainsi le projet ANSER, lancé en 2000 dans le cadre du programme Interreg III B, est axé sur l'héritage culturel des ports et des centres commerciaux localisés sur les anciennes routes maritimes méditerranéennes.

Il regroupe une quinzaine de chercheurs, post doctorants et doctorants.

Bilan de la documentation existante

Le port de Narbonne à l'époque romaine a servi de terminal à de nombreux courants commerciaux (Sanchez 2002). Pourtant à ce jour, seuls les vestiges découverts à Port la Nautique relèvent à coup sûr d'une zone d'activité portuaire. De plus, une construction bâtie en grand appareil et dont la fonction n'est pas encore clairement établie a été découverte dans le plan d'eau, devant la passe d'entrée du port de la Société Marseillaise de Crédit (Falguera, Bernard, Jézégou 2003).

Cette activité couvre essentiellement la période de 40/20 av. J.C à 70 ap. J.C. Elle illustre parfaitement le commerce de redistribution des productions de la Tarraconnaise importées dans les amphores Pascual 1 et Dressel 2/4 depuis la fin du Ier av. J.C jusqu'à la seconde moitié du Ier s. ap. J.C. (Christol, Plana Maillart 1997, Bergé 1990). Ce commerce est représenté, par exemple, par l'épave Port-Vendres 5 (Pyérénes Orientales, en cours d'étude). Elle illustre également la redistribution des produits de Bétique (Garrote Sayo 2000, p. 63-75) et d'Italie, avec, en complément de cargaison sur les mêmes navires, l'exportation des sigillées de la Graufesenque comme le montre l'épave Culip IV (Nieto 1989). Les navires qui assuraient ce type de commerce étaient des petits navires de faible tirant d'eau pouvant tout à fait se contenter de la profondeur du bassin de La Nautique (environ 2,5 m) ainsi qu'il a été possible de l'évaluer (Falguera et alii 2000).

Des niveaux plus anciens ont été reconnus (à partir de la première moitié du IIe siècle av. J.C.) mais l'état des fouilles ne permet pas encore de les caractériser. En tout état de cause, le mobilier y est beaucoup moins abondant que celui couvrant la période augustéenne au règne des Flaviens. Se pose alors la question de la localisation du port de Narbonne avant et à partir de la première déduction de la colonie. Les découvertes récentes du site de la Médiathèque pourraient laisser envisager l'hypothèse d'un dépôt à vocation commerciale en activité dans la première moitié du Ier siècle av. J.C. Les gros porteurs du IIe siècle et de la première moitié du I e siècle accédaient-ils directement à Narbonne ou bien transitaient-ils par Ampurias d'où de plus petits navires assuraient la redistribution du vin italique, selon le modèle élaboré par X. Nieto (Nieto 1989). Ce modèle semble valider non seulement par l'épigraphie mais également par la présence, sur les côtes catalanes, de petits transporteurs mêlant amphores italiques, catalanes, et hispaniques comme l'épave Cap Béar 3 par exemple (en cours d'étude).

Qu'en est-il également de la localisation des bassins portuaires et des entrepôts ayant servi à l'exportation des amphores gauloises et à la redistribution des amphores de Bétique au IIe siècle ap. J.C. et dont on ne trouve aucune trace à La Nautique? Faut-il les chercher, comme on l'a longtemps cru, dans un autre avant-port situé quelque part dans la lagune, dans le secteur du Castelou par exemple, ou sont-ils situés dans la ville même ?

Les zones de concentration de céramiques découvertes en ville évoquent la possibilité de

débarcadères fluviaux. La mise en parallèle entre les découvertes de Port-la-Nautique et les « dépôts » de céramiques urbains laisse envisager la possibilité évoquée par P. Verdeil (Verdeil 1970) que Port-la-Nautique n'aurait été qu'un lieu de déchargement provisoire lors de travaux sur le port fluvial.

La théorie des avant-ports, développée par H. Rouzaud à partir de 1910, appuyée par les travaux de M. Guy en 1955, est considérée aujourd'hui comme une vérité établie. Cette hypothèse de travail n'a malheureusement pas été suivie par des travaux de grande envergure permettant de la valider ou non. En effet, tous les sites considérés comme faisant parti du système portuaire Narbonne, Saint Martin, Sainte-Lucie, l'île de l'Aute, Peyriac-de-Mer, Mandirac n'ont fait l'objet que de prospections ou de sondages. Les données subaquatiques sont quasiment absentes.

L'étude des établissements considérés comme des avant-ports montre l'absence de données validant ces hypothèses. Pour Saint-Martin, la présence de *tegulae* estampillées *Fadii* pourrait laisser supposer que cet établissement appartient à la famille des naviculaires spécialisés dans le transport d'huile de Bétique. Mais en l'absence d'aménagements spécifiques, ou de pourcentage de mobilier témoignant d'une concentration ne correspondant pas qu'à de la consommation, on peut pour l'instant supposer que Saint-Martin est une *villa* ayant pu avoir sa propre activité commerciale mais pas au point d'être un avant-port.

Enfin, concernant l'Antiquité tardive bien documentée à Narbonne par les sources littéraires, Ausone ou Sidoine Apollinaire, l'hypothèse d'un transfert des infrastructures portuaires à Gruissan (dans les secteurs du Bouis et de Tintaine) a été émise (Solier et coll, 1981). Certes des épaves de cette période ont été découvertes aux abords de Gruissan, mais, des épaves plus anciennes (du IV e siècle av. J.C. au I e siècle ap. J.C.), en proportion égale, ont été retrouvées dans ces mêmes parages. Rien ne permet de préjuger de l'existence de bassins portuaires. Il pourrait tout aussi bien s'agir de naufrages dus à des erreurs de navigation sur des hauts fonds dans une baie largement ouverte au vent d'est. Sur cette côte, le seul point suffisamment abrité pour avoir été aménagé comme port est la petite anse de Tintaine dessinée dans une falaise rocheuse (Solier et coll, 1981).

Etude des vestiges découverts ces dernières années

L'étude des présigillées et de sigillées italiques découvertes dans l'étang de Bagès Sigean, à Port-la-Nautique est en cours (Corinne Sanchez). La part de sigillées italiques tardives montre que nous sommes en présence de la plus importante série connue en Gaule. L'examen de cette collection montre que les céramiques italiques portent souvent des traces d'utilisation qui permettent de les attribuer à de la vaisselle de bord et non pas à des restes de cargaison contrairement aux sigillées gauloises.

L'étude des sigillées sud-gauloises découvertes à la Nautique entre 1990 et 1993 a débuté (Sarah Silvéréano) avec une réflexion sur la contemporanéité des lots constitutifs (Sanchez, Silvéréano 2005) et un inventaire de la collection qui montre que plus de 40% de l'ensemble des effectifs correspond à des vases archéologiquement complets. Elle se poursuivra en 2006 et celle du corpus des timbres devrait démarrer en 2007.

L'étude des céramiques communes de la collection Bouscaras à Port-la-Nautique a été réalisée (Sanchez, à paraître).

La réflexion sur les exportations d'huile de Bétique en Narbonnaise à partir du mobilier amphorique de Port la Nautique, entre autres, se poursuit (Garrote Sayo, Marimon Ribas à paraître).

Une nouvelle impulsion a été donnée à l'étude du mobilier conchyliologique (Anne Bardot). En effet plusieurs dépôts de coquillages ont été découverts à la périphérie nord de la ville antique ainsi que sur le site de Port-la-Nautique.

L'étude des sources antiques concernant Narbonne se poursuit (Virginie Ropiot).

Enfin l'étude du corpus des épaves en partance ou à destination de Narbonne, recensées dans la banque de données du DRASSM (Marie-Pierre Jézégou), a pour but de définir des « espaces » d'échanges notamment maritimes et de dégager l'existence de réseaux intégrés de communication. A grande échelle, seront ainsi traités les espaces ouverts (routes maritimes en ligne directe, hauturières ou non) ; à échelle moyenne, les espaces intermédiaires (routes de cabotage).

L'intérêt et l'investissement de chacun des membres du P.C.R. devraient se traduire, dans les trois prochaines années, par l'achèvement du traitement du mobilier archéologique provenant des fouilles antérieures, par l'acquisition de nouvelles connaissances concernant la topographie des ports de Narbonne et par de nouveaux éclairages sur le rôle économique joué par la cité.

Pour l'équipe du PCR :
Marie-Pierre Jézégou (DRASSM),
Corinne Sanchez (CNRS)

Bibliographie

Bergé 1990 : BERGÉ (A.) - Les marques sur amphores Pascual 1 de Port-la-Nautique (Aude), *Cahiers d'Archéologie Subaquatique,* IX, 1990, 131-201.

Christol, Plana Mallart 1997 : CHRISTOL (M.), PLANA MALLART (R.) _ *Els negotiatores de Narbona i el vi catala, Faventia*19/2, 1997, 75-95.

Garrote Sayo 2000 : GARROTE SAYO (E.) _ Les importations d'huile de Bétique en Narbonnaise dans *Les denrées en Gaule romaine : production, consommation et échanges, Table ronde du GDR, 16 et 17 novembre 2000.* Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie, Nanterre, 2000, p. 63-75.

Garrote Sayo, Marimon Ribas à paraître : GARROTE SAYO (E.), MARIMON RIBAS (P.) _ Nouvelles données sur l'huile de Bétique en Narbonnaise dans *Le système portuaire narbonnais entre Méditerranée et Atlantique. Rencontre du 11 décembre 1999 et nouvelles contributions.* Mémoires d'Archéologie Méridionale, à paraître.

Guy 1955 : Guy (M.) - Les ports antiques de Narbonne, *Revue des Etudes Ligures,* XXI, 3 - 4, 1955, p. 213 – 240

Falguera et alii 2000 : Falguéra (F. et J.M.), Guy (M.), Marsal (A.) _ Narbonne : cadre naturel et ports à l'époque romaine dans *Méditerranée*, n° 1-2.

Falguéra, Bernard, Jézégou 2003 : FALGUERA (J.M.), BERNARD (H.), JEZEGOU (M.P.) - Données d'archéologie sous-marine récentes à Port la Nautique : pour une approche du système portuaire narbonnais dans *Puertos fluviales antiguos, ciudad, desarollo y infrastructura : . IV Jornadas de Arqueologia subacuatica* Valence 28-30 mars 2001. Jose Perez Ballester, Guillermo Pascual Berlanga éd. - Valencia, Facultat de Geographia y Historiad, 382 p.

Nieto 1989 : Nieto (J.) dir. _ *Excavaciones arqueologiques subaqatiques a Cala Culip,* I, Centre d'investigacions arqueologiques de Girona, Serie Monografica 9, Gérone, 1989, 345 p.

Rouzaud 1914 : ROUZAUD (H.) - Notes sur les ports antiques de Narbonne, *Bull. Com. Arch. de Narbonne,* XIII, 1914, 290 et XIV, 1917.

Sanchez 2002 : SANCHEZ (C.) - De Montlaurès à Narbonne, les siècles de transition : les IIe/Ier s. av. n.è., *In* : PROVOST M. dir. - *Narbonne et le Narbonnais,* Carte Archéologique de la Gaule, 11/1, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, 2002, 81-88.

Sanchez, Silvéréano 2005 : SANCHEZ (C.), SILVÉRÉANO (S.) - Le port de Narbonne et la diffusion des sigillées de la Graufesenque : étude préliminaire, *In* : SCIAU (Ph.), VERNHET (A.) dir. - actes de la table ronde de Millau, *La diffusion des céramiques sigillées de la Gaule du sud dans le Nord de l'Espagne,* 11 mai 2003, Millau, Centre d'Arqueologia Subaquatica de Catalunya (CASC), Centre d'Élaboration des Matériaux et d'Études Structurales (CEMES), 2005.

Sanchez, à paraître : SANCHEZ (C.) - Vaisselle de bord et petits conteneurs, l'exemple des céramiques communes de la collection Bouscaras à Port la Nautique dans *Le système portuaire narbonnais entre Méditerranée et Atlantique. Rencontre du 11 décembre 1999 et nouvelles contributions.* Mémoires d'Archéologie Méridionale, à paraître.

Solier et coll. 1981 : SOLIER (Y.) et collab. - Les épaves de Gruissan, *Archéonautica,* 3, 1981, 8-264. Verdeil 1970 :

Verdeil 1970 : Verdeil (P.) - Données nouvelles sur le Quaternaire de la basse vallée de l'Aude, *Bull. Sol. Géol. de France,* 7 e série, 1970, p. 413 - 425.

Le Plomb argentifère ancien du Mont Lozère (48)

Des prospections réalisées sur la partie occidentale du Massif granitique du Mont Lozère, initialement par Jean Peytavin, bénévole du CERL de Mende, puis par Sylvain Lhuillier (1999), stagiaire dans le cadre du Parc national des Cévennes, avaient inventorié une cinquantaine de sites à scories ; par la suite une vingtaine d'autres furent découverts. Presque tous sont situés dans une aire d'environ 8 km^2 et une bande altimétrique étroite (1360 - 1430 m). Les datations 14C sur des charbons de bois associés à des scories ou en sole de charbonnières proches donnent une fourchette large fin Xe - début XIIIe Siècles, mais l'essentiel d'entre elles sont bien groupées sur la première moitié du XIe Siècle. Du fait de la grande similitude des scories et de leurs gisements, nous sommes enclins à faire l'hypothèse que ces datations sont significatives pour l'ensemble. Cependant il ne faut pas oublier que des travaux miniers ont été déterminés comme «gallo-romains» (Neyrac) et «Renaissance» (Fleury) et que nos travaux de laboratoire ont livré des indices d'activités métallurgiques gauloises et de l'Age du Bronze (*infra*). *Un important effort sur les datations est donc indispensable*. La fouille du site 3-3' a livré les fondations de deux, sinon trois, fours associés à des scories identiques à celles visibles en surface (= production du plomb) sans aucun indice de grillage préliminaire ni traces de coupellation.

L'année 2005 a été marquée par la soutenance de deux mémoires, le mémoire de maîtrise de Sarah Laurent sur le secteur minier au Sud-ouest du Mont Lozère (prospection et archives) et le mémoire de thèse de Sandrine Baron qui a exploité les apports de l'isotopie du plomb, Cd-rom joint au rapport. Un troisième mémoire s'achève, celui de la thèse de Maria Pulido portant sur les apports de la palynologie. Les travaux de ces trois étudiantes ont constitué le socle des acquis du PCR et de la formulation des questions en suspens.

Prospections :
Les dernières prospections, et vérifications, ont confirmé que les sites à scories d'altitude inférieure à ces 1360 m sont des dépôts colluvionnés ou alluvionnés dont le site source (« atelier ») n'est pas visible : deux nouveau nouveaux points (81 et 82) ont été identifiés.Sur le versant Nord, la position du site 48 a été rectifiée et plusieurs nouveaux sites découverts.

Sur ce versant de nouvelles charbonnières ont été décelées, à proximité ou au dessus de sites à scories.

Sur le versant sud du Mont Lozère le « déficit » apparent en sites n'est pas forcément une réalité : les prospections dans la forêt des Laubies et au Sud de celle-ci montrent une relative abondance d'indices d'anthropisation du paysage.

L'extrême simplicité des installations fouillées (fours, sols d'ateliers) et leur répartition évoquent, pour le moment, une activité saisonnière, se déplaçant en fonction des ressources en combustible ; plusieurs charbonnières ont été localisées, à proximité d'aires à scories. Leurs tailles semblent se regrouper selon trois modules types, cela correspond-t-il à des âges différents ? L'essence charbonnée est quasi-exclusivement le hêtre.

Sondages à la tarière pédologique, bordure ouest des Narses Mortes :
L'un des premiers résultats acquis par l'étude de la carotte prélevée dans la partie ouest des Narses Mortes a été la mise en évidence d'un important signal métallurgique correspondant aux niveaux de La Tène et Gallo-romain signal globalement plus important que le signal médiéval alors que tout nous indique que les ateliers « connus » du Mont Lozère sont médiévaux ! Sous réserve de pouvoir contrôler l'importance de ce signal sur d'autres tourbières, il est fortement probable qu'il indique une certaine proximité du ou des sites antiques.

Des profils ont donc été implantés dans la bordure ouest des Narses Mortes et des sondages à la tarière pédologique ont été faits « à refus » tous les 5 ou 10m le long de ces profils. Aucun vestige de sols d'atelier ou de scories n'a été remonté, par contre une idée du paléorelief apparaît sur les dessins

Diagnostic site 70 :
En 2004 le site 70 a été découvert et paraissait assez favorable à la préservation, au moins partielle, d'un atelier : pente faible, peu de scories visibles et surtout en taupinière ou en berge de ruisseau, présence de plusieurs accumulations de blocs, l'une d'elles pouvant être une structure effondrée évoquant un four. Le démontage superficiel de celle-ci n'a pas apporté d'arguments nettement en faveur d'un four mais a livré un squelette de mouton (structure réemployée ?). Les 24 mini-sondages effectués (largeur minimale à la pelle, éventuellement prolongés à la tarière) soit dispersés le long de la ligne de pente (~ E-O), soit à proximité des zones à scories visibles en taupinières ou dans la berge ont abouti à un diagnostic négatif : même si des scories ont été retrouvées plus ou moins dispersées dans le sol arénacé, aucun sol d'atelier n'a pu être mis en évidence sauf peut être le point 7.

« sondage », site 73 :
Dans une entaille de ruisseau « récent » (détournement d'un ancien chenal), près de son confluent avec le ruisseau de la Narse Ronde en amont des Laubies, un niveau à charbons de bois ainsi que quelque scories avait été repérée. Un sondage, ou plus exactement une rectification de ces berges avait été demandé.

En rive gauche (au Sud), des alluvions grossières, à galets et blocs, reposent sur une surface nette voire indurée ; cette surface correspond bien, malgré la discontinuité du ruisseau, à la surface décrite dans l'alinea suivant. De même les terres sous jacentes sont analogues. Une scorie a été vue dans ces alluvions grossières.

En rive droite (au Nord) le niveau de charbons de bois repose sur une surface nette et relativement indurée, en dessous les terres contiennent des petits charbons, prélèvements effectués. Ce niveau ne se prolonge pas à plus d'1m vers le Nord (tests à la tarière). Il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un reliquat de charbonnière.

Alain Ploquin

Prospections en Petite Camargue (Projet Vidourle)

Un programme interdisciplinaire se développe depuis 1998 dans la vallée du Vidourle, associant archéologues et paléoenvironnementalistes d'horizons divers (géo-archéologie, pédologie, palynologie, anthracologie, malacologie) : *«la vallée du Vidourle : géo-archéologie d'un paysage méditerranéen»* (PCR coordonné par Cl. RAYNAUD, J.-F. BERGER et J.-L. FICHES). L'étude prend en compte l'ensemble du bassin du Vidourle, depuis la tête du bassin en versant sud cévenol jusqu'à son ancien estuaire dans l'étang de l'Or et au littoral méditerranéen. Dans cette aire d'étude, il s'agit de confronter l'évolution des milieux colluviaux et alluviaux en différents points du bassin versant, et parallèlement d'analyser la dynamique de peuplement dans son interaction avec le géosystème de la vallée, envisagée comme modèle d'évolution d'un paysage méditerranéen.

Partie de l'amont pour gagner l'aval, une équipe de prospection s'attache à établir la carte archéologique de l'ensemble des communes du bassin-versant. Les prospections réalisées en 2004-2005 concernaient les communes d'Aigues-Mortes, Saint-Laurent-d'Aigouze et Vauvert qui se partagent la région lagunaire de la Petite Camargue.

La prospection systématique du secteur localement nommé « les Sables », sur les cordons littoraux entre Aigues-Mortes et le Petit Rhône, a couvert au total 2010 ha inégalement répartis entre les communes d'Aigues-Mortes (910 ha), Saint-Laurent (800 ha) et Vauvert (300 ha). Cet échantillon d'étude représente environ 20% de la région considérée dont de nombreux secteurs échappent à l'enquête : zones urbanisées, friches, pâturages à taureaux. Dans ces conditions, il est difficile de juger de la représentativité des zones étudiées. L'enquête a néanmoins révélé trente établissements sur cette portion territoriale de 20 km^2, soit 1,5 établissement au km^2. Il s'agit de l'une des densités les plus faibles observées dans la région littorale du bas Languedoc oriental. Révélant les limites d'une dynamique locale, les prospections conduites sur l'îlot de Psalmodi, établissement majeur, s'accordent avec les observations plus généralement observées en Petite Camargue où le peuplement demeure étroitement soumis aux conditions du milieu et ne connaît pas le développement que l'on observe à l'autre extrémité de la lagune, au pays de *Lattara* qui manifeste une croissance plus ancienne, plus vigoureuse et plus durable.

Les trente établissements sont tous établis sur le cordon de Saint-Jean, premier cordon littoral dont les analyse géo-archéologiques s'accordent à fixer la formation vers 5300 à 5000 av. J.-C. Ces gisements appellent des identifications variables, depuis les indices ponctuels laissant entrevoir une occupation ténue, jusqu'à de véritables habitats permanents. Ces derniers, s'ils sont les plus aisés à identifier en raison de la densité des fragments de poterie, de la présence de tuiles et d'éléments de confort, conduits de chaleur ou fragments de marbre, ne se distinguent pas moins de leurs homologues de la plaine et de l'intérieur par la rareté des matériaux de construction, pierre et mortier. L'utilisation en était bridée par la nécessité de transporter la matière première depuis les carrières du piémont de la garrigue, une quinzaine de kilomètres au nord d'Aigues-Mortes. Entre les affleurements calcaires du secteur de Lunel-Gallargues-Vergèze et le cordon littoral, le transport pouvait être assuré essentiellement par voie d'eau, d'abord par le Vistre ou le Vidourle puis par les chenaux lagunaires. Ces habitats en dur restent en faible nombre et constituent les points d'ancrage du peuplement local au Haut Empire, à Psalmodi (Saint-Laurent), au mas Kruger-La Corbiérette (Aigues-Mortes) et à Saint-Jean (Saint-Laurent) où l'on peut envisager l'existence de deux ou trois centres domaniaux d'une certaine envergure, connus de longue date, pour certains. Viennent ensuite deux établissements moins vastes mais recélant un mobilier abondant et quelques tuiles, ce qui peut dénoter des habitats secondaires, fermes de construction légère aux Sablons (Saint-Laurent) et au mas de Chauron (idem). Les 26 gisements les plus modestes appartiennent à la fin de l'âge du Fer et/ou à la période républicaine et constituent un réseau qui n'entretient aucune continuité avec le peuplement du Haut Empire. Ces gisements précoces, dont la datation n'est pas toujours suffisamment fine pour que l'on puisse les situer par rapport à la conquête romaine, ont livré seulement des éléments mobiliers, vaisselle et amphore, l'absence de matériaux de construction ne devant pas être interprétée obligatoirement comme le signe d'aménagements temporaires ou d'un mobilier erratique, ce que dément la concentration des vestiges et l'homogénéité des contextes. En réalité, cette image de surface reste tributaire de l'absence de la pierre, matériau importé dont a vu qu'il était réservé aux établissements principaux. Pour autant, ce correctif par le déterminisme géologique n'autorise pas à assimiler trop rapidement ces établissements de rang inférieur aux «annexes agraires» abondamment attestées dans les régions voisines, le contexte local pouvant autoriser d'autres lectures tournées vers l'exploitation des ressources, chasse, pêche, sel ou commerce. Cette dernière hypothèse est suggérée par la densité particulière du mobilier amphorique qui domine sur plusieurs de ces établissements, constituant 54,8 % du mobilier collecté à Saint-Jean I et plus de 90 % à Saint-Jean VI-VIII (Saint-Laurent).

Cette singularité du peuplement local, tel que permet de l'entrevoir la lecture de surface, n'a rien pour surprendre dans le cadre d'un littoral dont les abords apparaissent jonchés de vestiges d'épaves maritimes, étudiés par J. Granier en 1965. Ces éléments témoignent d'une fréquentation ancienne puisque tous les types d'amphores sont représentés depuis les productions étrusques du VIe s. av. J.-C. jusqu'aux productions italiques au 2e Age du Fer et à la période Républicaine, puis celles de Bétique et de Gaule méridionale, au haut Empire. La diffusion de ces établissements du premier cordon invite elle aussi à envisager une activité d'échange en révélant la concentration des principaux établissements et des installations secondaires en deux secteurs où le cordon s'amincit sensiblement, à l'ouest de Malamousque et plus encore autour du Grand Saint-Jean où se développe la concentration principale. Le rivage nord, bordant le marais de Souteyranne, dessine là une petite anse qui réduit à moins de 800 m la largeur du cordon, traversé par le fossé de Saint-Jean, roubine de faible profondeur mais autorisant une circulation en barque entre les marais au nord et le Rhône de Daladel qui borde le cordon au sud. Absente sur la carte de Cassini, cette roubine fut probablement aménagée au XIXe s., mais ce qui importe c'est qu'elle pérennise un point de franchissement du cordon, probablement pratiqué dès l'Antiquité pour la rupture de charge entre l'ancienne embouchure du Rhône et la région lagunaire. Pourrait-on expliquer autrement la localisation en ce point des principaux gisements archéologiques ?

Déjà marqué dans sa caractérisation par la faiblesse des matériaux de construction, autant que par la topographie du premier cordon littoral, le peuplement antique des Sables se singularise aussi par un développement tardif et peu durable. Les périodes du Néolithique et de l'Age du Bronze n'ont livré aucun indice même isolé, le seul établissement du Bronze final se trouvant plus au Nord, à Port Vielh où il occupe l'extrême avancée de la plaine littorale, sur un léger bombement de Costière. De même, si l'on recense un point d'occupation du Ier Age du Fer (La Malgue, Vauvert), encadré par quelques indices épars, l'essentiel de l'occupation protohistorique se tenait plusieurs kilomètres en amont, autour de l'agglomération lagunaire du Cailar, riveraine du Vistre en son point de rupture de charge.

Ainsi, la dynamique du peuplement littoral tient essentiellement entre le IIe s. av. J.-C. et le Ier s. ap. J.C. (fig. 2). Ce constat ne doit certainement rien au hasard, les 30 établissements étudiés constituant un échantillon représentatif même si la comparaison est rendue difficile par l'écart avec les données du Lunellois (150 établissements) et la Grande Camargue (187 établissements selon Landuré, Pasqualini 2004). Si la représentation en pourcentage présente théoriquement la meilleure pondération, l'histogramme ainsi obtenu tend à donner l'image d'une forte occupation à la période Républicaine et sous le haut Empire, image contredite par les données en valeur absolue. Avec celles-ci un contraste émerge entre d'une part la fin de l'âge du Fer et la période Républicaine, qui dans les Sables apparaissent sur-représentés relativement aux données régionales avec un score équivalent à ceux du Lunellois et de Grande Camargue, et d'autre part le haut Empire qui avec une valeur équivalente apparaît comme une phase de stabilité, contrairement à l'essor observé partout ailleurs. Fortement investi (ou seulement parcouru ?) dès les IIIe-IIe s. av. J.-C., le cordon littoral ne connaît pas ensuite le développement d'un réseau dense sous le haut Empire, stagnation qui annonce peut-être l'étiolement tardo-antique.

On peut s'étonner de cette relative atonie à l'époque gallo-romaine sur un littoral qui, s'il se prêtait mal à l'activité maritime à laquelle il n'offrait aucun site portuaire, ne manquait pourtant pas de ressources. La première qui s'impose à l'esprit est le sel, abondamment consommé pour l'alimentation et plus encore pour la conservation des denrées. Les travaux de synthèse sur la Petite Camargue, depuis F. Benoît jusqu'aux cartes de L'Homer, ne manquent pas de mentionner cette activité mais c'est seulement pour mémoire et par simple bon sens, nul document archéologique, ni installation, ni épigraphie, ni mobilier spécifique n'attestant à ce jour de la réalité d'une exploitation saunière. Au titre des activités potentielles, le «bon sens» permet d'ajouter à la liste l'exploitation des ressources halieutiques et des vastes prés salés que la zone offrait à l'élevage. Cette dernière activité est en effet attestée par l'épigraphie, un autel à Silvain découvert près de Saint-Jean invocant la prospérité des troupeaux, *pro armento* (CIL XII, 4102). Quant à l'exploitation de la faune aquatique, elle n'est connue qu'indirectement par les abondants déchets de coquillages consommés à l'époque romaine, tant à Nîmes que dans les agglomérations d'Ambrussum et de Lunel-Viel. Etudiant ces vestiges, F. Brien-Poitevin envisageait comme principale source de collecte les étangs et les graus du littoral sableux où abondaient huîtres, télines et murex.

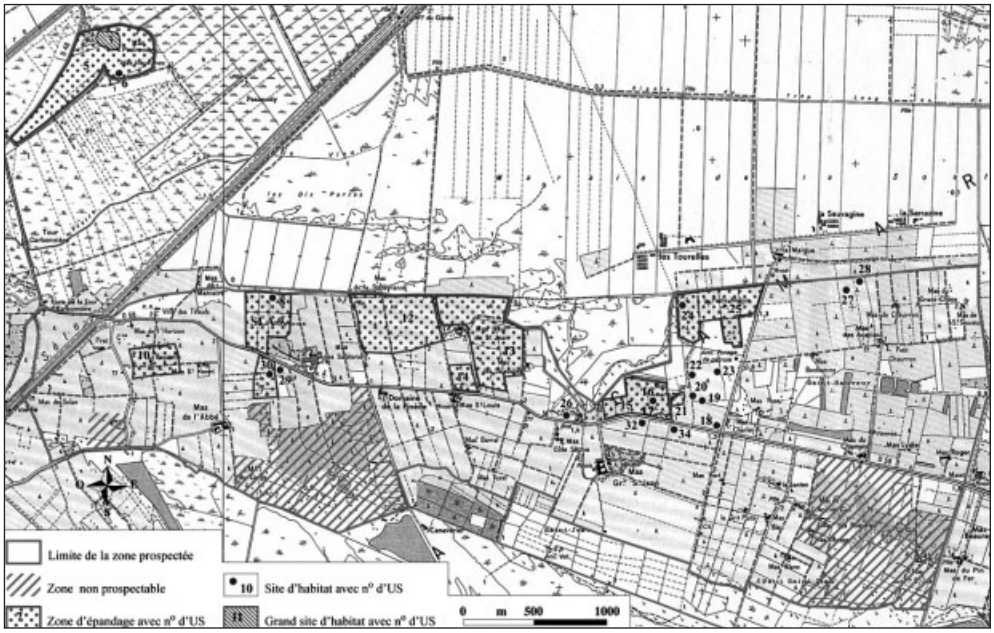
Cette chronologie de l'occupation du cordon littoral offre l'exacte réplique de l'évolution des «glanes» amphoriques opérées sur le littoral actuel après les tempêtes. Même si aucun décompte rigoureux n'a jamais été réalisé à partir de ces collections éparses, hormis quelques amphores étrusques, l'abondant mobilier collecté à diverses occasions appartient dans son écrasante majorité au deuxième âge du Fer avec les productions massaliètes et gréco-italiques, à la période Républicaine avec les amphores fuselées italiques et de Bétique, puis au haut Empire avec les amphores Dressel 20 (Granier 1965, 255, 265-269). Par contre, l'Antiquité tardive reste bien peu représentée avec de rares éléments d'amphore africaine (Gallet de Santerre 1961, 202, fig. 9), ainsi que de vaisselle estampée (Granier 1965, 285, fig. 42).

Voici plus de quarante ans, notant cette évolution à partir de l'inventaire des découvertes en mer, J. Granier pensait y voir l'effet des « invasions barbares » qui auraient « considérablement entravé le trafic maritime ou tout simplement ruiné la plupart de ses débouchés en Gaule ». L'idée d'un effondrement économique et démographique à la fin de l'Antiquité dominait alors les esprits. Depuis lors, les recherches ont montré une tout autre réalité, marquée au contraire par la permanence des échanges méditerranéens jusqu'au début du haut Moyen Age. On a vu combien les importations d'amphores et de sigillée africaine des IVe-VIIe siècles sont abondamment attestées à Psalmodi, invitant à corriger cette première idée d'une interruption des échanges. A l'est comme à l'ouest de la région d'Aigues-Mortes, de Grande Camargue jusqu'à Maguelone en passant par les rives de l'étang de l'Or, l'Antiquité tardive s'affirme désormais comme un temps fort de l'activité commerciale.

Comment donc expliquer l'affaissement de l'occupation des cordons littoraux du pays d'Aigues-Mortes ? Il est assez frappant, par contraste avec les tendances régionales, d'observer un tel processus qui tranche aussi par rapport aux prospections réalisées en Grande Camargue où l'on retrouve une occupation plus durable, marquée en particulier par la solidité du peuplement jusqu'à l'Antiquité tardive puis par l'effondrement du haut Moyen Age, avant la reprise de l'âge féodal. Rien de tel n'intervient dans les Sables où les indices de fréquentation tardo-antiques et alto-médiévaux demeurent ténus et ne révèlent aucun établissement, la «reprise féodale» n'apparaissant pas non plus. Dans cette perspective, la fondation d'Aigues-Mortes au XIIIe s. survient dans un paysage à peu près vide d'habitat, dans le vaste domaine de Psalmodi où toute l'activité paraît captée par l'exploitation des salines, probablement aussi par l'exploitation des ressources halieutiques, ces deux activités ne devant pas fixer durablement la population.

Si elle ne doit rien à la conjoncture économique et politique, cette singularité de l'occupation ne peut guère s'expliquer que par le contexte local et plus particulièrement par les mutations environnementales du delta. La mobilité de la ligne de rivage et les déplacements des bras du Rhône dictaient dans une large mesure «l'habitabilité» des lieux. A ce titre, la fermeture précoce du Rhône de Daladel, vers la fin du haut empire, et le développement consécutif du bras de Peccais, aurait détourné vers le sud l'axe de circulation fluviale. Cette évolution allait de pair avec l'éloignement du rivage maritime marqué d'abord par la formation de nouvelles barres d'embouchure, plus tard fixées par de nouveaux cordons littoraux. Ainsi se modifiait le contexte local en détournant le trafic vers le Rhône de Peccais, prolongé au nord-est par le Rhône d'Albaron, et scellant l'abandon des établissements du premier cordon littoral, devenu « fossile ». L'activité halieutique et agricole pouvait aussi se trouver perturbée par la modification du milieu lagunaire consécutive à la progradation du delta. Cela n'explique pas pour autant l'absence d'occupation tardo-antique aux abords du Rhône de Peccais, en contraste avec l'occupation des rives du Rhône d'Albaron, qui se maintient alors malgré l'abandon d'une bonne part des établissements du haut empire (Landuré, Martin, Pasqualini 2004, 126-128). Cette singularité de la dynamique locale reste à confronter avec l'occupation de la partie nord de Petite Camargue, les marais de Souteyranne et de la Fosse, traversés par l'ancien Rhône de Canavère dont les bourrelets de berge restent à explorer, entre Franquevaux et Saint-Gilles. Ce secteur fera l'objet d'une prochaine campagne de prospection afin de vérifier si les observations réalisées en Haute Camargue, dans un contexte physique similaire, se confirment en Petite Camargue ou s'il faut au contraire envisager une autre dynamique d'occupation de la branche occidentale du delta.

Claude Raynaud
(CNRS, UMR 5140)



PCR «Petite Camargue» : Commune de Saint-Laurent-d'Aigouze. Zone de prospection systématique sur le premier cordon littoral (illustration Claude Raynaud, fond de carte IGN 1/25 000 : Vauvert – 2843EST).

PCR
Comptoirs littoraux protohistoriques

Le PCR Comptoirs littoraux protohistoriques du Languedoc oriental termine un programme triennal en 2005. Ce projet collectif avait été lancé en 2002 afin de coordonner une recherche thématique sur les habitats littoraux protohistoriques du Languedoc oriental, à travers trois sites de référence : Lattes, Le Cailar et Espeyran. Un sondage effectué au Cailar en 2000 avait révélé une occupation protohistorique importante, avec un faciès très proche de ceux de Lattes et d'Espeyran. Les résultats de ce sondage motivèrent l'organisation de ce PCR, afin de mieux cerner l'occupation du littoral du Languedoc oriental pendant l'âge du Fer, en prenant en compte l'existence de ce nouveau comptoir. Les principaux axes de ce PCR furent d'une part la restitution du paysage protohistorique à travers des études géomorphologiques et environnementales, et d'autre part l'analyse des données archéologiques issues des trois sites de référence, parallèlement aux données provenant d'autres sites intégrés au PCR à titre de comparaison : Olbia de Provence, colonie de Marseille installée sur la côte varoise, et plusieurs habitats situés en arrière des comptoirs littoraux (Nages, Sextantio, L'Estagnol), afin de mettre en évidence les caractéristiques principales et les spécificités des installations littorales protohistoriques du Languedoc oriental.

L'acquisition de données nouvelles fut au centre de ce PCR, à la fois pour l'environnement et pour les faciès mobiliers des différents sites étudiés. C'est dans ce cadre que fut réalisé un sondage exploratoire au Cailar en 2002, afin de mettre en place une fouille programmée qui en est actuellement à sa troisième campagne annuelle (2003-2005). Durant les quatre années de ce PCR, plusieurs carottages ont été effectués ainsi que des analyses environnementales (carpologie, anthracologie, ichtyologie), grâce aux prélèvements effectués sur les sites en cours de fouille, et des études archéologiques.

Dans l'état actuel des programmes de travail, il n'a pas paru souhaitable de poursuivre immédiatement ce PCR en demandant une nouvelle autorisation triennale. Les recherches entamées grâce à ce projet se poursuivront dans d'autres cadres, sous les nouvelles modalités liées à la progression des recherches en Languedoc-Roussillon.

Le terme de ce PCR a été marqué par l'organisation d'une table-ronde à Lattes le 7 février 2006, qui a permis de faire le point sur les données acquises durant ces quatre ans, en les intégrant dans le contexte plus vaste de l'occupation du littoral méditerranéen durant l'âge du Fer. Les travaux menés dans le cadre de ce PCR ont été intégrés à diverses publications dans des revues ou des ouvrages.

Pour l'équipe, Réjane ROURE
(CNRS, UMR 5140)

PALÉOLITHIQUE

PCR
Chronologie et faciès du Magdalénien méditerranéen

Ce projet vise à préciser l'âge et l'identité des divers faciès magdaléniens reconnus sur le pourtour nord-occidental de la Méditerranée, d'en circonscrire l'emprise territoriale, sans céder à l'illusion de l'autochtonie, en montrant l'importance des relations à longue distance et la complexité des réseaux d'échanges.

L'équipe franco-espagnole qui compose ce collectif a tenu sa réunion constitutive, le 23 juin 2005, au dépôt archéologique de Carcassonne (1). Elle a, dans un premier temps, recensé la totalité des sites magdaléniens du territoire concerné (Provence, Languedoc, Roussillon, Catalogne, Pays valencien, région de Murcie). Puis, compte tenu des besoins en matière de radiochronologie, elle a procédé à la sélection de 36 échantillons de matières organiques, à des fins de datation par la méthode du radiocarbone (MSA). 13 sites archéologiques du Languedoc-Roussillon, de 11 sites catalans et de 3 sites du Levant, sont ainsi concernés. Pour les gisements fouillés anciennement et aujourd'hui épuisés, en majorité des sites espagnols, et afin d'éliminer toute source d'erreur, les mesures d'âge porteront sur des prélèvements extraits d'artefacts en matière dure animale ayant valeur de marqueurs chronoculturels, selon un protocole d'extraction contrôlé et validé. En ce qui concerne les dépôts anthropogènes dépourvus de restes de bois carbonisé, de vestiges osseux et de tests d'invertébrés, ce qui est le cas, pour l'instant,

d'un seul gisement localisé en Roussillon, on aura recours à la méthode de datation TL, appliquée à des silex brûlés. Après accord avec sa direction, le Leibnitz-Labor Christian-Albrechts de l'Université de Kiel, se chargera de la totalité de ces analyses MSA. Le Laboratorio de Datacion y Radioquimica de l'Université autonome de Madrid réalisera les mesures TL. Une demande de crédit d'analyse, qui n'a pas pu être prise en compte en 2005, est à nouveau soumise au Service régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon. Elle ne concerne que les échantillons provenant des sites archéologiques de cette région administrative et sera échelonnée sur deux ans (2006 et 2007). Les partenaires espagnols se chargeront d'obtenir de leur côté le financement des analyses MSA des échantillons des sites ibériques sélectionnés, auxquels s'ajouteront, en 2006, des gisements andalous, après qu'un collaborateur œuvrant dans ce secteur géographique aura rejoint le collectif.

Au terme des travaux du PCR, fixé à l'automne 2008, il est prévu d'exposer et de débattre des résultats obtenus au cours d'un colloque intitulé « Le Magdalénien en contexte méditerranéen : chronologie et faciès ». Cette rencontre devrait se dérouler à Carcassonne, sous les auspices de l'Université d'Eté de l'Aude (ADREUC).

Pour l'équipe,
Dominique Sacchi et Mathieu Langlais

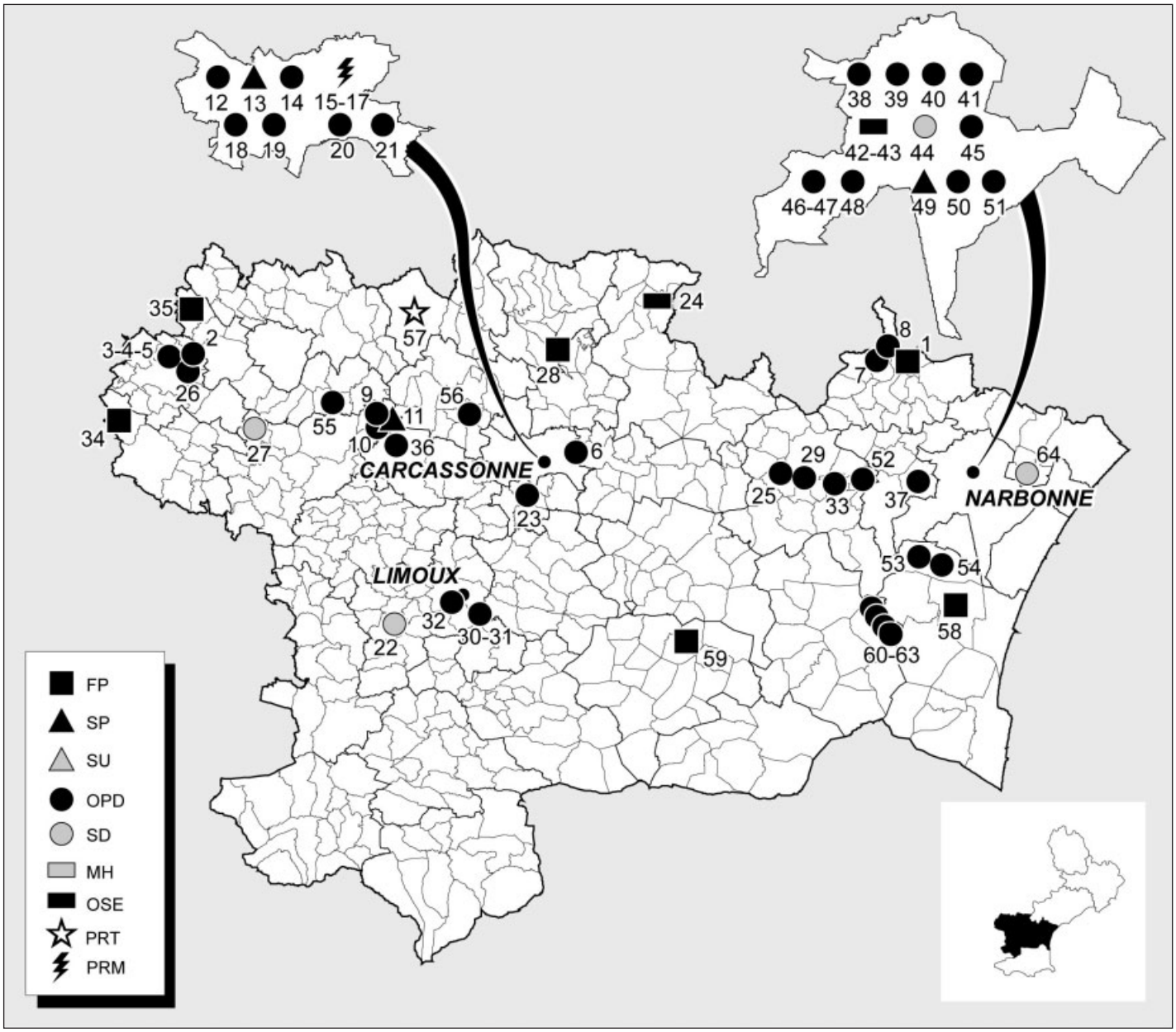
(1) - L'équipe se compose actuellement de 7 membres : Josep-Maria Fullola i Pericot (Université de Barcelone), Mathieu Langlais (doctorant, Universités de Toulouse et de Barcelone), Miguel Martinez Andreu (Musée archéologique de Carthagène), Michel Marzluff (Université de Perpignan), Dominique Sacchi (UMR 8555-CNRS Toulouse), Narcis Soler i Masferrer (Université de Gérone), Valentin Villaverde Bonilla (Université de Valence).

LANGUEDOC-ROUSSILLON
AUDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Carte des opérations autorisées

2 0 0 5



LANGUEDOC-ROUSSILLON
AUDE

BILAN SCIENTIFIQUE 2005

Tableau des opérations autorisées

n° carte	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
1	6274	ARGELIERS, Ruisseau de Roze	P. Wuscher	BEN	FP	GAL	
2	6319	BARAIGNE, Fissovent	D. Rolin	IRP	OPD	-	Nég.
3	6302	BELFLOU, Aqui Daban, Barrage de la Ganguise	C. Puig	IRP	OPD	-	Nég.
4	6318	BELFLOU, La Barthe, Barrage de la Ganguise	C. Puig	IRP	OPD	MA	
5	6237	BELFLOU, La Bourdette, Barrage de la Ganguise	C. Puig	IRP	OPD	FER/ MA	
6	6147	BERRIAC, Les Plots	A. Gaillard	IRP	OPD	IND	
7	6191	BIZE MINERVOIS, Aux Mouleyres	A. Gaillard	IRP	OPD	-	Nég.
8	6238	BIZE MINERVOIS, Lot. Sénéchal, Saint Michel	A. Gaillard	IRP	OPD	-	Nég.
9	6144	BRAM, RD 43, Av. du Razès	C. Puig	IRP	OPD	-	Nég.
10	6194	BRAM, Les Portes de Bram 2	C. Puig	IRP	OPD	-	Nég.
11	6281	BRAM, La Gabache	P.A. de Labriffe	SRA	SP	BRO	
12	6277	CARCASSONNE, la Métairie de Monquiers, les Remparts	D. Rolin	IRP	OPD	NEO/ FER/ GAL	
13	6389	CARCASSONNE, la Métairie de Monquiers	V. Bel	IRP	SP	GAL	
14	6350	CARCASSONNE, Les Résidences du Lac	P. Rascalou	IRP	SP	GAL	BSR 2006
15	6374	CARCASSONNE, Les Résidences du Lac	A. Got	ASS	PRM	GAL	BSR 2006
16	6376	CARCASSONNE, Les Résidences du Lac	A. Got	ASS	PRM	GAL	BSR 2006
17	6377	CARCASSONNE, Les Résidences du Lac	A. Got	ASS	PRM	GAL	BSR 2006
18	6127	CARCASSONNE, bastide 2	M. Guillaume	IRP	OPD	Fer	
19	6193	CARCASSONNE, Pôle Santé	M. Guillaume	IRP	OPD	NEO/ BRO/ FER/ GAL	
20	6351	CARCASSONNE, Rocade nord-est	T. Wibaut	IRP	OPD	GAL	
21	6155	CARCASSONNE, Square Gambetta	O. Maufras	IRP	OPD	MA/ MO	
22	6174 6321	CASTELRENG, Eglise Sainte Marie	F. Loppe	OPA	SD	MA/ MOD	
23	6145	CAVANAC, La Toronde	F. Convertini	IRP	OPD	NEO	
24	6331	CITOU, Château	A. Despratx	ASS	OSE	MA	
25	6196	CONILHAC CORBIERE, Derrière la Ville, Lotissement du Parc	R. Pellé	IRP	OPD	GAL	
26	6302	CUMIES, les Brouts, Barrage de la Ganguise	D. Rolin	IRP	OPD	BRO/ FER/ MA	
27	6204	FONTERS DU RAZES, Saint Christol	F. Loppe	OPA	SD	MA/ MOD	
28	6282	LASTOURS, Castrum de Cabaret	M.E. Gardel	OPA	FP	MA	
29	6234	LÉZIGNAN CORBIERE, Plaine de Caumont	D. Rolin	IRP	OPD	GAL	
30	6236	LIMOUX, Tuilerie de Massia 2	D. Rolin	IRP	OPD	NEO/ BRO/ FER	
31	6271	LIMOUX, Tuilerie de Massia 1	M. Guillaume	IRP	OPD	PRO/ GAL	

n° carte	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
32	6367	LIMOUX, Montréalat, route de Magrie	M. Guillaume	IRP	OPD	-	Nég.
33	6392	LUC-SUR-ORBIEUX, Parc éolien, Garrigo Plano, Fond de Plaine	M. Guillaume	IRP	OPD	-	Nég.
34	6259	MOLANDIER, Bénazet	J.P. Cazes	OPA	FP	MA	
35	6270	MONTFERRAND, Peyre Clouque	A.-B. Brandenburg	SUP	FP	MA	
36	6235	MONTRÉAL, Sablière Saint Loup	A. Gaillard	IRP	OPD	GAL	
37	6148	MONTREDON, Lot. les Cauquillères	D. Rolin	IRP	OPD	-	Nég.
38	6314	NARBONNE Av. de Gruissan	D. Rolin	IRP	OPD	-	Nég.
39	6192	NARBONNE 7, rue Plaisance	M. Piskorz	IRP	OPD	-	Nég.
40	6250	NARBONNE ZAC Bonne Source, route de Gruissan	J. Guerre	IRP	OPD	-	Nég.
41	6177	NARBONNE Saint Crescent sud	J. Guerre	IRP	OPD	-	Nég.
42	6348	NARBONNE Av. Kennedy	D. Moulis	COL	OSE	GAL	
43	6375	NARBONNE Av. Kennedy, Travaux voirie	E. Dellong	COL	OSE	GAL	
44	6142	NARBONNE Centre Hospitalier, Bd Dr Lacroix	D. Moulis	COL	SD		RA/ NR
45	6195	NARBONNE 11 rue du Bois Rolland, Résidences des Glycines	V. Canut	IRP	OPD	GAL	
46	6344	NARBONNE Chem. Quatourze I	V. Canut	IRP	OPD	GAL	
47	6345	NARBONNE Chem. Quatourze II	V. Canut	IRP	OPD	GAL	
48	6315	NARBONNE, Crabit, Lot. Les Amarats II	V. Canut	IRP	OPD	GAL	
49	6353	NARBONNE Bd Malard	P. Chapon	IRP	SP	GAL	
50	6239	NARBONNE Av. Provence	E. Belot	IRP	OPD	GAL	
51	6240	NARBONNE Av. Carnot	E. Belot	IRP	OPD	-	
52	6349	ORNAISONS Rue Chemin Neuf	D. Rolin	IRP	OPD	-	Nég.
53	6263	PEYRIAC DE MER Périé, Groupe Scolaire	E. Belot	IRP	OPD	-	Nég.
54	6260	PEYRIAC DE MER Olivier II	V. Canut	IRP	OPD	-	Nég.
55	6146	PEXIORA Lot. Moulins Bas	C. Puig	IRP	OPD	BRO/ MA/ MOD	
56	6305	PÉZENS Les Fumats, Lotissement des Acacias	A. Gaillard	INP	OPD	NEO	
57	6219	SAISSAC Castrum	M.E. Gardel	OPA	PRT	MA	
58	6258	SIGEAN Pech Maho	E. Gailledrat	CNR	FP	FER	
59	6260	TERMES Le Château	J.P. Cazes	OPA	FP	MA	
60	6241	VILLESÈQUE DES C. Parcs éoliens I	S. Longepierre	INP	OPD	-	Nég.
61	6242	VILLESÈQUE DES C. Parcs éoliens II	S. Longepierre	INP	OPD	-	Nég.
62	6243	VILLESÈQUE DES C. Parcs éoliens III	S. Longepierre	INP	OPD	-	Nég.
63	6244	VILLESÈQUE DES C. Parcs éoliens IV	S. Longepierre	INP	OPD	-	Nég.
64	6279	VINASSAN Glacière	G. Dieudonné	ASS	SD	MOD	
65	5604	Prospection thématique : Recherche et inventaire matériaux argileux, origine de la céramique campaniforme	F. Convertini	IRP	PRT	NEO	
▼	5996	PCR : Economie castrale : la pierre, le métal, l'eau et le feu	M.-E. Gardel	OPA	PCR	MA	
▼	6268	PCR : Ports de Narbonne	M.-P. Jézegou	DAS	PCR	GAL	
▼	6289	PCR : Chronologie et faciès du Magdalénien	D. Sacchi	CNR	PCR	PAL	

Nég. : opération négative ou aux résultats très limités
NR : notice non rendue
RA : rapport en attente
2004 : opération de 2004 mais notice présentée cette année
BSR 2006 : opération de 2005 et 2006, notice présentée dans le BSR 2006
▼ : voir notice dans le chapitre « PCR et opérations interdépartementales »

Voir la liste des abréviations en fin d'ouvrage

ARGELIERS
Ruisseau de Roze

ANTIQUITÉ, ANTIQUITÉ TARDIVE

Cette fouille a concerné un four composé d'une chambre de chauffe en cloche et d'une aire de travail matérialisée par une fosse oblongue. L'ensemble est entaillé dans le substrat tertiaire, au bord d'une dépression humide héritée du dernier âge glaciaire.

Cette structure a été découverte par un diagnostic de l'Inrap (sous la direction de P. Wuscher), préalablement à un projet de bassin de rétention des eaux de pluie. Le mobilier présent dans la structure s'étalait du Ier au Ve siècle de notre ère. La présence de deux fragments de céramiques grises dans cet ensemble hétérogène avait amené à dater l'ensemble de l'Antiquité tardive/ Haut Moyen Age au sens large.

L'intervention de 2005 a consisté en un décapage de 30 m par 30 et en la fouille de cette structure. L'absence d'alandier et la présence de deux piédroits en pierre ont été confirmées. Le mobilier recueilli semble confirmer les conclusions chronologiques (étude Corinne Sanchez post-doctorante CNRS, UMR5607, Ausonius, Bordeaux III). Plusieurs états ont été identifiés, avec pas moins de trois soles, trois seuils et un agrandissement de la chambre de chauffe. Si le dernier état peut, très certainement, être interprété comme un four à pain, la question d'une utilisation pour la cuisson de céramiques en atmosphère réductrice reste posée pour les deux premiers états.

Le décapage a également permis de préciser le plan de la dépression humide et de montrer que son remplissage est polyphasé et surtout sectorisé avec des remblaiements et des aménagements de berge, sans doute dès le Ier s. de notre ère. En outre, sur sa périphérie sud, ont été découvertes des fosses oblongues contenant le même type de mobilier que le four, ainsi qu'un peson à partir d'une *tegula* retouchée. Ces structures ont été difficiles à saisir car elles recoupent deux fossés antiques (drainage et irrigation). Ces fosses peuvent tout simplement être des fosses d'extraction. La régularité des plans semble cependant curieuse. On pourrait penser à des fonds de cabane, mais les exemples connus sont plus grands que les fosses présentées ici, qui en outre ne présentent pas de trous de poteaux ou de piquets. L'analogie semble plus grande avec les fosses ovales et oblongues du VIe et du XIe, présentes au sein des aire à silos de *Dassargue*. Les hypothèses avancées sont l'ensilage de plantes fourragères ou de tubercules, ou la préparation de compost (Garnier et al 1995).

Patrice Wuscher

GARNIER B., GARNOTEL A., MERCIER C., RAYNAUD C., 1995, « De la ferme au village : Dassargues du Ve au XIIe siècle (Lunel, Hérault) », *Archéologie du Midi Médiéval,* tome XIII, pages 1-78, 1993.

BELFLOU
La Barthe

HAUT MOYEN ÂGE, MOYEN ÂGE

L'élévation du niveau de remplissage maximum du lac de la Ganguise a suscité une série d'évaluations archéologiques concernant les sites proches. Dès 1995, Pascale Barthès avait réalisé une campagne de prospection pédestre des rives. A cette occasion, une évaluation archéologique avait été effectuée sur le site de La Barthe. Elle avait pu mettre au jour un vaste cimetière et des tronçons de mur induisant l'existence d'un bâtiment.

La présente opération nous a permis d'évaluer l'extension du cimetière, de mettre au jour un bâtiment central et de dégager plusieurs autres ensembles dont des fosses d'occupation ancienne (probablement haut Moyen Age) et une aire d'ensilage éloignée à caler dans les Xe – XIIe siècles.

Au centre de la zone d'investigation, mais en limite d'emprises, quatre fosses ont été mises au jour. L'une d'entre a été partiellement sondée et a livré un mobilier attribuable au haut Moyen Age. Plus au sud, l'édifice dégagé est de plan rectangulaire, de 11 m sur 5 m environs. Le bâtiment est assez bien conservé dans sa partie occidentale. Les murs, maçonnés au mortier de chaux, ont été épierrés par endroits et parfois recoupés par des tombes. L'accès se faisait au nord-ouest, par une large ouverture divisée par un pilier. Il semblerait, bien qu'aucun élément architectural ne vienne étayer cette hypothèse, qu'il s'agisse de l'église Sainte Marie de La Barthe, mentionnée pour la première fois dans les sources écrites au XIIIe siècle. Un sondage réalisé à l'intérieur de l'édifice a montré des traces d'incendie mais aussi un mur plus ancien attestant de l'existence d'un édifice antérieur au XIIIe siècle. Le cimetière s'étend au sud de l'édifice. Des inhumations en pleine terre et en cercueil ont été observées, avec, soit des matérialisations de sépultures, soit des calages en pierre. Une stèle discoïdale a d'ailleurs été trouvée sur le site dans les années 70, lors du défrichage de la parcelle. Au sud de l'aire sépulcrale, et en totale déconnexion avec celle-ci, sept silos ont été découverts. Ils sont arasés sur un tiers de leur hauteur environs, les bouchons se sont effondrés sur place pour trois d'entre eux. Peu d'indices permettent une datation précise ici, à caler avec précaution entre les Xe et XIIe siècles. Enfin, l'ensemble des vestiges se trouve en limite d'emprise, et il est possible qu'ils s'étendent plus à l'ouest, bien qu'aucun indice de surface n'en témoigne.

Carole Puig,
Christophe Durand,
INRAP

AGE DU FER, MOYEN AGE

BELFLOU
La Bourdette

L'élévation du niveau de remplissage maximum du lac de la Ganguise a suscité une série d'évaluations archéologiques concernant les sites proches. Parmi eux, la motte castrale de la Bourdette est concernée au premier chef par cet aménagement. Le site, découvert en 1979 au cours de prospections aériennes réalisées par Michel Passelac, a depuis donné lieu à plusieurs opérations de sauvetage effectuées successivement par Michel Dauzat (1984), Pascale Barthès (1995) et Jean-Paul Cazes (1999). Aujourd'hui, la motte est bordée à l'ouest, au sud et à l'est pas le lac. La prescription actuelle concernait surtout la partie nord de la basse-cour encore émergente.

Les découvertes sont de deux types. En premier lieu, un niveau de colluvions contenant des céramiques pré ou protohistoriques a été mis en évidence dans la périphérie nord de la zone d'intervention. De toute évidence, il témoigne d'une occupation ancienne proche, située plus haut sur le versant et en partie détruite. Dans un second temps, plusieurs fosses ceinturées par un fossé ont été mises au jour au pied de la motte. L'une d'entre elles a été fouillée : il s'agit d'un silo en partie arasé et contenant peu de matériel. Ces structures sont peu nombreuses et circonscrites par un petit fossé qui s'interrompt au centre de la parcelle probablement parce qu'il venait heurter la roche dans la partie est du site. La frange méridionale de la butte présente aujourd'hui une petite falaise façonnée par le lac. L'on peut y observer en coupe sept silos plus ou moins érodés. Enfin, un sondage a été réalisé sur le sommet de la butte, à l'emplacement où la plate-forme rocheuse semblait avoir été aménagée. Ce sondage a permis de mettre en évidence une encoche dans la roche, des lambeaux de niveau d'occupation et un épais niveau d'abandon.

Carole Puig,
Christophe Durand, INRAP,
et Jean-Paul Cazes.

NÉOLITHIQUE

BERRIAC
Les Plots, Les Pièces

Le projet d'extension d'une carrière de graves naturelles émit par la Société Rivière a motivé la réalisation d'un diagnostic archéologique des parcelles concernées. En effet, l'importance du site d'habitat chasséen ancien étudié par Jean Vaquer (CNRS) et sa proximité (le site se trouve à moins de 200 mètres au nord-ouest du projet), permettait d'envisager une extension méridionale de celui-ci.

Outre les témoignages récents d'aménagements agricoles, le seul indice d'une occupation ancienne du terrain est matérialisé par une structure fortement arasée et indatable en l'absence de mobilier. Toutefois, la morphologie et le type de comblement de cette structure nous laissent penser qu'il s'agit vraisemblablement d'une base de silo tronconique à fond plat. Nous sommes également tentés de l'attribuer au Néolithique *lato sensu*.

Etant donné la faible épaisseur conservée de cette structure négative, nous sommes peu optimiste quant à l'état de conservation des éventuelles structures de ce type susceptibles de se trouver sur l'emprise concernée. L'extension orientale du site chasséen ancien des Plots a peut être existé mais l'érosion de cette zone n'en permet plus une observation exhaustive.

Arnaud Gaillard, INRAP

BRAM
«La Gabache XV-XVI»

AGE DU BRONZE

Le secteur «La Gabache», vaste zone de sablières située à l'est du bourg de Bram, a fait l'objet de suivis archéologiques pendant plus d'une dizaine d'années. Plusieurs sites y ont été exhumés allant du Néolithique final à l'Antiquité. L'intervention XV-XVI concernait la dernière zone encore non exploitée de la sablière Patebex. Un rapide diagnostic effectué par le SRA (La Gabache XV) permettait la mise au jour d'une fosse circulaire. Localisée à proximité de vestiges du Bronze ancien-moyen découverts lors d'une précédente opération (La Gabache XIV, Vignaud 2000) et malgré l'absence de tous moyens il était finalement décidé de procéder à sa fouille.

Cette fosse circulaire, aux parois sub-verticales — 2 m de dia env. pour 1 m de profondeur— pourrait correspondre à un puits. Elle est datée du Bronze moyen suite à la découverte d'une cruche mono-ansée presque entière reposant sur le fond. Hormis ce vase les vestiges mobilier étaient relativement peu abondants.

Les couches inférieures ont également livré de très nombreux vestiges organiques (étude en cours par F. Durand). Les carporestes sont majoritairement conservés par carbonisation. Les céréales dominent très largement, il n'y a aucune légumineuse mais quelques espèces sauvages. L'amidonnier représente 90% des céréales. Enfin il faut également signaler des fragments de préparation alimentaire et un peut-être un morceau de galette, en cours d'analyses.

Les restes de faune, pourtant peu nombreux (une trentaine), présentent un intérêt non négligeable, renforçant le maigre corpus languedocien connu pour la période (étude V. Forest en cours). Le bœuf domestique est le taxon le plus abondant. Quelques restes d'ovicaprins, un crâne, une mandibule et une ulna fragmentaires de chien l'accompagnent. Le porc domestique est absent, mais un radius et une ulna de grandes dimensions, qui portent tous deux des stries de découpe, proviennent d'un sanglier, *Sus scrofa,* de forte corpulence. Enfin l'aspect d'une extrémité proximale d'un métacarpe de cerf, *Cervus elaphus,* évoque une transformation anthropique.

Pierre-Arnaud de LABRIFFE (SRA L-R, UMR 7041),
Frédérique DURAND (Toulouse le Mirail, UMR 5608),
Vianney FOREST (INRAP, UMR 5608)

CARCASSONNE
Métairie de Monquiers - Les Remparts

NÉOLITHIQUE, PROTOHISTOIRE, ANTIQUITÉ

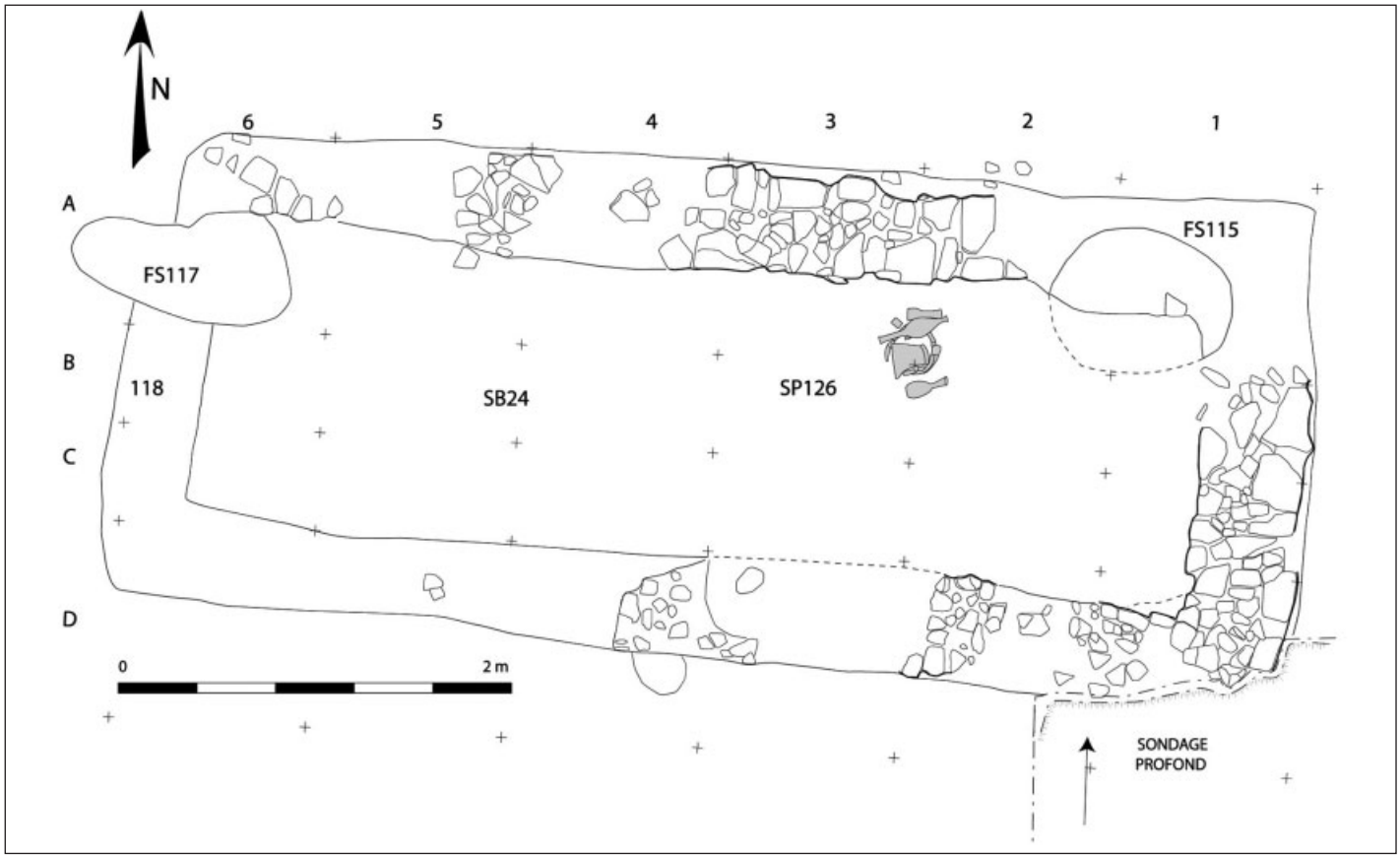
En avril 2005, une opération de diagnostic a été engagée suite à un projet de lotissement situé au lieu-dit « Les Monquiers », sur une emprise de 38 250 m^2, contigus à la Métairie de Monquiers, écart de fondation médiévale.

Les sondages ont mis en évidence, trois fosses d'époques différentes :
- une petite fosse foyère à galets : ce type de fosse appelé souvent « four polynésien » est bien connu sur les sites d'époque néolithique, principalement au Chasséen.
- une fosse foyère protohistorique de forme rectangulaire (environ 3 x 2m) et d'axe approximativement nord-sud. Elle apparaît à 40 cm sous le niveau actuel et entame le substrat sur 15 cm. Une ligne de moellons de grès encadre le creusement. Dans le centre de la structure, se trouvait un surcreusement en cuvette avec un comblement riche en cendres et charbons de bois. Cette fosse était fortement arasée.
- un espace de 6 x 2,2 m, d'axe longitudinal est-ouest, ceint par un mur de moellons. Le mur a été endommagé par les labours successifs, mais dans sa partie la mieux conservée, on observe deux parements avec bourrage interne. Sa largeur maximale est de 0,55m. A l'extrémité nord-est, en surface, on a observé une zone cendreuse mêlée d'esquilles d'os humains. Un sondage manuel a mis en évidence un petit balsamaire. Ce vase reposait sur le fond de la fosse interne à 15 cm sous le niveau de décapage. Cette structure a malheureusement

été très arasée par les travaux agricoles. Ces indices incitent cependant à retenir l'hypothèse d'un bûcher funéraire, bien que les dimensions soient atypiques pour ce genre de vestiges.

Ces structures étaient isolées mais les épandages de mobilier antique et protohistorique relevés dans les sondages attestent d'occupations de ces périodes à proximité, certainement en amont.

D'après le rapport
de Denis Rolin (INRAP)



CARCASSONNE, Les Métairies de Monquiers : relevé de la construction SB24 (DAO A. Recolin d'après F. Landou).

ANTIQUITÉ

CARCASSONNE
Métairie de Monquiers

L'ensemble funéraire d'époque augustéenne de la « métairie de Monquiers » est situé en limite sud-ouest de la commune de Carcassonne, à 4 km de l'agglomération. Il a été découvert dans le cadre d'un diagnostic archéologique réalisé sous la responsabilité de D. Rolin (Inrap) en avril 2005, en préalable à l'aménagement d'un lotissement sur une parcelle de 38,25 ha. Il est implanté dans un secteur encore mal connu, mais où ont été repérés des indices de mise en valeur du Ier s. av. J.-C. et du début du Ier s. ap. J.-C. et une *villa* du Haut-Empire. Aucune voie antique n'a été repérée à proximité, mais il peut être mis en relation avec un ancien chemin reliant Carcassonne à Arzens, situé à une cinquantaine de mètres au nord ou avec le tracé théorique d'un *decumanus* due la centuriation de Narbonne C.

L'occupation antique de Monquiers s'est constituée en plusieurs étapes, mais la chronologie resserrée (entre 30 av. J.-C. et 10 ap. J.-C.) et la proximité topographique des différents aménagements font penser que l'on est en présence d'un même ensemble, émanant d'un même groupe.

La première étape d'aménagement reconnue dans l'emprise de la fouille est matérialisée par un segment de fossé nord sud repéré sur 11 m de long et comblé dans les années 30-10 av. J.-C. Les dépôts mis au jour dans le comblement du fossé -restes osseux et fragments d'amphore et de vases brûlés vraisemblablement mis en place en une seule séquence- pourraient correspondre à des reliefs de repas ou de pratiques sacrificielles liées aux funérailles ou au culte de la

mémoire. En l'absence avérée de restes humains, la fonction funéraire de cette structure (limite parcellaire ou enclos ?) n'est toutefois pas assurée.

La seconde étape est marquée par deux dépôts secondaires de crémation, l'un en ossuaire (SP126), l'autre constitué de résidus de crémation en vrac (FS115). Ces deux structures, proches l'une de l'autre et situées à 6,5 m à l'est du fossé, pourraient être synchrones et correspondre à deux étapes d'une même crémation ou relever de deux événements distincts. Ni l'étude des restes osseux humains, ni celle du mobilier qui situe leur enfouissement entre 10 av. J.-C. et 10 ap. J.-C., ne permettent de trancher.

La tombe SP126 présente un dispositif original de protection de l'ossuaire : les ossements ont été placés dans une urne gobelet en pâte fine sableuse surmontée par la partie supérieure d'un vase balustre découpé recouvert par un fragment d'amphore. Par ailleurs, la partie inférieure de la tombe où se trouvaient l'ossuaire et un balsamaire en céramique semble avoir été fermé par une couverture en bois sur laquelle reposait un second balsamaire ayant fait l'objet d'un bris intentionnel.

L'étape suivante, postérieure au dépôt secondaire de résidus FS115, pourrait être contemporaine de l'enfouissement de la tombe SP126. Le mobilier associé suggère en tous les cas de la dater de la période augustéenne. Elle correspond à une construction de plan rectangulaire, de 2,40-2,50 m de large et 5,90-6 m de long, au grand axe de direction est-ouest. Elle englobe les deux dépôts de crémation ce qui suggère de l'interpréter comme un mausolée bien qu'elle n'ait conservé aucun élément de décor.

D'après le rapport
de Valérie BEL
(INRAP)

CARCASSONNE, Les Métairies de Monquiers : vues du vase ossuaire n°1 et du balsamaire n°4, (cliché V. Bel).

CARCASSONNE
Les Terrasses de la Bastide 2

AGE DU FER

Le diagnostic a mis en évidence de fugaces traces d'une occupation protohistorique. Le centre de l'emprise diagnostiquée est parcouru par un ancien chenal colmaté. Dans ce colmatage, une séquence colluviale d'une trentaine de centimètres d'épaisseur a livré quelques charbons de bois et tessons de céramique modelée. Au sud du site, deux trous de poteau constituent les seuls vestiges matériels attribuables à la Protohistoire. Néanmoins, les extensions du sondage n'ont pas permis de compléter le plan de ce qui pourrait être un petit bâtiment.

Maxime Guillaume (INRAP)

CARCASSONNE
Christol, Pôle Santé

NÉOLITHIQUE, AGE DU BRONZE, AGE DU FER, ANTIQUITÉ

Le projet de déplacement de l'hôpital de Carcassonne sur le quartier de Montredon a généré une intervention de diagnostic sur 22 ha au cœur de la dépression éolienne de la Madeleine. Autour de cette ancienne zone marécageuse, l'occupation humaine semble continue entre la fin de l'âge du Bronze jusqu'à l'Antiquité. Deux fosses à pierres chauffées pourraient même faire remonter les premières traces humaines au Néolithique, mais l'absence de mobilier ne permet pas de l'affirmer. Les vestiges protohistoriques se répartissent en deux gisements géographiquement bien distincts. Le premier se compose d'une zone funéraire avec tombes à incinération du Bronze final IIIb et de silos et autre structures fossoyées de l'âge du Fer. Une seule tombe a été fouillée pendant le diagnostic. Le dépôt funéraire comprend le vase ossuaire qui est protégé par un couvercle formé par une coupe tronconique renversée (cf. figure). À côté un petit gobelet est placé dans un récipient de plus grande taille. Le loculus est ensuite fermé par une dalle de pierre. Six autres tombes ont été inventoriées au total. Le deuxième gisement se trouve dans l'angle

opposé de l'emprise diagnostiquée par rapport à la zone sépulcrale. Il consiste en un ensemble bâti avec un ou plusieurs corps sur un alignement ONO-ESE et un mur d'enceinte dont un tronçon a été dégagé sur une quinzaine de mètres. À l'intérieur de ce périmètre de 6100 m2, deux silos ont été fouillés. L'abandon du bâtiment date au plus tôt de l'époque républicaine, alors que les silos sont déjà bouchés depuis un ou deux siècles.

En dehors de ces deux locus, le pourtour de la dépression n'est pas vierge de traces humaines : quelques structures isolées ont été repérées principalement dans la partie septentrionale de l'emprise. La plupart d'entre elles sont contemporaines du site du deuxième âge du Fer. La dépression ne semble plus aussi fréquentée à l'époque gallo-romaine ; aucun aménagement ne peut être rattaché chronologiquement à cette période. Toutefois, du mobilier antique a été collecté dans les niveaux hydromorphes de la dépression. Il faut ensuite attendre le xixe siècle pour que l'homme s'intéresse à nouveau à ces terrains marécageux en essayant de les assainir par la mise en place d'un réseau de drains. Il est certain que les variations climatiques depuis la Protohistoire ont conditionné, ici plus qu'ailleurs, les formes prises par l'occupation du sol.

Maxime Guillaume (INRAP)

CARCASSONNE, Pôle Santé : vase ossuaire (Maxime Guillaume, INRAP).

ANTIQUITÉ

CARCASSONNE
Rocade Nord-Est

Les diagnostics de la majeure partie de la rocade est de Carcassonne ont été réalisés en 2003 par l'équipe de Maxime Guillaume. Il restait à sonder une emprise de 1,5 ha, au lieu-dit La Conte et la petite Conte. Deux indices de sites et un site sûr avaient été repérés en 1994 par Pascale Barthès. L'épandage de céramiques médiévales et les découvertes de mobilier lithique pré et protohistorique n'ont pas été confirmés par les sondages de 2005, bien que du mobilier de toutes périodes ait été retrouvé dans la strate de colluvions sous les terres arables.

Par contre le site antique (fossé de ferme indigène) est confirmé par la présence de quatre nouveaux fossés, l'un parallèle et les trois autres perpendiculaires à celui identifié en 1994, ainsi qu'un puisard coupé

par l'un d'eux. Malgré le peu de mobilier, une datation tardo- républicaine peut être avancée. Par ailleurs les structures, mises à part celles lues dans le substrat sablo-limoneux gris au sud de l'emprise, restent de lecture difficile de par la nature de leur comblement indifférenciée du substrat.

D'après le rapport d'opération
de Tanguy Wibaut (INRAP)

CARCASSONNE
Square Gambetta, l'Enclos des Cordeliers

MOYEN AGE, MODERNE

Le square Gambetta à Carcassonne, situé entre la ville basse et l'Aude, est connu de longue date pour correspondre à l'emplacement de l'enclos des Cordeliers. Le diagnostic archéologique qui vient d'y être réalisé confirme l'existence, sur environ 1,50 m d'épaisseur, de vestiges médiévaux et modernes liés à l'occupation des frères mendiants.

Huit phases d'évolution du site ont été identifiées qui se succèdent entre le XIIIe s. au plus tard et le XIXe s.

À des premières traces de construction et de fréquentation mal caractérisées mais manifestement déjà médiévales, succède un cimetière, du XIIIe s. peut-être. Celui-ci est ensuite abandonné ou déporté pour laisser place à la grande église des Cordeliers qui restera en usage jusqu'à son démantèlement dans le contexte des guerres de religion en 1570. Les niveaux de démolition ont été retrouvés. À l'époque moderne, l'enclos est transformé en jardins : de cette étape d'occupation un bâtiment des XVIIe-XVIIIe s. et sa cour ont été mis au jour, puis un puits à noria des XVIIIe-XIXe s. Ces vestiges sont denses, stratifiés et bien conservés ; ils laissent supposer qu'ailleurs dans l'enclos les autres aménagements et bâtiments des Cordeliers sont préservés. En outre, imbriqués entre les premiers niveaux d'occupation et se développant sous le site archéologique sur plusieurs mètres d'épaisseur, les alluvions de l'Aude témoignent des changements de lit et de régime du fleuve depuis l'Antiquité.

Odile Maufras (INRAP)

CASTELRENG
Eglise Sainte Marie

MEDIÉVAL, MODERNE

L'église Sainte Marie de Castelreng est implantée au cœur de l'actuel village, près du cimetière communal encore aujourd'hui en activité, mais qui selon les sources historiques environnait l'édifice au XIe s. Elle a ensuite été inscrite dans un périmètre défensif dans la seconde moitié du XVe s., travaux dont il reste quelques vestiges de remparts ainsi qu'une porte en arc brisé, seul accès permettant d'y pénétrer. Curieusement orientée au sud, cette église se compose d'une abside romane et d'une nef unique qui a subi des modifications notamment à partir de 1660, date à laquelle son orientation est modifiée. Par la suite plusieurs projets de consolidation et de restauration se succéderont dans le courant du XIXe s. En 1997, le clocher et la façade occidentale sont remis en état.

Ces sondages accompagnent le projet de restauration d'envergure sous l'égide de la commune (reprise en sous-œuvre des contreforts modernes). Deux sondages ont été réalisés à l'extérieur de l'édifice pour reconnaître la teneur et l'ampleur des couches archéologiques et vérifier la profondeur des fondations. Dans le sondage 1, les niveaux médiévaux ont été rapidement atteints (céramique datée entre le XIe et le XIIIe s.) sous le sol actuel. En revanche les traces du cimetière connu par les textes ne sont pas probantes. Le second sondage n'a touché que des niveaux modernes.

D'après le rapport d'opération
de Frédéric Loppe
(Amicale Laïque de Carcassonne)

CAVANAC
La Toronde

NÉOLITHIQUE

L'opération de diagnostic menée dans une zone riche en sites a permis de mettre en évidence une ou des occupations attribuées au Néolithique. Des aménagements réalisés avec des galets fluviatiles ont été mis au jour, dont il est difficile de déterminer la fonction. Les vestiges mobiliers sont également

présents. Il s'agit majoritairement de céramiques, de faune et de quelques pièces en silex. A noter la présence d'un fragment de hache polie.

La datation de ces vestiges est délicate à effectuer pour la plupart des structures qui n'ont pas livré des marqueurs suffisamment spécifiques. Plusieurs artefacts sont typiquement chasséens mais ils sont localisés dans quelques structures ou bien ont été mis au jour lors du creusement des tranchées.

Fabien Convertini (INRAP)

MOYEN AGE, MODERNE,

CITOU
Le château

Citou se trouve dans la Montagne Noire, à l'est de Carcassonne dans la Vallée de l'Argent-Double à 6 km au nord de l'abbaye de Caunes-Minervois. Un établissement religieux y est mentionné dès 791, *Sancti Johannis Exequariensis,* probable dépendance de cette abbaye.

L'édification du *castrum* sur un éperon rocheux a probablement débuté au tout début du XIIe siècle, à l'initiative du monastère bénédictin de Caunes-Minervois. Le château subit par la suite de nombreux remaniements et est partiellement détruit lors des Guerres de Religion puis, peu à peu laissé à l'abandon. Les pierres des maisons sont ensuite récupérées par les villageois pour l'édification du village actuel.

L'intervention a eu lieu préalablement à des travaux de consolidation prévus sur le château (parcelles A 218-219, 238-240). Un suivi archéologique a semblé nécessaire durant l'aménagement de l'intérieur de l'édifice pour faciliter l'installation d'échafaudages le long des murs. Les travaux ont consisté au déblaiement et au rassemblement au centre du bâtiment des pierres et des lauzes recouvrant le sol. Ces pierres provenaient de l'éboulement des parties supérieures des murs et de l'effondrement de la toiture. Les matériaux de cet éboulis seront ultérieurement réutilisés pour la consolidation des arases des murs.

Le débroussaillage et l'enlèvement des pierres et lauzes superficielles a permis d'observer :
- une série d'aménagements en creux taillés dans le rocher (trous de poteaux, cases-encoche, banquette) correspondant peut-être à une première phase d'aménagement du site (IXe - XIIe s. ?).
- une structure bâtie en schiste dans l'angle nord-ouest de l'édifice d'une longueur de 3.50 m et d'une hauteur maximale observée de 0.59 m correspondant probablement au soutènement d'un escalier d'accès à la tour nord-ouest (XVIe- XVIIe s. ?).

Le mobilier recueilli parmi les éboulis est essentiellement moderne et contemporain et comporte quelques tessons de céramique réductrice probablement médiévale qui témoignent peut-être de la première occupation du site.

Annick Despratx

ANTIQUITÉ

CONILHAC CORBIÈRE
Lotissement du Parc, Derrière la Ville

La parcelle diagnostiquée concernée par un projet immobilier, est située au nord de la commune de Conilhac-Corbières au lieu dit Derrière la Ville. Une *villa* gallo-romaine occupée du Ier s. av. n.è. au IV-Ve s. après J.-C. (site n° inv. 11 098 003 H) a été identifiée à quelques dizaines de mètres à l'ouest du projet justifiant l'intervention. Le diagnostic a permis de relever les fondations d'un bâtiment gallo-romain rectangulaire de 6,80 m par 15,48 m, très arasé et sans niveau de sol conservé. Implanté au centre de la parcelle et d'orientation est-ouest, il s'agit vraisemblablement d'une annexe agraire à la villa (grange, étable?). Un puits antique construit en moellons, bien maçonné et bien conservé ainsi que des fossés et drains de la même période ont aussi été dégagés attestant d'une occupation de type agricole.

Richard Pellé (INRAP)

CUMIES
Les Brouts, Barrage de la Ganguise

AGE DU BRONZE, AGE DU FER, MOYEN AGE

En octobre 2005, une opération de diagnostic a été engagée suite à un projet d'extension de la retenue d'eau de la Ganguise au lieu-dit : « Les Brouts » sur la commune de Cumiès. Le projet concerne une emprise de 33 033 m^2. La surface sondée correspond à un pied de versant, au sud de la vallée de la Ganguise. Le profil est irrégulier, avec de nombreux replats et de fortes variations latérales.

Les sondages ont permis de mettre en évidence les traces et les vestiges de plusieurs occupations de la Protohistoire (Age du Bronze et Age du Fer), antique et médiéval ou moderne.

Sur les pentes d'un petit thalweg, nous avons observé des zones d'épandages de mobilier et une petite fosse, situées sous des colluvions modernes, que nous pouvons attribuer au Bronze Moyen ou Final. Des éléments céramiques de périodes postérieures (second âge du Fer et antique) y étaient mêlés. Il s'agit probablement de vestiges d'occupations proches et situées en amont.

Un peu plus à l'est, nous avons observé un fossé partiellement concerné. Il vient fermer un replat qui s'avance et domine la vallée de la Ganguise. Les quelques éléments céramiques provenant du comblement de cette structure et de celui d'une petite fosse mitoyenne laissent penser que ces vestiges datent du second âge du Fer, mais le manque d'indicateur chronologique précis ne nous permettent pas de l'affirmer.

Plusieurs tombes (14), d'une époque postérieure se situent à l'intérieur de cet espace et une recoupe le fossé. Mais là aussi nous n'avons pas relever la présence d'indices permettant de le situer précisément chronologiquement.

Ce diagnostic a montré une nouvelle fois la richesse potentielle de ces zones situées en bas de versant et les nombreuses données et informations (archéologique, gèomorphologique, sédimentologique) que pourrait apporter une fouille exhaustive de ces secteurs sur la formation des territoires et l'organisation de l'espace.

Denis ROLIN
(INRAP)

FONTERS-DU-RAZES
Chapelle Saint Christol

MOYEN AGE, MODERNE

La chapelle Saint-Christol est située à l'écart du village de Fonters-du-Razes, au bord de la rivière de l'Hers Mort, dans un creux de vallon formé par les monts de la Piège. Elle jouxte le cimetière communal, encore aujourd'hui en activité. Elle se compose d'une abside romane et d'une nef unique à trois travées, mais a subi des modifications et des ajouts jusqu'au XVIIIeme s, notamment au niveau du pignon. Cet édifice a fait l'objet d'une restauration d'envergure par la commune. Une première tranche de travaux a permis la réfection de la toiture de la nef et celle du chevet. Dans le cadre de la deuxième tranche de travaux, des aménagements extérieurs (pose de canalisations etc…) et intérieurs (dépose de l'actuel carrelage et réfection) ont motivé une surveillance archéologique.

Trois sondages ont été réalisés à l'extérieur : deux au niveau du mur sud, un au niveau du pignon ; l'intérieur de la chapelle a été presque intégralement décapé. Le bilan de l'ensemble des opérations de 2002 à 2005 permet de proposer le phasage suivant :

Une occupation de l'antiquité tardive ou du haut Moyen Age est attestée sous la forme de deux sépultures antérieures à l'édifice. Une chapelle est ensuite édifiée dans le courant du XIIeme s. Elle paraît dès l'origine, orientée, mais seule l'abside présente des caractères suffisamment homogènes pour penser qu'elle ait pu être édifiée d'un seul jet, contrairement à la nef. Un incendie généralisé est visible sur les parties basses de l'édifice mais il n'est pas certain qu'il ait affecté également la toiture (charpente ?). Au XIIIeme s. la chapelle va connaître plusieurs modifications : installation d'une voute, mise en place d'un nouveau sol, création d'une nouvelle porte…). L'église a ensuite fonctionné sans modifications sensibles durant quatre à cinq siècles.. C'est à l'époque moderne que ce lieu de culte va connaître ses dernières grandes modifications : reprise du pignon, bouchage de la porte P2, création d'une nouvelle porte, percement de fenêtres dans les murs nord et sud., emmarchement vers le maître autel.

Ces sondages qui ont accompagné un projet architectural qui touche à sa fin, étaient les derniers possibles à l'intérieur et aux abords immédiats de l'édifice à moyen terme.

D'après le rapport d'opération de Frédéric Loppe
(Amicale Laïque de Carcassonne)

LASTOURS
« Les Châteaux »

La campagne 2005 a permis de poursuivre les fouilles du versant sud du site de Cabaret. Elle paraît confirmer que l'élément construit ayant polarisé l'habitat est ici la « *Vieille église* », car sa position topographique, sur la terrasse la plus élevée, et l'organisation du bâti environnant, semblent le démontrer.

Zone 60.
Construit sur un éperon, à l'angle sud-ouest de la montagne, surplombant le vide et surmonté de rochers inconstructibles, ce bâtiment pourrait avoir eu à l'origine une fonction défensive, d'autant que son mur méridional, qui montre des reprises de construction, pourrait remonter au haut Moyen Âge. D'autre part, il contrôlait l'angle de la colline et surveillait la principale voie d'accès, à l'ouest.

La fouille de cette zone (bâtiment XVIII), est presque terminée, à l'exception de celle de la citerne associée : même si le secteur 2 a livré une grande quantité de mobilier apparemment lié à une activité de forge (scorie, culots, objets en fer…), aucune structure en place en rapport avec cette dernière n'a pu être découverte. Seule une constructions très arasée a été mise au jour cette année (M609, mur de refend cloisonnant le bâtiment). À l'extrémité orientale, un seuil de 1,90 m de large (fait exceptionnel sur ce site) laisse supposer une fonction utilitaire. La citerne semble correspondre à la phase principale d'occupation du bâtiment XVIII, mais une phase d'aménagements antérieurs est perceptible grâce aux structures sous-jacentes.

Ainsi, l'interprétation de cet édifice reste complexe, car il a été plusieurs fois réaménagé, et la mise en culture de l'Epoque Moderne a bouleversé ou détruit la majeure partie des couches archéologiques en place.

Zones 62-64.
Les zones 62 et 64 apportent une grande quantité d'informations sur le versant sud, dont l'interprétation n'est pas toujours aisée, mais qui renouvellent considérablement notre regard sur ce site castral. En ce qui concerne le bâtiment XVII (zone 62), nous avons pu préciser son plan, déterminer un espace culinaire très aménagé (pavement, foyer…) et dont la structure de combustion a probablement servi à la torréfaction. Dans le secteur 4, le démontage du mur en pierres sèches M621b a révélé la présence de plusieurs murs bâtis contre un espace rocheux aménagé. Une petite cavité sépulcrale, un drain (?), le prolongement du mur M622, et un mur plus ancien enfouis sous les autres : autant d'indices pour désigner cette partie du quartier de l'église comme un point « fort » aux occupations successives. Mais surtout, la terrasse supérieure semble en tous points correspondre à l'étage du bâtiment XVII. La couche de lauzes de schiste présente sous l'humus, laisse espérer la présence sous-jacente d'une couche d'occupation préservée.

C'est une perspective très intéressante pour ce versant où la plupart des sols ont été remaniés par la mise en culture d'Epoque Moderne (terrasses, apports extérieurs de terre). Ce bâtiment s'avère ainsi bien plus vaste qu'on ne le croyait. Quant à la zone 64, nouvellement sondée, elle apporte la confirmation qu'un bâtiment orthogonal est situé à la jonction des versants sud et est, en position défensive un peu symétrique à celle du bâtiment XVIII (zone 60). Son mur ouest n'a pas encore été localisé, fortement épierré pour agrandir l'espace cultivable. Au moins deux phases, et peut-être trois, confirment son utilisation sur la longue durée, avec un changement probable de fonction : défensive, domestique, puis agricole. Enfin ces deux zones laissent apparaître, en examinant les orientations des murs, deux urbanismes successifs, dont le plus ancien suit nettement l'orientation du substrat rocheux. Compte tenu du mobilier recueilli, les premiers aménagements pourraient remonter à l'Antiquité tardive, ce qui coïncide avec la première mention du site au VIe siècle (1) et la présence d'une nécropole de cette époque au nord de l'éperon (2).

Zone 63.
La zone 63 et les abords de la « *Vieille église* » ont livré en 2005 des résultats confirmant son utilisation comme cimetière du *castrum* sur une durée qui semble limitée à celle de l'utilisation du lieu de culte (fin XIe- début XIIIe siècle). La sépulture SP13, située dans des US assez profondes pour avoir été préservée des travaux agricoles, contenait un individu principal en excellent état : un sujet très jeune, de sexe féminin, peut-être enterré avec son enfant nouveau-né. La sépulture SP14, non encore prélevée, est orientée différemment des autres, le long du mur ouest de l'église : elle est contenue dans un caisson de schiste, survivance archaïsante de pratiques funéraires du haut Moyen Âge, preuve probable de son antériorité (XIe siècle ?) par rapport aux tombes en peine terre trouvées jusqu'ici. Une troisième pratique d'inhumation est celle de la tombe rupestre, présente ici notamment dans la sépulture SP11/SP12, qui y associe la pratique de la réduction, probablement caractéristique ici du XIIe siècle. Cette zone très intéressante possède un fort potentiel anthropologique, pouvant permettre aussi une étude sociale ou familiale (3) par l'examen des caractères discrets et une diversité dans les pratiques funéraires qui va permettre une étude de celles-ci pour une période encore peu documentée en milieu castral méridional. Des analyses au C14 seraient bienvenues pour deux sujets contenus appartenant à des phases différentes. Deux secteurs sont à explorer en priorité : le long du mur nord de l'église, où le rocher affleure et où il pourrait y avoir de tombes rupestres, mais aussi le secteur 2, initié en 2004.

Ainsi, l'édifice non paroissial (4) Saint-Pierre de Cabaret a donné naissance à un cimetière, mais aussi à un quartier castral complexe qui fait suite, semble-t-il, à une occupation antérieure à forte connotation défensive. Restent à établir avec précision quelles sont les relations chronologiques entre toutes les structures découvertes, et aussi à déterminer les relations église-habitat-château, sachant que le château primitif de Quertinheux, mentionné dans les textes dès le début du XIIe siècle, n'est pas localisé à l'heure actuelle. Nous espérons, grâce à un programme triennal 2006-2008, faire avancer toutes ces questions qui restent indissociables pour la compréhension de l'évolution du site castral de Cabaret, et notamment de son versant sud.

Marie-Elise GARDEL
(Association Amicale Laïque de Carcassonne)

(1) - Grégoire de Tours, *Histoire des Francs,* Livre VIII, chapitre 30.

(2) - Fouilles M-.E. Gardel 1988-1990.

(3) - En 1166, on connaît les noms des 22 coseigneurs du *castrum*.

(4) - Jusqu'au premier quart du XIVe siècle, la paroisse était à Salsigne.

LÉZIGNAN CORBIÈRES
ZAC de la Plaine de Caumont

ANTIQUITÉ, CONTEMPORAIN

En mai 2005, une opération de diagnostic a été engagée suite à un projet d'aménagement d'une zone artisanale. Le projet concernait une emprise particulièrement vaste (17 hectares), sur la rive méridionale d'un petit canal connu sous le nom de « Ruisseau des Juifs », à quelques centaines de mètres de l'Orbieu sur une terrasse non inondable. Cette topographie, particulièrement propice à l'implantation humaine, était susceptible de receler des vestiges de toutes périodes.

Le tracé probable de la voie d'Aquitaine passerait à l'extrémité nord de l'emprise et l'agglomération ou grande *villa* de Gaujac est implantée à 40 m au Nord.

Le diagnostic s'est révélé moins riche que prévu : un fossé contenant quelques fragments de céramique non tournée, des traces agraires antiques, sont les seuls éléments anciens notables. L'occupation principale du site est liée à la présence de l'aérodrome utilisé par les troupes allemandes en 39-45 et la construction d'un campement avec batteries aériennes.

D'après le rapport d'opération
de Denis ROLIN (INRAP)

LIMOUX
Tuilerie de Massia

NÉOLITHIQUE, AGE DU BRONZE, AGE DU FER

En juin 2005, une opération de diagnostic a été engagée suite à un projet de construction d'une tuilerie, sur une vaste emprise de 17 hectares. L'Aude et sa plaine d'inondation, bordent le site au sud et au sud-ouest. La zone diagnostiquée s'étend à 170m NGF sur une bande d'environ 250 m par 630 m. Elle est délimitée au nord par un versant abrupt qui culmine à 400 m et à l'est par une zone collinaire située entre 200 et 250m NGF. Cette portion de plaine est structurée de prime abord par trois cônes de déjection qui s'identifient très clairement sur le terrain.

Les sondages ont permis de mettre en évidence plusieurs vestiges d'occupations attribuées aux époques néolithiques, protohistoriques, antiques et modernes.

Au nord-ouest, la pelle a mis en évidence un tertre funéraire datant probablement des phases anciennes ou moyennes de l'Age du Bronze ; plusieurs paléosols, l'un du Néolithique final (Vérazien), un du Bronze ancien ou moyen et un du premier Age du Fer ont été observés dans les sondages. Des fosses, des concentrations de

galets mêlés de céramique, de fragments de poteries modelées ont pu y être associés. Des fossés et aménagements antiques venaient perturber ou entamer ces niveaux. En bordure de la route départementale, un tronçon de mur et une fosse d'époque moderne (fin XIXe /début XXe) ont été mis au jour.

Le tertre se présente sous la forme d'une structure de forme subcirculaire dont n'est conservée que la partie méridionale. La moitié nord a été perturbée par un fossé antique ou post-antique. La structure est caractérisée par une couronne en pierres, d'une largeur moyenne de 0,4m et d'un diamètre restitué de 4m. Les matériaux employés sont des blocs bruts et de gros galets de calcaire dur et de grès, posés à plat, plus ou moins jointifs et de disposition assez régulière. Le sommet est plan et forme une arase. Cette couronne enserre des logettes funéraires, délimitées par des cailloux, l'une étant en position centrale et les autres en position latérale. Des galets répartis à l'extérieur de la couronne, proviennent vraisemblablement de l'affaissement du tumulus.

Deux sondages ont permis d'observer la présence de restes appartenant à au moins deux sujets dont un immature. Aucune connexion anatomique n'a été observée. Autant que l'on puisse en juger, il s'agit d'un regroupement volumineux d'os. En revanche il n'a pas été possible de déterminer si les crânes sont ou non en position primaire. La structure ne contenait aucun mobilier datant : le mobilier récolté dans les tranchées voisines correspond au corpus céramique de l'Age du Bronze. Nous ne connaissons pas d'exemple de structure funéraire identique dans la région proche : elle présente certaines affinités architecturales avec les cinq tertres de la nécropole tumulaire de Château Blanc dans les Bouches-du-Rhône. Ces derniers, d'un diamètre plus important (entre 11 et 17 m) sont datés du Néolithique moyen avec réutilisation au Néolithique final et au Bronze ancien.

D'après le rapport d'opération
de Denis ROLIN (INRAP)

PROTOHISTOIRE, ANTIQUITÉ

LIMOUX,
Massia 1

La construction d'une nouvelle tuilerie à Limoux a généré cette intervention de diagnostic. Le site de la future usine se trouve sur le cône de déjection d'un affluent de l'Aude, au pied de la colline de Salles. Sur cette dernière, Guy Rancoule a prospecté un établissement antique du Haut Empire. Lors de cette première phase d'intervention, limitée à l'emprise au sol des bâtiments, la proximité du site antique se matérialise par des épandages de tessons très émoussés, mais surtout par des fosses de plantation. Celles-ci se présentent sous la forme de creusements allongés (d'une longueur moyenne d'un mètre et d'une largeur de 20 à 30 cm). L'alignement sur deux rangs de cette dizaine de fosses est orienté E/O.

À une cinquantaine de mètres au sud des traces agraires, deux fosses et un petit foyer complètent les découvertes archéologiques. Toutefois, il est difficile d'établir une chronologie entre ces différents éléments. Si l'une des fosses peut être protohistorique puisque son comblement a livré quelques tessons de céramique modelée, mais sans bord ni décor, le foyer ne contient qu'une esquille d'os et l'autre fosse des fragments de terre cuite qui peuvent tout aussi bien être de la tuile ou de la brique.

Maxime GUILLAUME (INRAP)

HAUT MOYEN AGE

MOLANDIER
Nécropole mérovingienne de Bénazet

La nécropole mérovingienne de Bénazet, partiellement détruite par l'exploitation d'une gravière, a fait l'objet d'une fouille de sauvetage ponctuelle en 1971-72. En 2001, une évaluation a permis d'envisager une fouille extensive de la partie restante. Une première campagne a été menée en 2003. À l'issue de la deuxième opération, environ 1000 m2 ont été intégralement fouillés, et 204 sépultures étudiées, ce qui correspond à un peu plus de la moitié du gisement estimé à environ 350 tombes.

L'évolution topographique de la nécropole ainsi que sa chronologie sont désormais mieux perçus. Les hypothèses sur l'origine exogène des populations inhumées, dans le contexte de la conquête franque du Toulousain, semblent aussi se confirmer, ainsi que, dans une certaine mesure, le caractère militaire de ce peuplement situé sur le front de l'expansion du pouvoir mérovingien face à la Septimanie wisigothique.

La mise en évidence d'une phase d'inhumation en cercueil monoxyle (pour la première fois bien éclairée par la fouille dans cette région), sans mobilier, et qui regroupe la totalité des crânes déformés, incite à considérer ce groupe de tombes, peut-être d'origine burgonde, comme étant le noyau initial de la nécropole dans la première moitié du VIe siècle.

La mode de l'inhumation habillée se généralise ensuite. Une partie des tombes avec équipements à caractère militaire pourrait remonter au milieu du VIe siècle (dépôt d'*argentei*, éperons d'un type précoce…).

Le cimetière se développe ensuite vers l'Est, en rangées régulières de coffres aménagés qui concentrent l'essentiel des tombes à mobilier de parure, selon une organisation bien connue et spécifique du monde mérovingien de la deuxième moitié du VIe et du VIIe siècle. L'influence culturelle romano-burgonde se retrouve dans la série de plaques rectangulaires à décor chrétien de type D retrouvée en 2003. Plus largement, l'influence septentrionale se poursuit aussi dans un groupe de plaques boucles en fer à riche décor damasquiné provenant d'un même secteur. Le quart sud-est du cimetière concentre quant à lui la majeure partie des grandes plaques étamées et émaillées de style aquitain. Ces objets de grande taille dont la datation reste pour l'heure mal assurée pourraient caractériser les modèles tardifs de ces productions régionales.

Enfin, l'absence de mobilier dans les dernières tombes orientales laisse envisager une fin de l'utilisation du site funéraire au moment de l'abandon de l'inhumation habillée (VIIIe s. ?).

Ainsi, dans la mesure où il s'agit de la première nécropole de cette période fouillée de façon extensive dans le Sud-Ouest avec des méthodes de fouille adaptées, le site de Bénazet apparaît comme une opportunité exceptionnelle pour l'étude des données matérielles en liaison avec les vestiges sépulcraux et anthropologiques. La poursuite de la fouille est envisagée dans cette perspective.

Responsable de la fouille Jean-Paul CAZES (CCS Patrimoine),
collaborateurs Nicolas PORTET,
Sabrina CHARBOUILLOT (anthropologie funéraire),
Vincent GENEVIÈVE (numismatique).

MONTFERRAND
Peyre Clouque

ANTIQUITÉ TARDIVE, HAUT MOYEN AGE

La sixième campagne de fouille programmée au lieu dit *Peyre Clouque*, commune de Montferrand, s'est déroulée sur une durée de trois semaines avec la collaboration de Jean-Paul Cazes (Archéologue, CCS Patrimoine, Castelnaudary), Isabelle Souquet-Leroy (Anthropologue, INRAP), Ariane Aujaleu (étudiante, responsable de secteur) et la participation de 14 étudiants. Il s'agissait de déterminer l'origine, l'évolution et la fonction du complexe religieux funéraire en tenant compte de l'environnement de l'agglomération tardo-antique. L'ensemble architectural et funéraire chrétien, fondé en milieu rural, établi sur un terrain d'une superficie totale de 4252m^2 appartenant à l'Etat, est situé à 70m au N-O de l'église médiévale Saint-Pierre d'Alzonne. Il est formé de deux édifices mitoyens à abside et de pièces annexes, conservés en fondations et partiellement détruits au sud.

En 2005, les investigations ont porté sur la zone située à l'est des édifices paléochrétiens, afin de préciser la nature, l'extension et la fonction des vestiges repérés en 2004, d'étudier les sépultures et les usages funéraires et de déterminer les phases d'occupation par rapport aux complexes architecturaux et à la nécropole.

Les douze sépultures fouillées au cours de la campagne, se répartissent dans la zone 5 du nord au sud. Elles offrent des typologies et une organisation différentes suivant les secteurs. Au Nord, cinq tombes en fosse, délimitées par des calages de pierres et de briques et une en amphore reposent sur des sédiments limoneux et sont organisées en rangée et orientées. Au Sud, une cuve de sarcophage et six fosses creusées dans le sol marneux sont dispersées. La stratigraphie établie et la datation du matériel indiquent des phases d'inhumation contemporaines aux églises ou postérieures à leur arasement. L'étude des mobiliers donnent les premiers indices chronologiques et les analyses C^{14} apporteront sans nul doute les réponses aux interrogations qui subsistent. Enfin, l'étude taphonomique permet d'identifier les modes d'inhumation, observations qui jusqu'alors nous échappaient en grande partie, en raison de l'imprécision des fouilles anciennes.

Les sépultures au Sud-Est ont été partiellement détruites par des structures à caractère domestique, artisanal et agricole s'échelonnant de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen âge.

La plus ancienne structure connue est une fosse circulaire (US5196) recoupant l'angle sud-ouest du sarcophage S555. La partie supérieure du comblement a livré quelques fragments de céramiques grises, à parois fines, dont un bord fin à lèvre carrée qui pourrait remonter assez haut dans le haut Moyen Age. Outre les céramiques, la présence de sédiments charbonneux,

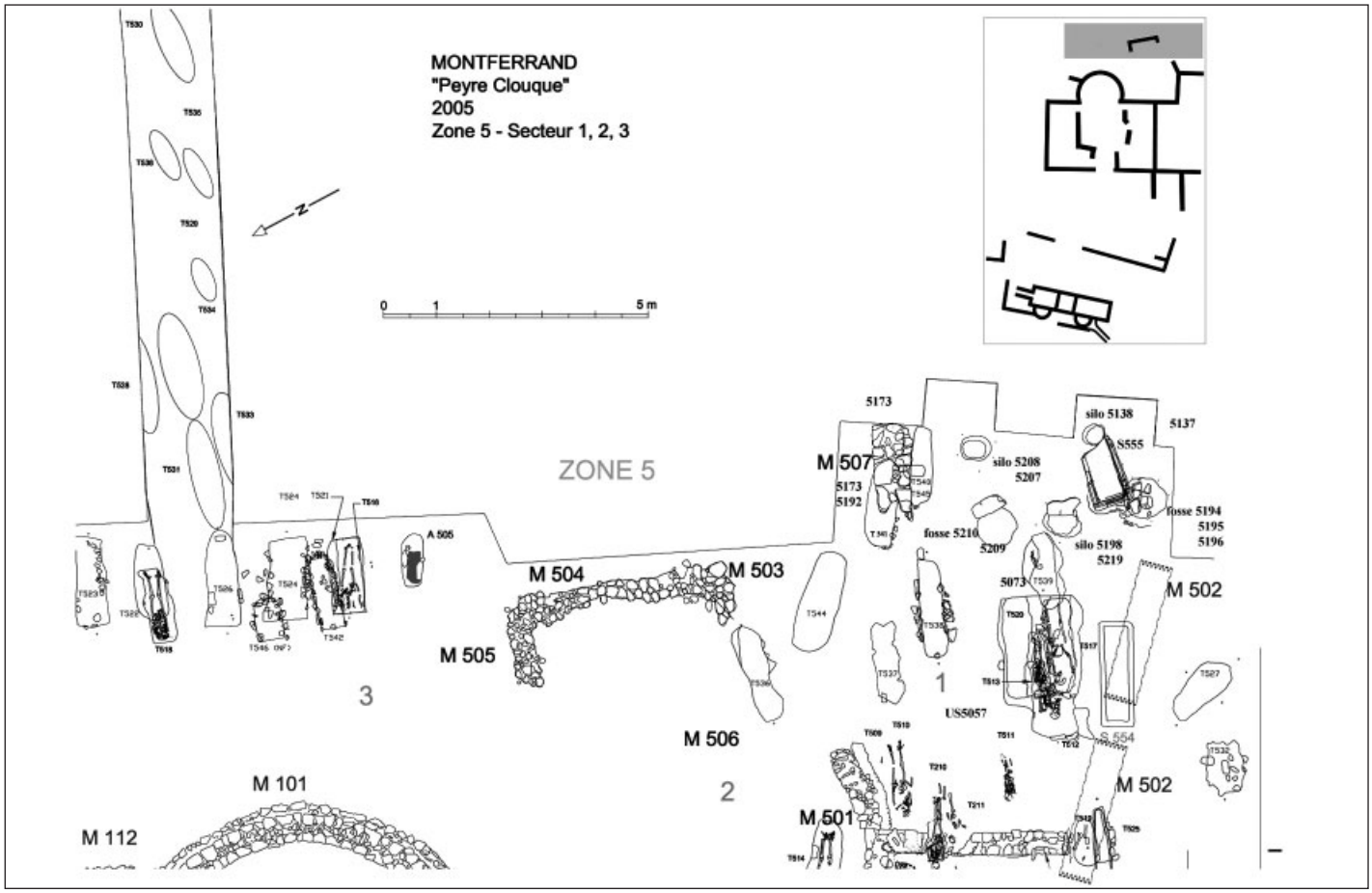
d'un morceau de meule à bras en grès et de pierres rubéfiées provenant probablement de foyers conduit à rattacher ce remblai à une occupation domestique.

La deuxième phase renvoie à une occupation de la fin du haut Moyen Age, aux environs des Xe – XIe siècles, matérialisée par un fond de fosse circulaire, vestige d'un silo arasé, dont le comblement recelait une série homogène de céramiques caractéristiques de cette période, notamment des vases à liquide à surface orangée ou grise polie, dont un bec ponté. Cette séquence a été repérée dans d'autres niveaux, et notamment, à proximité de la fosse précédente, et dans le comblement de la Tombe 539 (US5192 et 5184), qui contenait des tessons de céramique orangée polie et grise du haut Moyen Age. Le silo et les céramiques pourraient également signifier une occupation domestique. Un clou de maréchalerie et une scorie de fer indiquent peut-être une activité de forge.

La troisième phase est marquée par un ensemble plus structuré de vestiges médiévaux composés de trois fosses silos caractérisées par leur creusement en encorbellement dans le substrat. Ils sont intégralement conservés jusqu'au sommet de l'ouverture (US5138, 5198 et 5207). Le silo 5138 a détruit la cuve S555, dont un morceau a servi à l'aménagement de l'ouverture du silo 5198. Ces silos n'ont pas été fouillés et seule la partie supérieure du comblement de deux d'entre eux a été reconnue (US5138, 5208). Ils sont associés à un niveau d'occupation (US5215) reposant sur le substrat. Le comblement supérieur du silo US5138 et l'espace environnant au nord des trois silos (M507) sont recouverts d'un niveau de remblai ou d'aménagement médiéval contenant une grande quantité de morceaux de terre rubéfiée (US5137) et de pierres disposées plus ou moins à plat. Le mobilier céramique conduit à dater cette phase d'occupation aux alentours de la fin du XIIe ou au XIIIe siècle. Le développement de ce secteur a entraîné la destruction partielle ou totale d'un nombre indéterminé de sépultures, comme le confirme la présence de nombreux ossements humains et de mobilier funéraire (boucles : US5173 et 5197) dans les niveaux de remblais contemporains ou postérieurs.

Au XIIIe siècle, l'ensemble du secteur a été recouvert de remblais constitués immédiatement après l'abandon de la batterie de silos. Les céramiques médiévales retrouvées dans les couches individualisées lors des étapes de la fouille, forment un ensemble homogène, datable du XIIIe siècle, avec des éléments résiduels antérieurs antiques et haut médiévaux (US5192, 5173, 5197, 5073). Outre les céramiques, on note la présence de plusieurs clous de maréchalerie caractéristiques du XIIIe siècle.

La dernière phase d'occupation médiévale (XIVe-XVe siècles) semble liée à l'aménagement du talus bordant



MONTFERRAND, Peyre Clouque : Plan général de la zone 5 (A.-B. Brandenburg et al.).

la partie sud du terrain, qui était limité par un mur de pierre sèche M502 (US5013-5015), composé de blocs récupérés sur le site, dont des morceaux de sarcophages en grès. Les niveaux de remblais situés de part et d'autre du muret de soutènement contenaient des céramiques grises bas médiévales, ainsi qu'une petite boucle à chape du deuxième tiers du XIVe siècle (US5014). Ces aménagements agricoles sont probablement à l'origine de l'importante perturbation d'une fosse qui renfermait un sarcophage cassé (US5057), dont le comblement a livré un lot de céramiques qui ne sont pas antérieures au XIVe siècle. Le « talus » concorde dans la zone 3 entre les thermes et les églises, avec une bande d'épandage de pierres et de matériaux divers (US3022) dégagées en 2001 et 2002.

Les données nouvellement recueillies dans la zone 5 se sont révélées particulièrement importantes et ont conduit à réenvisager ou à confirmer les premières interprétations des découvertes anciennes, à préciser leur datation, à cerner la richesse archéologique du site de l'Antiquité au Moyen Âge.

La poursuite de l'exploration de *Peyre Clouque* apporterait un témoignage unique en Lauragais du développement d'une agglomération sur la longue durée.

Anne-Bénédicte MÉREL-BRANDENBURG

MONTRÉAL
Sablière Saint-Loup

NÉOLITHIQUE, ANTIQUITÉ

La Société « Les Sablières du Razès » a émis le projet de la reprise d'exploitation de la sablière Saint-Loup sur la commune de Montréal (Aude). Ce projet a été soumis à une prescription archéologique au vu de la proximité d'une occupation antique et de sépultures « médiévales ».

L'opération s'est déroulée sur cinq jours pour deux personnes. Les moyens mis en oeuvre sont une pelle à chenilles de 22 tonnes. Au total sept tranchées ont été réalisées pour sonder 19486,80 m^2. Trois tranchées ceinturent l'emprise et quatre autres sont orientées selon un axe globalement nord - sud.

Préalablement à notre intervention, l'aménageur a effectué un relevé et un piquetage matérialisant la réserve de 30 mètres le long du cours du Rebenty.

Malgré la densité des sites environnants et le cadre environnemental a *priori* favorable à une occupation humaine, nous ne pouvons que souligner l'absence de vestiges notables sur l'emprise concernée. La découverte d'un récipient néolithique (vase à cordons lisses et languette vérazien) sans contexte précis est semble t-il, de l'ordre de l'anecdotique. La puissance des limons récents est le reflet d'une instabilité d'une zone soumise aux crues fréquentes du Rébenty durant les temps pré et probablement protohistoriques. La stabilisation récente des niveaux de limons sur cette zone ne paraît pas avoir suscité l'installation d'occupations antiques ou médiévales. La vocation agricole de cette parcelle (limons fertiles) a d'ailleurs pu être initiée dès l'Antiquité (présence de rares tessons antiques en surface).

Arnaud GAILLARD (INRAP)

NARBONNE
Avenue du Président Kennedy

ANTIQUITÉ

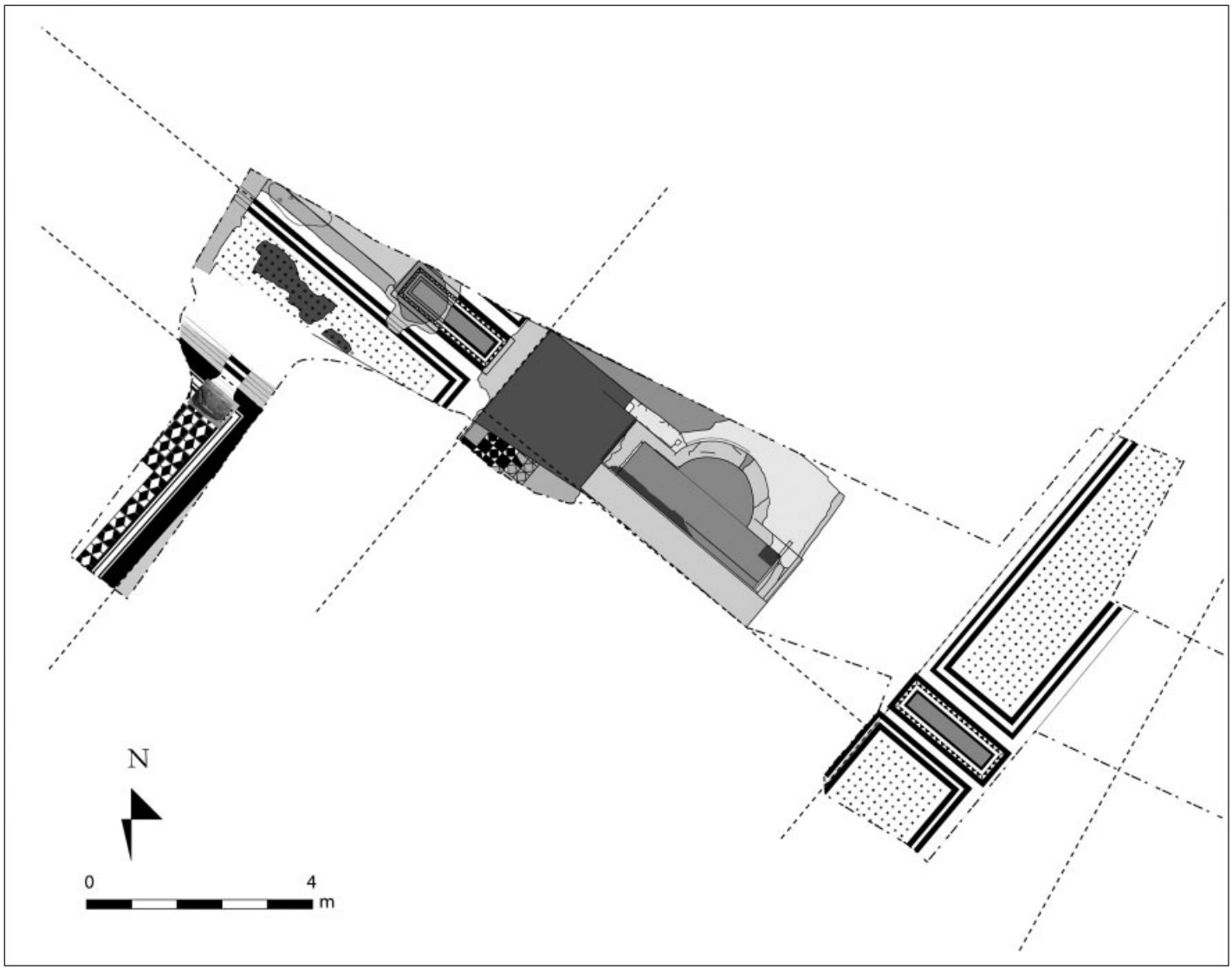
L'avenue du Président Kennedy, de création récente, traverse aujourd'hui, d'ouest en est, un quartier urbanisé seulement au début des années 1950. Jusqu'à cette date, le tènement de la Rouquette, intercalé entre le centre historique et la dépression de l'Egassiéral, formait essentiellement une vaste zone de jardins et de vignes, située en dehors de la limite des anciennes fortifications du début du XVIe siècle. Dans l'Antiquité, ce quartier jouait pourtant un rôle important, puisque c'est là, qu'au début du Ier siècle de notre ère, fut implanté le sanctuaire de la province de Narbonnaise, auquel fut adjoint, au tournant du siècle suivant, un amphithéâtre.

Le creusement, le long de l'avenue Kennedy et préalablement à sa rénovation, d'une tranchée profonde et large de 2,50 m en moyenne, pour la pose de canalisations, a fait l'objet d'une surveillance archéologique sur une longueur de 270 mètres. Elle a été effectuée par M. Dominique Moulis seul, de septembre à novembre 2005, et par MM. Dominique Moulis et Eric Dellong au cours du mois de décembre.

Ce travail de longue haleine a permis de mettre en évidence la présence conséquente et régulière, de couches de remblais d'origine antique. Dans la première moitié du parcours, ces couches assez

compactes, datées du début du Ier siècle de notre ère, étaient plutôt destinées à l'assainissement, en vue de l'extension urbaine, d'une zone exposée aux remontées de la nappe phréatique, comme l'avaient déjà montré les fouilles effectuées en 2002 et 2003 sur le site de l'amphithéâtre. Dans la seconde moitié du tracé, elles recouvraient des canalisations maçonnées, des poches de moellons, des fondations de murs, indiquant une occupation plus dense, avec des témoins de mieux en mieux conservés, au fur et à mesure que le terrain montait et qu'on se rapprochait du centre historique. Entre les rues Fabre d'Eglantine et Jacquard, la tranchée rencontrait des sols en béton de tuileau, des blocs isolés, des murs en élévation, des fragments de marbre, des poches d'huîtres, d'enduits peints, de débris maçonnés, des sols en pavement d'*opus sectile*, recouverts de couches riches en mobilier du Haut Empire. Pour finir, elle permettait d'exhumer, jusqu'à hauteur de la rue Jacquard et sur une longueur de 50 m environ, d'élégants pavements de mosaïque ou d'*opus sectile*, correspondant à deux niveaux d'occupation différents, séparés par 0,50 m de remblais. Ils décoraient des pièces d'habitation et une galerie entourant un jardin, au centre duquel subsistait l'ossature d'un bassin à exèdre, originellement revêtu de marbre blanc. Ces beaux restes appartenaient à un même monument, privé ou public, richement doté en matériaux de choix : marbres blancs et colorés, schiste, calcaire fin. La quasi-totalité des vestiges rencontrés respectaient une même orientation, autour de 42° nord-est, propre aux quartiers est de Narbo et à son sanctuaire provincial.

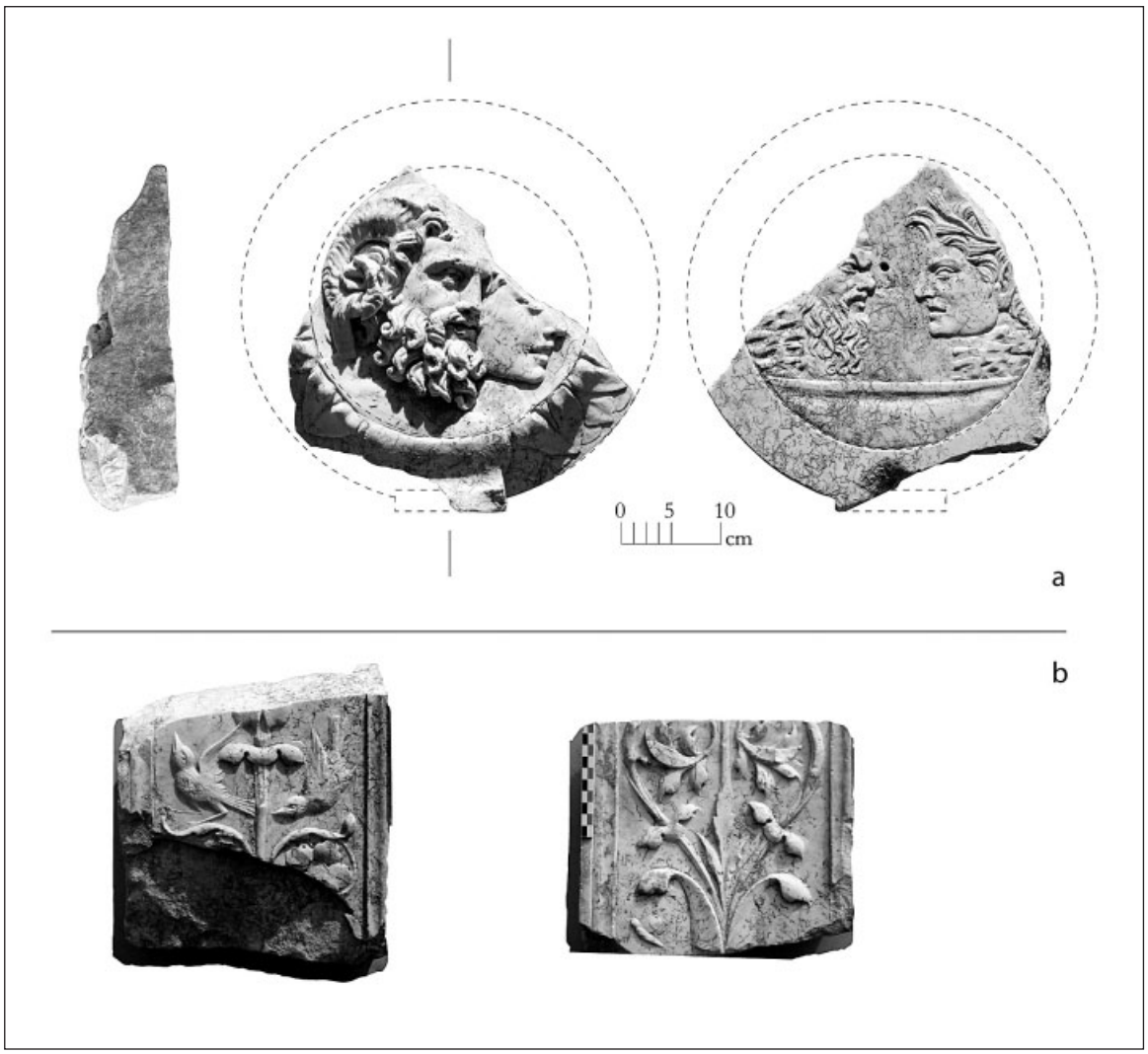
Il semble que dès la fin du Ier siècle avant notre ère soient édifiées dans le secteur de l'avenue Kennedy, plusieurs *« domus »* assez richement décorées. Au cours du siècle suivant, certaines d'entre elles subissent des modifications qui se caractérisent, du moins pour le monument à l'angle de la rue Jacquard, par l'exhaussement du sol, la création de nouveaux



NARBONNE, Avenue Kennedy : Plan des sols et des vestiges rencontrés en novembre 2005, à hauteur du n° 28 de l'avenue Kennedy (Dominique Moulis, Eric Dellong).

pavements plus solides, la définition de grands axes de symétrie et le remploi partiel d'éléments de décor du premier état. L'emprise au sol et l'orientation du bâtiment sont toutefois scrupuleusement respectées. A l'issue de ces remaniements, cet ensemble, que la tranchée n'a fait que prendre en écharpe, acquiert une apparence plus imposante.

Plusieurs éléments de mobilier archéologique rencontrés le long de la tranchée, entre les rues Fabre d'Eglantine et Jacquard, témoignent du caractère luxueux des deux niveaux d'occupation signalés ci-dessus. Outre des fragments d'enduits peints, malheureusement détachés de leur support, on peut citer des éléments de marbres, issus de carreaux de pavement, de plinthes et d'encadrements moulurés, de fragments de bas-reliefs et même de sculptures. Parmi eux, il convient de signaler un superbe bas-relief en marbre blanc, malheureusement incomplet, de 0,10 m d'épaisseur, inscrit dans une forme circulaire de 0,42 m de diamètre. Les deux faces, limitées par un bandeau, sont finement sculptées et représentent, d'un côté deux visages de profil tournés vers la droite et traités en bas-relief et de l'autre côté, deux visages affrontés de profil, taillés en faible relief, qui se détachent sur un fond originellement peint en rouge, pourvu d'une petite cavité centrale. Cette pièce remarquable est en cours d'étude mais on peut déjà reconnaître les visages d'un silène, d'un satyre, de Jupiter Ammon et de Junon. On observe enfin à la périphérie de l'objet, le reste d'une base simple, munie d'un logement pour goujon de scellement, qui prouve que le bas-relief était au départ fixé sur un socle ou un pilier.Trois fragments de marbre blanc, jointifs et de section équivalente, délicatement sculptés sur leurs quatre faces, de motifs végétaux ou animaliers – on reconnaît deux groupes de deux oiseaux s'abreuvant à un canthare – trouvés à proximité, auraient pu servir de supports à des bas-reliefs circulaires de ce type. Ces pièces mutilées, au décor de style augustéen



NARBONNE, Avenue Kennedy :
a-Elément d'un bas-relief en marbre inscrit dans une forme circulaire, découvert en janvier 2006 à hauteur de la rue Jacquard ;
b-Fragments de socles en marbre décorés sur les 4 faces, découverts en décembre 2005, à hauteur du n° 28 avenue Kennedy
(D. Dominique Moulis, Eric Dellong).

représentatif de la sculpture décorative de jardin, auraient parfaitement convenu à l'ornementation du jardin intérieur d'une domus.

Dans le même secteur, plusieurs types de sols, du modeste au luxueux, ont été rencontrés, relevés et, pour les mieux conservés, déposés. Il faut signaler, à hauteur du n° 32, avenue Kennedy, un pavement en *opus sectile*, composé de carreaux de marbres de différentes couleurs, taillés en triangles ou en carrés, et limité par des dalles de schiste. Il formait un ensemble un peu clinquant mais notablement usé. Lors d'une réfection hâtive, un remploi en marbre blanc, élément d'un pilier sculpté, avait même été intégré au pavement, en remplacement d'un carreau défectueux. Un peu plus haut, face au n° 28, s'étendait un sobre pavement de mosaïque à tesselles régulières et de moyen modules, reconnu sur toute sa largeur (2,20 m). Deux bandeaux noirs encadraient un tapis à fond blanc, parsemé de cabochons alignés de 0,03 m par côté, alternativement rouges et noirs. Ce sol, très solide, reposait sur un radier de cailloux calibrés, posés à sec. A 0,40 m en dessous, les fouilleurs ont démontré la présence d'un second sol mosaïqué, tout aussi épais, occupant la même emprise que le précédent. Fait de petites tesselles d'à peine 0,01 m par côté, il était beaucoup plus fragile et s'était affaissé en son milieu. Il consistait en un simple tapis noir, encadré par deux bandeaux blancs et recevait un semis de croisettes blanches. Les deux sols appartenaient à deux états d'un bâtiment identique, échelonnés entre la fin du Ier siècle avant notre ère et le cours du siècle suivant, et décoraient un couloir ou un portique entourant un jardin. Dans l'axe de la rue Jacquard, enfin, a été reconnu, à 2,50 m de profondeur, l'angle nord-est d'un élégant pavement polychrome à fines tesselles, hélas en contact avec la nappe phréatique. Une suite de losanges noirs et blancs alternés, inscrits dans des rectangles, était mise en valeur par un bandeau à tresse polychrome, noire, jaune, rouge et blanche.

C'est au cours du IIIème siècle de notre ère que le secteur de l'avenue Kennedy est abandonné. L'absence de mobilier postérieur à cette période plaide en faveur de ce constat. En témoignent les multiples indices de récupération systématique des matériaux de construction et de décoration, les nombreuses traces localisées d'incendie, les dispersions de gravats et de remblais. On assiste alors, comme cela a déjà été constaté dans d'autres secteurs périphériques de la ville antique, au Clos de la Lombarde par exemple, à un retour à l'état semi rural du quartier est. Ce phénomène, qui est d'ailleurs le lot commun dans la Gaule du IIIème siècle, traduit incontestablement un repli marqué de la ville sur elle-même.

Dominique MOULIS,
Eric DELLONG

ANTIQUITÉ

NARBONNE
11 rue du Bois Rolland
Résidences des Glycines

La rue du Bois Rolland est située en bordure orientale du centre-ville de Narbonne, reliant le quai Victor Hugo à l'Avenue du Président Kennedy. La zone diagnostiquée se trouve à l'extrémité septentrionale de la rue, proche de l'Avenue Kennedy. L'emprise du projet, sur la parcelle AP 418, couvre une superficie de 2901 m^2. Ce terrain est destiné à la construction de deux bâtiments, future résidence « Les Glycines », dont le maître d'ouvrage et propriétaire du terrain est la S.A.R.L. SM Promotion de Narbonne.

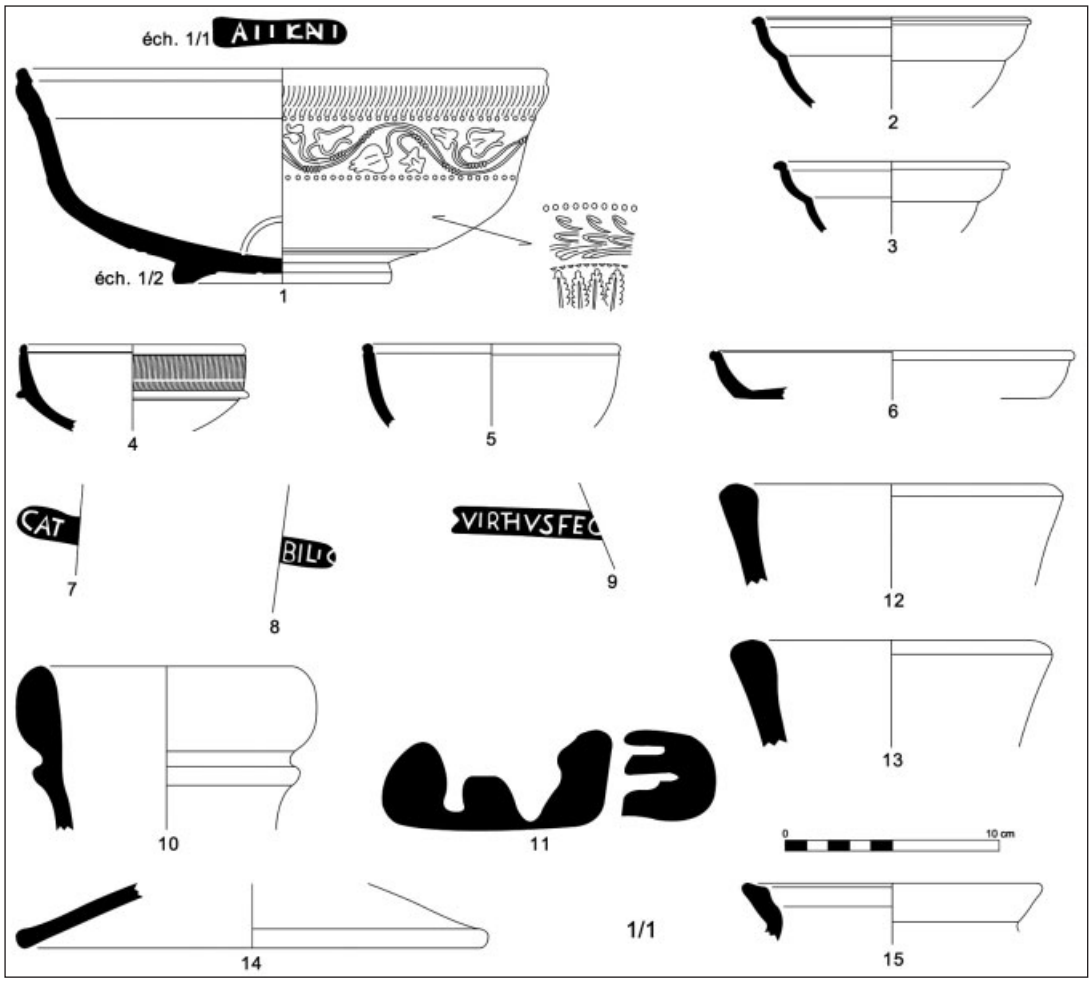
L'assiette du projet se trouve en limite orientale de la ville antique, à une soixantaine de mètres au sud de l'amphithéâtre et à proximité d'une nécropole à incinération, la nécropole de l'Est. Le secteur a également livré plusieurs sarcophages en pierre et en plomb et des épitaphes autour du lieu-dit « Domaine de Bois Rolland ». Cette nécropole tardive précède le cimetière chrétien de l'église Saint Vincent puis Saint Loup située à environ 250 m. au sud-est de la future résidence « Les Glycines ». Ces découvertes ont motivé une prescription de la part du Service Régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon en date du 07/09/2004.

Le diagnostic archéologique s'est déroulé du 02 au 07 mars 2005. Deux niveaux d'occupation antique ont été mis au jour : le premier comprend des vestiges d'une construction (mur et lambeau de sol) probablement antérieurs aux travaux d'assainissement, réalisés à la fin du Ier s. ap. J.-C., afin de permettre l'extension de la ville dans ce secteur particulièrement humide.

Le deuxième état est constitué de deux tronçons de caniveau scellés par un épais remblai qui a livré une importante quantité de mobilier datable de la fin du Ier s. ap. J.-C. Aucun vestige d'époque tardive n'a été découvert.

L'occupation du terrain à l'époque moderne est attestée par un mur.

D'après le rapport d'opération
de Véronique CANUT (INRAP)



NARBONNE, Bois Rolland : le mobilier céramique issu des US 1002 et 2002 (DAO S. Barberan, INRAP).

NARBONNE
Chemin de Quatourze I

ANTIQUITÉ

Le diagnostic archéologique réalisé en mai et juin 2005 aux lieux-dits St Germain et Ste Germaine, chemin de Quatourze à Narbonne, a été prescrit en préalable à la construction du Parc logistique « Porte de Narbonne ».

L'assiette du projet couvre une superficie de douze hectares. Cette première intervention porte sur une surface de 95 547 m^2, à l'emplacement d'un bâtiment de stockage.

Le terrain situé en limite méridionale de la ville de Narbonne, est en bordure orientale du tracé de la Voie Domitienne. Le diagnostic a révélé la présence de réseaux fossoyés et d'un chemin appartenant au cadastre Narbonne B (orienté N21°E). La présence d'une fosse d'époque tardo-républicaine atteste d'une occupation antérieure du secteur. Des fosses de plantation ainsi que des drains empierrés et construits témoignent de l'exploitation agricole depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine.

D'après le rapport d'opération
de Véronique CANUT (INRAP)

ANTIQUITÉ

NARBONNE
Chemin de Quatourze II

Le diagnostic archéologique réalisé en mai et juin 2005 aux lieux-dits St Germain et Ste Germaine, chemin de Quatourze à Narbonne, a été prescrit en préalable à la construction du Parc logistique « Porte de Narbonne ».

L'assiette du projet couvre une superficie de douze hectares. Cette seconde intervention porte sur une surface de 32 867 m^2.

Le terrain situé en limite méridionale de la ville de Narbonne, est en bordure orientale de tracé de la Voie Domitienne. Le diagnostic a révélé la présence de réseaux fossoyés et d'un chemin appartenant au cadastre Narbonne B (orienté N21°E) que l'on peut rattacher à la deuxième colonie narbonnaise (46-45 av. J.C.). Des fosses de plantation ainsi que des drains empierrés et construits témoignent de l'exploitation agricole depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine.

D'après le rapport d'opération
de Véronique CANUT (INRAP)

ANTIQUITÉ

NARBONNE
Crabit, lotissement Les Amarats II

Le lieu-dit « Crabit », est situé en bordure nord-occidentale de la ville Narbonne, dans la plaine sise au pied du versant de Crabit. Un projet de lotissement « Les Amarats II », a déjà été partiellement expertisé en 2004 par Corinne Sanchez. La présente intervention concerne la partie méridionale de la parcelle DZ166, qui n'avait pu alors être explorée en raison de la proximité de la nappe phréatique. Ce complément de diagnostic concerne une surface de 6362 m^2. Il est motivé par le fait que les emprises du lotissement voisinent l'ancien chemin de Névian à Narbonne, une potentielle voie antique, médiévale ou moderne et le sites 133 (Préhistoire récente), 132 (Age du fer) et 163 (époque républicaine).

Ce diagnostic n'a pas permis d'enrichir de façon significative les connaissances sur ce terroir de Crabit, déjà bien cerné par les enquêtes de 2004. le système de drainage trouve ici une relative continuité.

Le mobilier, peu abondant dans les portions de drains testées, ne permet pas une datation plus précise que celle proposée lors du diagnostic précédent. Les occupations antérieures à l'époque antique, n'ont pas été décelées. Par contre des traces agraires, probablement antiques, ont été mises au jour dans la partie orientale du terrain, sous le niveau sombre interprété comme un paléosol antique et/ou médiéval qui s'étend dans cette zone basse.

D'après le rapport d'opération
de Véronique CANUT (INRAP)

ANTIQUITÉ, ANTIQUITÉ TARDIVE

NARBONNE
Boulevard Malard

Le boulevard de Malard est situé en bordure nord-orientale de la ville de Narbonne dans le quartier de l'Horte Neuve. Ce secteur particulièrement humide, en cours d'urbanisation a fait l'objet d'importants travaux de remblaiements afin de le rendre constructible. Le terrain, objet de cette opération de fouille, d'une superficie de près de 9 000 m^2, est destiné à la construction d'une résidence universitaire. Le diagnostic réalisé en 2004 (V. Canut), a permis de découvrir un dispositif de drainage d'époque antique, déjà partiellement dégagé par l'association Antéas en 1990 et de mettre au jour un lambeau de mur qui permettait d'envisager l'existence de structures périphériques. L'ensemble de ces découvertes, a motivé une prescription de fouilles préventives.

Les limites nord et ouest du lit d'amphores et de la surface de galets ont pu être définies avec précision et la fonction d'assainissement d'un paléo-vallon a été confirmé et étudié. Au nord de cette dépression, un empierrement de galets formant un niveau grossièrement caladé offre une solution de continuité

à l'aménagement du sol. La présence d'un bassin démontre l'utilisation de cet espace comme zone de travail et pas seulement comme zone de circulation. Cette hypothèse est validée dans un état postérieur par la présence d'un important niveau de coquilles d'huîtres. Toutes ces traces d'occupation sont limitées vers l'ouest par de longues structures maçonnées apparemment mises en place de manière successive. Elles semblent matérialiser un changement de niveau de sol correspondant à une terrasse artificielle. Ces aménagements installés dès l'époque augustéenne ont une durée de vie assez brève car très vite, à la fin du Ier s. ap. J.-C., de profonds fossés les détruisent en partie. Les derniers niveaux de comblement des fossés ont livré du mobilier datable du Ve s.

Ces structures, somme toutes légères en comparaison de celles trouvées à Port la Nautique (Falguera 2000) ou à l'Hotel Dieu (Ginouvez 1996), ne permettent en aucune manière de proposer l'existence d'un aménagement portuaire sur le site de Malard. Le vaste terre-plein aménagé et caladé sur un terrain en partie assaini, représente certes un ouvrage conséquent permettant de gagner sur la lagune mais sa fonction initiale reste indéterminée. Pendant un laps de temps, l'épandage de coquilles d'huîtres semble orienter vers un débarcadère à usage artisanal destiné aux pêcheries.

Le périmètre réduit de la fouille, limité à l'emprise des sous-sol du futur bâtiment, n'a pas permis d'approcher le contact avec l'ancien rivage et un éventuel quai. Pour les mêmes raisons, l'étendue exacte du dépôt d'amphores reste inconnue.

D'après le rapport d'opération
de Philippe CHAPON (INRAP)

NARBONNE
Avenue de Provence

ANTIQUITÉ

Le terrain diagnostiqué se situe au Nord de la ville antique de Narbonne, dans un secteur suburbain de l'agglomération contemporaine, gagné sur l'espace rural depuis les années 1960 (quartier de Razimbaud). Il correspond très exactement à la parcelle AK 236 du plan cadastral, 24 avenue de Provence, à l'angle de l'impasse Pitet. Le site va être aménagé en MJC sous les auspices de la communauté d'agglomération de Narbonne Méditerranée.

L'historique des recherches atteste la fréquence des découvertes d'époque romaine dans cette zone située à l'est de la section septentrionale de la voie Domitienne, au sortir de Narbonne en direction de Béziers. La régularité plus que séculaire et la densité des mises au jour a motivé la prescription.

La proximité immédiate des découvertes anciennes permettait de prévoir la détection de vestiges antiques alto et tardo-impériaux, et en particulier de structures funéraires, à l'intérieur du périmètre de la vaste nécropole dite du « Boulevard de 1848 » en ont attesté l'existence par d'abondantes découvertes mobilières, rarement accompagnées de relevés précis. Des interventions récentes (rue de Normandie, rue d'Artois, Bd de 1848), ont confirmé la densité stratigraphique du secteur qui superpose et/ou juxtapose structures d'habitat péri-urbains, zones d'incinérations et niveaux d'inhumations.

Le diagnostic archéologique n 'a livré aucun vestige malgré la proximité immédiate de plusieurs gisements de sédimentation archéologique d'époque romaine. L'absence radicale de découvertes mobilières concomitante avec le néant structurel plaide en faveur d'une absence d'anthropisation effective du terrain, en tout état de cause dans un contexte suburbain ou funéraire antique.

La constatation est importante dans le cadre de la problématique de délimitation topographique du champ funéraire narbonnais septentrional. Les conclusions sont concordantes avec celles du diagnostic que nous avons mené en mai 2005 au 78 avenue Carnot, dans le même quartier Razimbaud. Nous pourrions, en vertu de ces dernières observations, toucher en ces secteurs aux marges de l'aire de nécropoles septentrionales de Narbonne, et par voie de conséquence, aux limites de l'agglomération antique. La stratégie de diagnostic systématique trouve ici, s'il était nécessaire, une justification patente.

Eric BELOT

NARBONNE
78 avenue Carnot

Le terrain diagnostiqué est situé au 78 avenue Carnot, sur la parcelle cadastrale AK55, non loin de la gare ferroviaire, au nord de la ville romaine de Narbonne, dans le quartier de Razimbaud, en bordure de la voie Domitienne.

L'historique des recherches atteste la fréquence et l'abondance des découvertes à carctère funéraire antique dans ce secteur, sur le tracé et au nord du « boulevard de 1848 ». la présence d'une vaste nécropole alto et tardo-impériale y est attestée par des fouilles plus que séculaires. En 1974, Raymond Sabrié et Yves Solier ont mis en évidence à Razimbaud, rue d'Artois/rue d'Auvergne, sur une zone proximale sis au sud de notre terrain, un champ d'incinérations sous *tegulae* ou amphores retournées, implanté sur un vaste remblai datable du Ier s. de notre ère.

Le chantier est quasi dépourvu de découvertes immobilières. Seule une structure en creux, est apparue en limite nord-est de la fouille. De forme irrégulière, elle a entamé sur une dizaine de centimètres le substrat crayo-argileux. Elle a été comblée par un mobilier extrêmement abondant et très fragmentaire. Le remplissage offre un caractère à la fois de dépotoir hétérogène et de rebuts de repas. On constate toutefois une prédominance de rejets de déchets alimentaires et/ou culinaires (très abondant matériel coquillier, vases à cuire, vaisselle à boire sigillée ou à parois fines, amphores, morceaux de verre…). Etant donnée la proximité immédiate de la nécropole vue en 1974, le caractère sépulcral et/ou rituel du mobilier, apparaît plausible. On notera particulièrement la découverte de deux lampes à huile.

De façon également très intéressante et significative, la fosse FS 2001, mise au jour en limite nord-orientale du site, a livré un mobilier très dense et fragmenté en conformité avec les plans descriptifs et chronologiques avec celui recueilli en 1974 dans le remblai alto-impérial sur lquel ont été implantées les incinérations. Cette fosse pourrait constituer la dernière manifestation du phénomène de dépôts de rebuts sous-jacents aux installations funéraires alors observées.

Nous avons également effectué fort opportunément un second diagnostic rue de Provence (cf supra). L'absence radicale de structures et de mobilier nous ainduit à poser l'hypothèse de détection des limites de la vaste nécropole de Narbonne « nord-est domitienne ».

Eric BELOT

PEXIORA
Aux Moulins Bas

L'évaluation archéologique sur le lieu-dit Aux Moulins Bas, commune de Pexiora (Aude), est due à la future réalisation d'un lotissement. La zone d'investigation couvre 4,5 ha. Elle se trouve contre le vieux village, à quelques dizaines de mètres de l'actuelle église paroissiale. La proximité de la voie d'Aquitaine et l'enregistrement d'un site médiéval dans la carte archéologique nationale ont suscité la réalisation de cette opération.

La commune de Pexiora a fait déjà l'objet de plusieurs types d'études. Michel Passelac, au tout début des années 80, avait réalisé la couverture photographique du secteur. Un peu plus tard, Jean-Paul Cazes, dans sa thèse, a caractérisé les formes du regroupement villageois. Cependant, l'essentiel des découvertes archéologiques sur la commune sont historiques. L'opération a permis de découvrir malgré tout des vestiges antérieurs à l'époque antique. Un niveau de l'Âge du Bronze a été observé au sud est de l'emprise. Ce niveau se caractérise par la présence de tessons de céramiques assez nombreux, sans que, toutefois, nous ne puissions distinguer des structures. Il apparaît que ce niveau a été bioturbé, laissant de vagues empreintes de structures dans le substrat. Quelques indices d'époque antique ont été observés de manière isolée sur la zone d'investigation, toutefois, aucune structure de cette époque n'a été mise en évidence.

Le Moyen Âge reste la période la plus illustrée. Des structures de la fin du XIIIe siècle et du début du XIVe siècle ont été mises au jour dans la partie sud ouest de la parcelle. Plusieurs fosses dépotoirs ainsi qu'un silo et un puits contenant peu de matériel semblent circonscrits par un fossé semi-circulaire. Plus à l'est, mais toujours sur le milieu de la pente, deux fours à tuiles ont été découverts. L'un deux est très bien conservé puisque l'on distingue le départ de voûte des

deux alandiers, ouvrant sur une fosse d'accès placée juste devant. Le second est recoupé par un fossé moderne. Les quelques céramiques observées dans ces structures nous permettraient de les dater de la fin du Moyen Age et tout début de l'époque moderne, avec une forte présomption pour le XVe siècle, mais les éléments manquent pour être plus affirmatif.

L'ensemble de la parcelle est ensuite sillonné de nombreux fossés. Plusieurs types se dégagent. Des fossés matérialisent un parcellaire récent, qui s'observe encore sur certains plans. Des drains récents sont superposés à des fossés plus anciens. De toute évidence aussi, ces fossés sont abandonnés lors du remembrement et remplacés par des drains en terre cuite. Dans un troisième état, de larges fossés se recoupent en divers endroits de la parcelle. Ils s'observent sur la photographie aérienne. L'un d'entre eux pourrait être assez ancien puisqu'il s'agit du collecteur principal de la dépression. Son ancienneté remonterait donc au drainage de celle-ci. Quelques éléments permettraient de faire remonter son utilisation au moins au Moyen Age.

Carole PUIG, Eric YEBDRI,
(INRAP)

PEZENS
Les Fumats - Lotissement des Acacias

NÉOLITHIQUE FINAL

Le site des Fumats se situe en bordure nord du village de Pezens. Il occupe la partie supérieure d'une éminence (terrasse coiffée d'alluvions) dominant une boucle du Fresquel. Un projet de lotissement a motivé ce diagnostic qui concernait 3,3 hectares. Deux ensembles de fosses ont pu être individualisés lors de l'opération menée en août.

Contrairement aux suspicions ayant en partie motivé ce diagnostic, aucun élément bâti en relation avec le site de tuiliers ou de potiers adjacent, n'a été détecté. Hormis les nombreux drains agricoles modernes ou contemporains, les seuls indices d'occupation du terrain se rapportent à la Préhistoire récente. Quatre structures groupées ont été détectées à l'extrémité occidentale de la parcelle. Cinq autres, plus espacées, se situent au nord du site.

Au moins trois de ces structures peuvent être interprétées comme étant des fonds de silo réemployés en dépotoir. Deux petites fosses circulaires semblent être des trous de poteau et quatre structures irrégulières correspondent à des fosses diverses.

L'ensemble de l'abondant mobilier recueilli se réfère au Néolithique final. Une série de gros récipients aux formes simples (subcylindriques, tronconiques…), portent des rangées de mamelons et accessoirement, des languettes. Ces éléments sont apparemment assez représentatifs d'une phase classique du Vérazien.

Ces structures ne sont conservées que sur une trentaine de centimètres d'épaisseur. Elles représentent toutefois les témoins d'un habitat dont le plan et l'étendue restent à ce jour difficile à appréhender. Le site des Fumats constitue néanmoins un témoignage précieux sur les modalités d'occupation de la vallée du Fresquel au Néolithique final. Il représente également un jalon chrono-culturel non négligeable entre le couloir audois et le Toulousain.

Arnaud GAILLARD
(INRAP)

SAISSAC
Castrum de Saissac

MOYEN AGE

En 2005, une prospection, qui faisait suite à une première étude menée en 2004, a été effectuée durant deux semaines avec une petite équipe de bénévoles sur le site du *castrum* de Saissac : elle a permis le repérage, le débroussaillement et le relevé de plusieurs structures significatives. Les ramassages de surface se sont avérés très positifs, puisque près de 3000 objets ont été recueillis, soit trois fois plus que l'année précédente.

De nouveaux bâtiments et plusieurs fragments de murs apparaissent désormais clairement, à des cotes comprises entre 370 et 400 m NGF. :

Partie centrale :
- Le bâtiment VIII (zone 7), situé à mi-pente sur le versant sud, est bâti directement en contrebas du bâtiment II, observé en 2004.
- Le bâtiment IV (zone 16) est situé en contrebas du

précédent, de dimensions voisines, mais aux murs moins épais.
- Directement en contrebas mais légèrement plus à l'est, les zones 12 et 14 sont des terrasses où des fragments de structures apparaissent, mais les contours des éventuels bâtiments ne sont pas encore vraiment perceptibles.
- Au dessus de ces structures, un drain apparaît en bordure du chemin (zone 13) : il semble plutôt lié à un bâti médiéval qu'à une structure en pierres sèches.
Les bâtiments VII et IV et les terrasses 12 et 14 forment un ensemble directement subordonné à une sorte de « tour-salle » (bâtiment. I) plus grande, surélevée, et aux murs nettement plus épais, qui s'articule autour de l'arête rocheuse marquant le confluent des vallées.

Partie orientale :
- Le bâtiment VI (zone 8) est situé en contrebas du chemin empierré qui dessert le *castrum* : son orientation est perpendiculaire aux précédents.
- Le bâtiment VII (zone 9) est dans le même alignement que le précédent.
- Le bâtiment IX (zone 17) n'a fait l'objet que d'une fiche-mur, étant un peu à l'écart des autres quartiers. Il est cependant bien dessiné et présente une élévation importante.
- Une structure bâtie, (zone 10), faisant partie d'un long mur (fortification ?), à l'extrémité orientale du site construit, semble liée à la défense d'un accès. Elle est moins bien conservée que la porte occidentale étudiée en 2004.

Un état comparatif de ces structures permet d'observer, comme en 2004, un semblant d'organisation orthonormée (orientations autour de Nord 100 ou Nord 190). Les murs présentent par ailleurs des points communs : ils sont liés au mortier de chaux ; l'appareil moyen est assisé et les hauteurs d'assises comprises entre 0,14 et 0,18 m. La dimension moyenne des moellons est de 0,32 x 0,16 m env.

Cependant, l'homogénéité observée en 2004 entre ces différents éléments construits, doit ici être nuancée : deux types de murs apparaissent nettement ainsi que l'esquisse d'un troisième. Le chantier du *castrum* semble s'être déroulé en plusieurs phases : la partie centrale d'abord et la partie orientale ensuite. Le rempart et ses portes seraient venus entourer l'ensemble lors de la deuxième phase. Mais une étude plus détaillée sur un échantillonnage plus important de structures s'impose avant d'asseoir clairement ces hypothèses.

Avec 2955 objets dont 2841 tessons, le mobilier recueilli dans le *castrum* de Saissac est nettement plus abondant qu'en 2004, notamment dans la zone 14, dont la fonction n'a pu encore être déterminée.

La céramique à cuisson réductrice domine largement ce lot de mobilier et les formes repérées sont majoritairement comparables au mobilier céramique trouvé dans les *castra* de montagne de la région, mais aussi à Carcassonne (1). Chronologiquement, on peut rattacher ce mobilier à la période castrale (XIIe-XIIIe siècles) et l'absence quasi-totale dans les zones basses (zones 2 et 4) des céramiques qui apparaissent en bas Languedoc après le milieu du XIIIe siècle, tendrait à nous faire pencher pour une désertion relative aux événements de 1240, comme deux autres *castra* de ce versant, Cabaret et Montolieu. Cependant, les autres catégories de céramique sont désormais assez significatives pour donner lieu à un début de datation : une fourchette d'occupation Xe-XIIe siècles peut être avancée sans grand risque, mais il n'est pas exclu que certains rares tessons soient antérieurs. En effet, la présence de céramique oxydo-réductrice et marron ainsi que de certains bords dans ces zones, en proportion significative (autour de 9 %), incite à considérer ces éléments probablement plus anciens comme le signe d'une occupation autour de l'an mil. Ils donnent en revanche l'image d'un habitat probablement occupé sur une assez longue durée (première mention au Xe siècle), sachant que le mobilier antique est complètement absent du lot recueilli.

Quant aux autres catégories de mobilier, seule la présence de scories de forge en zone 15 complète l'image de cet ensemble, plutôt domestique, mais avec présence d'un artisanat métallurgique, à faible distance du quartier central. Le mobilier métallique est très rare, mais il n'est pas exclu qu'il soit davantage concentré autour de la zone 15, encore peu explorée. Le mobilier osseux est extrêmement rare, phénomène, qui, on l'a vu, pourrait être expliqué par l'acidité du terrain.

La plus forte présence de mobilier moderne, voire contemporain, le long de l'actuel chemin est probablement liée à son utilisation tardive pour desservir les jardins aménagés dans les ruines du *castrum*.

Les prospections de 2004 méritaient donc d'être complétées, et l'opération 2005 s'avère donc de ce point de vue entièrement satisfaisante. Un échantillonnage de structures et de mobilier beaucoup plus large est désormais mis en comparaison et permet de réaliser des statistiques et des sériations. Une nouvelle campagne de prospection sera nécessaire en 2006 dans le quartier central du village castral (zones 2 et 7, 15 et 16, 12 et 14), avant d'entreprendre une fouille programmée. L'objectif serait d'enrichir le *corpus* de murs et de mobilier en continuant les débroussaillages, et la recherche de mobilier en surface localisé par parcelle, afin d'établir une synthèse claire, s'appuyant sur une chronologie au moins relative. Ce premier bilan permettrait de choisir la ou les zones de fouille les plus propices.

En 2007, une fouille programmée pourrait être proposée, avec pour objectifs de :
- Tenter de préciser la datation de l'installation de

ce *castrum* majeur de la Montagne Noire, attesté dès 960.
- Préciser si possible l'organisation spatiale et la fonction de bâtiments, agricole, artisanale, domestique ou militaire.

Le *corpus* de données archéologiques concernant le contexte socio-économique des castra de la Montagne Noire, pourrait ainsi être enrichi, l'étude d'un site majeur comme celui de Saissac étant en tous points à relier à celle, bien documentée désormais, du *castrum* de Cabaret. Mais Saissac apparaît d'ores et déjà comme porteur d'informations différentes, voire complémentaires. En effet, c'est un site d'altitude, aux ressources plutôt agro-pastorales que minières. Son implantation est également différente, en rebord de plateau. Le matériau de construction utilisé, le gneiss, impose d'autres contraintes que le calcaire de Cabaret. Le mobilier, notamment la céramique, présente des caractéristiques majoritairement comparables, mais une certaine proportion (environ 9 %) est différente, notamment les types 2 et 3 (oxydo-réductrice et marron). Le mobilier antique est absent, alors qu'à Cabaret, il affleure presque partout…

Par ailleurs, avant l'An Mil, les textes présentent Saissac comme un site fortifié à forte présence religieuse (l'abbaye de Montolieu est proche…), entouré d'une constellation d'églises paroissiales et de petites abbayes, alors que Cabaret ne devient paroisse qu'au XIVe siècle et ne subit l'influence d'aucune grande abbaye. Au moment de la Croisade Albigeoise, malgré leurs différences, il s'agit pourtant des deux seigneuries les plus importantes de ce secteur. Le rapprochement entre ces deux sites pourrait, en fournissant des données complémentaires, faire avancer de façon significative certaines problématiques propres au milieu castral de la Montagne Noire.

Marie-Elise GARDEL
(Amicale Laïque de Carcassonne)

(1) - Gardel (M.-E.), Loppe (F.) (dir.), Forest (V.), Rancoule (G.), Rodet-Bélarbi (I.), « Carcassonne, château comtal : essai de datation des structures d'après les sondages de 1993 », *Archéologie du Midi Médiéval,* t. 21, 2003, p. 71-105.

SIGEAN
Pech Maho

AGE DU FER

La campagne 2005 marque la première année d'un programme triannuel. Dans la continuité des travaux entrepris sur le site en 2004, la fouille a porté sur quatre zones distinctes.

La première consiste en un sondage implanté en 2004 dans une des rues de l'habitat (rue 4), autrement dit dans un espace susceptible d'avoir conservé un potentiel stratigraphique important, au contraire de ce que l'on constate dans l'habitat où les sols ont été régulièrement entretenus. Une séquence particulièrement fine a pu être mise en évidence à l'occasion de ce sondage. En 2005, des niveaux d'occupation du Ve et de la fin du VIe s. ont pu être fouillés, complétant la séquence déjà obtenue en 2004 pour les phases plus récentes.

La deuxième zone correspond à l'îlot IV, situé immédiatement après la porte principale, au carrefour des rues 1 et 2. La campagne de 2005 a permis de compléter le plan de cet îlot de plan trapézoïdal d'environ 160m^2 qui associe deux espaces de stockage (avec notamment un entrepôt à dolia), une cour sur laquelle donne une porte flanquée à l'origine de deux piliers, et enfin trois petites pièces, en partie fouillées dans les années 60. L'ensemble ne fonctionne pas à proprement parler en tant que maison, mais s'intègre au contraire dans l'ensemble des aménagements particuliers qui caractérisent cette partie du site.

La dernière zone concerne précisément les rues 1 et 2 qui bordent respectivement à l'ouest et au sud l'îlot IV. Au niveau de la rue 1, la campagne 2005 avait pour objectif d'en fixer les limites occidentales, notamment afin de vérifier l'éventuelle présence de ce côté de dispositifs ostentatoires, type portique. La largeur peu commune de cette « rue » rechargée de galets à plusieurs reprises nous a amené à procéder à un sondage en direction de l'ouest. Ce sondage a permis de repérer une façade épierrée qui nous donne donc pour cet espace une largeur d'environ 6 m. Plus qu'une rue, il semble alors s'agir d'une place dont les limites exactes demandent à être précisées. De ce niveau de rue ont été exhumés des restes épars d'équidés ainsi que du mobilier métallique, notamment des broches à rôtir et une paire de forces.

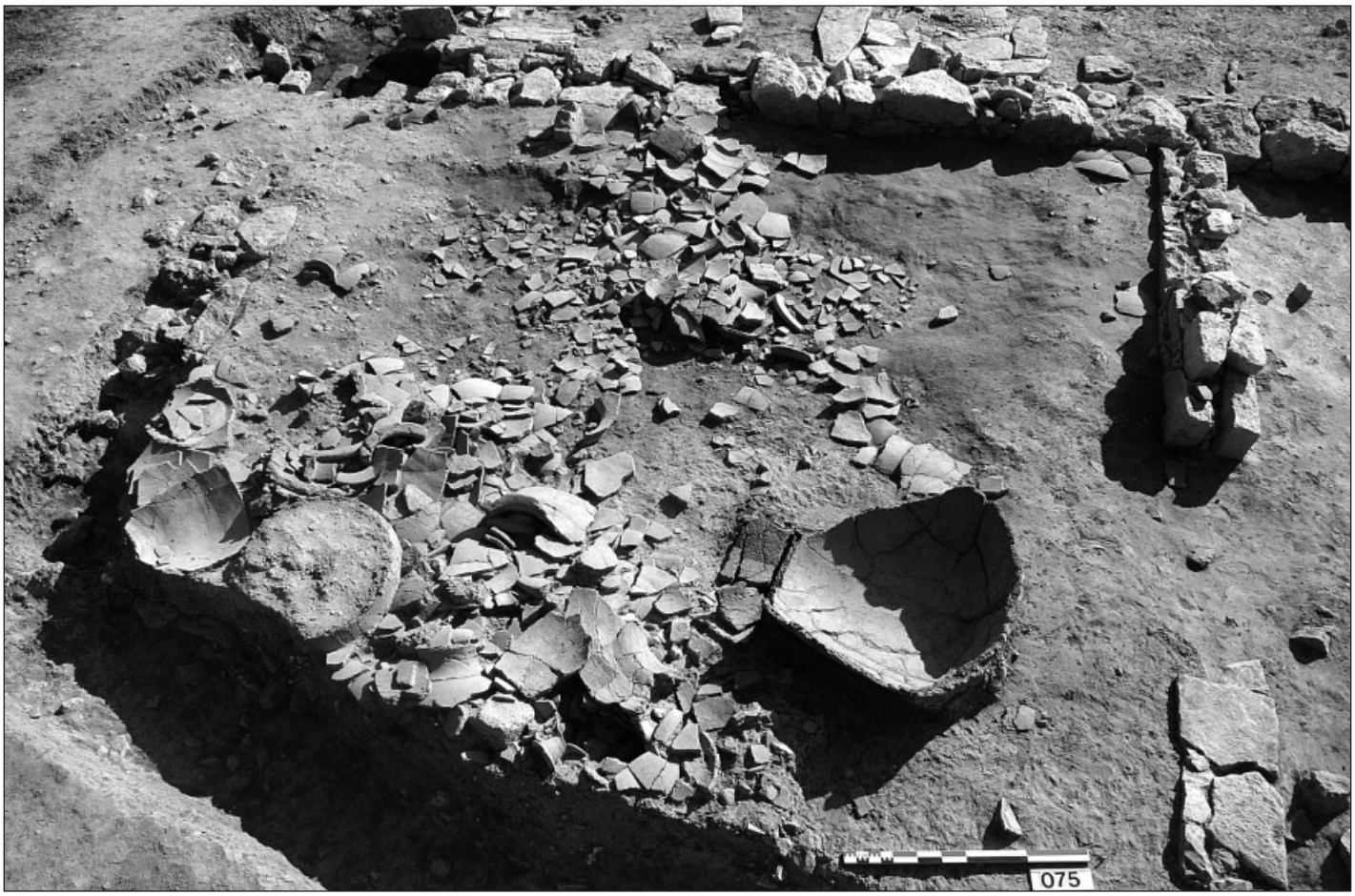
En ce qui concerne la rue 2, il s'est avéré que les états récents ont été fouillés par Y. Solier, de sorte qu'après nettoyage sont apparus directement des niveaux plus anciens. La faible stratification de cet espace est notable, et contraste avec le type de sédimentation observé en d'autres endroits, qu'il s'agisse de la rue 1 ou de la rue 4. Il s'agit à n'en pas douter d'un espace particulier, dont l'ouverture en direction de l'édifice à portique qui marque la bordure occidentale de l'îlot I semble datée de la fin du IVe-début du IIIe s. Cette ouverture fait suite à une trame urbanistique différente, où apparaît un bâtiment à piliers encore mal daté

mais qui témoigne de l'antériorité d'une architecture de type monumental. La stratigraphie observée, raccordée au bâti environnant mis au jour à l'occasion des fouilles anciennes, a notamment permis de dater plus précisément (début du IIIe s.) le parement le plus récent du rempart, côté intérieur.

Plusieurs structures fossoyées, d'interprétation souvent malaisée, se rapportent à un moment encore mal fixé à l'intérieur de la phase de destruction / abandon. Il est clair en revanche qu'une partie du bâti accolé au rempart doit être située chronologiquement après la destruction de la fin du IIIe s.

Enfin, la zone de l'*ustrinum* jadis fouillée par Y. Solier a été reprise cette année en collaboration avec H. Duday, afin de vérifier l'éventuelle existence de lambeaux de couches encore en place, voire d'une prolongation de cette structure. Il semble malheureusement que celle-ci ait été anciennement fouillée.

Eric GAILLEDRAT
(CNRS, UMR5140)



SIGEAN, Pech Maho : Le niveau de destruction dans un entrepôt à dolia, fin du IIIe s. (Eric Gailledrat, CNRS, UMR 5140).

MOYEN-ÂGE

TERMES
Le Château

L'opération menée en 2005 sur le château de Termes fait suite à une série de campagnes de relevés et d'analyses architecturales destinées à démêler la trame chronologique des différentes parties du monument visibles en élévation. Celui-ci fut en effet le siège d'une puissante famille seigneuriale avant de passer sous le contrôle du roi de France à la suite de la croisade albigeoise, puis transformé en forteresse liée à la frontière avec le royaume d'Aragon après le traité de Corbeil en 1258.

L'objet de la série de sondages réalisée sur la partie nord-ouest du noyau castral était de confirmer l'existence d'un fossé lié au premier château, et de vérifier l'existence de niveaux d'occupation remontant à l'occupation seigneuriale antérieure au deuxième tiers du XIIIe siècle et leur relation avec des restes bâtis considérés comme pré-royaux.

Le fossé aménagé dans le substrat rocheux a bien été reconnu au nord du piton rocheux considéré comme

le noyau originel du château primitif. Son profil a été relevé en deux endroits. Englobé dans l'enceinte royale du XIIIe siècle, il a peut-être été comblé assez tôt. Il longe une construction interprétée comme une portion d'enceinte probablement assez ancienne mais pour l'instant mal datée. Si la stratigraphie de l'occupation reconnue de part et d'autre d'un ouvrage de flanquement sommital n'a pas livré de niveau ancien explicite, sans doute du fait d'une érosion due aux diverses campagnes de travaux d'époque royale, il apparaît qu'une sédimentation archéologique plus conséquente est conservée sur la pente occidentale, notamment près de l'angle nord-ouest de l'enceinte qui a été découvert cette année.

D'autres niveaux d'occupation pouvant remonter au XIe siècle ont par ailleurs été reconnus plus au sud sur le même versant, à l'intérieur d'un édifice considéré comme la chapelle castrale d'époque royale. En outre, les observations sur ce bâtiment permettrent de constater la réutilisation, aux deux pignons, de murs antérieurs, ce qui laisse envisager une conservation assez conséquente de vestiges et de niveaux anciens sur l'ensemble du versant occidental. Leur exploration est envisagée dans le cadre d'une opération pluriannuelle dont l'objectif est d'éclairer les origines du site à l'époque féodale, voire durant le haut Moyen Age.

Enfin, cette étude monographique s'intègre à un projet de PCR sur les systèmes castraux des Pyrénées méditerranéennes aux IVe-XIIe s.

Jean-Paul CAZES (CCS Patrimoine)
David MASO (ACTER)

VINASSAN
La Glacière

MODERNE

Dans le cadre des interventions coordonnées par le Parc régional de la Narbonnaise, la commune de Vinassan a souhaité remettre en état une ancienne glacière du XVIIeme siècle. Après une première étude sommaire réalisée en 2003, le chantier de l'association Concordia a consisté à remonter le dôme partiellement effondré et vider le corps de la glacière remblayé jusqu'au seuil du couloir d'accès au nord de l'édifice, notamment pour récupérer les blocs appartement à la voûte .

Le corps de la glacière comprend trois parties : un dôme constitué de blocs oblongs et assez plats positionnés de chant et de manière radiale sur leur largeur ; une partie médiane cylindrique de blocs de calcaire et de grès maçonnés, sur une épaisseur de 70 à 80 cm en appui sur le socle rocheux ; une partie basse qui se présente comme un cône inversé dont le diamètre passe de 6 à 5 mètres sur 2 de hauteur. L'ensemble du bâtiment semble avoir été enduit. Le dégagement n'a pas été totalement achevé.

D'après le rapport d'opération
de G. DIEUDONNÉ
(Concordia)

PROSPECTIONS THÉMATIQUES :
Minervois et basse vallée de l'Aude

NÉOLITHIQUE

Recherche et inventaire de matériaux argileux dans le Minervois et la basse vallée de l'Aude. Application aux problèmes de l'origine de la céramique campaniforme issue de sites funéraires et d'habitats de plein air

La troisième campagne réalisée en 2005 a permis de poursuivre des analyses de terres prélevées en prospection dans différentes formations de l'Eocène du Minervois et du nord des Corbières. Elle a permis de travailler sur une trentaine d'échantillons supplémentaires issus de formations géologiques peu documentées les années précédentes. Les analyses de cette campagne correspondent donc à une phase nécessaire de collecte des données ne donnant pas lieu à de nouvelles conclusions. Un certain nombre de terres ayant servi à la confection des vases campaniformes a pu être attribué à des formations géologiques datées tandis que d'autres restent encore hypothétiques.

Les conclusions seront développées à la suite de l'achèvement des analyses en 2006, notamment celles des prélèvements argileux réalisés en 2005. Elles permettront de préciser la nature et la position géographique des différentes terres utilisées par les potiers campaniformes à l'origine de la fabrication des productions anciennes.

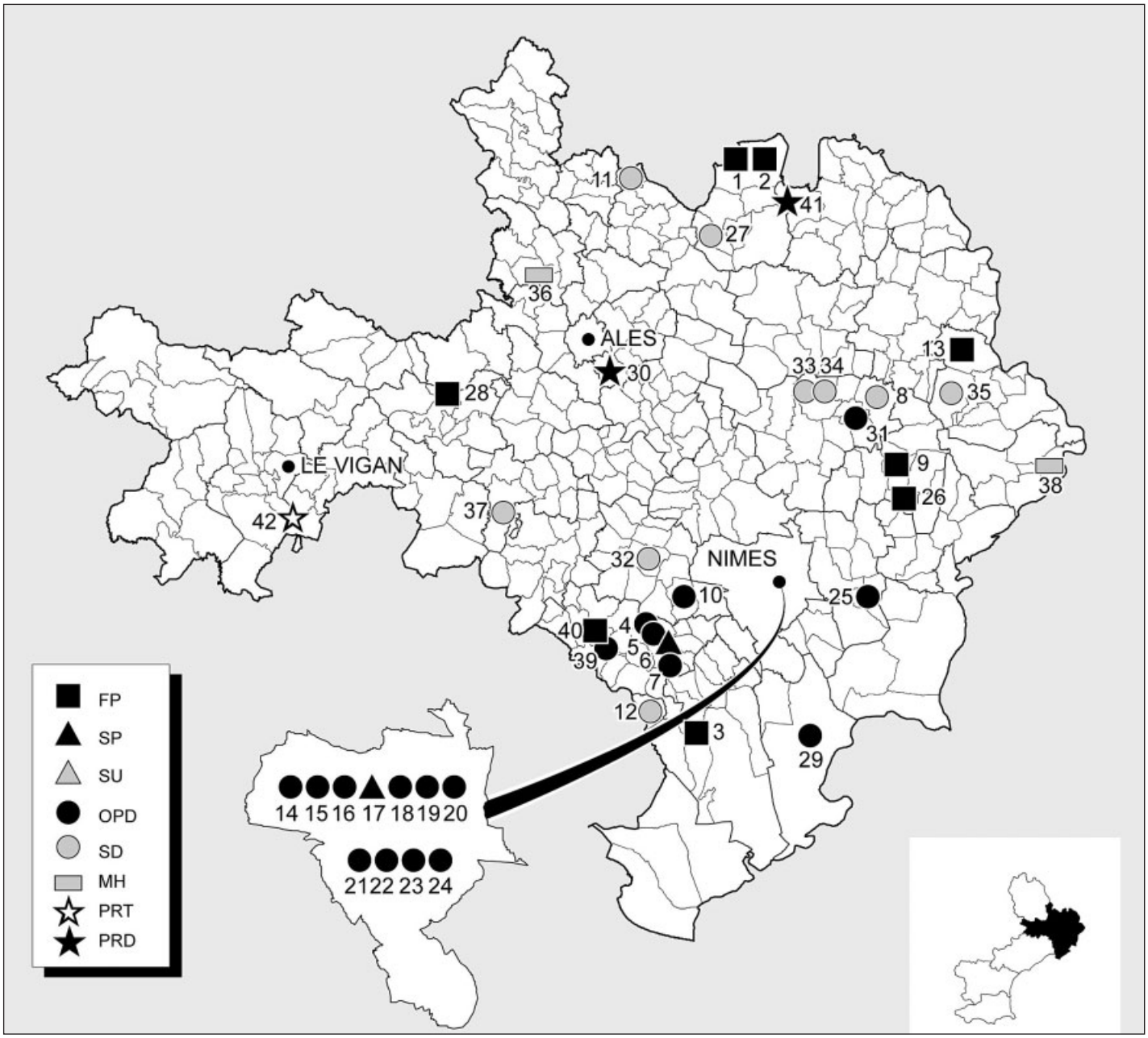
Fabien CONVERTINI

LANGUEDOC-ROUSSILLON
GARD

BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 0 5

Carte des opérations autorisées



LANGUEDOC-ROUSSILLON
GARD

BILAN SCIENTIFIQUE 2005

Tableau des opérations autorisées

n° carte	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
1	6206	BARJAC, Aven Colombier	L. Gamberi	MUS	FP	PALEO	
2	6207	BARJAC, Aven Arquet	L. Gamberi	MUS	FP	PALEO	
3	6205	LE CAILAR, Place Saint-Jean	R. Roure	CNR	FP	FER/ GAL	
4	6133	CALVISSON, ZAC Chaffre, le Vigné Bas	R. Pellé	IRP	OPD	NEO/ GAL/ MA	
5	6184	CALVISSON, Caveyrargues Haut, Gendarmerie	Y. Manniez	IRP	OPD	GAL	
6	6278	CALVISSON, Caveyrargues Haut, Gendarmerie	Y. Manniez	IRP	SP	GAL	
7	6199	CALVISSON, Caveyrargues et Pierre Blanche	Y. Manniez	IRP	OPD	NEO/ BRO/ FER/ GAL	
8	6183	LA CAPELLE ET MASMOLENE, le Sablas, Pignargue Nord	F. Féraud	ASS	SD	NEO	
9	6267	CASTILLON DU GARD, Fenouillé	L. Buffat	COL	FP	GAL	
10	6246	CLARENSAC, Goffrèges, lotissement Poinsetia (lots 9 et 10)	R. Pellé	IRP	OPD	-	Nég.
11	6366	COURRY, Dolmen Ismaël n°5	R. Scimia	ASS	SD	NEO	
12	6530	GALLARGUES-LE-MONTUEUX, Village, église Saint-Martin	M. Ott	ASS	SD	MA/ MOD	
13	6251	LAUDUN, Saint-Jean de Todon,	L. Vidal	IRP	FP	MA	
14	6185	NIMES, Jean Jaurès	J.Y Breuil	IRP	OPD	GAL	
15	6137	NIMES, ZAC Esplanade Sud, les Charmilles	G. Escallon	IRP	OPD	NEO/ FER/ GAL	
16	6139	NIMES, Georges Besse II/1, Mas Truchy	G. Escallon	IRP	OPD	NEO/ FER/ GAL	
17	6359	NIMES, Place du Chapitre	O. Maufras	IRP	SP	GAL/ MA	
18	6213	NIMES, Maison de Santé Protestante	M. Piskorz	IRP	OPD	GAL	
19	6226	NIMES, Vignoles XI	P. Séjalon	IRP	OPD	NEO/ FER/ GAL	
20	6136	NIMES, ZAC du Domaine d'Escattes	L. Vidal	IRP	OPD	GAL/ MOD	
21	6320	NIMES, 1 rue Solier	M. Piskorz	IRP	OPD	GAL	
22	6138	NIMES, Chemin de Cheylon	M. Piskorz	IRP	OPD	FER/ GAL	
23	6227	NIMES, Km Delta II-5	L. Vidal	IRP	OPD	NEO/ GAL	
24	6387	NIMES, 50, rue Montaury	M. Piskorz	IRP	OPD	-	Nég
25	6228	REDESSAN, Cureboussot	O. Maufras	IRP	OPD	NEO/ GAL	
26	6223	REMOULINS, Grotte du Taï	Cl. Manen	CNR	FP	NEO	
27	6182	ROCHEGUDE, La Roquette, les Dolmens	R. Scimia	ASS	SD	NEO	
28	6187	SAINTE CROIX DE CADERLE, Le Temple	S. Aspord	ASS	FP	MA	

n° carte	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
29	6378	SAINT GILLES, Quartier St Pierre, Rue des Tourterelles	O. Maufras	IRP	OPD	MA/ MOD	
30	6181	SAINT HILAIRE DE BRETHMAS, ZAC de Saint Hilaire	S. Varea	BEN	PRD	NEO/ GAL	
31	6363	SAINT HIPPOLYTE DE MONTAIGU, Carrière du Soleyron, tranche 2	M. Piskorz	IRP	OPD	Diachr.	
32	6159	SAINT MAMERT DU GARD, Les Garrigues, Gravas	G. Pagès	AUT	SD	GAL	
33	6215	SAINT QUENTIN LA POTERIE, Les Grèses et Massargues V	S. Longepierre	AUT	SD	GAL/ MA	
34	6252	SAINT QUENTIN LA POTERIE, Les Grèses et Massargues	S. Longepierre	AUT	SD	GAL/ MA	
35	6357	SAINT VICTOR LA COSTE, Mayran	St. Alix	INR	SD	GAL/ MA	
36	6249	SALLES DU GARDON, La Tour	S. Aspord	ASS	MH	MA	
37	6124	SAUVE, Maison Evêché	V. Bisaro	BEN	SD	FER/ MA/ MOD	
38	6329	VILLENEUVE-LES-AVIGNON, Chartreuse du Val-de-Bénédiction, étude des cellules V et W, Allée des Mûriers	C. Markiewitz	CNR	MH	MA/ MOD	
39	6165	VILLEVIELLE, Costerelle II	B. Houix	IRP	OPD	GAL	
40	6208	VILLEVIELLE, Les Terriers	M. Monteil	SUP	FP	GAL	
41	6299	PI : Canton de Barjac et communes de Montclus et Saint André de Roquepertuis	A. Flageul	ASS	PRD	DIA	
42	6197	PT District minier d'Hierle, Saint Laurent le Minier	M.-C. Bailly Maitre	CNR	PRT	MED	
▼	6558	PCR : Nîmes et son territoire de la Préhistoire récente à …	J.Y. Breuil	INR	PCR	DIA	
▼	5578	PCR Comptoirs littoraux protohistoriques du Languedoc oriental	R. Roure	CNR	PCR	FER	RA
▼	6269	PCR Avant le Pont du Gard. Le Milieu, les Hommes (Préhistoire du site du Pont du Gard)	F. Bazile	CNR	PCR	PAL	
▼	6382	PI : Vaunage, Vidourlenque et Vistrenque «Petite Camargue»	C. Raynaud	CNR	PRD	DIA	

Nég. : opération négative ou aux résultats très limités
NR : notice non rendue
RA : rapport en attente
2004 : opération de 2004 mais notice présentée cette année
BSR 2006 : opération de 2005 et 2006, notice présentée dans le BSR 2006
▼ : voir notice dans le chapitre « PCR et opérations interdépartementales »

Voir la liste des abréviations en fin d'ouvrage

BARJAC

Aven de l'Arquet et Aven du Colombier

PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR, PALÉOLITHIQUE MOYEN

Le projet de recherche de l'Aven de l'Arquet tel que défini lors de son élaboration, se développe suivant deux principaux volets traités simultanément :

- étude, par une équipe pluridisciplinaire, des vestiges paléontologiques et anthropiques issus de la désobstruction de l'aven en 1987,

- reprise des déblais de la désobstruction en vue d'obtenir des informations d'ordre sédimentaire, pollénique, micro-faunique…

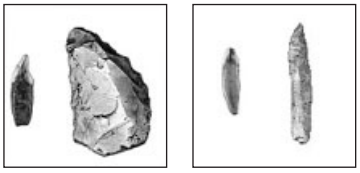
Parallèlement au projet Arquet, deux autres sous-projets ont été mis en place :
- sondage à l'aven du Colombier
- prospections systématiques aux alentours des deux avens.

Les problématiques posées par ce type de site sont nombreuses mais, étant donné la richesse faunique et micro-faunique de l'aven de l'Arquet, sa position topographique en contexte calcaire, l'existence d'autres avens aux alentours (les probabilités de trouver un remplissage similaire dans un autre aven situé dans le même contexte karstique ne sont pas négligeables), la proximité des gorges de l'Ardèche, la présence de l'homme près du site (avérée par des vestiges osseux et lithiques) sont autant d'éléments pour diversifier et approfondir les études en cours.

Nous savons déjà, grâce au tri du matériel paléontologique et à quelques études préliminaires, que la faune, quelque soit le taxon, est très bien représentée : faune de milieu tempéré et faune de milieu plutôt froid. Ces deux milieux sont d'ailleurs corroborés par les micromammifères retrouvés dans les matrices sédimentaires des déblais.

Conclusion
Suite aux premières analyses effectuées sur les vestiges humains, nous nous trouvons en présence des Homo sapiens du Paléolithique supérieur et des derniers Néandertaliens du Paléolithique moyen. Ce fait est renforcé par la présence d'une industrie lithique attestant un débitage Levallois, typique d'un faciès moustérien (photo 1), et de pièces représentatives de plusieurs cultures du Paléolithique supérieur (photo 2).

Lydia GAMBÉRI ALMANDRA DE CARVALHO



BARJAC, Aven de l'Arquet : (à gauche) incisive de jeune néandertalien et racloir moustérien ; (à droite) incisive de jeune Homo sapiens et petite lame (L. Gambéri Almandra de Carvalho).

LE CAILAR
Place de la Saint-Jean

La place de la Saint-Jean au Cailar fait l'objet d'une fouille programmée depuis 3 ans désormais, après un sondage exploratoire réalisé en 2002. Il s'agit de la première fouille extensive réalisée sur cet habitat de l'âge du Fer, mise en place à la suite d'un sondage effectué dans le cimetière du village. Ce sondage limité mais présentant une belle stratigraphie fut publié en 2002 dans les Documents d'Archéologie Méridionale. Les informations livrées par cette fouille révélaient Le Cailar comme un important site protohistorique prenant place au sein d'un système de comptoirs maillant le rivage du Languedoc.

La principale donnée de la campagne 2005 concerne l'existence d'un rempart entourant l'habitat protohistorique. Il s'agit d'une courtine de 3m80 de large pour la portion dégagée dans le chantier de la Place de la Saint-Jean, où l'on a pu observer à la fois le parement extérieur et le parement intérieur de ce rempart, peut-être constitué de deux murs si la présence d'un parement interne se confirme ; les deux murs pouvant exister dès l'origine ou bien témoigner d'une reprise plus tardive. La date de construction de ce rempart n'est pas encore connue mais nous savons qu'il existait au moins dès le Ve siècle avant notre ère puisqu'une couche datée de cette période vient s'appuyer contre l'arrachement du parement intérieur de la courtine. Notre hypothèse actuelle fait remonter sa création à la fondation de l'habitat, supposée à la fin du VI e s. av. n. è. Celle-ci non plus n'est pas encore connue de façon certaine, les niveaux d'occupations les plus anciens n'ayant jamais été atteints. La présence de ce rempart confirme le statut du site qui ne peut être considéré comme un habitat secondaire ; c'est un comptoir de commerce fortifié, qui a dû avoir une certaine emprise sur un territoire donné.

La présence du rempart apporte également une indication fondamentale sur le dépôt d'armes et de têtes coupées qui est en cours de dégagement depuis trois ans maintenant : nous savons désormais qu'il s'agit d'un espace public aménagé à l'intérieur de l'enceinte, contre la courtine. Cette campagne de fouille a donc confirmé que les vestiges du dépôt étaient bien *in situ,* seuls les niveaux supérieurs ayant été bouleversés. Ces vestiges s'étendent sur plus de 50 m² le long de la courtine ; l'espace consacré au dépôt venait s'appuyer directement contre le parement intérieur du rempart qui constituait sans doute un élément structurant fort. Il est possible qu'une architecture en matériaux légers, un portique fait de poteaux de bois, ait également été aménagée de façon à «construire» l'espace du dépôt, à délimiter certains espaces consacrés d'une part à l'exposition des armes et d'autre part à celle des têtes coupées, peut-être également à l'exposition de faune et de céramique. Les restes métalliques s'élèvent désormais au total à 494 fragments (pour 296 individus au minimum) avec une représentation très largement majoritaire des pièces d'armement. Les restes humains sont toujours présents et appartiennent encore exclusivement au squelette céphalique, avec des traces nettes d'actions anthropiques violentes. On a pu remarquer cette année plusieurs concentrations de matériel ainsi qu'un niveau bien caractérisé par de nombreux éléments à plat et un sédiment assez compact, au sein duquel sont apparus plusieurs trous ou calages de poteau. Ainsi, cette campagne de fouille a livré les premiers éléments concernant l'organisation du dépôt et sa structure : l'information la plus importante étant sa position *in situ* et *intra-muros,* adossé au rempart.

Pour l'équipe, Réjane ROURE

CALVISSON
Le Chaffre, le Vigné Bas

Les parcelles diagnostiquées sont situées à l'ouest de la commune de Calvisson, au lieu dit Le Chaffre/ Le Vigné Bas. Un site (petit habitat ou annexe agraire), repéré en prospection est établi immédiatement sous le projet et une importante villa gallo-romaine a été identifiée à quelques dizaines de mètres au sud au lieu dit Bizac. Le diagnostic a permis de mettre en valeur dans toutes les tranchées, des traces de mise en culture (provignages, fosses de plantations circulaires et fossés parcellaires) datables entre 50 avant notre ère et 50 après J.-C., probablement liées au domaine agricole de la villa. Deux fosses chalcolithiques (fosses de stockage d'époque Ferrières) et des fosses quadrangulaires de plantation d'arbres qui ont livré du mobilier de la fin du Moyen Age, ont également été dégagées dans le secteur occidental du diagnostic.

Richard PELLÉ (INRAP)

CALVISSON
Caveyrargues Haut, Gendarmerie

ANTIQUITÉ

Les tranchées de diagnostic ouvertes au lieu-dit Caveyrargues Haut, en préalable à la construction de la nouvelle gendarmerie, ont permis de circonscrire une zone de vestiges se rapportant à l'époque romaine. À faible profondeur, sont apparues les fondations d'un petit bâtiment rural fortement arasé. Une fouille a fait suite à cette évaluation.

La fouille préventive menée durant le mois de juillet 2005 a permis de dégager la totalité du plan d'un établissement rural des Ier s. et IIe s. de notre ère dont deux états ont pu être reconnus.

La disparition des sols et des superstructures rend difficile l'interprétation de cette construction qui, dans son état final, pourrait être une petite ferme avec enclos pour le bétail.

De nombreuses fosses perforent le substrat qui apparaît à faible profondeur sur toute la fenêtre de fouille. La plupart se rapportent à des pratiques agricoles difficiles à situer dans le temps. L'une d'elles, de dimensions importantes, témoigne d'un autre type d'activité (prélèvement de matériau ?). Elle a servi de dépotoir à la fin du Ier s. ou dans le courant du IIe s. de n.-è.

Yves MANNIEZ
et Philippe CAYN (INRAP)

CALVISSON
Caveyrargues et Pierre Blanche

NÉOLITHIQUE, AGE DU BRONZE, AGE DU FER, ANTIQUITÉ

Un diagnostic réalisé sur une partie des quartiers de Caveyrargues Haut et Bas et de Pierre Blanche, avant des travaux de lotissement portant sur une surface de 12 ha, a permis de faire quelques observations sur l'occupation du sol dans la plaine de la Vaunage. Cette mission complète l'évaluation réalisée peu de temps auparavant en préalable à la construction de la nouvelle gendarmerie. Les témoins les plus anciens, peu nombreux, sont des fosses et fossés qui datent du Néolithique, du Bronze final et du 2ème Age du fer. L'essentiel des découvertes concerne la période romaine (Ier s. av. – IIe s. ap. J.-C.). Il s'agit, le plus souvent, de traces agraires et d'éléments structurants du parcellaire ancien (fossés, mur de limite) dont les marques sont encore perceptibles dans le découpage actuel. L'habitat contemporain n'a pas été localisé mais la concentration de grandes dépressions colmatées au moyen de blocs, de fragments de tuiles et de béton de tuileau en bordure du chemin de Caveyrargues laisse peu de doute sur sa proximité. Il est probable qu'il se développait sous les nouveaux lotissements situés au nord du chemin de l'Ile Verte à Calvisson. C'est à proximité de cet axe, dont l'origine antique semblait avérée, que deux petits ensembles funéraires ont été mis au jour. Le premier consistait en une sépulture à incinération, apparemment isolée, datable du Ier s. av. J.-C.. Le second associait au moins deux autres incinérations du Haut Empire aux fondations d'une construction de type mausolée. Deux fosses contenant des éléments de bornage, malheureusement non datés, ont par ailleurs été observées.

Yves MANNIEZ, Philippe CAYN
et Christelle NORET (INRAP)

LA CAPELLE – MASMOLÈNE
Pignargue nord

NÉOLITHIQUE

Le site a été découvert dans les années 1970 par le propriétaire de la parcelle lors de la plantation d'arbres fruitiers : vestiges de vases néolithiques et de murs. Habitant une commune voisine, en 2000, il signalait ces vestiges à la commune qui les transmit à l'association ARCHÉA.

Le sondage 2001 a révélé, sur 4 m², la présence d'un habitat reconnu fontbuxien par la typologie de la céramique ; les décors anguleux laissent à penser à une phase plus tardive pouvant être contemporaine du Campaniforme. Des outils en os de cerf ont été identifiés et sont désormais exposés au Musée d'Uzès (détermination Professeur Claude Guérin, Lyon I).

La campagne 2003 a permis de décaper les 20 m² de la surface de l'ensemble de la structure écroulée. Elle s'apparenterait à une cabane à double abside et sol enterré. Des dallettes de grès aptien (lauses) éboulées sont fractionnées par le gel et les racines. Deux éboulis

quasi-circulaires, d'un rayon voisinant les 0,60 m, sont étonnants. Le substrat argileux pourrait expliquer des déplacements par glissement de pans de mur avant leur basculement.

Les murs de base étaient constituées de dallettes de grès issues d'affleurements naturels des « costes » aptiennes à 100 m au nord. Quelques dallettes calcaire et blocs de grès quartzitiques (cénomanien ancien) sont issus du contexte d'érosion locale. La grande majorité des pierres de construction est constituée de lauses à l'image des « capitelles » de l'Uzège. Enfin, la frange sud de l'habitat fontbuxien semble avoir été perturbée par une sépulture plus tardive à tegulae.

La campagne 2005 a investi l'éboulement circulaire de la partie nord. En profondeur, la présence d'un mur d'abside ronde a été confirmée sur près de 60 cm de long pour 1,03 m de haut.

À l'heure d'aujourd'hui, au fond de cette fosse, le sol d'argile native tassée commence à apparaître dans la partie est (niveau 21). La partie ouest, -A7/-A8, contient encore des tessons imbriqués dont le prélèvement exhaustif est nécessaire à la compréhension de la dynamique du site. Le niveau 21 est atteint sur l'ensemble des 4 m². Il reste encore plusieurs niveaux, sur -A8, pour atteindre le fond.

La seconde structure d'éboulis circulaire (A4A5/-A4-A5) pourrait s'apparenter au même phénomène d'effondrement après glissement par pression du remblai extérieur gorgé d'eau. Elle n'a pas encore été investie.

Les derniers éléments désormais mis en évidence laisseraient à penser à une seconde fosse fournissant l'argile de la construction des murs de cette cabane d'environ 8 m sur 4.

Une première estimation du volume excavé est désormais possible la profondeur de la fosse étant partiellement connue. Elle donnerait un volume d'environ 2,6 m³. Dans l'éventualité d'une seconde fosse similaire (?), le volume d'argile voisinerait les 5,2 m³. Pour un mur régulier (?), de 0,29 m d'épaisseur observé lors du sondage 2001, avec un périmètre d'environ 15 m et dans le cas défavorable de l'absence de volume pris par le clayonnage et l'apport de paille, le mur pourrait mesurer 1,19 m de hauteur. Si l'on considère un mur d'embase de 0,40 m, en pierres, pour diminuer les remontées humides, alors le toit en paille peut être à 2,60 m au dessus du foyer situé au fond.

Dans la fosse nord, le mur dégagé est un simple parement interne. Il vient s'adapter au profil irrégulier dicté par la résistance du substrat argileux. Incurvé vers l'intérieur en partie haute, il atteste de la poussée du terrain extérieur. Les pentes cohérentes des pierres de la partie nord-ouest (-A8) confirment la poussée du terrain encaissant, une fois l'habitat détruit. Nul doute que cette partie ouest de la fosse devait être également « chemisée » par un mur interne à parement unique. Une grande dalle basculée et fragmentée en -A8 pouvait avoir la même position que celle encore en place au nord, en A8

Une des difficultés dans l'interprétation de ce site est la reconnaissance de la fonction des innombrables tessons. À l'heure d'aujourd'hui, trois origines sont envisageables :

- réemploi dans le mur : petits tessons en blocage des dallettes aux formes arrondies ;

- réemploi contre le mur : en « pavage » mural d'isolation, noyé dans un enduit (?) ;

- fragmentation de vases en place ou tombés des « rangements » supérieurs.

Seule l'analyse finale de la dispersion des panneaux et la représentation des vaisseaux dans cet « isolat » apporteront une réponse satisfaisante.

Les niveaux profonds de la fosse ont donc livré un très important mobilier céramique. Il est très fragmenté par le poids des effondrements des murs. Au moins 6 vases nécessiteront un remontage, notamment un remarquable grand vase hémisphérique à carène anguleuse décorée de lignes parallèles de petites virgules, de fines cannelures parallèles ondulées.

Une grande machoire de ruminant (cerf à déterminer ?) semble avoir servi de racloir à deux mains (usure postérieure disymétrique des dents).

La détermination des os et dents (N. Boulbès, Montpellier III ; C. Daujeard, Lyon II et E. Cregu-Bonnoure, Muséum Requien Avignon) mentionne de la vache (vieille), de la chèvre ou du mouton (individus consommés jeunes : dents de lait), une canine percée en pendentif : du chien. Des fragments osseux sont calcinés.

On est en droit de se demander si ces fragments osseux aléatoires ne se seraient pas retrouvés mêlés à des esquilles et des éclats de silex dans un mortier de « terre armée » pour les murs tant on les retrouve disséminés dans le désordre de l'éboulement.

On notera la présence d'une grande meule dormante (environ 60 x 40 x 40 cm) en grès cénomanien (A7/A8 niveau 15) qui a pu aussi servir de marche pour descendre dans la fosse. Elle a glissé et s'est plantée dans l'éboulement avant d'être elle-même recouverte. Une autre meule, de dimensions moindres, brisée en périphérie, a été réutilisée dans l'architecture (-A8/A8 niveau 17 à 20)

Au fond, désormais, apparaît une sorte de « mortier à la cendre » (?). Il pourrait correspondre à un foyer « maçonné » sur tessons et dallettes. Les derniers

niveaux inférieurs devraient apporter des conclusions plus précises.

L'important volume de terre argileuse rougeâtre, brune, à charbon de bois des niveaux 14, 15, 16 et 17 de A8, pose une délicate question d'interprétation. À noter, par ailleurs, que les dallettes des murs encore en élévation ne portent aucune trace de chauffe. On retrouve néanmoins la couleur rosée caractéristique sur quelques dallettes de l'éboulement (réemploi ?). Compte-tenu que tout porte à croire en la présence d'un foyer actif dans cette zone basse de l'habitat et que des traces de chauffe ne sont pas apparentes, y a-t-il eu un four en terre ? Les murs étaient-ils enduits ? Cet apport de terre a noyé le très dense « tapis » de tessons inférieurs dont l'étude fine, en cours, devra dire s'il s'agit de l'écrasement de vases en place ou d'un dallage volontaire d'isolation.

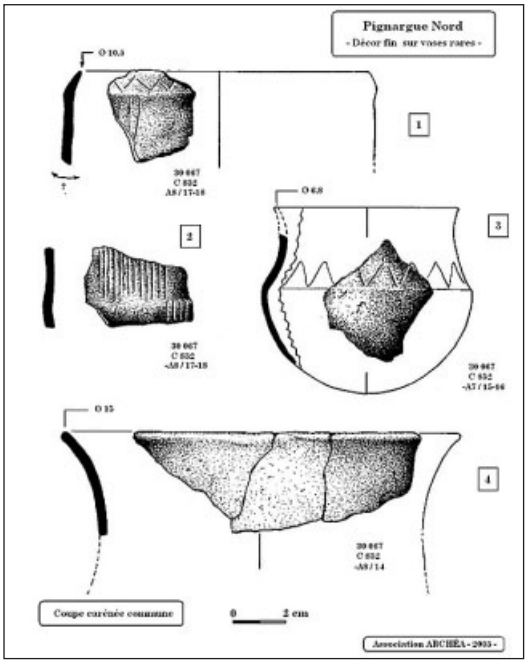
La présence de fortes concentrations de charbon de bois laisserait à penser à un incendie. Des prélèvements de morceaux conséquents ont été effectués et des déterminations de datation et d'espèces sont possibles. Par ailleurs, il n'est pas interdit de penser que l'ajout de charbon de bois dans la « terre armée » puisse être de nature à décourager le creusement des rongeurs et donc de favoriser la durée de vie du mur. La vertu d'isolation de l'enduit cendré était encore utilisée au siècle dernier.

A l'est, la banquette argileuse où le mur reposait a laissé apparaître un trou pouvant correspondre à l'insertion d'un poteau de clayonnage. Son diamètre voisine les 6 à 8 cm. La poursuite attentive de l'exploration de cette banquette pourrait apporter une confirmation dans un contexte de lecture délicate d'intrusion de matériaux après éboulement.

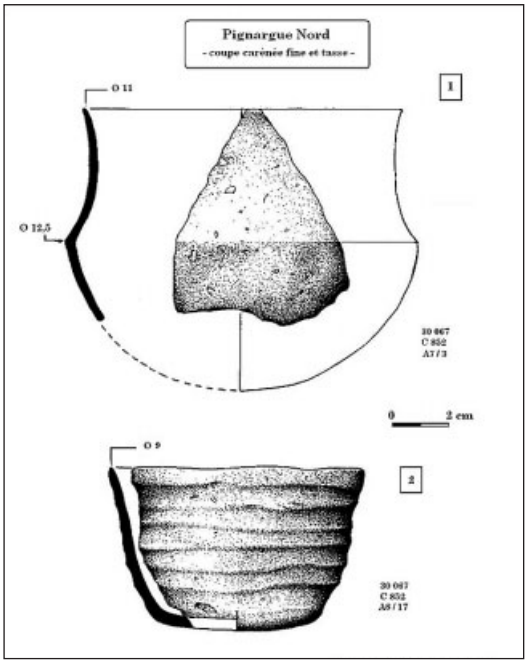
Pour venir exploiter cette argile ocrée fine, les Fontbuxiens ont traversé la couche supérieure rouge, plus dure et plus riche en nodules ferriques. Ils savaient donc où ils allaient. Le reste de la parcelle avait dû leur donner la succession des strates par les affleurements. On retrouve néanmoins ces nodules ferriques rouges dans les tessons des vases ainsi que dans les résidus des murs.

Cet horizon argileux ocré fin et particulièrement malléable rappelle l'étonnant lœss « jaune » (argile mélangée avec le sable détritique du cénomanien) des cabanes du Petit Coucouillon fouillées par A. Ratz et l'association « Histoire et Civilisations de l'Uzège ». Tout porterait donc à croire en une matière première remarquable et remarquée. L'étude de cet horizon géologique de Pignargue Nord la rapproche de l'étage vraconien référencé en fin d'Aptien supérieur (sans qu'il ne soit fait mention d'argile) avant les sables rouges (ferriques) de l'Albien.

Cette argile contient de la smectite (analyse au diffractogramme à rayons X de M. Bouchardon (École des Mines de Saint-Etienne, que nous remercions). Les prélèvements diffèrent en cela de ceux issus des horizons d'argiles réfractaires reconnus dans le Cénomanien moyen. Ces argiles vraconiennes (?) sont réfractaires, elles contiennent suffisamment de kaolinite et elles attestent que cet horizon de transition Aptien–Albien est susceptible de fournir des matériaux recherchés pour l'activité préhistorique domestique.



LA CAPELLE ET MASMOLÈNE, Pignargue nord : Décors fins sur vases rares, coupe carénée commune (François FERAUD).



LA CAPELLE ET MASMOLÈNE, Pignargue nord, 3 : Coupe carénée fine et tasse (François FERAUD).

Remarquons que, sans le hasard de cette découverte, cet habitat serait passé totalement inaperçu sous les 35 cm d'apport éolien. Les difficultés que nous avons eues à retrouver ses traces, dans la parcelle même, montre bien que ce type de sites, pour propices qu'ils soient, ne laissent entrevoir que peu de probabilités d'être inventoriés et étudiés. Cette situation de « coste aptienne », au léger pendage montant vers le nord, offre des conditions très favorables d'exposition, de matériaux, de proximité d'eau et de terres agricoles.

L'étude de ce site demande une extrême minutie dans un environnement réduit. Le traitement exhaustif de l'important mobilier implique des délais importants, une couverture photo complète et précise. Le fond de la fosse, particulièrement clos, pourrait apporter des éléments de flore et de remplissage des vases.

Seuls 4 des 20 m² sont en cours de sondage. La surface ne laissait pas présager 22 à 23 niveaux. Que révèlera la fin du dégagement et la seconde fosse ? Ce petit site est important, la qualité de conservation est remarquable.

Les réemplois de meules, de dallettes chauffées, laissent à penser à l'existence d'autres habitats antérieurs tout proche.

François FERAUD
(Association ARCHÉA)

ANTIQUITÉ, ANTIQUITÉ TARDIVE

CASTILLON-DU-GARD
Croix de Fenouillé

Entre 2003 et 2005, plusieurs sondages ont été effectués sur l'établissement de Croix de Fenouillé (Castillon-du-Gard) afin de cerner l'agencement général des bâtiments. L'année 2005 constituait l'ultime année d'exploration du site. C'est lors de ces derniers travaux qu'une installation hydraulique a été mise au jour.

Rappelons tout d'abord les grandes lignes de la mise en place de l'établissement. Le début du Ier s. voit la construction d'un complexe de 4000 m² constitué de trois ailes distinctes. Pour cette période, l'activité agricole est très peu documentée alors que plusieurs indices signalent une fonction d'auberge : l'implantation à côté d'un carrefour routier, la profusion de la vaisselle de service (coupes, bols en céramique fine et cruches) et enfin, l'abondance des scories qui laisse supposer une activité métallurgique. A la fin du Ier s., l'organisation générale reste plus ou moins identique mais un grand bâtiment à contreforts est construit dans la partie ouest de l'établissement, probablement un grenier. Au nord-est, un nouveau corps de bâtiment est aménagé dont l'élément principal est une pièce avec un sol à crustae, ainsi qu'un édifice à abside identifié comme un balneum. En plus de la fonction de relais routier, on note l'apparition de traits spécifiques à la villa. A partir de la fin du IIe s., l'occupation s'amenuise. Au IVe s. et Ve s., l'activité semble s'être rétractée au cœur de l'établissement du Haut Empire. Pour le début du Moyen Age (VIe s.- VIIe s.), quelques structures attestent d'une timide occupation. Après un hiatus observé pendant toute la période carolingienne, quelques silos soulignent une réoccupation ténue du site au Moyen Age médian.

L'année 2005 a donc permis la mise au jour d'une installation hydraulique se développant à quelques mètres de la partie résidentielle. Dégagée sur une vingtaine de mètres, cette installation est orientée nord-ouest/sud-est. Cet aménagement, qui a nécessité parfois le creusement de la roche miocène sur plusieurs mètres, est constitué d'un fossé amont, d'un entonnoir rocheux et d'un exutoire.

Le fossé amont
Dégagé sur environ 13 m de long, il s'agit d'un grand fossé creusé dans la molasse miocène. Sa largeur varie entre 3,4 m et 4 m, variation probablement liée à la fragilité de la roche miocène. Deux sondages ont permis de le cerner. Sa profondeur moyenne est de 2,5 m. Il présente un profil en V avec des parois relativement irrégulières qui s'évasent dès la base. La forme du creusement observée se différencie probablement du creusement initial du fossé.

L'entonnoir rocheux
Situé au sud du grand fossé, l'entonnoir rocheux correspond à un fort rétrécissement du canal. A cet endroit, la largeur de celui-ci passe à 0,6 m. Dégagée en totalité (4,9 m), cette partie de l'installation hydraulique présente un profil régulier. Les parois sont quasiment verticales et le fond plat. La partie basse présente une largeur de 0,25 m. Au vu de la qualité du substrat dans cette zone, la morphologie de l'entonnoir est probablement très proche de l'originelle. A 3,8 m en aval du départ de l'entonnoir, à l'emplacement d'une rupture de pente, prend place un aménagement caractérisé par une trace circulaire, également

creusée dans le rocher et d'un diamètre d'environ 1,2 m et lisible sur 0,85 m de hauteur. Dans l'axe central de ce creusement et dans l'alignement de l'entonnoir rocheux, un creusement en forme de rectangle long a été observé. Dans la partie nord, un surcreusement volontaire de taille réduite est visible. Celui-ci se trouve précisément au centre du creusement circulaire.

L'exutoire du système

Dans sa partie méridionale à l'endroit d'une rupture de pente bien marquée, la canalisation se rétrécit à nouveau et présente alors un profil en « trou de serrure » que l'on peut suivre sur 1 m. Au débouché de cette zone, le canal s'ouvre sur une zone beaucoup plus basse et passablement arasée, en raison de l'érosion et des réaménagements modernes. Cette portion de l'ouvrage hydraulique a été observée sur une longueur de 2,5 m mais à peine quelques centimètres de profondeur ont été conservés. Le fond reste relativement plat et régulier. Les parois demeurent verticales sur quelques centimètres puis s'évasent franchement.

A la sortie même de l'entonnoir rocheux, une large encoche, perpendiculaire à la canalisation, a été dégagée. Elle se développe de part et d'autre du canal, sous la forme de deux creusements quadrangulaires, aux angles arrondis.

Les phases d'utilisation

Lors de la fouille, des observations stratigraphiques et géomorphologiques ont permis de déterminer quatre phases d'utilisation :

- Etat 1 : fin Ier s., début IIIe s.
- Etat 2 : IIIe s.
- Etat 3 : IIIe s.
- Etat 4 : fin IIIe s., Ve s.

Evolution chronologique et interprétation

• *Etat 1 :*

Lors de cette première phase, entre la fin du Ier s. et le début du IIIe s., plusieurs indices nous amènent à interpréter cette installation comme un moulin. Le fossé amont constituerait une amenée d'eau et correspondrait à un bief, connecté à une source en amont. Dans la partie basse, la présence d'un creusement circulaire, associé à une fosse rectangulaire dans son axe central, évoque sans guère d'ambiguïtés les traces d'une roue horizontale et de son padelas. Des maçonneries qui reprennent et consolident les parois du canal ont été observées. Elles sont construites en surplomb du creusement circulaire et de la fosse rectangulaire. Il pourrait s'agir d'une petite construction abritant la meule. Signalons d'ailleurs la présence d'un fragment de meule hydraulique sur le site. Les dépôts stratigraphiques liés à ce premier état témoignent d'un flux vif et d'une masse conséquente d'eau.

Quelques points restent cependant obscurs. L'emplacement d'une vanne en aval de la structure demeure inattendu. Aucun dispositif ne semble permettre de concentrer un flux d'eau sur le côté de la roue. De plus la roue n'est pas encaissée. Ces caractéristiques sont contraires au fonctionnement connu de ce type de machine.

• *Etat 2 :*

Lors du deuxième état, l'emplacement initial de la roue horizontale est comblé et devient ainsi un simple tronçon du canal. Le niveau du fil d'eau remonte en raison d'ensablement et de remblaiements volontaires. Sur les parois de l'entonnoir rocheux, l'observation de carbonates témoigne d'une alternance entre une forte mise en eau et un assèchement, probablement liée à la présence de la vanne. L'étude sédimentologique confirme par ailleurs la continuité d'écoulements vifs et donc la connexion à une source. Toutefois, nous ignorons si ce flux était en relation avec une installation particulière située hors de l'emprise de la fouille.

• *Etat 3 :*

L'état de la documentation ne permet pas d'interpréter la véritable fonction de l'installation durant ce troisième état. La sédimentologie révèle que la structure est toujours connectée à un captage amont, avec la pérennité de mises en eau alternées. Cependant, l'entretien des différents aménagements semble moins soigné. L'absence de carbonates, de même que la stratigraphie, révèle l'abandon de la vanne à cette époque.

• *Etat 4 :*

Lors de ce quatrième état, à la fin du IIIe s., la structure change radicalement de fonction. Elle devient un simple fossé de drainage. L'installation est alors déconnectée de la source d'alimentation. La sédimentologie a permis d'observer l'absence d'écoulements vifs. Différents aménagements sont liés à cet état. A l'extrémité de l'entonnoir rocheux, un petit bassin de 0,95 m de large, partiellement détruit, a été repéré. Ce petit bassin est enduit d'un revêtement hydraulique en opus signinum, et une petite cupule a été aménagée au fond, en position centrale. Il est limité à l'ouest par un mur maçonné, bâti dans le prolongement de la paroi ouest du canal et au nord et à l'est, par des murs plus fragiles. A l'ouest, à une cinquantaine de centimètres plus haut que le fond du bassin, nous avons observé une fondation de mur et la base d'un sol de tuileau, très arasées. Ces aménagements peuvent être vus comme des structures de puisage liées au fossé. Toutefois, il n'est pas exclu qu'ils soient rattachés à une activité viticole ou oléicole sans lien avec le fossé.

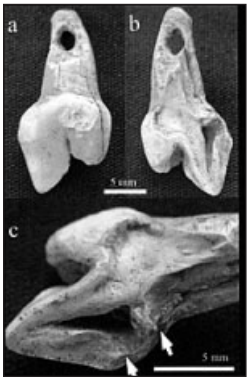
Loïc BUFFAT (chercheur associé à l'UMR 5140),
Aurélie MASBERNAT,
Karine RAYNAUD (INRAP Rhône-Alpes)

BRONZE ANCIEN

COURRY
Dolmen Ismaël N°5

C'est le plus grand des dolmens dans le secteur des pins d'Ismaël. Il s'agissait de redresser un des orthostates du coffre et de le vider des innombrables cartouches de chasse dont les chasseurs s'étaient débarrassés. La remise en sécurité du monument a permis de récupérer quelques rares tessons non tournés dont un fond plat ainsi qu'une partie d'une perle en roche verte. De nombreux os ont été ainsi retrouvés (594 dont 140 identifiés) 65 dents humaines ont été dénombrées, ainsi qu'une pendeloque en dent de renard percée.

Roland SCIMIA, CREA



Courry, Dolmen N°5 : pendentif (dent de renard) (Cliché R. Scimia).

ANTIQUITÉ TARDIVE, HAUT MOYEN AGE, MOYEN AGE

GALLARGUES-LE-MONTUEUX
Le Village

Au cours du mois de février 2005, trois sondages ont été réalisés par l'association Histoire et Archéologie des Cantons de Lunel et Mauguio, dans la nef et le chœur de l'église Saint-Martin de Gallargues-le-Montueux, en préalable à la restauration de l'édifice. Cette étude complète celle menée en 2002 dans le cimetière attenant, où trois phases successives d'inhumations ont été mises au jour. Dans la nef, sous les niveaux de construction de l'édifice roman, les tombes typologiquement proches des plus anciennes observées à l'extérieur, ont été fouillées et datées par radiocarbone de la période carolingienne. Notons que les niveaux de circulation et les signalisations de ces tombes sont partiellement conservés.

En outre, les sépultures recoupent des horizons plus anciens, antiques ou tardo-antiques, qui n'ont hélas pu être observés que très ponctuellement. L'étude n'a pas permis de localiser l'édifice contemporain des premières inhumations, dont l'existence est toutefois plus que probable. Quoi qu'il en soit, ces petits sondages attestent d'une occupation de la colline de Gallargues-le-Montueux dès l'Antiquité tardive, et offrent un regard nouveau sur l'histoire et la morphogenèse du village.

Mathieu OTT

MOYEN AGE

LAUDUN - L'ARDOISE
Saint-Jean de Todon, alias Saint-Jean de Rouzigue

Les deux campagnes de fouille précédentes n'avaient pas permis d'étudier tout le bâtiment. La partie se développant au Sud s'est révélée particulièrement complexe et bien conservée, notamment en ce qui concerne le dernier état du cimetière qui jouxte la chapelle à cet endroit. Les premiers éléments de chronologie relative et absolue montrent que l'édifice possède une histoire et une évolution architecturale complexes, notamment, en raison de l'imbrication du cimetière et des phases de construction. Les deux campagnes de fouille n'ont pas permis d'atteindre partout le même horizon stratigraphique : il en résulte un manque dans la lecture spatiale de chaque grande phase de l'histoire du bâtiment. Les articulations entre tous les murs n'ont pas encore été étudiées dans la partie centrale de la zone fouillée en 2004 (un secteur est à peine entamé). Cela ne permettait pas encore de restituer l'évolution du plan de l'édifice.

Dans la partie la moins avancée, c'est aussi là que le dernier état du cimetière masque une partie des éléments anciens du bâti. La place prise par l'espace funéraire aussi bien du point de vue topographique que fonctionnel a rendu nécessaire la fouille de toutes

les sépultures dégagées. Pour cela, Y. Ardagna, anthropologue, (UMR6578 CNRS-Faculté de Médecine de Marseille), a dirigé en 2005, la fouille des sépultures et l'étude anthropologique en relation avec la problématique archéologique. Cette nouvelle campagne a eu pour principal objectif d'étendre la fouille à trois endroits afin de mieux appréhender le développement de l'emprise du cimetière aux abords immédiats de la chapelle.

Le premier devait permettre d'obtenir une vision d'ensemble de cette partie du cimetière se développant contre le mur sud de la chapelle. L'épaisseur de la stratigraphie du terrain a permis d'atteindre le niveau sépulcral en quelques points.

Le deuxième correspond au secteur où un effondrement laissait envisager l'existence d'une sépulture endommagée par le terrassement réalisé à la fin des années 90. Là, nous nous sommes arrêtés sur les marquages de surface des sépultures qui seront fouillées l'année prochaine.

Le troisième est une grande zone qui s'étend de la façade de la chapelle jusqu'à dépasser l'amorce du mur gouttereau nord ; les massifs de signalisation découverts montrent que le cimetière s'étend là aussi.

Les recherches en archives réalisées jusqu'à cette date suggèrent que l'église Saint-Jean et le prieuré de Todon ne peuvent rester l'objet unique de ces dernières. Il est maintenant nécessaire d'élargir le dossier historique sur le plan spatial comme sur le plan temporel. C'est donc une étude micro-régionale globale qui a été initiée en 2005 afin de replacer le prieuré de Todon dans le contexte de l'occupation médiévale de la région et notamment de la géographie des possessions de l'abbaye de Saint-Saturnin du Port.

Laurent VIDAL, Yann ARDAGNA, Delphine BLANCHARD, Denis LALLEMAND, Elie PÉLAQUIER, Hervé PETITOT.
(Ville de Laudun L'Ardoise / Inrap/ Assoc. Via/ UMR 6578 CNRS- Faculté de Médecine de Marseille)

NIMES
Avenue Jean Jaurès
Projet de parc de stationnement souterrain

ANTIQUITÉ, MODERNE

Ce diagnostic archéologique s'inscrit en amont de l'aménagement d'un parc automobile souterrain prévu par la Ville de Nîmes (Gard). Ce projet se situe au coeur de la ville actuelle et son emprise occupe l'allée centrale de l'avenue Jean Jaurès entre le parking existant Jules Guesde au nord et la place Séverine au sud. La superficie concernée par le projet est un rectangle de 15 m de large par 600 m de long, soit 9000 m2. Le projet prend place immédiatement au sud de l'enceinte protohistorique et recoupe une partie de la ville antique intra-muros, l'enceinte augustéenne et sa proche campagne.

Dix tranchées ont été réalisées et ont toutes livré des vestiges archéologiques. La superficie cumulée de l'emprise des tranchées représente en surface 1136 m^2, soit 12,6 % du projet ; Cependant compte tenu des diverses banquettes de sécurité et autres accès aux tranchées, la superficie en fond de tranchée n'atteint que 514 m2, soit 5,7 % du projet.

Le terrain naturel a été atteint dans chaque tranchée, à des profondeurs variant de 1,80 m à 3,50 m. Il s'agit d'un limon de teinte brun rouille mélangé souvent à des cailloux calcaires sub-anguleux (complexe caillouteux de piémont).

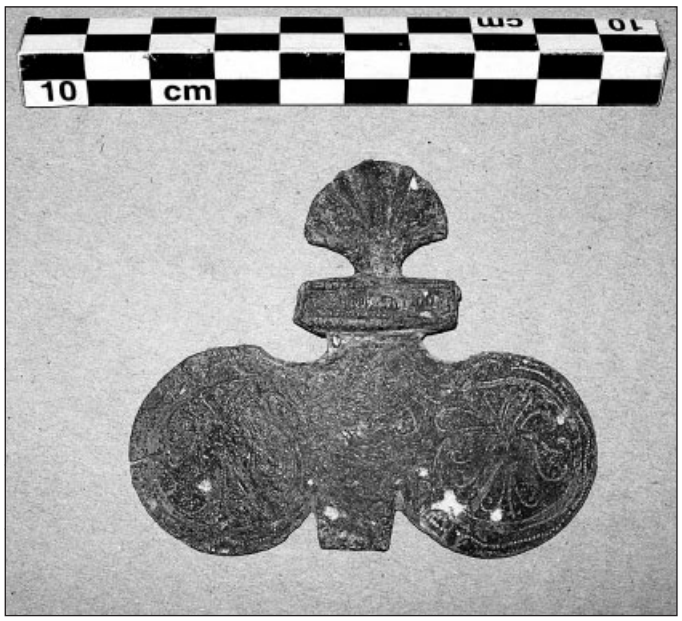
La mise en séquence des différentes coupes montre un pendage général du terrain naturel du nord vers le sud, de l'ordre de 1 %. Plusieurs dépressions et buttes ont été remarquées, ce qui permet d'évoquer une morphologie originelle ondulée qui a pu être accentuée lors des premières occupations (décaissements, création de terrasses).

Une anomalie importante est notable dans la partie sud du diagnostic, au-delà du rempart augustéen où une dépression profonde (5,60 m), sécante par rapport à l'axe du projet correspond sans doute au passage d'un paléo-cours d'eau (ancien cadereau), en partie comblé à partir du 1er s. AD (dépotoir).

La plus ancienne occupation repérée date de la fin de la protohistoire (Ve-IIIe s. av. J.-C.) et se caractérise par des fosses de plantation, témoins probables d'une culture précoce de la vigne, qui prend donc place dans un secteur extra-muros extérieur à la ville.

Aux IIe-Ier s. av. J.-C., une véritable structuration de l'espace extra-muros semble se mettre en place et sera le morphogène d'une grande partie du réseau viaire antique. Les premiers niveaux de trois voies ont été datés de cette période «républicaine». Entre ces axes de circulation, quelques vestiges évoquent une zone habitée au-delà de l'enceinte. La permanence de zones de culture est probable.

Les vestiges du Haut Empire ont été reconnus sur tout le tracé du diagnostic, et il est possible de dresser une organisation spatiale schématique.



NIMES, Avenue Jean Jaurès :
phalère en bronze (Jean-Yves Breuil, INRAP).

Plus au sud, la zone proche de l'enceinte a fourni une densité plus faible de vestiges (murs) et un soin moindre apporté aux sols, donnant l'impression d'espaces plus ouverts, sans doute voués à d'autres destinations, peut-être artisanales. La présence d'un four de potier en bordure de la voie périphérique intérieure, et qui fait écho à des trouvailles similaires très proches (îlot Thérond), va dans le sens d'un quartier qui pourrait être avant tout dévolu à l'artisanat de la terre.

Cela n'exclut pas d'autres fins puisqu'une construction abrite des sols en terre signalés par la présence d'objets à plat. Ces derniers semblent avoir été déposés à des fins rituelles dans les angles des murs, sans qu'il soit possible de se prononcer définitivement entre offrandes funéraires, dépôts votifs domestiques ou au sein d'une aire cultuelle.

NIMES, Avenue Jean Jaurès : voirie périphérique interne (Jean-Yves Breuil, INRAP).

Un tronçon de courtine de l'enceinte augustéenne a été observé. Elle est longée, côté ville, par une voie intérieure dont elle est séparée par un égout. La façade méridionale d'un atelier de potier borde au nord cette chaussée. Au sud de la courtine, à une dizaine de mètres, une voie périphérique externe a été observée. Un vaste dépotoir, comprenant de nombreux bris d'amphores, s'étend progressivement au contact de la voie, jusqu'à y déborder, entraînant sans doute un déplacement de son tracé vers le sud,

La zone extra-muros, au-delà de la voie périphérique externe se caractérise par la présence d'un paléo-cours d'eau, qui durant le Haut Empire a été comblé partiellement en devenant un imposant dépotoir. Au-delà vers le sud, il est probable que l'espace soit réservé aux champs, bien qu'il soit assez difficile d'attester avec certitude la présence de traces de plantation antiques. Le «substrat» est percé de plusieurs fosses, mais la séquence indifférenciée de 70 cm surmontant le terrain naturel inclut tessons antiques, médiévaux et modernes.

Il y a une désertion progressive du sud vers le nord à partir du IIe s. et surtout au IIIe s. En un point, l'occupation paraît durer ou reprendre plus tardivement (mur et mobilier du IV-Ve s. AD)

Les vestiges médiévaux sont rarissimes, se limitant à des traces de mise en culture. La période moderne se caractérise par la création progressive entre 1747 et 1760 du Cours Neuf installé sur d'imposants remblais. Le diagnostic a aussi mis au jour un important dépotoir du milieu du XIXe s. dans la partie sud, précédant le prolongement dans les années 1866/1872 de l'avenue vers le sud, et, tout au long de l'avenue, une série d'abri anti-aériens construits par la Défense Passive en 1943.

Jean-Yves BREUIL (INRAP)

NIMES
ZAC Esplanade Sud, Les Charmilles

NÉOLITHIQUE, PROTOHISTOIRE, ANTIQUITÉ

La ZAC Esplanade Sud appartient à la fenêtre d'étude développée dans la plaine du Vistre, au sud de l'agglomération nîmoise, du fait de l'extension de l'urbanisme périurbain depuis une dizaine d'années. La bande de terrain concernée, qui se développe de l'ouest vers l'est le long du boulevard Allende est localisée dans la partie la plus septentrionale de cette fenêtre d'étude. Son intérêt majeur est de croiser deux axes viaires importants, de direction nord-sud : le chemin du mas de Vignoles et la route de Saint-Gilles. Les travaux menés dans le cadre des différentes ZAC (Esplanade Sud, Abeilles I et II et Mas de Vignoles) ont montré pour l'une une origine protohistorique, pour l'autre qu'il s'agissait d'une voie de grand gabarit durant l'époque romaine. Ces axes ont manifestement structuré le paysage agraire durant plusieurs millénaires. Ils ont en outre un rôle attractif tant pour l'habitat que pour les espaces funéraires depuis la Protohistoire jusqu'à l'époque romaine.

48 tranchées ont été creusées à la pelle mécanique ; l'apparition des vestiges se situe à une profondeur moyenne de 0,60 m dans la majeure partie du terrain ; elle peut atteindre 1 m à 1,10 m dans certaines parties. Un échantillonnage de fosses et fossés a été fouillé soit sous forme de sondages, soit par moitié, soit intégralement. Deux sépultures à incinération de l'Age du Fer dont la conservation aurait été compromise par le rebouchage, ont été fouillées intégralement et minutieusement.

Des structures datables de la Préhistoire récente ont été rencontrées principalement dans le tiers oriental du lot est. Réparties sur une surface d'un peu moins d'un hectare apparaissent en effet, une douzaine de fosses dont les caractéristiques, de mobilier en particulier, traduisent une très probable contemporanéité. Il s'agit de fosses aux contours souvent mal définis à leur niveau d'apparition, mais riches en mobilier. Les indices collectés dans les fosses fouillées, témoignent de la présence d'un habitat. Ces éléments sont principalement de petits blocs calcaires provenant de foyers, des fragments d'argile cuite (fours, constructions…), une abondance de céramique de tous types et de meules. Les caractères généraux de la céramique permettent de situer cette occupation dans les débuts du Néolithique final.

A l'extrémité est de la tranchée 16, apparaît une portion de fosse apparemment vaste, au comblement superficiel peu différencié du substrat. Elle est recoupée par un fossé de l'Age du Fer. Le mobilier présente des caractéristiques du Bronze final II. Il s'agit en particulier d'un tesson de vase caréné comportant des impression digitées et d'un petit vase à épaulement.

Ce diagnostic a été l'occasion, dans la continuité des travaux antérieurs portant sur le chemin du Mas de Vignoles, de s'approcher au plus près du tracé actuel. Les tranchées ont confirmé son fonctionnement dès l'époque protohistorique. C'est dans cet environnement que deux sépultures et un dépôt probablement sépulcral ont été mis au jour.

La nature variée des découvertes, une sépulture dans un possible enclos, le dépôt sépulcral dans un fossé et une sépulture en bordure de voie, offre la possibilité d'analyser dans un secteur géographique réduit, l'évolution des pratiques funéraires pour une période chronologique où les données font largement défaut. Associé aux sépultures fouillées au Mas Carbonnel, l'ensemble funéraire couvre pratiquement huit siècles, du VIIe siècle av. J.-C au Ier siècle de notre ère. La bonne conservation des vestiges autorise une approche précise des différents modes sépulcraux. Dans ce domaine on insistera en particulier sur la découverte d'un dépôt secondaire de crémation daté de la fin du IIIe s. ou du début du IIe s, jalon essentiel dans la connaissance de l'évolution des pratiques funéraires en Languedoc oriental. Cette tombe présentait la particularité de contenir une boucle d'oreille en argent.

La période romaine est marquée par l'étude du chemin du mas de Vignole. La coupe réalisée dans la tranchée 35, révèle la partie est d'un chemin creux, de ses fossés bordiers successifs et un probable secteur funéraire.

En ce qui concerne la voie antique connue à l'emplacement de la route de Saint-Gilles, aucun témoignage n'a été rencontré au cours de ce diagnostic.

D'après le rapport de Gilles ESCALLON
(INRAP)

NÉOLITHIQUE, PROTOHISTOIRE, ANTIQUITÉ

NIMES
Parc Georges Besse II/1, Mas Truchy

La ZAC Parc Georges Besse appartient à la vaste fenêtre d'étude développée dans la plaine du Vistre, au sud de l'agglomération nîmoise, du fait de l'extension de l'agglomération nîmoise en direction du sud, depuis une dizaine d'années. Les terrains explorés sont situés à environ 2 km de la ville antique et entre 100 à 500 m à l'ouest du cours actuel du Vistre. L'emprise des terrains s'étend sur environ 3,5 hectares. Des vestiges couvrant une large fourchette chronologique, du néolithique à l'époque romaine, ont été observés inégalement répartis sur toute la surface 49 tranchées ont été réalisées ; l'apparition des vestiges se situe à une profondeur moyenne de 0,50 m mais peut atteindre par endroits à,70 à 0,80 m. Une série de logs destinés à présenter le profil sédimentaire du terrain, ont été effectués d'est en ouest, perpendiculairement au cours du Vistre.

Au sud-ouest de la parcelle HL 125, se développe un sol néolithique très riche en mobilier. Il correspond à une occupation du pré-Chasséen (autour de 4 700 av. J.-C.). Le caractère exceptionnel de cette découverte est renforcé par la présence de structures associées rarement observées dans ces contextes.

A l'est de la parcelle HM1, le site du Néolithique final a été fortement érodé et son observation n'a été que très partielle. Il faut par contre noter l'intérêt de l'aménagement de dalles calcaires situé plus à l'est qui pourrait correspondre à une sépulture et mériterait une intervention ponctuelle.

Le site de l'Age du Fer est plus difficile à appréhender. Principalement situé au niveau de la villa antique, son étude peut être envisagée lors d'une éventuelle fouille de celle-ci.

La villa montre un bon état de conservation apparent dans sa partie nord, mais semble beaucoup plus érodée au sud, au niveau du bassin. Certains indices (marbre, fût de colonne..), révèlent un édifice relativement luxueux.

Le tracé antique du chemin du Mas de Boudan, est une découverte importante ; l'existence de sépultures sur sa bordure est, n'est pas à exclure.

D'après le rapport de Gilles ESCALLON
(INRAP)

NIMES
Place du Chapitre

ANTIQUITÉ, ANTIQUITÉ TARDIVE, HAUT MOYEN AGE, MOYEN AGE, MODERNE

À l'occasion de la réhabilitation de la place du Chapitre à Nîmes, qui jouxte la cathédrale, deux fenêtres de fouille de 205 et 165 m² ont été ouvertes dans un terrain qui appartenait à l'époque moderne et au Moyen Age en partie aux chanoines et en partie à l'évêque et sur lequel les premiers avaient leur cloître et le second son palais.

Sur l'emprise des fouilles, les vestiges d'une quinzaine d'occupations successives sont conservées sur plus de 5 m d'épaisseur. Ces vestiges témoignent d'une première occupation de type agricole, en marge d'un chenal, remontant probablement au IIe s. av. n. è. et donc antérieure à l'urbanisation du secteur qui n'est englobé dans la cité qu'avec la construction du rempart augustéen.

Les aménagements contemporains de l'édification de l'enceinte urbaine sont très mal conservés sur le site : un niveau de destruction très fin signale peut-être l'éradication d'un habitat et d'un collecteur pouvant remonter à cette période, tandis que dans les environs, des fosses témoignent de la permanence d'espaces ouverts, en friches ou en culture. À la fin du Ier s., le terrain est reconstruit et il semble que l'on soit alors dans un secteur d'habitations privées qui perdureront jusqu'à leur démembrement complet entre la deuxième moitié du IIe s. et la fin du IIIe s. Au sud, la destruction du bâti fait place à un espace ouvert céréalier dont on ne sait s'il s'agit d'un champ ou une aire de dépôt de grains avant engrangement.

Dans le courant du IVe s., le quartier est réinvesti par l'immobilier avec d'abord la construction d'une grande maison sur une parcelle méridionale (maison dont on n'a dégagé que le péristyle), puis, au Ve s., par l'implantation au nord de petites maisons dans le voisinage de la cathédrale sans doute nouvellement bâtie. Au Ve s. toujours, le péristyle de la grande maison brûle et est remplacé par un bâtiment. Ces constructions restent en usage jusqu'à la fin du VIe s. ; un remblai de terre noire montre encore une fréquentation au début du VIIe s., ensuite il n'y a plus de vestiges jusqu'au IXe s.

Aux IXe-Xe s., le terrain est régulièrement exhaussé par des rejets domestiques et des remblais, mais les rares vestiges de murs de cette période, tous au nord et aux abords de la cathédrale, ne donnent pas l'impression d'un bâti dense, bien au contraire. C'est au Xe ou XIe s. que le terrain mitoyen de l'église est reconstruit, avec des petites maisons qui reprennent les limites parcellaires du Ve s. Cet habitat dure peu : le secteur est réaménagé au XIe ou XIIe s., peut-être déjà par les chanoines, mais l'architecture n'est pas caractéristique des bâtiments canoniaux et il s'agit peut-être encore d'habitat privé, plus spacieux toutefois. Cet habitat est reconstruit au tournant des XIIe et XIIIe s., puis de nouveau dans le courant du XIIIe s., cette fois il est plus monumental et semble bien être associé à la présence des chanoines. Au XIIIe s. toujours, les constructions se densifient dans le quartier avec l'édification au sud de deux maisons qui évolueront continuellement jusqu'au XVe s. Ces maisons sont dans l'emprise de l'enclos épiscopal moderne, et appartiennent peut-être déjà à l'évêque au Moyen Age, voire constituent tout ou partie de sa résidence.

Au début du XVIe s. toutes les constructions du secteur sont rasées, les puits et citernes comblés et le terrain est remblayé puis nivelé pour laisser place à un premier cimetière (du XVIIe s. ?) puis à un second du XVIIIe s., géré par les chanoines. Au XVIIIe s. toujours, l'évêque acquiert la partie du terrain au nord qui appartient aux chanoines et y construit les écuries de son nouveau palais, tandis qu'il fait installer au sud des bâtiments de service, une cour et un jardin à la française. Au XIXe s. les annexes du palais épiscopal seront démontées et remplacées par une maison d'habitation avec cave au nord et l'agrandissement du jardin au sud.

Odile Maufras (INRAP)

NIMES
Maison de santé protestante, Avenue F. Roosevelt

ANTIQUITÉ

Ce diagnostic a été réalisé en préalable à un projet immobilier de 2 800 m² environ situé à 350 m du sanctuaire antique de la Fontaine, dans une zone concernée par le développement des espaces urbanisés dès la Protohistoire.

Le secteur de la maison de santé protestante a livré plusieurs points de découverte de sols de mosaïques ou assimilés, confirmant la vocation résidentielle de cette partie de la ville durant le Haut Empire.

Les conditions d'intervention se sont révélées particulièrement délicates compte tenu de l'exiguïté des espaces à tester, de la profondeur des excavations pour atteindre les niveaux archéologiques et de la nature des recouvrements très instables.

Au contact du substrat, les niveaux préromains n'ont pas été observés de manière certaine. Sur la base de rares éléments (tesson de céramique non tournée, niveau anthropisé entre le substrat et le niveau antique), on peut estimer inaboutie l'approche envisagée initialement.

Les niveaux d'époque antique ne sont conservés que dans le sondage 1. Ils semblent absents en 3 et n'on pas et atteint en 2. Dans le sondage 1, un sol de béton blanc uni, aménagé sur un radier de pierre est limité sur l'un de ses côtés par un mur. Des couches d'abandon constituées d'adobe fondue, recouvrent ce sol et semble marquer la présence d'un mur de refend. Le mobilier présent dans la couche suivant immédiatement l'abandon, livre une fourchette chronologique large s'étendant de 40 à 200 ap. J.-C.

L'un des éléments dont il s'agissait de retrouver la continuité lors de cette intervention, est la voie antique observée en 1995. Cette voie, d'orientation nord-ouest/sud-est, se prolonge en partie ouest de la parcelle DV 301 (ouest du sondage 3). Cependant l'emprise de cette voie n'a pas pu être approchée.

Le dernier point concerne la présence de niveaux de jardin reconnus dans les sondages 1 et 3. Dans les deux cas, les sédiments présentent une forte homogénéité, une plus grande richesse en matières organiques que les niveaux sous-jacents, et un mobilier mêlant des éléments d'époque antique et des tessons appartenant aux périodes post-médiévales.

D'après le rapport Michel PISKORZ
(INRAP)

NÉOLITHIQUE, PROTOHISTOIRE, ANTIQUITÉ

NIMES
Le Mas de Vignoles XI

Le diagnostic archéologique Vignoles XI, situé à l'angle est de la route de Générac et au sud de l'autoroute A9, à Nîmes, concernait des parcelles couvrant plus de cinq hectares. Ce secteur de plaine au sud de l'agglomération a déjà fait l'objet d'un grand nombre d'opérations (diagnostics et fouilles). Aussi, c'est dans un contexte particulier de connaissances que l'opération s'est déroulée en essayant de tenir compte au maximum des acquis antérieurs.

Les vestiges mis au jour révèlent une densité très importante d'occupation pour le Néolithique moyen (Chasséen ancien et Chasséen). Ils illustrent la présence d'un site dont il reste à apprécier les modes complexes d'occupation, matérialisé par de nombreux foyers, peut-être des restes de cabanes et des lambeaux de sols piégés dans un cadereau fossile, par de nombreuses fosses et silos, ainsi que par des sépultures (inhumation et incinération). Pour ces dernières, les datations méritent d'être confirmées. Compte tenu des densités de structures déjà rencontrées sur les opérations alentours, on pourrait se situer au centre du site dont les marges se trouveraient à l'est, dans la zone 8 de Vignoles IV, au sud-est, au nord de la zone 1 de Mas Neuf et au sud, il reste encore à diagnostiquer une parcelle dans la ZAC de Vignoles pour mieux intégrer les données enregistrées sur Vignoles III (ouest de la voirie). Côtés ouest et nord, trop peu d'opérations renseignent cette période. Rappelons toutefois la découverte de niveaux stratifiés Chasséen au Damier.

Les autres vestiges datés du Néolithique final/récent semblent plus épars et peuvent être rattachés à la périphérie du site fouillé sur Vignoles IV.

D'autres éléments moins prégnants, mais tous aussi importants, attestent d'une occupation paléolithique déjà relevée dans les opérations voisines (Vignoles V, Cadereau d'Alès). En l'absence de structures clairement identifiées, la localisation stratigraphique des vestiges lithiques et fauniques au sein d'une couche de loess jaune carbonaté ne laisse que peu de doute quant à leur attribution à cette phase ancienne.

Dans la partie ouest du diagnostic, au centre de la parcelle, une concentration de structures datées de la Protohistoire (Ve s. av. J.-C.) révèlent la présence d'un habitat. L'absence de fossés contemporains peut s'expliquer par le choix d'orientation des tranchées.

Enfin, plusieurs fossés et de rares structures en creux semblent marquer un regain d'intérêt pour le secteur durant l'Antiquité (tardive ?), peut-être en lien avec l'établissement de Saint-André-de-Codols tout proche.

Pierre SÉJALON
(INRAP)

ANTIQUITÉ, MODERNE

NIMES
Mas d'Escattes

Une première tranche d'évaluation archéologique a été réalisée en préalable à l'aménagement de la ZAC du Mas d'Escattes sur la commune de Nîmes. L'emprise considérée (environ 5 ha) concerne deux collines calcaires et le fond d'un vallon se développant de part et d'autre de la route de Nîmes au moulin de la Baume (CD n°127). Elle comprend deux sites (AH 263 dit Mas Demouriès I et AH 269 dit Jean Cabane) qui avaient été détectés par une prospection pédestre réalisée, il y a quelques années après des incendies. Le premier se caractérisait par la présence de fragments d'amphores italiques disséminés sur environ 2000 m^2 ; pour le second, se trouvant plus au sud, quelques fragments d'amphores italiques avaient été observés sur un peu plus de 100 m^2. Le diagnostic réalisé avec un engin mécanique muni d'un godet lisse de 1,70 m de large a mis en évidence la faible épaisseur du sol développé sur le rocher formant les collines (0,05 à 0,20 cm d'épaisseur suivant l'irrégularité du substrat). En revanche, le fond du vallon est marqué par une accrétion sédimentaire de 1,40 m de puissance au maximum, le rocher étant recouvert par des limons beiges sur lesquels se développe un sol brun.

Le site de Mas de Demouriès I situé sur la pente sud d'un mamelon, a été circonscrit par l'ouverture de 9 tranchées, dont deux ont livré des murs de pierres sèches permettant de restituer un bâtiment romain (époque républicaine ou Haut Empire) mesurant au moins 6 m de long pour 5,75 m de largeur. Des morceaux de four, de type tanour, disposés à plat, ont été observés contre le mur le plus au nord : ils inclinent à penser que les niveaux de sol, certes peu épais sont conservés par place.

Dans le vallon se développant à l'est du site, le diagnostic a mis en évidence des tranchées de défoncement viticoles (sulci) appartenant à un même ensemble. Elles sont scellées par un sol brun fossilisé recelant de nombreux tessons romains datables du Haut Empire.

Le site Jean Cabane a été circonscrit par trois tranchées. Elles ont permis de constater que le mobilier archéologique vu lors de la prospection pédestre était contenu dans une formation sédimentaire plus ou moins résiduelle colmatant les creux les plus importants du rocher. Au sud et au bord de la plate-forme sommitale de la colline, une tranchée a permis de dégager sous l'emprise d'un long tas de pierre un mur de pierres sèche installé dans la formation sédimentaire recelant du mobilier antique. On notera que la quantité de mobilier croit en se rapprochant du sommet de la colline. Là, la sédimentation est importante (0,50 m d'épaisseur) et le mobilier recueilli n'est plus seulement constitué par des éléments résistants (fragments d'amphores ou de tegulæ). Cela pourrait indiquer qu'un établissement datant de l'époque républicaine ou du Haut Empire se trouve à proximité. Il peut être un peu plus au sud, sur la pente sud du coteau.

Dans le vallon, le diagnostic a permis de recouper un ancien chemin menant, d'après le plan cadastral de 1828, au mas des Muriers aujourd'hui détruit (il existait encore en 1854). La section réalisée montre que la plate-forme de circulation est bâtie, dans un décaissement, autour d'un drain axial. Cette construction est élaborée, mais elle fait appel à une mise en œuvre simple. En dehors du mobilier romain en remploi, il n'y a pas d'élément de datation.

La partie de la ZAC se trouvant au sud du chemin départemental n°127 (dite route de Poulx) recèle trois bornes constituées par des monolithes de calcaire. La plus grande a fait l'objet d'une fouille mais comme les autres, elle reste pour le moment sans datation.

Laurent VIDAL, Sébastien BARBERAN,
Laurent DUFLOT.
(INRAP)

CHRONOLOGIE INDÉTERMINÉE

NIMES
1, rue Solier

Le chantier se situait en pied de pente du Puech du Teil à Nîmes, à 800 m au sud de l'enceinte augustéenne. Il présente l'intérêt d'être sur le tracé d'une importante voie d'accès à la ville antique dont il est désormais admis qu'il s'agit de celui de la voie domitienne, en direction de l'ouest.

La portion de voie observée se présente selon un axe nord-sud. Sa position extra-muros et son éloignement par rapport aux limites de la cité, justifient un surdimensionnement de son emprise. Les traces observées du passage répété des véhicules se répartissent sur une bande dont la largeur est

de l'ordre de 30 m. La majeure partie de ces traces s'inscrit directement sur le rocher qui affleure encore de nos jours sur une moitié de la surface de la zone testée. Le peu de mobilier récolté ne permet pas de préciser la période de fonctionnement de cette voie.

Antérieurement à la voie, les traces d'occupation les plus anciennes ont été observées au niveau du paléosol, sous forme de traces de rubéfaction et des restes charbonneux, non datés. Par ailleurs un ensemble de creusements de plantation, observés de part et d'autre de la voie, sont de datation récente.

D'après le rapport Michel PISKORZ
(INRAP)

PROTOHISTOIRE, ANTIQUITÉ

NIMES
Chemin du Mas de Cheylon

Ce diagnostic a été réalisé en zone rurale, au nord de l'incinérateur de Nîmes. Ces travaux précèdent le creusement d'un bassin de la plate-forme de compostage de l'usine de traitement des ordures ménagères de la ville de Nîmes.

Cette évaluation menée sur une emprise de 10 000 m^2 a permis d'identifier une occupation couvrant l'Age du Fer et l'époque antique.

Les traces de ces occupations se retrouvent de manière anecdotique à l'extrémité ouest de la parcelle, et de manière forte en partie est du site. Dans cette partie, les restes d'un bâtiment, vraisemblablement à vocation agricole, ont été identifiés. Ces vestiges peuvent être mis en relation avec un creusement (puits ?), repéré à une vingtaine de mètres plus au nord. En outre, une couche sédimentaire d'une vingtaine de cm, coiffant les vestiges encore en place, marque une auréole d'occupation à leur périphérie. Elle livre une quantité de débris de tuiles antiques, mais très peu de mobilier domestique.

Le peu d'éléments recueillis dans les tranchées de récupération des murs, permet de proposer une fourchette de datation s'étendant du Ier s. ap. J.-C. jusqu'à la fin du IVe s. voire dans le courant du Ve s.

Des traces d'occupation de l'Age du fer sont présentes sous forme de fosses (plantations ?) ainsi que d'un fossé, mais seule la présence de mobilier mêlé aux nappes sédimentaires masquant ces aménagements, et datées d'époque antiques, permettent cette proposition de datation.

En revanche, la continuité du site néolithique reconnu lors de l'opération 2003, n'a pas été observée et le paléochenal situé en partie ouest de la parcelle n'a pas été recoupé.

D'après le rapport de Michel PISKORZ
(INRAP)

NÉOLITHIQUE, ANTIQUITÉ

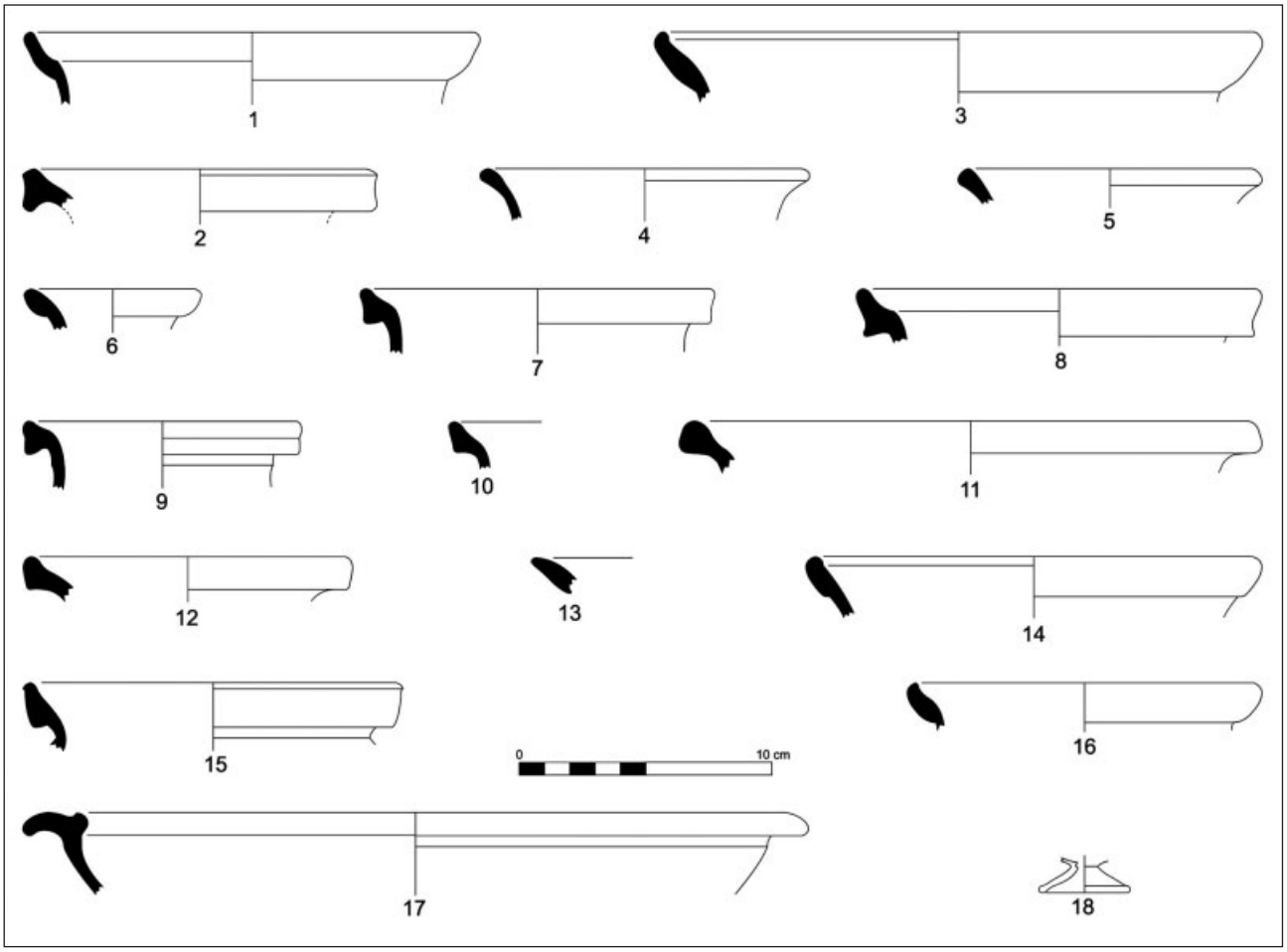
NIMES
ZAC Kilomètre Delta II. 5

Il s'agit de la cinquième tranche d'étude sur l'emprise de cette ZAC et du troisième diagnostic. Ce dernier portait sur une surface de 2,5 ha. Les dix-neuf tranchées ouvertes ont permis d'observer en tout 1500m2 répartis sur l'ensemble de la surface à aménager et à bâtir. Elles ont révélé la présence de quelques éléments dispersés d'une occupation néolithique : deux silos et une sépulture. Cette utilisation extensive de l'espace a déjà été notée pour le diagnostic voisin, sachant qu'un « site » de culture Ferrière se trouve à environ 400m plus au sud. La question reste posée de l'interprétation de ces vestiges : réserves souterraines, ces silos étant la seule marque de l'existence d'unité domestique isolée ou bien enfouissement discret de réserve ou de semence ? Pour la Protohistoire, comme dans le reste de l'emprise de la ZAC (une quinzaine d'hectares) le fait marquant est l'absence de toute trace ou artefact significatif. Est-ce le résultat d'une troncature des sols liée à la proximité d'un « cadereau » (nom des torrents locaux) ou bien une absence réelle d'occupation (espace périphérique)? Il est trop tôt pour répondre.

Pour l'Antiquité, l'espace étudié se trouve entre 100 et 300 m de deux établissements occupés à l'époque romaine et au Moyen Age, il reste donc dans l'emprise potentielle de leurs « territoires de gestion ». En dehors d'une fosse partiellement observée, comblée

dans le troisième quart du Ier s. de notre ère, les faits mis au jour concernent surtout la mise en valeur et la gestion de l'espace agraire (dispersion de tessons liée à l'amendement des terres, borne). Un élément attire l'attention c'est le colmatage ultime d'un fossé (observé dans une seule tranchée) qui est réalisé avec une quantité remarquable de mobilier daté du VIe s. de notre ère. S'agit-il d'un fossé de mise en valeur agricole ou bien d'un élément lié à la proximité d'un habitat ? Il n'est pas possible de le savoir.

Laurent VIDAL, Sébastien BARBERAN
(INRAP)



NÎMES, ZAC Kilomètre Delta II-5 : Le mobilier céramique et la verrerie issus de l'us 7029 (dessin S. Barberan, INRAP).

REDESSAN
Cureboussot

NÉOLITHIQUE, ANTIQUITÉ

Le projet de création d'un lotissement à 300 m au sud du village de Redessan (Gard) au lieu-dit « Cureboussot » ou « les Andalouses » a donné lieu à un diagnostic archéologique en vue d'expertiser l'intérêt patrimonial du terrain concerné. Celui-ci longe la voie domitienne et se trouve entre deux des carrefours de chemins qui desservent Redessan, village d'origine médiévale. Si aucune découverte archéologique n'était signalée sur les parcelles concernées, en revanche plusieurs indices de sites archéologiques sont connus dans les environs qui laissaient présager l'existence de vestiges.

L'opération de diagnostic a montré un site très pauvre où n'ont été décelés que quelques fosses diffuses du Néolithique ou de la Protohistoire, des fossés de limites parcellaires peut-être antiques mais dont l'orientation diffère de celle de la voie antique, et des traces de plantation, de labours et de défonçage d'époque moderne et contemporaine. Le mobilier, extrêmement parcimonieux pour toutes ces périodes montre l'éloignement des habitats et l'occupation la plus intense du site reste celle des lapins de garenne qui y ont percé un réseau dense de galeries.

Odile MAUFRAS
(INRAP)

REMOULINS
Grotte du Taï

La campagne de l'année 2005 a porté sur les 3 secteurs de fouille : la grotte, le porche et le chemin.

Dans la grotte, nous souhaitions poursuivre les observations stratigraphiques (description, prélèvements sédimentaires et micromorphologiques) et terminer la fouille des fosses du Néolithique ancien creusées dans les sables. Ces fosses constituent les toutes premières manifestations de l'occupation épicardiale du site. Leur forme, fréquemment en ampoule, plaide pour une utilisation primaire de silo. Elles contiennent, en dépôt secondaire, de nombreux vestiges, notamment fauniques (rejets culinaires ?) mais également des résidus de combustion (vidange de foyers). Une fois la fouille de ces structures achevée, nous avons mis l'accent sur la caractérisation de la formation sableuse sous-jacente aux niveaux de l'occupation néolithique. Nous avions pu déterminer que ces sables étaient des sables remaniés déposés dans la cavité probablement avant l'Holocène par l'eau mais certains éléments restaient à préciser. Ainsi, un épais décapage a été réalisé au sein de ces sables. D'une manière générale, si on excepte quelques charbons probablement issus des niveaux supérieurs, cet horizon sableux ne livre aucun mobilier archéologique, si ce n'est quelques restes de microfaune accumulés naturellement. Cet important décapage nous a permis de retrouver la séquence stratigraphique déjà observée sur la coupe stratigraphique S04 : les sables reposant sur différents niveaux d'argiles de l'endokarst. Du point de vue des coupes stratigraphiques, des observations complémentaires et de nouveaux prélèvements micromorphologiques ont été pratiqués. A l'issue de la campagne, la fouille de ce secteur est achevée.

Dans la zone du porche, il s'agissait de compléter l'observation de la dynamique sédimentaire et de la séquence stratigraphique et archéologique à l'avant de la cavité. Nous avons ainsi pu mettre en évidence la limite sud de la galerie du Taï et documenter une occupation chasséenne. Celle-ci se manifeste sous la forme d'une US encore fortement marquée par un apport détritique. Pour l'heure, et bien que le mobilier soit assez riche, aucun niveau d'accumulation typiquement anthropique n'a été observé. Il semble donc que l'on soit, de la même manière à ce qui a été observé dans la grotte (pour les mêmes périodes), en présence d'un espace situé en marge d'une zone d'occupation au sens strict (lieu de vie, de production ou de consommation). Ce niveau du Néolithique moyen vient ainsi compléter la séquence néolithique du Taï. D'après les observations réalisées dans la grotte, où il n'avait été perçu que de manière très fragmentaire, ce niveau semble davantage s'étendre à l'extérieur de la cavité.

En ce qui concerne la fouille du secteur extérieur (secteur 1), nous avons pu très tôt reconnaître deux principaux modes d'accumulation sédimentaires liés, d'une part à du colluvionnement, d'autre part à une action anthropique. Ce dernier mode d'accumulation est matérialisé par de véritables sols d'occupation. Ceux-ci sont attribuables à la période Ferrières et appartiennent probablement à un vaste habitat implanté dans le vallon, de part et d'autre de la grotte. La fouille de 2005 a permis de mettre en évidence une chronologie interne à l'occupation Ferrières et de dégager de nouvelles structures en relation avec des activités domestiques. La succession de ces niveaux est notamment matérialisée par plusieurs soles foyères aménagées. La reconnaissance de probables vestiges de terre crue et de véritable niveau de circulation ajoute à l'intérêt de cet horizon Ferrières. D'une manière plus générale, la fouille de ce secteur permet de documenter la dynamique sédimentaire du vallon.

Claire MANEN
(UMR Traces)

ROCHEGUDE
Les Dolmens

Les sondages des dolmens 2 et 3 de Piecourt se sont poursuivis en 2005 alors que le tertre de Piecourt 4 très proche mais plus ou moins ignoré jusqu'alors, a livré une série intéressante de mobilier archéologique. De plus le dolmen des Biaux, séparé des Piecourt par la combe de la citerne, se distingue topographiquement des autres monuments par son implantation en pleine pente, sur un sol chaotique qui a nécessité apparemment un imposant calage de l'un des orthostates.

Piecourt 2

La grande dalle qui recouvrait la majeure partie du fond de la chambre sépulcrale a été relevée, laissant apparaître une mince couche de sédiment, dissimulant un banc rocheux relativement plan.

L'absence de mobilier sous celle-ci est quasi totale, alors que de nombreux fragments d'os ont été dégagés à l'entrée de la chambre. A l'autre extrémité une tranchée a été aménagée transversalement dans

le substrat afin d'y recevoir la dalle de chevet. A l'ouest de cet ouvrage, deux nouvelles pointes de flèches ont été mises au jour ; alors que les deux premières découvertes l'an passé sont lancéolées, celles-ci plus petites, ont une base trapézoïdale.

Piecourt 3
La fouille de la chambre a encore donné six perles discoïdes en calcaire s'ajoutant aux trois trouvées en 2004. Les os et les dents n'ont pas fait défaut non plus. Les tessons se trouvaient essentiellement dans les secteurs ouest et est du tumulus proches du coffre. Le secteur nord s'est avéré défavorisé dans ce domaine. La grande dalle reposant sur le substrat au nord-ouest de la chambre pourrait matérialiser la bordure nord d'un couloir limité au sud par une grosse roche vésiculaire. Cette travée butte contre le muret de plaquettes au-delà duquel on pénètre dans la chambre.

Piecourt 4
Il s'agit d'un tertre au galbe peu prononcé noyé dans la végétation arbustive. Au centre repose à plat une dalle de 1,40m x 1,00m. Le tertre subcirculaire n'excède pas 10m de diamètre. Sous la dalle, une cuvette sommairement creusée de 20cm dans le substrat sous-jacent à la terre végétale, contient la plus importante partie du mobilier : tessons, dents, os, perles (7), et une alêne losangique en bronze. Les tessons sont plus largement répandus autour de la structure. Aucune autre, bâtie, n'a été décelée.

Les Biaux
Son implantation mal aisée n'a pas rebuté pour autant les charbonniers du XXème siecle qui à une dizaine de mètres de là, ont réalisé une plate forme avec muret en pierres sèches sur laquelle ils fabriquaient le charbon de bois. On peut penser qu'ils ont utilisé la sépulture en tant qu'abri et qu'ils y ont fait un « sérieux ménage » ; seuls furent récupérés un fragment de phalange humaine et un petit tesson non tourné. Toutefois dans la zone ouest du tumulus la récolte comprend : des esquilles d'os, une dent humaine, deux tessons non tournés, une perle galbée (diamètre 8mm, épais.5mm) et une perle en tonnelet (diamètre 10mm long. 21mm) toutes deux en calcaire. A 3m à l'est de la structure, le départ d'un manche de poêlon en céramique du XXe s. nous rappelle le passage des charbonniers.

Aujourd'hui les six dolmens de Rochegude, érigés sur le domaine communal, jalonnent un chemin de randonnée ; il appartient à la municipalité de prendre les mesures nécessaires à leur entretien et leur conservation.

Roland SCIMIA
(CREA)

SAINTE-CROIX-DE-CADERLE
Le Temple

MOYEN AGE

Suite au sondage archéologique effectué dans le cimetière de Sainte-Croix de Caderle, le long du mur de la chapelle sud (Cf BSR 2004, pp 105-107), un sondage complémentaire a été réalisé à l'intérieur du temple, au niveau de la travée de chœur, afin de déterminer l'origine des phénomènes de capillarité endommageant principalement les maçonneries de l'abside.

Ce deuxième sondage a révélé l'existence d'une construction primitive ayant servi de fondation à l'église romane. En effet, les maçonneries de l'abside semi-circulaire, datées du XIIe siècle, sont partiellement ancrées dans le blocage des murs Mr 3017 et Mr 3019, dont seuls les parements intérieurs ont pu être étudiés. Cette première construction est également définie par un muret perpendiculaire Mr 3018, axé nord-sud. L'ensemble des maçonneries dessine un plan rectangulaire de 2.60 m de large sur 1.10 m de long (limite du sondage).

Les murs primitifs sont bâtis en petit appareil grossier, composé de moellons irréguliers en grès, plus ou moins assisés. Un mortier de chaux contenant peu d'agrégats, assure la liaison des blocs de parement. Les premières assises de fondation reposent directement sur le sol géologique, caractérisé par une argile bariolée supérieure (keuper-moyen).

La maçonnerie sud, Mr 3017, conserve trois assises d'une hauteur totale variant entre 35 à 55 cm. Les fondations du mur roman Mr 2022 se situent à l'arrière de celle-ci, à seulement 20 cm de distance. L'espacement entre les deux parements a été comblé par de petits blocs de grès et un mortier de chaux très friable contenant un taux d'humidité élevé.

Le mur nord, Mr 3019, est seulement matérialisé par deux moellons de 30 cm de haut sur 20 cm de large. Une épaisse couche de mortier de chaux recouvre ces pierres, servant de mur d'appui à la maçonnerie romane Mr 2023. Comme pour la construction sud, le comblement est caractérisé par un mortier stérile. De toute évidence, les bâtisseurs de l'église romane, par soucis d'économie et de rapidité d'exécution, ont réutilisé les maçonneries Mr 3017 et Mr 3019 pour former le soubassement de la nouvelle abside.

Le mur est, d'une hauteur de 0.60 m, présente

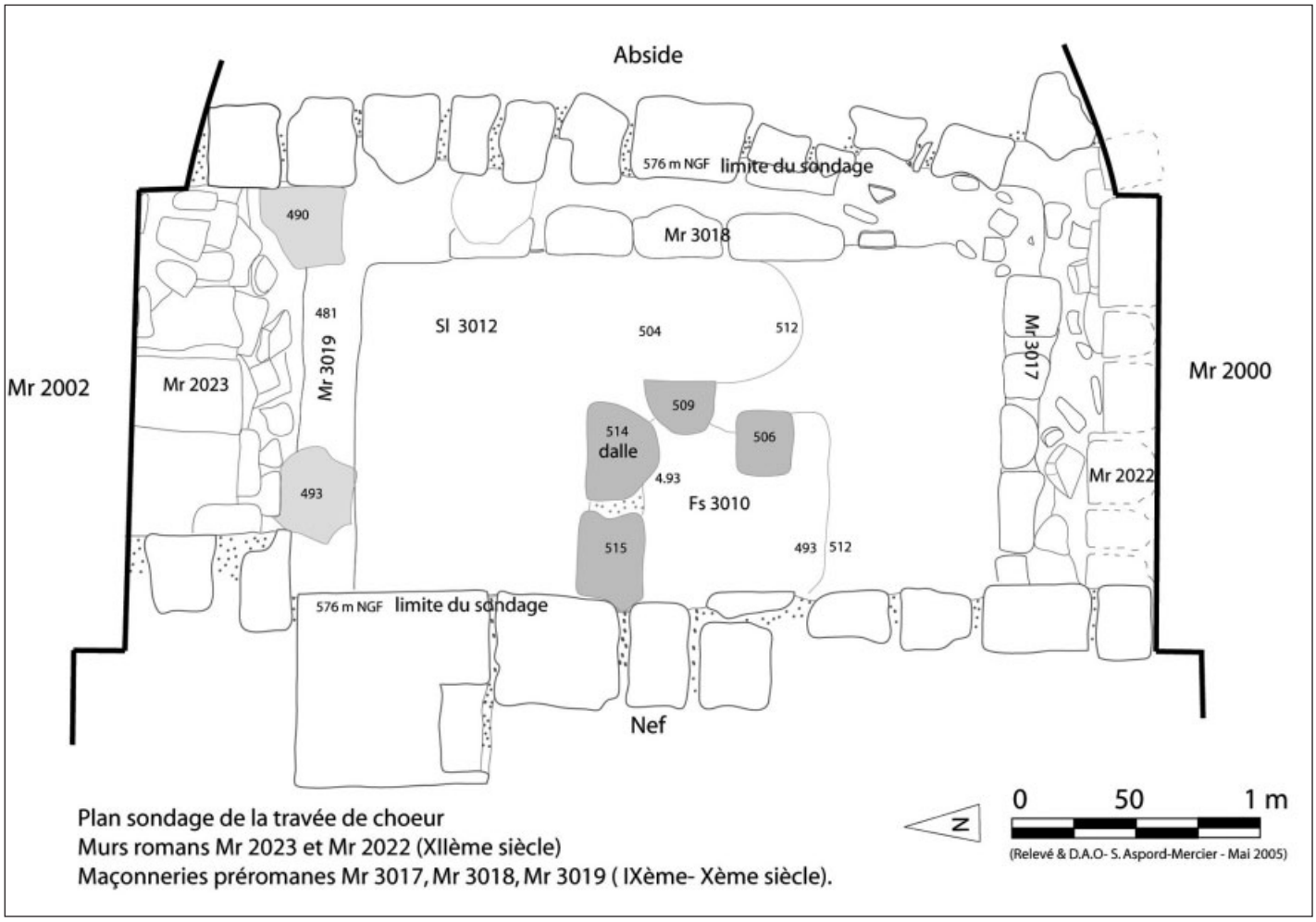
également trois rangs de pose, composés de moellons comparables aux blocs décrits précédemment. En raison des limites du sondage, l'épaisseur de cette maçonnerie n'a pu être déterminée. Une fouille plus étendue vers l'est serait nécessaire pour connaître la largeur et la mise en œuvre du blocage intérieur de la construction préromane.

Un sol de circulation a été retrouvé sur la totalité de l'emprise déterminant l'édifice primitif. Celui-ci est caractérisé par un lit de chaux compact contenant de nombreux nodules de chaux de 5 à 10 cm de diamètre sur lequel quatre dalles en grès demeuraient en place. Celles-ci encadraient une fosse, FS 3010, dont la fonction n'a pu être déterminée au stade de cette étude. Parmi le mobilier archéologique découvert dans la couche de nivellement du dallage figurent plusieurs fragments de charbon de bois, une petite dalle en terre cuite brisée et un os taillé marqué d'un décor géométrique déterminant des stries parallèles.

En résumé, les maçonneries Mr 3017, Mr 3018 et Mr 3019, partiellement mises au jour laissent nettement entrevoir le plan d'un bâtiment quadrangulaire antérieur à l'église romane. Au regard de la mise en œuvre des structures bâties, cet édifice pourrait désigner une partie de la villam Caderilam dont la première mention connue apparaît en 892 dans le cartulaire de Notre Dame de Nîmes.

Les indices recueillis ne permettent pas d'attribuer une fonction précise à cette construction. Un habitat a pu subsister avant l'édification de l'église romane. Toutefois, les murs Mr 3017, Mr 3018 et Mr 3019 peuvent également définir le chœur quadrangulaire du premier monument chrétien de Sainte-Croix-de-Caderle.

Sophie ASPORD-MERCIER



SAINTE CROIX DE CADERLE, Le Temple : Plan sondage de la travée de chœur (Sophie Aspord).

SAINT-GILLES-DU-GARD
Rue des Tourterelles, Quartier Saint Pierre

ANTIQUITÉ, MODERNE

Un diagnostic archéologique a été réalisé sur un terrain d'environ 6000 m² en périphérie septentrionale du bourg monastique de Saint-Gilles. L'emplacement est mitoyen au rempart du bourg et connu depuis les années '70 pour avoir été occupé par des artisans potiers et bronziers du Moyen Age puis par un cimetière moderne (Thiriot 1975).

Le diagnostic a précisé la topographie des éléments défensifs du bourg par l'observation du rempart et la découverte du fossé extérieur. Le site potier, en dépit de destructions consécutives à l'enfouissement de déchets ménagers en 1972, conserve encore plusieurs fours en place et au moins un bâtiment artisanal. La densité des tombes dans le cimetière moderne et leur organisation ont pu être appréhendées. L'ensemble des vestiges des occupations anciennes au nord du fossé défensif est dans un très bon état de conservation puisqu'en l'absence de cultures sur la parcelle, le paléosol médiéval et moderne est encore en place.

Odile MAUFRAS
(INRAP)

SAINT-HILAIRE-DE-BRETHMAS
ZAC Saint Hilaire

DIACHRONIQUE

Cette opération de prospection inventaire concerne une zone d'environ 250 ha, délimitée par le périmètre d'un projet de ZAD à vocation touristique à l'est du territoire de Saint-Hilaire-de-Brethmas.

Encore préservé de l'urbanisation, se secteur au cœur duquel se trouve le site archéologique de la grotte de la Rouquette, paraît très sensible. Le création de plusieurs ZAC avec golfs, hébergements, extension d'habitat permanent, développement économique, ainsi que l'ouverture d'une nouvelle voie pour desservir ces aménagements, risquent de mettre en péril le patrimoine archéologique Saint Hilairois.

Alors que déjà certaines parcelles sont à l'abandon et que la lisibilité au sol diminue, il était nécessaire d'établir un premier inventaire des sites repérés à ce jour à l'intérieur du périmètre. Le travail a consisté à les répertorier avec une notice détaillée pour chacun. Leur localisation précise au GPS, le positionnement sur le plan cadastral et sur carte IGN, ainsi que les photos et dessins constituent une base de données qui permettra d'anticiper sur d'éventuelles destructions.

Vingt-deux notices ont été rédigées. Elles concernent des sites connus de longue date, signalés par Jean Salles et mentionnés dans la Carte archéologique du Gard auxquels viennent s'ajouter des sites inédits, essentiellement des stations de surface où des observations significatives ont été faites.

L'inventaire n'est pas exhaustif. A l'heure actuelle, toutes les parcelles ne sont pas examinées et certains points repérés sont en attente de confirmation. Les sites de faible emprise ont pu échapper aux recherches, de même que ceux masqués par la végétation ou l'accumulation des sédiments.

Les résultats mettent en évidence une occupation humaine bien marquée dont les traits généraux connus avec les précédentes enquêtes, se trouvent confortés par de nouveaux gisements.

le Néolithique s'impose et se nuance avec des traces du néolithique moyen aux côtés de six gisements du Néolithique final, le secteur de la Rouquette étant particulièrement bien documenté.

La période gallo-romaine s'affirme avec quatre nouveaux sites, du début de notre ère, s'ajoutant aux sites connus de Trouillas, Mas de Lar et Brethmas.

La nouveau réside dans la découverte de témoins du Paléolithique moyen, élargissant la fourchette chronologique de fréquentation de ce secteur.

Les implantations sont diverses. La plupart semblent être de modestes établissements au statut et à l'attribution chrono-culturelle souvent flous en raison de la rareté de la céramique et de la forte anthropisation mêlant les traces.

Toutefois, malgré ces données incomplètes, les résultats provisoires de la prospection montrent le réel potentiel archéologique de ce territoire dont l'occupation humaine a pu être quasi permanente jusqu'à nos jours. Ainsi l'attractivité de la Rouquette et celle de son environnement immédiat, est confirmée, avec des sites de périodes différentes qu'il reste à affiner.

L'état d'avancement des recherches et la topographie de certains secteurs à forte sédimentation permettent de penser que d'autres vestiges enfouis restent à découvrir. Ils pourraient venir combler les lacunes chronologiques actuelles.

Suzanne VARÉA

SAINT-HIPPOLYTE-DE-MONTAIGU

Carrière de Soleyron

Ce diagnostic avait pour objectif de reconnaître la présence d'occupations appartenant au paléolithique supérieur ou au Néolithique final dans le prolongement du vaste site identifié en 2004 (Escallon 2004). Cette intervention (tranche 2 de 47 000 m^2) est programmée en prévision de l'extension vers l'ouest de la carrière de grès quartzite déjà en cours d'exploitation (tranche 1).

L'emprise du projet est située dans un secteur de garrigue à chêne vert particulièrement dense. Elle occupe le sommet et les pentes sud d'un relief de colline de direction est/ouest constituant la bordure d'un large synclinal comblé dans sa partie centrale par des argiles sableuses et marqué sur ses marges nord et sud, par des affleurements verticaux de roches quartziques. Ce secteur géographique (communes de La Capelle et Masmolène, St Hippolyte de Montaigu et St Victor des Oules), a montré par le passé un important potentiel archéologique (prospections Albert Ratz et François Féraud principalement).

Ce diagnostic a livré des traces lâches d'une occupation durant le Néolithique jusqu'aux périodes modernes. Pour les périodes anciennes, un sol d'occupation néolithique, a été observé et en partie fouillé, à l'extrémité ouest de la zone explorée. Ce sol livre une grande partie des composantes d'un habitat : débris céramiques, silex de natures très variées, haches polies…, mais aucune trace de foyer, ni aucune construction permettant de rattacher ce sol à des structures bâties. Par ailleurs, des traces fugaces de fréquentation sont à noter. Des tessons de céramique modelée ainsi que des éclats de silex issus d'un débitage soigné sont à signaler dans une partie des tests manuels qui ont été réalisés.

Il est difficile, sur la base de ces quelques indices, souvent atypiques, de proposer une carte de répartition du site durant le Néolithique, tout au plus peut-on suggérer une fréquentation lâche, sur la base, par exemple, d'un pastoralisme qu'il est tentant d'associer au village Ferrière et Fontbouisse dégagé en 2004 lors de la première tranche d'expertise archéologique. La concentration et la variété des indices observés en partie ouest du site, sont, en revanche, singuliers et pourraient laisser supposer la proximité dans cette direction d'un autre noyau d'habitation. Ceci n'est cependant qu'une hypothèse.

Pour les périodes récentes, les indices sont peu nombreux. Le seul test qui ait livré du mobilier est un petit abri situé au sud du sondage 12. La céramique qui y a été récoltée appartient à une période pouvant s'étendre du XVIe au XVIIIe s.. On peut supposer pour ces périodes modernes, une fréquentation du site sur la base d'un pastoralisme comme pour les périodes précédentes.

Reste la question des aménagements de pierres observés sur le site. L'absence de mobilier associé ne permet d'avancer aucune datation pour leur mise en place. Il peut s'agir d'aménagements néolithiques, comme de constructions plus récentes. On peut voir là des limites parcellaires ou d'enclos liés à l'élevage.

Cependant les difficultés d'accès au terrain sont loin d'avoir permis de répondre à toutes les questions, notamment celles qui concernent les lieux sépulcraux pour le Néolithique et les traces d'éventuelles occupations paléolithiques qui n'ont pas du tout été perçues durant cette intervention.

D'après le rapport Michel PISKORZ
(INRAP)

Le sondage du bas fourneau du Gravas a été conduit sur 20 m2 durant une semaine, en avril 2005, dans le cadre d'une thèse de doctorat sur la métallurgie du fer en France méditerranéenne de l'Antiquité au début du Moyen Age au sein de l'Université Montpellier III-Paul Valéry (34), de l'UMR 5140 « Archéologie des sociétés méditerranéennes » (Lattes, 34) et de l'UMR 5060 - IRAMAT « Laboratoire de Métallurgies et Cultures » (Belfort, 90). Cette opération archéologique se place dans la continuité des travaux réalisés dans le Bois des Lens dans les années 1970-1980 par J.-C. Bessac et R. Bonnaud, lesquels ont permis l'étude de nombreuses carrières, mais aussi la découverte de onze bas fourneaux – dont celui du Gravas – et la fouille de l'un d'entre eux au Dévenau (Montpezat, 30) (Bessac et al. 1979 ; Bessac 1986 ; Bessac, Bonnaud 1998).

Le bas fourneau du Gravas est une structure de réduction directe du minerai de fer pisolithique qui a vraisemblablement fonctionné vers la fin du IVe siècle de notre ère, selon deux datations 14C réalisées sur des charbons de bois prélevés dans le fond de la cuve (Gd-12783 et Gd-12784). Isolé de toute occupation traditionnelle, ce site ne comprend pas de céramique ni d'autre mobilier domestique. Il a uniquement livré plus de 350 kg de rebuts métallurgiques. Très bouleversé par le percement d'une piste DFCI, il n'est que partiellement matérialisé par la partie excavée de son aménagement : une fosse, en forme de 8, structurée par des blocs en calcaires et de l'argile locale, dans laquelle se trouvent un très grand nombre de charbons et de scories de réduction écoulées. Suivant le matériel découvert, son élévation était très probablement construite avec du calcaire local, des *tegulae* et de l'argile réfractaire. Quelques blocs de grès importés des environs semblent également être utilisés plus ponctuellement. Malgré son caractère excavé, l'évacuation des déchets de la réduction procédait essentiellement par écoulement dans une des moitiés de la fosse. Sur l'autre s'élevait le bas fourneau à proprement parler. Le fond de sa cuve ne piégeait en effet qu'une petite partie des déchets de réduction que l'on nomme scorie de fond de four. Si la ventilation naturelle était peut-être utilisée, il est certain que l'aération forcée était également employée par l'intermédiaire de souffleries manuelles et de blocs tuyères cylindriques avec une base plate permettant de faciliter leur logement dans la paroi du bas fourneau.

Une fois réduit, le fer était au moins grossièrement épuré sur place, dans un foyer de forge rudimentaire, excavé directement dans le substrat, à 120 cm au sud-ouest du bas fourneau. Très modeste, sa forme rompt avec l'image massive traditionnelle que nous avons de ces foyers d'épuration, mais montre en revanche de grandes similitudes avec des exemples ethnographiques africains (Echard 1968 ; Huysecom 1996). D'après les analyses métallographiques (Fluzin et al. 2000) de huit déchets échantillonnés, conduites par nos soins dans le « Laboratoire de Métallurgies et Cultures » (UMR 5060-IRAMAT), la qualité du métal semble être hétérogène, puisqu'elle varie de la ferrite ($C \leq 0{,}02$ %) à la fonte ($C \geq 1{,}7$ %). Cet aspect est caractéristique des métallurgies antique et médiévale qui possèdent un rendement assez faible et des mécanismes de réduction que l'on qualifie d'hétérogènes par rapport à notre référent, les époques industrielles. Les observations faites au Gravas ne signent cependant pas une incapacité à produire correctement du fer. Elles s'inscrivent totalement dans les techniques de production précisément reconnues pour des périodes sensiblement comparables dans l'est de la France et en Suisse (Mangin 2004).

Les pisolithes ferreuses constituent le minerai de fer réduit dans le bas fourneau du Gravas. Elles sont abondantes dans tout le massif du Bois des Lens. Si leur ramassage peut être pratiqué en surface, il peut également être mis en œuvre par des travaux de creusement plus importants d'extraction de l'encaissant argileux, comme celui identifié par J.-C. Bessac et R. Bonnaud à quelques centaines de mètres du Gravas, sur le site des Garrigues. Aucun indice archéologique ne relie ces deux sites, mais leur proximité géographique, permet d'envisager sérieusement cette hypothèse. Ce minerai pisolithique a l'avantage d'être facilement exploitable. De plus, son traitement est léger et rapide, puisque qu'il faut uniquement le laver, afin d'éliminer l'argile résiduelle qui l'enrobe. Moins systématiquement, il est grillé et parfois concassé pour éliminer l'humidité et concentrer les oxydes de fer, mais ici, aucune installation de ce type n'a été découverte. Enfin, les pisolithes ferreuses sont particulièrement attractives pour une troisième raison : elles font partie des minerais les plus concentrés, avec une teneur en oxyde de fer variant entre 55 % et 75 % suivant les zones.

En sommes, le bas fourneau du Gravas témoigne d'une production artisanale de fer tardo-antique probablement locale, mais certainement moins discrète que ce que l'on pouvait penser au premier abord. Plus avant, ces recherches soulèvent de nouvelles questions notamment sur la chronologie des autres bas fourneaux du Bois des Lens surtout si l'on considère la datation haute établie au Dévenau par J.-C. Bessac et R. Bonnaud : fin du Ier

siècle avant notre ère. Tous ces lieux de réduction correspondent-ils à une activité qui s'est échelonnée durant toute la période romaine jusqu'à l'Antiquité tardive ou existe-t-il une période qui cristallise l'essentiel de la production ? Enfin, cette fouille vise à montrer que le Midi méditerranéen n'est pas dépourvu de lieux de réduction du minerai de fer et que, si les recherches ont été pendant longtemps balbutiantes, il n'en demeure pas moins que le sujet reste central surtout quand l'on considère l'importance du matériau fer dans nos sociétés depuis la fin de la Protohistoire.

Gaspard PAGÈS
doctorant UMR5140

Bibliographie :

Bessac et *al*. 1979

BESSAC, J.-C., BONNAUD, R., PY, M., Prospections et sondages archéologiques dans la partie sud-est du Bois des Lens (Gard), Bulletin Annuel de l'Ecole Antique de Nîmes, Nîmes, n° 14, 1979, p. 41-83.

Bessac 1986 : BESSAC, J.-C., Carrières antiques du Bois des Lens (Gard) : Inventaire préliminaire, Revue archéologique de Narbonnaise, n° 19, 1986, p. 159-182.

Bessac, Bonnaud 1998 : BESSAC, J.-C., BONNAUD, R., Sidérurgie antique dans le Bois des Lens, in : Recherches sur l'économie du fer en Méditerranée nord-occidentale, M. FEUGÈRE, V. SERNEELS (Dir.), Montagnac, Monique Mergoil (ed.), 1998, p. 142-149 (monographies instrumentum, n°4).

Echard 1968 : ECHARD, N., Noces de feu : métallurgie en pays Hawsa, Niger, France, 1968 (Film, 32 min).

Fluzin et al. 2000 : FLUZIN, P., PLOQUIN, A., SERNEELS, V., Archéométrie des déchets de production sidérurgique. Moyens et méthodes d'identification des différents éléments de la chaîne opératoire directe, Gallia, n° 57, 2000, p. 101-121.

Huysecom 1996 : HUYSECOM, E., Inâgina : l'ultime maison du fer. Métallurgie en pays Dogon, Mali, Suisse, 1996 (Film disponible sur :

http://anthro.unige.ch/galerie/inagina/index.html).

Mangin 2004 : MANGIN, M. (Dir.), Le fer, Paris, Errance (ed.), 2004, 239 p. (Collection «Archéologiques»).

ANTIQUITÉ,
ANTIQUITÉ TARDIVE, MOYEN AGE

SAINT-QUENTIN-LA-POTERIE

Grèses et Massargues
Grèses et Massargues V

Des sondages ponctuels ont été réalisés du 3 au 31 Juillet 2005 sur les sites voisins des Grèses et Massargues et des Grèses et Massargues V. Ces investigations ont eu pour objectif la caractérisation de sites ayant abrité durant l'époque romaine des ateliers de taille de meules. En témoigne la découverte sur chacun d'eux, à l'occasion d'une précédente campagne de prospection, de nombreuses ébauches de meules à main et d'éclats de taille. Le matériau constituant ces rebuts est un microconglomérat qui trouve son origine dans une meulière située à quelques centaines de mètres des deux sites en question. Les ébauches de meules étaient ainsi extraites en carrière, avant d'être acheminées sur des ateliers de taille afin d'y effectuer dégrossissage et finition.

Concernant le site des Grèses et Massargues V, des éclats de taille et des ébauches de meules sont assez fréquemment observés dans les couches archéologiques d'époque médiévale qui ont été retrouvées. Ils témoignent d'une importante récupération des rebuts d'un atelier de taille romain devant se situer en un point du site, mais qui n'a pu être localisé.

Toutefois, ces sondages ont permis de préciser l'étendue et l'évolution d'un site peu connu en prospection du fait de son emplacement en zone boisée : le secteur du site occupé durant l'époque romaine se développe en bordure d'un coteau calcaire, sur une superficie d'environ 3000 m2. Il a fait l'objet de trois sondages d'une superficie de 4,5 m^2 chacun. Un mur bien bâti à liant de mortier, associé à des niveaux du Haut Empire, a ainsi été exhumé. Conservé en élévation sur une hauteur de 0,3 m, il présuppose une bonne conservation des vestiges antiques. Dans un autre sondage, le dégagement de trois silos médiévaux indique la présence d'une aire d'ensilage qui réinvestit l'établissement antique. Aucun niveau archéologique du Bas Empire n'a en revanche été retrouvé, mais ils doivent être non loin, comme le suggère la présence de mobilier de cette période trouvé en position résiduelle dans des niveaux médiévaux. C'est pour cette époque en effet que l'on suppose l'installation d'un atelier de taille de meules sur le site, ceci en fonction notamment de la datation des meules saint quentinoises issues de sites de consommation.

Directement en amont du site antique, l'observation de constructions médiévales semble témoigner d'un déplacement de l'occupation sur le coteau calcaire durant cette période : un sondage de 18 m² a permis de dégager deux murs parallèles très arasés, associés à des niveaux des Xe-XIe s.

Encore un peu plus en amont, un sondage de 22 m² a été effectué sur la partie du site caractérisée par la présence de nombreux murs en pierres sèches construits avec de très gros blocs de pierre disposés le plus souvent de chant. Occupant 4 hectares, ces vestiges avaient préalablement été reconnus en prospection. La grande homogénéité dans la mise en œuvre peu commune de ces murs suggère un ensemble de constructions contemporaines. Deux pièces accolées déterminant un rectangle allongé d'au moins 13,5 m de long, pour une largeur de 4,7 m, ont ainsi été partiellement dégagées (fig. 1). L'élévation maximale des murs atteint 1,20 m. Les blocs employés dans la construction proviennent du débitage, en fonction des diaclases, du substrat rocheux constitué de calcaire urgonien et présent in situ. Leur longueur varie de 0,45 à 2 m, pour une hauteur maximale de 1 m. Seuls des niveaux de démolition ont été retrouvés, dont un niveau d'effondrement d'une toiture en lauzes. Ceux-ci reposent directement sur le substrat rocheux, dont quelques irrégularités notoires, non atténuées, rendent difficile son utilisation directe comme niveau de sol. Le mobilier collecté permet de dater ces vestiges des XIIe-XIIIe s. En revanche, sa présence en faible quantité semble exclure l'existence de pièces d'habitat (bergerie… ?).

Concernant le site des Grèses et Massargues, seul un petit sondage de 4,5 m² a été réalisé. Il a permis de retrouver deux fosses creusées dans un sédiment naturel, dont une qui semble d'extension importante. Leur comblement comprend de nombreux éclats de taille de meules, ainsi qu'une belle ébauche de catillus, indices de la présence, dans les environs immédiats, d'un atelier de taille. Le mobilier associé est du Bas Empire et confirme ainsi l'hypothèse d'un essor de l'activité meulière locale durant cette période. Afin de mieux caractériser cet artisanat peu connu, c'est des deux sites diagnostiqués celui-ci qui semble désormais présenter le plus d'intérêt en vue d'une fouille programmée à venir.

Samuel LONGEPIERRE
(doctorant, Université d'Aix-Marseille I : IRAA)

SAINT-QUENTIN-LA-POTERIE, Grèses et Massargues : Vestiges de constructions des XIIe-XIIIe s (Samuel Longepierre).

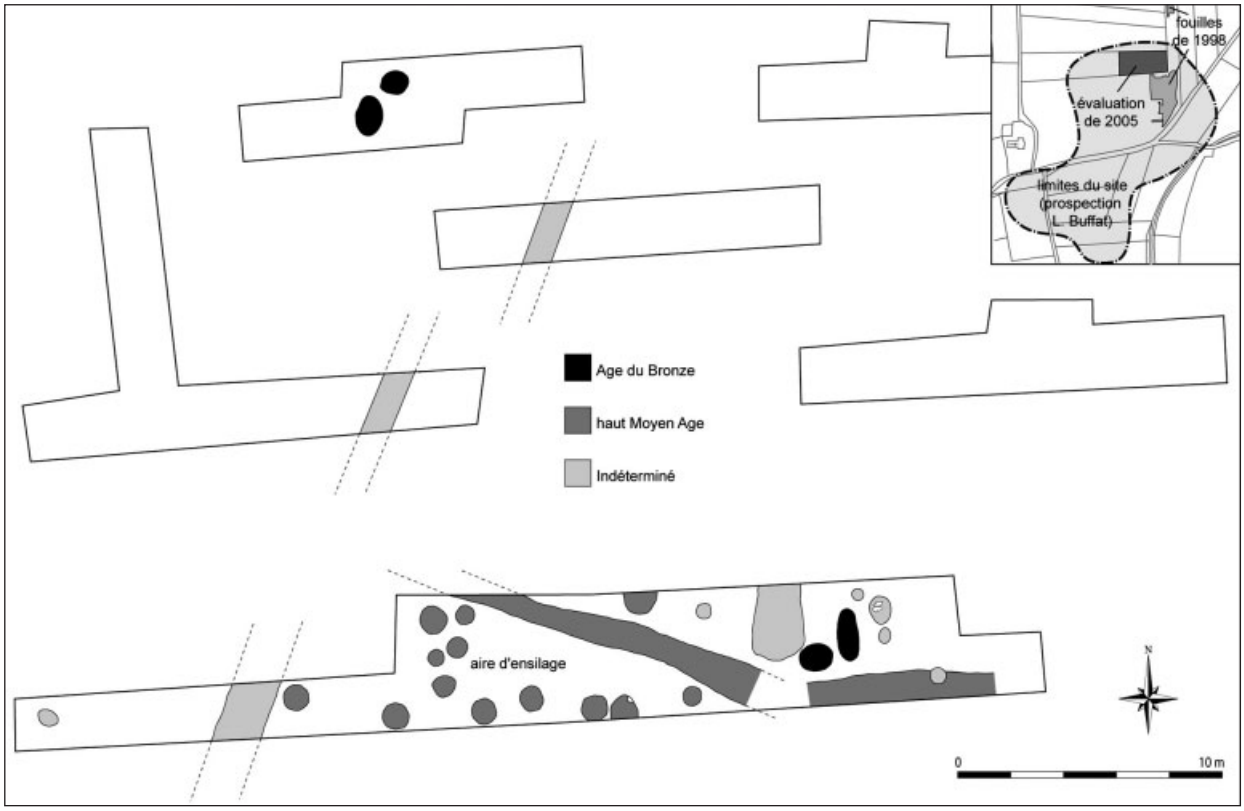
SAINT-VICTOR-LA-COSTE
Mayran

Une brève opération programmée (2 semaines) a été menée sur la partie du nord du site de Mayran à St-Victor-La-Coste. Elle a été réalisée à l'occasion d'un arrachage de vignes sur une des parcelles qui couvre ce vaste ensemble archéologique, en partie fouillé dans les années 1990 (vestiges de l'Age du Bronze épars et site de *villa* se développant sur 4 ha entre la période augustéenne et le XIIIe s).

Les sondages, positifs comme négatifs, pratiqués sur la parcelle ont d'abord permis de préciser un peu plus l'étendue des zones d'habitat liées à ce site. Il semble que la limite nord de l'établissement antique ait été atteinte. De fait, aucune structure clairement antique n'a été mise au jour. Mais pour toutes les autres périodes historiques, la parcelle 123 marque bien le passage de la zone de travail et d'habitat aux espaces de culture.

La présence de vestiges de parcellaires médiévaux, et l'absence d'autres structures antiques ou médiévales au nord de la parcelle, vont dans ce sens. L'essentiel des structures découvertes sont des silos médiévaux, datant visiblement de la période carolingienne et de la fin du haut Moyen Age. Signalons enfin que quelques creusements protohistoriques (dont un silo de l'Age du Bronze) viennent compléter les quelques structures découvertes lors des fouilles des années 1990. Ils confirment une occupation du site pour ces périodes dont l'organisation spatiale demeure encore largement inconnue.

Stéphane ALIX
(INRAP)



SAINT-VICTOR-LA-COSTE, Mayran : évalutation 2005, plan général des vestiges (DAO Stéphane ALIX).

LES SALLES-DU-GARDON
Château de La Tour

Implanté à 196 m NGF d'altitude, le castrum de la Tour domine une partie de la vallée du Gardon comprise entre les villes de la Grand-Combe et d'Alès. Le site, composé d'un ensemble castral en ruines et d'un village attenant habité, constitue, de nos jours, un hameau de la commune des Salles du Gardon. La présence d'une carrière, exploitée jusqu'à la seconde moitié du XXe s. a fortement fragilisé et endommagé la forteresse. Les limites d'extraction, très proches au nord-est du castrum, ont indirectement contribué à la disparition d'une grande partie de l'enceinte, et peut-être de divers logis.

Raisons de l'intervention

Le castrum de La Tour et la chapelle Saint-Pierre sont inscrits au titre des monuments historiques depuis 1963. Délaissée depuis longtemps, la tour seigneuriale était enfouie sous une opulente végétation et peu accessible. Sous l'impulsion de l'association locale, d'importants travaux de débroussaillage ont été entrepris au cours de l'année 2004 en vue de la mise en valeur du site. La commune d'Alès, propriétaire de l'édifice, a ensuite engagé des travaux de consolidation et de mise en sécurité de la tour seigneuriale. Le projet, établi par les services techniques de la ville, a été soutenu et suivi par le service départemental de l'architecture et du patrimoine du Gard.

En l'absence d'études architecturales, le service régional de l'archéologie a souhaité une analyse détaillée du bâti (plans, élévations, coupes) afin de compléter la datation et la connaissance des châteaux forts de la région. L'archéologie du bâti a permis d'orienter les choix de restauration des baies ruinées du dernier étage et notamment la restitution d'une niche en plein cintre surmontant la porte ouest.

Résumé Historique

Le site de La Tour, malgré l'étroite cohabitation de deux châteaux, d'une chapelle, de plusieurs enceintes et de divers logis dispersés dans le village, n'a jamais fait l'objet de recherches historiques précises. En raison de sources manuscrites laconiques, l'histoire du lieu est souvent rattachée, par les érudits locaux, au castrum du Puech et à l'abbaye de Cendras.

La première mention d'un seigneur de La Tour, connue à ce jour, apparaît en 1163 dans un acte d'hommage et de fidélité, adressé en faveur du seigneur d'Alès. Bernard de La Tour est désigné comme étant l'un des principaux témoins lors du partage de la coseigneurie d'Allègre. En 1206, Guillaume de la Tour, probablement frère du précédent, succédait en tant qu'abbé de Cendras à Pierre Arnaud.

Au cours de la seconde moitié du XIIIe s., la famille de La Tour s'allia à la maison de Maltortel, et étendit ses possessions en Uzège. En 1272, Raymond de La Tour, frère de Guillaume de Maltortel, possédait divers droits et propriétés au castrum de Saint-Quentin, près d'Uzès. Une seconde alliance fructueuse fut contactée en 1393 lors de l'union de Guillaume de La Fare et d'Almueys de Montclar, fille de Sybille de La Tour. A partir de cette date, l'histoire du site est rattachée à la famille de La Fare. Divers actes de transaction et de succession furent alors rédigés et signés au castrum de La Tour. Parmi ceux-ci figure le contrat de mariage de noble et puissant André de Budos, chevalier seigneur de Budos et baron de Portes-Bertrand, avec Cécile, fille naturelle et légitime de noble et puissant Guillaume de La Fare, chevalier, seigneur de La Fare et Montclar, seigneur de La Tour. L'acte fut signé en 1433, à Saint-Pierre de La Tour, dans la maison des seigneurs Guillaume et Pierre de La Tour en présence de nombreux témoins.

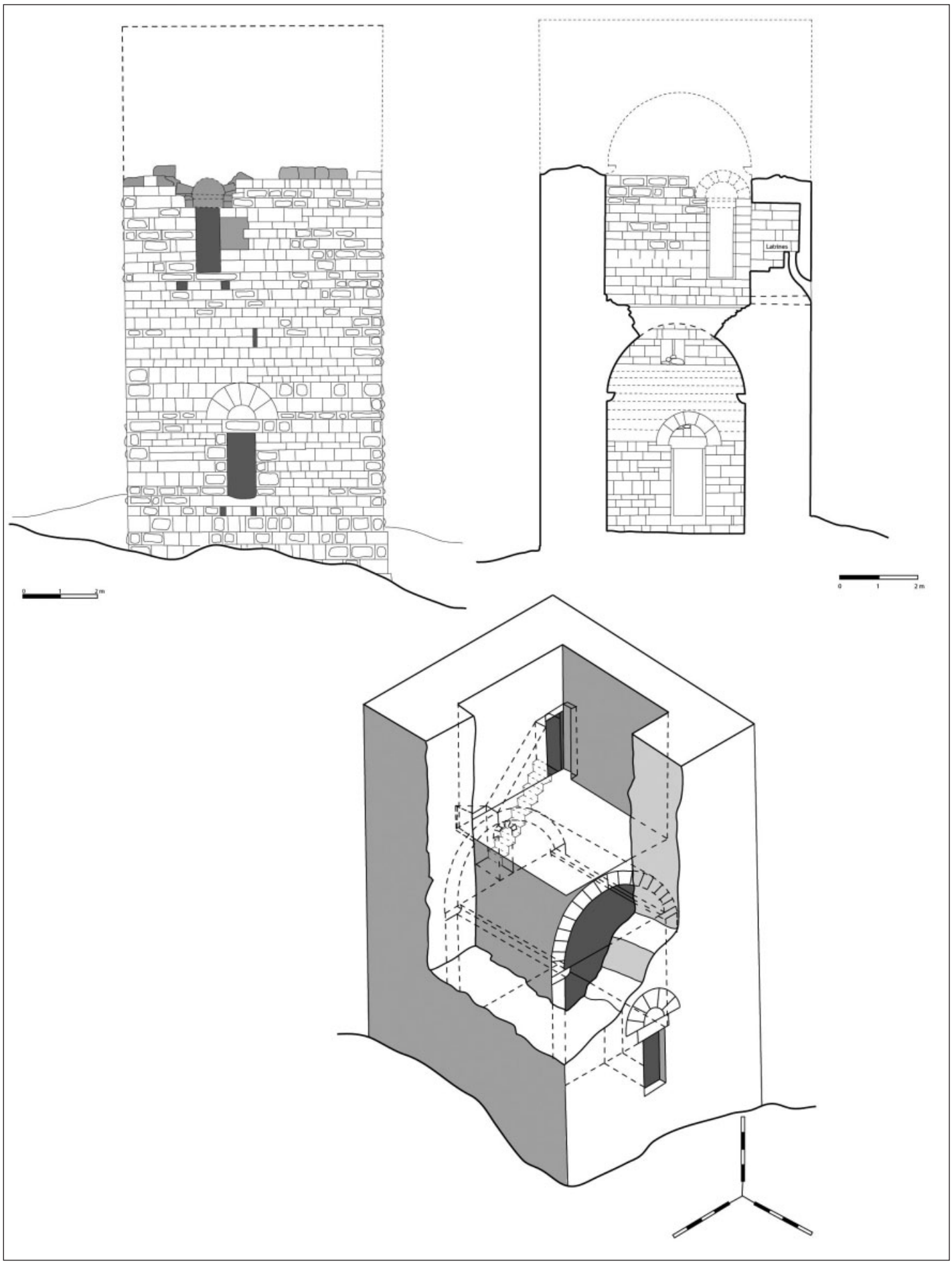
Le château demeurait encore la propriété des seigneurs de La Fare en 1636, lorsque le baron Jacques de La Fare dressa l'inventaire de ses possessions et droits dans la région.

Composition et caractéristique de la tour seigneuriale

Aujourd'hui isolée dans le paysage, la tour s'élève sur une hauteur moyenne de 11 m et comporte un plan, presque carré, de 7.10 m de long sur 7.40 m de large, hors œuvre. L'espace intérieur est caractérisé par une seule pièce étroite par niveau, d'une superficie de 15 m2. L'édifice compte actuellement trois niveaux correspondant à un rez-de-chaussée accessible depuis l'ouest, un premier étage intermédiaire desservant un escalier intérieur, et un deuxième étage largement ouvert vers l'ouest et l'est. La partie sommitale, aujourd'hui disparue, a été soigneusement démontée à une date inconnue, comme en témoigne la régularité des dernières assises de construction, dépourvues des pierres de taille des parements.

Le rez-de-chaussée

L'accès, situé à environ 2 m de haut par rapport au terrain actuel, s'ouvre sur le côté ouest, versant protégé de la tramontane. La porte d'entrée mesure 1.80 m de haut sur 0.75 m de large. Elle est encadrée par des moellons à bossage rustique irrégulièrement taillés au marteau ou au pic. Un linteau surmonté d'un arc de décharge au tympan maçonné couvre celle-ci. Ce type d'ouverture caractérise également l'entrée de la tour du Puech de Cendras, des châteaux de la Garde-Guérin, de Durfort, de Roquemaure et de Sommières. Le rez-de-chaussée ne comporte aucune autre ouverture et présentait, à l'origine, un



SALLES DU GARDON, Castrum Saint-Pierre de La Tour : Tour seigneuriale : façade ouest, coupe Nord-Sud et axonométrie (Relevé et D.A.O: S. Aspord-Mercier).

volume de 3.60 m de haut couvert d'un plafond avec un plancher en bois supporté par des corniches en quart de cercle.

Le premier étage intermédiaire
Le premier étage correspond à une pièce étroite voûtée en berceau plein cintre. Avant effondrement, la hauteur au centre du voûtement était de seulement 1.80 m. Par ses dimensions, ce niveau constitue un étage intermédiaire permettant d'une part, d'assurer le contrôle des abords immédiats de la tour sur les versants ouest et est, et d'autre part, de conduire à un escalier bâti dans l'épaisseur du mur est.

Légèrement désaxé par rapport à l'alignement de la porte du rez-de-chaussée, un jour en archère assure la défense de l'unique entrée de la tour. Malgré l'étroitesse de la fente de tir, seulement 10 cm de large sur 50 cm de haut, l'angle de visée s'avère suffisant pour permettre la protection de la porte.

Le deuxième jour en archère, orienté vers l'est, présente quant à lui, un angle de tir préréglé dirigé vers le nord-est, face à un bâtiment, aujourd'hui ruiné. Cette meurtrière est accessible depuis une porte en plein cintre conduisant à un espace réduit, mesurant 0.90 m de long sur 0.50 m de large. Ce passage s'ouvre également vers un escalier intérieur très étroit, seulement 0.50 m de large, donnant accès à l'étage supérieur.

Le deuxième étage
A la différence des niveaux inférieurs très mal éclairés, le deuxième étage est largement ouvert vers l'extérieur, et dispose de latrines, aménagées dans l'épaisseur du mur nord. L'absence de dispositif de fermeture et de feuillure, laisse entrevoir des latrines directement ouvertes vers la pièce de vie principale de la tour. Un rideau ou une tenture pouvait éventuellement occulter les privés.

Deux portes, l'une à l'est, l'autre à l'opposé, éclairaient la pièce. La porte orientée vers l'est, mesure 1.95 m de haut sur 0.65 m de large et était couverte, à l'origine, d'un linteau monolithe en façade et d'un arc en plein cintre côté intérieur.

La porte opposée présentait la même typologie. Toutefois, côté intérieur, l'ouverture était surmontée d'une niche. Une rainure d'encastrement de 10 cm située au-dessus des tableaux et sous le départ des sommiers détermine l'emplacement de l'arc en plein cintre de la niche. Le modèle s'avère être courant dans les tours seigneuriales de dimensions réduites; plusieurs exemples ont été relevés aux châteaux de la Garde-Guérin, de Durfort et de Ponteil-et-Brésis.

La porte située à l'ouest, s'ouvrait sur un dispositif en bois positionné en encorbellement sur la façade. Deux trous d'encastrement de poutres localisés sous le seuil matérialisent l'emplacement des éléments de charpente d'un balcon défensif.

L'ensemble des portes de la tour conserve leur dispositif de fermeture. Les vantaux en bois étaient condamnés par un barrant transversal, coulissant dans un orifice aménagé dans l'épaisseur de la maçonnerie et s'emboîtant dans une encoche de blocage située sur le tableau opposé. Ce système, caractéristique des constructions des XIIe-XIIIe siècles, apparaît fréquemment dans l'habitat castral languedocien.

Conclusion
La tour maîtresse du castrum est l'œuvre d'un commanditaire ayant exigé un système défensif renforcé, assuré depuis les étages supérieurs et par des accès intérieurs difficiles pouvant être condamnés en cas d'attaques, escalier, trappe. La présence de latrines et de larges ouvertures au niveau du deuxième étage, confèrent à cette partie du logis un caractère habitable. Toutefois, le seigneur devait posséder une demeure plus appropriée à la vie quotidienne à proximité de la tour, qui s'apparente davantage à un édifice de garde et de repli en cas d'attaque. Au nord-est de celle-ci, les vestiges de constructions enfouies sous une opulente végétation laissent entrevoir un ensemble castral plus complexe. Des fouilles archéologiques seraient nécessaires pour comprendre les bâtiments environnants et définir leurs fonctions : salle d'apparat, maison noble, bâtiment de service, écurie ?

Malgré quelques variantes techniques, le modèle architectural de tour seigneuriale auquel se rattache le castrum de La Tour apparaît régulièrement au cours du XIIIe siècle dans la vallée du Gardon (Moussac, Brignon), le long du Vidourle, (Sommières, Sauve, La Roquette), dans la vallée de la Cèze, (Génolhac, Bagnols-sur-Cèze, Roquemaure), mais aussi dans les castra de montagne tels que Verfeuil ou Belvezet.

L'édifice est également comparable à la tour seigneuriale du Puech de Cendras, dont la construction est attribuée à Séguin du Puech, en 1380. Les deux édifices présentent en effet un programme architectural quasi identique : porte d'entrée en hauteur surmontée d'un linteau déchargé par un arc en plein cintre, baies défensives avec balcon au niveau supérieur assurant la protection de l'entrée, généralisation des moellons à bossage en façade. Une étude comparative permettrait d'affiner la datation de ces castra dont les caractères architecturaux sont à rapprocher des demeures seigneuriales édifiées entre la seconde moitié du XIIe siècle et la première moitié du XIIIe siècle.

Sophie ASPORD-MERCIER

SAUVE
Maison de l'Evêché

Le sondage dans la maison de l'Evêché a été réalisé en décembre 2004 et janvier 2005, dans le cadre d'une thèse portant sur Sauve et sa baronnie au Moyen Age. Cette demeure des XVe-XVIe s. appartenant aux seigneurs évêques de Sauve s'est implantée sur plusieurs parcelles médiévales. Elle a intégré dans son architecture des constructions plus anciennes notamment une maison élémentaire à deux niveaux du début du XIVe s. C'est dans cette partie que le sondage a été effectué.

La fouille de 2004-2005 est l'extension d'un sondage réalisé dans l'angle nord-est d'une pièce en 2001, dans le cadre d'une maîtrise portant sur la maison de l'Evêché. Elle a premièrement confirmé la fréquentation intensive du site de Sauve à l'époque protohistorique (VI-Ve s. av. J.-C.). Les failles du substrat rocheux ont en effet livré des céramiques non tournées, de l'amphore massaliette, de la céramique claire massaliette et de la céramique grise monochrome.

D'autre part, l'étude des niveaux relatifs à la maison élémentaire, associée à l'étude architecturale, a permis de mettre en évidence deux phases de construction. Le mur est appartient en effet à une construction médiévale préexistante (fin XIIIe s.), contre laquelle est venue s'appuyer la maison élémentaire (début XIVe s.). Cette dernière occupe une parcelle carrée de 55m² et comporte deux pièces uniques superposées. Le rez-de-chaussée, couvert d'une voûte d'arête, ouvre au sud sur un passage par une porte à linteau droit monolithe reposant sur des coussinets. Le sol relatif à l'occupation XIVe s. est en terre battue et n'a livré qu'un bac à chaux.

A l'époque moderne, une structure est aménagée au centre de la pièce. Une cuve circulaire semi-enterrée est creusée dans le substrat, dans le sol du XIVe et dans plusieurs couches de remblai. La dernière rehausse le niveau de la pièce de 45cm et pourrait avoir été apportée lors de la construction. La structure, d'un diamètre intérieur de 2,65m, possède un sas d'accès rectangulaire au nord, dont deux marches sont conservées. Arasée dans sa partie supérieure, elle possède un parement interne maçonné en moellons liés au mortier, construit contre la paroi de la fosse en pleine terre. Le sol a été pavé de blocs de calcaire froid et de galets liés en partie au mortier. La construction est directement accolée au mur sud de la pièce, contre la porte d'origine, dont elle a endommagé la partie inférieure. Il semble donc qu'elle a été volontairement accolée à cet accès. La cuve pourrait avoir comporté deux niveaux : un niveau inférieur semi-enterré accessible au nord et un étage directement ouvert sur un passage public par la porte d'origine de la pièce. La fonction de cet aménagement reste indéterminée.

Aux XVIIIe-XIXe s., la pièce est utilisée comme local viticole. La structure circulaire est arasée afin de permettre la construction de deux cuves à vin. Les couches archéologiques supérieures confirment cette utilisation et contiennent beaucoup de mobilier lié à la production et la conservation du vin.

Véronique BISARO

VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON
Chartreuse du Val-de-Bénédiction, étude des cellules V et W, Allée des Mûriers

Les études conduites en 2005 et 2006 à la Chartreuse constituent de nouvelles étapes dans le processus d'étude préalable aux restaurations, confié depuis 2001 au LAMM par la Conservation régionale des Monuments Historiques

Etude des cellules V et W, 2005

Des observations complémentaires ont enrichi en 2005 la connaissance du secteur occupé par la cellule W dans l'angle sud/ouest du grand cloître Saint-Jean. La création d'un ascenseur à l'intérieur du jardin privatif de père avait permis de comprendre en 2003 le processus de mutation du palais cardinalice d'Etienne Aubert lors de la fondation de la seconde chartreuse en 1372. A l'occasion des travaux, les vestiges d'une galerie ou d'un bâtiment ajouré et adossé à l'aile méridionale du palais avaient été mis en évidence. Découvertes à une profondeur importante, ces constructions avaient fait l'objet, suite à un incendie, d'un remblaiement massif lors de la création des cellules et de leur jardins limités par un mur de soutènement puissant.

L'intervention en 2005 résulte de la transformation de la cuisine utilisée actuellement par le CIRCA, organisme affectataire du monument et qui est

implantée dans les anciennes cellules V et W. Le complément d'étude a précisé l'organisation des bâtiments initiaux en livrant, sous le mur intérieur actuel de la galerie du cloître, le mur pignon sud arasé de l'aile occidentale du palais cardinalice. Grâce à la conservation dans le cloître de la façade occidentale, et la reconnaissance en sondage du tracé de l'autre façade dominant la cour du palais, le plan de l'aile ouest est mieux connu désormais. La relation avec le bâtiment ajouré adossé mis au jour en 2003 est également perçue par l'intermédiaire d'une fontaine dotée de deux bassins superposés. La cuve supérieure engagée dans le mur pignon était alimenté par une canalisation en plomb et desservait par un orifice un récipient peu profond placé pour sa part contre la façade. A proximité du dispositif, un mur appareillé prolonge la façade orientale de l'aile et suggère un découpage de l'espace vraisemblablement protégé par la galerie ou le bâtiment ajouré ouvrant sur une cour dallée également observée en 2003. Ce mur pourrait également avoir servi à limiter un escalier monumental comme le suggère dans la galerie sud du cloître le grand portail muré qui désigne un remaniement opéré durant la période cardinalice et qui succède à la disparition à une date précoce (et antérieure à la fondation de la seconde chartreuse en 1372) de l'aile occidentale.

Pour des raisons d'ordre technique, et afin de ne pas dépasser le cadre initial de cette opération de reconnaissance, le sondage n'a pu être prolongé en profondeur et la différence de 2,28 m relevée entre le collecteur appuyé contre la façade et le pavement du bâtiment adossé reste inexpliquée : une organisation en terrasse pourrait toutefois être proposée pour ce secteur aménagé à flanc de motte rocheuse.

La seconde partie de l'intervention archéologique s'est attachée plus particulièrement à étudier en détail les cellules V et W. L'étude méthodique de la cellule U, réalisée en 2002, ainsi qu'un travail de caractérisation plus général des cellules médiévales ont permis d'attribuer une datation plus tardive pour la cellule V. Ce résultat de l'analyse repose sur une analyse fine des techniques de constructions et sur l'observation de la cellule mitoyenne W dont la présence d'une baie ouvrant à l'étage, et au mépris de la règle, sur le jardin de la cellule V permettait de suspecter une anomalie confirmée sans conteste par l'étude. La cellule V ne présente ainsi aucune des caractéristiques établies pour les créations datées du XIVe s. Par ailleurs, il a été clairement établi que cette adjonction a perturbé une organisation plus ancienne qui permettait de relier l'autre série de cellules M (au contact de l'allée des mûriers) au cloître par l'intermédiaire d'un couloir.

La découverte des constructions attribuables au palais cardinalice complète de façon significative la connaissance des parties méridionales reliés à la grande aile ouest. Cette dernière a pu constituer, au sein de l'ensemble, une première salle de prestige avant sa destruction et son remplacement par le grand tinel actuel. La limite méridionale identifiée, associée aux différents aménagements extérieurs (fontaine et bâtiment ajouré adossé) fournis une image plus claire de ce secteur et nous renseigne de façon inédite sur la nature des constructions et des dispositifs annexes reliés aux espaces résidentiels. Les observations confirment, par ailleurs, l'évolution rapide de l'ensemble durant la période cardinalice (1342-1372). A partir de l'exemple de la grande aile occidentale totalement remembrée, et de l'adjonction de l'aile méridionale, le constat met en évidence le

VILLENEUVE-LES-AVIGNON, Chartreuse du Val-de-Bénédiction : La fontaine à double réservoirs de l'aile occidentale (Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, UMR 6572)

phasage complexe dans l'élaboration du plan qui n'atteignit son aspect idéalisé en quadrilatère qu'à l'issue de plusieurs programmes de transformation.

Pour la période cartusienne, l'attribution de la cellule V à une époque tardive (XV-XVIe s.), et en remplacement d'un espace extérieur, repose de façon assez cruciale la question de l'implantation et de la situation réelle des douze cellules autour du cloître. Souhaitons que des prolongements d'étude permettrent dans un avenir proche de développer ces axes de recherche passionnants.

L'allée des Mûriers, 2006.
Une campagne de sondages complète une première étude globale conduite en 2004 par le LAMM sur le secteur de l'Allée et ses abords.

Dans le cadre de la requalification de l'Allée et de la création d'un nouveau système d'accueil du public, le projet de Thierry Algrin, Architecte en Chef des Monuments Historiques, se fonde sur les données textuelles et iconographiques pour composer longitudinalement et transversalement les éléments d'architecture et les végétaux qui constitueront le nouveau paysage de ce secteur. Il résulte de l'interprétation des sources documentaires appuyant la réflexion architecturale le projet de reconstitution d'un ensemble sophistiqué mêlant aux colonnes, une végétation sculptée et des séries d'ouvertures animant les façades bordant l'allée. Le projet a fait débat à l'occasion de plusieurs réunions de travail et a justifié une campagne archéologique destinée à analyser l'ensemble des élévations et à sonder le sous-sol.

La première étape a permis, par le biais d'un travail sur les élévations, de mettre à nouveau en évidence la multiplicité des programmes de transformation qui altère une représentation cohérente d'un ensemble tel qu'il a été décrit et dépeint au XVII et au XVIIIe s. Les sondages pour leur part ont bien révélé la conservation en sous-sol de plusieurs massifs maçonnées régulièrement disposés qui ont pu constituer les bases d'une colonnade. dans la partie nord de l'allée, deux bases ont été identifiées. Elles sont implantées dans une longue construction banchée, enfouie sous le sol et qui a pu détenir le rôle de longrine de renforcement. Au contact des massifs, une calade faite en galets constitue le niveau de sol d'époque moderne. Dans la partie méridionale, le sondage a permis de localiser une nouvelle base implantée directement dans l'épaisseur d'un épais remblai rapporté au XVIIIe s. Le sol caladé est en partie conservé dans ce secteur également et une canalisation de pierre désigne un aménagement moderne.

A l'issue de l'opération il a été établi que les élévations conservées actuellement et les colonnes n'ont pu exister simultanément. Le bilan des données, hétérogènes et diachroniques, n'ayant pas permis de dresser un état archéologique des lieux susceptibles de valider dans leur totalité les choix de restauration, une certaine neutralité a été prônée.

Equipe du LAMM
(Laboratoire d'Archéologie Médiévale
Méditerranéenne, UMR 6572) :
Andreas HARTMANN-VIRNICH,
Christian MARKIEWICZ, Claude PRIBETICH-AZNAR.

AGE DU FER, RÉPUBLIQUE, HAUT EMPIRE, MOYEN AGE

VILLEVIEILLE
La Costerelle II

Une fouille d'évaluation a été prescrite en amont d'un projet de construction de maison individuelle. Occupé jusque là en vigne puis en jardin, le terrain concerné (1900 m2) se trouve à proximité immédiate du village médiéval de Villevieille. Réalisé du 1er au 8 mars 2005, ce nouveau diagnostic enrichit la documentation archéologique sur cette partie du plateau, établie dès 1971 par M. Py et complétée par les prospections de C. Raynaud et C. Mercier, mais encore par le diagnostic de la parcelle voisine A-1116 (cf. BSR 2002, p. 90-91). Ce dernier apportait des indices d'occupation au Néolithique final et, surtout, confirmait l'extension à cet endroit de l'emprise des agglomérations protohistoriques et antiques. Sept tranchées ont été ouvertes à l'aide d'un tracto-pelle, cumulant 220 m^2, soit 11,57 % de la surface totale de la parcelle ; la profondeur atteinte est variable : entre 0,20 m et 1,40 m.

La période néolithique n'apparaît quasiment pas. Plusieurs niveaux, structures en creux et calages de poteau, découverts en sondages manuels, sont datables des V-IVe siècles av. n. è., d'après les restes de vaisselle non tournée, dont une coupelle à décor incisé en chevrons, et d'amphores à vin de Marseille. Une probable structure de combustion (four en cloche ?), à caractère domestique du moins, se présente sous la forme d'un lit de tessons en céramique modelée bordé d'un bourrelet d'argile en partie rubéfié.

Si l'occupation trouve un nouvel élan dans le Ier s. av. n. è., les vestiges, qui affleurent souvent à faible profondeur, se rapportent pour l'essentiel au début du Haut Empire. L'image qu'ils livrent est celle d'une portion de quartier desservie par des rues, assez conforme à celle que révélaient les tranchées ouvertes dans la parcelle voisine en 2002. La voie présumée d'après une possible couverture d'égout dans la tranchée 24 de ce diagnostic ne se retrouve pas ici, ce qui incite à nuancer l'hypothèse formulée en 2002 (égout domestique ?).

La tranchée la plus au nord a révélé un tronçon de voie antique qui ne présente pas d'égout collecteur. Orientée sud-est/nord-ouest, elle paraît suivre la ligne de crête et est munie d'une chaussée empierrée dans laquelle des roues de charrois ont nettement laissé leurs empreintes.

Dans cette partie de l'agglomération antique, les aménagements hydrauliques semblent peu représentés. Le puits que l'on voit aujourd'hui au centre de la parcelle à l'étude peut être d'origine antique ; il se trouve en tout cas aligné avec deux autres puits dont un situé sur la parcelle A-1116. Les techniques de construction s'apparentent à celles qui ont été décrites sur la parcelle voisine et étudiées lors de la fouille programmée des Terriers. Toutefois, le plan, la taille et le nombre de pièces des trois unités domestiques qui semblent se tenir là se laissent difficilement appréhender. Aucun sol n'est construit en dur et les murs, tous liés à la terre, ne devaient pas être peints à fresque, vu l'extrême rareté des fragments d'enduits peints. Les parties entrevues correspondent aux communs de ces maisons, voire à des habitations modestes et/ou des espaces à vocation artisanale ou de stockage.

La tranchée nord renseigne avantageusement sur la topographie naturelle et son aménagement. En effet, alors que le substrat y apparaît au point le plus bas de la parcelle et ne fait que suivre sa pente vers le nord pour ensuite former une cuesta, la surface actuelle de la parcelle est quasi plane. Or, un remblaiement massif a été mis en évidence et daté du bas Moyen Age. Il repose presque directement sur les niveaux d'abandon de la voie d'origine antique. Cette opération pourrait être contemporaine, voire préalable à la construction de l'enceinte de Villevieille, datée de la fin du XIIIe ou du début du XIVe s. : résultat d'une levée de terre en rapport avec des lices, que peuvent masquer les boulevards de ceinture, ou bien vaste nivellement de la partie nord-ouest du village médiéval et de ses abords du fait de la ligne de crête passant en son milieu.

Enfin, aucun indice d'occupation entre le moment de l'abandon du quartier antique, sans doute vers le début du IIe s. de n. è., et le bas Moyen Age, n'a été recueilli sur ce terrain. Il constitue pour les périodes médiévale, moderne et contemporaine un espace agraire à proximité immédiate du village.

Bertrand HOUIX
(INRAP)

VILLEVIEILLE
Les Terriers

ANTIQUITÉ

L'année 2005 a marqué, après sept campagnes successives, l'achèvement du programme de fouille consacré au site des Terriers, quartier de l'agglomération antique de Villevieille. C'est une surface totale de près de 3500 m² qui a ainsi été explorée à laquelle il faut ajouter les nombreuses fenêtres ouvertes aux alentours par le biais de diagnostics et surveillances de travaux.

La documentation propre à cette agglomération de la cité de Nîmes a donc été démultipliée, particulièrement pour la période tardo-républicaine et le Haut Empire.

Parmi les principaux acquis de cet investissement de longue durée, on retiendra la confirmation de l'existence d'une enceinte, vraisemblablement contemporaine de la création de l'agglomération (fin IIe- début Ier s. av. n. è.) et qui enclot une surface estimée à environ 20 ha. Dans le quartier des Terriers, la première occupation, datée des années 125-75 av. n. è., est, pour l'essentiel, caractérisée par des vestiges d'activités agricoles (structures de stockage, secteurs de culture ponctuelle, etc.) ; l'habitat étant sans doute situé à proximité mais non sur l'emprise de la fouille.

Cet espace est progressivement urbanisé dans le courant des troisième et deuxième quarts du Ier s. av. n. è., suivant des rythmes qui pourront être mieux précisés après achèvement des études en cours. Les formes de l'habitat mis en place restent toutefois difficiles à caractériser, en raison de l'impact destructeur des constructions établies durant la phase suivante.

Pour le Haut Empire, les données sur l'urbanisme sont particulièrement notables : reconnaissance de plusieurs rues ; îlots densément bâtis, traversés par des passages d'échelle formant limites de propriétés et participant au drainage des eaux de ruissellement ;

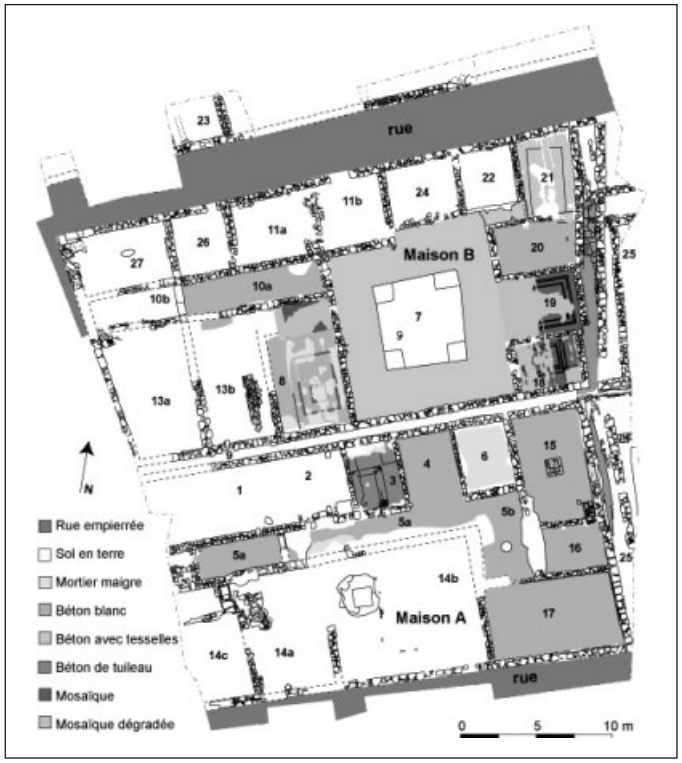
dégagement de plusieurs portions de maisons. Mais la fouille a surtout permis de dégager les plans complets de deux maisons à cour mitoyennes qui couvrent chacune des surfaces au sol estimées à environ 500 m². L'accès principal à ces deux maisons est localisé à l'ouest, au droit de la rue qu'il faut restituer sous l'actuel chemin des Terriers. De là, on suivait, dans les deux cas, un couloir débouchant sur une cour/ jardin, tout en distribuant plusieurs pièces. Les cours étaient entourées totalement ou en partie de galeries à portique qui desservaient d'autres pièces (salles de réception, chambres, cuisines, resserres, etc.). Bien que certaines pièces de service aient simplement disposé de sols en terre battue, la grande majorité reste toutefois caractérisée par des aménagements de sols et des décors de murs de qualité. Les sols les plus fréquents sont en terrazzo blanc ou agrémenté de décors géométriques réalisés avec des tesselles. Certaines pièces occupent une position axiale dans les plans-masses et sont privilégiées du fait de leur fonction liée à la réception, au sens large du terme. Ces espace «nobles» sont dotés de revêtements de sols de meilleure qualité, qui ont fait l'objet de déposes : deux mosaïques polychromes et un sol en béton de tuileau à décor géométrique. L'emprise au sol importante de ces demeures, le type de plan adopté ainsi que le soin apporté à leur décoration intérieure sont autant d'indices d'un train de vie assez aisé.

L'abandon de la portion de quartier mise au jour s'inscrit entre le début et la fin du IIe s. de n. è., suivant là aussi des rythmes qu'il devait être possible de mieux préciser une fois les études céramologiques et surtout la mise en périodes achevées.

Enfin, outre plusieurs lots de mobiliers homogènes qui jalonnent la période comprise entre le début du Ier s. av. n. è. et la fin du IIe s. de n. è., on peut signaler quelques objets assez exceptionnels : un coin monétaire de monnaie à la croix qui témoigne sans doute d'une frappe sur place de ce type de numéraire spécifique au Languedoc oriental durant le Ier s. av. n. è. ; des moules de figurines en terre cuite à destination cultuelle ou encore des éléments d'architecture publique.

Une exposition réalisée en partenariat entre la commune de Villevieille et le musée archéologique de Nîmes est prévue en 2006 et 2007, en lien avec une plaquette destinée au grand public. Une demande d'aide à la préparation d'une publication a également été formulée.

Bertrand HOUIX
(INRAP / CNRS-UMR 5140 Lattes)
et Martial MONTEIL
(Université de Nantes / CNRS-UMR 5140 Lattes)



VILLEVIEILLE Les Terriers : Plan général de la fouille (Martial Monteil, Bertrand Houix).

VILLEVIEILLE Les Terriers : Grand four lié à la production de matériaux de construction

Prospection Inventaire
Canton de Barjac et communes de Montclus et Saint André de Roquepertuis

Nos recherches dans la vallée de la Cèze (Gard) se poursuivent privilégiant l'enregistrement des données accumulées par Marc Bordeuil (Conservateur honoraire du Musée du Colombier d'Alès) pendant plus de 40 ans de prospections.

Un de nos objectifs étant de localiser précisément les sites d'origine du mobilier archéologique entreposé, depuis de nombreuses années, au dépôt de fouille d'Alès, avant que toute mémoire n'en soit perdue.

Nous avons ainsi fait parvenir au SRA 141 dossiers complets (mises à jour des coordonnées et état des lieux de sites connus ; renseignements administratifs, archéologiques de nombreux sites inédits etc…)

Nous avons privilégié, en 2005, les prospections systématiques dans des zones escarpées (étages de falaises en bordure de Céze) pour retrouver des sites inédits dont le signalement était très sommaire sur les communes de St-Privat-de-Champclos et Montclus.

Nous avons également assuré le suivi des zones en cours de déboisement, sur la commune de Rochegude, près des 6 dolmens de Piécourt , où les engins mécaniques perturbent considérablement les sols (3 dolmens inédits y ont déjà été découverts) .

Par ailleurs, nous avons rassemblé et étudié l'ensemble des données bibliographiques sur la commune de Montclus afin d'en entreprendre le recensement l'an prochain.

Annette FLAGEUL
(Centre de Formation et de Recherches Archéologiques Noiséen)

SAINT-LAURENT-LE-MINIER et POMMIER
District minier d'Hierle

MOYEN AGE

La campagne 2005, consacrée à un récolement des mines du district médiéval de la Terre d'Hierle, a permis de revisiter des sites qui avaient été inventoriés, pour certains, dès 1990, mais qui n'avaient pas été revus depuis, le travail s'étant concentré sur des réseaux complexes et développés. Ce retour au district dans son ensemble a montré tout le potentiel qu'offre encore le terrain.

Le grand nombre de sites recensés, plus de soixante, est exceptionnel, de même que leur état de conservation. Tous appartiennent au même ensemble chronologique et technologique, justifiant le concept de « district ». L'intervention des argentiers auprès du seigneur de Sauve et Anduze, en 1227, conforte cette notion de grande exploitation développée de façon coordonnée autour de Saint-Laurent-le-Minier.

La chronologie obtenue grâce au mobilier archéologique, aux datations radiocarbones et au code minier languedocien donne une fourchette qui va du milieu du XIe s. au début du XVe s., avec une phase de grande activité aux XIIe-XIVe s.

Sur le plan de l'histoire des techniques, la synthèse entreprise fait apparaître des données qui jusque-là étaient dispersées au fil des rapports. Plusieurs constats émergent de cette relecture des sites :

La prospection médiévale a été intense. Les travaux de recherche sont très nombreux dans les différents valats dans lesquels s'ouvrent des chantiers productifs. Cette recherche, encouragée par les seigneurs, est un enjeu plus politique et stratégique qu'économique. Pour le district d'Hierle, on peut parler de politique minière seigneuriale. Le document languedocien joint à la charte d'Hierle de 1227 et nos travaux de terrain montrent le rôle essentiel joué par les puits dans la prospection.

L'abattage du minerai s'est fait quasi exclusivement par percussion posée ou lancée. La découverte d'une longue pointerolle emmanchée à *Petra Alba 4* et les traces d'outils observées en différents secteurs confirment la mise en œuvre de cette technique. Quelques profils de galeries, dans les réseaux profonds de Petra Alba 4, qui se développent dans

les grès, évoquent un abattage au feu. Cela reste à confirmer, en faisant des sondages au pied de fronts de taille.

Le récolement des informations a mis en évidence une technique observée sur plusieurs sites : les galeries de recherche se terminent sur un front de taille au pied duquel s'ébauche un puits descendant. Ce procédé est une façon de rechercher des filons croiseurs à partir du percement d'un travers-banc.

L'un des apports les plus importants de l'étude de ce district concerne l'organisation de l'espace souterrain, anticipant de plusieurs siècles le quadrillage de l'espace par des axes de circulation verticale (puits équipés de treuils et chambres de treuil) et horizontale (travers-bancs et fausses galeries).

L'éclairage est un des points les moins renseignés de l'étude. Une lampe à huile a été retrouvée dans une niche : il s'agit d'une simple coupelle en fer, assez plate … On observe assez peu de niches à lampes, mais le long des travers-bancs du réseau *Petra Alba 4*, des cuvettes sont creusées en parois ; on peut imaginer qu'il s'agissait d'éclairage fixe dans les axes de circulation. L'idée mérite une étude plus approfondie.

L'exhaure est le second point technique dont l'étude doit être poursuivie. De nombreuses entrées de galeries ont été transformées en citernes, preuve de l'abondance de l'eau. Plusieurs sites ont conservé des rigoles creusées à flanc de paroi, exclusivement dans les puits ou dans les galeries de circulation. Des calages de lauzes verticales évoquent l'installation de goulottes en bois.

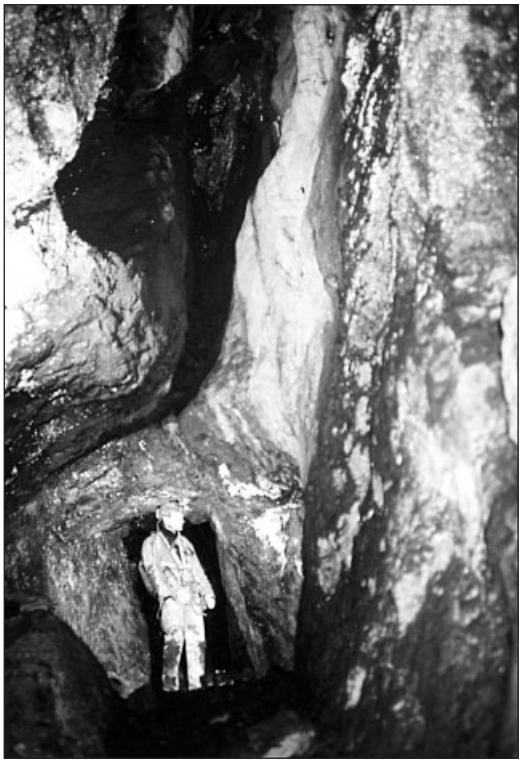
La gestion des stériles est souvent très lourde pour les entreprises minières. Une part importante des déchets d'abattage était conservée sous terre, sous forme de murettes le long des parois, en réemploi en escaliers, et empilée au-dessus de lauzes formant ainsi de fausses galeries. Les haldes sont rares, ce qui est une situation peu fréquente.

C'est la colline *Lacosto* qui a livré le plus d'informations sur les aménagements de surface, mais c'est parce que la recherche s'est concentrée sur ce secteur ces dernières années. Le rapport 2004 a fait le bilan des connaissances sur le chemin des mineurs, la fouille de deux carreaux miniers et l'observation de l'ensemble de la colline. Il faut imaginer toutes ces collines entièrement déboisées, avec un paysage minier pré-industriel. Il serait intéressant de poursuivre l'étude de la colline *Lacosto*, mais aussi de rechercher des carreaux en avant de certaines entrées appartenant aux autres ensembles miniers.

La prospection menée en 2005, dans la perspective du récolement, a permis de trouver des sites encore inconnus. Si l'on exclut les simples grattages, il s'agit du site Issard Viel appartenant au complexe du Pous/Naduel, et d'un très vaste ensemble de vestiges anciens au Blacouzels. Les vestiges initialement repérés étaient modernes, les vieux travaux ont été localisés cette année.

Enfin, l'exploration du réseau Naduel RD15, découvert en 2004 a été poursuivie. Le réseau s'avère très développé, le relevé d'exploration semble indiquer des connexions avec les réseaux déjà reconnus et l'abattage par le feu prédomine dans les parties visitées en 2004 et 2005. Naduel RD15 s'annonce comme un des principaux centres de travail pour les campagnes à venir.

Marie-Christine BAILLY-MAÎTRE
(CNRS, LAMM)



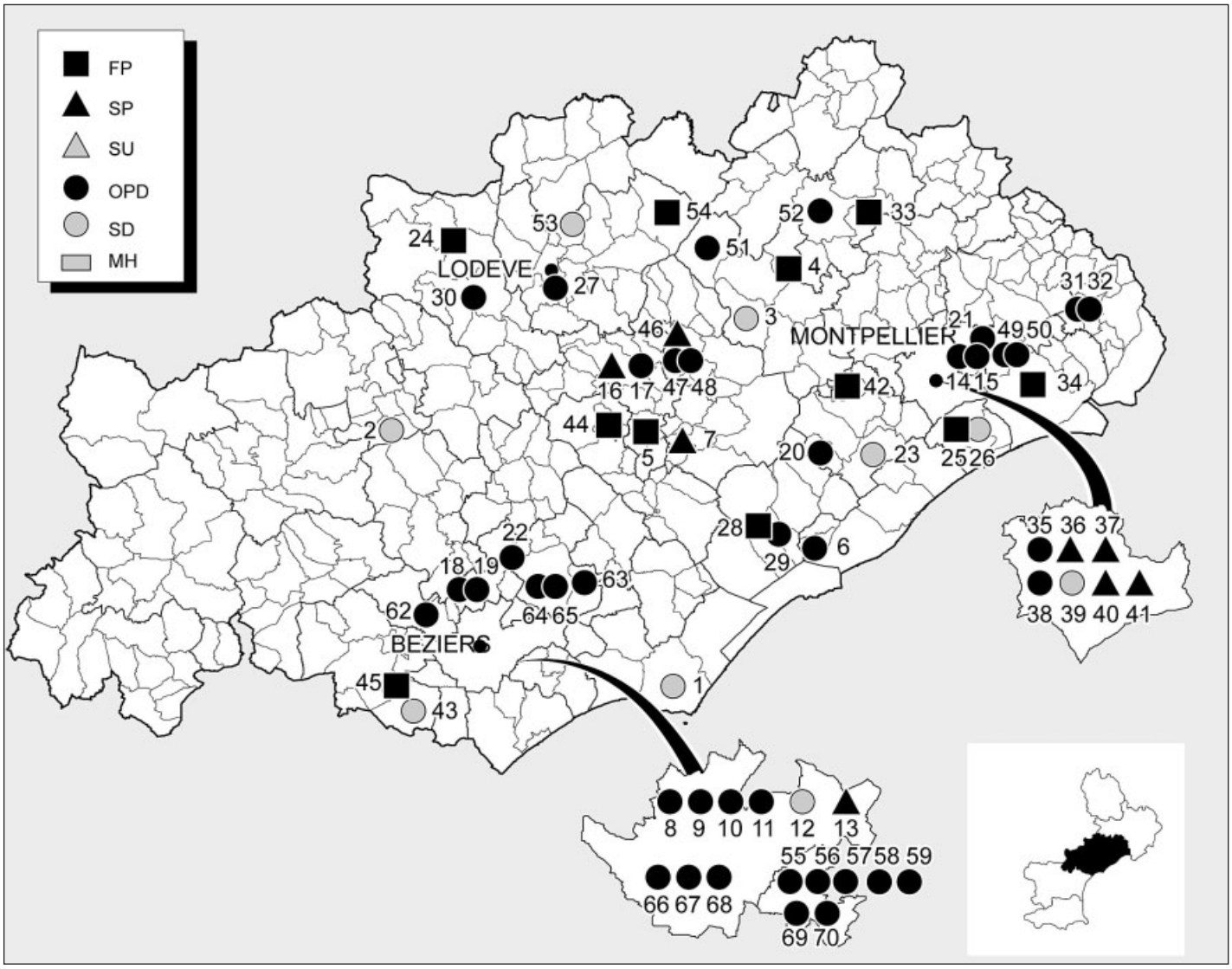
District minier d'Hierle :
Naduel RD15, le réseau comporte plusieurs niveaux de chantiers laissant des vides importants
(Cliché GEMA).

LANGUEDOC-ROUSSILLON
HÉRAULT

BILAN SCIENTIFIQUE

Carte des opérations autorisées

2 0 0 5



LANGUEDOC-ROUSSILLON
HÉRAULT

BILAN SCIENTIFIQUE

Tableau des opérations autorisées

2 0 0 5

n° carte	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
1	6189	AGDE, La Crouzette	C. Pardies		SD	GAL	
2	6292	LES AIRES, Mourcairol	G. Roquefort	COL	SD		NR
3	6162	ANIANE, Cougnets	C. Britton	AUT	SD	MA	
4	5609	ARGELLIERS, Roc de Pampelune	L. Schneider	CNR	FP	MA	
5	6193	ASPIRAN, Dourbie/ Saint Bézard	St. Mauné	CNR	FP	GAL	
6	6308	BALARUC-LES-BAINS, ZAE Saint Sauveur, Négafols	P. Rascalou	IRP	OPD	MA/ MOD	
7	6342	BÉLARGA, Les Arbousiers	Y. Manniez	IRP	SP	MA	
8	6296	BÉZIERS, Chemin de Badones	J. Guerre	IRP	OPD	GAL	NR
9	6295	BÉZIERS, rue Castelbon de Beauxhostes	J. Guerre	IRP	OPD	GAL/ MOD	
10	6298	BÉZIERS, Chemin de Boujan	J. Guerre	IRP	OPD	-	Nég.
11	6297	BÉZIERS, Saint Jean de Libron	J. Guerre	IRP	OPD	-	Nég.
12	6291	BÉZIERS, Rue Maître Gervais	E. Gomez	COL	SD	GAL/ MA/MOD	
13	6625	BÉZIERS, Domaine des Garrigues	A. Gaillard	IRP	SP	BRO/ GAL	
14	6310	CASTELNAU-LE-LEZ, chemin de la Vieille Poste	M. Piskorz	IRP	OPD	FER	
15	6362	CASTELNAU-LE-LEZ, ZAC Borie/ Jean Mermoz	M. Ott	IRP	OPD	FER/ GAL	
16	6180	CLERMONT-L'HÉRAULT, Madeleine II	A. Bergeret	IRP	SP	GAL/ MA	
17	6317	CLERMONT-L'HÉRAULT, l'Estagnol, Parc Aquatique	O. Ginouvez	IRP	OPD	NEO/ MA	
18	6154	CORNEILHAN, la Mouline, Saint Sernin et Cabrière	B. Houix	IRP	OPD	NEO/ GAL/ MA	2004
19	6201	CORNEILHAN, Saint Sernin	B. Houix	IRP	OPD	GAL	
20	6338	COURNONSEC, Nouvelle Cave Coopérative	I. Commandré	IRP	OPD	GAL/ MOD	
21	6334	LE CRÈS, Maumarin, tranche 1	L. Buffat	IRP	OPD	GAL	
22	6143	ESPONDEILHAN, Terre Douce	V. Canut	IRP	OPD	-	Nég.
23	6233	FABREGUES, l'Estagnol	J. Vial	SUP	SD	NEO/ FER/ GAL	
24	6163	JONCELS, Dolmen de la Planquette	A.L. Rivière	ASS	FP	NEO	
25	6033	LATTES, Saint Sauveur	T. Janin	CNR	FP	FER/ GAL	
26	6275	LATTES, Saint Sauveur	T. Janin	CNR	SD	FER/ GAL	
27	6225	LODÈVE, Caserne de Gendarmerie	V. Canut	IRP	OPD	-	Nég.
28	6230	LOUPIAN, Marinesque	I. Bermond	SRA	FP	GAL	
29	6322	LOUPIAN, Les Aires (extension aires de repos de l'A9)	S. Longepierre	IRP	OPD	MOD	
30	6172	LUNAS, Parc Eolien Bernagues	Ph. Ecart	IRP	OPD	-	Nég.
31	6311	LUNEL VIEL, Station Epuration	S. Longepierre	IRP	OPD	NEO	
32	7193	LUNEL VIEL, ZAE du Roucagnier	M. Ott	IRP	OPD	GAL/ MA/ MOD	
33	6257	MAS-DE-LONDRES, Grotte Marie	J.-Y. Crochet	SUP	FP	PAL	NR
34	6285	MAUGUIO, La Capoulière IV	X. Gutherz	SUP	FP	NEO	
35	7329	MONTPELLIER, rue Delpech, 2 rue de la Carbonière	I. Rémy	IRP	OPD	MA/ MOD	NR
36	6817	MONTPELLIER, Metropolis II, 18 rue de Verdun	Y. Manniez	IRP	SP	MA/ MOD	2004

n° carte	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
37	6368	MONTPELLIER, Tramway, Ligne 2, Fontaine du Pila	O. Ginouvez	IRP	SP	PAL/ NEO/ MA/ MOD	
38	6336	MONTPELLIER, ZAC Port Marianne, Jardins de la Lironde, tranche 3	L. Jallot	IRP	OPD	GAL	
39	6179	MONTPELLIER, extension Collège Clémence Royer	H. Breichner	SRA	SD	MA/ MOD	
40	6306	MONTPELLIER, Collège Clémence Royer II	O. Ginouvez	IRP	SP	NEO/ MA/ MOD	
41	6231	MONTPELLIER, Dominium	Y. Henry	OPA	SP	MA	
42	6209	MURVIEL LES MONTPELLIER, Le Castellas	P. Thollard	SUP	FP	GAL	
43	6188	NISSAN-LES-ENSERUNE, Ensérune	M.-E. Bellet	MUS	SD	-	NR
44	5597	PÉRET, Capitelle du Broum	P. Ambert	CNR	FP	NEO	
45	6284	POILHES, Régismont le Haut	F. Bon	SUP	FP	PAL	
46	6083	SAINT-ANDRE-DE-SANGONIS, A.750, Le Lagarel,	O. Ginouvez	IRP	SP	NEO/ GAL/ MA	
47	6316	SAINT-ANDRE-DE-SANGONIS, les Fontenelles	O. Ginouvez	IRP	OPD	NEO/ FER/ GAL	
48	6487	SAINT-ANDRE-DE-SANGONIS, Ravanières, Garelle et Arnède	O. Ginouvez	IRP	OPD	MA/ MOD	
49	6324	SAINT-AUNÈS, ZAC Saint-Antoine Tranche I	L. Vidal	IRP	OPD	NEO/ GAL/ MA	
50	7240	SAINT-AUNÈS, ZAC Saint-Antoine Tranche II, Pioch Palat nord	L. Jallot	IRP	OPD	NEO/ GAL	
51	6343	SAINT-GUILHEM-LE-DESERT, Abbaye de Gellone	I. Rémy	IRP	OPD	MA/ MOD.	
52	6325	SAINT-MARTIN-DE-LONDRES, La Rasimière	M. Ott	IRP	OPD	GAL/ MOD	
53	6190	SOUBÈS, St Clément de Man	A. Bergeret	IRP	SD	GAL/MA	
54	5633	LA VACQUERIE, St Martin de Castries	A. Bergeret	IRP	FP	MA	
55	6166	VILLENEUVE-LES-BÉZIERS, Chemin des Clapiès, Claudéry	J. Guerre	IRP	OPD	GAL	
56	6169	VILLENEUVE-LES-BÉZIERS, Les Clapiès, Portes du Canal	J. Guerre	IRP	OPD	GAL	
57	6168	VILLENEUVE-LES-BÉZIERS, Les Clapiès, Turquoise	J.Guerre	IRP	OPD	NEO/ GAL	
58	6167	VILLENEUVE-LES-BÉZIERS, Les Clapiès, A3G IMMO	J. Guerre	IRP	OPD	GAL	
59	6170	VILLENEUVE-LES-BÉZIERS, Chemin des Clapiers, Claudéry, B 466	J. Guerre	IRP	OPD	GAL	
60	6323	VILLENEUVE-LES-MAGUELONE , Domenoves III	St. Raux	IRP	OPD	NEO/ GAL	
61	6266	VILLETELLE, Ambrussum	J.L. Fiches	CNR	FP	GAL	
62	6214	(intercommunal) CAZOULS LES BEZIERS, MARAUSSAN, RD14	S. Alix	IRP	OPD	GAL	
63	6164	A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 3 (Montblanc, Valros)	G. Loison	IRP	OPD	NEO/ BRO/ GAL	
64	6202	A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 6, phase 1 (Servian)	M. Compan	IRP	OPD	NEO	
65	6339	A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 6, phase 2 (Servian)	I. Rémy	IRP	OPD	NEO	
66	6371	A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 7, phase 2 (Béziers)	Ph. Ecard	IRP	OPD		Nég.
67	6355	A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 8 (Béziers)	F. Convertini	IRP	OPD	BRO/ MA	
68	6354	A75 BEZIERS/ PEZENAS : Secteur 9 Badones le Haut (Béziers)	M. Compan	IRP	OPD	-	Nég.
69	6626	A75 BEZIERS/ PEZENAS : Cabrials, raccordement A9, (Villeneuve-les-Béziers)	M. Compan	IRP	OPD	NEO/ FER	
70	6216	A75 BEZIERS/ PEZENAS : raccordement A9, Les Mathes (Villeneuve-les-Béziers)	A. Raux	IRP	OPD		

Nég. : opération négative ou aux résultats très limités
NR : notice non rendue
RA : rapport en attente
2004 : opération de 2004 mais notice présentée cette année
BSR 2006 : opération de 2005 et 2006, notice présentée dans le BSR 2006
▼ : voir notice dans le chapitre « PCR et opérations interdépartementales »
Voir la liste des abréviations en fin d'ouvrage

AGDE
La Crouzette

ANTIQUITÉ

Dans la continuité des fouilles effectuées en 2001 par E. Gomez et J. Grimal sur le lieu dit de La Crouzette, un défonçage a donné l'occasion de réaliser un nouveau sondage.

Le mobilier mis au jour est somme toute limité et très fragmenté. De plus, son mauvais état de conservation ainsi que le manque de formes rend l'identification parfois difficile. Cependant la corrélation entre les différentes structures et les quelques indices donnés par le mobilier céramique, nous permet tout de même de bénéficier d'une chronologie relative.

La première installation effectuée sur cette parcelle correspond à un fossé orienté à 26°ouest traversant toute la parcelle pouvant être considéré comme une limite parcellaire comblée autour de la deuxième moitié du Ier siècle avant J.-C.. Par la suite, des bâtiments imposants sont implantés postérieurement au comblement du fossé dont un (structure 4 et 7) datable du Ier siècle après J.-C. Ces bâtiments peuvent faire partie de tout un complexe comportant *pars urbana* et *pars rustica* puisque des traces de *villae* ont été perçues en prospection sur la parcelle voisine. Nous serions donc en présence de la *pars rustica*. A cette période une fosse dépotoir est creusée comportant toute sorte de mobiliers. Au milieu du Ier siècle après J.-C. des structures funéraires ont également été agencées à proximité d'un chemin. Elles ont été fouillées par Jean Paul Cros et Céline Depond. Déjà au cours du défonçage de la parcelle, des inhumations avaient été détruites par la charrue dans la partie sud du site. Une autre inhumation a pu être fouillée le dernier jour : le sujet était déposé en décubitus dorsal en limite du sol dallé du grand bâtiment : une lampe à huile et deux petits vases accompagnaient le défunt. Par ailleurs, une incinération installée sur le comblement du fossé le plus ancien a pu bénéficier d'une fouille exhaustive. Elle se présentait comme un amas d'os brûlés déposés en pleine terre, mélangés à des charbons de bois : une poterie accompagnait les restes osseux. Le chemin, quant à lui, se trouve dans le prolongement de la voie constatée sur la parcelle voisine. Pour terminer, la dernière vocation repérée de cette parcelle est la viticulture puisque nous possédons des traces de provignage.

Cette fouille fructueuse apporte des éléments supplémentaires concernant l'occupation du sol de la campagne agathoise.

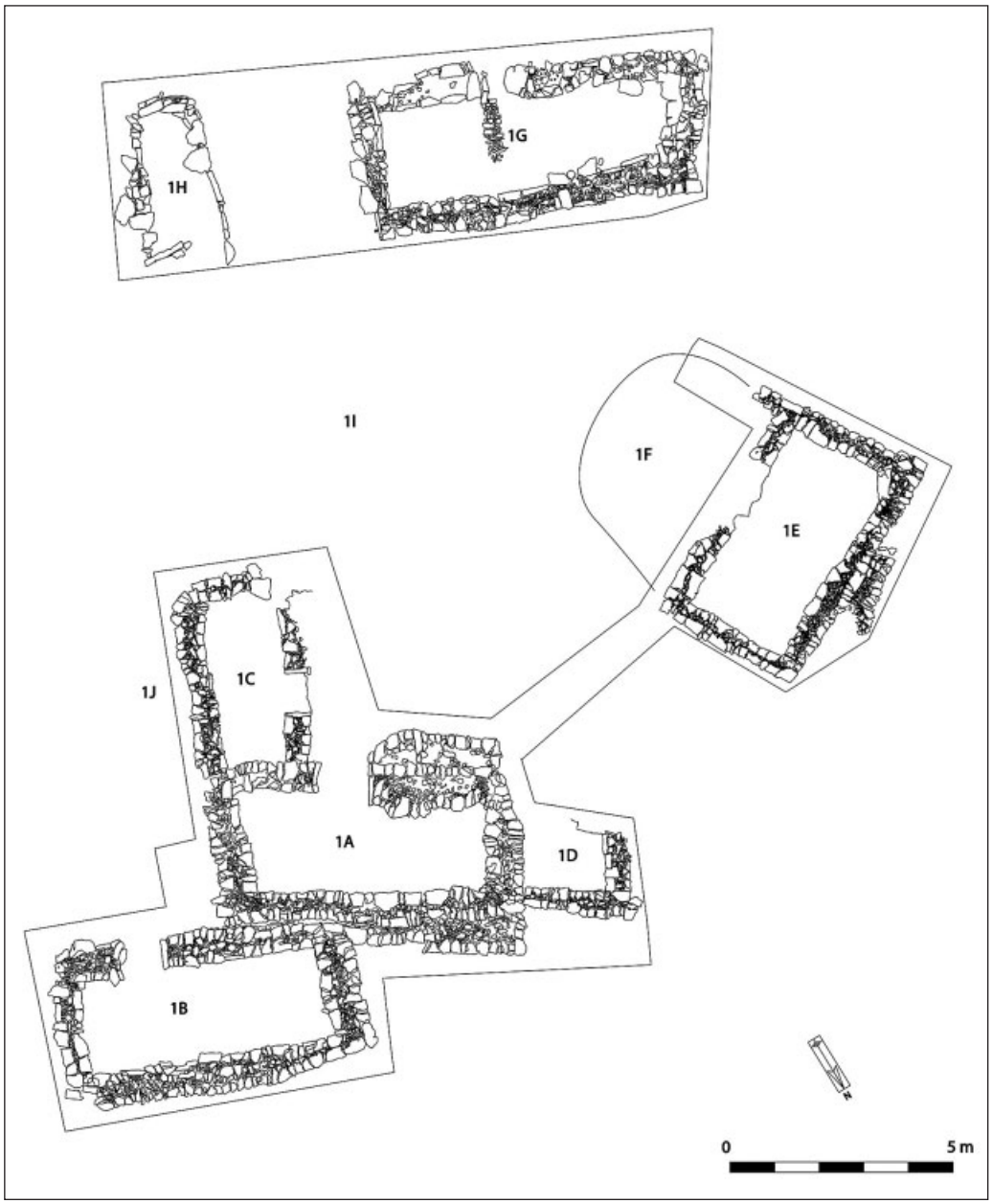
Celine PARDIES
(Groupe de Recherches Archéologiques d'Agde / Service Archéologique CAHM)
Jean-Paul CROS
(Groupe de Recherches Archéologiques d'Agde)

ANIANE
Les Cougnets

Cette étude marque le premier jalon de l'étude d'un habitat rural des XIIe et XIIIe siècles, type d'habitat qui est encore connu exclusivement par la prospection pour la région nord-montpelliéraine. Le site des Cougnets, sur la commune d'Aniane, se situe en bordure d'une rupture de pente assez forte au-dessus de la vallée du ruisseau de Corbières, affluent de l'Hérault, dans un contexte de chênaies denses. Le sondage a permis de mettre en évidence quatre bâtiments d'un module proche (d'une surface d'environ 25 m²) répartis en trois groupes de bâtiments organisés spatialement autour d'un espace ouvert.

Un premier groupe de bâtiments (1A, 1B, 1C et 1D), organisé autour du bâtiment principal 1A, comporte deux annexes accolées (1C et 1D) de petite surface (9 et 12 m²) qui ouvrent sur un même espace de circulation. Installé contre le mur septentrional du bâtiment 1A, un bâtiment de module similaire 1B ouvre quant à lui sur un espace différent.

A l'est de la cour, le bâtiment 1 E ouvre directement sur un enclos, desservant un espace différent, plus au sud. Enfin, les bâtiments 1G et 1H ferment le côté sud de la cour.



ANIANE, Les Cougnets : plan des zones fouillées en 2005 (Charlotte Britton)

Ces différents bâtiments présentent une architecture vernaculaire pragmatique et hétéroclite, qui s'adapte aux situations locales, avec le souci de l'économie des matériaux et des moyens : architecture de pierres sèches liant l'angle droit et la courbe, excavation presque systématique du socle rocheux, emploi de dalles dressées de calcaire, alternance du recours à la tuile et aux lauzes ou aux matériaux périssables, et surtout architecture d'argile crue et de clayonnages, inattendue dans un contexte aussi minéral.

Le mobilier peu disert semble évoquer une exploitation agro-pastorale sans spécialisation particulière, si ce n'est peut-être une large vocation d'élevage que tendent à confirmer les larges ouvertures sans marches de certains bâtiments (1A et 1B notamment), ainsi que quelques éléments métalliques (clous à ferrer, boucle de harnachement…).

Le problème central que soulève ce sondage est la nature temporaire ou permanente de ces structures. En effet, le mobilier céramique, encore trop mal connu et daté dans une fourchette large pour les XIIe et XIIIe siècles en Montpelliérais, ne permet pas de quantifier la durée de l'occupation pour chacun des bâtiments. Aussi, la présence de murs de soutènement sur les bâtiments 1A et 1E pose la question de réfections sur un temps long de ces édifices, qui pourraient subir des restaurations et réhabilitations sur un mode saisonnier, annuel ou cyclique qui nous échappent encore totalement.

Enfin s'agit-il d'une exploitation liée à une famille élargie où chaque bâtiment comporte une cellule familiale nucléaire ? La relative homogénéité des modules des bâtiments principaux tend à conforter cette hypothèse. De plus, on ne note pas de lien entre les bâtiments 1A, 1B, 1E et 1G, puisque leurs ouvertures et espaces de circulation sont tous différenciés et ouvrent tous vers le sud, sauf 1E dont l'ouverture sur sa cour ou enclos s'effectue vers l'est. Surtout, cette relative individualité de chaque bâtiment sur son propre espace de circulation pose le problème du lien social qui les unit et surtout ne tend pas à une organisation globale autour d'une cour comme semblait l'indiquer le plan avant la fouille.

On peut *a contrario* proposer l'hypothèse d'une exploitation de type domanial avec un ou plusieurs bâtiments voués à l'habitat et des annexes fonctionnelles, mais aucun bâtiment ne semble détenir un statut particulier ou même une architecture différente des autres. Enfin, de toute évidence, il semblerait étonnant que ce site ne soit pas en lien direct ou indirect avec l'établissement monastique attractif que constitue Aniane, situé seulement à quelques centaines de mètres plus au sud dans la même vallée et dont le pouvoir est si important à l'époque de fonctionnement du site.

Charlotte BRITTON,
allocataire de recherche,
L.A.M.M.-UMR 6572, Aix-en-Provence

ARGELLIERS
Roc de Pampelune

HAUT MOYEN AGE

La campagne 2005 est venue clôturer le second programme triennal conduit sur cette agglomération du VIe s. de notre ère. Dans la logique du programme initié, la stratégie de fouille a associé des dégagements en plan (réalisés manuellement pour tenir compte de la fragilité des constructions) à des explorations complètes de bâtiments et à des sondages stratigraphiques. Cette année, l'effort a porté dans la partie orientale de l'agglomération, sur une superficie d'environ 3000m^2. Une dizaine de nouveaux bâtiments ont été identifiés.

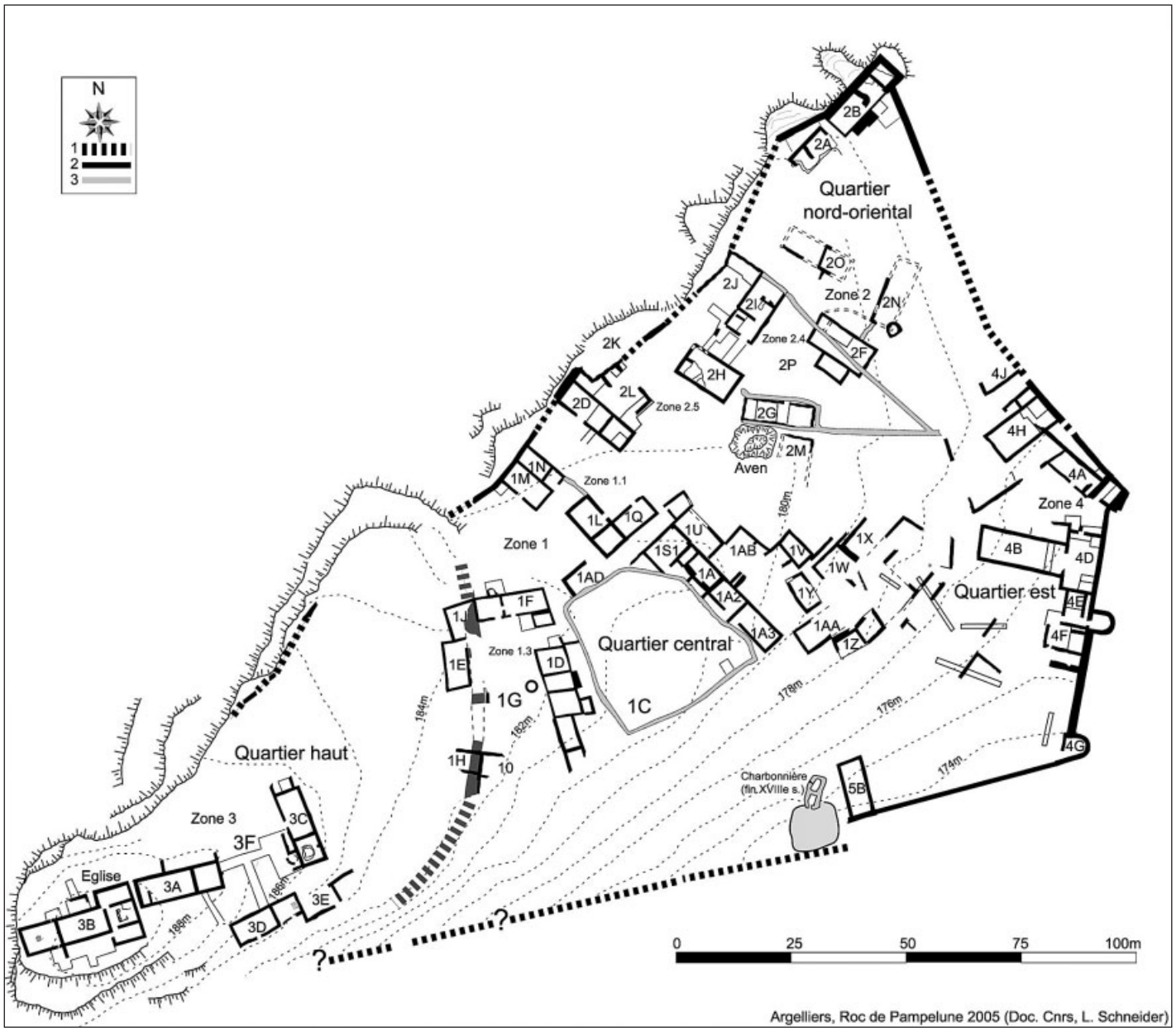
Les premiers enseignements concernent l'enceinte de l'agglomération. Dans le secteur oriental, celle-ci n'était repérable que sous la forme d'un éboulis linéaire de pierre dont le tracé exact demeurait imprécis. La campagne 2005 a permis d'en dégager et d'en étudier deux segments distincts sur une longueur totale de près de 100m. Alors que dans la zone nord l'enceinte effectue de nombreux décrochements pour épouser au mieux le dessin des falaises, la situation est toute différente à l'ouest de l'agglomération où la pente naturelle de l'éperon est plus douce. Les tronçons sont ici beaucoup plus rectilignes. L'angle sud-ouest de la fortification a pu être dégagé. Il était protégé par une tour semi-circulaire irrégulière (4G) ouverte à la gorge, ce qui peut paraître curieux si l'on songe que l'angle nord-est était quant à lui doté d'une petite tour rectangulaire (2B3). De cette tour semi-circulaire, l'enceinte se dirige vers l'ouest en adoptant un tracé rectiligne dont l'orientation est identique à celle de l'église et de la plupart des bâtiments dits du quartier haut (3C, 1F et 1D). Le dégagement en plan d'un nouveau bâtiment adossé à l'enceinte dans le quartier sud (5D) suggère finalement que ce segment de fortification a guidé l'orientation de l'ensemble des constructions des pentes méridionales. L'aménagement du quartier haut et des quartiers méridionaux pourrait donc relever d'un même programme urbanistique.

De la tour semi-circulaire 4G, le rempart se dirige ensuite vers le nord-nord-est jusqu'à une porte

monumentale dont l'identification constitue l'un des principaux apports de la campagne 2005. A mi-distance entre la porte et la tour d'angle semi-circulaire, soit à 22m de l'une ou de l'autre, une tour de flanquement également semi-circulaire a été intégralement dégagée et fouillée. Dotée d'un sol de mortier coulé sur un radier soigné, l'accès à cette dernière était commandé par un petit bâtiment (4E) disposant d'une cage d'escalier permettant d'accéder au sommet de la courtine et probablement à un étage de la tour. Au rez-de-chaussée, la communication entre le bâtiment et la tour se réalisait par l'intermédiaire d'une porte disposant d'une serrure. L'ouvrage avait entre autres une fonction de grenier (sacs et/ou coffres de céréales).

L'organisation du quartier à proximité de la tour et de la porte tranche avec celle du reste de l'agglomération. Plusieurs bâtiments possèdent notamment des dimensions importantes qui les classent parmi les plus imposants du village. Ainsi le bâtiment rectangulaire 4B atteint 20 X 8 m hors œuvre et communique avec un second bâtiment (4D) de 13,5 x 8 m. Les sondages réalisés, trop restreints, ne permettent pas d'en identifier les fonctions mais l'on peut d'ores et déjà se demander s'il ne s'agit pas d'entrepôts déployés à proximité de l'une des portes de l'agglomération. Les repérages et les dégagements en plan montrent en tout cas que dans le secteur compris entre la porte (zone 4) et la tour d'angle sud-est, les vestiges sont bien conservés et que la zone possède de fait un fort potentiel.

Ce n'est pas le cas en revanche de la partie centrale de l'agglomération. L'évaluation réalisée en 2005 a montré que ce secteur a été soumis non seulement



ARGELLIERS, L'agglomération du Roc de Pampelune (VIe s.) : état des fouilles en 2005 (Plan réalisé par Georges Marchand et Laurent Schneider). [1. Enceinte : tracé restitué; 2. Enceinte : tracé observé; 3. Aménagements pastoraux (fin XVIIIe et XIXe s.)].

à une plus forte érosion mais aussi à des travaux de récupération de matériaux qui ont effacé les plans de la plupart des bâtiments. De fait, il ne sera sans doute guère possible d'opérer une jonction entre l'aile orientale du quartier central et le quartier de la porte Est comme nous l'envisagions au départ.

Concernant le processus d'abandon de l'agglomération, la dernière campagne de ce programme triennal confirme, avec la découverte de nouveaux bâtiments incendiés, combien un événement particulier est à l'origine, dans le second quart du VIe s., d'une déstructuration générale de l'établissement. L'incendie n'a pas provoqué une désertion complète et immédiate de l'agglomération mais après cet épisode, la vie sur les lieux est devenue plus balbutiante et semble s'être éteinte dès le seuil du VIIe s. Un programme de datation par radiocarbone devrait aider à préciser cette chronologie.

Parmi les découvertes notables de 2005 qui ont trait cette fois-ci à la culture matérielle, on doit noter la mise au jour d'un amas d'outils et d'ustensiles en fer (faux, faucilles, gouges lampe, poignées de seaux, entonnoir, agrafes de charpentes, crochets et ferrures diverses…) qui complètent notamment le riche corpus des outils agricoles de l'agglomération.

Enfin, durant cette campagne, la fouille d'une charbonnière a permis de mieux comprendre et de mieux dater les derniers aménagements du site. Après la réoccupation du XIIIe s., il faut attendre la fin du XVIIIe s. pour que les lieux soient réinvestis. Charbonnières et enclos pastoraux marquent alors une nouvelle pression sur ce milieu forestier, un phénomène bien connu par les textes mais encore trop rarement documenté par l'archéologie.

La campagne 2005 clôture donc un premier cycle de recherche qui a débuté en 1999. En sept ans, plus d'une trentaine de bâtiments du VIe s. déployés sur près d'un hectare ont été explorés. Cela représente environ 50% de la superficie globale de l'agglomération. Beaucoup reste à faire évidemment car les potentialités du site sont grandes. Compte tenu de la méconnaissance générale de ce type d'établissement en Gaule méditerranéenne, nous avons opté cependant pour un arrêt provisoire des travaux de terrain afin de privilégier la préparation d'une publication monographique. Parallèlement une partie de l'effort de l'équipe sera reporté en 2006 et 2007 vers une étude des grands abords de l'agglomération par le moyen de prospections à vue et de sondages d'évaluation sur les établissements repérés.

Laurent SCHNEIDER (UMR 6572, CNRS/
Université de Provence)
avec la collaboration de
Gaspard PAGÈS (Umr 5154, Lattes,
Université de Montpellier III),
Charlotte BRITTON (Umr 6572, Université de Provence)
et Jacynth CROZIER (Umr 6572,
Université de Provence)

ASPIRAN
Dourbie et St-Bézard

ANTIQUITÉ

À la mémoire de P.-Y. Genty dont le souvenir nous accompagne dans nos recherches…

La reprise des fouilles de Dourbie s'inscrit dans un programme de recherche concernant les ateliers de potiers de la vallée de l'Hérault dans l'Antiquité. On sait combien cette micro-région est riche en sites de ce type : dans une zone de quelques centaines d'hectares, située de part et d'autre du fleuve Hérault, sur les communes actuelles d'Aspiran et de Tressan, on ne connaît pas moins de cinq ateliers ayant notamment produit des amphores vinaires Gauloise 4. Surtout, grâce aux opérations préventives Gazoduc « Artère du Midi » et A75, aux fouilles programmées et aux données acquises dans le cadre de programmes de prospection-inventaire financés par le Service régional de l'archéologie, ce projet s'intègre dans un corpus de données riches et variées.

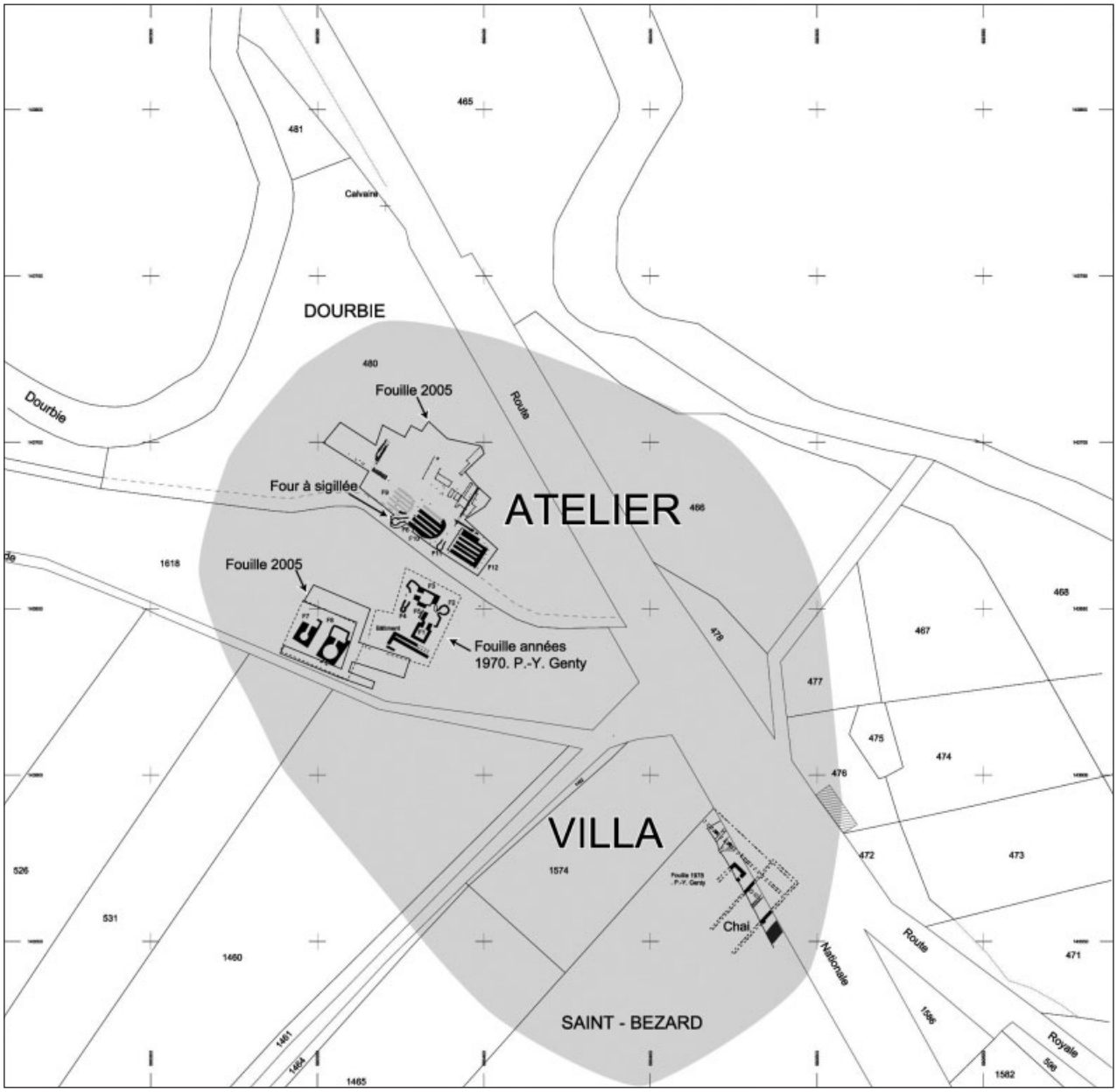
Après les fouilles de l'officine de Soumaltre à Aspiran (Ginouvez, Mauné 1996 ; Thernot, Bel, Mauné 2004) et de Contours à St-Pargoire (Mauné, Bourgaut, Chartrain 2004), il nous a paru opportun de reprendre les recherches sur l'atelier de Dourbie qui, du point de vue de l'histoire domaniale et de l'artisanat antique, présente un grand intérêt scientifique.

Découvert à la fin des années 1960 par L. Albagnac (Albagnac, Rouquette 1971), immédiatement au nord de la villa de St-Bézard (Combarnous 1962), l'atelier de potiers de Dourbie a fait l'objet, entre 1971 et 1976, de plusieurs campagnes de fouille, effectuées par une équipe du SRA Lang./Rouss. dirigée par P.-Y. Genty (Genty, Fiches 1978 ; Genty 1986).

Installé à la frontière supposée des cités romaine et latine de Béziers et Lodève, dans un méandre de la Dourbie, l'atelier couvre une superficie importante, de l'ordre d'un hectare. Les installations artisanales sont implantées sur trois terrasses séparées par deux hauts talus. Onze fours ont été fouillés mais l'officine — qui a fait l'objet de prospections éléctro-magnétiques — en

comptait au moins une quinzaine. Les productions, dont les plus anciennes sont datables de la fin de la période augustéenne, étaient variées : imitations de Pascual 1 de Tarraconaise timbrées Laetus ou Atep[omarus ?], amphores Gauloise 7 et 9 puis Gauloise 2 (sous Claude) et Gauloise 4 à partir des années 50-70 ap. J.-C., céramiques à pâte claire, matériaux de construction et pesons. À côté de ces productions « traditionnelles » d'une officine rurale, Dourbie présente la particularité d'avoir également produit de la sigillée pendant une vingtaine d'années (20/40 ap. J.-C.). Cette production a été particulièrement bien étudiée par P.-Y. Genty qui en a donné toutes les caractéristiques.

Les formes les plus nombreuses sont par ordre croissant les bols Drag. 33, coupelles Drag. 24/25 et coupes carénées Drag. 29a. Les autres formes sont fabriquées de manière moins soutenue ; il s'agit en premier lieu des assiettes Haltern 2a, 3 et 5, Drag.18 et formes Aspiran 1 et 3 ; puis d'un deuxième groupe constitué de la coupe Ritt. 12, de la coupelle Ritt. 9a, du bol Drag. 27a et d'une coupe à paroi convexe très évasée. Cette vaisselle était fabriquée par une petite dizaine de potiers différents. Laetvs, Q. Ivlivs Primvs et Vitvlus sont probablement les plus importants si l'on se fie à la diversité et à l'abondance de leurs timbres. Carvs, Masclvs et Qvartvs complètent ce trio de tête et timbrent coupelles et assiettes. On ne sait pas grand-chose des autres potiers, Cintvs, Vericvndus, Senomantos et Capito dont les estampilles sont peu nombreuses (1) et dont le rattachement à l'atelier, au moins pour les deux derniers, n'est pas certain. Senomantos est également connu à Jonquières/ St-Saturnin (Laubenheimer, Albagnac 1986) mais Capito n'est attesté qu'à Aspiran (2). Signalons enfin l'existence d'une marque locale anépigraphique *in planta pedis*, recueillie à plus d'une trentaine d'exemplaires.



ASPIRAN, Dourbie/ Saint Bézard : plan général des fouilles de la villa de St-Bézard et de l'atelier de Dourbie à l'issue de la campagne 2005 (Stéphane Mauné).

L'éventail de formes de sigillée a permis à P.-Y. Genty d'avancer l'hypothèse, bien argumentée, d'une évolution typologique à partir du groupe d'Ateius vers les formes gauloises primitives. Cette impression est encore renforcée par l'analyse de la forme des estampilles présentes sur six formes lisses et sur les coupes Drag. 29a. Sur les six types d'estampilles répertoriés, quatre présentent en effet des cartouches de type italique (trilobés, rectangulaires aux extrémités échancrées, rectangulaires soulignés par un cadre, timbres anépigraphiques, *in planta pedis*).

La fouille s'est déroulée durant les mois de juin et juillet et a concerné une surface d'environ 1500 m2 située au nord de la tranchée dans laquelle avait été repéré et fouillé le four à sigillée. Dans la parcelle supérieure, plusieurs tranchées ont permis d'observer qu'un puissant charruage avait achevé de détruire les vestiges de bâtiments installés à proximité des fours.

Le décapage de la terrasse moyenne a permis d'observer un nombre important de structures et d'aménagements datés de la période julio-claudienne. Concernant tout d'abord les structures artisanales, on a pu dégager de façon exhaustive le four 10 entrevu très partiellement par P.-Y. Genty à l'est du four 6 à sigillée. Ce grand four, d'environ 6 m de diamètre est installé dans un bassin circulaire construit en basalte et destiné au marchage de l'argile. L'absence de tout tesson de sigillée locale dans les fondations de cette construction et la présence de fragments d'amphores Pascual 1 suggèrent de rattacher cette construction à la phase augustéenne de l'atelier (10-20 ap. J.-C.). Le four est à situer dans le même horizon chronologique mais il est postérieur à ce bassin ce qui nous placerait — si la datation archéomagnétique le confirme — dans une fourchette chronologique très courte. Sa fosse d'accès est par ailleurs réutilisée pour le fonctionnement du four à sigillée. Ses caractéristiques, comme celles du four 12 voisin sont originales et ne connaissent pas de parallèle en Gaule Narbonnaise : il est en effet équipé de quatre chambres de chauffe séparées par de puissants murets qui soutenaient quatre voûtes en berceau formées de grandes briques à double carneau, d'un type inédit. Situé à quelques mètres à l'est, le four 12 présente un plan quadrangulaire de 8 m sur 7,40 m. Installé dans un bâtiment préexistant, il dispose lui aussi de quatre chambres de chauffe voûtées construites selon le même procédé. Enfin, à une dizaine de mètres du four 10, le décapage de la couche arable a fait apparaître l'empreinte très dégradée d'un troisième four (four 9, également entrevu par P.-Y. Genty) dont le plan se rapprocherait de celui du four 10.

Les dimensions importantes de ces fours et leur mise en oeuvre originale suggèrent de les interpréter comme des structures destinées à la cuisson d'une production artisanale très particulière. Le choix, pour supporter le chargement, de voûtes construites avec des grandes briques à carneaux implique que celui-ci avait un poids très supérieur à celui des habituels chargements d'amphores et de matériaux de construction. La présence systématique de fragments de dolium — dont beaucoup sont surcuits voire déformés — dans tous les niveaux fouillés en 2005, leur homogénéité et la découverte, dans l'un des mur d'une chambre de chauffe du four 12, d'une estampille incomplète […]PRIS orientent la réflexion vers des fours à dolium. La découverte ancienne d'un timbre plus complet sur l'emprise d'un établissement rural situé à quelques kilomètres plus au nord permet d'observer que le personnage mentionné n'est pas un inconnu puisque il s'agit de [Q]IVLI(VS) PRI(MVS) qui signait aussi une partie de la sigillée locale ; le S final pourrait mentionner que c'est un esclave de ce citoyen romain qui a fabriqué ce dolium mais on ne peut exclure qu'il s'agit du S final de Primus.

La découverte de ce que nous interprétons comme un quartier artisanal spécialisé dans la fabrication de dolia n'a rien de surprenant lorsque l'on connaît l'importance de la viticulture dans la vallée de l'Hérault, à partir de la période augustéenne. Que l'on songe que dans les années 40 ap. J.-C., lors de la construction du grand chai en L de la villa de Vareilles, située à moins de 10 km au sud, 370 dolia ont été nécessaires à l'installation de cette unité de production et l'on comprendra que les besoins locaux étaient énormes. D'après les calculs et restitutions de C. Santran et R. Bourgaut, le four 12 pouvait accueillir une vingtaine de dolia, le double si on réussissait à en empiler, à l'envers, un niveau supérieur, selon un procédé attesté dans les grands fours espagnols qui, encore au XXe s. cuisaient les grandes tinajas, héritières des dolia antiques. Les datations de ces fours ne sont probablement pas contemporaines : le four 10 est le plus ancien tandis que le four 12 pourrait se rattacher à la période claudienne (datation archéomagnétique attendue).

Toujours dans le secteur des fours, on a pu dégager de façon exhaustive l'alandier et la fosse d'accès du four 11 ce qui nous permet de disposer d'un plan complet. Très arasée, cette unité de cuisson présente une certaine parenté morphologique avec le four 6 à sigillée dont nous pensons qu'il n'est peut-être pas le seul à avoir produit ce type de céramique fine. Nous avons eu également l'opportunité de dégager à nouveau le four 6 et d'achever la fouille de sa fosse d'accès dont le remplissage inférieur recouvrait les niveaux de démolition du four 10. De nombreux rebuts de productions, des moutons d'assiettes timbrées Vitulus, Carus, Quartus, Q. Iulius Primus, des séparateurs, des *tubulii* et des pièces d'enfournement ont été mis au jour et complètent nos connaissances sur cette production spécifique. On a ainsi pu mettre en évidence la fabrication locale de coupelles Ritt. 8a et b (formes qui s'ajoutent aux Hermet 31 et Ritt. 1 aspiranais mis au jour dans la nécropole de Soumaltre en 1999). Ces données ont pu être enrichies par la découverte, à quelques mètres au nord de la zone de fours, de dépotoirs artisanaux installés au pied d'une rupture de pente et recouverts par un vaste paléosol antique. Outre les rejets du ou des fours à sigillée, nous avons pu fouiller plusieurs ensembles riches en céramique à pâte claire, en amphore et en peson.

On a pu ainsi compléter la typologie des productions locales, mortier à lèvre en bandeau, urne sans col, cruche à lèvre à gorge, cruche à col étroit, cruche à lèvre en bandeau et col large, pichet à couverte blanche forment l'essentiel du répertoire. Surtout, une fabrication locale d'amphore fuselée Dr. 2-4 a pu être mise en évidence qui semble pouvoir être datée de la phase ancienne de l'atelier.

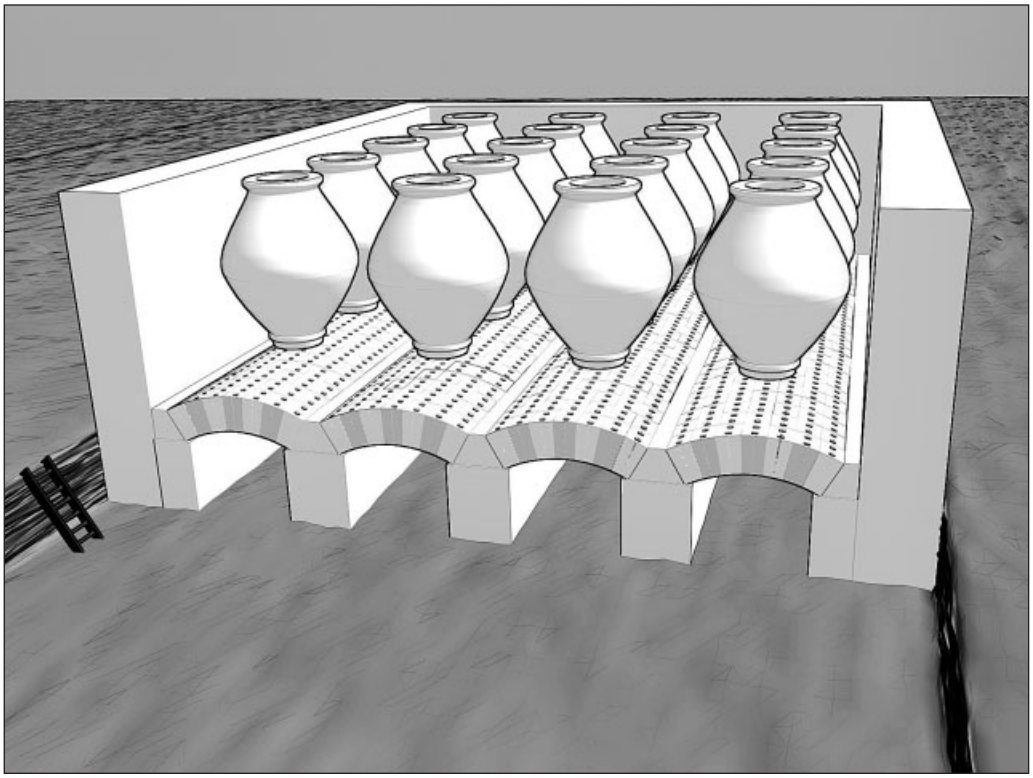
En ce qui concerne les matériaux de construction, la moisson a également été féconde : on savait, grâce à la découverte ancienne d'un moule, que l'atelier avait produit des antéfixes ; on sait depuis 2005 que les potiers ont également fabriqué des *tegulae mammatae* et des tuyaux moulés ou tournés, fréquents dans les contextes julio-claudiens fouillés dans la vallée de l'Hérault.

Les résultats obtenus confortent en définitive le caractère tout à fait exceptionnel de l'atelier de Dourbie dans le contexte régional. Les données rassemblées en 2005 complètent celles rassemblées dans les années 1970 par P.-Y. Genty et montrent que dès l'époque d'Auguste/ Tibère, Dourbie était déjà un atelier important. Entre les années 20 et 40/50 ap. J.-C., les fours servent à la production d'une gamme très large d'objets manufacturés en terre cuite : matériaux de construction destinés aux toitures ou aux installations thermales et/ou hydrauliques ; pesons de tisserand, céramique à pâte claire destinée à la table et à la cuisine, sigillée cuite en mode C dont le répertoire comprend près d'une vingtaine de formes, amphores vinaires et surtout dolia destinés à équiper les chais vinicoles qui commencent à se multiplier dans la vallée de l'Hérault et au-delà.

Malgré son caractère rural et son association avec un centre domanial, cet atelier semble résolument tourné vers la fabrication et le commerce de produits à forte valeur ajoutée. La proximité de la voie romaine Cessero/Luteva/Condatomagus/ Segodunum, de l'agglomération secondaire de Peyre-Plantade et la position frontalière du site expliquent vraisemblablement pourquoi le propriétaire de l'officine et de la villa — vraisemblablement Q. Ivlivs Primvs — a choisi de s'installer ici pour y prospérer. Plus largement, ces résultats seront mis en perspetive avec ceux obtenus en 2004 sur l'atelier de Contours à St-Pargoire où une importante phase de production datée du dernier quart du Ier s. av. J.-C. a pu être mise en évidence grâce aux datations archéomagnétiques de Ph. Lanos. Au-delà de leur intérêt intrinsèque, ces dossiers vont nous permettre de relancer activement la réflexion et les recherches sur la période augustéenne. Dans la moyenne vallée de l'Hérault, celle-ci s'affirme de plus en plus comme une époque charnière du point de vue de l'occupation du sol et de l'économie.

S. MAUNÉ, R. BOURGAUT,
J. LESCURE, B. DURAND
avec la coll. de C. SANTRAN, Ch. CARRATO,
S. SILVÉRÉANO, G. MARCHAND
et H. SAVAY-GUERRAZ.

(1) - *Cintus* est connu en 4 exemplaires, *Vericundus* en 7 exemplaires, *Senomantos* (dans un triscelle avec palme) et *Capito* en 1 seul exemplaire chacun. Durant la fouille 2005, on a recueilli (H.S.) un timbre de *Cornu[tus]* connu à Jonquières/ St-Saturnin en 8 exemplaires ainsi qu'un *Ate[i]* (US1094) également



ASPIRAN, Dourbie/ Saint Bézard : Restitution en perspective du grand four à dolia FR12 de l'atelier de Dourbie (Aspiran, Hérault) et hypothèse de chargement (document CNRS, C. Santran et R. Bourgaut 2006).

attesté sur cet atelier. Comme *Laetus* a travaillé dans les deux officines, on ne peut écarter l'hypothèse selon laquelle ces deux potiers auraient fait de même. Précisons enfin que plusieurs timbres en forme de triscelle (notamment *Laetus* sur Drag. 29), identiques à celui de *Senomantos*, ont également été mis au jour lors des fouilles 2005.

(2) - On connaît également un *Capito* (CAPITOF) à la Graufesenque durant la période Claude/Néron mais son timbre rectangulaire à bord arrondi est différent de celui, échancré et décoré ou pas de stries obliques, de celui d'Aspiran.

Bibliographie :

Albagnac, Rouquette 1971 : L. Albagnac, D. Rouquette, Une officine de céramique sigillée découverte à Aspiran (Hérault), BSESSR 3, 1971, p. 88-96.

Combarnous 1962 : G. Combarnous, Trois domaines gallo-romains autour de Clermont-L'Hérault, Actes du 86ème congrès national des sociétés savantes, Montpellier 1961, Paris 1962, p. 117-128.

Genty 1975 : P.-Y. Genty, Observations sur l'habitat lié aux ateliers de potiers gallo-romains d'Aspiran (Hérault), BSESSR 6-7 1975, p. 45-63.

Genty 1986 : P.-Y. Genty, Aspiran, in C. Bémont, J.-P. Jacob (dir.) La terre sigillée gallo-romaine, Paris 1986, p. 113-116.

Genty, Fiches 1978 : P.-Y. Genty, J.-L. Fiches, L'atelier de potiers gallo-romains d'Aspiran (Hérault), Synthèse des travaux de 1971 à 1978, Figlina 3, 1978, p. 71-92.

Ginouvez, Mauné 1996 : O. Ginouvez, S. Mauné, L'officine de Soumaltre à Aspiran (Hérault) : observations sur les structures artisanales et les productions, in Actes du congrès international de la SFECAG, Dijon, 16-19 mai 1996, Marseille 1996, p. 313-330.

S. Mauné, R. Bourgaut, A. Chartrain et coll., Premiers résultats des fouilles de l'atelier de potiers gallo-romains de Saint-Pargoire (Hérault), Instrumentum 20, déc. 2004, p. 34-36.

Thernot, Bel, Mauné 2004 : R. Thernot, V. Bel, S. Mauné et coll., L'établissement rural antique de Soumaltre (Aspiran, Hérault, Fouilles A75). Ferme, auberge, nécropole et atelier de potiers en bordure de la voie Cessero-Condatomagus (Ier-IIe s. ap. J.-C.), Archéologie et Histoire romaine 13, Éd. M. Mergoil, Montagnac 2004, 388p.

BALARUC-LES-BAINS
Négafols

MOYEN AGE, MODERNE

La construction d'un logement et d'entrepôts dans la zone artisanale de Balaruc-les-Bains, en bordure de la rue des Négafols, a nécessité une expertise archéologique sur 875 m^2, dans la mesure où dans ce secteur on soupçonnait l'emplacement de l'ancienne île Saint-Sauveur. Ce diagnostic s'inscrit dans le prolongement d'enquêtes multiples menées sur l'occupation du sol et l'organisation de l'habitat autour de l'étang de Thau.

Cette ancienne île est située au nord-est de l'étang de Thau est restituée à 150 m environ du rivage. Elle correspond à la continuité d'une avancée du relief, petit promontoire encore visible à la fin du XIXe. s. La révision de la carte au début du XXe. s., montre la construction d'un cordon la reliant au rivage pour la construction d'une raffinerie. Par la suite, toute la zone a connu des remblaiements importants modifiant la topographie.

Deux tranchées ont été réalisées. Leur emprise est restée limitée de fait de leur profondeur et de la présence, dans les niveaux les plus bas d'hydrocarbures. Les deux sondages montrent les mêmes séquences stratigraphiques. Ils ont révélé un important remblai moderne sur environ 2 mètres de haut. Il scellent un niveau d'apports saumâtres fait d'un sédiment noir incluant de nombreux et petits fragments de coquillages. Le matériel contenu dans ce niveau est relativement abondant vu la superficie somme toute réduite des sondages.

Les terres cuites et céramiques sont datables des périodes gallo-romaine et médiévale. L'Antiquité tardive est nettement marquée par la présence de productions nord-africaines. D'assez nombreux fragments de vases en céramique à pâte sableuse et à cuisson réductrice peuvent provenir d'une occupation du Moyen Age.

Ce diagnostic n'a pas permis d'observer des niveaux émergés de l'ancienne île Saint Sauveur. Celle-ci devrait être légèrement plus au sud-est et sur une surface limitée qui a été évaluée à 1 200 m^2. Le mobilier recueilli en fond de tranchée dans les niveaux saumâtres, témoigne des rejets effectués à partir de l'île. Ils apportent donc une nouvelle information sur la continuité apparente de l'occupation de l'îlot entre l'Antiquité et le Moyen Age.

D'après le rapport de Pierre RASCALOU
(INRAP)

HAUT MOYEN AGE

BÉLARGA
Lotissement Les Arbousiers

Une fouille préventive a été prescrite par le Service régional de l'Archéologie sur l'emprise d'une sépulture sous tuiles mise en évidence lors d'un diagnostic conduit par J.-Cl. Meffre (Meffre in BSR 2002, 99). Cette intervention, réalisée sur une surface de 100 m2 à la périphérie du point de découverte, a permis de vérifier que l'aire funéraire occupait une faible superficie puisque trois tombes au total, dont une détruite, ont été repérées.

Elle a par ailleurs servi à préciser la datation de la sépulture localisée en 2002 et de dégager une inhumation antérieure au même emplacement. Le mobilier métallique livré par la tombe la plus récente est en effet caractéristique de la seconde moitié du VIe s. Il se compose de trois pièces en alliage cuivreux qui ont été découvertes au contact du squelette.

Le premier objet est un rivet scutiforme géminé qui trouve des parallèles assez proches dans la nécropole de Bénazet à Molandier (Aude), fouillée récemment par J.-P. Cazes.

Le second est une petite boucle plate de forme carrée en bronze à ardillon en fer d'un type très courant. Le troisième objet est une boucle ovale sans ardillon qui appartient lui aussi à un modèle fréquemment attesté dans les lots de mobilier funéraire des VIe et VIIe s. L'étude des tuiles confirme la datation suggérée par le mobilier métallique.

Nous serions donc là en présence d'une petite nécropole familiale occupée entre les années 550 et 600.

Yves MANNIEZ et Richard DONAT
(INRAP)

ANTIQUITÉ, MODERNE

BÉZIERS
Rue Castelbon de Beauxhostes

Le projet de construction d'un hangar au lieu-dit Rue Castelbon de Beauxhostes sur la commune de Béziers dans la parcelle NS 16 a entraîné la réalisation d'un diagnostic.

La parcelle explorée se situe dans le centre de la ville de Béziers face aux arènes modernes. La zone sondée se trouve dans un hangar. Elle est entourée au nord et à l'est par l'avenue E. Claparède et la rue Castelbon de Beauxhostes ; au sud et à l'ouest par des maisons particulières. Le sol géologique est caractérisé soit par un sédiment argilo - limoneux marron mêlé à des graviers, soit par un sédiment sableux de couleur orange, soit par un sol calcaire. La surface du projet couvrait 3 814 m^2.

Des vestiges ont été mis au jour sur la zone d'intervention. Ils se composent essentiellement d'une quinzaine de fosses. Celles qui présentaient du mobilier en surface ont été sondées manuellement. Deux périodes ont été ainsi distinguées : la période romaine et la période moderne.

La période antique ?
Deux fosses peuvent appartenir à la période romaine car elles présentaient du mobilier antique. Un sondage manuel a été réalisé sur ces deux fosses. La profondeur de conservation des vestiges et le peu de mobilier découvert ne permettent pas d'attribuer une fonction précise à ces creusements (fosses de plantation ?, fosses de stockage ?)

La période moderne
Quatre fosses présentent du mobilier moderne. Deux d'entre elles ont été sondées en demi-volume. Ces vestiges laissent supposer qu'il s'agit de fosses de plantation.

Vestiges non datés

Enfin, neuf fosses n'ont pas été datées ; soit parce qu'elles n'ont pas été fouillées soit parce qu'elles ne contenaient pas de mobilier dans le comblement. Elles sont, en général, de forme circulaire, et se répartissent sur l'ensemble de la parcelle.

Josselyne GUERRE (INRAP)

BÉZIERS
Rue Maître Gervais

ANTIQUE, MOYEN AGE, MODERNE

L'opération de la rue Maître Gervais s'est déroulée en deux temps : une étude de bâti sur un lot d'immeubles voué à la destruction, puis une fouille sur l'emprise de ces derniers. L'étude de bâti a, contre toute attente, permis de déceler des ensembles architecturaux particulièrement anciens (d'époque romane), des élévations en terre (bauge), puis des réaménagements intérieurs datés du XVIe siècle (plafonds à la française) et enfin des restructurations importantes en façade au XVIIIe s.

Après la démolition des immeubles, une fouille limitée à leur emprise a permis de retrouver des vestiges d'occupations médiévales (vaste dépression ayant servi en dernier lieu de dépotoir), et romaines (remblais et vestiges de murs). Les niveaux médiévaux (XIIeme s.) et antiques (Ier s. de notre ère) ont livré un mobilier très abondant.

D'après le rapport de Elian GOMEZ
(Ville de Béziers)

BÉZIERS
Domaine des Garrigues.

AGE DU BRONZE, ANTIQUITÉ TARDIVE

Le projet de lotissement porté par la SARL «Le Domaine des Garrigues» avait suscité un diagnostic archéologique en 2003 (Ecard, Barbey et coll. 2003). Ce diagnostic avait permis d'observer une occupation relativement diffuse du secteur concerné (près de 12,5 ha), du Néolithique à nos jours. Les seuls lots non encore bâtis sont ceux retenus par la prescription archéologique : les lots 17 et 20 concernent l'épicentre présumé d'une concentration de fosses peu profondes ayant livré du mobilier attribuable au Bronze final.

BÉZIERS, Domaine des Garrigues : Fours de potier (Arnaud Gaillard, INRAP).

Les lots 83 et 84 correspondent à deux structures circulaires aux parois rubéfiées interprétées lors du diagnostic, comme étant des fours antiques.

Si l'opération de fouille du secteur Bronze final n'a pas été à la hauteur des résultats escomptés (fenêtre de fouille pratiquement équivalente aux espaces ouverts lors du diagnostic), la fouille des structures antiques s'est révélée positive. En effet deux fours de potier associés à une grande fosse ont été fouillés. Ces structures relativement originales (fours circulaires excavés, à tirage vertical avec sole aménagée dans le substrat) ont livré du mobilier céramique attribuable à la fin de l'Antiquité (IIIe-IVe siècle). De plus, ces deux structures, assez bien conservées, appartiennent à un ensemble complexe (en grande partie hors emprise) mettant probablement en œuvre une série de petits fours rayonnant autour d'une importante fosse (cuvette d'enfournement). Ce dispositif semble assez mal connu dans le Sud de la France. L'ensemble des Garrigues apporte donc des enseignements précieux sur les modalités de production de céramique de la charnière entre le IIIe et le IVe siècle de notre ère en Biterrois.

Arnaud GAILLARD, Karine RAYNAUD et coll.
(INRAP)

AGE DU FER INDÉTERMINÉ

CASTELNAU-LE-LEZ
Chemin de la Vieille Poste

Ce diagnostic archéologique a été réalisé en zone rurale, à l'Est de Montpellier sur le tracé du contournement sud de l'agglomération, appelé chemin de la Vieille Poste. Les terrains concernés par cette étude représentent une surface d'environ 1 hectare. L'emprise du projet suit le creux d'un drainage de surface naturel où prend naissance le cours du ruisseau de la Lironde.

En partie orientale de la zone explorée, un site d'habitat rural d'époque antique avait été identifié lors d'une précédente opération (la Sérane II, Rascalou 2004), livrant la présence de constructions associées à un ensemble de fosses pouvant signaler la présence d'un cellier. Des traces de plantations ont également été observées permettant de restituer un paysage marqué par la culture de la vigne.

Les terrains testés en 2005 se situent au contact de la Séranne II. Les 15 tranchées ne livrent aucune extension de ce site. Les quelques creusements de type agraire qui ont été fouillés ne donnent ni mobilier datant, ni plan structuré. On note cependant la présence de céramique de l'Age du fer en partie centrale de la zone explorée, au contact du substrat.

D'après le rapport de Michel PISKORZ
(INRAP)

AGE DU FER, ANTIQUITÉ

CASTELNAU-LE-LEZ
ZAC Borie

Sur une surface de 13 ha environ, un diagnostic archéologique a été réalisé en préalable à l'aménagement d'une ZAC au lieu-dit « les Grillons ». Ce secteur de la commune de Castelnau-le-Lez, au sud de l'oppidum de Sextantio, avait fait l'objet de plusieurs études archéologiques, notamment au Chemin de la Vieille Poste où un petit établissement antique à vocation viticole, la Sérane II a été reconnu. En règle générale, si la Carte Archéologique Nationale ne mentionne aucun site sur les terrains à expertiser, la trame de l'occupation humaine est dense dans les environs immédiats, notamment durant l'Antiquité. Parmi les axes de circulation suspectés d'ancienneté, le Chemin de Borie, également dénommé Chemin de Grès, traverse l'emprise d'est en ouest. La présence de lignes hautes et moyennes tensions aériennes et enfouies sous son tracé ne nous a pas permis de dater sa mise en place. En revanche, le diagnostic a livré un groupe d'incinérations de la fin du VIe ou du début du Ve s. av. J.-.C., sans enclos, associées à quelques fosses. Ces tombes méconnues dans la région couvrent une surface d'au moins 2000 m2. Elles s'installent dans un fond de vallon humide qui traverse l'emprise du diagnostic du sud-ouest au nord-est. Dans le même secteur, deux fossés peuvent être rattachés à l'époque républicaine. Au Ier s. de n. è., la partie la plus basse du talweg est recreusée sur plusieurs centaines de mètres carrés, de manière à créer une retenue d'eau dont la profondeur atteint 1,50 m. La bordure occidentale du bassin est aménagée (mur de soutènement, empierrements et abreuvoirs). Cette structure est comblée au IIe s. ap. J.-C. Plusieurs

limites parcellaires appartiennent également au haut Empire, et la culture de la vigne est attestée de part et d'autre du bassin. Ces vestiges s'étendent vers le nord, sous la ZAC voisine de Castelnau 2000. Sur l'ensemble de la surface du diagnostic, de nombreux fossés n'ont pu être datés, faute de mobilier. Observés en coupe, ils révèlent pour la plupart de nombreux curages : le colmatage rapide en milieu sablo-limoneux semble impliquer un entretien régulier, en particulier dans le fond du talweg. D'autres structures linéaires (drains empierrés, caniveaux) témoignent de pratiques agricoles modernes et contemporaines.

Mathieu OTT
(INRAP)

CLERMONT-L'HÉRAULT
La Madeleine II

ANTIQUITÉ, ANTIQUITÉ TARDIVE, HAUT MOYEN AGE, MOYEN AGE

Le site de la Madeleine II/ Nécropole, était connu depuis le milieu du XXe siècle, grâce aux observations de G. Combarnous qui, suite à des travaux de charruage, a identifié dans des ruines et des tombes affectées par les labours, l'église paroissiale Sainte-Marie-Madeleine de Céderas et son cimetière attenant. Ces vestiges côtoient des foyers identifiés comme des sépultures antiques à incinération. Le diagnostic réalisé en 2002 par C. Jung et S. Barbey (Jung 2002), sur une partie de l'emprise des vestiges repérés au XXe siècle, complète l'ensemble de ces observations en mettant en évidence la superposition inédite de vestiges antiques (murs, fossés) et de sépultures (au nombre de neuf).

Plus au nord-ouest, c'est un habitat antique, lui aussi inédit, qui est découvert et fouillé sous la direction de H. Pomarèdes (La Madeleine-antique).

Les premiers vestiges attestés sur la portion du site dégagé se rattachent à deux voies, implantées au cours des IIe-Ier s. av. n. è., qui déroulent leur tracé au nord et au sud du site en direction de l'habitat antique reconnu au nord-ouest (La Madeleine-antique). Régulièrement entretenu et déplacé vers le sud-ouest, ce réseau enserre une parcelle au sein de laquelle l'espace est initialement subdivisé au moyen d'un fossé, puis par un mur. L'ensemble des informations recueillies, pour cette phase d'occupation, nous renseigne sur plusieurs points liés à l'organisation progressive d'un espace de bord de voie en association avec deux phases de divisions parcellaires

Dans la seconde moitié du IIIe siècle ou au début du IVe siècle de. n. è., un premier bâtiment de plan rectangulaire est construit sur la partie occidentale du terrain. Peut-être associé à un ensemble plus vaste situé à l'ouest de la parcelle étudiée ou en relation avec un habitat plus éloigné, cet édifice est identifié avec un bâtiment de stockage de type hangar.

Au Ve siècle ou au début du VIe siècle, lui succède un second bâtiment dégagé sur sa portion nord-ouest. Le plan de cet édifice comporte des pièces en dur et deux tiers d'un espace unique où une forge a été aménagée. Cette construction s'intègre dans un ensemble bâti désormais plus complet qui associe un enclos, délimité par une partie des murs du premier bâtiment, et un espace extérieur aménagé, de type cour, qui témoigne d'une communication privilégiée avec la voie septentrionale. Une abside est adjointe, au nord de l'édifice. Cet ensemble a été identifié avec un bâtiment de service de bord de voie.

La phase suivante d'occupation se caractérise par un changement radical dans la nature de l'occupation. Cette zone de bord de voie, encore couverte d'une partie des ruines des bâtiments abandonnés durant l'Antiquité tardive, devient un espace funéraire sur la moitié duquel les inhumations se développent. Cette utilisation se déroule sur une durée proche de quatre siècles, de la fin du VIIIe-début Xe siècle jusqu'à la fin XIIIe-début XVe siècle. L'habitat contemporain n'a pas été observé en fouille ou repéré en prospection.

L'ensemble des tombes étudiées se localise, à 95 %, sur la portion orientale du terrain, les 5 % restants bordent le côté méridional de la voie septentrionale en empiétant sur le comblement d'un fossé bordier appartenant à un état antérieur de voirie. La majorité des tombes est présente sur un seul niveau d'inhumation, seuls deux cas de superposition ont été mis en évidence.

Parmi cet ensemble, 59 tombes ont été décomptées, 61 individus ont été dénombrés. Dans le cadre de l'étude typologique, ces sépultures n'ont pas toutes fait l'objet d'une approche identique, en fonction de leur état de conservation, et seulement 51 ont pu faire l'objet d'une étude anthropologique réalisée par Richard Donat. Au-delà de l'étude centrée sur la tombe (typologie, marquage de surface), les informations disponibles, liées à la localisation et l'orientation des sépultures, permettent une approche plus globale qui touche à la gestion de cet espace sépulcral (espace et niveau de circulation, organisation spatiale des sépultures). Si aucune limite d'emprise de l'espace sépulcral n'a été structurellement mise en évidence, le tracé d'une des bordures de l'enclos funéraire associé au cimetière de l'église Sainte-Marie-Madeleine-de-Céderas peut être

restitué selon un axe nord-est / sud-ouest matérialisé par un espace vide de tombes.

La dynamique du schéma de développement topo-chronologique proposé par la répartition des vestiges sur la partie de l'espace sépulcral fouillé a été confrontée aux données issues des datations radiocarbone. L'ensemble met en évidence un passage de l'inhumation de plein champ au cimetière paroissial de l'église Sainte-Marie-Madeleine-de-Céderas qui ne s'est pas réalisée de façon radicale et l'édification du lieu de culte n'a pas réussi à imposer un espace cimetérial unique dès sa délimitation et sur la durée de son utilisation.

Agnès BERGERET
(INRAP)

NÉOLITHIQUE RÉCENT, HAUT MOYEN AGE

CLERMONT L'HÉRAULT
l'Estagnol, Parc Aquatique

Le futur « parc aquatique » de la Communauté de Communes du Clermontais couvrira deux parcelles situées sur le tènement de l'Estagnol (unités cadastrales BM5 et BM7). Localisés à la sortie sud-est de la ville de Clermont l'Hérault, les terrains concernés sont connus pour abriter les vestiges d'un établissement, daté des alentours du Ier siècle de n. è., et partiellement mis au jour en 1955 à la suite d'un charruage.

La parcelle récemment diagnostiquée (BM5) n'est pas celle sur laquelle le gisement a été appréhendé voilà maintenant cinquante ans. Murs, mosaïque, et autres maçonneries ont été observés dans les limites de la parcelle voisine (BM7). La proximité des deux périmètres laissait cependant augurer la présence d'aménagements, tels qu'il est coutume d'en découvrir à la périphérie d'un centre d'exploitation antique, à savoir des constructions agricoles ou artisanales, les linéaments d'un réseau viaire, des sépultures, ou des éléments du paysage.

Contre toute attente, l'étude récemment achevée n'a révélé la présence d'aucun vestige issu de la période romaine. L'écho, si l'on puis dire, reste muet. Aucun mobilier, pas même des fragments de mortier susceptibles de témoigner d'une éradication tardive ne sont à signaler.

Des traces d'occupation ont été néanmoins identifiées au contact de la lisière nord-ouest de la parcelle. Elles consistent dans un fond de fosse datée du Néolithique récent, et dans huit tombes attribuées (à titre d'hypothèse) aux premiers siècles du Moyen Age.

Olivier GINOUVEZ
(INRAP)

NÉOLITHIQUE, ANTIQUITÉ, MOYEN AGE

CORNEILHAN
La Mouline, Saint-Sernin

Une fouille d'évaluation a été prescrite par Ch. Olive préalablement à la construction d'un lotissement, avec voirie et zone d'activité, par la SARL Jacques-Cœur (Béziers). Occupés jusque là en vigne et en jardin, les terrains concernés se trouvent en contrebas et au nord-ouest du village actuel de Corneilhan et forment un ensemble de 7,7 ha. Affectant un pendage sud-est/nord-ouest, ils reposent sur une formation de sables roux de l'Astien, dans la partie est, et sur des accumulations post-glacières de colluvions et alluvions vers l'ouest. Cette opération, qui s'est déroulée du 25/10/04 au 26/11/04, apporte un nouvel éclairage sur le riche patrimoine archéologique de la commune de Corneilhan, notamment connue pour ses ateliers de potiers antiques (amphores gauloises, céramique « brune orangée biterroise » et tuiles) situés au sud du village.

L'occupation la plus ancienne remonte au Néolithique moyen (Chasséen récent ?) et se manifeste en particulier par un fossé (FO1049, tranchée 41) et ainsi qu'un niveau de sédimentation important (us 1040, tranchée 32).

D'autres structures en creux ont été attribuées à la Préhistoire récente. Dans l'une, la présence d'un squelette d'équidé incite à proposer une datation de l'Âge du Bronze que le mobilier ne suffit pas à donner (FS1023, tranchée 26). Toutefois, ces quelques fosses disséminées et le mode d'exploration, par tranchée

de diagnostic, ne permettent pas de caractériser vraiment le mode d'occupation. Il faut quand même retenir l'idée d'un milieu qui commence à s'ouvrir à des cultures vivrières indéterminées mais attestées par la présence de fosses silos et de fréquentations suffisamment longues pour produire, en plusieurs points, des rejets de mobiliers relativement importants ; le cas le plus remarquable est sans doute celui du fossé FO1049.

Une occupation durant la Protohistoire est attestée ainsi qu'en témoigne en plusieurs points la présence d'amphore massaliète. Cependant, elle figure toujours avec du mobilier plus récent, si bien que pour le moment aucune structure ne peut être rattachée à cette période et la caractériser.

L'occupation trouve un nouvel élan dans le Ier s. av. n. è. Dès lors, elle semble quasi continue mais paraît d'abord essentiellement vouée à des fins agricoles. L'emprise de notre opération couvre une partie des zones de culture de l'important domaine antique qui se tient, d'après les prospections et les découvertes fortuites, sur le tènement de Saint-Sernin, directement au sud-ouest hors emprise. Outre les aménagements fossoyés reflétant le parcellaire antique, la cuve reconnue dans la tranchée 105, révèle à elle seule l'existence d'une annexe agraire.

Découvertes dans la partie nord de l'emprise (tranchée 5), une dizaine de sépultures témoignent d'un lieu d'inhumation sans doute en plein champ puisque rien ne permet de situer une zone d'habitat et/ou un lieu de culte à proximité. Bénéficiant d'offrandes funéraires, les morts y sont enterrés le plus souvent selon une orientation nord-sud, qui est aussi celle d'un chemin creux (VO1017/1060), reconnu dans trois tranchées et déjà comblé dans l'Antiquité tardive ; certaines sépultures sont d'ailleurs implantées dans son comblement. A moins de 10 m de la tranchée 5, un autre chemin, dit de l'Abesque, est lui aussi en creux mais est toujours utilisé aujourd'hui ; il limite l'emprise au nord et son ancienneté n'a pu être précisée.

Cette nécropole de l'Antiquité tardive est relativement éloignée du tènement de Saint-Sernin, ainsi que de la partie sud de l'opération où cette période est bien représentée, en particulier dans les tranchées 73, 93 et 103. Dans la tranchée 73, une possible zone d'habitat se caractérise par une architecture sommaire faite de galets et de remploi de béton de tuileau ; elle a été datée des III/Ve s., tout comme un important aménagement excavé situé non loin (tranchées 93).

Dès le haut Moyen Age, un autre cimetière à inhumation se met en place à plus de 200 m au sud de la nécropole tardo-antique, sur le tènement de Saint-Sernin., ce qui équivaut sans doute à « un transfert du lieu d'inhumation en direction d'un lieu de culte chrétien nouvellement édifié », selon la formule de M. Fixot. L'hagiotoponyme indique en effet l'existence à cet endroit d'une église mentionnée dès 1113 ; cependant l'édifice n'a pas été retrouvé, mais sa présence dans l'emprise du projet de lotissement ne peut être exclue pour le moment.

Dans ce second groupe funéraire qu'il est fort tentant de considérer comme une partie du cimetière de la paroisse médiévale de Saint-Sernin, des inhumations construites à l'aide de *tegulae* et donc datables au plus tard des VII/VIIIe s., côtoient des sépultures en pleine terre ou utilisant du mortier de chaux beige (bas Moyen Age ?). L'occupation médiévale se traduit également par une zone d'habitat et d'exploitation du finage. Un modeste bâtiment (tranchée 88/113) et plusieurs fosses d'ensilage (tranchées 1 et 103) se tiennent en aval du cimetière et sont provisoirement datés entre les VIIe et XII s.

On se trouve donc là dans le cas d'une occupation du haut Moyen Age maintenue sur un domaine antique de type *villa*. Ce pôle de peuplement a pu rester actif durant tout le Moyen Age jusqu'à la concentration définitive autour du *castrum* édifié sur le mamelon où se tient le centre du village actuel. Il semble que le cimetière soit resté plus longtemps actif, d'après un plan de compoix concernant une parcelle mitoyenne et daté vers 1760. Néanmoins, les terrains concernés sont essentiellement voués à l'agriculture au XIXe s. ; quelques petits mazets récents et des puits à roue s'y trouvent.

Bertrand HOUIX
(INRAP)

CORNEILHAN
Saint-Sernin

Une fouille d'évaluation a été prescrite par Ch. Olive préalablement à la construction d'une maison de retraite au lieu-dit Saint-Sernin (parcelles AY 37, 38 et 39). Les terrains concernés se trouvent en contrebas et au nord-ouest du village actuel de Corneilhan et forment un ensemble de 10 446 m². Affectant un pendage sud-est/nord-ouest, ils reposent sur une formation de sables roux de l'Astien, dans la partie est, et sur des accumulations post-glacières de colluvions et alluvions vers l'ouest. Cette opération, qui s'est déroulée du 14 février au 18 février 2005, confirme la présence d'un ensemble d'installations matérialisant une occupation antique connue jusque là seulement de façon superficielle par les prospections de A. Azaïs, J.-L. Espérou et de G. Fédières et par des découvertes fortuites, dont un moule à méreaux publié par M. Feugère en 1992 (*Archéologie en Languedoc*).

CORNEILHAN, Saint Sernin : vestiges d'un probable chai (Bertrand Houix).

Une occupation durant la Protohistoire est attestée lieu ainsi qu'en témoigne la présence d'une monnaie grecque trouvée en prospection. L'occupation trouve un nouvel élan dans le Ier s. av. n. è. et semble dès lors quasi continue. L'établissement se répartit en plusieurs corps de bâtiments disposés en terrasse. Dans la partie haute, l'un de ces corps de bâtiments (chai ?) se caractérise par une maçonnerie de petits moellons calcaires calibrés liés à la terre et par des contreforts (tranchées 3, 4 et 22). Vers le nord (Tr.1), un bâtiment ayant abrité une activité d'artisanat métallurgique a partiellement été reconnu. Il se développait davantage encore vers le nord, à l'emplacement de la départementale D154E1 où l'on sait que des vestiges antiques ont été détruits en 1962.

D'autres corps de bâtiments se trouvent en contrebas ; ils comprennent à la fois communs et parties résidentielles, en plus des aménagements à vocation artisanale. Des espaces de stockage existent nécessairement à proximité, vu la présence d'une cuve (CV1049, tranchée 14), mais aussi de nombreux fragments de dolium en surface ; toutefois, aucune fosse de calage n'a été observée et on ne peut se prononcer entre oléiculture ou viticulture. Les parties résidentielles sont suggérées par la découverte de fragments d'enduits peints (Tr.20) et d'un sol construit en dur (Tr.15), ainsi que de fragments de mosaïques (prospections de A. Azaïs).

Les résultats de cette opération permettent ainsi de compléter la connaissance des établissements domaniaux du biterrois, sans toutefois apporter plus de réponses que de questions. Ces dernières portent notamment sur le détail de la séquence chronologique, sur l'organisation et le plan d'ensemble des constructions, ainsi que sur les types de production, mais encore sur les modalités de l'occupation médiévale suggérée par la toponymie et par la découverte d'un moule à méreaux daté autour de l'An Mil.

Bertrand HOUIX
(INRAP)

COURNONSEC
Cave coopérative

ANTIQUITÉ, MODERNE

L'opération de diagnostic menée sur le lieu-dit cadastral de « Saint-Martin » à Cournonsec a été réalisée en préalable à la construction d'une nouvelle cave coopérative où l'ensemble des parcelles est susceptible d'être largement terrassé par la mise en place de grandes cuves enterrées. La surface à évaluer couvrait une surface de 22 900m^2 et a permis de mettre au jour des vestiges de plusieurs époques : antique, et moderne ou contemporaine

C'est la période gallo-romaine, et plus particulièrement celle du Haut Empire, qui est la mieux représentée. Le versant de la petite butte de Saint-Martin porte en effet les vestiges du réseau de centuriation Nîmes A, sous la forme d'un grand fossé. Une autre structure du parcellaire antique a été mise en évidence, mais elle ne semble se référer à aucune orientation cadastrale connue sur la région. Trois ouvertures ont également permis de révéler la présence d'un probable tronçon de la voie Domitienne sur une longueur d'une soixantaine de mètres. Son étude a permis de caractériser un chemin vraisemblablement en usage à partir de la deuxième moitié du Ier s. ap J.-C. Il a une largeur moyenne de 4,50 m et se trouve décalé d'un peu plus de 2 degrés par rapport au tracé que l'on en connaît actuellement. L'aspect modeste et sans doute peu durable de cette infrastructure, aux niveaux assez peu marqués, renvoie au problème du déplacement de la voie au fur et à mesure des réfections que l'on y effectue. Dans la même zone, la présence d'un mur antérieur à ces aménagements routiers pourrait être associée à l'édification d'un aménagement primitif du grand axe antique.

Enfin, probablement durant la période antique également, on observe des traces de provignage en bordure sud-est de la voie qui attestent ainsi d'une activité viticole dans le secteur, tout du moins en contrebas des versants.

Alors que les prospections ainsi que les sources textuelles fournissaient quelques indices d'une occupation du quartier cadastral de Saint-Martin durant le Bas Empire et le Moyen Age, aucun vestige n'est venu corroborer une présence tardo-antique ou médiévale du site.

Les structures modernes et contemporaines sont également présentes dans ce secteur, principalement sous la forme de fossés, drains et fosses de plantation à proximité des deux routes. Le manque de matériel datant rend certaines identifications imprécises.

Isabelle COMMANDRÉ

LE CRES
Maumarin

ANTIQUITÉ, ANTIQUITÉ TARDIVE

Ce diagnostic avait pour objectif d'évaluer le potentiel d'une zone d'environ 2 ha, destinée à accueillir un des lotissements de la ZAC Maumarin au Crès.

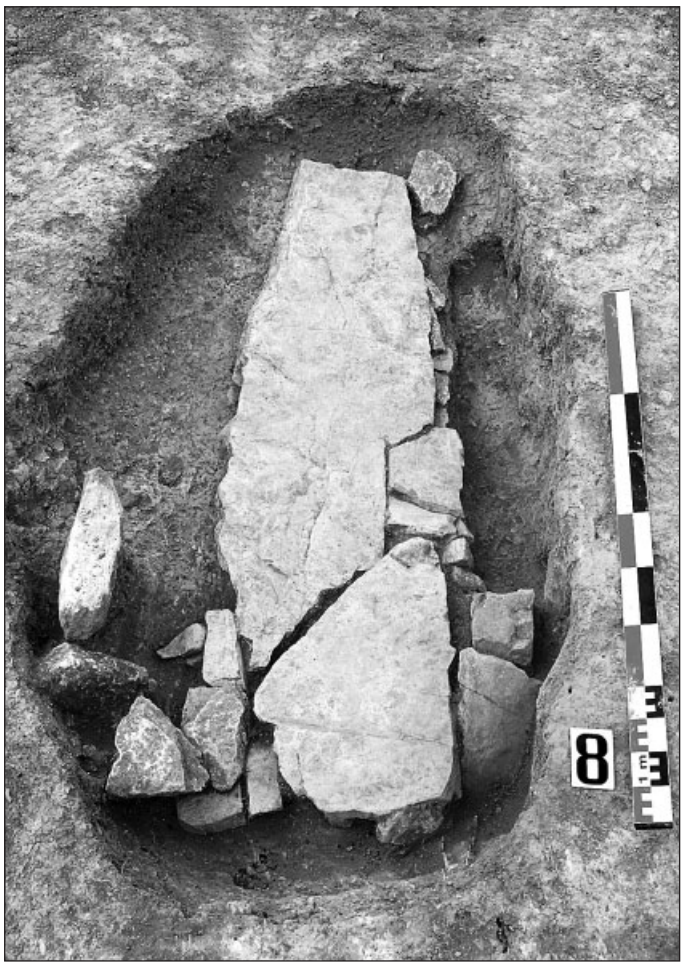
Aucune trace d'occupation durant le Néolithique ou la Protohistoire n'a été identifiée. Seuls quelques tessons roulés de céramique non tournée, sont présents de façon éparse.

Les plus anciennes traces d'occupation se rattachent au Haut Empire. Il y a d'une part des traces agraires, probablement viticoles, concentrées sur une surface assez réduite. On a pu repéré, d'autre part, une grande fosse comblée par divers déchets d'occupation. Ces éléments sont probablement en relation avec un site, repéré par P.-Y. Genty, immédiatement à l'est de la zone diagnostiquée, sur la commune de Vendargues. On a également mis en évidence les traces de deux chemins, qui se croisent dans le périmètre menacé. Leur fonctionnement dès le Haut Empire est probable, mais pas formellement attesté pour le moment.

A partir de la fin de l'Antiquité, un cimetière va se développer. Il s'installe à côté du carrefour de chemins.

Le cimetière de Maumarin s'étendra au fil des siècles, pour occuper des terrains situés plus à l'est. D'après nos sondages, il couvre une surface d'au moins 400 m^2. L'ensemble des structures archéologiques apparaissent à faible profondeur (entre 0,3 et 0,5 m de profondeur). Elles sont susceptibles d'être détruites lors des travaux du lotissement.

Loïc BUFFAT
(INRAP)



LE CRES, Maumarin : Vestige d'une sépulture de l'Antiquité tardive (cliché Loïc Buffat).

NÉOLITHIQUE, AGE DU FER, ANTIQUITÉ

FABRÈGUES
L'Estagnol

Le site de l'Estagnol se trouve dans le fossé de Montbazin, à peu près à mi-distance - environ 7 km - des garrigues du causse d'Aumelas, au nord et de l'Etang de Vic, au sud. Il se situe dans la partie occidentale de la commune de Fabrègues, entre les domaines de Launac Saint-Louis, de Launac-le-Vieux et celui de Launac Saint-André. Le site est implanté sur un très léger relief culminant à 47 m d'altitude et qui est bordé au nord, à l'est et au sud par un ancien étang - l'Estagnol proprement dit - asséché au XIIIe siècle. Le gisement de 5 à 6 ha de superficie globale, toutes périodes confondues, se caractérise par la présence en surface de zones cendreuses riches en mobilier lithique et céramique alternant avec des espaces offrant moins d'artefacts. Diverses zones situées sur le versant occidental du relief central comportent de nombreux fragments de torchis. De plus, un charruage de la parcelle effectué dans les années cinquante mit au jour de nombreuses pierres et fragments de céramique délimitant « des sortes des cabanes carrées » ainsi que, sur les rives de l'étang, des pieux.

Le site a été découvert en 1999, par P. Michel, membre du Club archéologique de Pignan. Par la suite, plusieurs campagnes de prospections furent organisées par G. Sachot. L'étude du mobilier collecté lors de ces prospections atteste une fréquentation limitée du site au cours du Néolithique ancien (faciès cardial), une occupation importante - sans doute un véritable village - durant le Néolithique final/Chalcolithique (faciès fontbuxien et campaniforme), des fréquentations épisodiques au cours de l'âge du Bronze (en particulier au Bronze ancien, final II et IIIb de faciès Mailhacien I), un nouvel habitat groupé conséquent durant le Ve et le début du IVe siècle av. J.-C., une occupation peut-être plus limitée au cours du IIe siècle et du début du Ier siècle av. J.-C., un abandon du site durant la période antique et tardo-antique et enfin, une éventuelle occupation d'ampleur restreinte entre le haut Moyen Age et le Moyen Age central (Vial 2003, 171-172 ; Vial 2004).

L'importance de ce site, son emplacement à mi-distance entre zone littorale et garrigues ainsi que son implantation topographique particulièrement originale nous ont incité à y organiser une campagne de sondages. Celle-ci s'est déroulée du 30 mai au 11 juin 2005. Les sondages ont été réalisés entre des rangs de vigne ce qui a conditionné leurs dimensions et interdit le recours à des moyens mécaniques. En fonction des moyens humains et matériels disponibles, sept sondages ont été effectués représentant une surface globale fouillée de 18,5 m^2.

A l'issue de cette campagne, il apparaît tout d'abord que la morphologie du site a manifestement été profondément modifiée par les travaux agricoles contemporains. Dans la plupart de nos sondages, seuls ont en effet été rencontrés des niveaux remaniés par le charruage récent de la parcelle, charruage dont les traces ont été observées à plusieurs reprises. Toutefois, deux structures bâties en pierre sèche situées sous le niveau du défonçage ont pu être dégagées au sein de deux sondages situés sur le versant sud du relief central, à proximité l'un de l'autre. L'une de ces structures, fouillée sur près de 3 m, consiste en un empierrement rectiligne incluant de grandes dalles calcaires ; elle pourrait éventuellement correspondre à une fondation de mur. La seconde n'a pu être suffisamment dégagée pour en fournir une interprétation. Malgré leur proximité, rien ne permet d'associer ces deux empierrements. Leur datation n'a pu être précisément établie ; néanmoins, chacune de ces deux structures était directement située sous un niveau remanié recelant un mobilier céramique de la fin du second âge du Fer.

Outre la mise au jour de ces structures, le principal apport des sondages réalisés cette année sur le site de l'Estagnol, concerne la chronologie et la topographie des occupations protohistoriques. Certains sondages ont de fait livré des lots conséquents de mobilier de l'âge du Fer permettant d'établir des datations relativement larges mais fiables. Ces datations précisent les conclusions de notre étude du mobilier collecté en prospection. Ainsi, la première occupation de l'âge du Fer débute durant la première moitié du Ve siècle av. J.-C. et non pas à la toute fin du VIe siècle comme nous l'avions précédemment proposé. L'absence d'amphore étrusque dans nos sondages et leur grande rareté en prospection pourrait même indiquer que le site a été fondé entre 475 et 450 av. J.-C. Cette première implantation est manifestement abandonnée moins d'un siècle plus tard, dans le premier quart du IVe siècle av. J.-C. Le site est ensuite réoccupé à partir de 225 av. J.-C. : à l'unique fragment de céramique à vernis noir de Rosas recueilli en surface, sont en effet venus cette année s'adjoindre plusieurs autres éléments permettant d'avancer cette date plutôt que le début du siècle suivant comme nous l'avions supposé. Cette seconde occupation s'est sans doute achevée entre 75 et 50 av. J.-C. Quant aux autres périodes de fréquentation ou d'occupation du site attestées par le mobilier de prospection, nous n'en avons rencontré aucun témoin excepté peut-être au sein d'un sondage situé dans la partie sud-ouest du gisement. En effet, quelques rares éléments mobiliers retrouvés dans ce sondage avec de nombreux fragments de torchis pourraient éventuellement être attribués au Néolithique final. D'un point de vue topographique, prospections et sondages montrent que l'occupation du Ve siècle av. J.-C. s'est développée sur la butte centrale, s'étendant sur ses versants ouest, sud et est. L'importance de cette implantation tend donc à être confirmée. L'occupation des IIe-Ier siècles av. J.-C. a elle aussi manifestement pris place sur les pentes sud, ouest et est du relief. Les résultats de nos sondages ainsi que la prise en compte du petit mobilier recueilli en prospection attestent par ailleurs que cette seconde occupation de l'âge du Fer a sans doute été plus bien conséquente que ce que l'on avait jusqu'alors supposé. Celle-ci a en définitive pu prendre la forme d'un modeste habitat groupé. Dans cette hypothèse, seule s'avère problématique la très faible quantité d'amphore gréco-italique et italique livrée par nos sondages (seulement cinq fragments au total dont aucun bord) et de façon plus générale, par les prospections.

Il nous semble pour conclure, que toute nouvelle opération archéologique sur le site de l'Estagnol ne présentera qu'un intérêt limité tant que la parcelle sera couverte par la vigne actuelle. Par contre, en cas d'arrachage de celle-ci, une intervention s'avérerait indispensable étant donné la présence de structures encore en place.

Julien VIAL
(Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse)

JONCELS
Dolmen de la Planquette

Le dolmen de la Planquette a été découvert au début de l'année 2004, dans une vigne en cours d'exploitation, par Rémi Paillès (Conseiller Général et Maire) sur la commune de Joncels, à 72 km au nord-ouest de Montpellier. Ce mégalithe est implanté sur une terrasse en forte déclivité (28 %). La demande d'intervention auprès du Service régional de l'archéologie a été motivée par la quasi absence de données concernant le mégalithisme funéraire de l'ouest de l'Escandorgue et par le fait que nous soyons en présence d'un monument inédit. Ce sondage avait pour but de donner un premier aperçu du potentiel archéologique, un important colluvionnement recouvrant la majeure partie des structures.

Le tertre est un cairn de pierres qui existe encore dans les secteurs est et nord. Il a été largement détruit dans les secteurs sud et surtout ouest par des prélèvements anthropiques récents (construction des murs des terrasses). Il se compose d'un mélange de blocs de grès et de calcaire variant entre 10 et 30 cm environ. Ce tumulus n'a pour l'instant rien de caractéristique, en effet les pierres n'ont aucun agencement particulier. Nous avons pu noter cependant une dominance du grès dans les couches inférieures.

La chambre sépulcrale est de forme quadrangulaire délimitée par une dalle de chevet engagée et une dalle-porte échancrée. Cette dernière a été régularisée par technique de bouchardage, lui donnant ainsi la forme d'un C inversé. La dalle de couverture est absente, son réemploi dans une terrasse inférieure est probable. Le couloir d'accès (ou antichambre ?) est limité par deux parements constitués chacun en partie par une dalle d'une longueur de 1,45 m environ, élaborée à l'est dans du grès, à l'ouest, dans du calcaire. Ces deux dalles sont chacune surmontées d'un muret construit en petit appareil.

Cette opération a révélé la présence de céramiques, pour la plupart sans caractère, d'ossements, de parures (perle de calcite ambrée en forme de tonnelet, perle de calcite blanche discoïdale, deux anneaux spiralés, à section circulaire...).

Ce sondage 2005 marque l'achèvement d'une étude préliminaire entreprise sur le dolmen de la Planquette. Nous étions dans une démarche qui consistait à évaluer l'état de conservation et l'intérêt archéologique du monument et il est bien certain que beaucoup de questions restent en suspens. La chronologie entre autres reste à affiner. Ce sondage a été suffisamment étendu pour dévoiler et confirmer l'existence d'un mégalithe funéraire en élévation et relativement bien préservé. A partir des éléments que nous avons pu exposer, il est bien évident que le potentiel archéologique de ce chantier est loin d'être épuisé. Notre sondage nous a apporté un grand nombre d'interrogations ; il faudra dès lors se tourner vers une fouille programmée afin de poursuivre nos investigations.

Anne-Lise RIVIÈRE (Master 2 Recherche PPP,
Université Paul Valéry, Montpellier III)
Sous la responsabilité scientifique
de Xavier GUTHERZ (Université Paul Valéry,
Montpellier III)
et de Jean-Paul CROS (UMR 7041, Paris X).

JONCELS, Dolmen de la Planquette : accès à la chambre sépulcrale (cliché Anne-Lise Rivière).

LATTES
Saint-Sauveur

L'équipe de fouille de Lattes a démarré en 2004, dans le quartier de Saint-Sauveur (Lattes, Hérault), le programme triennal de recherche 2004-2006 sur la ville antique de Lattara. Cette deuxième campagne de fouille de ce programme triennal s'est déroulée sur deux mois et a été organisée en deux stages successifs, l'un en juillet, l'autre en août, suivis chacun d'une semaine de post-fouille. Les travaux réalisés ont concerné plusieurs axes de recherche qui prolongeaient les programmes précédemment engagés.

Le premier axe développé en 2002, fédérant des recherches de longue haleine qui se poursuivent depuis plusieurs années, concerne les phases anciennes de l'habitat. Deux chantiers ont traité cette année encore cette problématique : celui de la zone 1 (sous la direction d'Éric Gailledrat et Carmen Belarte), où est exploré actuellement un quartier du milieu du Ve siècle av. n. è. ; et celui de la zone 27 (sous la direction de Denis Lebeaupin et Pierre Séjalon), où l'on a poursuivi la fouille des niveaux de la seconde moitié du Ve s. ; là, l'équipe a pour l'instant suspendu l'exploration des niveaux de fondation (étrusques ?) de la cité qui ont fait déjà l'objet de plusieurs campagnes. Cette décision a été motivée par la volonté de fouiller cet habitat archaïque sur la surface la plus grande possible. C'est pourquoi, comme en 2004, seuls les deux tiers orientaux de la zone ont été fouillés cette année.

Le deuxième axe, complémentaire du premier, concerne les phases récentes de l'habitat. Après la parution du volume 17 de la collection Lattara qui traitait des quartiers 30, 31 et 35, datés entre la fin du IIIe s. av. n. è. et le Ier s. av. n. è., le programme de fouille a porté sur le secteur méridional de la ville, et en particulier dans la zone 52, où une grande maison à cour avait été repérée en 2000. Sa fouille, débutée en 2002 et au cours de laquelle avait été découvert un buste de guerrier préromain dont la publication a d'ores et déjà paru, s'est donc logiquement poursuivie cette année, sous la direction de Michael Dietler et Alison Kohn. Cette maison (ensemble 52101), dont les limites sont désormais bien cernées, présente un plan à cour particulièrement précoce (milieu IIIe-début IIe s. av. n. è.). Cette année, et pour renforcer cet axe de recherche, une nouvelle zone a été ouverte. Elle se concentre sur une autre maison à cour, datée également du IIIe s. av. n. è. Son exploration est placée sous la direction d'Andreu Moya et André Rivalan. Cette unité (ensemble 54101) est voisine de la maison 52101.

Le troisième axe porte sur les transformations opérées dans la ville au début de la période romaine. Un nouveau chantier avait été ouvert sur cette problématique à la suite des découvertes effectuées en 2001 : jusqu'en 2004, c'est sur la zone 60, dans le prolongement des îlots 30-35, que les efforts avaient porté, sous la direction de Gaël Piques. Cette année, dans la suite logique de la fouille de la place, Gael Piques et son équipe se sont attachés à l'exploration d'un secteur sis entre la zone 60, la zone 30 et la rue 137 : le secteur 30/6, qui borde directement la place (zone 60-nord), et qui, dans son dernier état conservé, a accueilli un grand bâtiment. C'est pour appréhender la fonction de cet édifice que la fouille a été entreprise sur les secteurs 6b et 6c.

Le quatrième axe a pour objectif l'étude planimétrique et diachronique des systèmes défensifs de la ville protohistorique et leur évolution à l'époque romaine. Après une étude très détaillée des remparts et constructions associées (tours, avant-murs, fossés) sur les façades méridionale et occidentale de la ville, le nouveau programme triennal, engagé sur la façade septentrionale de la cité en 2004, s'est poursuivi cette année, toujours sous la direction de Joan López, assisté de David Asensio et Antoine Mamie. Ce volet d'étude avait été motivé par la découverte en 2003, lors du décapage de la bande nord du terrain appartenant à l'État, des traces probables du rempart préromain. Après le décapage de la quasi totalité du terrain disponible en 2004, qui a confirmé nos premières impressions, la fouille s'est concentrée cette année sur la zone où une porte ancienne avait été pressentie. Le tracé du rempart a également fait l'objet de sondages stratigraphiques, immédiatement à l'est de l'accès supposé. Dans le même temps, on a procédé à la fin du décapage du terrain appartenant à l'état, dans le secteur nord-est de la parcelle, juste en face du bâtiment du CDAR. Une portion du rempart et de nouveaux îlots d'habitations protohistoriques ont été mis au jour. On trouvera dans ce rapport un premier report topographique des structures découvertes.

Le cinquième axe a concerné l'étude d'une structure apparentée à la production de céramique et en particulier d'amphores de type Gauloise. Cette opération, coordonnée par Joan Lopez a été menée par une équipe placée sous la direction de Véronica Martinez.

Parallèlement à ces actions de terrain, deux équipes ont œuvré, avec l'aide active des stagiaires du Chantier-École International d'Archéologie, dans le domaine du mobilier et des prélèvements.

Le mobilier découvert durant les deux mois de la campagne 2005 a été intégralement traité (lavage, marquage, classement, conditionnement définitif), inventorié, décompté et analysé typologiquement. Ce travail exhaustif et détaillé a été dirigé par Hugues

Boisson, assisté par Émilie Compan, Fanny Granier, Donatella Rizzello et Sarah Silvereano. Des études de mobiliers ont en outre été conduites parallèlement, d'une part sur les céramiques du Ve s. av. n. è. par Émilie Compan, Ludi Chazalon et Hugues Boisson, d'autre part sur le mobilier métallique du Ve s. av. n. è. par André Rivalan.

Comme en 2004, l'équipe a intégré une étudiante avancée en consolidation/restauration ; Julie Touzeau a activement participé aux opérations de prélèvement de mobilier céramique et métallique, également d'objets en matière organique sur le terrain, et a assuré la consolidation et le recollage de plusieurs récipients céramiques ainsi qu'un premier nettoyage de certains objets métalliques.

Les prélèvements effectués à la fouille et destinés aux études aussi bien environnementales qu'économiques ont été également traités intégralement (tamisage ou flottation, tri par spécialités, pré-analyse, inventaire, conditionnement) sous la direction de Núria Rovira, Natalia Alonso et Ramon Buxó, assistés par Eva Montès et Marta Portillo.

Les traitements infographiques des plans et stratigraphies ont été effectués par Ares Vidal pour l'ensemble des fouilles de l'année, assistée par Cristina Garcia. Elles ont également assuré l'intégralité des saisies topographiques sur le terrain.

Plusieurs spécialistes sont en outre intervenus ponctuellement sur des sujets spécifiques (analyses de faune, d'insectes, d'ichtyofaune, de matériaux lithiques…).

Enfin, la maintenance technique et logistique du chantier et les terrassements mécaniques ont été assurés par Guy Pouzolles.

Au total, les fouilles de Lattes ont concerné en 2005 une surface totale de 3500 m2, répartis en plusieurs points de la ville antique, dont 2000 m^2 ont concerné les zones de fouille stricto sensu. Elles ont mobilisé sur le terrain et au laboratoire 60 personnes au mois de juillet et 51 personnes au mois d'août.

Principaux résultats

Les données acquises sur les formes d'habitat de l'âge du Fer sont particulièrement nombreuses et diverses : quatre programmes de fouille ont en effet été consacrés à ce thème pendant les deux mois de travaux, soit sur les phases anciennes avec l'exploration en profondeur des zones 53 (ex. zones 1, 50 et 51) et 27, soit sur les phases récentes avec les fouilles extensives menées dans le secteur méridional de la ville, dans les zones 52 et 54.

Les travaux conduits dans les zones 53 (Carme Belarte et Éric Gailledrat dir.) et 27 (Denis Lebeaupin dir.), contre les courtines orientale et méridionale de l'enceinte constituent le prolongement de programmes entamés depuis plusieurs années. Dans ces deux îlots, distants de 130 m, on a fouillé en 2005 essentiellement des niveaux du Ve s. avant notre ère. Comme cela avait déjà été observé pour des phases plus récentes, les structures rencontrées dans chaque lieu sont apparues sensiblement différentes. Dans la zone 53, un îlot d'habitations quadrangulaires relativement serrées, séparées par d'étroites venelles-drains, illustre la trame domestique durant la seconde moitié du Ve s. av. n. è. Cette trame rigoureuse semble cependant évoluer sensiblement vers le milieu du Ve s. et les fouilles de 2006 devront s'attacher à confirmer ces modifications significatives de l'organisation de l'habitat. Dans la zone 27, où les niveaux explorés sont légèrement plus récents, l'habitat présente des architectures différentes : si l'occupation en contrebas du rempart est dense, les unités domestiques se distinguent par une architecture légère, sinon peu durable. Ces espaces ouverts ou semi-ouverts abritent des activités culinaires, voire artisanales (métallurgie du fer), comme cela avait déjà été pressenti l'an dernier.

Cette diversité se retrouve aussi à l'intérieur de chaque zone pour ce qui concerne les techniques constructives, employant de multiples matériaux : pierres liées à la terre pour les soubassements, bois et torchis pour les cloisons des bâtiments légers, large emploi de la terre modelée sur place pour les élévations, bauge, emploi régulier de la brique crue. L'étude de ces techniques est favorisée par l'excellente conservation des niveaux explorés : ainsi, dans la zone 53, l'environnement très humide des ensembles a permis de recueillir de précieuses données concernant l'emploi des matériaux périssables pour l'érection des cloisons. Dans la zone 27, pour un mur certes plus récent (IVe s. av. n. è.), une étude très minutieuse, faisant appel à la micromorphologie, a permis de confirmer l'existence de la mise en œuvre de la bauge coffrée.

Ces conditions de gisement favorables ont également permis de recueillir plusieurs objets ou fragments d'objets en vannerie et en bois, également en terre crue, grâce notamment à l'intervention sur le terrain d'une restauratrice et des spécialistes concernés. Si ces données alimentent à n'en pas douter les recherches sur l'environnement mais aussi sur la culture matérielle des communautés lattoises, elles soulèvent aussi le délicat problème de la pérennité des objets prélevés et de leur conservation à long terme. En ce sens, une collaboration étroite avec le musée de Lattes sera sans doute très bénéfique.

La datation de ces niveaux est précise et sûre, d'autant que partout les vestiges sont accompagnés par un mobilier abondant et significatif, riche notamment en importations permettant un accrochage solide sur les chronologies méditerranéennes. Utilisant pour cela l'important corpus sur les céramiques de l'âge du Fer de Lattes (*Lattara* 14/2001), l'effort d'analyse

quantitative et typologique du mobilier a été poursuivi par les spécialistes, dans la mesure où ces découvertes complètent et renforcent la connaissance de la culture matérielle et des échanges pour des phases encore faiblement représentées. Mais cette démarche, résolument évolutive, a bien sûr connu cette année de nouvelles avancées.

Ainsi, dans la zone 53, à côté de très nombreuses importations attiques, des importations ibériques et des productions ibéro-languedociennes ont pu être identifiées, comme en 2004 ; plus singulièrement, après la découverte en 2004 d'un scarabée égyptien en roche dure, on retiendra en 2005 la découverte d'un plomb inscrit en grec dans la zone 27, dans un contexte de la seconde moitié du Ve s. av. n. è. C'est le second document de ce type trouvé à Lattes, après le plomb recueilli par H.Prades dans le sondage 9 en 1967. L'étude préliminaire de ce document (Michel Bats) soulève plus de problèmes qu'elle n'en résout mais, surtout, souligne une fois encore le caractère emporique de *Lattara*.

Les travaux de terrain sur la phase suivante, couvrant les IIIe-Ier s. av. n. è., ont évidemment été poursuivis afin d'asseoir sur des bases plus larges le dossier naguère entamé à propos des modifications subies par les formes d'habitat dans les derniers temps de l'âge du Fer. C'est dans cette optique qu'une nouvelle zone (zone 54) a été ouverte en 2005 sur une maison mitoyenne de l'ensemble 52101.

L'ensemble 52101 (Michael Dietler et Alison Kohn dir.) se compose d'une vaste demeure d'environ 530 m2, bien supérieure donc aux surfaces des maisons fouillées jusqu'à présent sur le site. Son originalité réside avant tout dans son plan : l'ensemble s'organise autour d'une grande cour centrale carrée. Les pièces se distribuent autour et ont indubitablement des vocations spécifiques (cuisine et/ou consommation, stockage, etc…), des aménagements sanitaires élaborés (espaces de réception des eaux tombées, grand collecteur d'eau…), couloirs… En revanche, et malgré l'effort porté cette année sur le secteur méridional de cette demeure, on a encore du mal à cerner l'organisation de son aile sud ; il paraît cependant très vraisemblable que les pièces de cette aile s'appuient directement contre le rempart. Par ailleurs, il est aujourd'hui acquis que le caniveau qui dessert la cour centrale se jette dans un collecteur important, installé dans la rue qui longe la façade septentrionale de la maison.

L'ensemble 54101 (Andreu Moya i Garra et André Rivalan dir.), très légèrement postérieur mais également daté du IIIe s. av. n. è., présente un agencement général similaire, même si, là encore, il est pour l'instant délicat de se prononcer sur l'aile sud de la maison. D'une surface totale de 300 m^2, elle s'articule autour d'une cour allongée, et les pièces fouillées jusqu'à présent offrent la même vision de fonction spécialisée : stockage, cuisine/préparation, etc… On notera qu'en 2005, une sépulture de périnatal a été découverte ; elle sera fouillée en 2006.

Ces maisons constituent des cas tout à fait exceptionnels, non seulement sur le site (où la plus grande maison préromaine fouillée jusqu'à présent – dans l'îlot 9 – ne dépassait pas 275 m^2), mais également sur les habitats indigènes de Gaule méridionale. Avec ces exemples et d'autres voisins, on fait également remonter de plus de cinquante ans la date d'apparition de telles maisons à cour intérieure.

La position topographique de ces ensembles n'est pas moins intéressante : elles occupent un espace conséquent près du port, et pourraient ainsi s'inscrire dans un quartier socialement privilégié. Une telle partition sociale dans la ville protohistorique traduit-elle une division ploutocratique ? Seule la poursuite de ce programme de recherche permettrait d'avancer sur ce point. C'est pourquoi, à terme, il conviendra de s'interroger sur l'opportunité d'entamer la fouille de l'ensemble 61106, sis en face de la maison 52101, de l'autre côté de la rue 116, et pour lequel les premiers travaux de nettoyage de surface semblent également indiquer une organisation autour d'une cour centrale.

Un autre programme important inscrit parmi les objectifs de ce nouveau triennal concerne l'évolution de l'enceinte protohistorique sur la façade septentrionale de la ville. Cette recherche à la fois extensive et stratigraphique a mobilisé une équipe nombreuse, car il paraissait nécessaire de traiter des masses considérables de sédiments sur une très grande surface.

Après le décapage important réalisé en 2003 sur le nord du terrain qui avait permis de repérer le tracé du rempat protohistorique sur près de 130m de long, on s'était consacré en 2004 à la fouille de plusieurs secteurs et mis au jour une probable porte. C'est pourquoi, en 2005, l'équipe dirigée par Joan Lopez et David Asensio s'est concentrée sur ce secteur et d'autres voisins.

Ce qu'il faut retenir, c'est la mise au jour d'un tronçon du rempart archaïque (Ve s. av. n. è.), sous lequel sont apparus les vestiges de ce qui pourrait correspondre au rempart primitif de la ville, à l'instar de ce qui a été observé dans la partie méridionale de la cité. Les réaménagements importants qu'a connu ce secteur au Ier s. av. n. è. ont été mieux appréhendés, malgré une stratigraphie très complexe, qui a nécessité de multiples sondages et vérifications. La porte est toujours en activité mais connaît des transformations importantes (deux états au moins), dont la construction d'un important mur de terrasse au Ier s. av. n. è., qui aboutiront au Ier s. de n. è. à l'extension de la ville au nord, et à l'aménagement d'un puissant collecteur, à l'emplacement même de la porte protohistorique. Se trouve là confirmer l'hypothèse d'une modification

importante de l'emprise urbaine dès le règne d'Auguste. Certes, les conditions d'intervention n'ont pas toujours été optimales, notamment à cause de la nappe phréatique, et il conviendra en 2006 de résoudre cet écueil par des solutions techniques que l'équipe maîtrise.

Les programmes portant sur la période romaine ne sont pas moins diversifiés. L'exploration des puits, arrêtée depuis quelques année a aboutit en 2005, et selon le programme annoncé, à la publication d'un volume de la série Lattara (Piques Buxo dir. 2005).

En revanche, le programme consacré à la zone 60 (Gaël Piquès dir.) a été poursuivi : après la fouille de la place 60 et du bâtiment quadrangulaire la bordant à l'ouest, l'attention a été portée sur un bâtiment sis en parallèle de l'autre côté de la place. Les réfections qu'a connu cet édifice, érigé au Ier s. av. n. è., semblent importantes, et ce dès le début du Ier s. de n. è. S'il ne fait aujourd'hui quasiment plus aucun doute que ces deux bâtiments ont été construits selon le même programme, en relation étroite avec la place, et donc avec un espace public, les découvertes réalisées en 2005 renouvellent considérablement nos connaissances sur le devenir de ce secteur : il semble voué à des activités artisanales, un atelier de métallurgistes (forge) puis l'installation d'un pressoir, et ce dès le deuxième quart du Ier s. de n. è.

Enfin, dans le secteur sud-occidental de la ville, on a poursuivi la fouille et l'étude de la structure FR36136 (Veronica Martinez dir.). Même si aucun élément architectural n'a été découvert en place dans cette zone, les vestiges recueillis témoignent incontestablement de la présence, à proximité, d'une structure de production potière, très semblable à celles reconnues notamment à Sallèles-d'Aude (Aude). Plusieurs dizaines de milliers de fragments d'amphores gauloises, associés à des restes de céramique commune et, surtout, à des vestiges architecturaux caractéristiques des aménagements de cuisson, plaident en faveur de l'existence proche d'un four de potier. La production semble s'être spécialisée dans les amphores gauloises de type 1 et 4, même si d'autres types sont représentés. Les premières analyses de pâte sont prometteuses et seront poursuivies d'ici la fin du programme triennal en cours. Les limites de cette structure, comblée durant le dernier quart du Ier s. de n. è., ont été globalement circonscrites : les travaux de 2006 s'attacheront à explorer son environnement immédiat afin de mieux cerner les conditions d'installation de cet ensemble lié à la production d'amphores vinaires.

Enfin, la fouille de 2005 a aussi été l'occasion de poursuivre le décapage mécanique du secteur nord-est du terrain appartenant à l'État. Les vestiges mis au jour confirment largement ce qu'on avait supposé dès 2003 : il ne fait quasiment plus aucun doute que la quasi totalité de la ville protohistorique soit préservée au sein de la propriété de l'État. Mais contrairement à nos espérances, il paraît vraisemblable que l'angle nord-est du rempart se trouve sous le parking actuel qui accueille les véhicules des visiteurs. Une réflexion devra être menée en concertation avec les services de l'État, au premier rang desquels le Service Régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon, afin de programmer une intervention complémentaire sur cette zone, à même de boucler le dossier éminemment important de l'enceinte protohistorique de Lattara, qui plus est, à l'heure où la mise en valeur du site est plus que jamais à l'ordre du jour.

Tels sont les principaux résultats de la campagne de fouille 2005. On ajoutera à ce bilan scientifique quelques informations sur diverses actions menées parallèlement à la fouille.

Dans le domaine de la formation, la fouille de Lattes a continué à jouer activement son rôle de chantier-école, tant à l'échelle nationale qu'internationale, en recevant comme stagiaires internes de nombreux étudiants en provenance d'Amérique du Nord, d'Afrique et de divers pays européens, qu'à l'échelle régionale, en accueillant une vingtaine de stagiaires originaires de l'Université Paul Valéry de Montpellier, qui ont inscrit ce stage dans le cadre de leur cursus universitaire. Le haut niveau de cette formation et son efficacité ont été assurés cette année encore par un encadrement nombreux, international et pluridisciplinaire. On précisera ici que le chantier de Lattes a été retenu comme chantier-école pour la formation de Master d'Archéologie de l'Université Paul Valéry-Montpellier III, diplôme dans lequel interviennent de nombreux chercheurs languedociens émanant du CNRS, du SRA L-R, de l'INRAP et bien sûr de l'Université.

Après avoir été présenté lors des discussions du groupe de travail "Coopération, formation et diffusion des connaissances", dans le cadre de l'atelier euro-maghrébin "Patrimoine et aménagement du territoire : l'archéologie préventive" qui s'est tenu à Alger du 26 au 30 novembre 2004, sous l'égide de l'UNESCO, le chantier-école de Lattes a accueilli cette année 14 stagiaires du grand Maghreb (Mauritanie, Maroc, Algérie, Tunisie), toujours dans le cadre du programme de formation de l'UNESCO.

Pour ce qui concerne les publications scientifiques, on rappellera la sortie en 2004 du volume 17 de Lattara : « Le quartier 30-35 de la ville de Lattara (fin IIIe-Ier s. av. n.è.). Regards sur la vie urbaine à la fin de la Protohistoire », volume dirigé par Michel Py, et la parution en 2005 du volume 18 : « Onze puits gallo-romains de Lattara (Ier s. av. n. è. - IIe s. de n. è.) », volume dirigé par Gael Piques et Ramon Buxo. Le programme de publication pour les années à venir prévoit deux volumes sur les monnaies protohistoriques découvertes sur le site (M. Py), un volume sur les découvertes réalisées à Port arianne dans le cadre d'une opération préventive (I. Daveau dir.) et un volume consacré aux niveaux du Ve s. av. n. è. (T. Janin dir.).

Concernant la gestion à long terme du mobilier archéologique, la procédure de dépôt des découvertes effectuées sur la fouille auprès du Musée municipal de Lattes, suspendue en 2002, a repris au début de l'année 2005, comme cela avait été programmé, et grâce à un engagement financier résolu du Service Régional de l'Archéologie.

Enfin, dans le domaine de la protection du patrimoine, après l'inscription du site sur la liste supplémentaire des Monuments Historiques, l'équipe de fouille de Lattes a contribué au montage d'un dossier technique destiné aux instances compétentes dans le but de favoriser la mise en valeur de Lattara.

Depuis 2004, un programme d'ampleur a débuté, et l'équipe espère qu'il sera poursuivi dans les années à venir, afin de pouvoir, enfin, rendre au public ce qui a été acquis avec des fonds publics.

Pour l'équipe, Thierry JANIN
(UMR 5140 Montpellier-Lattes)

LATTES, Saint Sauveur : Lattara, vue de l'atelier de métallurgiste découvert dans la zone 60 (© UFRAL).

Parallèlement à la fouille menée depuis le début des années 1980 sur le cœur de ville protohistorique, et afin de compléter les données sur l'extension de l'habitat aux IIe-Ier s. av. n. è . et les conditions de son développement, on a entrepris une série de sondages sur une parcelle sise au sud-sud-ouest de la cité fortifiée. Outre cet objectif, il convenait enfin d'alimenter les réflexions menées depuis plusieurs années sur l'environnement de la ville portuaire et son évolution.

Les résultats recueillis dans les dix-neuf tranchées confirment d'une part l'extension gallo-romaine extra-muros au sud de la ville protohistorique et apportent d'autre part de nouvelles données sur la gestion des terrains en bordure de la lagune à partir de l'époque augustéenne.

Concernant l'habitat gallo-romain, on retiendra que l'architecture est relativement bien conservée au-dessus des sols bien que certains aménagements ont subi un épierrement antique ou post-antique. Ces structures appartiennent à un quartier urbanisé au Ier siècle qui s'étend sur toute la moitié septentrionale de la parcelle.

Au sud de cet urbanisme, deux murs de digue, parallèles — y compris aux limites de la parcelle —, orientés nord-est/sud-ouest, ont été repérés distants l'un de l'autre entre 53 et 65 m. Si leur datation ne peut être finement précisée, on peut retenir que le mur nord est grosso modo daté du Ier s. av. n. è., le mur sud du changement d'ère. Seule une intervention d'ampleur permettrait d'affiner ces premières propositions. Ils ont été bâtis sur des limons fluviatiles du Lez et apparaissent à une profondeur de 1,10-1,50 m de la surface du champ. En altitude corrigée NGF, le mur de digue nord se situe aux côtes +0,50 m à l'est et à +0,20 m à l'ouest. Le mur de digue sud, bâti en aval à plus d'une cinquantaine de mètres, se situe aux côtes –0,05 m à l'est et à +0,40 m à l'ouest.

Le mur de digue nord a été repéré sur une longueur de 65 m. Sa mise en œuvre générale consiste en un lit horizontal de cailloux et de moellons jetés pêle-mêle, s'arrondissant en s'inclinant vers le sud. Son épaisseur varie entre 0,80 m et 1,50 m pour une hauteur reconnue en aval de 0,50 m. Le mur de digue retient un épais remblai de terre mêlé de tuiles et de mortier. Il pourrait correspondre au mur sud repéré par H. Prades dans son sondage 22.

Le mur de digue sud a été suivi sur 82 m de long. Il est constitué d'un blocage horizontal de moellons et blocs jetés pêle-mêle, sur une largeur de 0,80 à 2,50 m, qui s'infléchit et descend du côté sud sur au moins 0,50 m. Il pourrait correspondre au gros mur repéré par H. Prades dans ses sondages 6 et 7.

Ces descriptions reflètent une lecture très restreinte et ponctuelle sur de grandes structures linéaires. Une reconnaissance plus juste des mises en oeuvre demanderait des observations sur de longs tronçons.

Un fossé drain a également été mis en évidence ; son utilisation est antérieure au mur de digue. Son comblement final, composé de pierres, correspond vraisemblablement à la construction de la digue, bâtie au même niveau mais en avant de son embouchure.

La zone explorée est une zone d'interface entre lagune, cours d'eau et terres, extrêmement mobile. Chronologiquement, les événements décrits sont attribués à une période flottant autour du changement d'ère et couvrant environ deux siècles. Dans ce cadre, les mutations de l'hydrosystème et ses relations avec les vestiges archéologiques sont difficiles à cerner dans le détail. Globalement pourtant, les sondages ouverts et décrits sont cohérents. Ils renseignent sur l'activité hydrosédimentaire du Lez au cours de l'Antiquité et sur les aménagements anthropiques à l'aval de Lattara. Par ailleurs, un sondage carotté (Bon 1) effectué pendant la campagne de sondages, a mis en évidence entre 3,50 m et 6,00 m de profondeur, la présence de faciès argilo-limoneux, gris pâle, azoïques et massifs. Attribuables à un prodelta, ces apports sédimentaires sont peut-être l'extension sous-marine du cône détritique sur lequel la ville de Lattara a pu s'implanter. Deux datations radiocarbones ont été prévues, à la base et au sommet du prisme sédimentaire afin de recaler chronologiquement la construction du delta. Au dessus, de 3,50 m à 2,50 m de profondeur, on retrouve du matériel grossier, caillouteux à sableux, illustrant la mise en place d'un chenal. Ils sont suivi par des apports limono-sableux correspondant aux faciès alluviaux de la phase 1, identifiés en tranchée.

Les tranchées effectués en 1997 dans la zone portuaire antique ainsi que les fouilles et sondages anciens associés aux sondages de la campagne 2005, permettent de proposer une première synthèse.

Les apports détritiques alluviaux identifiés en carottage sont probablement à l'origine de la création du « tell » de *Lattara* : une péninsule deltaïque.

Dans un second temps, il est vraisemblable que la majeure partie des apports sédimentaires sont localisés à l'ouest du site dans un secteur soumis à l'activité d'un bras du fleuve, aujourd'hui encore non identifié mais souvent suggéré dans la littérature scientifique et qui serait le Lez Viel. Ce bras du fleuve porte ce nom

dès le XIe s. au moins et serait en grande partie colmaté à cette période, au point que soit évoquée dans les sources écrites, la nécessité d'ouvrir un autre canal pour les besoins des Lattois (irrigation, moulins…). Ces problèmes de gestion hydraulique pourraient ils être la répétition d'une situation déjà vécue par la population quelques siècles plus tôt ? Quoiqu'il en soit, les sondages effectués lors de ce diagnostic nous renseignent sur des événements survenus après l'atterrissement de la zone.

Dès lors, des terrains sont disponibles à proximité immédiate du site et ils sont investis. Globalement, les vestiges découverts dans ce secteur (DRA 1971, DRA 1972 et GAP) couvrent une période allant du IIIe s. av. n. è. jusqu'au Ier s. ap. J.-C.. Dans ce cadre, le colmatage du bras occidental serait antérieur au IIIe s. av. n. è., alors que le bras oriental continue de fonctionner.

Le développement des constructions au sud et hors la ville, correspond chronologiquement à la phase 1 et reste donc soumise à l'activité du Lez oriental, avec ses crues et alluvionnements. Le premier enrochement (sondages 5, 11 et 19) est vraisemblablement contemporain de l'extension urbaine et traduit une instabilité de la berge en rive droite du cours d'eau. Le colmatage de la zone est particulièrement rapide et nous l'avons vu, il s'agit majoritairement d'apports fluviatiles au sein de la lagune. La présence de l'étang empêche effectivement l'évacuation des sédiments plus à l'aval et conduit à la construction de formes deltaïques avec pour conséquences un atterrissement définitif. Pour autant, il semble que la charge sédimentaire a considérablement augmenté : la surface gagnée sur l'étang, l'est en moins de 2 siècles. L'aboutissement de cette phase 1 est la mise en place d'un nouvel espace d'environ 2 à 3 hectares et correspondant à une zone certes mal drainée, mais visiblement vouée à l'agriculture, comme en témoignent les traces de labours et d'amendements repérés dans tous les sondages.

Le troisième temps de l'évolution du secteur est la construction d'un nouvel enrochement, plus oriental, qui cette fois-ci pourrait avoir pour fonction la préservation des terres gagnées. Malgré tout, l'ampleur de l'aménagement s'accorde mal avec la simple nécessité de maintenir en l'état un espace agricole. Si l'on revient sur les problématiques et les données provenant de la zone portuaire, l'enjeu au cours de la période antique concerne essentiellement l'accès au port. Les sondages effectués en 1997 avaient montré la présence de faciès lagunaires au contact de la zone portuaire antique, alors que quelques mètres plus au Sud, des sondages effectués en 1967 avait mis au jour un mur à un parement, vers le Nord, sur plus de 20 mètres de long et orienté E-SE/W-NW. Nous avions réaffirmé l'hypothèse d'un canal lagunaire ou d'une anse lagunaire aménagé par un mur de soutènement. L'enrochement de la phase 2 pourrait être son extension vers le sud. L'éloignement de la zone portuaire pour la partie diagnostiquée en 2005 serait donc à l'origine de la différence de traitement dans la construction de la digue, c'est-à-dire un mur maçonné au contact du site et un simple enrochement plus à l'aval.

Au contact de l'enrochement, vers l'Est se développent des faciès fluvio-lagunaires démontrant la présence d'un chenal du Lez et surtout de la lagune. C'est le quatrième temps de l'évolution de la zone, mais les marqueurs chronologiques sont insuffisants, en l'état, pour réfléchir davantage à la morphogenèse locale.

Dans tous les cas, l'accès lagunaire à la ville a forcément été assorti de curages importants pour maintenir l'accès au port, alors même que les alluvionnements sont massifs et colmatent visiblement la lagune. Que le port médiéval soit fluvial semble opportun quand on sait qu'en même temps, et pendant toute la période historique, les lagunes languedociennes connaissent quasiment toute un comblement considérable, à l'image plus connue d'Aigues Mortes.

Quoiqu'il en soit, si on cumule les résultats obtenus par les différentes interventions et les observations effectuées sur la documentation planimétrique, on peut globalement conclure que la moitié ouest/nord-ouest de ce secteur est urbanisée, probablement dès le Ier s. av. n. è., et habitée au moins jusqu'au IInd s. de n. è.

En revanche, au-delà de la digue nord, vers le sud, les structures urbaines sont absentes, et seule la digue méridionale constitue un témoin archéologique conséquent.

Pour l'équipe, Thierry JANIN,
Christophe JORDA, Jean-Claude ROUX
(UMR 5140 Montpellier-Lattes)

LOUPIAN
Marinesque, Combe-Rouge

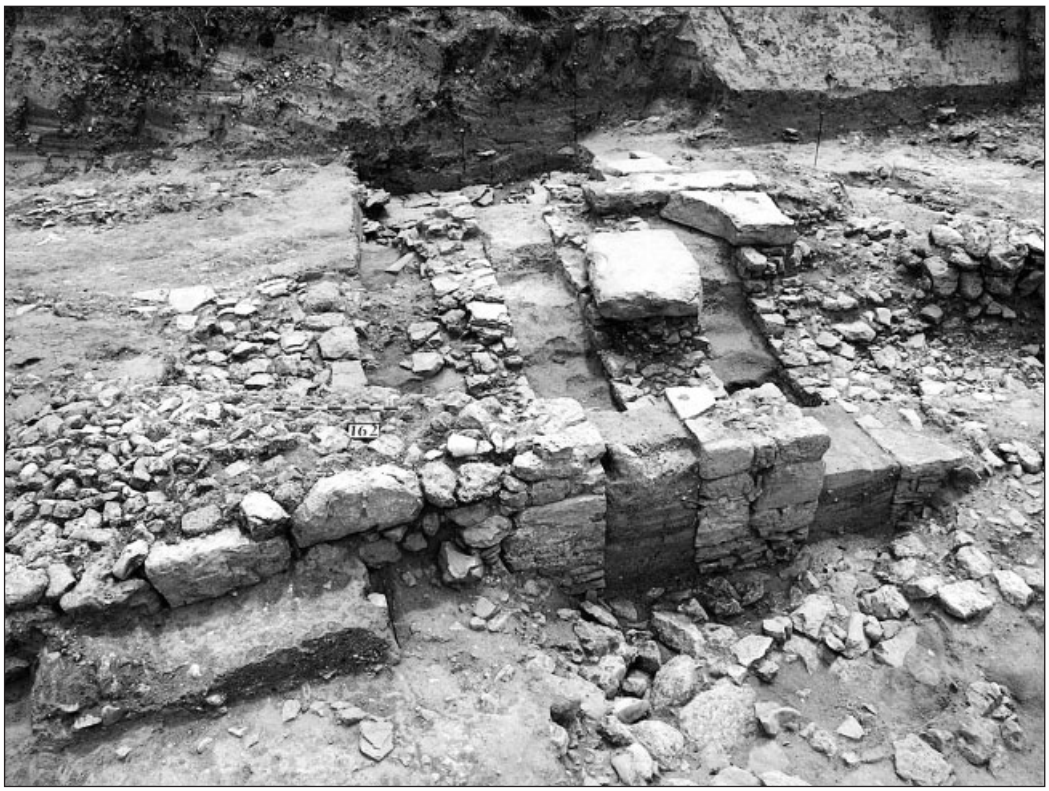
La campagne de fouilles réalisées en 2005 sur le site de Marinesque a confirmé les hypothèses développées l'année précédente : la présence d'un ouvrage de franchissement d'un cours d'eau temporaire par la voie Domitienne et une organisation complexe de bâtiments sur les deux versants du talweg au contact de la voie.

Des éléments nouveaux ont pu être tirés de cette campagne. En premier lieu, le meilleur état de conservation des vestiges bâtis retrouvés sur le versant miocène, en rive gauche, a permis d'observer de nombreux aménagements relevant de deux états d'occupation durant le Ier s av. J.-C. En second lieu, c'est la mise en évidence d'une mise en œuvre de la voie plus complexe que les premières observations ne le laissaient supposer, tant par l'importance de l'emprise des travaux aux abords de l'axe viaire, que dans la durée, avec au moins trois, voire quatre niveaux de roulement qui ont pu être individualisés. Il en est de même pour l'ouvrage de franchissement qui connaît au moins deux états de construction distincts en l'état des observations.

Un carrefour s'est formé avec une voie secondaire dès le Ier s. av. J.-C. en direction du bassin principal du village de Loupian, occupé dans l'Antiquité par la villa des Près-Bas. Ce nouvel itinéraire avait été envisagé avec prudence en 2004 avec la reconnaissance d'une voie moderne sur le versant nord du talweg. Cette dernière voie pose d'ailleurs le problème du franchissement du cours d'eau de Marinesque en amont de celui de la voie Domitienne. Sur la rive gauche, légèrement en contrebas de la voie majeure, un autre niveau de roulement marqué d'ornières a pu être identifié et semble correspondre à un diverticule, peut-être même à une desserte des bâtiments environnants.

L'histoire de l'occupation du secteur de Marinesque est intimement lié au. cours d'eau de même nom. Sur l'emprise même de la zone d'étude, l'écoulement de Marinesque atteint un goulet d'étranglement de moins de 25 m de large. Cette anomalie géo-topographique née du contact entre les affleurements du Jurassique et du Miocène, accentuée par la construction de la voie Domitienne a favorisé l'accumulation de sédiments au niveau de la zone de fouille. Toute l'histoire de l'occupation antique et plus largement du talweg s'inscrit dans cette dualité des versants.

Le choix du tracé de la voie Domitienne dépasse les contraintes topographiques présentes sur un petit tronçon du parcours, surtout si celles-ci ne sont pas insurmontables. Le franchissement d'un petit cours d'eau comme celui de Marinesque, présentant un régime d'oued n'a rien d'exceptionnel à l'échelle régionale et ce cas de figure doit être plus fréquent que ce que l'on pense, surtout autour du Golfe du Lyon où le réseau hydrographique est peu hiérarchisé.



LOUPIAN, Marinesque : vue générale (cliché Iouri Bermond).

On peut résumer l'évolution du talweg de Marinesque ainsi que celle de la voie Domitienne par une série d'emboîtement de profils avec la permanence de l'axe de symétrie que représente l'écoulement. D'une forme initiale en « V » très marqué, avec une possible dissymétrie entre les deux versants, le profil du talweg va ensuite passer à une forme en « U » suite à la construction de la voie Domitienne et à la canalisation des eaux dans un chenal dans la première moitié du Ier s. av. J.-C.

Les deux versants vont être occupés par une série de bâtiments, aménagés sur plusieurs paliers pour le versant nord et sur une large plateforme horizontale pour le versant opposé.

Le barrage artificiel que constitue la voie Domitienne, et la pression agraire dans le bassin versant ont favorisé l'érosion et l'apport de sédiments (sables, graviers, limons) qui ont peu à peu engorgé le chenal d'écoulement. Ces atterrissements ont nécessité l'exhaussement de la voie et la reconstruction de l'ouvrage de franchissement à l'approche du changement d'ère. Le profil de la voie s'est encore modifié pour n'avoir qu'une forme concave coupée en son centre par l'écoulement d'un ponceau. Les débordements successifs du chenal d'écoulement, l'augmentation de leur fréquence ont eu raison des bâtiments présents en pied des deux versants. Le maintien d'une occupation sur le haut du versant nord reste envisageable, au moins pour la période augustéenne. Quelques éléments (céramiques, monnaies) du Haut Empire doivent être associés à des travaux d'entretien de la voie principale ou à des éléments piégés dans les dépôts d'origine hydraulique. Le démantelement de la voie et de l'ouvrage de franchissement est consacré par le creusement volontaire de plusieurs chenaux d'écoulement, stabilisés par des murs de berge, durant le bas Moyen Âge (XIVe-XVe siècle).

En l'état, si la fonction agricole semble définitivement écartée, rien de définitif ne peut être proposé. Les principaux caractères mis en évidence lors de la campagne 2004 ont été confirmés. On note toujours l'importance de la série monétaire, avec une aussi grande diversité des émissions et une répartition tant spatiale que stratigraphique très variée. L'omniprésence des céramiques, ainsi que le nombre important des foyers reconnus signale une intense activité culinaire qui pourrait être celle d'une auberge. Cette hypothèse, des plus probables, ne pourra être vérifiée que par la fouille exhaustive des aménagements du secteur bâti en rive gauche.

La fouille se trouve de façon momentanée arrêtée pour des raisons de sécurité liées à l'activité minière passée et actuelle pour l'extraction de la bauxite, présente sous et à côté de la zone de fouille.

Iouri BERMOND, Christophe PELLECUER
avec la collaboration de
Delphine LOPEZ et Katia TURREL
(CCNBT – service Patrimoine et Archéologie)
et la participation de Michel FEUGÈRE
(CNRS – numismatique et instrumentum)
et Corinne SANCHEZ (CNRS – céramologie).

LOUPIAN, Marinesque : détail (cliché Iouri Bermond).

LOUPIAN
Extension aires de repos de l'A9, tranche 2

Le diagnostic archéologique mené au nord du territoire communal de Loupian, sur un coteau couvert d'une végétation de garrigue, n'a pu concerner, pour l'essentiel, que 2,5 des 17 hectares (parcelles B1632, C954, 1028, 1030) réservés à l'agrandissement de l'aire de repos de Loupian, de part et d'autre de l'autoroute A9. Concernant le reste de la zone, le substrat rocheux, très affleurant, n'a pas permis d'envisager une intervention mécanique. Quarante trois tranchées et 6 fenêtres de fouille ont ainsi été réalisées sur une superficie totale de 2114 m², soit 8,5 % de la surface pouvant être expertisée. Le substrat rocheux a alors été atteint de manière systématique.

Cette intervention a permis de dégager principalement, de chaque côté de la route C.R. n°31, une carrière exploitant, sur environ 0,55 hectare, des bancs de calcaire urgonien, en vue, semble t-il, d'une production de tout-venant. Malgré l'absence de mobilier retrouvé, la présence de plusieurs traces de tarières (observées surtout en bordure d'exploitation, mais également en son sein) témoigne de techniques d'extraction en vigueur, semble t-il, du XVIIIe s. à la première moitié du XXe s.

Cette carrière a notamment été étudiée à l'occasion de l'ouverture de trois fenêtres de fouille d'une superficie totale de 318 m². Ces excavations au pied des fronts de taille ont permis de dégager le sol de carrière et ainsi de préciser le type d'extraction utilisé. L'exploitation s'est principalement intéressée aux couches de découverte d'un affleurement de calcaire urgonien. Plus propice à l'érosion, celles-ci ont subi une dissolution du calcaire par les eaux de ruissellement qui ont fortement accentué les fissures naturelles. Ces diaclases ont ainsi systématiquement guidé l'enlèvement des blocs, si bien que souvent, les fronts rocheux laissés en fin d'exploitation ne présentent aucune trace de débitage, puisqu'ils s'assimilent aux lèvres de ces fissures. Une fois la découverte exploitée, la carrière se déplace à côté, délaissant les bancs inférieurs marqués par la quasi absence de diaclases, et donc plus difficilement exploitables, car nécessitant le creusement de tranchées d'extraction. L'exploitation s'étend donc essentiellement en surface, la hauteur des fronts dégagés variant entre 0,5 et 1 m maximum. Lors de son abandon, l'exploitation a été recouverte par des monticules de déchets de taille variant entre 0,40 et 1,20 m de haut.

Samuel LONGEPIERRE
(INRAP)

HAUT EMPIRE, MOYEN AGE, MODERNE

LUNEL-VIEL
ZAE du Roucagnier

Le diagnostic archéologique réalisé au lieu-dit le Roucagnier a livré des nouvelles données pour l'analyse de la structuration du paysage de cet espace rural situé en périphérie de l'agglomération antique de Lunel-Viel. Dès le Haut Empire, parallèlement à l'essor du village à 800 m à l'est, trois parcelles sont délimitées par un réseau de fossés. L'état d'arasement des terrains par les activités agricoles récentes ne permet pas de définir la surface précise des champs, qui s'étendent sur les deux tiers sud de l'emprise, ni leur mode de mise en valeur (vigne, vergers ...). Les fossés ont pour la plupart un pendage insignifiant, trop faible en tout état de cause pour assurer le drainage permanent des champs. Seule exception, l'exutoire du fossé FO 1020 dans le Dardaillon, où une pente à 5% permet d'assurer une évacuation efficace des eaux collectées. Les coupes relevées témoignent d'un entretien des fossés qui font pour la plupart l'objet de curages, jusqu'à leur colmatage et leur disparition du paysage au plus tard au début du IIIe s. de n. è. Contre la paroi de l'un de ces fossés (FO 1001), une cruche en céramique à pâte claire, complète, semble avoir été déposée intentionnellement. Les arpenteurs antiques signalent plusieurs fois l'utilisation de vases entiers, notamment de cruches et d'amphorettes, comme moyen ou comme témoin de bornage (Vidal 2000, p. 319 sq). Si les champs conservent les mêmes limites au-delà du IIIe s. ap. J. - C., celles-ci prennent alors d'autres formes (haies, clôtures légères...), mais aucune trace archéologique ne permet de l'affirmer.

Les parcelles s'organisent de part et d'autre d'un chemin creux (VO 1017), en usage du haut Empire à nos jours, avec toutefois quelques inflexions de son tracé au cours des siècles. La stratigraphie observée en coupe témoigne de recharges et de ragréages réguliers. Cet axe – le chemin de Montels à Saint-Nazaire - qui relie la zone péri-lagunaire à la région

des garrigues, est jalonné de sites altomédiévaux et antiques, et semble suivre l'orientation des kardines de la centuriation Sextantio/ Ambrussum (Favory et al, 1994, fig. 19 p. 186 et fig. 20 p. 187).

Les résultats du diagnostic viennent compléter les travaux menés par Cl. Raynaud et F. Favory sur Lunel-Viel et son territoire. Rappelons que l'agglomération semble se développer autour et selon les axes d'un carrefour entre un decumanus de la centuriation Sextantio/ Ambrussum et un *limes* cardinal de milieu de centurie (Favory et al, 1994, p. 167). À l'Est et au Sud de l'habitat, le parcellaire agraire mis au jour dans les années 80 présente les mêmes orientations (Raynaud 1994, p. 242). Quelles influences ont eues les centuriations antiques dans la mise en place du réseau fossoyé découvert au Roucagnier ?

L'un des *kardines* de la centuriation Sextantio/ Ambrussum, le troisième kardo est (Favory et al, 1994, p. 191), qui traverse l'emprise à 150 m à l'Ouest du chemin VO 1017 (fig. 3), n'a laissé aucune trace archéologique. En revanche, le chemin creux VO 1017 dans son état 1, ainsi que les fossés FO 1016, FO 1018 et FO 1021 respectent bien l'orientation à 23,5° O NL de ce système. Le parcellaire n'est pas orthogonal. L'ensemble des limites est-ouest (FO 1005 et FO 1020) ainsi que le fossé FO 1001, respectivement orientés à environ 80° E NL et 10° O NL, suivent quant à eux les axes du cadastre B de Nîmes.

Il faut pourtant souligner que si les deux systèmes semblent avoir des résonances dans les orientations des fossés du Roucagnier, le parcellaire mis au jour résulte d'une seule phase de découpage du territoire. La parcelle A en est une bonne illustration : ses limites fossoyées sont rigoureusement contemporaines ; elles suivent tantôt les orientations du Sextantio/ Ambrussum, tantôt celles du Nîmes B.

Enfin, d'autres éléments ont sans doute participé, dans une mesure difficilement appréciable, à la mise en place et à la cristallisation du parcellaire. C'est vraisemblablement le cas du Dardaillon, dont le cours a peu varié depuis l'Antiquité, comme en témoigne la céramique recueillie dans ses limons de débordement.

Mathieu OTT
(INRAP)

LUNEL-VIEL
Station d'Epuration

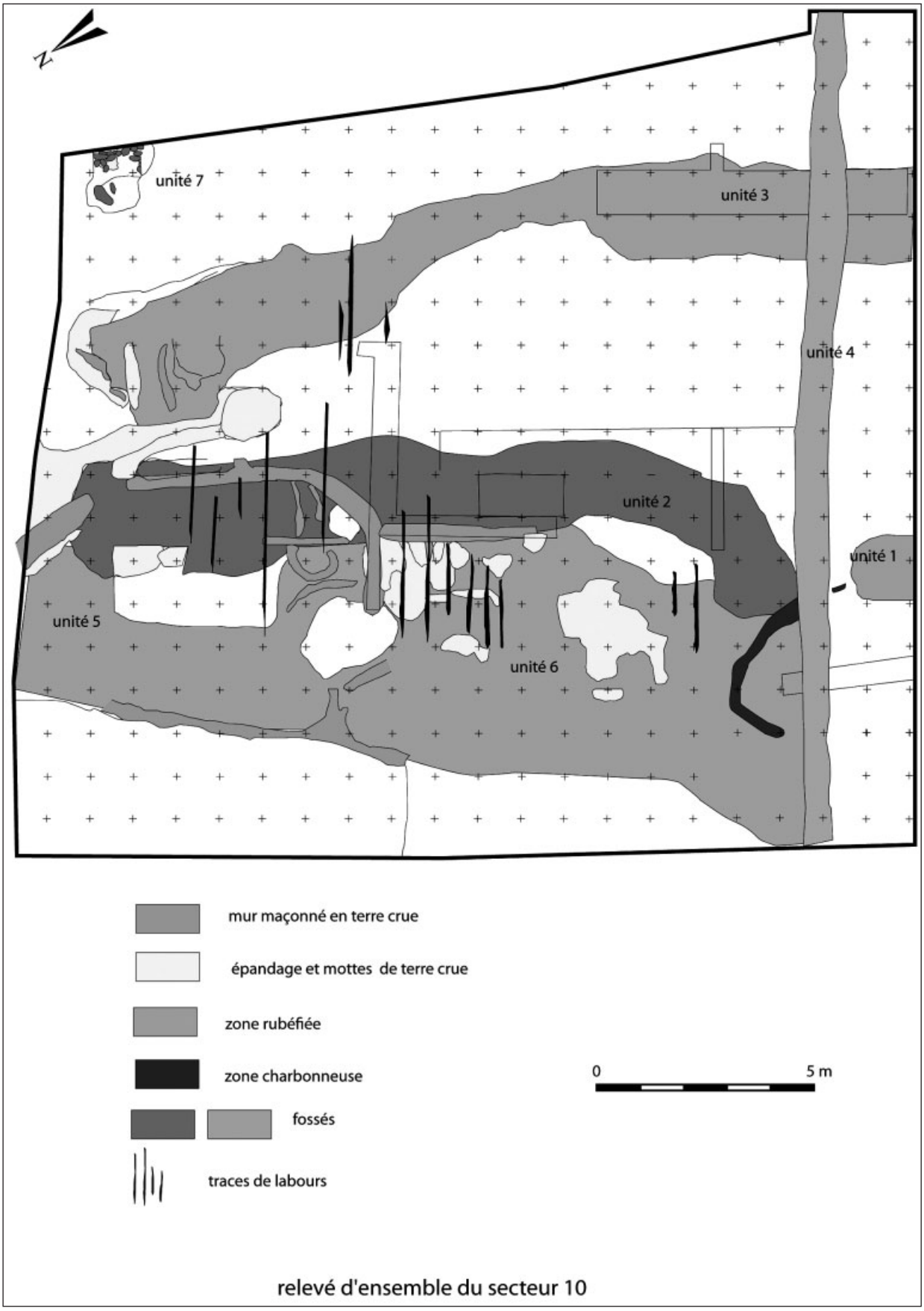
CHALCOLITHIQUE

Préalablement à l'aménagement de la nouvelle station d'épuration de Lunel-Viel, une opération préventive de diagnostic a été menée sur une superficie de 15 150 m2. Cette opération a permis de reconnaître, sur 120 m2 de sondage, une occupation chalcolithique qui se développe sur environ 450 m2 dans l'angle nord-ouest de l'emprise du projet (parcelles E 219 et 220). Ces vestiges s'étendent au nord, au-delà de l'emprise du projet, sur la parcelle E224. Reconnus à partir de 0,75 m de profondeur et non atteints par l'activité agricole récente, ils n'ont laissé qu'un ensemble de 11 structures en creux, fosses et fossés, sans niveaux de sols associés. La profondeur de ces creusements varie en moyenne de 0,30 à 1 m.

Si les structures dégagées sont nombreuses, le mobilier est en revanche observé en densité moyenne et pourrait ainsi évoquer l'existence d'un modeste site (ferme isolée ?) périphérique à un autre plus important, à l'image d'autres exemples connus. Par ailleurs, la situation du site, en zone humide de par la proximité de l'actuel ruisseau du Dardaillon Ouest, est commune à d'autres sites du Languedoc de même époque. Les fossés identifiés ne l'ont été que sur de courts tronçons qui empêchent de déterminer avec certitude un plan d'ensemble. Toutefois, la courbure marquée que prend le fossé 101, et le probable fossé 107, semblent faire référence à une série de sites languedociens ou provençaux installés en plaines ou en vallées littorales au Néolithique final : également découverts à l'occasion de fouilles préventives, ils sont caractérisés par un réseau de fossés ceinturant ou courbes, et groupes de fosses.

Samuel LONGEPIERRE
(INRAP)

MAUGUIO
La Capoulière



MAUGUIO, La Capoulière : relevé d'ensemble du secteur 10 (Gutherz et al.).

C'est la construction prévue pour fin 2008 d'un vaste lotissement dans le quartier des Jardins de Bousquet, à la sortie est de la ville de Mauguio qui a été à l'origine de ce projet de fouilles. Ce futur lotissement viendra étendre la zone déjà urbanisée en 2002 et 2003 au sud des terrains concernés. Le premier lotissement avait donné lieu à une opération préventive réalisée par l'INRAP sous la direction de Luc Jallot (Capoulière 2), avec un complément d'intervention en 2002 sur un petit secteur réservé (C. Georjon, INRAP, Capoulière 3). Ces premières opérations avaient permis de fouiller partiellement un vaste habitat fontbuxien à système de fossés qui possédait l'extraordinaire particularité de conserver des portions de bâtiments absidiaux à murs de terre crue dans sa partie centrale. Ces éléments architecturaux se retrouvent au nord du chemin dit de la première carrière de Bousquet qui sépare le site de Capoulière 2 et 3 de celui de Capoulière 4 comme l'a montré le diagnostic réalisé par Gilles Escallon (INRAP) sur une superficie de 4 hectares. C'est donc cette partie du site archéologique dénommée Capoulière 4 qui fait l'objet de la présente notice

Une première campagne menée en décembre 2004 a mis en évidence un groupement de fosses, appartenant au Néolithique moyen et final, localisé à l'est du gisement. Dans ce secteur, la surface initiale du décapage de 2004 a été portée de 1,2 ha à 2 ha en 2005. Les fosses ont notamment livré un mobilier céramique appartenant à une phase ancienne du Chasséen. Leur étude contribue à la formation des étudiants aux diverses méthodes de fouilles manuelles et d'enregistrement de structure en creux en contexte préventif. Une autre zone, en rapport avec cet objectif de formation, a été privilégiée à l'ouest de la zone d'emprise. En 2004, le rafraîchissement de la coupe de référence, située le long du chemin de la « première carrière de Bousquet », avait permis l'identification de nombreux témoins d'architecture en terre associés à des fosses ou des fossés. (rapport Gutherz-Jallot et al. 2004). Cette année, une zone, située en arrière de la coupe de référence, a fait l'objet d'un décapage léger sur environ 600 m2 (zone 10). L'extraction progressive des horizons de labours a montré la bonne conservation d'éléments en terre crue, qui apparaissent très au-dessus de la base des labours. Ces éléments sont attribués de manière certaine au Néolithique final 3 (Fontbouisse). Piégés dans des excavations, on a retrouvé les murs d'un possible bâtiment ovalaire d'environ 11 m de long sur 8 m de large matérialisé par des bases de parois en terre de 0,30 à 0,70 m de large. Ces vestiges constituent l'unité 5. L'excellente conservation de ces niveaux nous a conduit à mener un enregistrement exhaustif de ce secteur destinée à l'apprentissage de la fouille fine en contexte d'habitat. Durant l'année 2005, plusieurs campagnes d'expérimentation ont été menées par des étudiants de l'Université de Montpellier 3 dans le secteur est. Elles sont destinées à analyser *in situ* l'évolution de plusieurs types de fosses de cuisson. Les observations se poursuivront dans les années à venir. Les prochaines campagnes porteront encore sur ce secteur ainsi que sur le décapage extensif d'un large secteur à l'est de la zone d'emprise. D'ores et déjà, le site fontbuxien de la Capoulière, chantier-école de l'Université Paul Valéry, se révèle comme un site majeur pour l'étude des constructions en terre crue néolithiques. Il permet de renouveler et de compléter les connaissances sur les techniques de construction dans la culture de Fontbouisse. Les décapages extensifs réalisés ou prévus pour les prochaines campagnes permettront également de disposer d'une vision spatiale élargie d'un établissement de plaine à système complexe de fossés. L'analyse fine du comblement de ces fossés permettra de préciser leur typologie leur chronologie et leur fonction.

Xavier GUTHERZ et Luc JALLOT
(UMR 5140)

MONTPELLIER

Tramway, Ligne 2 - Rue de la Fontaine-du-Pila

EPIPALÉOLITHIQUE, MOYEN AGE, MODERNE

La fouille préventive de la Fontaine-du-Pila n'a pas été précédée par un diagnostic. Pour des raisons administratives, aucune enquête archéologique préalable n'a pu être menée sur la partie concernée du tracé de la ligne n° 2 du tramway de Montpellier.

La majorité des informations mises à profit pour argumenter la prescription de l'opération ont été prélevées dans les banques de données existantes et constituées à partir des résultats d'interventions périphériques plus anciennes, des interventions pour la plupart consécutives à la mise en place de la ligne 1 du même tramway. De mêmes que les observations stratigraphiques enregistrées sur d'autres sites proches, ont été sollicitées les nombreuses sources d'origine archivistique (écrites et figurées) qui permettent de suivre l'histoire générale du faubourg du Pila-Saint-Gély depuis la fin du Moyen Age jusqu'à sa transformation actuelle (travail de Vivien Vassal).

Les unités stratigraphiques les plus anciennes ont été identifiées dans le colmatage d'un paléochenal, sous la forme d'artefacts et de restes fauniques attribués à l'Epipaléolithique. Localisés dans un

secteur proche de l'actuelle rive droite du Verdanson, les vestiges induisent la proximité d'un site d'habitat, malheureusement extérieur aux limites du périmètre fouillé.

Le site reste ensuite muet jusqu'au XIIIe siècle. Des fosses d'extraction des sables astiens avoisinent alors un mur de terrasse (conservé sur une hauteur de 3 m) qui limite vers l'ouest une zone en eau ultérieurement colmatée ; un percement dans l'ouvrage permet le passage d'une canalisation chargée du déversement d'eaux usées. L'hypothèse retenue sera d'identifier là les vestiges d'un cours chenalisé du Verdanson, comblé à la fin du Moyen Âge et remplacé par l'actuelle rue de la Fontaine-du-Pila ; présente dés la seconde moitié du XVe siècle, la fontaine éponyme fonctionnera à l'extrémité nord de la rue jusque dans le courant du XIXe siècle ; ses vestiges, s'il en demeure, ont échappé à l'emprise de la fouille.

D'autres unités stratigraphiques suivent qui peuvent être mises en relation avec le proche hôpital du Saint-Esprit. Fondé à la fin du XIe siècle, le site a déjà fait l'objet de deux interventions liées à la construction du tramway ligne 1 (opérations O. Maufras et M. Vecchione). Diverses maçonneries témoignent de l'extension vers l'ouest des installations conventuelles, et des sépultures confirment la poursuite de l'activité funéraire dans le courant du bas Moyen Age.

La dernière phase d'occupation du site date du XVIIIe siècle et réunit les différentes composantes d'un atelier de potiers faïencier mentionné dans les textes. Le local ne possédait qu'un four de grandes dimensions qui a pu faire l'objet d'une fouille exhaustive. Le remplissage du couloir de chauffe et de la chambre, mais également le comblement d'une fosse proche ont livré un abondant mobilier céramique en cours d'étude.

MONTPELLIER, Rue de la Fontaine-du-Pila : four de potier faïencier (Olivier Ginouvez, Inrap).

Olivier GINOUVEZ et Jérôme HERNANDEZ,
en collaboration avec Christelle GAUDELET,
Guergana GUINOVA, Lucy VALLAURI,
Jean-Louis VAYSSETTES

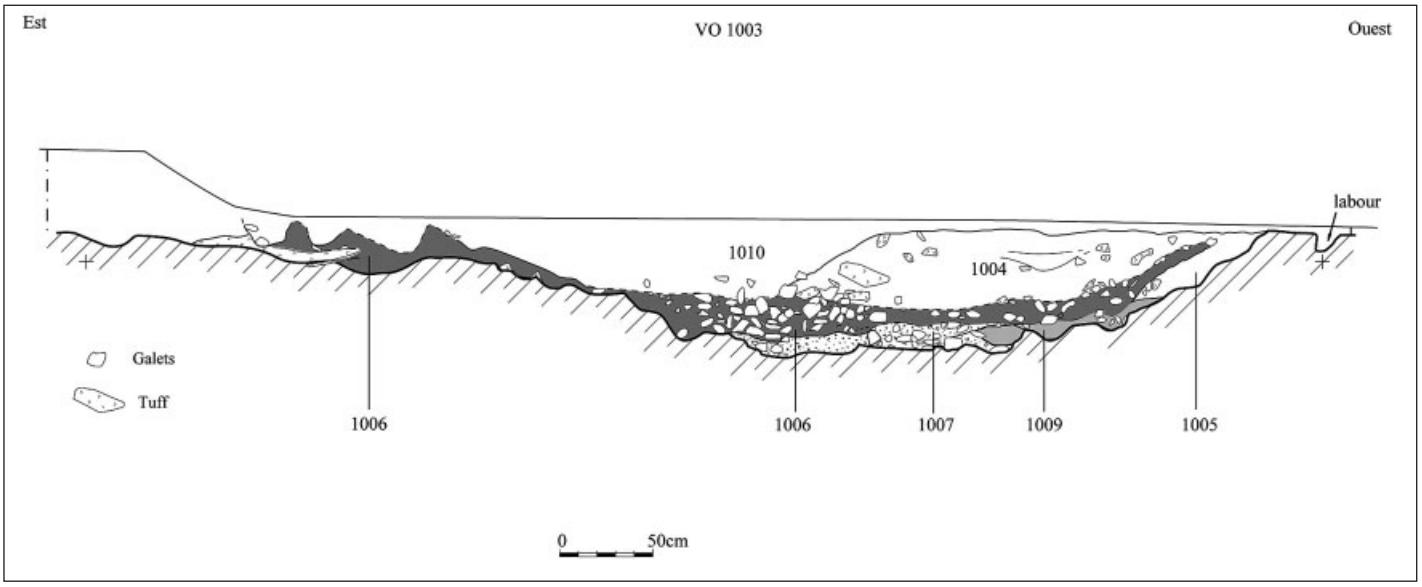
MONTPELLIER, Rue de la Fontaine-du-Pila : niveaux du Paléolithique supérieur (Olivier Ginouvez, Inrap).

MONTPELLIER

ZAC Port-Marianne - Jardins de la Lironde (tranche 3)

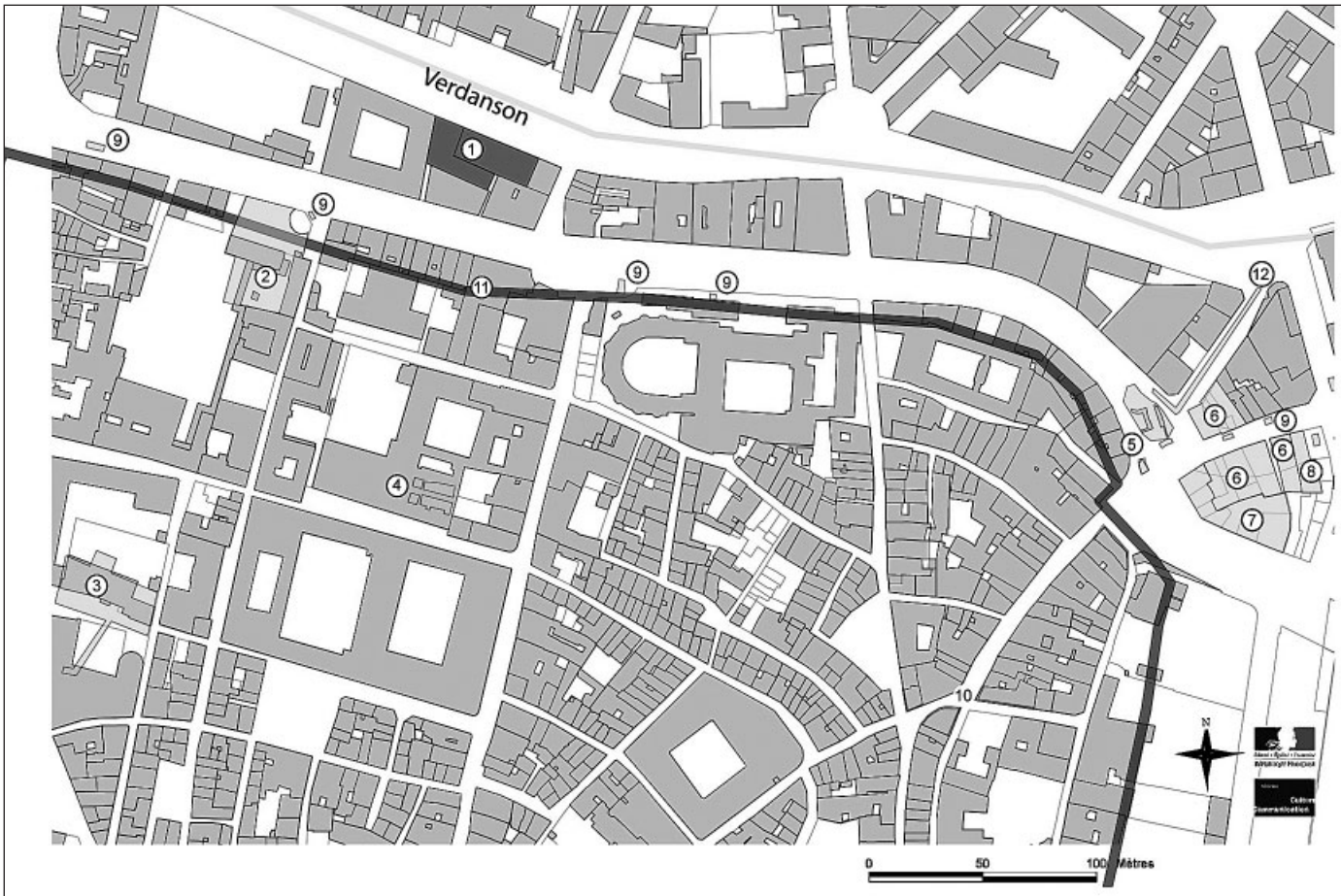
L'opération ZAC Port-Marianne, Jardins de la Lironde (tranche 3) a livré peu de vestiges archéologiques compte tenu de la surface expertisée (53 310 m²). Cette opération a été conduite en collaboration avec S. Bonnaud et C. Jorda (Inrap) et deux stagiaires Master II de l'université de Montpellier : M. Bouchet et R. Fritz. La tographie a été assurée par C. Bioul (Inrap). Le Néolithique est représenté par deux fosses isolées, aux fonctions non déterminées, dont le comblement s'est avéré pauvre en mobilier datant. L'aménagement le plus intéressant est un chemin creux d'axe sensiblement nord-sud s'infléchissant vers le sud-est. Les mobiliers datent ce chemin de l'époque Gallo-romaine. Ses bordures sont creusées de plusieurs fosses d'âge antique dont un puits. Cette voie fut comblée de galets peu après la fin de son utilisation, jouant manifestement un rôle de drain. Il a été dégagé sur une trentaine de mètres en surface et sondé en trois points. Il présente à la base un blocage de galets et de ciment de cailloutis qui semble correspondre au passage de la voie antique. La base de ce sondage a fait l'objet d'une fouille fine de manière à relever et dater les bandes de roulements et les premières phases d'utilisation de la voie. Un décapage large et un nettoyage fin de la surface, a permis de vérifier l'absence de tombes. D'autres sondages ont permis de retrouver ce chemin vers le sud et montrent qu'il s'incline vers le sud-ouest en s'enfonçant progressivement. Sa sortie a été repérée dans un talus dominant la route actuelle. Faute de temps, cette section n'a pas été topographiée, mais reste visible. En ce point la voie entame légèrement le socle rocheux. La détermination typologique du matériel céramique étudié par S. Raux et P. Rescalou permet de dater le début de ce chemin creux du 3ème-2ème siècle avant notre ère, son comblement devant intervenir autour du 1er siècle de notre ère.

Luc JALLOT
(INRAP)



MONTPELLIER, ZAC Port Marianne, Jardins de la Lironde, tranche 3 : coupe de la voie antique et identification de ses différents états (Relevé/DAO S. Bonnaud, Inrap).

MONTPELLIER
Opération Collège Clémence Royer



1: Sondages: "Extension du collège Clémence Royer". Responsable . H. Breichner (SRA, opé n° 6179). 2005

2: Opération de sauvegarde par l'étude: "Dominium-Saint-Guilhem". Responsable : A. Bergeret (INRAP, opé n° 6053). 2004

3: Sauvetage urgent: "Ecusson" ou "CNR" Responsable : R. Thernot (AFAN, opé n° 5259). 2001

4: Fouille d'évaluation "Faculté de Droit". Responsable : L. Sauvage (AFAN, opé n° 4359).1997

Fouille préventive d'urgence: "Rue Ecole Mage Fac de droit". Responsable : O. Ginouvez (AFAN, opé n°4420).1997

5: Fouille "Porte du Pila". Responsable : I. Ganet (INRAP, opé n° 4703).1999

6: Fouille d'évaluation "TRAMWAY Faubourg de Nimes". Responsable : C. Arlaud (AFAN, opé n° 4458).1998

7: Fouille "îlot Arquebuse". Responsable : A. Speller (INRAP, opé n°5050). 2001

8: Fouille préventive d'urgence "Faubourg de nimes - Four du boulanger". Responsable : M. Vecchione (AFAN, opé n° 4650).1999

Fouille préventive d'urgence "PE Corum, Atelier Favier". Responsable : O. Ginouvez (AFAN, opé n° 4890). 2000

9: Fouille d'évaluation "Bld Louis Blanc/ Pasteur". Responsable : C. Arlaud (AFAN, opé n° 4334). 1997

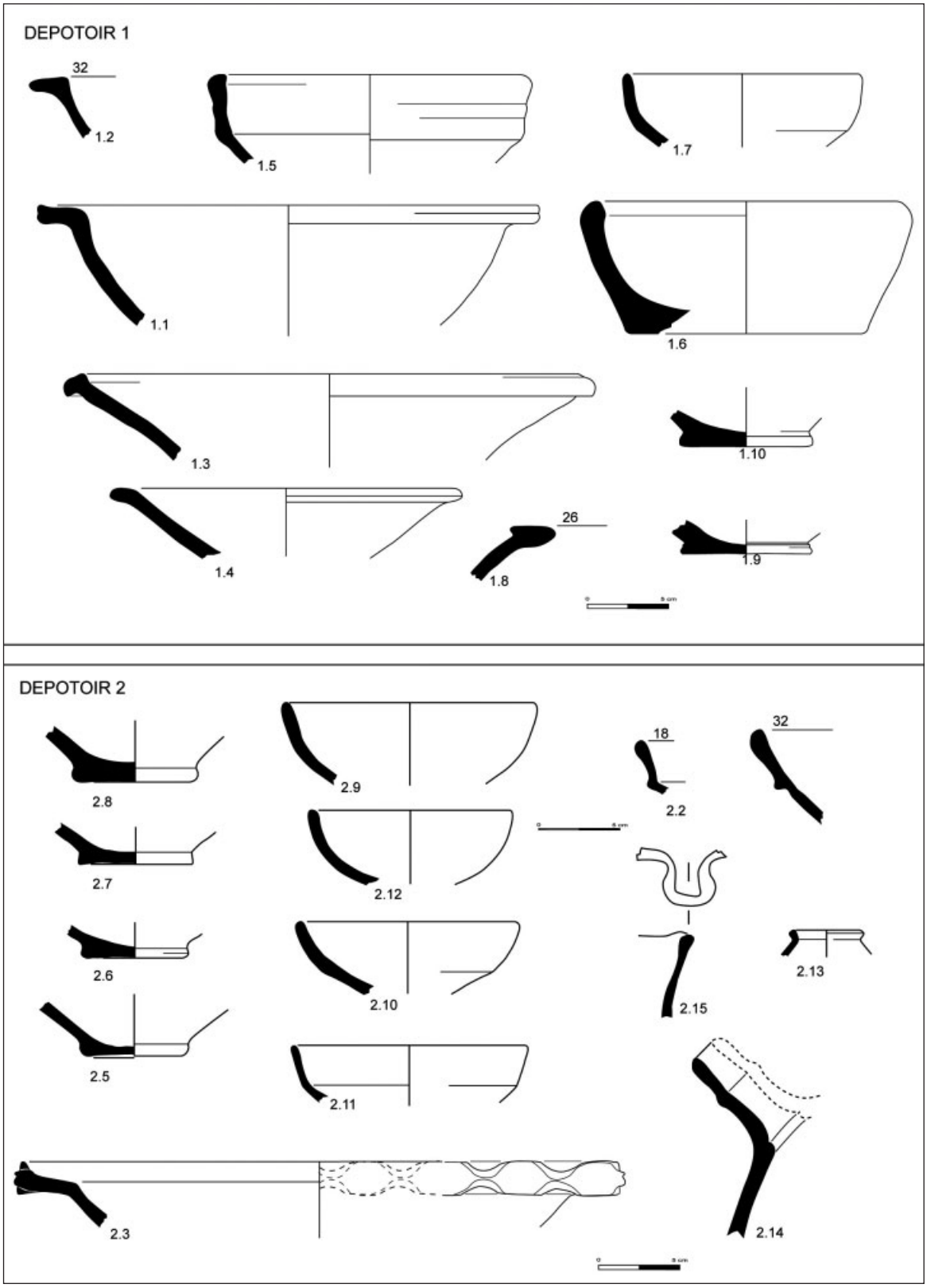
10: Opérations d'archéologie du Bâti. Responsable: divers (1997-2004)

11: Position du rempart (Commune Clôture)

12: Suivi de travaux Tramway 1. Responsable: I. Ganet, 1999 (n°opé inconnu)

MONTPELLIER, Collège Clémence Royer : localisation des différentes opérations réalisées dans le secteur Nord-est de Montpellier (état : mars 2005 ; source : Carte Archéologique Nationale, DAO H. Breichner, I. Bermond).

En décembre 2004, des travaux de démolition ont été réalisés au quai du Verdanson en vue d'établir la future extension du collège Clémence-Royer. Ce terrain est situé à proximité de la ville médiévale et de la porte de la Blanquerie, au nord des remparts septentrionaux, entre l'actuel boulevard Louis-Blanc et le Verdanson (figure 1, *supra*). Jean-Louis Vayssettes, ingénieur d'études au Service régional de l'inventaire, qui étudie en particulier le travail des potiers montpelliérains d'après des sources écrites, remarque dans un des creusements réalisés par les engins mécaniques les traces d'un four à céramiques. Il collecte le mobilier céramique mis ainsi au jour (figure 2, *infra*) et alerte aussitôt le Service régional de l'archéologie.



MONTPELLIER, Collège Clémence Royer : aperçu du mobilier céramique récolté en surface par J.-L. Vayssettes lors de la découverte de l'atelier de potier (DAO H. Breichner).

Le chantier est alors suspendu dans l'attente des travaux archéologiques nécessaires. Afin d'estimer au mieux la durée d'intervention des archéologues, et plus généralement la forme que prendra cette opération, le Service régional de l'archéologie décide de faire procéder à une première investigation archéologique de diagnostic. La présence de vestiges sur ce terrain n'est pas surprenante. Cette nouvelle opération s'inscrit dans la continuité de nombreux travaux réalisés ces dernières années sur ce secteur de Montpellier. On citera notamment les sondages liés aux travaux de la ligne 1 du tramway, le long des boulevards Pasteur et Louis-Blanc, qui avaient permis d'établir enfin, sur un plan de la ville actuelle, les traces de la Commune Clôture, l'enceinte urbaine du XIIIe siècle, ainsi que les niveaux de remplissage de son fossé. Plus récemment, le diagnostic mené par Agnès Bergeret (opération «Dominium») a mis au jour une section de ce rempart ainsi que des vestiges médiévaux d'artisanat (tannerie ?) *intra muros*. Pour ce qui est des ateliers de potiers qui nous concernent plus précisément, les découvertes les plus importantes ont été réalisées autour du faubourg du Pila-Saint-Gely et du faubourg de Nîmes, à l'occasion des travaux d'aménagements de la station «Corum» de la première ligne de Tramway, puis du remontage de la porte du Pila. Ces deux opérations co-dirigées par l'INRAP (O. Ginouvez puis A. Speller) et le L.A.M.M. (J. Thiriot, CNRS, UMR 6572,) sont très importantes pour la compréhension de l'histoire des faïenciers de Montpellier dont les productions étaient jusque-là connues seulement par des textes et quelques pièces circulant sur le marché de l'art ou dans de rares collections de musée. Les textes fournissent la localisation d'au moins huit familles de potiers dans ce faubourg. Deux ateliers ont été étudiés par les recherches archéologiques, celui de la famille Favier et celui du potier Boissier. Dans ces deux exemples, les produits issus de ces ateliers concernent aussi bien la céramique commune que les faïences fines, ce qui ne serait pas le cas sur le quai du Verdanson. En revanche, il est possible que les structures de fours découvertes dans ce faubourg puissent ressembler aux vestiges, certes ténus, du four excavé par les travaux du collège. Le diagnostic avait pour objectif principal d'estimer la puissance stratigraphique des niveaux anthropiques, de les caractériser et d'indiquer leur état de conservation. Les deux parcelles explorées (n° 303 à l'ouest, n° 406 à l'est) couvrent environ 1 000 m^2 de surface. Afin de minimiser l'impact des perturbations stratigraphiques de cette première exploration archéologique, il a été décidé de limiter la superficie d'ouverture des sondages. Deux secteurs ont été privilégiés : un à l'est et l'autre à l'ouest. Au final, 70 m2 ont été explorés, en tout ou partie (soit 7% de la superficie totale). Les trois tranchées pratiquées (1, 2 et 4) ont permis d'atteindre l'essentiel des objectifs visés ; la structure du four est désormais repérée de manière plus précise en plan et en coupe et le substrat a pu être atteint dans l'ensemble des sondages. On a pu également démontrer la bonne conservation de vestiges pré- ou protohistoriques sur le secteur est. Les vestiges de structures aménagées dans le substrat n'ont pas été fouillés. Cette partie du travail archéologique a été volontairement réservée pour les travaux de décapages plus exhaustifs qui seront entrepris dans un second temps (opération réalisée par Olivier Ginouvez, INRAP).

Hélène BREICHNER
(SRA)

NÉOLITHIQUE, MOYEN AGE, MODERNE

MONTPELLIER
Clémence-Royer II

La fouille préalable à l'extension du collège Clémence-Royer a été prescrite en considération des résultats d'un rapide diagnostic réalisé durant le mois d'avril 2005 sous la conduite d'Hélène Breichner. Non prévue dans un premier temps, l'étude archéologique a été motivée par la découverte fortuite d'un four à céramiques ; l'ouvrage a été mis au jour lors du creusement de tranchées nécessaires à la reprise en sous-œuvre de façades anciennes, mitoyennes avec le terrain touché par le projet immobilier.

Les résultats de la fouille décrivent les modes d'occupation d'un même périmètre, sur un long terme réunissant cinq grandes phases de fréquentation. Aujourd'hui située en contexte urbain, la surface concernée avoisine la rive droite du Verdanson, et se trouve au contact d'un «paléo-ravinement» qui drainait originellement les eaux de ruissellement et d'infiltration vers le cours d'eau placé en contrebas.

Les traces les plus anciennes ont été observées dans les couches de remplissage du sillon d'érosion. Des tessons et des restes de faune, datés du Néolithique final, ont été recueillis en position secondaire. Les fragments sont inclus dans des nappes de limons brunâtres d'origine hydromorphe, et suggèrent la proximité d'un site d'habitat.

Entre la fin de la Préhistoire récente et les derniers siècles du Moyen Âge, l'homme fréquente sans doute les abords du petit affluent du Lez. Pour autant, le site ne conserve aucun indice de cheminement, de campement, voire de mise en culture. Ce n'est qu'au XIIIe siècle que de nouvelles empreintes s'imprimeront au contact du substrat géologique.

Les plus anciens vestiges historiques consistent en deux puissants fossés (dont un doté d'un diverticule perpendiculaire) qui canalisaient des effluents reçus depuis l'amont pour les conduire vers le cours du Verdanson. La fonction précise des deux excavations reste indéterminée ; on invoquera d'abord le manque d'indice discriminant, mais on fera également part de l'absence de calage chronologique précis ; une datation affinée aurait permis de situer les deux excavations par rapport à la construction de la Commune-Clôture (au début du XIIIe siècle), et aurait permis d'arrêter des hypothèses en fonction de la proximité des limites urbaines (structures agraires, chenaux de délestage des fossés de la ville…).

Dans un troisième temps, et après le colmatage des deux précédentes excavations, s'instaure une exploitation des sables astiens qui composent le substrat géologique. Plusieurs fosses d'extraction ont été dénombrées, dont on ne saurait dire si elles participent d'une seule et même carrière gérée à l'emporte-pièce, ou si elles décrivent autant d'investissements individuels et désordonnés.

La quatrième séquence (les précédentes exploitations sont dés lors comblées) voit la construction de terrasses et l'installation concomitante d'une rue et d'ateliers de potiers. Trois fours ont été identifiés qui témoignent d'une activité artisanale comprise entre le début du XVIe siècle et le début du siècle suivant. La surface de circulation semble correspondre à la route qui reliait (via un gué sur le Verdanson) la porte de la Blanquerie (aujourd'hui rue de l'Université) à l'agglomération de Castelnau ; l'itinéraire aurait été abandonné à ce niveau lors de la construction d'un pont sur le même cours d'eau.

Au début du XVIIe siècle, un large fossé orienté coupe la fouille de part en part. Large de 6 m, pour une profondeur conservée de 4 m, il est constitutif des aménagements défensifs confiés à l'ingénieur d'Argencourt et destinés à prévenir le siège des troupes royales commandées par Louis XIII. Le creusement sera rapidement rebouché après 1621, date du conflit. Le devenir de la zone nous échappe alors, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle qui voit l'installation d'artisans tanneurs, dont certains demeureront dans le quartier jusqu'au début du XXe siècle.

Olivier GINOUVEZ et Jérôme HERNANDEZ
(INRAP),
en collaboration avec Christelle GAUDELET,
Guergana GUINOVA, Lucy VALLAURI,
Jean-Louis VAYSSETTES

MONTPELLIER
Dominum-Providence

MOYEN AGE, MODERNE

La fouille préventive de Dominium-Providence s'est déroulée durant presque sept semaines aux mois de juin et juillet 2005 dans le centre ancien de la ville de Montpellier. Sa mise en place est liée à la construction d'un immeuble résidentiel. Un diagnostic en tranchée avait révélé les potentialités du site et conduit le SRA Languedoc-Roussillon à prescrire une fouille sur une portion réduite des terrains concernés. Les investigations archéologiques ont donc porté sur une étroite bande de terre (parcelle n° BY 48) longeant la rue de la Providence et mesurant 26 m par 6,50 m de large (fig.a).

Cette zone se localise à l'intérieur du périmètre enclos par la deuxième muraille de la ville, la « Commune clôture », dont l'édification a débuté au tout début du XIIIe siècle. L'emprise de fouille est située à quelques mètres à peine de la courtine septentrionale, en grande partie démantelée au cours du XVIIIe siècle, dont le tracé se lit encore dans le développement du boulevard Pasteur, qui occupe l'emplacement des anciens fossés de défense. Un chemin de servitude, que les sources désignent par sa largeur « des douze pans », longeait la muraille et maintenait un couloir non loti qui facilitait la circulation des hommes et des biens. Au Moyen Age, la parcelle étudiée faisait partie de l'île du Légassieu, une subdivision du sixain Sainte-Croix. Ce nouveau quartier, dont le développement était intimement lié à la construction de la muraille, regroupait une population de condition modeste essentiellement composée de laboureurs et d'artisans, ainsi que des activités artisanales dont certaines passaient pour « insalubres » (Fabre, Lochard 1992).

La fouille de Dominium-Providence ne constitue pas la première investigation menée dans cette partie de la ville intra-muros. Le site de la Faculté de Droit situé à une centaine de mètres au sud-est, dans le quartier voisin de la Blanquerie, avait permis notamment d'émettre l'hypothèse d'une activité artisanale de traitement des peaux de caprins (maroquinerie) en place dès le début du XIVe siècle (Ginouvez 1999). Le second, localisé à cent cinquante mètres au sud (Conservatoire national de Région / Prêt gratuit) le long de la rue de l'Ancienne-Corraterie, avait pour sa part livré des témoins (fin XIIe-XIIIe siècles) qui illustraient la structuration du parcellaire et la construction civile du quartier, ainsi qu'une brève

activité artisanale, peut-être attestée par la présence d'une cuve circulaire (Thernot, Paone 2002).

C'est dans ce contexte qu'a été prescrite la fouille de Dominium-Providence, sur la base d'un rapport de diagnostic dont les conclusions faisaient état d' « un secteur artisanal documenté par de nombreux indices », notamment des foyers, un bassin maçonné et des niveaux de cendres laissant ouverte l'hypothèse d' « une étape précise dans une chaîne opératoire plus complexe » (Bergeret 2004).

Malgré les limites auxquelles elle s'est heurtée, la fouille préventive de Dominium-Providence pose un jalon décisif dans la connaissance de l'agglomération médiévale de Montpellier. Au regard de la surface étudiée, à peine un peu plus de 150 m^2 (fig. b), et malgré une durée d'intervention assez serrée, la qualité et la variété des nombreux résultats obtenus se révèlent de premier ordre et permettent de répondre aux multiples objectifs qui avaient été fixés à l'opération. La mise en commun et la confrontation des données purement stratigraphiques avec l'étude des sources écrites et avec les résultats d'une série d'analyses connexes a une nouvelle fois fait la démonstration de sa pertinence. La conservation largement favorable des séquences stratigraphiques médiévales datées des XIIe et XIIIe siècles (au détriment de celles qui leur succèdent), avant tout dues à la pérennité des limites parcellaires, a permis de caractériser une occupation soutenue et très majoritairement axée sur l'artisanat des matières animales. Les vestiges se répartissent au sein de cinq phases chronologiques, parfois elles-mêmes scindées en plusieurs état.

La phase 1 est datée de la fin du XIIe siècle. Elle voit l'édification ex-nihilo d'un bâtiment oblong partiellement excavé dans le paléosol et entièrement construit avec la terre crue récupérée (technique de la « bauge massive ») ; il est composé de deux pièces de dimensions comparables disposées en enfilade le long d'une voie (actuelle rue de la Providence). Dans chacune de ces deux pièces (PCE 3 au sud, PCE 2 au nord) se met en place une occupation probablement domestique (présence de sols en terre fonctionnant en association avec un foyer central, restes de consommation carnée) même si certains indices (très nombreux résidus de combustion, présence de chaux, objets métalliques type « tenailles ») laisse penser à une activité plus spécifique. Le sud de l'emprise étudiée correspond à une ruelle (matérialisée par la présence d'un caniveau) qui subsistera jusqu'à la Révolution.

La phase 2 prolonge directement l'occupation précédente, depuis la charnière XIIe–XIIIe siècles jusque dans le courant du XIIIe siècle (certains vestiges datent même de la fin de ce siècle) mais celle-ci change de nature, et s'articule désormais autour de l'artisanat des matières animales, à travers une activité de « tannerie » au sens large en état A, puis, sans doute, la fonte des graisses et la production de suif en état B. C'est semble-t-il au cours du XIIIe siècle et probablement suite à la construction de la Commune Clôture que le bâtiment devient le Légassieu, un four banal qui centralise la production et dont le fonctionnement perdurera jusqu'à la Révolution. Cette phase est marquée par l'extension du bâtiment vers le nord, avec l'adjonction d'une troisième pièce (PCE 1), laquelle entraîne d'autres modifications du cadre bâti (toujours construites en bauge) : la pièce médiane PCE 2 se rétracte, tandis que la façade sur rue est entièrement reconstruite. De nombreux aménagements sont mis en place : trois cuves circulaires en tonneau de bois, des foyers et une fosse-silo en PCE 3, une dizaine de foyers ainsi qu'un puits central en PCE 2, enfin deux foyers et une fosse-silo en PCE 1.

Le passage à la phase 3 (XIVe-XVIe siècles) est expressément souligné par la reconstruction générale du bâtiment, cette fois en dur. Malgré un état d'arasement presque intégral, quelques rares vestiges d'élévation montrent que le calcaire utilisé (probablement issu des carrières de Pignan) sous forme de cairons est appareillé selon la mode « de Montpellier ». Dans ce nouvel édifice, les activités semblent toujours aussi spécifiques : elles restent intimement liées à l'usage du feu, avec notamment en PCE 3 la présence d'un four (ou fourneau) et de nouveaux foyers, et à celui de l'eau, comme l'attestent trois bassins rectangulaires maçonnés. A l'inverse, les deux pièces nord apparaissent quelque peu délaissées, et deux sépultures de relégation sont même enfouies dans la pièce médiane PCE 2.

Les deux dernières phases (phases 4, XVIIe siècle et 5, XIXe-XXe siècles) ne sont perçues qu'à travers les fluctuations du cadre bâti, dont ne subsistent que les semelles de fondations. Le fait le plus marquant est l'extension du bâtiment au sud, qui accapare l'ancienne ruelle, inféodée durant la seconde moitié du XVIIe siècle.

L'éventail des connaissances acquises est très large et les domaines qu'illustrent la fouille dépassent le simple cadre urbain. La mise au jour d'élévations en bauge massive bien conservées aura été l'occasion de décrire pour la première fois ce type de construction à Montpellier, et constitue à ce jour l'un des seuls exemples connus à l'échelle de la France.

La découverte de cuves en tonneau de bois interprétés comme des pelains et leur association avec des ustensiles ferreux jusqu'à présent seulement attestés sur des gravures d'époque moderne étoffent encore le dossier déjà riche de l'artisanat de la peau à Montpellier et de sa place dans l'économie urbaine.

Par ailleurs, l'omniprésence sur le site de nombreux foyers, d'un four, et de divers rejets et résidus de chauffe très spécifiques, a initié une recherche sur l'activité de combustion dont certains résultats ont été présentés lors d'une journée d'étude axée sur ce thème [Archéologie des structures de combustion : quels combustibles, quelles fonctions ?, (coord. M.-P. Ruas), séminaire

des axes AEM et PAMS, UMR 5608-UTAH, UTM, 17 novembre 2006]. Grâce aux analyses anthracologique, micro-morphologique, archéozoologique, prend peu à peu corps l'identification d'une production de suif que l'étude des textes avait auparavant porté à notre connaissance, et qui constituera, si l'hypothèse se confirme, un cas unique dans la bibliographie actuelle.

Enfin, les mobiliers céramique et métallique mis au jour dans les niveaux d'occupation et d'abandon se révèlent eux aussi riches d'informations. Outre la caractérisation très probable du premier lot significatif de production rouge polie issue des ateliers d'Argelliers (Mas-Vieil) découvert dans l'agglomération médiévale intra-muros, il faut insister sur la singularité du corpus d'objets ferreux en lien avec l'artisanat, et, de façon plus anecdotique, sur la présence d'une monnaie de Lucques, qui semble constituer le premier exemplaire numéraire illustrant les échanges privilégiés qui unissaient Montpellier à cette cité toscane depuis les XIIe- XIIIe siècles (Fabre, Lochard, 1992).

Toutes ces données concourent à étoffer encore un peu plus le dossier de l'urbanisation de l'île du Légassieu, et plus spécialement sa transformation de l'état de faubourg à celui de nouveau quartier intra-muros. La mise en évidence d'éléments appartenant à une trame suburbaine (directement en liaison avec le castrum primitif ?), que souligne semble-t-il la position du bâtiment à la fin du XIIe siècle, et l'évaluation de l'interaction entre cette trame ancienne et celle qui lui succède à partir de l'édification de la Commune Clôture au début du XIIIe siècle, conduisent à identifier, derrière la régularité des nouveaux lotissements, l'adaptation voire les emprunts de ces derniers au maillage antérieur. La chronologie des vestiges, leur précocité, semblent faire écho aux données recueillies lors de la fouille du Conservatoire National de Région, et invitent à nuancer les observations faites pour le quartier voisin de la Blanquerie à partir du site de la Faculté de Droit, en insistant sur le caractère certainement hétérogène de l'urbanisation, que la seule fouille, en raison de son étroitesse, ne permet pas forcément de saisir.

MONTPELLIER, Dominium/ Providence : vue générale de la fouille depuis le sud (Cliché Y. Henry, Hadès 2007).

Pour que le site de Dominium-Providence, déjà très riche en données, puisse devenir un véritable site de « référence », plusieurs travaux mériteraient d'être poursuivis, qui n'ont pu être réalisés dans le cadre de ce rapport, pour des raisons de temps et de moyens. La chronologie retenue pour l'ensemble, calée à partir de critères typologiques somme toute assez satisfaisants, gagnerait à être affinée par une ou deux datations 14C sur des charbons des phases 1 et 2. De la même façon, il serait souhaitable d'assurer la stabilisation d'une vingtaine de pièces métalliques, afin d'une part, d'en améliorer la lecture typo-fonctionnelle et d'autre part, de pallier au déficit numérique des objets de ce type, rarement recensés, encore moins publiés, et donc difficilement datables. Des analyses de pâte permettraient en outre de lever les quelques doutes qui subsistent quant à l'attribution de certains ensembles de céramique (notamment le lot attribué aux ateliers d'Argelliers et une grande jarre en céramique claire peinte, sans équivalent connu pour la période). Enfin, pour être irréfutable, l'identification d'une activité de fonte des graisses, qui constitue un des apports majeurs du site, reposera sur d'incontournables analyses chimiques ou structurales.

Avant d'être portées à la connaissance d'un public plus large dans les meilleures conditions possibles, toutes ces données mériteront d'être accompagnées d'une relecture de la bibliographie, plus fine et en même temps élargie en direction de l'ethnologie.

Yann HENRY
(Hadès)

MONTPELLIER, Dominium/ Providence : les cuves jumelles et leur margelle maçonnée, adossées aux parois en terre du bâtiment ; on distingue, bien conservées, les douelles de bois du tonneau encastré dans la première cuve (cliché Y. Henry, Hadès 2007).

MURVIEL-LES-MONTPELLIER
Le Castellas

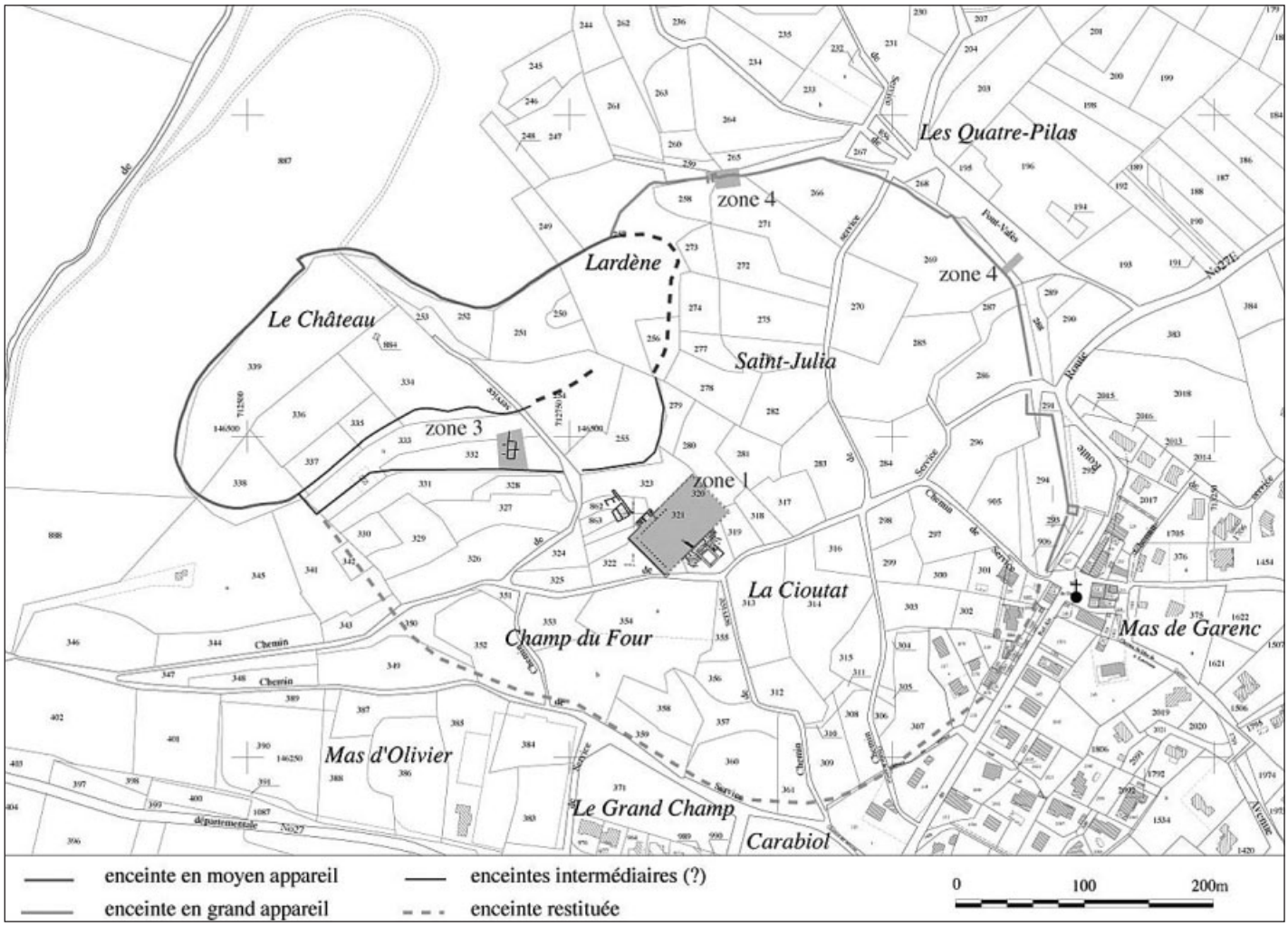
Les travaux menés en 2005 sont les premiers d'un nouveau programme triennal (2005-2007) qui s'inscrit dans la continuité directe du précédent. La campagne de cette année avait pour objectifs l'achèvement de la prospection systématique de la section A3 (G. Sachot), l'étude de la porte nord de l'enceinte ainsi que la reconnaissance d'un fossé éventuel en avant de la fortification (zone 4, Cl.-A. de Chazelles), la poursuite de la fouille de la zone 3 (habitat et zone artisanale des terrasses intermédiaires, Stéphanie Raux), enfin, la poursuite du dégagement des branches nord et ouest du portique du centre monumental ainsi que des abords sud-est (zone 1, P. Thollard).

La fortification de la ville basse (C.-A. de Chazelles)

Un des principaux acquis des recherches 2002-2004 fut la mise en évidence de deux campagnes de construction de l'enceinte, tout au moins sur son flanc oriental, depuis la poterne du Mas de Garenc jusqu'à l'extrémité de la courtine située au nord de la porte d'entrée orientale. Les premiers travaux correspondent à l'érection d'un mur large de 3 m et, les suivants, à d'importants remaniements comportant le doublage complet des courtines du côté intérieur ainsi que des transformations des portes et poternes (agrandissement de la tour du Mas de Garenc, modification de l'entrée, mise en place d'un escalier).

Malgré la multiplication des sondages contre le parement externe du mur le plus ancien, sa date de construction n'avait pas pu être précisée en raison de la forte érosion des niveaux archéologiques et, naturellement, aucune vérification n'avait pu être faite contre son parement interne masqué par le mur de doublage. Les transformations qui ont affecté l'enceinte se placent, en revanche, dans la seconde moitié du Ier s. av. n. è.

Durant la campagne de juin 2005, trois sondages (409, 410, 413) ont été implantés au pied du parement externe de la muraille extérieure (la plus ancienne) et une zone de fouille a été ouverte *intra muros* en arrière et à l'est de la porte nord (411, 412) (fig. 2).



MURVIEL, Le Castellas : plan général du site de Murviel (P. Thollard et al.).

L'implantation des zones a été commandée de manière à répondre au mieux aux objectifs scientifiques, mais en tenant compte de nombreuses contraintes techniques (présence d'importants éboulis tout le long du parement externe de la muraille, impossibilité d'ouvrir une tranchée dans le chemin communal récemment asphalté, impossibilité de couper l'accès à la ville haute en ouvrant un sondage dans le chemin communal, plantations d'oliviers dans la parcelle située derrière la porte nord,…).

Secteur 409
L'analyse de l'architecture de la porte a permis de reconnaître trois phases, dont deux avaient déjà été envisagées par Jean-Claude Richard au début des années 1980.

Dans la phase primitive, la présence du massif oriental placé en avant de la courtine crée un décrochement impliquant une entrée d'orientation nord-ouest/sud-est.

Par la suite, il est très vraisemblable que la porte ait subi deux réaménagements successifs, le premier correspondant à l'adjonction du piédroit ouest. La porte aurait alors gardé sa fonction d'accès à l'agglomération, mais dans un axe frontal orienté nord/sud. Puis, dans un troisième temps, la porte aurait été condamnée par l'ajout du massif à l'emplacement du couloir d'accès. Le démontage des constructions de la dernière phase permettrait éventuellement de récolter des informations chronologiques, en supposant qu'elles n'aient pas détruit les niveaux antérieurs lors des transformations de la porte.

Des niveaux contemporains de la construction de l'enceinte ont pu être fouillés et un abondant matériel céramique précoce a été récolté. Les datations céramologiques s'avèrent primordiales pour comprendre la chronologie de l'enceinte de la ville basse car, contrairement aux fouilles des années précédentes sur d'autres parties de l'enceinte, ce secteur est resté à l'écart des réaménagements médiévaux et des excavations du XIXème siècle.

Enfin, l'environnement de la porte du côté nord a pu être abordé sous la forme d'une petite « fenêtre » qui appelle des observations complémentaires pour répondre à de nouvelles questions : quelle est la direction prise par les niveaux de circulation à l'extérieur de la ville ? A quoi sert le mur MR40913 ? Quelle sont l'orientation et la datation du caniveau extérieur de l'agglomération ?

Secteur 410
Comme observé dans le secteur de la porte orientale, le substrat a servi de support au parement extérieur de l'enceinte. La phase de construction est caractérisée par la présence d'éclats de taille liés à un équarrissage de finition. Un niveau de circulation a été mis en évidence à quelques mètres du parement extérieur et semble se développer parallèlement à l'enceinte. Enfin, la présence de nombreux fragments de chaux suggère l'existence d'un ou plusieurs fours à chaux à proximité.

Secteur 411
Le secteur 411 se situe dans une zone en dépression, entre l'axe de circulation pénétrant dans l'agglomération depuis la porte nord et la courtine. Les abords immédiats intra muros découlent dans un premier temps de l'installation du doublage intérieur MR41102 : apport de remblais préalable à l'élargissement de l'enceinte, correction du pendage sud-est/nord-ouest par un comblement, construction d'un petit caniveau. L'interprétation de l'évolution de ce secteur se limite à constater l'abandon du caniveau, son épierrement et son comblement partiel, dans un deuxième temps, et un nivellement, remaniement d'un espace en marge d'un axe de circulation, résultant de multiples réfections et travaux de voirie.

Secteur 412
Toutes les couches fouillées correspondent soit à des niveaux de circulation stratifiés soit à des recharges, plus ou moins épaisses et plus ou moins caillouteuses. Il apparaît indiscutablement des différences de matériaux entre les parties orientale et occidentale du secteur semblant indiquer la présence d'un axe de circulation sud-ouest/nord-est. Cette partie est matérialisée par des apports successifs de cailloux et cailloutis dont la bordure ouest traverse le secteur en diagonale. En marge, les niveaux sont nettement moins damés et peu caillouteux. Le pendage général des couches est également sud-ouest/nord-est, en direction de la porte nord.

Secteur 413
La fouille du secteur 413 a mis en évidence une forte dénivellation du substrat de près de 4 m. La coupe partielle réalisée laisse penser qu'il pourrait effectivement s'agir du fossé défensif évoqué par Montgravier. Malheureusement, la forte épaisseur des remblais et la faible superficie du sondage n'ont pas permis une étude satisfaisante du fonctionnement de ce fossé. De plus il semblerait qu'une unique Us existe entre le substrat et le remblai de destruction de l'enceinte. Quant à la fouille de la muraille, elle a permis de compléter le plan général. Mais, le fait que cette dernière repose directement sur le substrat, enlève toute possibilité de trouver des indices qui pourraient préciser sa date de mise en place.

La zone artisanale des terrasses intermédiaires (St. Raux)
La zone 3 (cadastre 1982, section B1, parcelle 332) correspond à l'occupation d'une terrasse plane située en périphérie sud de la ville haute, à une altitude de 175 m à 177 m N.G.F. Elle s'étend sur une surface ouverte de 650 m2. Cette zone a fait l'objet de fouilles anciennes menées par Paul Soyris entre 1962 et 1967, reprises au cours du précédent programme triennal.

Son exploration n'a pas encore été menée à son terme et sera poursuivie jusqu'en 2007.

Les secteurs ouverts à la fouille en 2005 sont au nombre de 4 (fig.2) : les secteurs 304 et 305, correspondant à l'îlot occidental ; le secteur 308 occupant la partie orientale et enfin le secteur 309, au sud, matérialisé par une voie desservant le quartier d'est en ouest et parallèle au mur d' « enceinte » méridional.

Secteur 304

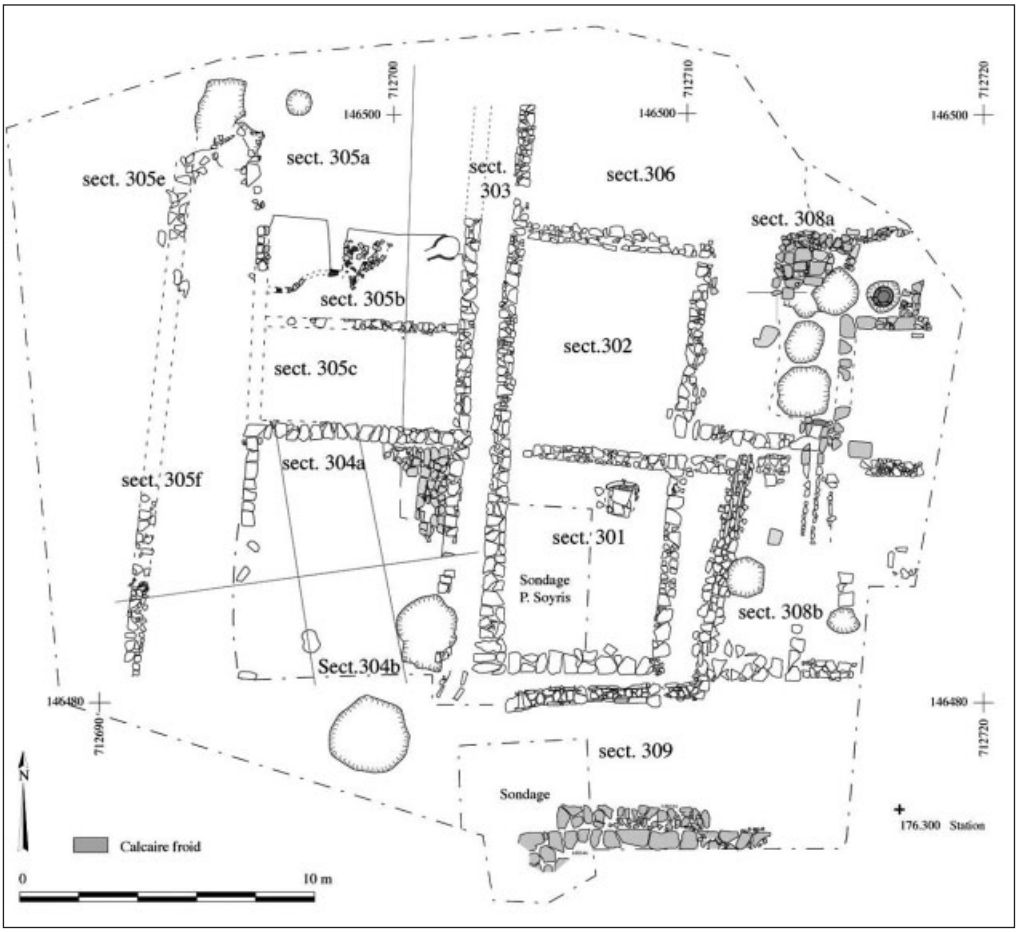
Le secteur 304 est situé dans la partie sud-ouest de la zone, en son point le plus bas entre 175 m et 175,20 m NGF. Il correspond à une surface quadrangulaire de 69 m2 ayant livré au moins quatre phases d'occupation successives, entre le début du Ier siècle et la première moitié du IIe s. ap. J.-C. Ces phases ont été mises en évidence lors des campagnes précédentes. La fouille a été poursuivie dans la moitié nord du secteur, selon le parti pris en 2003 de se concentrer dans cette partie où l'architecture ancienne a été mise au jour par les fouilles des années soixante.

La campagne 2005 s'est portée sur la fouille exhaustive du comblement de la fosse dépotoir FS349 et sur celle des remblais de réaménagement masquant les niveaux d'occupation du secteur. L'ensemble reste fortement perturbé par l'implantation de la végétation, les tranchées de fouille clandestines, et les travaux des fouilles anciennes de P. Soyris : une brosse à dents et un manche de tournevis en plastique jaune font en effet partie du mobilier récolté cette année, dans les couches de comblement ; les limites des remblais sont pour les mêmes raisons difficiles à appréhender.

On retiendra néanmoins que la poursuite de la fouille dans ce secteur au cours du programme triennal permettra d'atteindre les niveaux les plus anciens de fonctionnement et d'utilisation de cet espace, avant qu'il ne serve de zone dépotoir du quartier d'habitat de la zone 3. L'étude du mobilier, notamment céramique, envisagé également dans son intégralité lors de la prochaine campagne, permettra d'une part de dater les différentes phases d'occupation et de comblement du secteur et d'autre part d'en dégager les spécificités pressenties lors d'un examen ponctuel.

Secteur 305

Le secteur 305 est situé en bordure ouest de la zone 3. Il est subdivisé en quatre parties : A, B, C et D et forme un « L » renversé. L'ensemble couvre une superficie totale d'environ 185 m². Cette année, le travail s'est limité aux seules terrasses A, B et C (correspondant en partie à l'ancien secteur 307), soit une surface totale d'environ 85 m². Le pendage est régulier du nord au sud (l'altitude varie de 175,50 m à 177 m NGF) et peut se diviser en trois paliers, chacune des terrasses ayant un niveau à peu près plan.



MURVIEL, Le Castellas : plan de la zone 3 (P. Thollard et al.).

Ces trois terrasses sont limitées par un lambeau du mur MR354 à l'ouest (conservé sur 1,60 m de long et 0,40 m de large) et par le mur MR314 qui limite le collecteur CN318 à l'est (7,50 m de long pour 0,50 m de large). Au sud, le mur MR313 sépare la plus méridionale d'entre elles du secteur 304. Quant à la limite nord, elle n'est pas connue, la terrasse 305A se prolongeant sous un mur de terrasse moderne. Cet ensemble architectural respecte dans ses formes et dans ses dimensions externes une symétrie parfaite avec le secteur 2 situé de l'autre côté du collecteur CN318. Il s'agit ici de deux îlots parfaitement identiques en plan.

L'exploration de cette série de terrasses a permis de mettre en évidence un espace de travail, sans doute artisanal. On note aussi la présence d'aménagements hydrauliques, comme sur l'ensemble de la zone par ailleurs. Ils sont cependant relativement sommaires. Malgré le peu de sédimentation, on a pu appréhender deux phases, au moins pour le palier 305B. Ces phases sont cependant très mal datées. L'installation pourrait débuter vers le changement d'ère, et l'abandon complet des terrasses se situer un siècle plus tard.

La fouille se poursuivra au cours du présent triennal, permettant de compléter les données chronologiques mais aussi de préciser le type d'activité dont ces terrasses ont été le cadre.

Secteur 308a

Le secteur 308a est situé au nord-est de la zone 3. Il mesure 8 m de largueur pour 9 m de longueur et sa superficie avoisine les 72 m^2. La fouille, menée depuis 2003, a permis de mettre au jour des aménagements hydrauliques à vocation artisanale.

Le caractère artisanal du secteur s'est confirmé au cours de la campagne de fouille 2005. Une fois de plus une structure hydraulique a été mise au jour. Sa faible profondeur, la mise en œuvre archaïque de ses parements et le pendage observé vers le bassin SB331 au sud permet de penser que la structure SB359 ne joue pas un rôle de rétention mais laisse s'écouler l'eau. Son sol dallé atteste qu'une activité ayant besoin d'une certaine stabilité y a été pratiquée.

L'apport nouveau de cette campagne a été la mise en évidence de différents états et de remaniements sur le secteur : destruction d'une partie du bassin SB331 pour installer la structure SB359, importants remblais comportant des matériaux de destruction rubéfiés, creusement de la fosse FS391 et installation d'une sépulture dans les comblements d'abandon de la fosse FS379.

Secteur 309

Le secteur 309, d'une superficie d'environ 70 m^2, est localisé dans la partie sud-est de la zone. Il est limité au nord par le mur de façade de l'îlot oriental (secteur 301 : MR302) et au sud par le supposé mur d'enceinte de la ville haute : MR346. L'espace compris entre ces deux architectures correspond à un espace de circulation (VO320) orienté est-ouest, dégagé sur une longueur de 6 m et bordé au nord par un caniveau : CN321. Le niveau d'apparition des vestiges antiques se situe à une altitude de 175,62 m NGF. L'exploration de ce secteur a été en partie réalisée sous forme d'un sondage reprenant globalement les limites d'une excavation pratiquée par Paul Soyris dans les années soixante.

La campagne de fouille 2005 a été guidée par plusieurs impératifs s'inscrivant dans la continuité des précédentes. Parmi ceux-ci figure la restitution de la construction du mur de soutènement MR346 et de l'aménagement en terrasse de la zone. Le sondage réalisé en 2004 a donc été poursuivi, tout en l'étendant sensiblement vers le nord. La structuration de l'espace de circulation VO320 dans la moitié occidentale du secteur et son agencement avec le caniveau CN321 qui le borde au nord, ont également fait l'objet d'une attention particulière. La campagne de cette année avait enfin pour objectif d'appréhender la manière dont pouvaient s'articuler, spatialement et chronologiquement, les caniveaux CN321 et CN343.

Les principaux résultats concernent les différents aménagements de la voirie dans le secteur 309 ainsi que leur chronologie relative et absolue. Une première phase, située entre 150 et 100 av. n. è., correspond à l'installation de la terrasse avec ses remblais de nivellement successifs et son mur de soutènement MR346, et au premier niveau de fonctionnement de la rue. La deuxième phase correspond à l'utilisation de l'espace de circulation avec ses différentes recharges et réfections. La mise en place des caniveaux, du moins de CN321, et la restructuration de la voie qu'elle induit, interviennent plus tard. Enfin la dernière phase coïncide avec l'abandon de la zone qui se réalise dans le courant de la deuxième moitié du Ier s. de n. è.

Le quartier monumental (P. Thollard)

Au cours de la première année du nouveau programme triennal, la fouille du quartier monumental a poursuivi l'exploration des secteurs précédemment étudiés : les abords du centre monumental, au sud de l'exèdre orientale (secteur 105), le portique ouest (secteur 114), le portique nord (secteurs 111 et 113) (fig. 3).

Secteur 105

Ce secteur dessine un triangle allongé au sud de l'exèdre orientale du monument corinthien, limité à l'ouest par le mur de la salle centrale et à l'est par le chemin de service permettant l'accès à la parcelle. La surface explorée est d'environ 70 m^2. Lors du précédent triennal, son étude a livré, en dessous d'une zone de dépotoir constituée d'éléments d'architecture retaillés, des structures tardives formant un ensemble de bâtiments s'appuyant sur les restes d'élévation de l'exèdre et de la salle centrale. Cet ensemble reposait sur le niveau de circulation antique contemporain de la construction du monument corinthien.

Cette année, la fouille s'est cantonnée principalement à une série de vérifications. Sur la partie déjà dégagée, on a achevé l'exploration des structures tardives par la fouille des fosses repérées les années précédentes ainsi que les zones de foyer contre l'exèdre. Au nord, on a légèrement élargi la zone de fouille et commencé l'exploration des niveaux situés en limite avec le secteur 102, dans la zone du grand collecteur qui passe sous le monument corinthien.

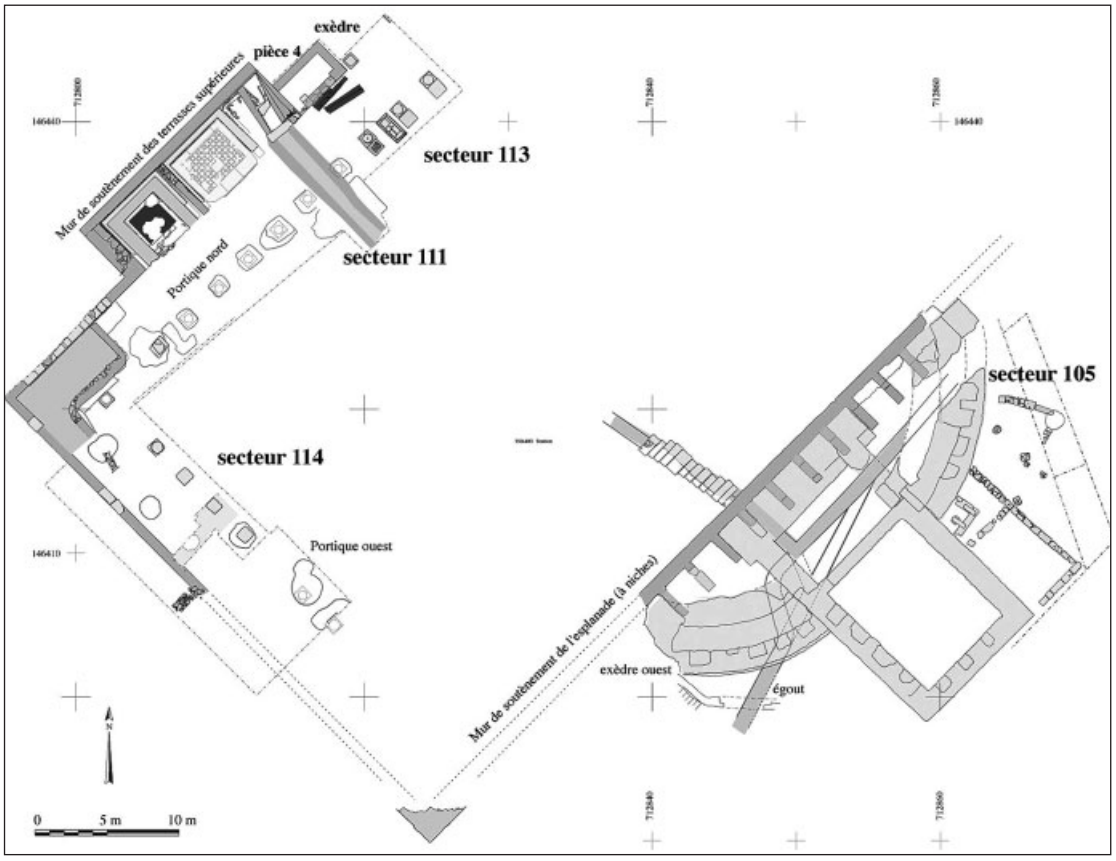
Secteur 114

Dans ce secteur, on a poursuivi l'étude de la branche ouest du portique qui borde l'esplanade centrale et étendu le décapage vers le sud sur 8 m. Les fouilles de l'année 2005 ont permis de confirmer l'organisation de la branche ouest du portique dont une base supplémentaire de la colonnade a été retrouvée ainsi que la fosse de spoliation d'une autre. Elle a montré également la complexité des aménagements antérieurs à la construction du portique dans ce secteur. Les conditions de sécheresse particulièrement favorables cette année, ont permis la poursuite de l'exploration du bassin entourant la source aménagée à l'angle des deux branches du portique. Son architecture a été précisée et les niveaux de comblement postérieurs à l'antiquité sont maintenant entièrement explorés (ils ont livré une plaque en plomb inscrite).

Secteur 111

Dans ce secteur 11, les travaux ont porté sur le collecteur qui, recevant les eaux de la terrasse supérieure (zone 2) traverse ensuite toute l'esplanade et passe sous l'exèdre ouest du monument corinthien. On en a dégagé toute la partie comprise dans la zone décapée antérieurement. L'opération a également permis d'explorer les deux emplacements des bases de colonne encadrant le tracé du collecteur et qui n'avaient pas pu être relevées précisément au cours du programme triennal précédent.

La campagne 2005 a mis en évidence les deux bases de colonnes du portique encadrant le collecteur nord-sud. Si leur dessin reste incomplet à cause des creusements ultérieurs (tranchée de récupération des dalles de couverture du collecteur et sondages archéologiques du XIXe siècle), leur position est bien assurée et permet ainsi de restituer l'organisation de la colonnade pour toute la moitié ouest du portique nord. Ces creusements empêchent cependant résoudre la question de la chronologie relative entre les deux constructions (problème déjà évoqué lors du précédent triennal), question justifiée par le fait que le collecteur n'est pas lié directement à l'aménagement du complexe monumental mais sert d'abord au drainage des eaux de la terrasse supérieure. Certes, la restitution théorique de l'emplacement de la base orientale plaide pour l'antériorité du collecteur, mais il peut s'agir d'une simple antériorité technique, les infrastructures étant construites avant l'aménagement du portique lui-même. De la même manière, le changement d'orientation du collecteur après sa jonction avec la partie aérienne CN 125 est un argument qui peut être utilisé dans un sens ou un autre. Sur ce point, donc, la question reste pendante.



MURVIEL, Le Castellas : zone 1, secteur monumental (P. Thollard et al.).

Secteur 113

Dans ce secteur, on a surtout entrepris le dégagement des parties situées en arrière du portique dans la suite des travaux de 2004. Ces dégagements ont nécessité des décapages préalables importants, cette partie de l'édifice étant recouverte par les éboulis de la colline. De ce fait, les dégagements du portique même ont été réduits à la largeur d'une demi-travée, vers l'est ainsi qu'un sondage réalisé à la limite du portique et de l'esplanade centrale qui a mis en évidence les modalités de l'installation de la colonnade. Quoique limités, ces dégagements ont suffi pour confirmer la disposition très régulière de l'ensemble. La position de la seule base mise au jour au sud de la zone décapée dans la branche ouest du portique correspond à celle attendue théoriquement.

Un autre enseignement du dégagement de la partie centrale est la confirmation d'un espace ouvert à l'arrière du portique, dans l'alignement de ce qui semble être la travée centrale du portique (en supposant, comme on l'a déjà suggéré, que le monument corinthien construit au sud est en position axiale par rapport à l'ensemble). Le piédestal découvert en 2004 (qui est dans l'alignement d'une des colonnes du portique) monumentaliserait ce passage ou cette salle dont la largeur ne semble pas dépasser celle d'une travée (augmentée de la largeur du piédestal lui-même. On pourrait se trouver dans un schéma assez classique ménageant, à l'arrière du portique, et en position axiale, une exèdre à la décoration particulièrement soignée, signe de sa position privilégiée. On a remarqué qu'il n'y a aucune trace, à l'est, d'un piédestal symétrique de celui mis au jour en 2004. La fouille des remblais ne montrant aucune fosse de spoliation, il faut supposer que l'élément architectural, dont la présence ne fait pas de doute à l'origine, a été récupéré dès l'antiquité lors des réaménagements de l'ensemble monumental.

La découverte la plus importante est, cependant, la confirmation de l'existence de salles en arrière du portique nord, encadrant l'exèdre centrale, dans l'axe de symétrie de l'ensemble monumental. Seule la salle ouest (pièce 4) a été reconnue (sans être fouillée entièrement) mais sa symétrique, à l'est, est pratiquement assurée. La pièce 4, dans son état actuel, mesure un peu plus de 3,90 m d'est en ouest sur 1,80 m du nord au sud. La pièce est fermée au nord par le murs MR 11316, parallèle au mur de fond du portique MR 11303 et à l'est par le mur MR 11317 perpendiculaire, chaîné au précédent. L'un et l'autre sont en grand appareil de calcaire coquillier dont les modes de construction se rattachent au grand appareil de facture hellénistique (à taille des faces de parements des blocs en chevrons). À l'ouest, on ne trouve pas de trace d'un mur de retour mais la présence du blocage du collecteur qui assure l'évacuation des eaux de la terrasse supérieure en est peut-être la raison. Au sud, la pièce est limitée par MR 11303, construit lui, majoritairement en petit appareil, sauf pour les angles. Il s'agit manifestement d'un bouchage, la pièce devant, à l'origine être entièrement ouverte au sud. On se trouverait donc devant un premier état de l'ensemble monumental, caractérisé par des constructions en grand appareil de calcaire coquillier et dessinant une série de salles adossées à la colline (un portique ouvert au sud ?). Dans un second temps, ces salles auraient été bouchées et intégrées au portique. Une telle hypothèse nous conduirait à remonter nettement l'installation du centre monumental, jusqu'ici daté des années 40 av. J.-C.

Patrick THOLLARD (Coord.)
(UMR 5140)

PERET
La Capitelle du Broum

CHALCOLITHIQUE, AGE DU FER

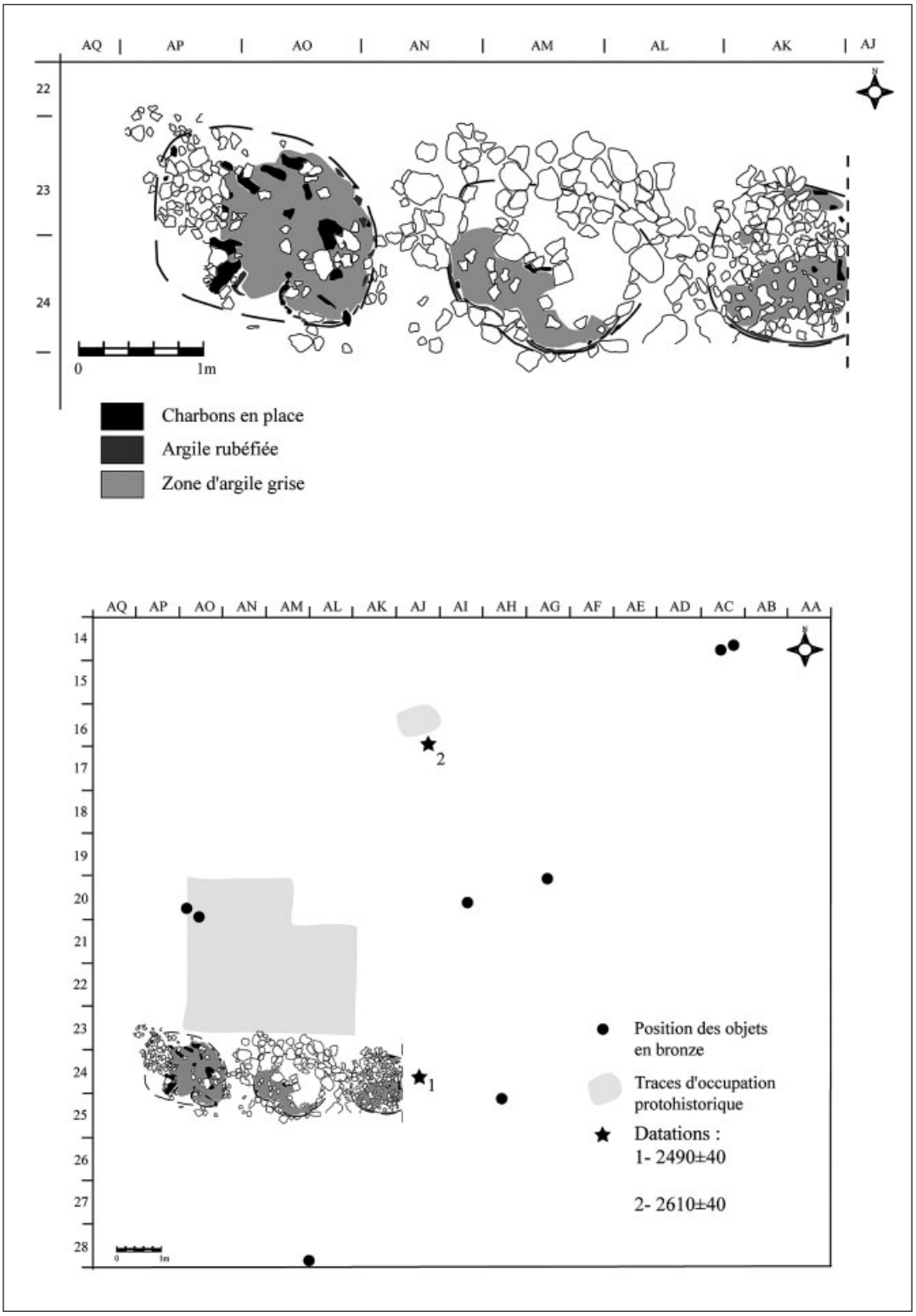
Le site chalcolithique de La Capitelle du Broum est situé au cœur du district minier de Cabrières-Péret. Cette année marque le terme du premier contrat de fouilles triennal. Il est désormais possible d'affirmer qu'il s'agit d'un site complexe, stratifié, offrant d'Est en Ouest des variations notables. A l'Est, secteur 2000-4000, le caractère industriel de la métallurgie est validé par de très nombreux « fours », en fait des cuvettes de 10 à 20 centimètres de flèche, sur 40 cm de diamètre, ou la métallurgie extractive du cuivre a été réalisée à partir du minerai de cuivre local. Ces appareils occupent les deux premiers niveaux de la stratigraphie, fait particulièrement bien exprimé dans une fosse de rejet, périphérique à l'aire métallurgique. Cette fosse a recueilli successivement des dépôts des deux périodes. Dans le niveau supérieur, sur moins de 4 m^2, les fragments de 37 creusets ont été découverts, fait qui donne une assez bonne idée du caractère industriel du site. Enfin, dans la partie méridionale du même secteur, en sommet de celui-ci, la première assise d'une cabane ovoïde de type fontbouisse clôture la séquence.

La partie médiane du site présente également des emboîtements de murs en pierre sèche formant des absides dont l'interprétation est complexifiée par la disparition (érosion, mise en culture) de la partie nord de l'ensemble du site. Corrélativement, les aires métallurgiques, situées dans ce dernier secteur, sont moins bien représentées que précédemment.

Le secteur occidental, secteurs 7000-9000, qui est le plus complexe stratigraphiquement a été pour l'instant insuffisamment fouillé. Néanmoins, il possède deux niveaux archéologiques plus récents que le Chalcolithique, identifiables en stratigraphie :

- un niveau antique, très lâche, sans doute fortement remanié localement. La pièce la plus remarquable qu'il nous ait fourni est une lance romaine en fer, relativement bien conservée ;

- un niveau archéologique, pauvre en matériel, qui doit être rapporté à la charnière Bronze-Fer. Les documents les plus remarquables sont de grands foyers jointifs, alignés d'Est en Ouest, conservés dans la partie la plus déprimée du secteur ouest du gisement. Cette fréquentation a fait l'objet de plusieurs datations radiocarbones 2530 ± 70 BP, 2490 ± 50 BP, soit 790-480 BC, en l'absence de toute preuve de métallurgie extractive *in situ*. La céramique, rare, très morcelée et de mauvaise facture, ne permet pas d'affiner la



PERET, La Capitelle du Broum : la Capitelle du Broum ; succession des foyers protohistoriques (doc. M. Laroche).

datation. Il en est de même pour les 15 objets de bronze très ubiquistes : 5 perles, 2 aiguilles, 1 bouton décoré, 1 perle conique, 1 élément torsadé, 1 morceau de lingot (?), 3 fragments de bracelets à section semi-circulaire, 1 pointe de flèche.

L'Age du Cuivre est représenté dans ce secteur par deux niveaux successifs de murs en pierre sèche, dont la compréhension nécessitera une fouille extensive couplée à la poursuite de la fouille de la grande fosse des carrés 23/25 se poursuit. Le matériel chalcolithique, hors métallurgie, est classique.

Néanmoins la céramique, où les cordons sont de loin les plus abondants, est peu décorée : quelques pastilles et incisions. Elle est en outre très morcelée. Les silex et roches tenaces sont tirés pour une grande partie des roches locales, mais montrent, avec des flèches crénelées, une influence de type Grands-Causses.

Fouilles Paul AMBERT (CNRS)
en collaboration avec
Jean-Louis GUENDON, Laurence BOUQUET,
Marie LAROCHE et Valentina FIGUEROA-LARRE.

PERET, La Capitelle du Broum : lance romaine découverte dans les niveaux supérieurs de la stratigraphie de La Capitelle du Broum (Document C. Requirand).

POILHES
Régismont-le-Haut

PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR

Situé sur les contreforts de la colline d'Ensérune, au cœur de la plaine du Biterrois, Régismont-le-Haut est l'une des rares implantations de plein air datant du début du Paléolithique supérieur connues dans cette région. En outre, il s'agit de l'un des seuls sites aurignaciens ayant livré les traces explicites d'aménagement de l'habitat, livrant à l'observation les pratiques d'un groupe préhistorique ramenées à l'échelle du temps «court» d'une brève occupation (par opposition à la plupart des contextes de grottes). Il ouvre la perspective de documenter, de façon assez précise, quelle est la physionomie d'un campement, la nature de l'équipement associé à la vie quotidienne d'un groupe, certaines règles appliquées à la répartition spatiale de leurs activités.

Le site fut découvert en 1961 par André Bouscaras, puis fouillé au cours de l'hiver 1961-62 par Guy Maurin (Maurin et Ambert, 1979 ; Bon, 2002 ; Maurin, in Laplace et al., 2006). Débutée en 2000, la reprise d'opération sur ce site poursuit plusieurs objectifs : le premier d'entre eux est de tenter d'appréhender la représentativité de la surface fouillée par Guy Maurin. Parallèlement, un second objectif consiste à replacer ces vestiges archéologiques dans leur contexte sédimentaire et pédologique. Il s'agit notamment de comprendre les conditions de conservation de ce site, afin de mieux l'interpréter.

Au cours des différentes campagnes réalisées, nous avons répondu à certains de ces objectifs :

Nous avons pu déterminer que la fenêtre fouillée par Guy Maurin (soit environ 60 m2) s'inscrit dans une plus vaste surface (environ 160 m2 au total, correspondant aux secteurs S56 et S65), comportant les vestiges d'autres structures d'habitat que celles dégagées lors des fouilles anciennes. En ce qui concerne la corrélation entre les fouilles de 1961-1962 et les recherches actuelles, les opérations menées cette année sur l'emplacement des fouilles anciennes (S65) ont permis de retrouver la trace de deux des foyers découverts par Guy Maurin (F8 et F9). Combinées à celles réalisées les années précédentes, ces observations permettent désormais d'établir une corrélation satisfaisante entre le plan dressé par Guy Maurin et celui des structures que nous décapons dans la continuité de la surface qu'il a explorée (S56).

Outre cette surface principale constituée par la réunion des secteurs S56 et S65, plusieurs autres locus, distants d'une dizaine de mètres vers le sud (S66) et vers l'ouest (S67) ont été identifiés au cours des campagnes précédentes, auquel sont venus s'ajouter cette année les indices relevés dans le secteur S70.

D'un point de vue géomorphologiques et sédimentologiques, les études conduites par Farid Sellami et Romain Mensan ont permis de préciser certains traits des conditions topographiques qui régnaient lors de l'occupation humaine, ainsi que les conditions d'enfouissement des vestiges. Il s'avère notamment que les occupations préhistoriques des secteurs S56-S65 sont contenues à l'intérieur d'une légère dépression héritée du fonctionnement antérieur d'un chenal, alors en grande partie comblé par des colluvions issues de l'érosion d'une butte de marnes miocènes située immédiatement en amont, auxquelles se mêle un apport de limons éoliens. Ces conditions topographiques et sédimentaires se sont révélées très propices à la conservation des traces d'occupations humaines. Toutefois, ces observations démontrent que, a contrario, toute occupation effectuée en dehors de cette fenêtre de conservation a du être l'objet d'une forte érosion.

Enfin, même si l'attribution du site de Régismont-le-Haut à une phase précise de l'Aurignacien demeure délicate à établir (Bon, 2002), les premiers résultats obtenus par Carolyn Szmidt attestent de la faisabilité d'un protocole de datations radiocarbones par SMA sur charbons de bois. Il sera très important de confirmer l'attribution à une phase récente de l'Aurignacien que suggère cette datation (entre 29 200 et 27 900 B.P.), dont la valeur est proche de celle obtenue auparavant par méthode classique (une datation de 27 400 +- 900 B.P. avait été obtenue il y a une vingtaine d'années au Laboratoire du Radiocarbone de Monaco sur des charbons et/ou des os brûlés provenant du foyer VII ; Ambert, 1994 ; Maurin, in Laplace et al., 2006).

POILHES, Régismont le Haut : Secteur S67, vue générale (F. Bon).

En 2005, les fouilles pratiquées en S56 ont poursuivi le décapage de deux ensembles structurés, organisés autour du foyer 11 pour l'un et des foyers 12 et 16 pour le second. La nature du mobilier recueilli aux abords de ces foyers (industries lithiques, colorants, rares vestiges osseux carbonisés ou très altérés, charbons de bois dispersés et coquillages marins), atteste leur parenté générale avec les observations issues du secteur fouillé par Guy Maurin. Toutefois, dans le détail, la nature précise du mobilier associé (présence plus ou moins conséquente d'outils, d'indices de débitage in situ, etc.), comme sa répartition spatiale (plus ou moins dilatée autour des foyers), permet de distinguer des espaces possédant, certainement, des vocations différentes. A cela, s'ajoute la structure même des foyers, à plat ou en cuvette. C'est ainsi que nous pouvons identifier une structure qualifiée de « principale », en l'occurrence celle correspondant aux foyers 12 et 16, par opposition à une structure qualifiée d' « annexe », celle du foyer 11. La première trouve des correspondances dans la surface fouillée par Guy Maurin avec les foyers 4, 5 et, tout particulièrement, le groupe des structures 7, 8 et 9, ensemble avec lequel les parallèles sont nombreux ; la seconde, le foyer 11, évoque fortement le foyer 1 et ses abords. Ces réflexions sur la vocation fonctionnelle des différents espaces et, plus particulièrement, sur le fonctionnement des foyers eux-mêmes, sont alimentées par l'avancée des analyses anthracologiques (I. Théry-Parisot), archéozoologiques (S. Costamagno) et micromorphologiques (F. Sellami). Couplées à l'analyse tracéologiques en cours (M. Araujo Igreja), et même s'il faut tenir compte de facteurs taphonomiques limitant certaines démarches, l'ensemble de ces résultats permettra d'offrir, à terme, une vision beaucoup plus complète de la fonction et du fonctionnement des différents espaces du site.

Cette démarche intègre aussi naturellement une comparaison avec le secteur S67, localisé à quelques distances vers l'ouest, qui a été l'objet cette année d'un décapage réalisé sur environ 11 m2. Au sein de cette surface, un foyer (14) est environné d'un mobilier dominé par le débitage de quartz et de quartzite, ce qui le distingue des assemblages identifiés auparavant sur le site de Régismont-le-Haut. La vocation fonctionnelle différente de ce foyer est renforcée par la découverte, à environ 3 mètres vers le nord-ouest, d'un crâne de bison, associé à sa première vertèbre cervicale. Cette découverte ouvre des perspectives archéozoologiques et paléontologiques (S. Costamagno, D. Kuntz et J.-Ph. Brugal) inédites sur un site réputé dépourvu de vestiges osseux suffisamment bien conservés pour être déterminables. Ce crâne est manifestement associé aux activités réalisées autour du foyer 14, comme le confirme la présence, à ses côtés, d'un éclat de quartz se raccordant à l'un des débitages

précédemment mentionné et environnant le foyer. La poursuite des fouilles dans ce secteur permettra de préciser, nous l'espérons, la fonction de cet espace, pour laquelle l'hypothèse la plus immédiate paraît être celle d'une aire de boucherie.

Le développement des fouilles dans cette partie occidentale du site devra tenir compte de la découverte d'autres indices archéologiques à proximité. Le secteur S70 a en effet livré les traces d'un autre foyer (15) et de quelques vestiges lithiques et osseux. Ces indices recueillis en S67 et S70 nous interroge sur l'existence d'un assez vaste second locus. Plusieurs arguments archéologiques et géologiques militent pour que ce dernier occupe une dépression liée à la présence d'un autre paléochenal, distinct de celui à l'intérieur duquel se trouvent les secteurs S56-S65. En revanche, il est possible que le secteur S66 appartienne à ce second thalweg. Cette hypothèse impliquerait donc l'existence de deux paléochenaux, celui correspondant au locus principal (S56-S65) et un second, à l'intérieur duquel seules quelques fenêtres ont été ouvertes (S66, S67 et S70). Ce dernier comporte t-il des traces d'occupation aussi concentrées que le précédent ? Si tel est le cas, le potentiel archéologique du site de Régismont-le-Haut pourrait s'avérer bien plus important que nous ne le soupçonnions jusqu'à présent. Cette hypothèse, qu'il appartiendra de tester, est susceptible de modifier profondément notre perception du site. La question de la contemporanéité de l'ensemble des traces d'installations humaines serait sans doute à repenser, tout du moins à aborder dans une perspective différente de celle qui a été la nôtre jusqu'à présent.

François BON (UMR 5608 - UTAH, université de Toulouse – le Mirail)
Romain MENSAN (Centre français d'étude des temples de Karnak, Egypte)
Avec la collaboration de :
Marina de Araujo Igreja (UMR 6636, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme)
Jean-Philip Brugal (UMR 6636, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme)
Sandrine Costamagno (UMR 5608 - UTAH, université de Toulouse – le Mirail)
Philippe Gardère (université Paul Sabatier, Toulouse)
Delphine Kuntz (UMR 5608 - UTAH, université de Toulouse – le Mirail)
Farid Sellami (INA-PG, DMOS, Laboratoire de Science des Sols, Thiverval-Grignon)
Carolyn Szmidt (Université de Toronto, Canada)
Isabelle Théry-Parisot (CEPAM, UMR 6130)

POILHES, Régismont le Haut :
crâne de bison en cour de fouille (F. Bon).

Références bibliographiques :

Ambert 1994 : AMBERT (P.) - Témoins du Paléolithique Moyen et Supérieur du Languedoc Central (Hérault, Orb, Aude) dans leur contexte géologique. *Archéologie en Languedoc*, n° 18, p. 3-30, 22 fig.

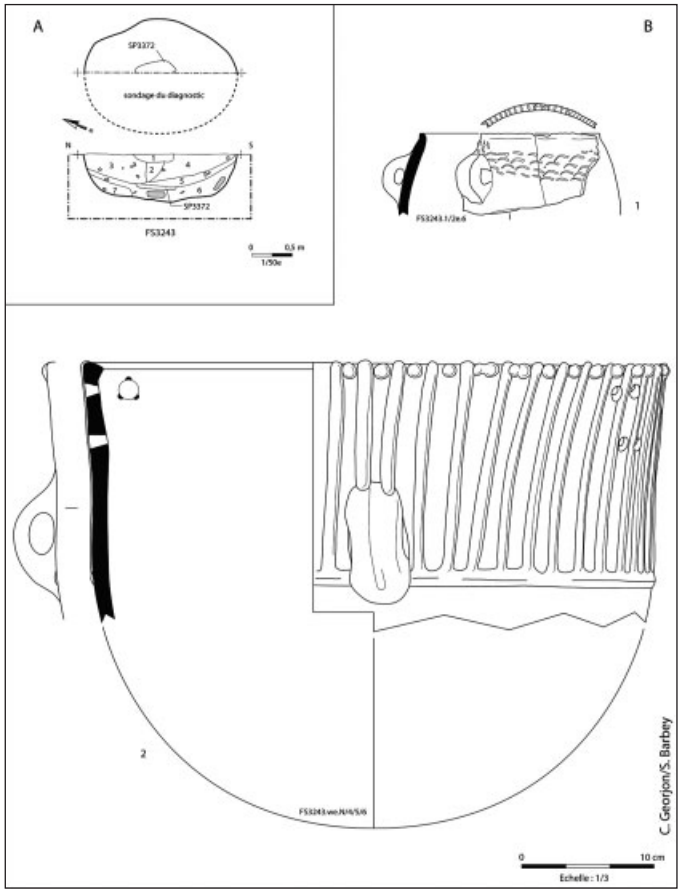
Bon 2002 : BON (F.). - *L'Aurignacien entre Mer et Océan. Réflexion sur l'unité des phases anciennes de l'Aurignacien dans le sud de la France*. Mémoire de la Société Préhistorique Française, XXIX, 253 p., 81 fig., 23 tabl., 43 pl.

Laplace et *al.* 2006 : LAPLACE (G.), BARANDIARAN (I.), SAENZ de BURUAGA (A.), ALTUNA (J.) – *Les Aurignaciens pyrénéen des Abeilles et méditerranéen de Régismont-le-Haut. Analyses typologique et paléontologique.* Ed. SAMRA, 154 p. (avec la collaboration de G. MAURIN).

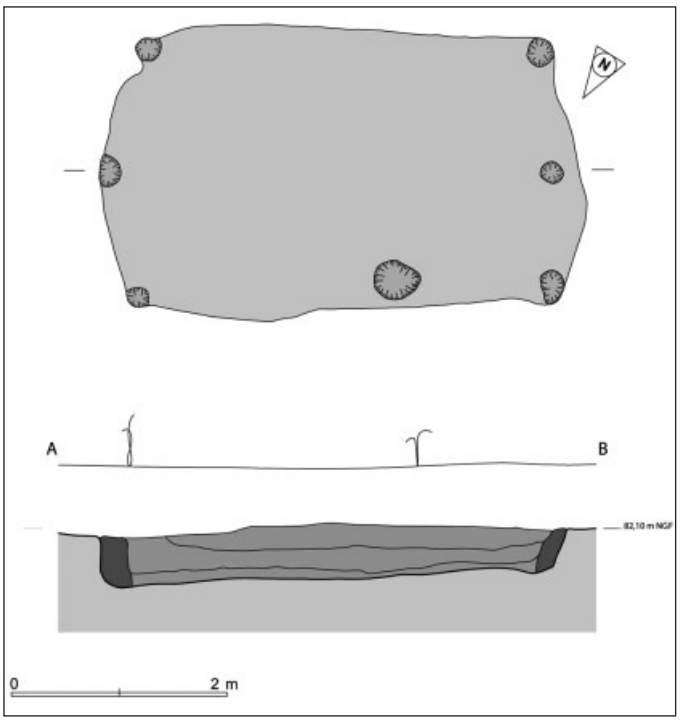
Maurin, Ambert 1979 : MAURIN (G.), AMBERT (P.). - Une structure aurignacienne à Régismont-le-Haut. *Les amis de Nissan-lez-Ensérune* , 40, p. 6-9 , 3 fig.

SAINT-ANDRÉ-DE-SANGONIS
Le Lagarel (A.750)

La fouille préventive du Lagarel a porté sur cinq sites archéologiques, localement coalescents, ailleurs superposés, et réunis sur un fil chronologique distendu aux abords d'un ruisseau affluent du fleuve Hérault. Le chapitre néolithique est l'un des plus fournis de l'étude. Difficilement plus discrète, la première occupation du périmètre fouillé n'en reste pas moins attribuable au Néolithique ancien. Une fosse, mais également la présence de certaines essences végétales carbonisées, attestent d'un premier impact anthropique daté entre 7000 et 6000 ans avant notre ère, Les pas de l'homme se creuseront véritablement durant le Néolithique final. Il s'agira, désormais, d'un investissement raisonné de l'espace disponible. L'image restituée par les vestiges est celle d'une petite installation ouverte, où les lieux de sépultures se détachent des lieux de conservation des céréales. Une zone funéraire (quatre tombes) se dessine ainsi qui demeure toutefois au contact de la zone habitée. Les résultats des études paléo-environnementales décrivent deux situations contrastées. D'un côté, la présence de certains gastéropodes est traduite comme la conséquence d'une exploitation intensive des sols, d'un autre, l'abondance des taxons de chêne blanc laisse entendre la présence locale d'un couvert forestier encore dense. L'anthropisation antique des abords du Lagarel ouvre sur un mode d'occupation des sols sans aucun rapport avec celui précédemment observé. La transformation des lieux durant l'Antiquité est d'abord celle du paysage. Deux chemins se croisent au sud-ouest de la fouille. De direction nord-sud, le premier trouve une forme de continuité dans le tracé de la RD131 qui reliait encore récemment l'agglomération de Saint-André au hameau de Sainte-Brigitte. Sa projection quelques kilomètres vers le nord croise le tènement des Aulas sur lequel a été récemment identifiée une agglomération secondaire d'époque antique. Le second n'existe plus dans sa globalité. Quelques fragments de son empreinte restent cependant reconnaissables dans la pelote d'itinéraires qui desservent les parcelles cultivées en direction de Saint-Félix-de-Lodez. A la périphérie des deux chemins croisés, ont été observés de multiples linéaments parcellaires dont les tracés semblent dictés non pas par des inclinaisons cadastrales pré-établies, mais par des contraintes hydrographiques spécifiques à la zone d'implantation Dés le 1er siècle avant n. è., à une époque où la trame cadastrale n'est pas encore aboutie, un établissement est créé sur la rive droite du cours d'eau. Sa structure et sa morphologie nous échappent, mais de nombreux éléments céramiques sont là pour témoigner de sa fréquentation. Sous sa forme postérieure au changement d'ère, le bâti abrite trois pressoirs, probablement viticoles, qui attestent d'un investissement financier en «contradiction» avec la modestie apparente de l'enveloppe architecturale. L'entretien des pressoirs et l'occupation de l'établissement ne se poursuivront pas au delà du milieu du IIe siècle de n. è. Plus au sud, en bordure du chemin est-ouest précédemment évoqué, la fouille a permis d'appréhender deux incinérations datées du 1er siècle de n. è. Les deux sépultures signent la première étape d'une fréquentation funéraire qui s'échelonnera du IIIe au VIIIe siècle. Plus de cent tombes vont se grouper à la lisière nord de l'axe de circulation. Les nouveaux dépôts consistent dans des inhumations dont la fouille procure des données qui intéressent tout autant l'étude des rites funéraires (et l'approche des types de contenants) que la reconnaissance des modes de gestion d'une nécropole rurale sur la longue durée. A la date où le cimetière de l'Antiquité tardive se met en place, le bâti qui contient les trois pressoirs est vraisemblablement abandonné. Une question essentielle reste alors l'identité de la communauté à l'origine de l'aire funéraire. A cette heure, plusieurs hypothèses concourent. Le seul site d'habitat dont la chronologie semble entièrement coïncider avec celui de la nécropole, est celui de Sainte-Brigitte, localisé trois cent mètres plus au nord. Pour finir, et trois-cent-cinquante mètres à l'est des installations viticoles (nous sommes là sur la rive gauche du Lagarel), une



SAINT-ANDRÉ-DE-SANGONIS, A.750, Le Lagarel : plan et coupe de la fosse FS3243 (A) ; céramique du Néolithique ancien de cette fosse (B) (C. Georjon et S. Barbey, INRAP).



ferme a été partiellement fouillée qui semble néanmoins trop éloignée pour se voir restituer une implication dans le fonctionnement de la précédente nécropole. A vocation agricole (les cultures de la vigne de et l'olivier sont attestées), le site des Causses a été peu de temps occupé et renvoie, de fait, une image brève, mais précise, du «vaisselier» utilisé, et de la faune consommée, dans un établissement rural du début du VIe siècle. L'intervention a par ailleurs permis la fouille de deux cabanes excavées, qui enrichissent un corpus languedocien peu étoffé en la matière.

Catherine GEORJON, Olivier GINOUVEZ,
Jérôme HERNANDEZ, Cécile JUNG
et Hervé POMARÈDES (INRAP)

SAINT-ANDRÉ-DE-SANGONIS, A.750, Le Lagarel : plan et section de la fosse FS4133 : une cabane excavée du très haut Moyen Age (Olivier Ginouvez, INRAP).

SAINT-ANDRÉ-DE-SANGONIS
Les Fontenelles

NÉOLITHIQUE RÉCENT, AGE DU FER, ANTIQUITÉ

Le diagnostic conduit sur le site du futur collège participe d'un projet de surveillance archéologique appliqué aux environs immédiats du village actuel de Saint-André-de-Sangonis. Des présomptions de plus en plus argumentées se font jour concernant la présence d'une agglomération secondaire née de la présence d'un probable pont antique et du passage d'une importante route dite de Nîmes à Vieille-Toulouse.

Sur une surface voisine de 4 hectares ont été reconnues des traces de fréquentation attribuables au Néolithique récent (sol indifférencié et foyers à galets), à l'Âge du fer (fosses-silos), et à la période antique (drain). L'ensemble de ces traces s'inscrit sur fond de zone hydromorphe progressivement colmatée.

Olivier GINOUVEZ,
(INRAP)

SAINT-ANDRÉ-DE-SANGONIS
Ravanières, Garelle et Arnède

HAUT MOYEN AGE, MODERNE

Trois périmètres ont été diagnostiqués à la périphérie de l'agglomération de Saint-André-de-Sangonis (28800 m^2 cumulés). Les trois études préalables ont été mises en oeuvre dans le cadre du projet de construction de trois bassins de rétention.

Le site de la future retenue de l'Arnède n'a livré aucune trace d'occupation, à l'exception de rares empreintes, dépourvues d'attribution chronologique, et visiblement consécutives à un travail de provignage.

La deuxième surface, dite du Ravanières, a révélé la présence de fossés dont la plupart des comblements demeure non datée. Deux excavations linéaires, ainsi qu'un puits comblé, ont néanmoins livré les vestiges d'un mobilier céramique produit durant le XVIIe siècle, cette datation concernera la condamnation des creux et non leur mise en place.

Des trois périmètres appréhendés, seul le dernier sera véritablement considéré comme positif. Le site du futur bassin de la Garelle a permis de reconnaître la présence d'une petite nécropole (deux tombes d'adultes, quatre tombes d'enfants), que les rares indices disponibles permettent de dater d'un large haut Moyen Age.

Olivier GINOUVEZ,
(INRAP)

NÉOLITHIQUE, ANTIQUITÉ, MOYEN AGE

SAINT AUNÈS
ZAC Saint-Antoine dit « Pioch Palat Nord » Tranche 1

La réalisation du diagnostic a reposé sur l'ouverture de 87 tranchées représentant une surface décapée de 4 400 m² soit 5,6% de 78 000 m² (la parcelle mesurant 9,5 ha).

Les tranchées ont permis de mieux comprendre la conformation géologique de l'espace concerné par le projet. Elles ont aussi révélé l'importance des modifications récentes subie par la partie ouest du terrain. Ainsi, le quart nord-ouest a servi à la fois de zone d'emprunt de terre puis de zone de dépôt de déblais. Ces derniers ont été nivelés par la suite. Au sud-ouest, sur environ 1,6 ha, des tas de blocs de calcaire et de terre, plus ou moins nivelés, ont relevé le terrain de 1 à 3 m de hauteur.

Malgré les transformations récentes, les tranchées ont toujours visé à atteindre le terrain naturel en place, sous la couche de labour ou les formations sédimentaires superficielles. Les données archéologiques recueillies apportent une documentation clairsemée sur l'occupation et la mise en valeur de cette partie de la plaine languedocienne depuis la Préhistoire jusqu'au Moyen Age et cela non sans quelques hiatus.

Les plus anciens éléments ressortissent à une occupation du Néolithique final ponctuelle. On notera la découverte d' une structure de stockage particulièrement intéressante, ayant livrée de nombreuses graines carbonisées (étude gracieuse en cour de L. Bouby, CEPAM-CNRS). Des vestiges archéologiques n'ayant livré aucun élément de datation sont rattachés au Néolithique ou à la Protohistoire à titre d'hypothèse et par comparaison avec des découvertes régionales. En dehors de cela, aucune structure ne peut être reliée avec certitude à la Protohistoire. Deux éléments sont en rapport avec l'époque républicaine, et le Haut Empire est représenté, de façon principale, par une petite zone comportant des fosses de plantation viticoles. Un fossé a livré quelques tessons du bas Moyen Age ou de l'époque moderne.

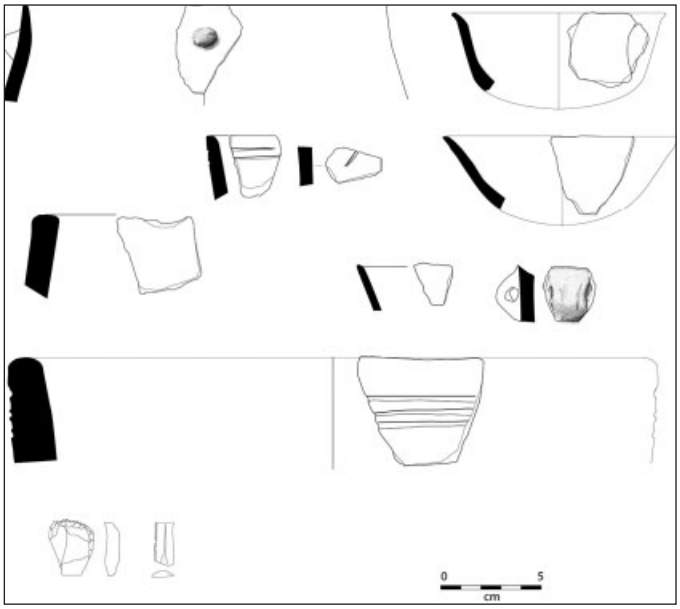
En dehors des rares éléments qui sont à mettre en rapport avec certitude avec le parcellaire récent, il reste un certain nombre de vestiges observé qui ne peut être rattaché à aucune époque précise. Il s'agit surtout de fossés colmatés.

Laurent Vidal
(INRAP)

NÉOLITHIQUE, ANTIQUITÉ

SAINT AUNÈS
ZAC Saint-Antoine dit « Pioch Palat Nord » Tranche 2

Le diagnostic de la ZAC Saint-Antoine est localisé sur la colline du Pioch Palat à Saint-Aunès (Hérault) sur une surface de 10 ha en préalable à la construction d'une zone artisanale. Cette colline, visible de loin et notamment de l'autoroute, est marquée par les deux célèbres cyprés qui s'élèvent à son sommet et qui furent plantés au XVIIIème siècle. Cette opération été conduite en collaboration avec F. Raynaud et P. Gros (Inrap) ; la topographie a été assurée par C. Bioul (Inrap). Les 200 tranchées de repérage réalisées sur les pentes Nord, Est et Sud de la colline se sont avérées négatives. Une seule zone au sommet de la colline a livré des indices isolés d'époque gallo-romaine et néolithique. Un empierrement non interprété de forme ovale démantelé par les labours, se rapporte à l'occupation antique, trois fosses à celle du Néolithique final. La fosse 01 possède une ouverture réniforme de 1,50 m sur 1,20 m et 0,50 m de profondeur, creusée par une logette au nord (de seulement 0,15 m de profondeur). Un foyer composé de pierres et de galets parementés fut ensuite construit dans la partie supérieure du comblement. Le mobilier archéologique



SAINT-AUNES, ZAC Saint-Antoine dit « Pioch Palat Nord » élements céramiques de tradition ferrières provenant de la fosse 01 (dessin L. Jallot, INRAP).

est essentiellement céramique On ne compte que cinq esquilles osseuses, un grattoir frontal sur éclat en silex beige, un fragment de lamelle à retouche abrupte latérale en silex gris et un galet ayant servi à percuter. Les formes évasées en calotte ou à bord éversé ainsi que les décors de lignes et de traits incisés profonds sont typiques de la tradition céramique de Ferrières (Néolithique final 2). Les fosses ovales 02 et 03 de dimensions identiques (1,30 m sur 0,85 m) sont réduites à des fonds de fosses. Le mobilier est quasi inexistant à l'exception de tessons de céramique modelée attribués au Néolithique. Quoique peu nombreux, ces éléments apportent de nouvelles précisions sur la nature du peuplement du Néolithique final 2, encore très mal connu dans la zone littorale de l'Hérault. L'empierrement antique se présente comme un amas de blocs et de moellons de 8 m long et de 4 m de large orienté Est-Ouest livrant des tuiles et des bris d'amphores attribués au Bas Empire. Une fouille n'a pas permis de retrouver l'origine de son organisation. Le faible recouvrement de terre en ce lieu explique son fort démantèlement par les labours. Les logs des tranchées ont été relevés de manière à préciser l'aspect des formations superficielles autour de la butte.

Luc JALLOT
(INRAP)

SAINT-AUNES, Zac Saint-Antoine dit « Pioch Palat Nord » : relevé en plan et coupe de la fosse 01, position et relevé du foyer construit dans la partie supérieure du comblement (fouille/DAO L. Jallot, INRAP).

SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT
Abbaye de Gellone

L'abbaye de Gellone a été cette année le théâtre d'une nouvelle opération de diagnostic, initiée par le projet ambitieux de rénovation et d'installation des infrastructures accompagnant un futur musée lapidaire ainsi qu'un centre d'activités culturelles. L'intervention a concerné 2 espaces de l'ensemble monastique, qui étaient la cuisine et le prolongement méridional de la salle capitulaire. La première zone d'intervention, transformée en courette, est située dans le prolongement méridional du Réfectoire, construit dans l'aile occidentale. L'objectif était de réaliser une étude de la composition du sous-sol jusqu'à une profondeur de 1,30m. La seconde, elle-aussi aujourd'hui en extérieur, se situe au Sud de la salle capitulaire, dans des espaces complétant l'aile orientale et qui sont entièrement dérasés. Ici prenait place un ensemble de bâtiments annexes, représentés sur plusieurs plans illustrant divers états des lieux lors de la prise en main de l'abbaye par les mauristes, au XVIIe s., et après leurs travaux de rénovation. Ici, l'objectif de reconnaissance du sous-sol, jusqu'à environ 2,60m par rapport au sol actuel, devait donc être accompagné d'une reconnaissance du bâtiment « mauriste ».

Outre les nombreuses publications qui traitent de l'abbaye, il existe deux travaux particulièrement utiles à cette opération. En effet, la salle capitulaire a été le sujet à deux reprises de campagnes archéologiques, dont une, en particulier, permet de conforter l'interprétation des vestiges mis au jour au cours de cette opération.

Le premier travail est une étude du bâti, que complètent des sondages dans le sous-sol par J.-L. Massy en 1994/95. Cette première intervention a permis de reconnaître l'ensemble des phases de construction de cet espace désigné comme la salle capitulaire.

La seconde intervention a pris la forme d'un diagnostic, réalisé à l'intérieur la salle capitulaire par A. Bergeret en 2000/2001. Les deux sondages formaient un complément indispensable grâce aux informations livrées par le sous-sol, non seulement pour ce qui concerne l'édifice lui-même, dont les principales phases ont été reconnues, mais aussi pour la période qui précède sa construction.

Quant à la présente campagne, les résultats peuvent être jugés positifs, tant pour la qualité que la quantité des informations archéologiques recueillies, qui offrent de nombreux de comparaison avec la précédente campagne.

Les résultats dans le prolongement de la salle capitulaire

Les deux sondages ont permis de mettre au jour un ensemble de maçonneries et de sols qui appartiennent à plusieurs périodes d'occupation.

La première est illustrée par un mur orienté Est-Ouest, qui se caractérise par sa construction à un seul parement. L'élévation conservée semble être le fruit de deux phases de construction. Il est associé à deux niveaux de circulation qui s'effectuaient sur la surface d'une simple couche de terre. Cette maçonnerie n'est pas sans évoquer celles qui ont été mises en évidence dans la salle capitulaire en 2000 par A. Bergeret, appartenant à deux bâtiments encaissés dans les limons hydromorphes et posés sur une simple semelle de mortier de chaux, sans autre fondation. Ils ont été trouvés en relation avec des sols, à l'intérieur comme à l'extérieur, dans les deux cas formés d'une simple couche de terre sur laquelle s'est directement effectuée la circulation. Les éléments de datation sont en nombre très restreints. Le mobilier céramique, présent à l'intérieur des sols de l'un des bâtiments, bien que peu abondant, a permis de proposer une fourchette comprise entre la fin du Xe s. et le début du XIe s.

Ces premiers bâtiments sont détruits pour être remplacés par les constructions formant l'ensemble monastique. Trois murs, que l'on peut rattacher à ce programme, ont été mis au jour. Ils semblent appartenir à deux phases de construction distinctes de l'aile orientale.

Le premier, orienté Nord-Sud, a été identifié comme une fondation puissante d'un premier mur qui fermait l'aile orientale à l'Est. Il a été observé dans le prolongement du mur de la salle capitulaire, mais en retrait d'une soixantaine de centimètres vers l'intérieur de l'espace initialement bâti.

Deux états romans ont été identifiés à l'intérieur de la salle capitulaire, malheureusement associés à aucun sol contemporain de cette période médiévale. A. Bergeret a fait la remarque que les travaux des mauristes a généré la disparition définitive des niveaux d'occupation romans présents au sein de l'aile orientale. De même, il n'a guère été possible, dans les sondages ouverts cette année, de distinguer ce qui relevait des phases de restaurations modernes des remblais préparant les installations médiévales. L'extrême pauvreté du mobilier n'a guère facilité ce périlleux exercice d'interprétation des couches.

Les deux autres murs mis au jour sont chaînés. Ils présentent un excellent état de conservation et sont associés à un ensemble de sols – de terre ou aménagés à l'aide de galets – et de structures de drainage des eaux. Tous deux fermaient à l'Ouest et au Sud un espace illustré dans les plans du XVIIe et XVIIIe s., dressés lors de l'installation des mauristes. De fait, cet état a été rattaché aux campagnes de rénovation initiée par eux. Mais cette hypothèse repose sur la relation que les murs entretiennent avec les sols caladés appartenant aux ultimes occupations. Ces derniers, en effet, ont livré les

seuls arguments chronologiques disponibles, à savoir deux monnaies remontant au règne de Louis XIV. Les plans dressés au cours de la période moderne permettent toutefois de suggérer que cet espace a subi des phases d'aménagements que les sondages, de surfaces réduites, ne permettent guère de mettre en relief.

Les résultats de la cuisine

La cuisine a livré une stratigraphie de sols de terre dont la durée d'utilisation s'étale sur toute la période moderne, à laquelle on doit la création de la cuisine. En revanche, la lecture des élévations pourrait offrir des informations inattendues permettant de remonter au-delà de la date à partir de laquelle cet espace est dévolu à l'activité domestique. En effet, une lecture rapide des élévations a permis de repérer de nombreuses phases de construction, dont la première permet de restituer un volume couvert par une voûte d'arêtes. Outre la mise en relation entre cette stratigraphie et les élévations, l'intérêt de la fouille de cet espace réside surtout dans la collecte du mobilier faunique, en raison surtout de la présence de nombreux restes d'animaux marins.

Isabelle RÉMY
(INRAP)

SAINT-MARTIN DE LONDRES
ZAC la Rasimière

ANTIQUITÉ TARDIVE, MODERNE

Au cours du mois de mai 2005, un diagnostic archéologique a été réalisé par l'Inrap au lieu-dit la Costarelle sur la commune de Saint-Martin-de-Londres (Hérault), en préalable à la réalisation par la société Sud Terrain d'une zone d'aménagement concerté, la ZAC « la Rasimière ». Ces travaux ont consisté en une série de tranchées permettant de reconnaître la présence, de dater, de déterminer la nature et l'état de conservation des vestiges menacés par le projet d'aménagement.

Les éléments archéologiques mis au jour se concentrent dans l'angle sud-ouest de l'emprise. Il s'agit de drains postérieurs au XVIIIe s., et de trois chenaux, dérivations successives du ruisseau de Mas de Bouis, dont la datation nous échappe. Peut-être en raison d'une trop faible pente, le chenal est sujet à engorgement. Les apports d'alluvions et de colluvions le colmatent régulièrement, ce qui implique un entretien. À deux reprises au moins, il doit être recreusé. Les rares éléments de mobilier sont allogènes. Il s'agit de céramique antique, lato sensu, provenant de colluvions. À ce lot issu du comblement du chenal, il convient d'ajouter le mobilier, roulé lui aussi, recueilli dans les drains modernes. Plus bas dans la même parcelle, une coulée de colluvions a été repérée sur une quinzaine de mètres de long. Ce sédiment, peu épais et arasé par les labours, livre lui aussi de la tuile, ainsi qu'un fragment dolium. L'ensemble de la céramique appartient aux Ier-Ve s. ap. J.-C., fourchette chronologique large en raison de l'absence de formes. Le site d'où provient le mobilier n'a pas été repéré au cours du diagnostic, il se situerait plus haut sur le même versant, au Sud de l'emprise de la future ZAC. Bien sûr il peut aussi s'agir d'épandages, témoins d'une mise en culture du versant au cours de l'Antiquité. Ces indices, aussi ténus soient-ils, demeurent intéressants dans le contexte méconnu de l'occupation antique des garrigues nord-montpellieraines.

Mathieu OTT
(INRAP)

SOUBÈS
Saint-Clément de Man

ANTIQUITÉ, MOYEN AGE

Une ultime année de sondages a été réalisée sur le site de l'église Saint-Clément de Man (commune de Soubès). Cette campagne a permis de dégager un bâtiment édifié en bordure de la terrasse méridionale actuelle. Ce volume s'ajoute à celui dégagé l'année précédente, à l'ouest de l'église. Le secteur au contact du chevet de l'église a été testé : aucun niveau de sol et aucune sépulture n'ont été repérés.

Deux chercheurs se sont joints au dossier : F. Dieulafait (étude numismatique) et G. Guionova (étude de la céramique).

Concernant l'occupation initiale sur le site, la présence d'une occupation durant l'antiquité a été confirmée par la découverte d'autres fragments de sigillés et de céramique commune.

L'étude de ce site s'inscrit dans la recherche sur la christianisation du plateau du Larzac et vient en complément de la fouille de l'église Saint-Martin-de-Castries. (A. Bergeret et Y. Vellas).

Agnès BERGERET
(INRAP)

HAUT MOYEN AGE, MOYEN AGE

LA VACQUERIE
Saint Martin de Castries

La dernière année de fouille triennale entreprise sur ce site, a permis de confirmer l'implantation d'une église sur un habitat rural, dès l'époque carolingienne. Une partie de la fondation du mur méridional de la première église a été dégagée, devenue base de l'église romane. Son pendant au Nord, a été entièrement démonté et les matériaux remployés dans les fondations du nouveau sanctuaire.

La fouille du cimetière primitif qui se développe au sein d'un enclos présent au sud-est de l'église de l'église contemporaine a été poursuivie, portant à plus d'une vingtaine le nombre d'individus présents dans cette zone. Le nombre des silos associés à l'aire d'ensilage de l'habitat a été doublé et un trou de poteau supplémentaire a été observé dans la zone sud du site encore vierge de ce type de vestige.

Une grande fenêtre a été ouverte à l'est du chevet de l'église romane. Soixante-dix individus ont été déposés et, découverte d'importance cette année, une limite d'extension orientale du cimetière a été dégagée, sous la forme de la tranchée de récupération du mur. Son attribution à l'église primitive ou au déplacement du cimetière lors de la reconstruction de l'édifice n'est pas encore déterminée.

Aux types de tombes déjà observées, s'ajoutent des tombes à coffre et couverture de dalles maçonnées, une tombe en bâtière de lauze et des coffres de bois non cloués.

Agnès BERGERET

ANTIQUITÉ

VILLENEUVE-LÈS-BÉZIERS
Chemin des Clapiès,
Claudéry

Le projet de réalisation d'un lotissement au lieu-dit Chemin des Clapiès-Claudéry sur la commune de Villeneuve-lès-Béziers dans les parcelles B519p et 520p a entraîné la réalisation d'un diagnostic.
La parcelle explorée se trouve au nord-est du village de Villeneuve-lès-Béziers, en contexte rural. Le terrain correspond aujourd'hui à une parcelle plantée en vigne sur fil de fer et présente une légère pente vers le sud-est. La surface "estimée" du projet couvrait 7 001 m^2.
La phase terrain de cette opération était regroupée avec quatre autres dossiers.
Quelques vestiges ont été mis au jour sur cette parcelle.
Ils se composent d'un fossé antique, deux fosses rectangulaires, d'une possible borne, d'un mur et d'un possible foyer de datation indéterminée.

La rareté des vestiges sur la parcelle B519p et 520p au lieu-dit Chemin des Clapiès-Claudéry est intéressante.

Nous connaissons, en effet, l'existence d'une *villa* gallo-romaine à quelques mètres au sud. Manifestement, elle ne s'étend pas sur les parcelles sondées. En effet, seulement quelques vestiges (un fossé, des fosses et un mur) ont été identifiés.

Le fossé, de l'époque antique, est à rattacher certainement à du parcellaire lié à la *villa*. Concernant les structures non datées, il est difficile dans l'état de notre documentation de proposer une interprétation. Mais il faut signaler, parmi ces vestiges, la présence d'une borne muette.

Josselyne GUERRE (INRAP)
avec la collaboration
d'Yves MANNIEZ
et du Service Archéologique
de Béziers.

VILLENEUVE-LÈS-BÉZIERS
Les Clapiès, Les Portes du Canal

ANTIQUITÉ

Le projet de réalisation d'un lotissement au lieu-dit Les Clapiès sur la commune de Villeneuve-lès-Béziers (34) dans la parcelle B451 a entraîné la réalisation d'un diagnostic.
La parcelle explorée se trouve au nord-est du village de Villeneuve-lès-Béziers, en contexte rural. Le terrain correspond aujourd'hui à une parcelle plantée en céréales et présente une légère pente vers l'est et le sud. Il est limité au nord et à l'ouest par un chemin creux, au sud par des habitations et à l'Est par des habitations et une vigne. La surface du projet couvrait 8340 m2. La phase terrain de cette opération était regroupée avec quatre autres dossiers.
Les vestiges qui ont été mis au jour se trouvent sur l'ensemble de la parcelle.

La période romaine
Un secteur agricole gallo-romain a été mis au jour. Il se matérialise par des fosses circulaires de diamètres différents dont certaines présentent en surface des fragments de dolium. D'après le diamètre des fosses, nous pensons qu'il existait deux types de contenants : un petit modèle (fosses entre 0,60 et 0,80 m de diamètre) et un modèle plus grand entre 1,20 et 1,60 m de diamètre.
Sept fosses ont été fouillées ou sondées mécaniquement en demi-volume.
La fouille montre que les petites fosses sont mal conservées. On peut supposer que le terrain a été aplani pour les besoins agricoles, ce qui aurait arasé les structures les plus hautes. En revanche, les grandes fosses attestent d'un bon état de conservation (entre 0,92 et 0,96 m). Une récupération des *dolia* a été effectuée (un effondrement des parois a été observé dans les coupes).
La répartition des fosses pour cette zone est difficile à comprendre. En effet, les structures sont soit cachées soit perturbées par des structures gallo-romaines postérieures. On peut se demander si ce chai ne serait pas le plus ancien de la *villa*.
La surface estimée de ce chai est d'environ 2000 m^2. Il semble limité au sud par un grand fossé de direction est-ouest.
On peut constater la présence de nombreux fossés sur cette parcelle. Trois d'entre eux ont été sondés. On notera que le fossé 1170 est important dans le paysage. Il traverse en effet toute la parcelle. Il semble marquer une forte limite qui se traduit par trois creusements proches que sont les fossés 1225, 1226 et 1227.
Enfin, on remarquera la présence de nombreux niveaux contenant du mobilier antique. Ils correspondent soit à des remblais, soit à des niveaux d'occupation ou d'effondrement.

Vestiges non datés
Des structures non datées ont été mises au jour. Elles se composent surtout de fosses et fossés qui se répartissent sur l'ensemble du site. Elles ne présentent pas de mobilier en surface mais peuvent être rattachées à la période romaine.

Josselyne GUERRE (INRAP)
avec la collaboration
d' Yves MANNIEZ
et du Service Archéologique
de Béziers.

VILLENEUVE-LÈS-BÉZIERS
Les Clapiès, Turquoise

NÉOLITHIQUE, ANTIQUITÉ

Le projet de réalisation d'un lotissement au lieu-dit Les Clapiès sur la commune de Villeneuve-lès-Béziers (34) dans les parcelles B687p et 688 a entraîné la réalisation d'un diagnostic.
La parcelle explorée se trouve au nord-est du village de Villeneuve-lès-Béziers, en contexte rural. Le terrain correspond aujourd'hui à une parcelle en friche et présente une pente vers l'est.
La surface du projet couvrait 9 675 m^2. La phase terrain de cette opération était regroupée avec quatre autres dossiers.
L'ensemble des vestiges mis au jour se trouve sur le bas de pente de la colline. Plusieurs périodes ont été reconnues :
- la plus ancienne correspondrait à une occupation néolithique. Elle se matérialise par une série de fosses dont certaines correspondent à des trous de poteaux ; un de ces creusements, en revanche, peut être interprété comme un silo.
- la période romaine est attestée par des vestiges appartenant à une *villa*.
Enfin, des structures non datées ont été dégagées

Le néolithique
L'occupation préhistorique est très localisée et couvre environ 1800 m². Elle se trouve à l'ouest de la parcelle en bas de pente. Elle se caractérise essentiellement par des creusements de type trous de poteaux. De forme circulaire, ils mesurent environ 0,80 m de diamètre en moyenne. Ils présentent en surface des fragments de céramiques non tournées, de la faune (certains ossements sont brulés) et de nombreux charbons de bois. Quatre d'entre eux ont été fouillés.
La fouille d'une cinquième structure a montré qu'il s'agissait d'un silo de la période préhistorique.
A proximité de ces structures, quelques vestiges de même période ont été dégagés mais n'ont pas été fouillés. Il s'agit de trois fossés dont le remplissage présente en surface des céramiques non tournées. L'ensemble de ces vestiges marque l'emplacement d'un habitat préhistorique.
Une étude rapide du mobilier permet de situer cette occupation au Néolithique final.

La période romaine
L'occupation gallo-romaine se trouve également dans la partie basse de la parcelle. Elle s'étend sur environ 600 m² et se matérialise essentiellement par deux fosses, trois fossés et quatre niveaux de remblai. Ces structures n'ont pas été fouillées.

Vestiges non datés
Des structures non datées ont été mises au jour. Elles se composent surtout de fosses et fossés qui se répartissent sur l'ensemble du site.
Cependant, trois structures peuvent être sorties du lot. En effet, proches du site néolithique, elles peuvent lui être rattachées. Toutes les trois ont été sondées.
Les fosses fouillées peuvent correspondre à de trous de poteaux. Quant au fossé, il ressemble, par son aspect, à un enclos circulaire. Il est large et semble cerner le bas de la colline ainsi que les structures néolithiques. Certes des fragments de tegulae ont été trouvés à sa surface. Mais il peut s'agir d'intrusions dues à la proximité des niveaux romains.

Josselyne GUERRE (INRAP)
avec la collaboration
d' Yves MANNIEZ
et du Service Archéologique
de Béziers.

ANTIQUITÉ

VILLENEUVE-LÈS-BÉZIERS
Les Clapiès,
A3G IMMO

Le projet de réalisation d'un lotissement au lieu-dit les Clapiès sur la commune de Villeneuve-lès Béziers (Hérault, 34) dans les parcelles B452, 453, 454p, 455 et 686 a entraîné la réalisation d'un diagnostic.
La parcelle explorée se trouve au nord-est du village de Villeneuve-lès-Béziers, en contexte rural. Le terrain correspond aujourd'hui à des parcelles plantées en vigne et en friche et présente une légère pente vers l'ouest. L'emprise du projet couvrait 8 925 m². La phase terrain de cette opération était regroupée avec quatre autres dossiers.
Les vestiges qui ont été mis au jour se trouvent sur l'ensemble de la parcelle.

La période romaine
Deux "zones" ont été identifiées.
La partie résidentielle semble se situer sur la partie la plus "plane" du terrain. Elle se matérialise par différentes structures. Certaines sont bâties (murs, sols de tuileau, sols de mortier), d'autres sont plus "fugaces" comme des effondrements ou des fosses de rejets.
Devant l'abondance des vestiges dans cette zone, seulement quelques uns ont été sondés.
Les vestiges fouillés concernent surtout des fosses et ont pour la plupart été comblés avec divers rejets. D'autres semblent plutôt correspondre à différents niveaux d'occupation.
Un niveau de circulation a également été fouillé et nettoyé. Il s'agit du sol 1034 (Tr5). Il mesure environ 10 m de large. Le sédiment est argilo-limoneux de couleur marron mêlé à des fragments de tuiles, quelques pierres et des céramiques posées à plat.
Enfin, certaines structures ont seulement été nettoyées. Cela concerne surtout les murs et les sols construits en dur. Quelques remarques peuvent ainsi être faites. Les fondations sont construites avec des galets qui semblent être calibrés. Les fondations de murs sont larges et seraient débordantes. Enfin, les pierres utilisées pour les assises sont calcaires et sont liées à du mortier de chaux.
Il est difficile de proposer un plan de la *villa* à partir du bâti. En effet, nous n'avons qu'une vue partielle des structures. Les murs qui ont été dégagés sont très proches les uns des autres ou se superposent. Ils laissent supposer plusieurs états architecturaux.
Enfin, les céramiques recueillies, montrent une occupation allant du Ier au Ve s. ap. J-C.

Un secteur agricole a également été dégagé :
Il se trouve à l'ouest et légèrement en contrebas de la partie résidentielle de l'habitat antique. Il se matérialise par un alignement de fosses circulaires dont la plupart présentent des fragments de dolium en surface. D'après le diamètre des fosses, nous pouvons penser qu'il existait deux types de dolia : un petit modèle (fosses entre 0,60 et 0,80 m de diamètre) et un modèle plus grand entre 1,2 et 1,6 m de diamètre.
Trois d'entre eux ont été fouillés en demi-volume. Il s'agit des dolia 1049, 1050 et 1082. La fouille montre que les dolia de deux des fosses ont été récupérés ou réutilisés. Le fond d'un dolium a été retrouvé en place dans le troisième et laisse penser que l'abandon s'est fait naturellement.
La surface estimée de ce chai est d'environ 625 m^2. Il est limité à l'est par les murs 1087 et 1088. En revanche, il se poursuit à l'ouest. Certains dolia sont en effet visibles en coupe dans le chemin.
Il faut également noter la présence de nombreux fossés sur l'ensemble de la *villa*. Seul le fossé 1002 a été sondé.

Enfin, on remarquera la présence de nombreux niveaux contenant du mobilier antique. Ils correspondent soit à des remblais, soit à des niveaux d'occupation ou d'effondrement. Ils se présentent de la même manière en surface : sédiment mêlé à des fragments de tuiles, de céramiques et des pierres

Vestiges non datés
Des structures non datées ont été mises au jour. Elles se composent surtout de fosses et fossés qui se répartissent sur l'ensemble du site et peuvent être rattachées à la période romaine.

Josselyne GUERRE (INRAP)
avec la collaboration
d' Yves MANNIEZ
et du Service Archéologique
de Béziers.

VILLENEUVE-LÈS-BÉZIERS
Chemin des Clapiès,
B.466

ANTIQUITÉ

Le projet de réalisation d'un lotissement au lieu-dit Chemin des Clapiès-Claudéry sur la commune de Villeneuve-lès-Béziers (34) dans la parcelle B466 a entraîné la réalisation d'un diagnostic.

La parcelle explorée se trouve au nord-est du village de Villeneuve-lès-Béziers, en contexte rural. Le terrain correspond aujourd'hui à une parcelle en friche et se trouve sur le haut d'une colline. Le terrain est encadré au nord par une parcelle en friche, à l'ouest par une parcelle en vigne et au sud et à l'est par des bâtiments commerciaux. La surface " estimée " du projet couvrait 7 930 m^2. La phase terrain de cette opération était regroupée avec quatre autres dossiers sur la même commune

Quelques vestiges ont été mis au jour sur cette parcelle. Ils se composent essentiellement de fosses et de fossés. Certains appartiennent à la période antique; d'autres ne présentant pas de mobilier en surface n'ont pu être datés.

La période romaine
Les structures de la période romaine sont peu nombreuses. Elles se composent de deux fossés et de cinq fosses.

Ces vestiges sont trop éloignés les uns des autres pour pouvoir proposer une interprétation quant à la nature du site. De même une datation précise ne sera pas avancée car le mobilier céramique n'est pas assez abondant (même si quelques fragments d'amphores africaines ont été aperçus). On peut seulement considérer que les vestiges contenant ce mobilier se rapportent à l'Antiquité Tardive.

Vestiges non datés
Les vestiges non datés sont plus abondants. Ils se composent de six fossés, cinq fosses de forme circulaire et deux fosses de forme rectangulaire.

Josselyne GUERRE (INRAP)
avec la collaboration
d' Yves MANNIEZ
et du Service Archéologique
de Béziers.

NÉOLITHIQUE FINAL, ANTIQUITÉ

VILLENEUVE-LES-MAGUELONE
Domenoves III

L'emprise du projet, d'une surface de 53 875 m² est située à 1 km au sud-ouest de l'actuel village de Villeneuve-les-Maguelone. Cette commune et notamment le secteur sud ouvrant sur l'espace lagunaire, est particulièrement riche en sites archéologiques de toutes époques, du Néolithique moyen au Moyen Age. L'environnement immédiat des parcelles concernées par l'opération Domenoves III, comprend d'une part les vestiges mis au jour lors du diagnostic Domenoves I (Gros 2003) situés au nord-ouest, et d'autre part ceux repérés en prospection lors d'arrachages de vignes entre 1958 et 1959.

Cette évaluation a permis de confirmer la restitution du paysage durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age déjà pressentie lors de la campagne précédente, et de mettre en évidence son articulation autour de la cadastration antique Forum Domitii A. Un fossé parcellaire mis au jour à l'extrémité nord-ouest de l'emprise et le tracé ancien du chemin vicinal dit « des pèlerins » ou « carrière pèlerine », complètent les données cadastrales antérieures. Les indices de datation recueillis ne s'appliquent cependant pas à ce dernier et leur absence ne permet pas de faire remonter son utilisation à une période aussi ancienne.

L'extrémité orientale de l'emprise a livré un nombre important de structures, sur une surface d'environ 4 500 m².

L'une d'elle correspond à une sépulture à inhumation de la fin du haut Empire, qui bien qu'apparemment isolée, doit être mise en relation avec une occupation antique repérée en prospection à quelques 100 m au sud.

L'essentiel des vestiges découverts dans ce secteur correspond à un habitat de plaine fontbuxien. L'organisation générale des structures montre une similitude avec d'autres sites connus de la même période, notamment ceux de « Richemont » à Montpellier, de la « Capoulière » à Mauguio (34) ou du « Moulin Villard » à Caissargues (30).

On notera le très bon état de conservation du gisement : les fossés sont conservés sur une profondeur de 1 à 1,50 m et la puissance stratigraphique des niveaux d'occupation atteint 0,60 m, avec au moins deux phases chronologiques distinctes. Il convient également de souligner le caractère peu fréquent des découvertes d'aire d'activité extérieure comme le pacage des animaux et celles d'aménagements en terre crue supposés (peut-être de l'architecture) au fond des fosses et des fossés.

Nous sommes en bordure d'un vaste gisement dont l'épicentre serait situé au sud-est, à l'emplacement d'un lotissement actuel. Domenoves III représente donc le dernier témoignage de cette installation chalcolithique, la seule actuellement connue et exploitable qui soit située si près des étangs. Il s'agit en effet d'un habitat de plaine mais pour lequel la proximité de la zone lagunaire a peut-être joué un rôle déterminant, notamment dans les ressources vivrières et l'économie. C'est l'unique site qui pourrait renseigner des domaines tels que l'halieutique, l'ichtyologie ou encore la production et le commerce du sel.

D'après le rapport de Stéphanie RAUX
(INRAP)

HAUT EMPIRE, ANTIQUITÉ TARDIVE

VILLETELLE
Ambrussum

La fouille programmée d'Ambrussum, qui se développe en continu depuis 1993 sur l'emplacement de la station routière gallo-romaine, est une opération qui entre dans le cadre des programmes de l'UMR 5140 « Archéologie des Sociétés méditerranéennes » (CNRS-Culture-Université Montpellier III). Depuis 1996, son financement est assuré grâce à un partenariat entre l'État (Ministère de la Culture et de la Communication) et les collectivités locales, désormais représentées par la Communauté de Communes du Pays de Lunel.

La campagne de fouilles proprement dite a été précédée d'une intervention de l'entreprise Roustan de Nîmes qui a démonté certains murs (MR280, MR288, MR516, PR554, MR555) et structures (BQ547, BQ564, dallages des sect. 20 et 25) appartenant aux états les plus récents de la zone 12, en cours de fouille.

Comme les années précédentes, la fouille s'est déroulée dans le cadre d'un chantier-école qui a accueilli, au cours de deux sessions (1er-19 août ; 22 août – 9 septembre), 37 personnes dont 27 étudiants provenant de différentes universités françaises ou de l'étranger. L'équipe d'encadrement était composée de J.-L. Fiches, M.-A. Boutin, J. Marian, V. Mathieu et D. Tosna auxquels s'étaient joints, pour le premier

stage, J.-M. Fémenias, M. Gazenbeek et G. Piquès.

Par ailleurs, Jacques Rebière (laboratoire de Draguignan) a pu faire un diagnostic sur l'ensemble du mobilier métallique, mis au jour à Ambrussum depuis 1967, et réaliser, depuis 1995, la restauration des pièces métalliques trouvées durant les dernières campagnes. Ces opérations sont désormais complétées pour les monnaies par l'intervention de Joël Françoise (laboratoire de Marseille).

Dans la période qui a suivi la fouille, nous avons fait appel à deux collègues du CNRS, Lucie Chabal et Frédéric Guibal, pour assurer l'étude de bois gorgés d'eau retrouvés dans le puits PT519.

Au cours du dernier programme triennal l'exploration d'un nouvel îlot en bordure de la voie Domitienne (zone 12), entreprise en 2000, a été suffisamment avancée pour permettre de caractériser les trois grands ensembles architecturaux qui apparaissaient dès la surface, d'en compléter les plans et d'en préciser la chronologie entre le début du IIe et le Ve s.

On trouvera résumés ci-dessous les principaux résultats de la campagne qui concernent les bâtiments de la zone 12 mais aussi le puits PT519 qui a nécessité une intervention spécifique.

1. Les bâtiments C-1 et C-2

Les états les plus récents de cette zone sont très mal conservés. Il s'agit d'un édifice à deux nefs (C-1), aux vastes dimensions (35,50 x 11 m), qui a été transformé pour faire place à un bâtiment au plan en L (C-2) en raison d'une extension vers l'ouest. Le démontage des murs, banquettes et dallages appartenant aux bâtiments C-1 et C-2 a été entrepris dans les secteurs 20, 22 et 25 de manière à permettre l'extension de la fouille de l'îlot B vers le nord, mais aussi l'étude des remblais postérieurs à son abandon. Pour terminer cette opération, il conviendra de la poursuivre l'an prochain, dans le sect. 26.

D'ores et déjà, l'équipe de D. Tosna (sect. 20 et 22) a recueilli de nouveaux éléments de datation sur les états C-1 et C-2. Le premier ne semble pas antérieur au milieu du IVe s. comme le montre la découverte d'une monnaie de Magnence dans la tranchée de fondation de sa façade principale (MR280). Quant au second, il se confirme que le dallage grossier qui le caractérise repose sur un sol qui a livré des monnaies de la fin du IVe s. En outre, si l'on ne connaissait pas jusque-là de divisions dans le bâtiment à deux nefs C-1, une petite pièce a été mise en évidence dans le sect. 22 en fouillant des tranchées d'épierrement de murs (MR583, MR606).

De son côté, l'équipe de J. Marian a fouillé l'extension occidentale du bâtiment C-2 (secteurs 28 et 29) dans la partie la plus haute de la zone où le sol le plus récent a été partiellement conservé. Cette extension s'est faite au détriment d'un passage aménagé devant le bâtiment C-1. Elle se présente comme une grande pièce ouverte au sud-est et pourvue d'une plaque de foyer en tegulae près de l'entrée.

2. L'îlot B

L'ensemble le plus ancien de la zone (îlot B) n'est pas encore entièrement reconnu : les sols de l'état initial n'ont pas été atteints, les niveaux du début du IIe s. ne l'ont été que très partiellement, le plan doit être complété au nord-ouest et plusieurs pièces sont à fouiller ou ne l'ont été que jusqu'au sol de la seconde moitié du IIIe s. qui précède la destruction (vers le début du IVe s.). On peut avancer cependant qu'au début du IIe s., cet îlot de 800 m2, qui s'appuie au nord-ouest sur un triple mur formant soutènement, comporte deux corps de bâtiments sensiblement de même largeur et vraisemblablement pourvus d'un étage, entre lesquels on distingue trois espaces de circulation contigus : en avant de l'entrée sud, une galerie de façade caractérisée par cinq piliers en grand appareil et qui abrite un puits (sect. 9 et 14 à 17) ; derrière la porte sud, une longue cour (sect. 7,10, 19 et 20 : 7,60 m x 23 m) dont le sol est pavé, vers le début du IIe s., de manière à former une sorte de chaussée flanquée de trottoirs ; derrière l'entrée ouest et dans le prolongement de la cour précédente dont elle est séparée par une large ouverture entre deux piliers, une seconde cour, également pavée, dont on ne connaît pas encore les limites mais qui a pu occuper un espace presque carré (11 x 13 m). L'un des corps de bâtiments, à l'ouest, a d'abord compté six petites pièces ouvertes sur cour avant de recevoir une pièce supplémentaire au sud (sect. 9) au détriment de la galerie qui a alors été fermée et pourvue d'une porte charretière. Ainsi, dans le dernier état de la seconde moitié du IIIe s., la partie sud de ce bâtiment ne s'ouvrait plus sur la cour. Des transformations ont aussi affecté l'autre corps de bâtiments dont l'exploration doit être menée plus avant, notamment pour en reconnaître la partie nord.

L'équipe de D. Tosna a terminé la fouille de la cour II et entrepris celle d'une grande pièce contiguë dans le corps de bâtiment nord-est (sect. 22). Mais un effort particulier a été réalisé derrière la façade sud à la fois dans ce que l'on avait appelé la cour I et dans la pièce 9 (déjà fouillées jusqu'au niveau d'abandon) de manière à voir si cet espace n'avait pas fonctionné comme une galerie de façade avant d'être fermé et divisé. Cette hypothèse a pu être vérifiée d'abord par l'intervention de l'équipe de M. Gazenbeek dans l'axe du passage entre l'accès méridional et la cour II (sect. 14) puis par les équipes de J.-L. Fiches (sect. 9) et de J. Marian (sect. 16). Ainsi, le sol équivalent au pavage de la cour II a été mis au jour dans le sect. 14 et reconnu par sondages dans les sect. 9 et 16. L'un de ces sondages, pratiqué dans l'angle ouest du sect. 9, a montré que l'îlot avait été créé avant le début du IIe s., date retenue pour l'aménagement de la galerie de façade et le pavage des cours.

3. Les puits

Un autre volet de ce programme triennal consiste à fouiller les 4 puits qui ont été mis au jour depuis quelques années dans la station routière. Il a été entamé avec succès grâce à la collaboration de J.-M. Fémenias (Archéopuits) qui s'est spécialisé dans la fouille des puits avec un matériel approprié, et de G. Piquès qui a mis au point des protocoles de prélèvement pour ce type de fouille à Lattes (Lattara, 18). Ainsi, a été réalisée, durant la première quinzaine d'août, la fouille du puits PT519 (zone 12, sect. 15).

Le puits, qui a été aménagé avant la construction de la galerie de façade puisque un des piliers de celle-ci est solidaire d'une base de margelle en pierres de taille qui ménage en son centre une ouverture grossièrement circulaire, possède un cuvelage en petit appareil maçonné sur toute sa hauteur, vraisemblablement construit en fosse et dont les quatre parois qui sont ancrées les unes dans les autres forment un quadrilatère irrégulier (88 à 94,5 cm).

*VILLETELLE, Ambrussum : le puits PT519 contre un des piliers de la galerie de façade de l'îlot B (Jean-*Luc Fiches, CNRS, UMR 5140)*

On sait désormais que le comblement de ce puits a été réalisé, peu après le début du IVe s., avec des matériaux provenant de la destruction de l'îlot B. Appartenait notamment à ce comblement treize fragments de poutres en sapin qui ont permis à Fr. Guibal d'établir une courbe dendrochronologique de 174 ans.

Les niveaux d'utilisation de ce puits ont livré un mobilier bien conservé et très diversifié du Haut Empire (cuir, tissu, objets en bois, objets de parure, instruments et outils en os et en métal, monnaies) ; ils ont surtout révélé que le fond avait fait l'objet d'une réparation en cours d'utilisation alors que l'analyse architecturale du cuvelage par V. Mathieu a confirmé que la structure avait continué à travailler depuis l'Antiquité. Cette partie du programme sera poursuivie l'an prochain avec la fouille du puits qui se trouve en bordure de la voie Domitienne au sud (zone 3), et des recherches complémentaires sur les niveaux d'utilisation du puits de la zone 10, dont le comblement a déjà été enlevé en 1995.

Jean-Luc FICHES
(CNRS, UMR 5140)

ANTIQUITÉ

CAZOULS-LÈS-BEZIERS et MARAUSSAN

Elargissement de la RD 14

Le projet d'élargissement de la RD 14 entre Cazouls-Lès-Beziers et Maraussan a donné lieu à une opération de diagnostic menée par l'Inrap de part et d'autre de l'actuelle route sur une surface totale d'environ 4 ha.

Les sondages ont révélé la présence de vestiges archéologiques dispersés tout au long du tracé (fossés de parcellaire, fosses de plantation). Mais les plus marquants sont des tronçons de chemins (empierrement, ornières comblées), repérés sur deux zones. Ils se rapportent à la période romaine. Ils pourraient être les vestiges d'un chemin antique à l'origine du «chemin ancien de Beziers».

Stéphane ALIX
(INRAP)

A75 BEZIERS/ PEZENAS

Secteur 3
(Montblanc, Valros)

Le secteur 3 central de Valros, future aire de service du tronçon A75 Pézenas-Béziers, couvre une surface d'environ 29 hectares.

La phase de diagnostic qui a succédé à une prospection au sol réalisée en 1997 (Kotarba 1998), a révélé l'existence de plusieurs occupations qui rapportent à la Préhistoire récente et à l'Antiquité.

La plus ancienne remonte au Néolithique moyen II de tradition chasséenne ; elle est remarquablement représentée par la présence de deux habitats ouverts dont les limites nous sont connues. Elles sont incluses dans l'emprise, chacune faisant plus de deux hectares. La plus importante occupe une position centrale sur sommet de la colline de Pirou. Ces aires d'occupation, voisines d'environ 200 m, sont principalement matérialisées par des structures excavées : fosses dépotoir, fosses-silo, dont le nombre potentiel est estimé à plus 300 pour chacun d'eux. Il est vraisemblable que certaines d'entre-elles, comme sur le site voisin du Crès à Béziers, recèlent des inhumations, ainsi qu'il est fréquent de le constater dans ce contexte. Les sols ne sont pas conservés et la troncature quasi-générale du site est d'environ 0,30 m. Au nord de l'habitat, deux foyers à pierres chauffantes ont été découverts ; ils pourraient marquer la présence d'une aire spécialisée. Enfin, se rapportant toujours à cette période, il a pu être mis en évidence un petit espace à vocation funéraire dans lequel figurait une structure funéraire en coffre, de type ciste, et la présence de cinq fosses à proximité immédiate de ce monument. L'une d'elles sondée a livré une sépulture double (un dépôt secondaire associé à un dépôt primaire).

S'agit-il cependant d'occupations distinctes et distantes chronologiquement ou d'un site polynucléaire contemporain ? Si cette deuxième hypothèse se vérifiait lors de la fouille, les acquis qui en résulteraient seraient d'un apport exceptionnel pour la connaissance de l'organisation des sites de cette période.

Les occupations relatives au Néolithique final, que l'on peut rattacher à la culture de Véraza, apparaissent plus modestes, en surface pour certaines, mais principalement en densité. Elles correspondent à trois aires d'occupation distinctes. L'une couvre une surface de 9 500 m^2, la seconde de 400 m^2 et la troisième plus de 25 000 m^2. Elles sont matérialisées essentiellement par des structures excavées dont le maillage est lâche et l'organisation peu évidente. Le locus 7 a livré des structures de combustion de forme oblongue et une vaste fosse polylobée contenant un ou plusieurs jarres en position fonctionnelle. Il pourrait s'agir d'habitats isolés ou d'aires d'activités spécialisées. Le mobilier contenu dans certaines fosses est abondant et bien conservé.

Les témoins antiques identifiés sont concentrés sur 2 aires distinctes, les locus 8 et 9. Le locus 8 couvre une surface d'environ 6 000 m^2 Les divers sondages ont permis de découvrir divers vestiges en relation avec un établissement dont le plan nous est inconnu. Ils correspondent à une assise de mur, un puits 303, diverses fosses, une canalisation maçonnée et deux sépultures à incinération. Ces vestiges situés près de la limite d'emprise semblent marquer la périphérie d'un site plus vaste. Un établissement fondé aux alentours du changement d'ère (Rec de Ligno/Lirarot sud) est situé en limite immédiate de la zone diagnostiquée. Le périmètre en question devrait être prochainement investi par un nouveau diagnostic archéologique, celui-ci pourrait également recéler des vestiges protohistoriques.

Le locus 9 occupe une surface de 14 800 m^2. Les sondages ont mis en évidence divers vestiges en relation avec une vraisemblable construction antique. En raison d'un fort arasement lié aux travaux agricoles, ces vestiges sont très mal conservés, mais il se peut que cette construction ait été ruinée plus anciennement si l'on en juge par les gravats contenus dans l'une des fosses. Ils sont tous situés à l'Est d'un vraisemblable chemin creux bordé de deux fossés. Il s'agit d'assises de murs, distantes d'une dizaine de mètres et orientées NE/SO et d'une fosse comblée par des gravats antiques(tuile, pierres et fragments de mortier).

Bien qu'un peu plus décalée vers l'Est, l'implantation de ces vestiges au lieu-dit « Vigne de Bioaux partie basse » semble correspondre au site isolé par les prospections de l'équipe de J. Kotarba là où des propriétaires auraient évoqué la découverte de deux grosses colonnes. A moins que celles-ci n'aient été découvertes à proximité, dans l'extension probable du site au lieu dit « Labournas », qui se trouve hors emprise.

Gilles LOISON
(INRAP)

A75 BEZIERS/ PEZENAS
Secteur 6 : Bourgade, phase 1 (Servian)

Le secteur 6 défini dans le cadre du tracé autoroutier A75 Pézenas/Béziers est situé sur la commune de Servian, à 4,5 km au Sud de l'agglomération, en bordure de la route nationale 9. Il couvre une surface totale de 85 093 m2 et vise exclusivement des terrasses anciennes de l'Hérault (formations fluviatiles du pléistocène). Le niveau d'apparition de cette formation varie sur l'ensemble des sondages de 0,40 à 0,90 m.

Conformément à la prescription, une attention particulière a été portée aux éléments lithiques. Malgré une collecte systématique de tous galets portant des traces d'enlèvement et l'analyse plus précise de 3 pièces, aucun indice probant d'une occupation paléolithique n'a été mis en évidence.

Concentrés dans l'angle nord/est du secteur, plusieurs indices, 2 trous de poteau, 1 fosse et 1 zone de concentration de mobilier, relèvent d'une occupation du Néolithique final de tradition vérazienne.

L'aire de découverte de ces vestiges est cependant trop restreinte pour être en mesure d'identifier la nature de cette occupation (50 m x 20 m). Situé en limite du secteur, le développement du site dans les parcelles limitrophes est probable.

Toutes les autres structures recoupées sont attribuables à l'époque moderne voire contemporaine. Elles représentent les restes de l'occupation des sols en zones agricoles avec un important système de drainage. La voie royale Perpignan-Paris, attendue en limite sud du secteur, n'a pas été reconnue.

Michel COMPAN
(INRAP)

A75 BEZIERS/ PEZENAS
Secteur 6 : Bourgade, phase 2 (Servian)

Cette opération fait suite à un premier diagnostic réalisé dans les parcelles voisines, dans le cadre des études préliminaires relatives à la construction du dernier tronçon de l'A.75 (Pézenas-Béziers) et de son raccordement à l'A.9. Cette précédente opération avait été réalisée par l'équipe de Michel Compan sur un ensemble de parcelles qui longent la RN9 entre le chemin de Coussergues et le chemin du Bois du Roi (cf. supra). Cette opération avait permis la découverte de quelques structures, et de mobilier, appartenant au Néolithique final. Un nouveau diagnostic, destiné à compléter ces premières données, sur les parcelles immédiatement proches et affectées par le projet autoroutier, a été envisagé. L'emprise de cette opération complémentaire portait sur 356 334 m².

Cette intervention complémentaire a permis de mettre en évidence la présence d'un site du Néolithique final Vérazien, déjà pressenti lors de la campagne précédente. En effet, la parcelle immédiatement proche de cette zone positive, séparée seulement par le chemin de Coussergues, a permis d'identifier un site plus étendu, illustré par une macrostructure dans laquelle apparaissent des concentrations de mobilier, accompagnées en périphérie d'une fosse et d'un foyer en fosse. Cependant, si au regard de la céramique, nous sommes assurés d'une relative comporanéité des vestiges structuraux, nous ne pouvons être totalement clairs sur son interprétation en terme d'organisation. En effet, malgré les conditions de lecture qui n'ont guère permis d'apporter des éléments de réponse totalement satisfaisants, la présence de trous de poteaux, de fosses, d'un foyer, d'un mobilier céramique assez abondant, associés à des fragments de meules, du torchis avec empreinte de végétaux, de galets chauffés, de graines, permettent d'identifier incontestablement l'existence d'un habitat. Compte tenu de la faible surface de l'occupation et de la concentration des vestiges, il semble s'agir d'un habitat isolé assez semblable à ceux qui ont été reconnus dans le secteur 3 à Valros (cf. infra), mais dont il ne reste là que les aménagements en creux.

D'après le rapport de Isabelle RÉMY
(INRAP)

A75 BEZIERS/ PEZENAS
Secteur 8 : Petit Garlambaut/ Libron (Béziers)

BRONZE FINAL, MOYEN AGE

Le diagnostic du secteur 8 a permis, dans un premier temps, de décrire et de caractériser les formations superficielles post-glaciaires de la vallée du Libron. En effet, les dépôts colluviaux et alluviaux ont été sondés et les formations alluviales ont fait l'objet particulièrement de sondages profonds, jusqu'à près de 6 m. À l'issue de la campagne de prospections mécaniques, une coupe perpendiculaire à la vallée basée sur les sondages géotechniques et complétée par les données des différents sondages en tranchée a pu être réalisée.

Du point de vue archéologique, plusieurs découvertes sont à signaler. Des structures de chauffe énigmatiques isolées, malheureusement érodées et non datées, ont été creusées dans le substrat en rive droite du Libron, sur le versant. Un foyer également non daté et fortement perturbé par les labours est présent en bas sur le même versant. Dans la plaine d'inondation, toujours en rive droite, un petit ensemble de structures attribuées au Bronze final 2a a été mis au jour. Une des fosses a été fouillée et a livré une série de vases dont plusieurs sont quasiment complets. Enfin, à quelques dizaines de mètres de l'ensemble du Bronze final, deux tronçons de murs associés à de la céramique de la fin du Moyen Age ont été dégagés. En rive gauche, en bordure du Libron, deux foyers respectivement à 3,5 et 4,5 m de profondeur ont été découverts. Ils ne renfermaient aucun artefact mais l'un d'entre eux était très charbonneux.

Fabien CONVERTINI
(INRAP)

A75 BEZIERS/ PEZENAS
Secteur 9 : Badones le Haut (Béziers)

Le secteur 9 défini dans le cadre de la prescription sur le tracé autoroutier A75, section Pézenas-Béziers, est situé sur la commune de Béziers, à 4,5 km du centre historique, en bordure du chemin rural 61 dit de Boujan à Agde, au lieu-dit Badones-le-Haut. Il couvre une surface de 47699 m^2. Le substrat se compose exclusivement de limon miocène dégradé de couleur jaune à brun jaune et de gravier quaternaire pris dans une matrice rouge.

Aucune trace d'activité humaine ni d'artéfact archéologique n'ont été observés pour les périodes allant de la Préhistoire à la période moderne.

L'absence totale de vestiges et d'activité humaine à proximité de l'agglomération antique de Béziers dans ce secteur, comme dans le secteurs 6, 7 et 8, pose un réel problème d'interprétation de l'occupation des sols. Il faut peut être voir dans ce vide, la réalité d'une forêt qui a perduré jusqu'à la fin du XIXe s. et le début du XXe s., période de défrichement liée à la mise en place de la culture extensive de la vigne.

Michel COMPAN
(INRAP)

A75 BEZIERS/ PEZENAS
Cabrials, raccordement A.9 (Béziers, Villeneuve-les-Béziers)

NÉOLITHIQUE, AGE DU FER

Cette opération de diagnostic a été motivée par le projet de raccordement des autoroutes A75 et A9. les terrains sondés se trouvent sur les communes de Béziers et Villeneuve-les-Béziers à 4,5 km du centre historique de Béziers, depuis les abords du chemin rural 61 dit de Boujan à Agde, au lieu-dit Badones-le-Haut, jusqu'au nord du péage autoroutier de Béziers Est au lieu-dit Cabrials. Ce diagnostic a été précédé par une prospection pédestre menée par Jérome Kotarba en 1998 ; elle correspond à la deuxième tranche (première tranche dirigée par Stéphanie Raux).

Les terrains couvrent une superficie de 220 000 m^2 ; ils ont été testés par une série de 344 tranchées, soit un

pourcentage d'ouverture de près de 7%. Le substrat est un limon miocène dégradé de couleur jaune à brun jaune et de gravier quaternaire pris dans une matrice rouge. Le niveau d'apparition de ces formations varie entre 0,40 et 0,90 m de profondeur.

Neuf fossés ont été repérés sur l'ensemble du tracé ; ils sont pour la plupart modernes ou de datation indéterminée.

Pour la période allant du Néolithique à l'Age du fer, neuf structures ont été identifiées :

- au lieu-dit Cabrials (parcelle HO17) trois petites fosses ont été observées, de moins de 0,60 m de diamètre ainsi qu'une fosse à galets chauffés. Ces quatre structures (dans la tranchée 9248) étaient associées à de la céramique modelée non datée.

- Au lieu dit Cabrials (parcelle HO18), trois petits foyers ont été découverts (tranchée 93188). Assez mal conservés, ils étaient associés à trois tessons modelés non datés.

- Au lieu-dit Cabrials (parcelle HP11), une fosse circulaire à galets chauffés de 0,90 m de diamètre a été mise en évidence (tranchée 9328) ; aucun reste de céramique n'y était associé.

- Au lieu-dit Cabrials (parcelle HC 24, tranchée 9215), une sépulture collective bien conservée a été mise au jour. Il s'agit d'une fosse rectangulaire équipée de dalles latérales en calcaire coquillier qui délimitent une chambre sépulcrale. Un des petits cotés de la chambre est doté d'une porte avec une fosse d'accès. Sept crânes et un humérus humain sont présents à l'intérieur de la sépulture. L'architecture de cette tombe permet de la dater dans le courant du Néolithique.

Pour les périodes antique et médiévale, on note l'absence de vestiges significatifs. Le secteur traité semble ne pas être occupé durant ces périodes. Les rares structures rencontrées sont très arasées et difficilement datables.

Michel COMPAN
(INRAP)

NÉOLITHIQUE, AGE DU FER

A75 BEZIERS/ PEZENAS

Raccordement A.9, Les Mathes (Villeneuve-les-Béziers)

L'opération de diagnostic réalisée durant le mois de mai 2005 a été motivée par le projet de raccordement des autoroutes A75 et A9, section concédée à ASF. Les terrains sondés se situent au Nord de la commune de Villeneuve-les-Béziers, de part et d'autre de l'autoroute A9, au niveau du péage de Béziers /Est.

Le diagnostic archéologique a été réalisé par Michel Compan, Roland Haurillon et André Raux (INRAP). Il a été guidé par les résultats des prospections pédestres effectuées par J. Kotarba et son équipe dans le cadre de l'étude documentaire préliminaire réalisée en 1998. Cent soixante-quatre tranchées ont été installées pour une surface ouverte de 6184 m^2. Cette surface représente 6,5 % des 94 918 m2 traités.

Les traces d'activités des périodes post-antique et moderne se limitent à quatre fossés et neuf fosses de plantation dispersés dans l'espace et dans le temps. Leur densité ne permet pas d'imaginer une organisation du parcellaire.

Au sud de l'autoroute, aux lieux dits « Les Mathes » et « Malgraside », deux concentrations de céramique non tournée, déjà identifiées lors des prospections pédestres, ainsi qu'une grande fosse plus à l'est, délimitent une zone sensible de près de trois hectares fréquentée au Bronze final. L'expertise du matériel et l'intégration du gisement dans le contexte régional ont été confiées à Gilles Loison (Inrap). Les tranchées installées sur les parcelles C 522 et 521 au lieu dit « Malgraside » n'ont livré aucun élément structuré. Seule une présence de mobilier très altéré et en faible nombre dans les labours témoigne d'une occupation. Le site semble complètement détruit par les labours modernes.

Une grande fosse 1009 isolée a été relevée dans la parcelle C 510 toujours au lieu dit « Malgraside ».La présence de céramique et de nodules de terre cuite dans le sommet de son comblement est peut-être le reliquat d'un habitat complètement arasé.

Le gisement des « Mathes » sur les parcelles C 129 et C 756 est mieux conservé. Les vestiges, surtout mobilier, sont concentrés dans deux creusements linéaires en gouttière d'axe sud-ouest/nord-est. Le principal (Fo 1013) est large de sept mètres environ et

a été reconnu sur une centaine de mètres. L'épaisseur de la couche anthropisée varie de vingt à cinquante centimètres. Une très riche concentration de matériel daté du Bronze final 2b, prise dans une matrice sableuse noirâtre et organique, occupe la partie occidentale. Le second creusement de taille plus modeste (Fo 1012) présente les mêmes caractéristiques de forme et de comblement. Il a livré à son extrémité orientale une nouvelle concentration de mobilier du Bronze final 2b.

L'interprétation fonctionnelle du gisement des « Mathes » est pour l'instant hypothétique. La forme linéaire et évasée des creusements pourrait être le résultat du piétinement intense d'un troupeau. La zone occidentale très organique est peut-être un lieu de parcage. Les grandes quantités de rejets domestiques trahissent la présence proche d'un d'habitat. Les structures qui lui sont peut-être liées (fosses, palissades) n'ont pas été découvertes lors du diagnostic.

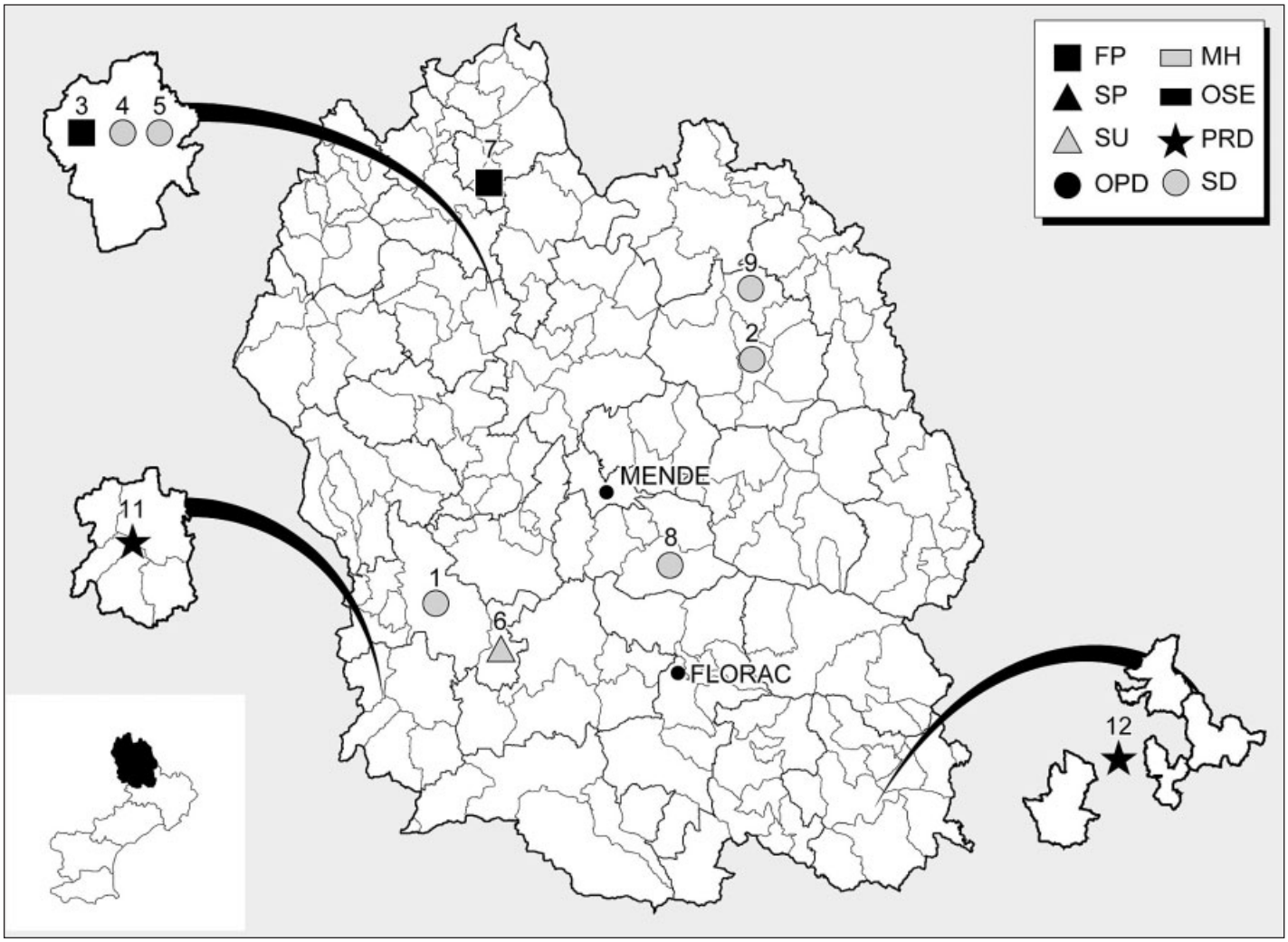
André RAUX
(INRAP)

LANGUEDOC-ROUSSILLON
LOZERE

BILAN SCIENTIFIQUE

Carte des opérations autorisées

2 0 0 5



LANGUEDOC-ROUSSILLON
LOZERE

BILAN SCIENTIFIQUE

Tableau des opérations autorisées

2 0 0 5

n° carte	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
1	6280	LA CANOURGUE, La Capelle	J.-Y. Boutin	SRA	SD	GAL	
2	6327	CHÂTEAUNEUF-DE-RANDON, La Tour des Anglais	C. Fock Chow Tho	AUT	SD	MA	
3	6255	JAVOLS, le Bourg	A. Trintignac	COL	FP	GAL/ MA	
4	6276	JAVOLS, ancien terrain de camping	A. Trintignac	COL	SD	GAL	
5	6256	JAVOLS, Lou Grunets	A. Trintignac	COL	SD	GAL	
6	6364	LAVAL-DU-TARN, Coffre mégalithique 1 de Mounssigaou	J.-Y. Boutin	SRA	SU	NEO	
7	6254	PRUNIERE, Apcher	I. Rémy	IRP	FP	MA	
8	6247	SAINT-ETIENNE-DU-VALDONNEZ, Laubiès et Combevieille	A. Ploquin	CNR	SD	DIA	Cf. § PCR
9	6328	SAINT-JEAN-LA-FOUILLOUSE, Tour du Cellier	C. Fock Chow Tho	AUT	SD	MA	
10	6347	Prospection inventaire, Lac de Naussac	G. Fages	SRA	PRD	DIA	
11	6352	Prospection inventaire, Canton du Massegros	J. Arnal	EDU	PRD	DIA	RA
12	6393	Prospection inventaire, Parc National des Cévennes	A. Garnotel	ASS	PRD	DIA	
▼	6248	PCR Le plomb ancien du Mont Lozère	A. Ploquin	CNR	PCR	DIA	

Nég. : opération négative ou aux résultats très limités
NR : notice non rendue
RA : rapport en attente
2004 : opération de 2004 mais notice présentée cette année
BSR 2006 : opération de 2005 et 2006, notice présentée dans le BSR 2006
▼ : voir notice dans le chapitre « PCR et opérations interdépartementales »

Voir la liste des abréviations en fin d'ouvrage

ANTIQUITÉ

LA CANOURGUE
Habitat rural de La Capelle

Sur le Causse de Sauveterre, à l'ouest du hameau de La Capelle, un bombement, dont la partie supérieure avait été sérieusement rabotée par des travaux agricoles, attirait notre attention en mai 2005. L'opération avait pour objectif d'évaluer l'étendue et la nature des vestiges rencontrés en profondeur. Les dix tranchées réalisées aux abords du bombement n'ont livré que de très rares indices de céramique. Le site, situé sur un léger replat, en limite d'une rupture de pente, se caractérise donc par un bombement vaguement circulaire, lequel conserve les témoins résiduels d'un petit habitat rural dont les dimensions devaient sensiblement avoisiner une vingtaine de mètres sur un axe est-ouest et une douzaine de mètres sensiblement Nord-Sud. Quatre pièces semblent ainsi délimiter cet espace, mais au moins l'une d'entre-elles, au nord-est, n'est pas fermée (cour, dépotoir ?). Les murs, jointés au béton de chaux, sont assis sur un soubassement plus large, atteignant 60 cm de hauteur. Les matériaux utilisés montrent l'emploi du calcaire en plaquettes de l'Oxfordien supérieur sur lequel repose le site mais aussi des blocs de dolomie dont les appointements sont visibles à une centaine de mètres vers l'ouest. Le mobilier découvert paraît homogène et se compose pour l'essentiel de tessons de céramique sigillée et de commune. De nombreuses scories de fer sont à noter dans la pièce au sud-est. Le modeste habitat de La Capelle pourrait être lié à l'exploitation de la poix dont de nombreux points d'extraction sont recensés dans ce secteur.

Jean-Yves BOUTIN
(SRA Languedoc-Roussillon)
avec la collaboration de Alain TRINTIGNAC
(Conseil Général Lozère)

MOYEN AGE

CHÂTEAUNEUF-DE-RANDON
La Tour des Anglais

La consolidation de la tour dite «des Anglais» située sur la commune de Châteauneuf-de-Randon a motivé l'intervention d'un archéologue pour réaliser des observations sur les restes du bâti. L'installation des échafaudages a nécessité également une observation partielle de la stratigraphie à l'intérieur de la tour. Ce lieu a été le théâtre de la mort du connétable Bernard Du Guesclin en 1380 ce qui en a fait sa renommée.

Châteauneuf-de-Randon était anciennement le chef-lieu de la Baronnie de Randon, la plus importante du Gévaudan. Durant la période médiévale, le Gévaudan était partagé entre huit grandes familles, huit baronnies. Chacune possédait un territoire délimité et contrôlé par l'intermédiaire de places fortes. Le Randonnat, domaine des barons de Randon, s'étend dans la zone nord-ouest du Gévaudan, en plein cœur de la Margeride. Il en adopte les contours : le cours de l'Allier est la limite orientale de ce domaine et d'après les actes d'hommage nous supposons que l'étendue du Randonnat allait jusqu'à la montagne du Goulet, limite sud du plateau. D'après les toponymes, la limite occidentale se situait dans la zone de Rieutort-de-Randon. Au nord, les inventaires d'actes de reconnaissances faits par les habitants indiquent

que la limite du Randonnat se trouvait vers Pierrefiche, c'est-à-dire au niveau du col de la Pierre Plantée. Nous ne pouvons pas déterminer ces limites avec exactitude tant que le dépouillement n'aura pas été fait. De plus le Randonnat a évolué au cours des siècles, nous ne pouvons que le situer d'une manière approximative.

A ce jour, il ne reste du château qu'un bâtiment de plan quadrangulaire appelé " la tour des Anglais " qui présente toutes les caractéristiques d'un donjon médiéval. Le bâtiment, très mal conservé dans son ensemble, mesure 9,20 m sur 8,60 m et 13,5 m de hauteur. Les murs sont épais d'1,80 m aussi bien à la base qu'aux niveaux supérieurs.

Le pan de mur oriental s'est effondré. Il ne subsiste que les trois premiers niveaux, le premier et le troisième possèdent une voûte légèrement brisée ou en semi-berceau, un plancher séparait le second et le troisième niveau. La quasi-totalité des parements intérieurs et extérieurs a disparu certainement usés par le temps ou emportés par les riverains. La partie qui subsiste est faite de moellons de granit de forme quadrangulaire avec une hauteur d'assise régulière. De nombreuses brèches percent les murs, on peut se douter qu'il s'agissait de l'emplacement de baies aujourd'hui disparues..

Le donjon possède deux niveaux voûtés : le premier et le troisième. Le plancher du troisième niveau est ancré dans les murs et un système de chaînage intégré dans la fourrure, assure le maintien des quatre murs. Les voûtes en plein cintre sont typiques des premiers châteaux, à Châteauneuf elles sont légèrement brisées. Cela indique que le donjon est plus tardif donc du XIIe ou du XIIIe siècle. La présence du chaînage tend aussi vers cette datation.

Le donjon possédait des ouvertures orientées vers l'ouest à chaque niveau. Il en existait peut-être une percée dans le mur nord au premier niveau. Ces ouvertures pouvaient aussi bien être des ouvertures de tirs, des baies apportant de la lumière ou des bouches d'aération. Il est impossible de trancher bien que la première option soit envisageable au moins pour les premiers niveaux. Il est rare cependant de trouver des ouvertures à chaque niveau pour les donjons romans (1). La défense passive imposait au contraire que les tours soient aveugles au moins en partie basse. Le pan de mur oriental n'existant plus il est difficile de savoir s'il existait d'autres ouvertures.

La porte d'accès au donjon se trouvait sûrement sur le mur oriental mais il n'en reste pas de traces. De même on ne connaît pas les structures permettant de passer d'un étage à l'autre. La présence de voûtes cependant permet de penser qu'un système d'échelle était utilisé. Des trous d'hommes sont aménagés dans les reins ou à la clef de voûte pour permettre d'y glisser des échelles comme à Apcher ou à St-Chély. A la Garde-Guérin, des escaliers à deux volées sont intégrés dans les parements traversent les voûtes par un trou d'homme. A Chanac, les escaliers sont construits dans l'épaisseur des murs. Les exemples de donjons ruthénois étudiés par J. Miquel ou l'étude des châteaux en Auvergne de B. Phalip sont aussi proches de l'architecture gévaudanaise et possèdent les mêmes caractéristiques (2). Il est évident qu'on ne peut affirmer que les accès se faisaient par échelles mais cela semble être le système plus commun.

Il n'y a pas de traces de cheminées, de latrines ni de placards intégrés dans les murs. Les brèches du mur occidental attestent de l'existence de baies, il est possible que des latrines ou une bretèche soutenue par des corbeaux aient pu aussi y être installées. En ce qui concerne le chauffage, il n'y a pas de conduit dans les murs ou de traces d'arrachement, à moins qu'elle ait été située sur le mur oriental. Nous n'excluons pas totalement la présence de ces structures cependant les éléments de construction tels que les voûtes ou le chaînage tendent vers une datation du XIIe ou du XIIIe siècle. La présence d'éléments de confort tels que les latrines ou la cheminée se fait plus tardivement vers le XIVe siècle environ (3) dans nos régions.

Nous avons effectué un sondage manuel à l'intérieur de la tour afin d'évaluer le potentiel archéologique du sous-sol. Les restaurations impliquaient que la base des murs soit en partie dégagée, nous avons du surveiller ces travaux et sonder le sol. Un sondage d'1,30m sur 1,80m a été fait à l'angle sud-ouest intérieur de la tour. A cet endroit le sol était le plus bas donc plus susceptible de donner des résultats et les conditions de sécurité étaient remplies. Nous sommes descendus jusqu'à 1 m de profondeur.

Ce sondage n'a pas permit d'atteindre les couches médiévales. En effet des couches successives d'occupation contemporaine ou de remblais se sont accumulées au cours des siècles conservant les couches plus anciennes intactes. D'anciens sondages ont été faits en 1967 par une équipe de scouts. M. Morel relate dans un rapport que les scouts ont effectué des sondages de près de 2 m de profondeur le long des murs. Il indique qu'un sol dallé a été trouvé à 1,80 m de profondeur et que quelques céramiques médiévales y étaient associées. Nous ne sommes pas descendus à cette profondeur mais lors du sondage nous avons trouvé de la céramique moderne, un cadavre de mouton (US1006) et une monnaie moderne. Les remblais sont constitués de moellons issus de la démolition ainsi que de terre meuble. Les ouvriers travaillant sur la tour ont aussi creusé le long des murs et quelques tessons médiévaux ont été récupérés dans les remblais. Le sol a été donc perturbé mais il semble que les sols médiévaux soient quand même conservés dans leur état.

Cécile FOCK CHOW THO

(1)- CHATELAIN A., *Donjons romans des pays d'Ouest, Etude comparative sur les donjons romans*

quadrangulaire de la France du Sud Ouest, Picard, Paris, 1973, 271p.

MESQUI J., *Châteaux et enceintes de la France médiévale, de la défense à la résidence, TI Les organes de la défense*, Picard grands manuels, Paris, 1991, 375p.

MESQUI J., *Châteaux et enceintes de la France médiévale, de la défense à la résidence, TII La résidence et les éléments d'architecture*, Picard grands manuels, Paris, 1993, 382p.

(2)- MIQUEL J., *L'architecture militaire dans le Rouergue au Moyen-Age et l'organisation de la défense*, 2 vol., éditions françaises d'Art Graphique, Rodez, 1981.

(3)- Durand 2006 : DURAND A. (sous la coordination de), CAMPECH S., POUSTHOMIS-DALLE N., REMY I., STEPHANT P., BRECHON F., LAFFONT P.-Y., DARNAS I., FRAMOND M. de, POBLE P.-E., *Se chauffer en milieu de montagne : habitats seigneuriaux dans le Massif central méridional (XIIe-XVIIe siècle), Cadres de vie et manières d'habiter (XIIe-XVIe siècle), Actes du VIIIe congrès international de la Société d'archéologie médiévale tenu à Paris* (11-13 octobre 2001), Caen, Société d'Archéologie médiévale, sous presse

MESQUI J., *Châteaux et enceintes de la France médiévale, de la défense à la résidence, TII La résidence et les éléments d'architecture*, Picard grands manuels, Paris, 1993, 382p.

HAUT EMPIRE, ANTIQUITÉ TARDIVE, HAUT MOYEN AGE

JAVOLS
Anderitum

Un nouveau programme archéologique pluriannuel a débuté cette année sur le site de Javols-Anderitum, capitale de la cité gallo-romaine des Gabales (ancien Gévaudan). Celui-ci est basé sur trois axes principaux de recherche. Le premier consiste à répondre à un certain nombre de questions encore en suspend, relatives à l'occupation pré-romaine du site, à la genèse et à l'évolution de cette ville - chef-lieu, à son déclin et à son devenir durant l'Antiquité Tardive/haut Moyen Age, époque au cours de laquelle Javols perd son rang de centre politique et religieux du Gévaudan au profit de Mende. Le deuxième axe concerne la poursuite des études paléoenvironnementales entamées sur le site en 1996. Il s'agit, à terme, de retracer l'histoire de l'évolution du paysage dans la vallée du Triboulin de l'Antiquité à nos jours et de mieux comprendre les interactions Homme/milieu autour de l'agglomération. Le troisième et dernier axe consiste à compléter nos connaissances sur le site gallo-romain et ses abords. Il s'agit notamment de mieux cerner les limites de la ville, mal connues à certains endroits (sud-est), de déterminer la nature de l'occupation antique dans certaines zones non encore prospectées (vallons d'Arbouroux et de l'Oustal Neuf), et de parfaire l'étude des secteurs funéraires (nécropole orientale en particulier). A ces trois thèmes vient se greffer un quatrième volet, fondamental, puisqu'il concerne la poursuite de la publication des résultats scientifiques obtenus de 1996 à 2004.

JAVOLS, Anderitum : Mur de terrasse du haut Moyen Age mis au jour dans le sondage JPN.05 (photo PCR Javols-Anderitum).

Dans le cadre du premier axe, un vaste secteur (JPN.05) de plus de 200m² a été ouvert dans la parcelle du terrain de l'Etat, au nord du centre civique (forum et basilique civile) de la ville du Haut Empire. L'objectif de la campagne 2005 était de fouiller les niveaux de l'Antiquité Tardive et du haut Moyen Age, caractérisés ici par la présence de dépôts sédimentaires qualifiés de «terres noires». Les premiers résultats démontrent qu'entre le Haut Empire et la fin de l'Antiquité, la zone a changé radicalement d'affectation. Aux deux premiers siècles de notre ère, celle-ci abrite un quartier d'habitation situé à l'angle de deux rues (cardo et decumanus). Ce secteur résidentiel est apparemment détruit dès le IIIe siècle. Au Bas-Empire, la zone subit, semble-t-il, un

réaménagement significatif qui se caractérise par des travaux de remblaiement et de terrassement (remploi en remblai des matériaux issus de la ruine des édifices antérieurs). Au cours de l'Antiquité Tardive et du haut Moyen Age (Ve-VIIe s.), cette partie du site semble désormais dévolue aux activités agricoles. C'est lors de cette période qu'apparaissent les premiers niveaux de «terres noires» qui participent de la mise en terrasse du secteur, à des fins agricoles. Plusieurs murs du haut Moyen Age (VIe-VIIe s.) ont été dégagés. Ces aménagements correspondent très probablement à des murs de terrasse (cf. Figure 1 *supra*). Par la suite, toutes ces structures sont scellées par une succession de dépôts de «terres noires», datant également du haut Moyen Age, au sein desquels de véritables stratifications ont pu être observées. L'ensemble de ces niveaux de «terres noires» caractérise également des activités agricoles (labours/cultures).

Dans le cadre du volet paléoenvironnemental du programme, nous avons collaboré cette année avec Jacqueline Argant (ARPA). Les analyses polliniques réalisées dans les niveaux de «terres noires» se sont révélées décevantes. En parallèle, un carottage a été effectué dans une tourbière située à 11km à l'ouest de Javols. Un échantillon a été prélevé à la base de la carotte en vue de sa datation 14C permettant ainsi de déterminer l'âge de la tourbière. Une analyse pollinique préliminaire a été pratiquée. L'évolution du paysage enregistrée par la tourbe est intéressante mais, pour l'instant, son interprétation reste forcément limitée. La datation de la base de la carotte permettra d'orienter la poursuite de l'étude.

Enfin, en ce qui concerne la poursuite des sondages d'évaluation de la ville antique et de ses abords (axe 3), deux opérations ont été programmées cette année. Au sud-est du site, un sondage (JSF.05) a été ouvert dans l'ancien terrain de camping de la commune. Ce secteur avait déjà fait l'objet de recherches en 1999 et 2000 qui avaient mis au jour une partie d'un quartier d'habitation situé dans la partie sud-est de l'agglomération d'Anderitum et fréquenté, au moins pour certains secteurs, pendant toute la période gallo-romaine (Ier-Ve s.). L'objectif était de compléter nos connaissances des abords d'un bâtiment détruit par incendie à la fin du Ier siècle ap. J.-C. : une resserre fouillée en 2000 (cf. BSR 2000). Les fouilles de 1999 avaient en effet repéré l'angle d'une structure creusée dans le granite, à proximité immédiate de cette resserre, qui avait alors été interprétée comme une cave. Le but du sondage 2005 était de savoir, d'une part, si cet aménagement correspondait bien à un cellier, d'autre part, si celui-ci avait pu fonctionner simultanément avec la resserre, en ayant notamment une toiture commune avec celle-ci. Les travaux n'ont pas permis de retrouver, dans l'emprise ouverte de la fouille, les angles de cette éventuelle cave qui est apparue alors relativement grande. L'hypothèse d'une cave doit aujourd'hui être abandonnée, eu égard aux vastes dimensions observées. Les caves gallo-romaines ne sont en effet jamais très grandes. L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il s'agit d'une terrasse taillée dans le granite et aménagée dans la pente ouverte vers le vallon de Volpillac, au sud. Cette terrasse a connu deux phases de construction et d'occupation. C'est dans le courant du Ier s. ap. J.-C. que cette vaste excavation est creusée dans le granite. Deux murs et plusieurs creusements (trous de poteaux, rigole d'écoulement de l'eau) caractérisent les premiers aménagements de cette terrasse. Cette première occupation est contemporaine de celle de la resserre. En l'état actuel des connaissances, on ne peut attribuer une fonction précise à ces structures. L'état 1 paraît avoir été détruit par incendie à la fin Ier/début IIe s., comme la resserre. Après cette destruction, la terrasse est réaménagée et agrandie vers le nord. Dans cette extension, plusieurs aménagements ont été mis en évidence (trous de poteaux verticaux et horizontaux, rigole d'écoulement de l'eau) (cf. Figure 2 *infra*). Quelle pouvait être la fonction de cet espace aménagé en terrasse ? Rien ne permet de penser que la partie arrière (nord) ait été couverte d'une toiture de tuiles, qui aurait certainement laissé plus de traces dans les couches de destruction. A-t-on affaire à un espace ouvert (cour), ou bien à des pièces de service d'une domus dont les salles de prestige pouvaient se trouver plus au sud ? Dans la seconde moitié du IIe s., la structure est détruite par incendie. Le remblaiement

JAVOLS, Anderitum : vue de l'extension nord de la terrasse (2e état) dans le sondage JSF.05. On distingue plusieurs trous de poteaux et un aménagement (rigole) pour l'écoulement de l'eau (photo PCR Javols-Anderitum).

de l'excavation a succédé très vite à la phase de destruction. Tout le quartier pourrait avoir été touché par un incendie vers la fin IIe/ début IIIe siècle. Un puits a été mis en évidence près de l'angle nord-ouest de la terrasse. Son comblement est daté de la fin du IIe s., c'est-à-dire quasi contemporain du remblaiement de la terrasse.

Au nord-ouest du site, à la base des collines dominant la ville antique, un projet de construction a entraîné une autre opération de sondages (JBS.05) dans une zone déjà concernée par des travaux archéologiques antérieurs (1989 et 2002 : cf. BSR 2002). Des murs d'habitat (domus) en petit appareil de granite ont été mis au jour, ainsi que des couches de destruction datées du Haut Empire. L'ensemble des recherches effectuées dans ce secteur révèlent la présence d'un quartier d'habitation occupé, semble-t-il, du Ier à la fin IIe/ début IIIe siècle ap. J.-C. Aucun plan d'urbanisme cohérent (orthonormé) n'a été mis en place dans cette partie de l'agglomération du fait des contraintes topographiques. Ici, les constructions s'adaptent à la pente et sont aménagées en terrasses successives.

Outre deux thèses en cours, plusieurs mémoires de Master ont été soutenus ou engagés en 2005 (études des ensembles funéraires, de l'approvisionnement en matériaux de construction de la ville antique, de la pièce de cuisine découverte en 2002, analyse des déchets liés à la métallurgie du fer et du bronze).

Alain TRINTIGNAC
(Conseil Général de la Lozère)

HAUT EMPIRE

JAVOLS
Lou Grunets

Le projet de réhabilitation d'un bâtiment agricole en maison d'habitation, caractérisé par un agrandissement du bâti préexistant et des travaux de viabilité du terrain (raccordement en tranchée au tout-à-l'égout), a entraîné une opération de surveillance de chantier dans une zone déjà concernée par des travaux archéologiques antérieurs (1989 et 2002). On se situe ici à la base des collines occidentales dominant la ville antique, 200m au nord-ouest de la place du village, dans une parcelle située en contre-haut de l'église. Des murs d'habitats (domus ?) ont été mis en évidence, ainsi que des couches de destruction datées du Haut Empire (seconde moitié IIe/début IIIe s. semble-t-il, d'après la céramique ; une analyse 14C est en cours). L'ensemble des recherches effectuées (1989, 2002 et 2005) révèle la présence d'un quartier résidentiel situé au nord-ouest de l'agglomération antique, sur les premières terrasses dominant le centre civique (forum, basilique civile) de la capitale de cité. L'urbanisation de cette partie d'Anderitum est effective dès le Ier siècle de notre ère, peut-être dès la première moitié du siècle, comme l'attestent les découvertes réalisées en 2002. Ce quartier résidentiel paraît abandonné à la fin du IIe, voire au début du IIIe siècle, sans qu'il y ait eu, semble-t-il, de reconstruction par la suite (des couches de colluvions recouvrent et scellent les niveaux antiques). Aucun plan d'urbanisme cohérent (orthonormé) n'a été mis en place dans ce secteur du fait des contraintes topographiques. Ici, les constructions s'adaptent à la pente et sont aménagées en terrasses successives.

Alain TRINTIGNAC
(Conseil Général de la Lozère)

NÉOLITHIQUE MOYEN

LAVAL-DU-TARN
Coffre mégalithique 1 de Mounssigaou

Sur le Causse de Sauveterre, la petite sépulture 1 de Mounssigaou est implantée dans la partie médiane d'une petite crête orientée sensiblement est-ouest. Le mégalithe se trouve à quelques centaines de mètres du Truc de Roussac, habitat de hauteur entièrement raboté, comme tant d'autres sites, par les travaux agricoles. Le coffre est également situé à 250 m d'une autre sépulture mégalithique (coffre 2 du même nom), beaucoup plus imposante et close sur quatre côtés, datable à l'évidence de la fin du Chalcolithique. Cette dernière vient d'être revisitée par une fouille clandestine.

Dans une parcelle entièrement terrassée et à quelques mètres seulement du coffre 1, un petit tertre de faible diamètre, à peine perceptible en élévation, a lui aussi subit l'assaut d'un engin mécanique de type tractopelle. Nous n'avons pas eu l'opportunité de l'interroger mais le passage répété des sangliers laisse entrevoir de l'os incinéré.

Avant notre intervention, le coffre 1 apparaît vidé de son contenu, le fond de la cella surcreusé et la couleur orange des déblais (ces derniers présents sur le bord nord-est) tranche avec la couleur blanche du calcaire en plaques épaisses du Kimméridgien supérieur. Il apparaît clairement que la sépulture a fait l'objet d'une vidange et des traces d'impact sont visibles sur le support le plus long. Un fragment de celui-ci gisait dans la cella. La fosse creusée par le petit engin mécanique est de 35 cm maximum sous le niveau de base du monument.

Du monument originel subsistent trois éléments en élévation et il ne reste rien d'un éventuel tertre protecteur. La sépulture a été aménagée dans un substrat préalablement décaissé sur 35 cm de profondeur, en limite d'un substrat calcaire composé de petites plaques et de formations résiduelles (terra rossa). Le décaissement a du être aisé, rapide, nécessitant à l'évidence peu d'énergie.

Orienté sensiblement nord-ouest-sud-est, les dimensions maximales actuelles du caisson sont de 131 x 95 cm, sans prendre en compte l'inclinaison de la fermeture nord-ouest. Pour le support est, le plus long des éléments architecturaux conservés (131 cm), la profondeur d'enfouissement maximum est de 32 cm sous la pelouse du causse. Le montant sud est complet dans sa longueur (60 cm) et son examen montre qu'il ne lui manque que quelques centimètres dans sa hauteur (52 cm conservés). Il serait tentant de vouloir reconnaître un autre élément vertical entre ce modeste support et la fermeture nord-ouest. Cet élément n'a probablement jamais existé et le substrat, remontant ici près de la surface, fait office de cloison, réduisant la largeur du caisson dans cette zone à 62 cm. Seule est manquante aujourd'hui la fermeture sud-est, ce qui n'a aucun effet pour appréhender l'image trapézoïdale du caisson.

Malgré le soin apporté au tamisage, aucun mobilier archéologique n'a été retrouvé, ce qui implique une fouille ancienne du monument. Le matériel ostéologique est pauvre, réduit à cinq esquilles osseuses non brûlées et quatre dents dont une dans les déblais du tracto-pelle. Les trois autres, trouvées au contact du substrat et contre le petit support au sud de la cella, permettraient, dans le cas d'un dépôt primaire, de concevoir un individu, tête au sud. La faible longueur du caisson et sa réduction dans la moitié nord inviteraient à reconnaître un sujet adulte déposé en position fléchie, couché sur son côté gauche.

La datation du monument n'est pas évidente. Toutefois, la petite sépulture 1 de Mounssigaou s'apparente, par sa position dans le paysage, son orientation, ses faibles dimensions, son enfouissement dans le sol, aux coffres qui caractérisent les sépultures Chasséennes du Néolithique moyen caussenard.

Jean-Yves BOUTIN
(SRA Languedoc-Roussillon)

LAVAL-DU-TARN, Mounssigaou : coffre mégalithique 1 de Mounssigaou (Jean-Yves Boutin)

PRUNIÈRES
La Tour d'Apcher

L'année 2005 correspond à la première campagne d'une seconde autorisation triennale, destinée au dégagement et à l'étude des bâtiments édifiés au pied du donjon. Ils composent ce qui a été désigné comme la zone 9.

Le décapage a permis de mettre au jour deux bâtiments accolés (BAT1 et 2) et un four en assez mauvais état de conservation.

Ils se développent au sein d'un espace long et étroit, délimité au Sud par l'enceinte et à l'Est par un mur puissant, interprété comme un mur de fermeture appartenant à un état initial du château.

Les bâtiments témoignent de multiples phases de construction. Le premier bâtiment (BAT1) a livré notamment une succession de sols de terre chargés en suie produite par l'activité du four. Cette occupation associant ce bâtiment et le four correspond à une ultime phase, semble t-il contemporaine ou même postérieure à l'abandon du château (XVIe s. ?), le four prenant place sur la couche de démolition du bâtiment voisin (BAT2).

La fouille de ce secteur présente aussi l'intérêt d'éclairer sous un jour nouveau les corps de logis dégagés au cours de la première triennale. Les nouvelles informations mises au jour permettent de proposer l'hypothèse d'une organisation initiale au sein d'un espace très réduit de la forme d'un quadrilatère étiré vers le Nord.

Cet espace de plan à peu près régulier est flanqué dans un angle par le donjon qui rappelle les plans philippiens, selon un argumentaire déjà évoqué dans le rapport de la campagne 2004. Mais ce premier ensemble castral, désavantagé en outre par son exiguïté, prendrait place sur un espace mal dégagé des contraintes imposées par le relief naturel. Les logis seraient donc l'expression d'une volonté d'accroître l'espace de vie, en adoptant tout le vocabulaire résidentiel, sur un espace dégagé situé extra muros.

Enfin en 2005, un décapage progressif de la stratigraphie de la cour a mis en évidence devant la chapelle (c'est à dire sous le chemin d'accès actuel) des arases de maçonneries appartenant à deux autres édifices qui permet de restituer une cour fermée aussi au Nord.

Isabelle RÉMY

SAINT-JEAN-LA-FOUILLOUSE
La Tour du Cellier

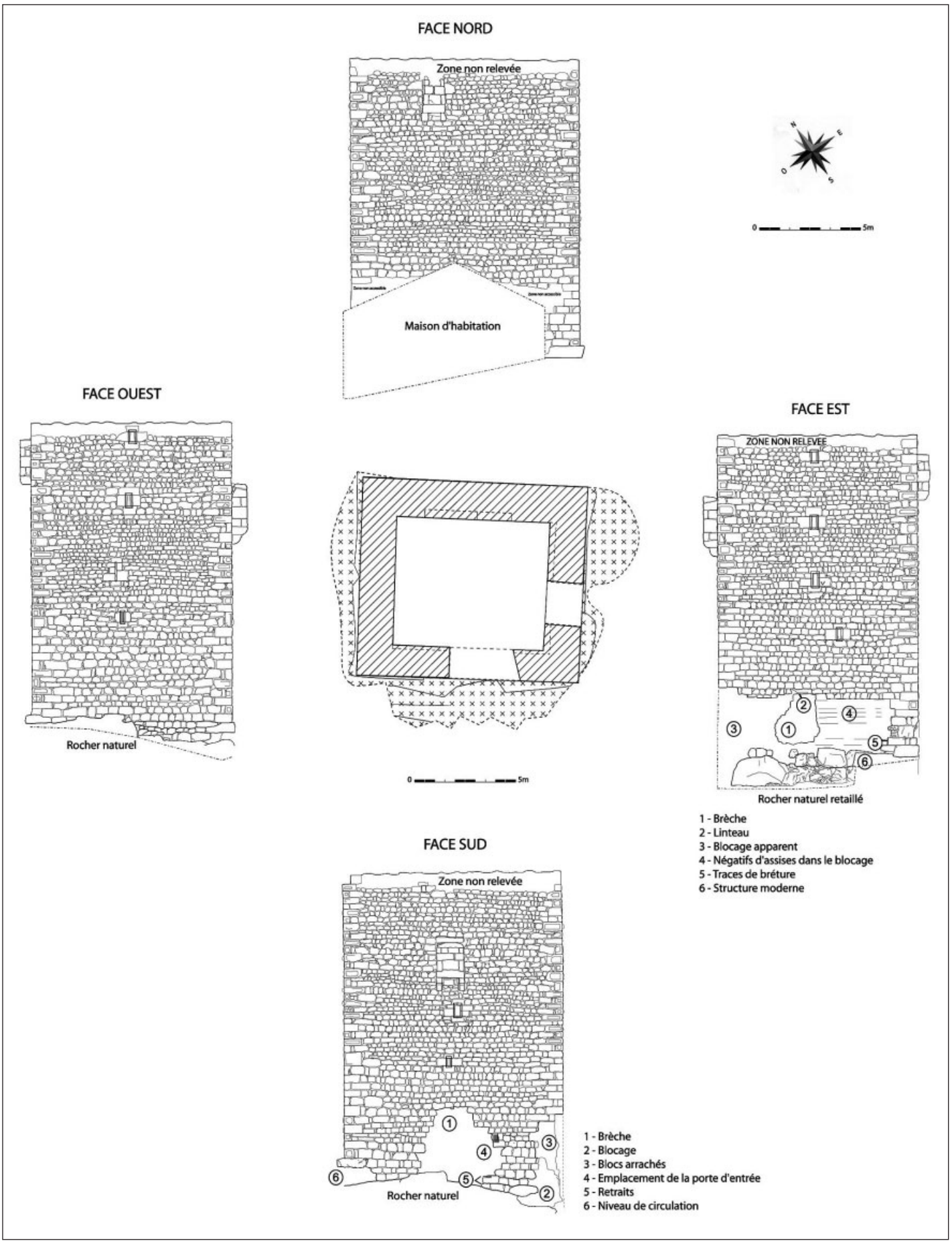
L'étude archéologique de la tour du Cellier a été réalisée durant les mois de septembre et octobre 2005 à l'occasion de travaux de restauration touchant au bâti.

La communauté de commune de Châteauneuf-de-Randon est à l'origine de ces travaux qui englobaient la tour du Cellier et la tour dite des Anglais à Châteauneuf-de-Randon. Le degré de restauration était assez important pour certaines parties de maçonnerie puisqu'il était projeté de remonter certains murs dans leur intégralité.

Le Cellier est un village appartenant à la commune de Saint-Jean-La-Fouillouse et qui se situe à 15km au nord de Châteauneuf-de-Randon. Il se trouve sur le plateau granitique de la Margeride à environ 1200 m d'altitude. La tour se trouve à l'extrémité nord du village, au bord de la route départementale D. 60 et au milieu des habitations. Une des maisons est d'ailleurs appuyée sur la face nord de la tour

La tour du Cellier est une construction quadrangulaire mesurant 9,90 m sur 11,10 m et conservée sur une hauteur de 14 m. Ces dimensions particulièrement proches donnent un aspect massif à l'édifice. La tour est construite sur un socle rocheux débordant, bien visible à la base des faces sud et est.

Cette tour est très bien conservée sur toute sa hauteur : ses parements intérieurs et extérieurs sont intacts. Seul le premier niveau de la tour a subi des dégradations importantes puisqu'elle a servi de gisement de pierres pour les constructions environnantes. Ainsi deux grandes brèches percent la base des murs sud et est, les parements ont disparu sur une hauteur de 2,20 m à 3 m et sur la quasi-totalité de ces faces. La base de l'angle sud-est a été complètement arrachée, certaines pierres conservées dans le blocage conservent des traces de l'arrachement. Quelques blocs de la base de l'angle sud-ouest manquent aussi.



SAINT-JEAN-LA-FOUILLOUSE, La Tour du Cellier : plan topographique et relevés des élévations de la tour du Cellier (levé topographique: AR.GE.TO, relevés de terrain et DAO : Cécile Fock Chow Tho, mise en forme : Hélène Breichner)

La tour comportait cinq niveaux internes ouverts sur l'extérieur par de nombreuses baies. Les baies sont très bien conservées. Chaque niveau était planchéié : on peut aussi observer que des retraits ont été maçonnés dans les murs de manière à accueillir les poutres soutenant les planchers. Ils ont cependant disparu ainsi que la toiture. Les hauts des murs sont découverts et la végétation a sérieusement attaqué l'ensemble de l'édifice.

L'intérieur de la tour se trouve dans le même état de conservation. Les faces sud et est ont été attaquées sur la hauteur du premier niveau. La cheminée monumentale qui se trouvait sur la face nord a été aussi complètement arrachée. Les niveaux supérieurs n'ont pas subi de dégradation.

L'ensemble du bâtiment demeure cependant dans un état de conservation assez exceptionnel.

Les parements sont montés à l'aide de moellons de granit commun et de granit porphyroïde taillés grossièrement de forme quadrangulaire. Ils sont posés à plat, en carreau/ boutisse et plus rarement de chant. La fréquence de cette disposition n'est pas constante : il peut y avoir une série (limitée toutefois) de blocs posés de champ comme ne pas y en avoir du tout. Dans le cas le plus général, on retrouve un bloc posé de champ entre des séries de 3 à 5 blocs à plat. L'évolution de la construction est visible grâce à la lecture des relevés.

L'appareil est régulier sur les deux premiers niveaux, les dimensions des moellons sont moyennes à grandes et ils sont régulièrement assisés. Les 3e et 4e niveaux présentent un appareillage moins régulier : les dimensions sont plus petites, les assises sont moins régulières, certaines finissent dans le milieu du parement… La disposition des moellons est donc moins bien agencée. Le parement des deux derniers niveaux présentent de nouveaux des assises plus régulières suivant un niveau horizontal. La dimension des moellons est moyenne.

On peut se demander si ces trois types de construction mettent en exergue trois phases de chantier rythmées par des phases de séchage. Il n'est pas pour autant envisageable que la construction se soit étalée sur plusieurs années et soit le résultat de remaniement. La construction demeure homogène dans son ensemble.

Le mode de construction se lit sur les parements : les angles sont d'abord posés à hauteur d'une ou deux assises puis le parement et la fourrure sont montés. Les hauteurs d'assises du parement sont rarement équivalentes à celles des angles, deux assises sont généralement nécessaires pour rattraper leur niveau. Comme il est dit plus haut, certaines assises s'amincissent à tel point qu'elles finissent dans le milieu du parement. Elles permettent de rattraper le niveau horizontal. La fourrure est aussi montée par lits de pierres noyées dans du mortier. Par ailleurs, le mortier utilisé est le même à tous les niveaux et sur les quatre façades. Il présente une résistance mécanique excellente et témoigne de l'homogénéité de la construction. Il est dommage qu'aucun trou de boulins n'ait été trouvé. Leur position et les entraxes auraient pu nous renseigner sur les techniques d'échafaudage et de construction.

L'utilisation indifférente du granit commun et du granit porphyroïde aussi bien pour le parement que pour les éléments architecturaux, peut montrer qu'il n'y a pas de choix stratégique dans la mise en oeuvre des blocs. Pour le donjon d'Apcher, il y a eu un tri systématique des blocs : les encadrements de baie et les pierres d'angles sont taillées dans du granit porphyroïde. Le granit est une roche dure par essence, il existe cependant des degrés de dureté selon la nature de la roche. Le granit porphyroïde est plus solide que le granit commun, plus difficile à tailler aussi. Son utilisation dans les angles et les encadrements met en évidence le double objectif seigneurial qui relève de la stratégie militaire et de l'esthétique. Plusieurs exemples de châteaux ou donjons de Lozère illustrent ce fait : Canillac, Dolan, Les Ducs, St Julien d'Arpaon… Dans le cas de la tour du Cellier, la seule distinction entre les blocs du parement et les autres consiste en la différence de dimension.

L'utilisation indifférente du granit commun et porphyroïde prouve que le choix du matériau n'est pas vraiment essentiel.

Nous sommes en présence d'un compromis architectural entre le donjon quadrangulaire stéréotype du Gévaudan et la maison forte. Le bâtiment est massif de plan quadrangulaire. Il est construit directement sur le terrain naturel, un bloc granitique légèrement retouché. En Lozère, les sites castraux privilégient la position de hauteur, une éminence rocheuse de préférence. L'étude de la baronnie d'Apcher et l'observation de la plupart des sites castraux relevant des barons du Gévaudan, montre que les donjons sont construits directement sur le rocher : des retouches sont souvent apportées au rocher pour assurer la stabilité de la construction.

De plus cette tour présente tous les aspects d'une maison forte avec la présence d'éléments de confort : cheminée, latrines, fenêtres à coussiège… Les dimensions de l'espace habitable sont agrandies et l'ouverture sur l'extérieur plus grande. Le nombre de jour est particulièrement important pour un donjon. Les éléments défensifs sont relégués à l'état de symboles comme la meurtrière et les bossages. L'entrée se fait au rez-de-chaussée, la stratégie de défense passive est par conséquent obsolète. Mais nous nous trouvons toujours dans le cadre du donjon quadrangulaire implanté sur un socle rocheux. Arzenc d'Apcher conserve un pan de mur d'un donjon qui

s'avère être du même type que la tour du Cellier. Ce mur conserve une cheminée, une fenêtre, un piédroit de porte… Ces éléments attestent aussi d'un certain confort mais se trouvent dans un bâtiment de plan quadrangulaire du type donjon. Les études menées par M. Miquel dans le Ruthénois (1) et M. Phalip en Auvergne (2), montrent qu'il existe une persistance du modèle castral de type donjon pendant une durée très longue dans nos régions. L'étude la baronnie d'Apcher en est venue aux mêmes conclusions. Il n'est donc pas étonnant de constater que la tour du Cellier conserve les caractéristiques architecturales du donjon. Les étages sont planchéiés, les accès entre chaque étage devaient donc se faire soit à l'aide d'échelles soit d'escalier en bois.

D'après tous ces éléments, nous estimons que la datation de la tour du Cellier se situerait autour du XVe siècle. La présence des bossages et des éléments de confort tend à nous le prouver. Par ailleurs les archives confirment l'existence de la tour lors des guerres de religion. Cette tour peut être qualifiée de donjon et on peut affirmer qu'un complexe de bâtiments agricoles était lié à cette place forte. Le nom de " Cellier " peut indiquer les fonctions principales du bâtiment. Le sommet du donjon n'est pas conservé, on ne peut donc pas dire si un aménagement de type créneaux s'y trouvait. L'examen de l'intérieur de la tour permet de dire que chaque niveau était planchéié : des retraits ont été aménagés à chaque niveau dans les quatre murs. Aucun aménagement n'est ancré dans les murs permettant d'accéder d'un niveau à l'autre. Des escaliers ou des échelles en bois devaient donc assurer ces déplacements.

Cette tour appartenait à la baronnie de Randon, elle constitue donc un exemple de construction castrale relevant d'une autorité propre. Une telle étude permet donc d'entamer une typologie de la construction castrale qui pourrait émaner de la baronnie ou être intégrée à un programme de construction locale. Une étude systématique des donjons du Haut-Gévaudan, se situant sur le plateau granitique pourrait nous éclairer sur l'architecture castrale qui reste encore méconnue.

Cécile FOCK CHOW THO

(1)- MIQUEL J., *L'architecture militaire dans le Rouergue au Moyen-Age et l'organisation de la défense,* éditions françaises d'Art Graphique, Rodez, 1981, vol 1.

(2)- PHALIP B., *Seigneurs et bâtisseurs, le château et l'habitat seigneurial en Haute Auvergne et Brivadois,* publication de l'institut d'études du massif central, Moulins, 1993.

DIACHRONIQUE

Prospection Inventaire
PARC NATIONAL DES CÉVENNES
(communes de Bassurels, Cassagnas, Ste-Croix Vallée Française et St Germain de Calberte)

Réalisée sur le territoire du Parc National des Cévennes, la prospection inventaire menée dans les communes de Bassurels, Cassagnas, Ste-Croix Vallée Française et St Germain de Calberte avait pour but de préciser la localisation de sites archéologiques déjà repérés lors des précédentes campagnes et d'inventorier d'éventuelles nouvelles découvertes. Menée par Alexandrine Garnotel et Vivien Vassal de décembre 2005 à février 2006, cette prospection a permis de préciser au GPS la localisation d'une partie des sites connus, la localisation par les moyens topographiques traditionnels s'avérant très difficile compte-tenu de la topographie accidentée des paysages cévennols. Un certain nombre de sites médiévaux et modernes ont également été signalés. Préalablement à l'inventaire de terrain, V. Vassal avait dépouillé les Feuda Gabalorum, portant une attention particulière aux mentions de lieux assorties d'un statut spécifique, tels que manses, villa ou castrum (H. Boullier De Branche, Feuda Gabalorum,1938-1949). Pour ne citer que deux exemples on retiendra le castrum de Chavanone, objet de nombreuses mentions textuelles au tout début du XIVe s., relayées sur le cadastre par un toponyme évocateur : l'exploration du lieu-dit Travers del Castel, dans la commune de Cassagnas, nous a conduit sur les ruines d'un château médiéval entouré d'un hameau. Toujours à Cassagnas, la mention d'un « manso de Bobals in villa Cassanacii » nous a amenés à un ensemble rural de vaste emprise, comprenant trois corps de bâtiments, une remise, ainsi qu'un bassin réservoir d'eau et un four dont l'état de conservation est exceptionnel. L'étendue de cet ensemble, témoignant d'une implantation humaine importante et durable, ainsi que sa mention comme manse dans les feuda gabalorum nous conduit à considérer ce site comme d'importance majeure. Les mentions textuelles permettent de dater cet implantation du

Moyen Age, l'occupation des lieux perdurant jusqu'au début de la période contemporaine.

L'intérêt de ce type d'enquête mêlant sources textuelles et données de terrain n'est plus à démontrer, autant pour la recherche des sites que pour leur datation. Sur la trentaine de nouveaux sites médiévaux ou modernes inventoriés dans cette campagne, l'utilisation des textes a permis la plupart du temps d'approcher la datation des ruines, alors que les bâtiments eux-mêmes, constructions vernaculaires souvent modestes, ne portent aucune caractéristique chronologique.

Alexandrine GARNOTEL
et Vivien VASSAL

Prospection inventaire, Parc National des Cévennes : Saint-Germain de-Calberte, maison Cadoine (cliché Vivien Vassal).

DIACHRONIQUE

Prospection Inventaire
LANGOGNE, NAUSSAC
Lac de Naussac

Le «lac de Naussac», retenue artificielle mise en eau en 1980-1981 (plus de 1000 hectares noyés), a dû être vidangé au printemps 2005 pour l'entretien du barrage. Son remplissage a débuté au mois de juin 2006.

Au cours de cette période, les zones lisibles, c'est-à-dire débarrassées des éléments fins par le battement de l'eau, ont été parcourues, principalement la frange méridionale aux abords du Mas d'Armand. Une dizaine de bénévoles a participé à l'opération qui concerne administrativement le territoire des communes de Langogne, Naussac et, plus marginalement, Auroux, Chastanier et Fontanes.

L'apport majeur est la reconnaissance de traces conséquentes de la fréquentation du fossé de Naussac par les chasseurs-cueilleurs de la fin du Paléolithique supérieur. Deux aires empierrées d'une dizaine de mètres de diamètre, quatre stations de plein air et quelques autres indices intermédiaires livrent une industrie lithique assez abondante où prédominent les déchets de débitage des roches cassantes locales. En effet, ces sites sont implantés aux abords immédiats de gîtes secondaires, des formations sablo-caillouteuses, attribuées de façon incertaine au Miocène, d'après la carte géologique (feuille de Langogne). Ce sont les galets siliceux qui ont attiré les préhistoriques, offrant des matières premières nombreuses et diversifiées, de qualité très bonne à médiocre. L'ensemble du matériel prélevé a été confié pour étude à Frédéric Bazile qui l'attribue : " […] à un Paléolithique supérieur final, un Magdalénien terminal aurait notre préférence. "

Le Néolithique n'est représenté que par une hache polie en fibrolite, apparemment isolée, recueillie antérieurement sur l'ancien tènement de Terre Noire sis au nord du Mas d'Armand.

La Protohistoire (Ages du Bronze et du Fer) est attestée par de rares tessons de céramique disséminés et,

malheureusement, très mal conservés. Ils pourraient se rattacher plutôt au Bronze final et au Premier âge du Fer. L'absence de pôle notoire est surprenante.

L'Antiquité n'est guère mieux lotie. Hors des établissements ruraux des Coudelines et de Lago – ce dernier est extérieur au plan d'eau – déjà connus par les travaux de Jean Puech, on ne peut guère signaler que deux points chichement documentés, établis sur la presqu'île du Mas d'Armand (pratiquement à l'emplacement des constructions actuelles) et sur le versant septentrional plus abrupt du lac, ainsi que des traces d'exploitation de la résine de pin à la Cham de Barre, en direction du talweg du Donozau.

Une série de vestiges immobiliers, allant de quelques blocs alignés aux substructions de moulin hydraulique de plan quadrangulaire, parsèment les différentes configurations du territoire selon leur fonction. En revanche, faute d'élément datant, il est rarement possible d'aller au-delà d'une fourchette démesurée, comprise du post antique à nos jours. Un intéressant complexe de tuiliers (au moins trois fours), exploitant l'argile locale (carrières encore discernables) et le bois de chauffe des environs, occupe une croupe basse à la pointe nord-ouest de la zone ennoyée, au droit du hameau de Faveyrolles. La dénomination des parcelles -cadastre ancien- est la Tuilerie. La production de tuiles canal est une activité traditionnelle dans la région. La dernière " fabrique " à la Tuilerie, quartier périphérique de Langogne, a fermé ses portes au début du XXe siècle.

Enfin, il paraît utile de souligner la découverte sur le site et aux alentours du Mas d'Armand d'un lot de galets-clous, plusieurs dizaines de petits galets de quartz (un exemplaire est en silex) qui étaient fichés dans le versoir et/ou les pièces en bois des charrues pour en ralentir l'usure. De forme allongée, ils sont usés (striés dans le même sens par le frottement) à un bout. Cette façon de procéder qui remonte aux temps protohistoriques a dû perdurer bien des siècles après. L'ethnologie agraire devrait nous renseigner.

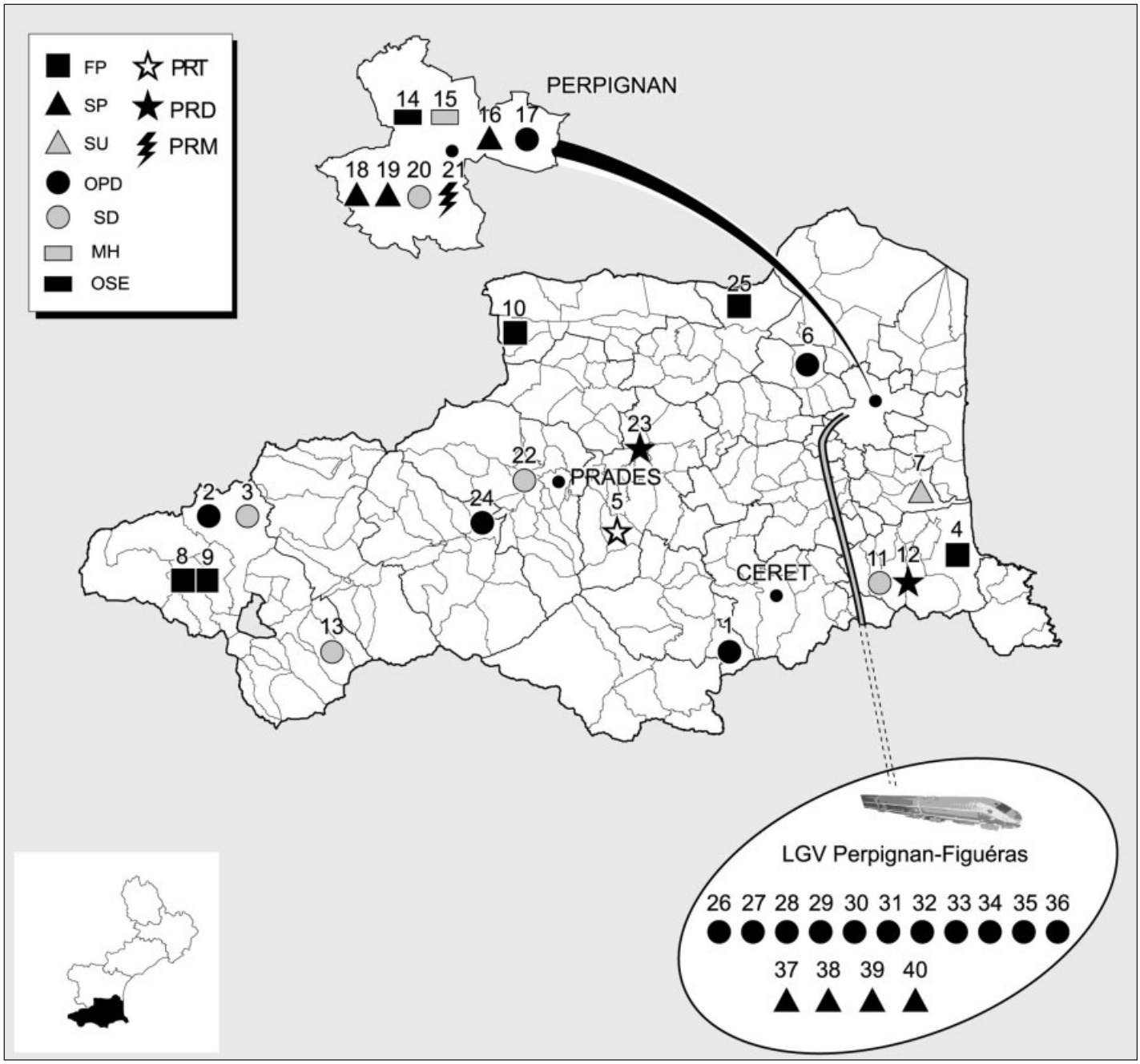
P. ASSÉNAT, G. FAGES et A. TRINTIGNAC.

LANGUEDOC-ROUSSILLON
PYRENEES-ORIENTALES

BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 0 5

Carte des opérations autorisées



LANGUEDOC-ROUSSILLON

PYRENEES-ORIENTALES

Tableau des opérations autorisées

BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 0 5

n° carte	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
1	6173	AMELIE-LES-BAINS, Camp de las Basses	A. Pezin	IRP	OPD	BRO/ GAL/ MA/ MOD	
2	6488	ANGOUSTRINE-VILLENEUVE-DES-ESCALDES, Lotissement de «la vallée Saint-Martin»	V. Belbenoit	IRP	OPD	FER	
3	6301	ANGOUSTRINE-VILLENEUVE-DES-ESCALDES, Coume Païrounell	P. Campmajo	CNR	SD	FER / MA	NR
4	6313	ARGELES-SUR-MER, Castrum d'Ultréra	A. Constant	EDU	FP	MA	
5	6220	BAILLESTAVY, Mines et fonderies préindustrielles	G. Mut	AUT	PRT	GAL/ MA/ MOD	
6	6245	BAIXAS, Poste électrique de Baixas	A. Huser	IRP	OPD	-	Nég.
7	6358	ELNE, Parvis de l'Hôtel de Ville	A. Pezin	IRP	SU	GAL	NR/ RA
8	6265	ENVEITG, Les Terrasses	R. Harfouche-Poupet	AUT	FP	DIA	
9	6272	ENVEITG, Orry de Baix	C. Rendu	CNR	FP	DIA	NR
10	6261	FENOUILLET, Château Saint-Pierre	D. Maso	OPA	FP	MA	
11	6122	LAROQUE-DES-ALBERES, Chapelle Notre-Dame de Tanya	D. Maso	OPA	SD	MA	
12	6125	LAROQUE-DES-ALBERES, Le Château	D. Maso	OPA	PRD	MA	
13	6300	LLO, Lo Pla	C. Rendu	CNR	SD	DIA	NR
14	6221	PERPIGNAN, Jardins du Palais des Rois de Majorque	I. Commandré	OPA	OSE	MA	
15	6222	PERPIGNAN, Aile nord du Palais des Rois de Majorque	A. Marin	OPA	MH	MA	BSR 2006
16	6370	PERPIGNAN, Couvent Saint François	C. Péquignot	OPA	SP	MA	
17	6156	PERPIGNAN, Eglise des Carmes	C. Péquignot	OPA	OPD	MA	
18	6157	PERPIGNAN, Eglise Saint-François, Ancien Hôpital Militaire	A. Bergeret	IRP	SP	MA	
19	7254	PERPIGNAN, ancien Hôpital militaire / Couvent des Franciscains	R. Donat	IRP	SP	MA	
20	6121	PERPIGNAN, Eglise Saint Christophe du Vernet	D. Maso	OPA	SD	MA	
21	6200	PERPIGNAN, Ruscino	R. Marichal	COL	PRM	DIA	NR/ RA
22	6114	RIA-SIRACH, Le Château	D. Maso	OPA	SD	MA	
23	6383	RODES, Secteurs incendiés été 2005	O. Passarrius	ASS	PRD	DIA	
24	6160	SERDINYA, Eglise St-Côme et St-Damien	R. Pelle	IRP	OPD	MA	
25	6032	TAUTAVEL, Caune de l'Arago	A.-M. Moigne	SUP	FP	PAL	

n° carte	n° opération	Commune, lieu-dit	Responsable	organisme	Type	Epoque	
		OPERATIONS LGV					
26	6224	LGV Perpignan/Figueras : SI n°3 CANOHES, secteur 2	A. Vignaud	IRP	OPD	DIA	RA
27	6312	LGV Perpignan/Figueras : SI n°3 TOULOUGES, Secteur 2	J. Kotarba	IRP	OPD	DIA	RA
28	6253	LGV Perpignan/Figueras : SI n°3 CANOHES, TOULOUGES, secteur 3 et partie secteur 2	J. Kotarba	IRP	OPD	DIA	RA
29	6129	LGV Perpignan/Figueras : SI n°3 secteur 5	J. Kotarba	IRP	OPD	DIA	RA
30	6130	LGV Perpignan/Figueras : SI n°3 secteur 6	C. Jandot	IRP	OPD	DIA	RA
31	6131	LGV Perpignan/Figueras : SI n°6 VILLEMOLAQUE, dépôt 10.1	J. Kotarba	IRP	OPD	DIA	RA
32	6132	LGV Perpignan/Figueras : SI n°7 TRESSERRE, dépôt 13.9	C. Jandot	IRP	OPD	DIA	RA
33	6086	LGV Perpignan/Figueras : SI n°8 TRESSERRE, Pla de Nidolères,	C. Jandot	IRP	OPD	DIA	RA
34	6384	LGV Perpignan/ Figueras, SI n°9 TROUILLAS, dépôt 7.80	J. Kotarba	IRP	OPD	DIA	RA
35	6385	LGV Perpignan/Figueras : SI n° 10 VILLEMOLAQUE, SAINT-JEAN-LASSEILLE, rétablissement de la RD2	A. Vignaud	IRP	OPD	DIA	RA
36	6386	LGV Perpignan/ Figueras, SI n°11 BANYULS-DELS-ASPRES, rétablissement de la RD 40	C. Jandot	IRP			
37	6307	LGV Perpignan/ Figueras BANYULS-DELS-ASPRES, Les Vignes de l'Espérance,	C. Jandot	IRP	SP	DIA	RA
38	6333	LGV Perpignan/ Figueras	J. Kotarba	IRP	SP	NEO/ MA	RA
39	7024	LGV Perpignan/ Figueras	A. Vignaud	IRP	SP	NEO	RA
40	7206	LGV Perpignan/ Figueras TROUILLAS, Mas Domenech	A. Raux	IRP	SP	NEO	RA
▼	6286	ARLES-SUR-TECH, Abbaye Sainte-Marie	G. Mallet	SUP	PCR	MA	NR / RA

Nég. : opération négative ou aux résultats très limités
NR : notice non rendue
RA : rapport en attente
2004 : opération de 2004 mais notice présentée cette année
BSR 2006 : opération de 2005 et 2006, notice présentée dans le BSR 2006
▼ : voir notice dans le chapitre « PCR et opérations interdépartementales »

Voir la liste des abréviations en fin d'ouvrage

AMELIE-LES-BAINS
Camp de las Basses

PROTOHISTOIRE, ANTIQUITÉ MOYEN AGE, MODERNE

L'opération de diagnostic sur le projet de lotissement au lieu-dit « Camp de las basses » a permis la découverte d'une occupation humaine très dense, couvrant les périodes de l'Age du bronze, de la République romaine, de l'Antiquité tardive, du Moyen Age et de l'époque moderne. Cette densité s'explique par le contexte topographique : les zones sur lesquelles les hommes peuvent s'installer et mettre les terres en culture, sont rares dans les moyennes vallées fluviales. Il s'agit de terrasses plus ou moins étendues en bordure des lits majeurs des fleuves. Or le vaste terroir de 10 hectares concerné par cette étude est de ce point de vue, exceptionnel : exposé au Sud, bien irrigué, avec proximité de sources chaudes, de ressources minières et forestières.

La découverte d'un habitat de l'Age du bronze final IIIb, dans un état de conservation exceptionnel et livrant un mobilier inédit dans le Sud de la France (objets en étain), s'avère d'une importance majeure. Le zonage de ce gisement est de 800 m^2 au maximum et le recouvrement sédimentaire qui l'a protégé présente une puissance de 1m environ.

Pour l'époque républicaine, deux points de découverte sont concernés : il s'agit d'une part d'un habitat (qui avait été reconnu en prospection) en matériau périssables (zones de dispersion du mobilier de 400 m^2), sous l'actuel Mas de las Basses, dans un état de conservation décevant. Et d'autre part, d'un éboulis de blocs calcaires mêlés à du mobilier amphorique, interprété comme une halde possible, liée à une exploitation du minerai de fer : ce dernier secteur est en partie recouvert par l'occupation de l'Antiquité tardive.

Pour cette période (IVe-Ve s.), l'ensemble des vestiges, inédits, offre aussi un caractère exceptionnel, avec la présence :

- d'un habitat sur lequel est attestée une activité métallurgique (transformation du minerai, fabrication d'objets) et de mises en terrasses (pour culture ?)
- habitat qui jouxte sa nécropole probable, très bien conservée (sol de circulation, probable signalisation des sépultures
- des mises en culture anciennes, peut être contem–poraines

A l'exception des zones éventuellement perturbées ou recouvertes par la route actuelle, tout le gisement se trouve sous l'emprise du projet d'aménagement, à une profondeur d'enfouissement de 0,20 à 1m ; c'est donc une chance unique d'étudier un site dans son intégralité, pour une période où les référentiels, dans le département ou même la région, restent encore limités.

La détection d'un bras secondaire du Tech, aujourd'hui colmaté, avec des aménagements et mises en culture des berges durant l'Antiquité et/ou le Moyen Age, est une découverte qui, si elle n'est pas spectaculaire, s'avère tout à fait originale. La mise en œuvre d'une étude de ce secteur, pourrait offrir des pistes novatrices pour les enquêtes d'occupation du sol de cet arrière-pays, en particulier dans le contexte torrentiel de moyenne montagne à proximité des villes antiques et médiévales d'Amélie-les-bains et Palalda.

Le bas Moyen Age est la période la moins documentée, avec un four. Sa production peut être liée à des constructions et/ou reconstructions du mas Can Malcion, tout proche. Fouillé aux deux tiers pendant l'opération, un retour sur cette structure peut s'avérer intéressant pour rechercher d'éventuels vestiges associés.

Pour ces deux dernières périodes, une étude

documentaire paraît indispensable. En effet à ce jour, très peu d'archives ont été exploitées et aucun historien n'a vraiment investi ce territoire. Or la mention d'un cours ancien du Tech par L. Bassède, peut laisser supposer l'existence de documents relativement inédits, comme l'acte daté de 1704, en possession d'un riverain.

Les autres aménagements, fossés, drains, fosses de plantation, sont rattachés, sans autre précision, à l'époque moderne, voire contemporaine.

D'après le rapport d'Annie PEZIN
(INRAP)

AGE DU FER

ANGOUSTRINE-VILLENEUVE-DES-ESCALDES

Lotissement de la « Vallé Saint-Martin »

Cette opération de diagnostic a été réalisée préalablement au projet d'implantation d'un lotissement, sur 1,45 ha, au lieu-dit « Los Majans » à 1350m d'altitude, au débouché de la vallée glaciaire d'Angoustrine, entaillée dans le piémont granitique et schisteux du massif du Carlit. Ce piémont domine la plaine cerdane d'altitude du Sègre. Les prospections et découvertes autour d'Angoustrine font état d'une occupation protohistorique particulièrement dense durant un millénaire sur ce secteur de moyenne montagne avec notamment de nombreux abris sou roche et cabanes implantés dans des chaos granitiques.

La zone étudiée en fond de vallée, à proximité du bourg ancien d'Angoustrine, attesté depuis le IXe siècle, est un bocage aux sols humides (mouillères) peu propice à l'implantation de l'habitat dans le couloir de la vallée canalisant le vent dominant du nord depuis les cimes du Carlit. Ces terrains étaient jusqu'au XXe siècle, utilisés essentiellement en pâturages et prés de fauche. Le sous-sol est composé de sédiments argilo-sableux et de blocs de granit déposés par l'activité fluvio-glaciaire. La réalisation des sondages et observations archéologiques ont été contraints par la nature chaotique du sous-sol et l'ennoyage des tranchées par les nappes d'eau et les eaux de ruissellement en période de fonte des neiges.

Les ouvertures archéologiques à 10 % ont mis en évidence plusieurs témoins d'activité et d'occupations humaines.

Les témoins les plus récents, outre les drains et adductions d'eau modernes à contemporains, concernent l'activité des carriers et tailleurs de pierres (picapeders) ayant œuvré à Angoustrine de façon intensive entre le XIXe s. et la première guerre mondiale. Le bocage, sans doute plus ancien, a été façonné de manière plus marquée avec l'introduction de la méthode de débitage aux tirs de mine dès le XVIIe s. et l'amélioration du réseau de grande communication contournant l'enclave espagnole de Llivia au cours du XIXe s. les débitages de blocs et rochers encombrant les parcelles, ont servi au rehaussement des murets construits probablement entre les périodes médiévales et l'époque moderne et ont alimenté en pierre de taille les mas, forts et grands ouvrages architecturaux. Plusieurs fosses d'extraction de ces blocs ont pu être identifiés au cours du diagnostic.

Les parcelles basses ont été drainées et mises en labour. Ces cultures peuvent être antérieures à l'époque moderne comme l'attestent les mobiliers céramiques médiévaux apportés probablement avec des fumures. D'autres fragments de céramiques des XIe-XIVe. Siècle ont été recueillis dans des remblais de mise en terrasse et d'autre part dans des couches à dominante protohistorique. Ces intrusions trouvent vraisemblablement leur explication dans des travaux d'épierrement pour l'exploitation agricole ou la construction des murs de parcelles. Les rares mobilier antiques ne permettent pas de déduire une véritable occupation durant la période gallo-romaine.

A contrario, de nombreux tessons de céramique modelée appartenant à la protohistoire ont été recueillis de façon erratique sur une moitié du terrain, les parties hautes paraissant lessivées. Ces mobiliers sont plus concentrés dans un horizon organique sur une surface d'environ 1000m2, témoin d'une probable couche d'occupation liée un habitat du Ier Age du Fer ; aucun ossement n'est conservé dans ce type de terrain.

Une probable structure fossoyée d'une dizaine de m^2 a livré plus de 300 fragments de céramique. Les sédiments transformés par la pédogénèse et l'action de l'eau n'ont pas permis d'identifier des contours précis qui auraient permis de caractériser cette structure (fond de cabane ? fosse d'extraction d'argile ? structure funéraire ?). L'abondance des tessons et le remontage de nombreux exemplaires permettent de fournir un aperçu de la diversité des récipients où l'on retrouve la poterie modelée habituellement liée à l'habitat : vases de stockage, coupes et bols, vases de taille moyenne et quelques petits gobelets. Si l'on se réfère aux ensembles céramiques les mieux datés provenant d'un environnement proche (sépultures des Fonteles à Angoustrine, l'Avellanosa et le Veinat de Dalt à Targassonne), tout comme aux données issues des

sondages opérés à Llo, cette céramique modelée peut être rapportée sans conteste au premier Age du Fer au sens large, sans doute dans une phase ancienne. Il est difficile de proposer une fourchette chronologique plus serrée en raison de la trop large ouverture des dates C14 du tumulus de Fonteles. D'autre part affiner la chronologie des poteries protohistoriques de Cerdagne est complexe dans la mesure où la pénétration des importations coloniales à partir des cités côtières et les productions céramiques et métalliques de la civilisation ibère ou languedocienne des secteurs de plaine, n'ont quasiment pas touché cet espace ou très discrètement essentiellement à partir du IIIe s. avant notre ère.

L'originalité de cette céramique à « décor cerdan », mise en lumière par Jean Guilaine, puis par Pierre Campmajo en Cerdagne, est incontestable. Les éléments de chronologie absolue ou relative sont donc minces et des avancées pourraient être obtenues par la réalisation de fouilles extensives prenant en compte les conditions de dépôt et des structuration des occupations.

Vincent BELBENOIT
(INRAP)

ARGELES-SUR-MER
Pic Saint-Michel/Castrum d'Ultrera

HAUT MOYEN AGE

La fouille de 2005 conduite au Pic Saint-Michel s'inscrit dans la continuité de deux premières campagnes conduites sur le site voisin du Pic Saint-Michel Nord en 2000 et 2001. Ces opérations sont destinées à appréhender la formation du *castrum Vulturaria* cité par Julien de Tolède en l'an 673. D'une altitude de 470 m, le Pic Saint-Michel forme une sorte de butte rocheuse dont les côtés ouest, est et nord sont très escarpés et difficiles d'accès. Il se trouve à 200 m de distance en contrebas des ruines du château féodal d'Ultréra et surplombe le site du Pic Saint-Michel Nord. Les résultats de la troisième campagne livrent des informations importantes sur la fonction et la chronologie de ce site, et plus largement sur la genèse et les différentes fonctions du *castrum* à ses origines :

- l'existence d'une occupation médiévale et d'un bâtiment, envisagée à la suite des prospections de 1991, trouve confirmation cette année. La fouille partielle de la plate-forme sommitale du pic révèle l'existence d'une construction d'environ 70 m² et de niveaux d'occupation. Bien qu'en cours de fouille, la stratigraphie, arasée dans le sens de la pente, présente d'ores et déjà deux séquences distinctes. Une première phase correspond sans doute à l'édification du bâtiment. Son plan, mis au jour en partie, semble indiquer qu'il s'agit d'une église parfaitement tournée vers l'Est. Elle daterait de l'époque wisigothique. Le niveau de destruction de ce bâtiment est ensuite scellé par les niveaux d'occupation de la phase 2. À ce moment, le site fonctionne en habitat. L'importante série de mobilier céramique recueillie (4100 fragments de céramiques représentant 195 NMI) suggère une occupation de la période carolingienne (IXe-Xe siècles), qui reste à confirmer par une datation au radiocarbone. Cet habitat semble déserté dans le courant du Xe siècle.

- en ce qui concerne l'étendue du site, nos observations de surface conduisent à réviser son emprise. Il faut en effet considérablement augmenter sa superficie : c'est l'ensemble du pic qui a été aménagé sur environ 3000 m² de superficie. La présence d'un fossé, d'une porte d'accès, de terrasses et d'un second pierrier, suggèrent que les pentes immédiates du pic étaient aussi aménagées. L'étude de ces vestiges est projetée pour la campagne 2006. En l'attente de ces recherches, il semblerait donc que l'habitat du Pic Saint-Michel remplissait aussi fonction défensive, peut-être liée à la phase la plus récente.

Ainsi, peu à peu, c'est toute la chronologie et l'organisation sociale d'un *castrum* du haut Moyen Age qui s'appréhende davantage. Ces données concordent parfaitement avec les résultats des précédentes campagnes au Pic Saint-Michel Nord. En effet, nous avions mis en évidence pour ce site les mêmes séquences : l'occupation d'époque carolingienne est attestée et scelle les niveaux de la période wisigothique (seconde moitié du Ve siècle-VIIe siècle) après un probable hiatus de l'occupation (VIIIe siècle), lié peut-être aux troubles causés par la conquête musulmane. De la sorte, on devine mieux désormais la configuration et l'organisation du *castrum Vulturaria* à ses origines (Ve-Xe siècles). Les deux sites du Pic Saint-Michel ont bien fonctionné en même temps, pour former avec le site de La Pave II et sans doute aussi La Pave IV un ensemble castral polynucléaire. En revanche, les contrastes entre les deux sites fouillés sont saisissants. Ils invitent à envisager l'existence d'un véritable pôle castral du haut Moyen Age au sein de cet ensemble de sites. En effet, tant par son étendue que par sa position dominante, le site du Pic Saint-Michel s'avère être le plus important du *castrum*. La nature des vestiges découverts et la richesse du mobilier confèrent à ce site un statut privilégié. Il

s'agirait au départ d'une église, réaménagée en habitat à l'époque carolingienne. Le caractère «édilitaire» de cet habitat semble transparaître dans la découverte de fragments d'une trompe d'appel. Situé à ses pieds, l'habitat du Pic Saint-Michel Nord est beaucoup plus pauvre et nous avions envisagé l'existence d'un petit artisanat domestique. Il s'agirait d'une sorte d'embryon de village, organisé de part et d'autre d'un axe de passage central. Cet habitat, déserté à la même époque que le Pic Saint-Michel, ne parvint pas à se développer davantage pour des raisons obscures, peut-être liées à l'émergence du pôle castral féodal (château d'Ultréra).

André CONSTANT
(FRAMESPA UMR 5136,
Université de Toulouse 2 Le Mirail)

DIACHRONIQUE

BAILLESTAVY
Mines et fonderies pré-industrielles

L'année 2005 a vu la reprise de la prospection systématique sur le thème la paléosidérurgie dans les Pyrénées-Orientales. Son objectif est de recenser et décrire les traces d'exploitations minières (galeries, puits, ciel ouvert, tranchées), les vestiges de forges (aires à scories, scories éparses), les places charbonnières ainsi que de décrire leur environnement (constructions, bassins, voies de communication). Elle constitue ainsi un début de fond documentaire qui s'étoffera au fil des ans et dans lequel le chercheur puisera les renseignements nécessaires aux études ultérieures.

Donnant, si possible, un début de réponse aux questions soulevées, elle tentera de redessiner le paysage industriel de ces communes en restant diachronique et devenant synchronique quand les indices le permettent. La prospection prépare le terrain à la fouille, à l'analyse, à l'expérimentation.

Au-delà de l'enquête orale toujours enrichissante, l'étude géologique permet de situer les lieux où se trouvent les ressources minérales. Cette localisation s'effectue à partir de documents et se complète par des observations de terrain.

Une lecture appropriée de différentes couvertures aériennes de l'IGN permet de recenser les « anomalies » pouvant correspondre à des travaux anciens inconnus. L'étude des cadastres anciens (1830, capbreu, etc…) et de la toponymie, corrobore les indices apportés par d'autres sources.

Tous les éléments précédents conduisent à déterminer des zones ou des sites à visiter. Chaque visite fait l'objet d'une fiche de synthèse, de relevés, de photos, de prélèvements et d'analyses minéralogiques, pétrologiques, physico-chimiques.

Le fond documentaire, corps du rapport final constitue le point des connaissances à la date d'édition. 46 sites (7 ferriers, 7 fauldes et 32 exploitations minières) ont été étudiés. Les prélèvements effectués en cours de prospection (minerai, charbons, scories, parois de four) font l'objet, pour la première fois, d'analyses qualitatives : Etude pétrographique du minerai, examen anthracologique des charbons, analyse et amorce de typologie pour les scories et parois de four.

A partir de minerai collecté sur les sites inventoriés, des expérimentations de réduction sont effectuées. Les produits ainsi obtenus sont comparés aux produits découverts sur les sites antiques recensés afin de tenter d'établir une corrélation entre les sites d'extraction et les sites sidérurgiques.

Deux mines (Peña Blanca et Mas Morer, commune de Baillestavy) ont fait l'objet d'une étude plus approfondie (relevé précis, gîtologie, modes d'extraction et de progression, micro géologie, et essai d'interprétation générale de l'évolution de l'ouvrage à travers les siècles).

Le programme va se poursuivre en 2006 et 2007 en direction d'Arles-sur-Tech. En 2006, les ferriers de la région de San Marsal occuperont une grande place, tandis qu'en 2007, les mines de Batère et de La Pinouse constitueront le cœur des investigations. Les données collectées sur trois ans permettront d'établir une comparaison entre les différents ferriers et de mieux localiser les exploitations minières les plus anciennes.

Pour l'équipe, Gérard MUT
(chercheur associé UTAH - CNRS UMR 5608)

ENVEITG
Les Terrasses

Les travaux entrepris sur les aménagements agricoles des pentes de la montagne d'Enveitg (Pyrénées-Orientales), s'intègrent dans la recherche archéologique régionale et méditerranéenne, à deux niveaux :

- Un niveau micro-régional, sur le versant sud-ouest du massif du Carlit, en moyenne montagne, dans le cadre du PCR « Cerdagne. Estivage et structuration sociale d'un espace montagnard » coordonné par C. Rendu (CNRS, UMR 5136 FRAMESPA, Toulouse) et O. Mercadal (Museu comarcal de Puigcerdà).

- Au-delà de cette recherche micro-régionale, les travaux sur les murs de terrasses et les sols développés sur les granites du Carlit, s'inscrivent dans une recherche bien plus large, à l'échelle de la Méditerranée, au côté d'autres fenêtres ouvertes sur des paysages qui ont des points communs avec les Pyrénées cerdanes : en France (Margeride occidentale et Corse), en Grèce (île de Délos) et au Proche-Orient (Mont-Liban).

Les recherches pluridisciplinaires conduites depuis une vingtaine d'années sur la montagne d'Enveitg ont permis de dessiner progressivement l'évolution d'un anthroposystème montagnard du Néolithique à l'actuel, en abordant les traits du paysage de la montagne essentiellement sous l'angle pastoral de l'estivage et celui de l'exploitation de la forêt.

Une étude pluridisciplinaire, qui associe étroitement archéologie, sciences de la Terre et science du sol, a été engagée en 2003 par R. Harfouche et P. Poupet (CNRS, UMR 5140, Montpellier), à la demande de C. Rendu, pour comprendre la construction et l'évolution des paysages montagnards de Cerdagne. Ces investigations géoarchéologiques portent une attention nouvelle à ces milieux au relief vif et contrasté, en ayant comme objectif la reconnaissance de l'histoire du milieu au travers de l'histoire géodynamique et pédologique du manteau sédimentaire, de la gestion des sols sur les pentes, de l'impact du pastoralisme et de l'agriculture, de l'exploitation forestière et des activités associées sur la couverture pédologique.

Le travail s'effectue selon une démarche pluri- et inter-disciplinaire, pluridisciplinaire parce qu'il fait appel à l'archéologie (C. Calastrenc, chercheur associé à l'UMR 5136 FRAMESPA, Toulouse, P. Campmajo, chercheur associé à l'UMR 8555 EHESS-CNRS, Toulouse ; D. Crabol, président du GRAHC, Err ; R. Harfouche ; C. Rendu), aux sciences de la Terre et du sol (P. Poupet) et aux sciences de la Nature (anthracologie par M.-C. Bal, doctorante, UMR 5602 GEODE, Toulouse ; palynologie par D. Galop, CNRS, UMR 6565, Besançon ; carpologie par M.-P. Ruas, CNRS, UMR 5608 UTAH, Toulouse ; micromorphologie par D. Sordoillet, INRAP et UMR 6565 CNRS, Besançon…), interdisciplinaire parce qu'il privilégie les dialogues entre les différents spécialistes, notamment avec les historiens (E. Bille, histoire médiévale et M. Conesa, histoire moderne) et que les données sont mises en convergence.

Le point de départ de cette recherche a été la reconnaissance, sur le versant exposé au sud et dans différents géotopes de cette soulane d'Enveitg,

ENVEITG, Les Terrasses : vue générale de la zone d'étude (photo : Romana Harfouche-Poupet)

d'aménagements en terrasse parfois situés à proximité de cabanes de bergers. Jusqu'à 2000 m d'altitude, l'exploitation de cet espace de production réserve aussi, à côté des sites pastoraux, une place à une agriculture de montagne, matérialisée au sol par des aménagements remarquables.

Les premiers sondages pédo-archéologiques visant à comprendre ces terrassements ont été effectués en 2003 et 2004. Une dizaine de sondages a été réalisée dans les différents géotopes de la montagne, depuis les rives du torrent de Brangoli (vers 1700 m NGF) jusqu'aux replats de moyenne montagne (2200 m NGF). En 2005, six nouvelles fenêtres de dimensions réduites (2x2 m) ont été ouvertes sur le sous-sol, au cours de 11 jours de travaux sur le terrain avec une pelle-araignée spécialisée dans les travaux en montagne, en particulier dans des unités paysagères encore inexplorées. Depuis 2003, les interventions géoarchéologiques ont surtout porté sur le milieu du versant, pour répondre à la demande de C. Rendu et P. Campmajo concernant la présence de terrasses dans ces estives et dans un souci d'articulation aux recherches sur l'habitat pastoral. Un vide documentaire subsistait donc concernant d'autres unités paysagères, singulièrement sur le bas du versant.

Les travaux conduits en 2005 ont permis de :
- proposer un premier schéma d'évolution des sols et des aménagements du versant (mise au jour de paléosols et de nouvelles terrasses emboîtées).
- préciser la chronologie d'un premier système de terrasses encloses (les terrasses ont été construites au plus tard à la fin du Moyen Age et l'enclos leur est postérieur).
- documenter les équilibres et les ruptures dans l'évolution de la couverture pédosédimentaire entre 1700 et 1900m d'altitude, à partir des enregistrements des dépôts de bas de pente (mise en évidence de paléosols, chronologie des dépôts, nature du couvert végétal en fonction des caractères des sols, facteurs des changements). Cette recherche permet de préciser et d'enrichir les cartes géomorphologique et pédologique détaillées des paysages de la soulane, entre 1700 et 2100 m d'altitude, cartes nécessaires à une analyse approfondie de l'histoire de l'occupation agro-sylvo-pastorale de la montagne.
- caractériser les sols de bas de pente et établir des parallèles entre les formations pédosédimentaires des deux rives de la vallée qui ont des caractères communs, mais des histoires différentes.
- reconnaître de nouveaux ensembles aménagés (terrasses de culture et enclos pastoral) sur le bas de la soulane, caractériser les sols des terrasses agricoles et les processus à l'origine de leur constitution (apports naturels ou volontaires).

Plus généralement, depuis 2003, les travaux sur la construction et l'évolution des paysages de la montagne d'Enveitg au travers des sols, paléosols et aménagements agricoles ont enrichi les connaissances au plan des méthodes d'investigation (notamment l'apport de la science du sol, l'approche multiscalaire, la pertinence des analyses hors terrain en particulier les datages 14C selon les lieux et les contextes pédosédimentaires, la chronologie des terrasses agricoles) et au plan de l'histoire de l'environnement et des sols.

La richesse et la nouveauté des données recueillies en trois années de travail (mais à raison de 7 à 11 jours de travaux sur le terrain par an, seulement) ont d'ores et déjà transformé la vision très « pastoraliste » de l'espace montagnard, notamment par la mise au jour et la datation irréfutable (restes de charbonnière ou amas conséquents de charbons sur les paléosols) de systèmes de terrasses indubitablement liés à une agriculture de l'Age du Bronze (14C cal.2030-1830 BC, VERA-2949). À partir d'une série de données disparates et difficilement maîtrisables par tous et chacun, données produites par les intervenants spécialistes, il est un fait établi, celui d'une agriculture en montagne au début du IIe millénaire avant l'ère chrétienne. L'exploitation de la forêt au début de l'époque moderne, là où il ne subsiste que pelouses rases, est également matérialisée par un gros amas de charbons à la surface d'un paléosol (14C cal.1450-1640 AD, VERA-3254).

C'est toute l'analyse intégrée des dynamiques pédosédimentaires et de l'évolution du couvert végétal, l'analyse morphologique et fonctionnelle des structures archéologiques que sont ces terrasses, l'histoire de l'exploitation de la montagne, autant que le concept de « marges » attaché à ces espaces considérés comme des ressources en herbe et en bois, qui se posent de façon renouvelée aujourd'hui.

D'autres sondages et d'autres datations radiocarbone sont nécessaires pour affiner la lecture de ces paysages de moyenne montagne et de leur construction sur la longue durée.

Romana HARFOUCHE
(Docteure de l'Université d'Aix-Marseille I,
archéologue des paysages ruraux,
membre associée à l'UMR 5608 CNRS TRACES
Université de Toulouse le Mirail – MSH Toulouse)

FENOUILLET
Château Saint-Pierre

Situé au Nord-Ouest du Fenouillèdes dont il constitue le site éponyme, le château Saint-Pierre de Fenouillet, apparaît, selon les textes, comme un centre de pouvoir d'origine carolingienne, siège d'une dynastie vicomtale entre le début du XIe s. et le deuxième tiers du XIIIe s. Sa disparition est liée à la prise de pouvoir capétienne, consécutive au traité de Corbeil.

Situés au sommet d'un éperon dominant le village, encadré par les forteresses proches de Sabarda et Castel-Fizel, les restes du *castrum* couvrent une surface d'environ 10 000 m^2 dont prés de 1500 m^2 sont occupés par le noyau castral proprement dit. Celui-ci se situe au sommet du promontoire et domine une zone d'habitat déserté encadré par deux lignes de murailles. Protégée par un troisième rempart, la résidence vicomtale conserve encore des vestiges architecturaux denses et complexes.

Entre 1995 et 1999, une série de campagnes d'évaluation archéologique a permis de démontrer l'étendue du site et de mettre en évidence la présence d'une stratigraphie complexe et bien conservée.

Une première opération programmée triennale et son année complémentaire (2000-2003) ont permis de clarifier les différentes fonctions des principales entités architecturales (bâtiments sommital et sud-ouest, église, tour porte) et leur chronologie ; de confirmer la période et les modalités de leur abandon (XIIIe-XIVe s.) et de démontrer l'occupation du site pendant la période carolingienne.

Un nouveau programme triennal a débuté en 2005 avec pour objectif d'achever la fouille du bâtiment sommital et de l'église ; d'étudier les terrasses centrale et occidentale perçues comme de potentielles zones d'habitat. Ces espaces sont susceptibles de livrer des informations permettant de connecter les différentes périodes d'occupation ponctuellement identifiées à divers endroits du site : Protohistoire, Haut Moyen Age, Moyen Age Central.

Après une mise à jour des relevés topographiques (stage B.T.S. Géomètre-Topographe), une importante phase de terrassements manuels a permis de dégager la zone d'étude. Un chantier associant archéologues

FENOUILLET, Château Saint-Pierre : église (photo : David Maso)

professionnels et bénévoles a, d'une part, poursuivi la fouille du bâtiment sommital et de l'église et, d'autre part, débuté celle de l'espace résidentiel.

La moitié sud du dépotoir comblant le niveau inférieur du bâtiment sommital avait été partiellement fouillée en 2004. Cette année sa moitié nord a été explorée jusqu'au même niveau. La symétrie stratigraphique de ces sessions a été confirmée. Le mobilier céramique qu'elles ont livré a établi la constitution de ce dépotoir à partir du XIe s.

La continuation de la fouille du chœur et de l'abside a permis de constater la conservation de plusieurs vestiges antérieurs au dernier édifice et de réévaluer les hypothèses précédemment émises. La chronologie relative des structures mises au jour semble s'insérer entre le haut Moyen Age et le XIIIe s.

Sur la terrasse centrale, un bâtiment rectangulaire a été dégagé. Ses murs réutilisent ou recouvrent des constructions antérieures. Ses niveaux d'abandon et de démolition (XIVe s.) ont été fouillés. Plusieurs niveaux d'occupation ont été identifiés pour les XIIIe et XIVe s. Dans l'un d'entre eux, le comblement d'une fosse a livré un important ensemble de céramiques antiques et un fragment de gobelet en verre importé de l'Est de la France. L'étude de ce secteur s'est interrompue avec la mise au jour de niveaux et de structures antérieures à la configuration ultime du bâtiment.

L'espace laissé libre entre les trois bâtiments étudiés a été dégagé des couches de gravats. Un feuilleté de niveaux de chaux plus ou moins indurés a été mis en évidence. Protégeant efficacement les niveaux d'occupation sous-jacents ils ont été conservés en vue de la prochaine campagne de fouille. Caractérisé par un très net pendage montant depuis la terrasse centrale vers le bâtiment accolé à l'église, ce secteur s'impose comme le principal espace de circulation au sein du site lors de sa dernière phase d'occupation (XIVe s.).

La campagne 2006 s'attachera à préciser le mode de fonctionnement des secteurs les uns par rapport aux autres et son évolution chronologique.

David MASO
(SARL ACTER)

MOYEN AGE

LAROQUE-DES-ALBERES
Chapelle Notre-Dame de Tanya

Situé au Sud du département des Pyrénées-Orientales, sur les contreforts nord du massif des Albères, dans la commune de Laroque-des-Albères, le lieu de Tanya apparaît, selon les textes, dès le IXe siècle. Trois églises, dont deux ont disparu, se côtoyaient sur ce terroir d'origine ancienne, qui comprenait selon les sources de nombreux habitats dispersés, désertes progressivement au profit du castrum de Laroque, situé à peu de distance au sud.

L'église Notre-Dame de Tanya, mentionnée dans les textes au XIVe siècle, se trouve sur une plate-forme surélevée, limitée au Sud par un ravin, à quelques centaines de mètres au nord de Laroque.

On distingue plusieurs grandes phases de construction pour cet édifice :

Les parties les plus anciennes de l'édifice correspondent au chœur roman trilobé et aux deux premières travées de la nef qui lui sont accolées. Cette nef paraît à l'origine avoir été charpentée avant d'être couverte d'une voûte en berceau brisé.

La nef a ensuite été agrandie vers l'Ouest, sans doute à la fin du Moyen Age central.

A la période moderne des bâtiments d'habitation sont accolés au sud-ouest de la nef plusieurs bâtiment d'habitation et une sacristie englobe partiellement l'absidiole nord-est.

A la demande de la municipalité et dans un souci de conservation de l'édifice, une première réflexion sur la consolidation et la mise en valeur de l'église à été menée par Le SDAP des P.O. et le cabinet d'architecte Taller 3 représenté par Muriel Sattler. De nombreuses questions ont été d'emblée posées : niveaux de circulation originels de la nef, système d'emmarchement menant aux trois absides, opportunité de conserver ou de démolir les bâtiments adjacents, nécessité de drainages extérieurs et d'aménagements des abords. Il a donc été décidé, en relation avec le SRA, de procéder à une campagne de sondages à l'extérieur et à l'intérieur de l'édifice.

Quatre sondages ont été implantés sur le flanc extérieur nord de l'église, deux autres au sud, et un dernier sondage de taille plus importante à l'intérieur, au niveau de la liaison nef/ chœur.

Tous les éléments mis au jour confirment l'origine médiévale du site et laissent entrevoir la complexité

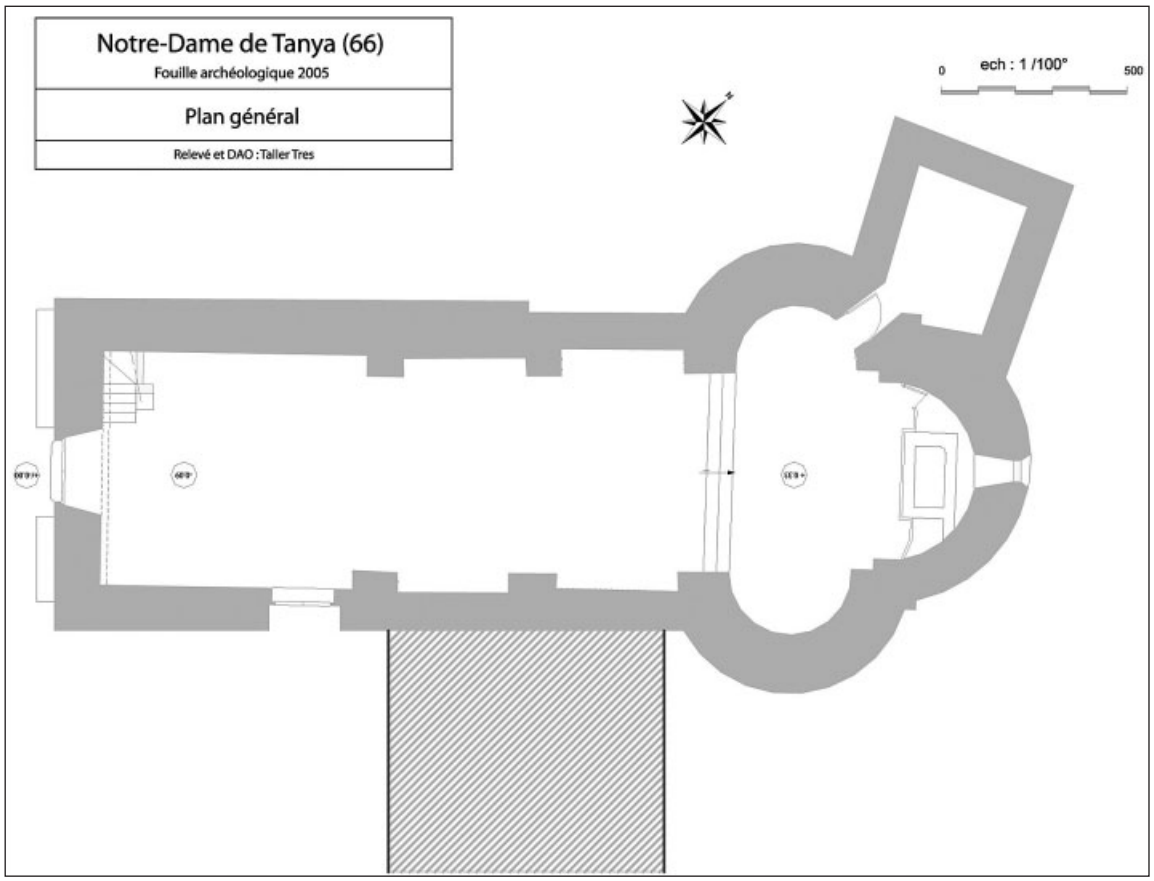
des diverses phases d'occupation de la plate-forme qui entoure la chapelle.

L'intervention a notamment permis de mettre en évidence à l'extérieur :
- La présence de bâtiments anciens recouverts par l'édifice roman actuel.
- L'existence d'un habitat domestique (présence d'un foyer) du Moyen Age central (XIe-XIIIe siècles) accolé contre l'agrandissement occidental de la nef.
- La co-existence de cet habitat et d'un cimetière, sans doute établi sur toute la plate-forme, qui a livré des inhumations en coffre.

A l'intérieur de l'édifice, la stratigraphie de la nef révèle un nombre considérable de niveaux de circulation, hélas non datés : sept sols successifs ont été identifiés. Au final, entre le premier niveau de circulation mis au jour et le sol actuel, la nef a été rehaussée de près d'un mètre.

L'accolement du voûtement en arc brisé contre un des piliers primitifs a également pu être observé.

David MASO
(SARL ACTER)



LAROQUE-DES-ALBERES, Chapelle Notre-Dame de Tanya : plan général (relevé et DAO Taller Tres)

PERPIGNAN
Jardins du Palais des Rois de Majorque

MODERNE

Cette surveillance archéologique, accomplie du 18 au 20 avril 2005, accompagne l'aménagement, dans les jardins hauts de la citadelle, d'un édifice temporaire de spectacle ayant occasionné la mise en place de tranchées de fondations. Compte tenu de la profondeur atteinte, seules les traces d'occupation les plus superficielles ont pu être mises en évidence.

Dans un souci de protection par rapport aux aménagements à venir, il a semblé plus opportun de laisser enfouis certains vestiges qui commençaient à affleurer. De même, les niveaux de destruction restent majoritairement visibles sur leur partie supérieure seulement, ce qui ne permet pas d'avancer plus précisément dans leur interprétation ou leur chronologie.

Plusieurs structures maçonnées, qui semblent parfois liées, ont été mises en évidence. Toutefois, l'agencement orthonormé de ces unités architecturales ne fait pas écho à l'orientation du palais et des fossés environnants. Cela amène à supposer la présence

d'un grand bâtiment témoignant d'une occupation bien particulière dans ce site. La présence d'un enduit de mortier hydraulique sur deux des arases pourrait également attester la présence d'une construction de type « bassin ». Mais il semble également qu'un tel mode de construction soit également bien connu pour certaines constructions militaires réalisées à la fin de la période Moderne. De même, le module des briques utilisées, l'affleurement des vestiges et le mode de construction tendent à interpréter l'ensemble de ces structures comme des aménagements militaires des 18e-19e siècles. Une telle supposition paraît étayée par d'anciennes photographies représentant des bâtiments militaires, décrits comme sellerie, écurie et diverses annexes d'après les rapports établis par Stym Popper. Ces derniers ont été partiellement détruits lors de la deuxième guerre mondiale, puis définitivement démolis lors de la première phase de restauration du palais dirigée par Stym-Popper en 1947 (TRETON (R.), LUGAND (J.), FORTIER (F.) 2004, p 34) . Y sont précisées les opérations menées dans le cadre de cette première phase de restauration.

Isabelle COMMANDRE

MOYEN AGE

PERPIGNAN
Couvent Saint-François

L'ordre des Franciscains s'installa à Perpignan avant 1241, date de la première mention de l'établissement. La construction de l'église dédiée à saint François débuta à la fin du XIIIe siècle. Le couvent comprenait également deux autres églises, deux cloîtres et un ensemble de bâtiments qui furent très remaniés par l'Armée qui investit partiellement les lieux dès le XVIIIe siècle et procéda à une première série de réaménagements. Après la Révolution Française, les militaires occupèrent la totalité du monastère et le transformèrent en hôpital.

Les travaux de réaménagement de l'ancien hôpital militaire de Perpignan, entrepris par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales, ont concerné les bâtiments s'élevant au sud-ouest de la cour et le pavillon central. La transformation de ce local prévoyait notamment la création d'une cage d'ascenseur. Cet aménagement entraîna le creusement d'une excavation d'une surface de 12,20 m² et une profondeur d'environ 1,80 m. Mise en œuvre sans surveillance archéologique, cette fosse révéla une stratigraphie et des structures dont l'intérêt et la complexité commandèrent l'arrêt des travaux et la réalisation du relevé complet de la zone. Cette mission a permis de collecter un certain nombre d'informations dont l'interprétation doit cependant rester prudente tant il a été difficile de comprendre les relations stratigraphiques des couches et structures observées sans qu'elles aient été fouillées.

Le plus étonnant, compte tenu de la surface relativement restreinte de l'excavation, reste la densité de maçonneries mises au jour. L'une d'entre elles (UM 5) s'est avérée découler de plusieurs campagnes de construction dont la plus ancienne était antérieure à la fin du Moyen Age. En effet, son nettoyage a autorisé l'identification d'un niveau (US 27) postérieur riche en céramique de cette période. De plus, ce mur s'est imposé comme le témoin majeur de l'évolution du couvent depuis sa constitution jusqu'à son réaménagement militaire.

Claire PEQUIGNOT
(SARL ACTER)

MOYEN AGE

PERPIGNAN
Eglise des Carmes

Originaire de Palestine, l'ordre des Grands Carmes s'est implanté en Occident vers 1235. Il devint en 1274 l'un des quatre ordres mendiants retenus par le concile de Lyon avec ceux des franciscains, dominicains et augustins. La période allant de la fin du XIIIe au début du XIVe siècle est considérée comme « l'Age d'or » de l'ordre des Carmes. La première mention de l'établissement perpignanais est consignée dans le testament daté de 1269. Sa renommée fut principalement liée à la personne de Gui de Terrana, dit de Perpignan, devenu général de l'ordre en 1318, évêque de Palma en 1320 et d'Elne en 1334. La création en 1589 d'un couvent de l'ordre des Carmes réformés ou déchaux fut le point de départ du lent mais inexorable déclin de celui des Grands Carmes dont les derniers religieux furent expulsés en 1791

L'étude préalable au réaménagement du site du couvent des Grands Carmes de Perpignan s'est prioritairement concentrée sur les secteurs de la « sacristie » et de la terrasse supérieure. L'analyse des espaces de la terrasse inférieure et du parvis a permis de compléter ces premières données. L'ensemble détermine le schéma global d'évolution de l'établissement monastique.

L'étude du premier de ces secteurs a permis de déterminer que la « sacristie », telle qu'elle fut conservée et réutilisée par l'armée, est une réalisation moderne (2nde moitié du XVIIe siècle). Elle se présentait alors comme une salle de plan carré qui ne fut complétée par les murs de refend puis les maçonneries d'angle que postérieurement. Par ailleurs, plusieurs éléments architecturaux ont engendré l'hypothèse d'un remanlent du cloître primitif ou changement de son projet originel. L'analyse du secteur 2 amène trois constatations essentielles. D'une part, les niveaux d'occupation les plus anciens sont conservés entre le chevet de l'église et la fontaine. Leur abandon n'est pas antérieur au XVIe siècle et précède de peu le réaménagement du secteur suite à l'édification du chevet. Au début du XVIIe siècle, ces travaux ont non seulement modifié la physionomie de l'église, mais également la topographie de ses abords. Séparé des autres secteurs par la terrasse intermédiaire et caractérisé par l'indigence de ses niveaux anthropisés, le troisième atteste de l'agrandissement des limites de l'établissement carmélitain vers l'est, probablement par des jardins.

Enfin, les travaux de réaménagement de l'esplanade de l'ancien cloître et du parvis ont bénéficié d'une surveillance archéologique dont les résultats les plus probants concernent le second de ces espaces. La découverte d'un chemin d'âne dans l'axe du portail modifie la perception des zones d'accès à l'église. La présence de sépultures est désormais attestée. Le dernier emplacement de la chapelle du Tiers Ordre a été vérifié. Seule la localisation de l'accès depuis la rue des Carmes reste en suspens.

Claire PEQUIGNOT
(CERIAH)

PERPIGNAN
Eglise Saint-François / Ancien Hôpital Militaire

MOYEN AGE, MODERNE

La fouille du site du couvent des Franciscains/ ancien hôpital militaire, situé sur la commune de Perpignan, s'est déroulée de novembre 2004 à février 2005, elle fait suite à un diagnostic mené par Patrice Alessandri en 2003. Cette fouille, confiée à l'INRAP, était motivée par le projet de réalisation d'un parc de stationnement souterrain réalisée par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales.

Ce projet de parcage devant se développer sur l'ensemble de la parcelle (3 000 m²), l'étude du site a été scindée en deux opérations afin que soit conservé un minimum de place de stationnement durant l'intervention archéologique. La tranche 1 s'est déroulée en 2004-2005, elle a concerné les côtés oriental et méridional du terrain (700 m²). La réalisation de la tranche 2 est soumise au maintien du projet, après décision de la prise ou non d'une mesure conservatoire potentielle des vestiges dégagés.

Le couvent des Franciscains, dont les premières mentions connues à ce jour remontent à 1235, est édifié à l'extérieur de l'enceinte urbaine médiévale primitive, dans un secteur occupé par des champs sur lesquels se dresse un bâti au maillage vraisemblablement lâche et où cohabitent des meuniers et des artisans. De cette période d'installation, les textes conservent avant tout des mentions associées à la vocation funéraire du site. L'ensemble monastique est composé de trois lieux de culte qui s'organisent autour du cloître funéraire. Ce dernier est secondé par un petit cloître, localisé au nord-ouest des volumes.

Au début du XVIIIe siècle, par manque de ressources, les Franciscains louent une partie de leur établissement à l'Armée qui y installe un hôpital militaire. À la fin du siècle, une partie des bâtiments, parmi lesquels l'église majeure, sont démolis. Des volumes mieux adaptés au fonctionnement de l'établissement hospitalier sont alors édifiés. Sur l'emplacement du grand cloître et des bâtiments conventuels est ménagée une grande cour ; elle est bordée au sud par le mur méridional du cloître funéraire. À l'emplacement de l'église majeure, contre la bordure orientale de la cour, est édifié un grand bâtiment de plan rectangulaire à entrée centrale. L'hôpital militaire subsiste jusqu'en 1956.

De l'ancien enclos des Cordeliers, seul subsiste encore en élévation le mur de fond de la galerie méridionale du cloître funéraire.

La fouille a concerné deux zones. La première, à l'est du terrain, est située sur l'emprise du bas-côté occidental de l'église majeure, la seconde, au sud de la parcelle, se trouve sur l'emplacement de la galerie méridionale du cloître funéraire.

Dans la première zone, une des découvertes importante et inattendue sur le site, concerne la mise au jour de plusieurs murs associés aux bâtiments initiaux du couvent, vastes volumes primitifs qui ont abrité la première communauté des frères. Les maçonneries conservées mettent en œuvre des murs à maçonnerie mixte qui à une partie basse de l'élévation en pierres liées au mortier de chaux, associe une partie haute de terre. Ces murs ont été étudiés par Claire-Anne de Chazelles (UMR 5140).

Dans un deuxième temps, un programme d'ampleur est mis en œuvre qui structure l'ensemble monastique autour de l'église et du cloître. Ces nouveaux bâtiments se superposent aux premiers volumes observés, en adoptant une orientation différente.

Ainsi, dans la première zone, à l'est du terrain, neuf chapelles ont été mises en évidence jouxtant le mur gouttereau de l'église majeure. La mise en place de ces chapelles a été réalisée sans programme et l'observation du mur de fond de ces ensembles met en évidence des différences de largeur qui sont autant de phases de construction successives. Leur édification répond à la volonté des paroissiens d'être inhumés au contact de l'église et au besoin croissant de la célébration des messes privées, la célébration de ces dernières étant exclues de l'autel majeur.

Dans la seconde zone, la galerie du cloître a été dégagée sur sa largeur, et le dernier sol de circulation a été mis en évidence.

A côté de ce volet architectural richement documenté, le site a livré un ensemble funéraire qui se caractérise par la diversité des modes d'inhumation. Ont ainsi été fouillés trois caveaux, quatre enfeus et plusieurs sépultures individuelles. Ces sépultures comptent en tout près d'une cinquantaine de squelettes. Leur étude a été menée par Richard Donat.

Cette étude du couvent des Franciscains a été enrichie par de nombreuses études complémentaires menées pour les textes par Aymat Catafau (CRHiSM, Université de Perpignan), le mobilier lapidaire par Géraldine Mallet (Université de Montpellier), les monnaies par Jérôme Bénezet, les fragments de la sculpture d'un gisant par Sylvain Vondra (INRAP).

Agnès BERGERET
(INRAP)

MOYEN AGE

PERPIGNAN
Ancien Hôpital Militaire/ couvent des Franciscains

L'opération de fouilles archéologiques réalisée du 10 au 21 octobre 2005, par l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, sur l'emplacement de l'ancien hôpital militaire à Perpignan, intervient en complément d'une première campagne de fouilles préventives menée par l'INRAP entre novembre 2004 et février 2005 (fouilles dirigées par A. Bergeret). Les investigations effectuées alors, couvrant une superficie d'environ 700 m^2, répondaient à un projet d'aménagement du site, consistant en la construction d'un parc de stationnement souterrain mis en œuvre par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales. Elles mirent au jour les vestiges de l'ancien couvent des Franciscains de la ville, utilisé du XIIIe au XVIIIe siècle, et plus particulièrement le sol de circulation de la galerie méridionale du grand cloître ainsi qu'une partie de l'église majeure de l'établissement religieux, dédiée à Saint- François. Le bas-côté occidental de cet édifice a notamment révélé un ensemble de huit chapelles latérales, aménagées entre les contreforts de l'église, comprenant de nombreuses sépultures dont trois caveaux et une imposante dalle funéraire armoriée en marbre, datés d'époque moderne. Notre intervention a concerné l'un des caveaux funéraires, qui n'avait été exploré que partiellement durant la précédente opération, et les niveaux archéologiques sous-jacents à la pierre tombale ; ces deux tombes sont datées d'époque moderne. L'étude du caveau permet notamment de retracer l'histoire d'un monument funéraire, constituant une manifestation architecturale très en vogue à l'époque moderne mais dont le mode de fonctionnement reste à ce jour largement méconnu.

Le caveau, bâti contre le parement occidental du mur gouttereau de l'église Saint-François, se compose d'une chambre funéraire de plan rectangulaire, d'une superficie d'environ 6 m^2 (2,75 m x 2,15 m), couverte par une voûte en berceau surbaissé (hauteur de 1,73 m). L'accès principal consiste en une ouverture

latérale, en forme de bouche de four, qui débouche sur une rampe maçonnée à laquelle est accolée un petit escalier. À la base du remplissage de la chambre funéraire, la fouille a révélé une couche sépulcrale, dont l'épaisseur varie entre 25 et 50 cm, qui comprend les restes d'au moins 109 individus montrant des états de représentation et de dislocation variés. Les restes humains, qui se répartissent uniformément sur toute la surface de la chambre funéraire, forment un ensemble extrêmement complexe comprenant essentiellement des ossements disloqués mais aussi quelques portions de squelettes en connexion ou affichant encore une relative cohérence anatomique. Les observations archéo-anthropologiques montrent qu'à côté d'inhumations primaires successives, concernant la plupart des défunts, certains individus ont été introduits dans la sépulture non pas à l'état de cadavres, mais d'os décharnés sélectionnés en fonction de leur taille (crânes et fémurs). Il apparaît donc que la chambre funéraire a fonctionné à la fois comme une sépulture collective stricto sensu mais aussi comme un ossuaire recevant des restes humains décharnés provenant d'un autre lieu. On signalera, par ailleurs, que les défunts étaient accompagnés d'objets de dévotion et de parure (étude A. Bergeret).

La population inhumée se compose de 77 adultes et adolescents, hommes comme femmes, d'Ages au décès variés, et de 32 enfants appartenant à toutes les classes d'Age. En dépit de la faible représentation des enfants décédés en bas Age, le recrutement s'apparente à celui d'une population naturelle. Du moins permet-il d'exclure une sélection très restreinte des inhumés, ces derniers n'appartenant pas à une unique catégorie d'Age (adultes ou enfants) et n'étant pas préférentiellement ou exclusivement des hommes ou des femmes. Il reste cependant difficile de préciser qui sont les sujets inhumés et les liens, biologiques ou sociaux, les unissant éventuellement. Toutefois, bon nombre de documents écrits témoignent que les chapelles latérales de l'église Saint-François étaient des espaces privés, des lieux d'inhumations réservés à des familles nobles ou bourgeoises et aux membres de certaines confréries religieuses ou de corporations professionnelles (étude A. Catafau et coll.). Cependant, si les défunts appartenaient bien à une confrérie ou une corporation, ils auraient été alors inhumés avec leurs proches, femmes et enfants. L'hypothèse d'un recrutement exclusivement familial, c'est-à-dire rassemblant les membres d'une même lignée, n'est pas non plus à exclure ; certes, le nombre de sujets est important, mais si la tombe a connue une longue durée d'utilisation, couvrant par exemple les trois siècles de l'époque moderne, le nombre de sujets par génération (environ 10 sujets, à raison de 3 à 4 générations par siècle (1)) reste tout à fait plausible. Quoi qu'il en soit, il est difficile d'imaginer que les défunts n'avaient aucun lien entre eux.

Après la fin de son utilisation sépulcrale, la chambre funéraire va servir de dépotoir, recueillant dans un premier temps des matériaux provenant de la démolition de maçonneries, puis de nombreux ossements humains (représentant au moins 127 individus), provenant de la vidange d'enfeus ou de caveaux. Ces événements évoquent l'entreprise de démantèlement d'une partie des bâtiments monastiques, dont l'église majeure, menée par l'armée à la fin du XVIIIe siècle afin d'installer un hôpital pour les troupes : l'hôpital militaire qui existera jusqu'en 1956.

Enfin, en ce qui concerne la dalle funéraire, cette pierre tombale, portant une épitaphe rédigée en Catalan, est celle de Juan Antoni Bolet († 1619), chevalier et consul de la ville de Perpignan, et de son épouse Mariana († 1620). Après l'enlèvement de la dalle funéraire, la fouille qui a suivi a rapidement révélé un squelette très incomplet, recoupé par un mur constitué de galets liés au mortier de chaux, rattaché à une phase de construction de l'église intervenant entre la fin du XIIIe siècle et le début du XIVe siècle. Le squelette mis au jour est donc bien antérieur aux décès des époux Bolet. Il apparaît donc que si cette dalle funéraire est bien à son emplacement d'origine, elle marquerait l'appartenance de la chapelle à la famille Bolet mais pas précisément l'emplacement des défunts ; ces derniers étant inhumés ailleurs dans la chapelle, leurs tombes pourraient alors être celles découvertes lors de la précédente campagne de fouille.

Richard DONAT
(INRAP)

(1)- Chiffre généralement admis pour les populations pré-jenneriennes dont l'espérance de vie à la naissance est comprise entre 25 et 35 ans.

PERPIGNAN
Eglise Saint-Christophe-du-Vernet

L'église Saint-Christophe du Vernet est composée de deux édifices de plan, d'orientation et d'époque différentes. Le monument le plus ancien sert désormais d'annexe à l'édifice construit dans la seconde moitié du XXe siècle. Seul le premier a été étudié préalablement à sa réhabilitation projetée par la mairie de Perpignan.

Un seul sondage a été entrepris dans le cadre de ce travail. Implanté dans l'une des travées de l'ancienne nef, il n'a livré quasiment aucune donnée concernant le contexte d'établissement de l'église primitive. En revanche, il a permis la découverte d'aménagements de type artisanal (banquettes, rigole) ayant recreusé le sol du lieu de culte après sa sécularisation dès la fin du XVIIIe siècle. Cette réaffectation de l'ancienne église est attestée par les sources.

La construction de la nef et les structures mises en place à l'époque contemporaine enserrent un mur probablement plus ancien dont la fonction et la datation restent indéterminées. Enfin, l'étude des unités murales délimitant l'espace dénommé « crypte » a démontré qu'il n'est pas antérieur aux aménagements artisanaux et que sa transformation en chapelle souterraine est récente.

L'étude architecturale de l'ancienne église Saint-Christophe a pu établir que le monument tel qu'il se présente aujourd'hui résulte d'au moins trois phases de construction et/ou de réaménagement. Les murs gouttereaux de l'ancienne nef s'imposent comme les plus anciens. Ils délimitaient un édifice comportant au moins deux travées supplémentaires vers l'Ouest et un chœur disparu sans laisser de vestiges suffisants pour que son plan puisse être restitué. Techniquement, leur réalisation appartient au XIe siècle.

L'église originelle a été agrandie au XIIe siècle par une travée de chœur sur laquelle s'ouvraient trois absidioles dont il ne subsiste que celle s'élevant au sud. La nef a été voûtée en berceau plein cintre sur doubleaux simultanément à cette transformation. Enfin, l'absidiole annexée à la sacristie (au nord-ouest) présente des caractéristiques techniques similaires à l'absidiole méridionale. Si la réalisation de ses parties basses date probablement du XIIe siècle, son voûtement est vraisemblablement postérieur.

De nombreux éléments (portes, fenêtres et conduits de cheminée) témoignent de la reconversion de l'étage de l'ancienne église Saint-Christophe en habitation. Ces aménagements ont été, en tout ou partie, simultanés de la transformation de son rez-de-chaussée en local artisanal. Ils ont surtout largement endommagé les vestiges des rares ouvertures qui éclairaient originellement la nef côté sud. Deux baies participant à ce même dispositif d'éclairage sont encore observables à l'étage du bâtiment industriel qui s'élève à l'Ouest de l'ancienne nef.

Si la contemporanéité des absidioles conservées n'est plus à mettre en doute, elle soulève le problème du plan de l'édifice du XIIe siècle. Il ne s'agit plus d'un monument à simple chœur tréflé. Deux hypothèses peuvent légitimer la présence de l'absidiole nord-ouest : l'église Saint-Christophe développait soit un double chœur (Arles-sur-Tech ; Saint-Pé-de-Bigorre) soit un plan centré à chapelles réparties sur plusieurs côtés (Bagnères-de-Luchon, Germigny-des-Près). Seules des recherches complémentaires menées dans la nef de l'église contemporaine ou dans le sol du bâtiment industriel attenant à l'Ouest permettraient peut-être de confirmer l'une ou l'autre de ces assertions.

David MASO
(SARL ACTER)

RIA-SIRACH
Château

Les ruines du château de Ria sont situées sur la rive gauche de la Têt, au sommet d'un éperon de 440 mètres d'altitude qui surplombe les dernières maisons du quartier de la Lliça.

Les vestiges sont organisés de manière concentrique de la base vers le sommet. La première terrasse de circulation est défendue par une enceinte flanquée aux angles nord-est et nord-ouest de deux bâtiments quadrangulaires et défendue par un fossé sur sa face ouest. Les fronts orientaux et méridionaux sont protégés par l'escarpement du socle rocheux. On accède ensuite à une terrasse intermédiaire de dimensions plus importantes et, enfin, à la plate-forme supérieure où une dépression circulaire est identifiée comme une citerne.

Le site est mentionné pour la première fois en 864, sous le nom de Villa Arrianum, la majeure partie de son territoire dépendant de l'abbaye de Saint-Michel-de-

Cuixà. L'historiographie estime que le lieu appartenait à Sunifred, mort en 848, qui fut marquis de Gothie sous Charles le Chauve, et père de Guifred dit « le Velu », fondateur emblématique de la dynastie des comtes catalans.

La première mention attestée du château date de 1195, sous le règne d'Alphonse Ier d'Aragon. Au XIVe siècle, il constitue un foyer de résistance des partisans de Jacques III de Majorque, alors en guerre contre Pierre IV d'Aragon, qui assiège la place en 1344. Après avoir servi de garnison aux troupes espagnoles durant plusieurs siècles, le château est rasé après le Traité des Pyrénées (1659) sur ordre de Louis XIV.

En 1989, l'association Casal d'Arria entrepris de réaliser des travaux de dégagements du site, destinés à dresser un plan d'ensemble du château. Ces travaux furent poursuivis jusqu'en 1994, et perturbèrent considérablement les niveaux archéologiques en place. Ils permirent toutefois de mettre en évidence le plan de l'édifice. En 1997, avec le soutien de la Generalitat de Catalunya et du Service Régional de l'Archéologie, l'association Casal d'Arria entama les démarches en vue de l'inscription du château sur la liste préliminaire des Sites et Monuments Historiques. A cette fin furent réalisées une étude topographique et planimétrique (en 1999), une étude du mobilier archéologique exhumé lors des terrassements (en 2001) ainsi qu'une étude historique (en 2002).

En 2004, à la demande de l'association et de la municipalité de Ria, la Sarl ACTER est intervenue sur le site afin d'entamer un programme de mise en valeur de l'ensemble des vestiges. Les travaux s'attachent à mettre en place un système de circulation grâce à des aménagements légers, et à sécuriser les parties sommitales.

Dans le cadre de ces travaux, un sondage a été implanté dans la structure sommitale assimilée à une citerne afin de définir les modalités de conservation de celle-ci.

La partie supérieure de la structure a été dégagée afin d'en préciser le plan. Un sondage a été effectué sur la moitié de la surface et a permis de confirmer qu'il s'agissait bien d'une citerne circulaire dont le mortier de tuileau est parfaitement conservé. Il a été possible, à l'issue de cette opération, de déterminer les périodes de construction et d'abandon de la structure.

Il a pu être établi que la citerne a été creusée dans des couches d'occupation contenant des céramiques à glaçure identifiées comme des productions du premier quart du XVe siècle.

D'une part, une boucle vestimentaire en bronze, découverte dans l'une des US du comblement, paraît être un élément de vareuse militaire, sans doute du XVIIe ou XVIIIe siècle. La citerne aurait donc fonctionné jusqu'à la destruction à l'explosif du site sur ordre de Vauban après le traité des Pyrénées.

David MASO
(SARL ACTER)

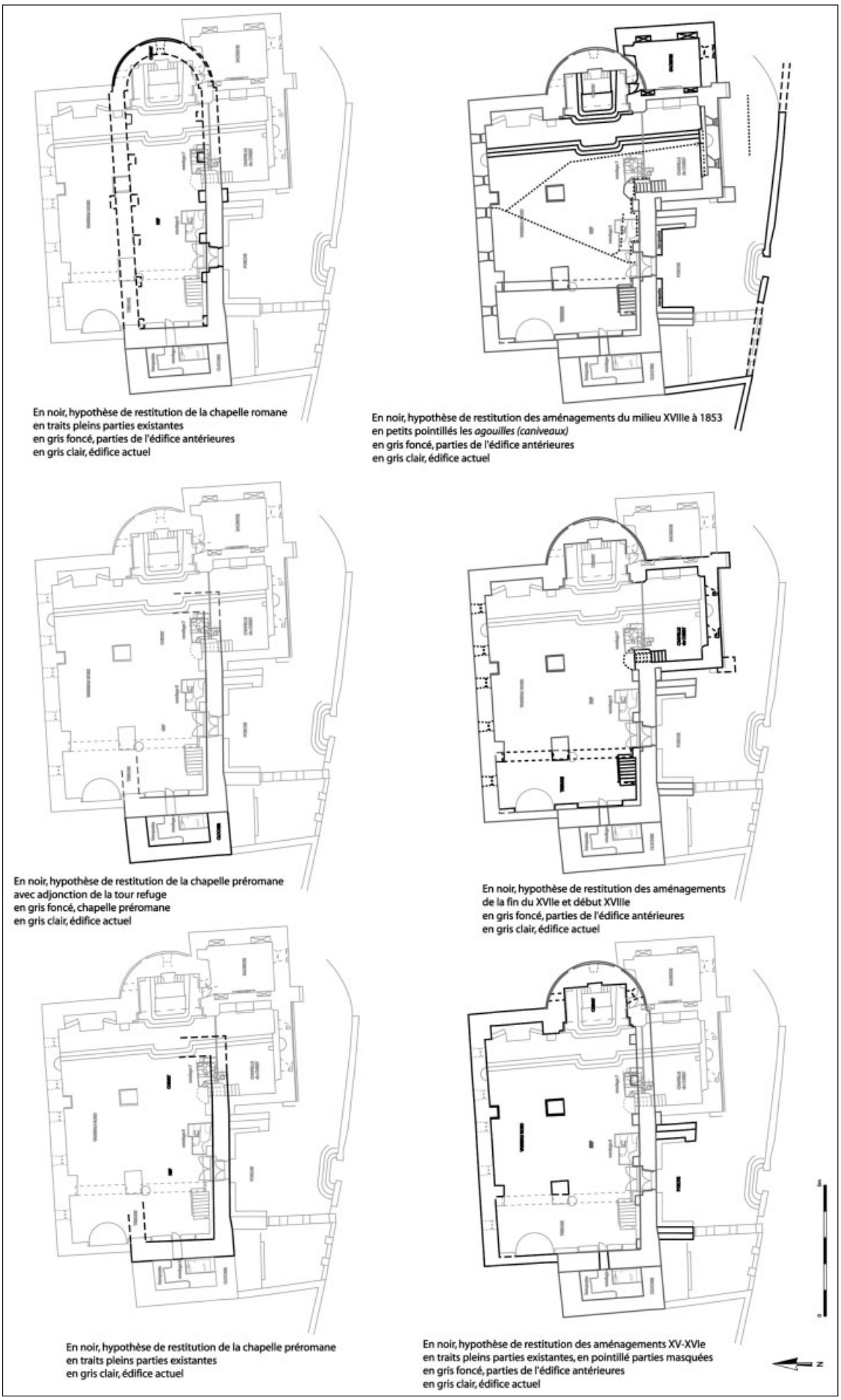
RIA-SIRACH, Château : vue de la citerne (David MASO, SARL ACTER)

SERDINYA
Eglise Saint-Côme et Saint-Damien

DIACHRONIQUE

L'église paroissiale de Saint-Côme et Saint-Damien, concernée par le diagnostic effectué du 24 janvier au 14 février 2005, est située sur la commune de Serdinya-Joncet en Conflent, dans les Pyrénées-Orientales. Chapelle romane profondément transformée au fil des siècles, elle conserve des parties d'élévations qui permettent d'avoir un aperçu de sa forme primitive.

Le projet de restauration et de mise en valeur de l'église et de ses abords a entraîné un diagnostic archéologique qui s'est concrétisé par le creusement mécanique de 4 tranchées en extérieur à l'est, au nord et au sud, et par 3 sondages manuels en intérieur dans des endroits déterminés en accord avec le Service régional de l'archéologie.



SERDINYA, Eglise St-Côme et St-Damien : proposition de l'évolution de l'édifice cultuel (Richard Pellé, INRAP).

En extérieur, il s'agissait de reconnaître les niveaux d'implantation du cimetière originel, déplacé en 1853 à l'ouest de l'édifice. De nombreuses tombes en coffres typiques de l'architecture funéraire antérieure au XIIIe siècle ont pu être dégagées dans la partie nord, souvent perturbées par des inhumations plus récentes dont les dernières sont datées au XVIe siècle. Les autres sondages ont livrés des sépultures qui montrent une extension du cimetière à partir du XVIe siècle vers l'est et le sud. Des drains et un mur de clôture ont également été mis à jour.

En intérieur, les niveaux d'occupation et les aménagements successifs du bâtiment ont été mis en évidence. Des observations ponctuelles (décroûtage des enduits, étude de la maçonnerie) ont été faites en quelques endroits de l'édifice. Cette étude de bâti a été présentée essentiellement avec un support photographique et un enregistrement des observations, traitant de l'ensemble de l'église. Les sondages et les observations architecturales ont permis de constater une évolution importante de cette église, depuis un premier édifice préroman antérieur au Xe siècle jusqu'au XIXe siècle où apparaissent les premiers documents cadastraux.

De nombreuses interrogations demeurent qui ne peuvent être résolues dans le cadre d'un diagnostic archéologique préventif.

Richard PELLE
(INRAP)

TAUTAVEL
Caune de l'Arago

PALÉOLITHIQUE MOYEN

La campagne de fouilles 2005 à la Caune de l'Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales) est le terme médian d'une autorisation triennale 2004-2006. Elle s'inscrit dans un programme de recherches à long terme qui vise à atteindre sur le devant de la cavité, grâce à des paliers successifs, les niveaux d'occupations les plus anciens. Reconnus par carottages, ces niveaux se situent à près de 7 m sous la surface de fouille actuelle.

La campagne 2005 avait pour objectifs de poursuivre la fouille des sédiments sus-jacents au niveau d'occupation Q (complexe stratigraphique moyen, ensemble stratigraphique I, partie inférieure du MIS 14, environ 550 000 ans) sur le devant de la fouille (bandes 8 à 12), (2) de fouiller les niveaux sous-jacents au niveau Q dans le milieu de la fouille (bandes 13 à 17), où ce niveau est très altéré et (3) de poursuivre le décapage du niveau d'occupation G (complexe stratigraphique moyen, ensemble stratigraphique III, base du MIS 12, environ 450 000 ans) dans la partie arrière de la fouille (bandes 18 à 20).

Sur le devant de la fouille, dans les zones J8, I10, J10, D11, I12, J12, les 354 objets coordonnés correspondent surtout à des ossements de vieux individus d'Ursus deningeri, souvent en connexion anatomique, sans trace de prédation. La grotte devait alors servir de tanière et de lieu d'hibernation occasionnels. La sédimentation finement litée permet de séparer les différentes occupations par les ours et révèle également qu'ils n'ont pas aménagé de bauges à cet endroit.

Dans le milieu de la fouille, dans les zones C13, E13, F13, G13, B14, C14, C15 et F16, les 1453 objets coordonnés correspondent surtout à de l'industrie lithique, principalement en quartz (débris, éclats, nucléus,…) et en cornéenne (éclats, un petit hachereau,...). Les bifaces retrouvés dans ces niveaux, plus ou moins fragmentaires mais de belle facture, témoignent de la présence de la culture acheuléenne dès le début du MIS 14. Dans la zone F13, un fragment de dent déciduale d'Homo représente le reste humain le plus ancien découvert à ce jour à la Caune de l'Arago (base du MIS 14, environ 550 000 ans). Il reposait sur un niveau très riche en industrie lithique mais où la dissolution des carbonates et des phosphates est manifeste : un gradient croissant d'altération est visible de la bande 11 à la bande 13 où les sédiments sont de plus en plus intensément décarbonatés, les pierres calcaires de moins en moins présentes et très altérées, les ossements de plus en plus friables et rares. Ces phénomènes géochimiques ont profondément perturbé la perception que nous pouvons avoir de ces niveaux.

Dans la partie arrière de la fouille, le niveau d'occupation G a livré, dans les zones C18, D18, E18, F18, G18, K18, E19, F19, G19, I19, J19, K19, E20, F20, G20, H20 et J20, 7217 objets coordonnés dont environ 50 % de restes osseux et dentaires (dont environ 10 % de fragments de diaphyses d'os longs), 30 % d'éléments d'industrie lithique et 20 % de manuports, pierres et fragments de calcite.

Ces restes correspondent le plus souvent à Equus caballus mosbachensis, comme sur le reste du

niveau G, avec parfois des fragments de membres en connexion anatomique. Ils font l'objet du mémoire de thèse de Nicolas Boulbes. L'assemblage faunique s'est également enrichi avec plusieurs restes de Bison priscus (mandibule et corne), des restes crâniens et post-crâniens de Stephanorhinus hemitoechus, des bois de massacre et de chute de Cervus elaphus… Parmi les carnivores, on note une mandibule complète de Felis silvestris. Deux dents humaines ont également été découvertes dans ce niveau. En ce qui concerne l'industrie, mis à part les nombreux débris en quartz laiteux qui caractérisent le niveau G, de nombreux galets entiers, des galets aménagés, bifaces ou pics et plusieurs grands éclats en silex ou quartzite ont été mis au jour.

La fouille de ces zones a permis de confirmer la subdivision stratigraphique du niveau d'occupation G en trois sous-niveaux sur le terrain : un sommet surtout riche en restes osseux de calibre relativement petit, une partie médiane où abondent les pierres et les galets de calibre souvent décimétrique et une partie basale, relativement semblable à la partie médiane mais avec de nombreuses grandes portions de bois de cervidés.

L'étude de ce matériel et de l'ensemble de la collection a fait l'objet de publications en 2004-2005, principalement en typologie et technologie lithiques, paléontologie, paléoanthropologie, comportement des hominidés, datation U-Th…

Anne-Marie MOIGNE

DIACHRONIQUE

Prospection Inventaire
RODES, TARERACH, BOULETERNERE, ILLE-SUR-TÊT, MONTALBA
Secteurs incendiés été 2005

Le feu dit de Tarerach a débuté le lundi 22 juillet 2005, aux alentours de 14h00, en bordure de la RD 47, entre les villages de Montalba-le-Château et de Tarerach. Il n'a été maîtrisé définitivement que le mardi 23 juillet et éteint le jeudi 25, parcourant ainsi près de 1200 hectares de maquis, de landes, de forêts de chênes verts et de chênes liège. La zone brûlée, immense, concerne une grande partie de la rive nord de la Têt (environ 1000 hectares). Elle s'étire sur environ 6 km d'est en ouest et sur 3,5 km du nord au sud. Les territoires communaux de Rodès, Ille-sur-Têt, Tarerach, Montalba-le-Château et Bouleternère ont été touchés, à des niveaux divers, par l'incendie. En septembre 2005, les premières visites sur place, ont permis d'apprécier rapidement le potentiel archéologique de la zone. Deux villages médiévaux désertés et leur territoire ont été brûlés et « libérés » du maquis : le village de Ropidère, sur la commune de Rodès avec son église dite de Las Cazas et le village de Casesnoves sur la commune d'Ille-sur-Têt, en bordure de la Têt. Le contraste géographique entre, au nord, les plateaux de Rodès et de Montalba, émaillés de cuvettes hydromorphes partiellement humides en hiver, les zones de chaos granitiques qui parsèment cet espace et les reliefs plus escarpés de la bordure du fleuve où le socle est parfois affleurant, laissait supposer un potentiel archéologique aux densités susceptibles d'être en adéquation avec les atouts offerts par les différents territoires : installations humaines riches sur le plateau, élevage, arboriculture et installations temporaires sur les versants, sites défensifs ou de surveillance le long des crêtes dominant la vallée de la Têt. Ces reconnaissances ont également permis de prendre conscience de l'ampleur de l'impact de l'homme sur ce milieu. Peu d'espaces ne sont pas couverts de terrasses ou de murs d'épierrement, et la plupart des versants sont constellés de cabanes, de formes rectangulaires avec couverture de matériaux périssables ou de tuiles, ou de forme plus ou moins

PROSPECTION INVENTAIRE RODES : Paysage de terrasses accrochées au versant dominant le Bellagre (photo : Aymat Catafau)

rondes avec une couverture de dalles de granit disposées en encorbellement. Sur le plateau de Rodès, occupé en grande partie par des prairies, jalonnées de vastes chaos granitiques, ont été localisées de nombreuses bergeries, mentionnées cortals sur les plans cadastraux napoléoniens, et dont l'architecture garde la trace d'aménagements successifs, peut-être le reflet dans la pierre d'évolutions culturales durant les deux derniers siècles.

Tels sont les grands aspects du paysage entraperçus lors de la première sortie sur la zone. Ce palimpseste offert par le feu a encouragé l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales à solliciter, auprès du Service régional de l'archéologie, une autorisation de prospection-inventaire de l'ensemble de la zone. En parallèle, un projet d'étude diachronique des occupations humaines et de l'évolution des paysages a été mis en place en collaboration avec le Pôle Archéologique Départemental, l'Université de Perpignan et le Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés Méditerranéennes. Ces travaux ont déjà abouti à l'organisation de deux journées d'études, les vendredi 1er et samedi 2 juin 2007, dont les communications seront publiées dans la foulée.

L'étude qui a été menée présente, en sus de l'inventaire des sites archéologiques, quelques éléments de réflexion et des essais de synthèse qui seront développés dans le cadre de la publication. Le C.A.U.E (Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement) a été associé à ce projet et a pour objectif de valoriser patrimonialement les résultats de ces travaux afin de proposer aux communes et collectivités concernées des projets d'aménagements de la zone et des mesures de mises en protection des secteurs paysagers les plus remarquables.

Les reconnaissances préalables ont permis de subdiviser la zone en trois secteurs bien distincts pour lesquels l'investissement était très variable. Sur la partie nord de la commune de Rodès, sur le plateau et à l'ouest du Bellagre, la topographie offre une zone propice aux installations : relief assez doux, abris fournis par les chaos granitiques, dépressions humides et eaux abondantes. Sur cette zone, les prospections de surface, réalisées systématiquement ont permis de mettre au jour une cinquantaine de sites dont la plupart se rattachent à des occupation de l'Age du Bronze. L'Age du Fer et l'Antiquité romaine sont totalement absents : aucun indice de ces périodes n'a été collecté.

À l'est du ravin du Bellagre et sur les versants qui dominent la Têt, l'investissement s'est voulu plus léger. La totalité de la surface a été parcourue mais de façon plus rapide compte tenu de la quasi-absence de vestiges archéologiques. Il en est de même pour la partie méridionale du feu, du col de Ternère aux hauteurs de Bouleternère où les aménagements récents (constructions, ouvertures de pistes, replantations au bulldozer) ont profondément bouleversé le paysage.

Lors de ces prospections, une attention particulière a été portée à l'étude du paysage. Plusieurs journées de terrain ont été consacrées à ce thème particulier.

PROSPECTION INVENTAIRE RODES : Aménagements agraires dominant la Tet (photo : Olivier Passarrius)

Bien entendu, l'ensemble du territoire incendié n'a pu être pris en compte et l'analyse s'est portée sur une dizaine de secteurs soigneusement choisis pour leur représentativité. La quasi-totalité des cabanes des XVIIIe-début XXe siècles ont été systématiquement inventoriées sous la forme d'une description succincte, d'une couverture photographique numérique et d'une localisation précise. Un stage de relevé a également été effectué sur les ruines du village médiéval déserté de Ropidère, sur la commune de Rodès. Les vestiges parfois bien conservés des maisons, des infrastructures communautaires (voie, chemins, enceinte) ont été levés sur un plan permettant l'étude assez fine de l'organisation du dernier état du village (XIVe-XVe siècles) qui a précédé son abandon.

Enfin, la quasi-totalité des constructions (mas, bergeries) portées sur le cadastre napoléonien ont été relevées en plan et parfois en coupe afin de permettre l'étude architecturale de ces constructions, leur évolution dans le temps et la détermination de la fonction des différents volumes ou pièces qui les composent.

Pour l'équipe, Olivier PASSARRIUS
(Association Archéologique des Pyrénées-Orientales)

Ligne LGV PERPIGNAN/FIGUERAS

Durant la fin de l'année 2004 et la totalité de l'année 2005, les opérations archéologiques se sont enchaînées sur le tracé de la future ligne LGV. Il s'est agi dans un premier temps de travaux préliminaires comprenant une étude documentaire succincte et une prospection pédestre, puis de diagnostics systématiques sur la totalité des surfaces aménagées, et enfin de fouilles sur les sites détectés où des mesures de protection n'ont pas pu être mises en place. Ces opérations d'archéologie préventive, sur prescription et suivant un cahier des charges émis par les services de l'Etat, ont été réalisées par l'Inrap en tant qu'opérateur obligatoire pour les diagnostics et qu'opérateur choisi par le maître d'ouvrage pour les fouilles.

Les découvertes opérées sur le terrain sont décrites ci-dessous, en parcourant le tracé du nord vers le sud.

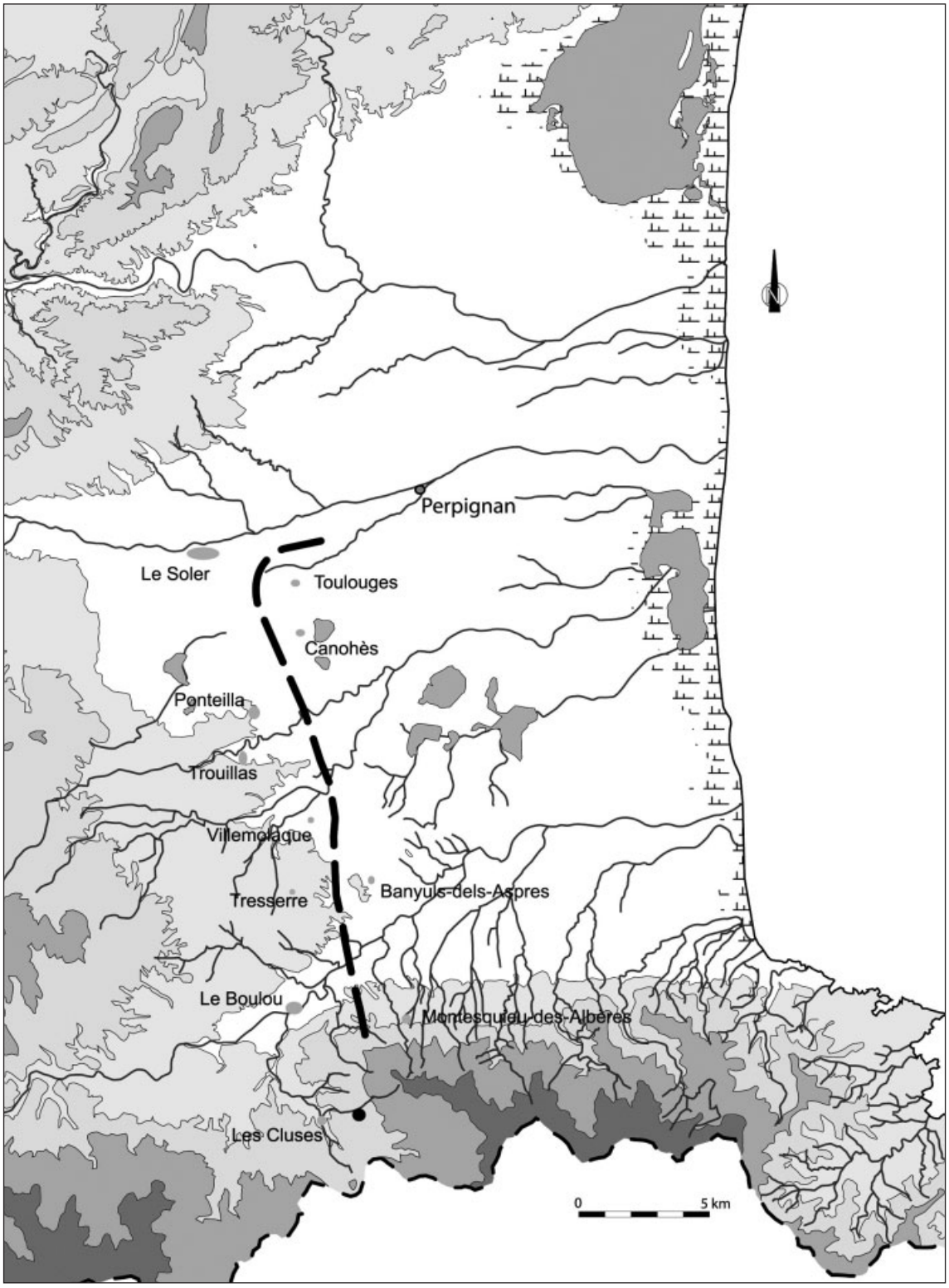
Résultat des découvertes

Toulouges, *Mas Puig Sec* (diagnostic)
Une information orale de J. Poncet, agriculteur d'un certain Age connaissant parfaitement ce secteur, plat, voué aux cultures maraîchères, faisait état du passage d'un «chemin de Charlemagne» sur ce lieu-dit. Ce chemin, bien visible au sud de la voie ferrée où il mène au mas du même nom (Puig Sec), a été recoupé par les voies. De l'autre côté de ces dernières, vers le nord, une limite de parcelle matérialisée sur le plan mais non sur le terrain (parcelle récemment réunifiée), se trouve exactement dans l'axe du tronçon rectiligne précédent, semblant confirmer la pertinence de l'information. À noter, en outre, dans un petit canal d'arrosage grossièrement parallèle à la voie ferrée et donc orthogonal au chemin, au droit de ce dernier, les ruines d'un petit pont construit avec des briques plates (cayroux) et des galets, bien visibles sur les flancs du canal. Il est donc certain que le chemin enjambant le canal (XIXe ?) se poursuivait vers le nord. Plusieurs tranchées de sondages menées perpendiculairement à cette voie présumée, se sont avérées néanmoins totalement stériles, si ce n'est la mise au jour de petits drains constitués par des tronçons de cylindres de terre cuite, parallèles à la «voie», mais que l'on retrouve également sur l'ensemble de la parcelle. Malgré ces résultats négatifs, l'on peut cependant estimer qu'il existait bien sur ce secteur un itinéraire dont on ne peut apprécier l'ancienneté. (AV)

Le Soler, *La Rourède* (diagnostic)
Toujours selon les indications de J. Poncet qui en avait connaissance l'ayant vu à plusieurs reprises dans sa jeunesse, à quelques centaines de mètres du point précédent, un canal (drain ?) maçonné était recoupé dans 2 sondages distants de près de 100 mètres. L'aménagement, installé dans une tranchée, à 1,15 m de la surface, offre un conduit large de près de 0,45 m (dimension intérieure) pour une profondeur minimum de 0,55 m (fond non certifié pour cause d'eau et d'un important dépôt de sédiments). Le fond (?) et les parois sont habillés par des briques pleines de type cayroux, posées à plat, et liées au mortier. La couverture de l'ouvrage est constituée par des petites dalles de pierres différentes (schistes, gneiss, calcaires…), posées côte à côte, jointives. L'ensemble, à ce niveau supérieur, est latéralement colmaté par des galets liés au mortier, incorporant de même des fragments de brique. L'ouvrage, relativement soigné, orienté nord, nord-ouest, est en léger pendage dans cette direction comme l'indique le net écoulement de l'eau, très claire. Si l'on peut estimer que ce canal mène au grand domaine du début du XIXe siècle qu'est le Château de Sainte Eugénie, ou en dernier lieu à la Têt, par contre, la prise d'eau en amont reste une énigme, autant pour M. J. Poncet (responsable des canaux d'arrosages) que pour nous-même. Il semblerait que la présence d'une résurgence ou d'une source pérenne aujourd'hui non localisée, en relation probable avec la Basse, soit à privilégier. (AV)

Toulouges, *La Jaça* (diagnostic)

Sur ce lieu dit, plat, également dévolu aux cultures maraîchères et fruitières, 2 fossés, rectilignes et parallèles, étaient dégagés en plan sur près de 50 mètres de long. Ces négatifs, découverts sous les labours, soit à 0,45 m - 0,50 m de la surface sont distants, de bord à bord, de 1,50 m en moyenne, sachant que pour cause d'érosion leur largueur varie de 0,20 m à 0,65 m. Entre ces 2 fossés, comme observé en coupe et selon les secteurs, le sédiment est légèrement différent, contenant un nombre plus important de petits cailloux - cailloutis. Toutefois, aucune organisation ou structure n'est perceptible dans cet intervalle. L'on peut estimer que ces vestiges, orientés nord-est sud-ouest, correspondent à ceux d'une voie dont ne subsistent que les fossés bordiers. Le mobilier mis au jour se compose de quelques pâtes claires d'ambiance antique, et de 6 tessons d'amphore républicaine. Une monnaie romaine (bronze moyen non encore identifié) a été découverte a proximité de ces aménagements. (AV)



LIGNE LGV : Le tracé de la LGV et du tunnel des Cluses dans le Roussillon (dessin Jérôme Kotarba)

Toulouges, *Baltaza* (diagnostic)
Dans cette grande zone plane, correspondant à une terrasse alluviale assez récente plantée en vigne, le diagnostic a permis la découverte d'un site inédit d'époque wisigothique, suspecté lors des prospections pédestres. Au nord, les vestiges mis au jour comprennent quelques aménagements liés à l'habitat (silos, puits…). Au-delà, disséminés sur l'ensemble du lieu-dit, de nombreuses structures témoignent d'une importante mise en culture de ces secteurs : puits, fosses de plantation, creusements linéaires, parallèles, probablement liés aux plantations ou à l'irrigation. Plusieurs fossés ou canaux semblent subdiviser cet espace en parcelles. Ces vestiges, dans un bon état de conservation, ont été reconnus sur près de 6 ha. La fouille d'échantillonnage de quelques structures et le mobilier observé lors des ouvertures à la pelle, permettent d'y voir un ensemble cohérent. Ce mobilier comprend des poteries communes et de la verrerie, datés par J. Kotarba des VIe-VIIe siècles de notre ère. Ils sont associés à des rondelles découpées dans des fragments de tuiles romaines (pesons ?). Une datation radiocarbone sur des restes osseux de faune (rejets d'alimentation) trouvés dans le comblement supérieur de l'un des puits donne le résultat suivant : 1470 ±30 BP à 1 sigma (Lyon-3940-OxA) et un Age calibré : de 545 à 645 ap. J.-C. Ce site original n'a pas fait l'objet de fouilles préventives, le service de l'État, de concert avec l'aménageur, ayant mis en place des mesures techniques assurant la conservation des vestiges sur lequel la future ligne ferroviaire passera en remblais. (AV et CJ)

Canohès, *Manresa* (fouille)
Découvert lors des diagnostics (secteur de Ponteilla nord pris en charge par K. Raynaud, sous la responsabilité de J. Kotarba), ce site a fait l'objet d'une fouille à la fin de l'année 2005. La fouille menée sur environ 7000 m2 a permis de mettre en évidence deux fosses du Néolithique ancien. Toutes les autres structures appartiennent à une occupation du haut Moyen Age.

Les vestiges découverts : une cinquantaine de silos, trois puits, un four, quelques fossés, laissent entrevoir un site original bien différencié des petits habitats ruraux attendus pour cette période, du type de celui du Mas Orlina à Perpignan (fouille de A. Bergeret sur RN9). Le grand nombre de silos laissent plutôt entrevoir un site à vocation particulière, tourné vers la conservation de denrées, en liaison avec une communauté proche et non connue aujourd'hui, ou bien appartenant à un propriétaire puissant.

La fouille méthodique du comblement des silos et des autres structures montre des rejets souvent peu anthropiques, qui semblent donc éloignés d'un lieu de vie intense. Toutefois, les céramiques communes, mais aussi la verrerie, le mobilier métallique, les meules en grès, tout comme les rejets d'ossements d'animaux et de coquillages, indiquent bien l'existence d'une vie domestique sur place. Les tamisages volumineux, effectués sur les niveaux les plus riches en débris, ont permis de recueillir de nombreux restes aujourd'hui en cours d'étude.

La mise en évidence de la fondation d'un mur de terre massive, sans doute de la bauge et aussi de rejets de terres architecturales dans le comblement de certains silos, ont permis de bien documenter des modes de construction souvent difficiles à observer, surtout dans le cas de sites arasés comme celui-ci.

Les mobiliers recueillis montrent que le début de l'installation a pu se faire sur une partie du VIe siècle, mais que la majorité des structures sont en usage dans le courant du VIIe siècle. Ces datations, qui se basent beaucoup sur des comparaisons avec l'occupation tardive de la grotte de Montou, trouvent une bonne confirmation avec plusieurs dates radiocarbones sur charbons de bois et sur ossements. Sur le comblement de silos, les dates obtenues sont 1320 ±30 BP à 1 sigma (Lyon-3941-OxA) et un Age calibré de 656 à 768 ap. J.-C ; 1345 ±30 BP à 1 sigma (Lyon-3942-OxA) et un Age calibré de 648 à 686 ap. J.-C ; 1270 ±30 BP à 1 sigma (Lyon-3943-OxA) et un Age calibré de 670 à 777 ap. J.-C ; 1400 ±35 BP à 1 sigma (Ly-13959) et un Age calibré de 599 à 667 ap. J.-C. Pour un four, deux dates réalisées : 1465 ±35 BP à 1 sigma (Ly-13961) et un Age calibré de 543 à 649 ap. J.-C. et 1480 ±35 BP à 1 sigma (Ly-13960) et un Age calibré de 540 à 645 ap. J.-C, laissent entrevoir que cet aménagement comme quelques fosses voisines appartiendrait au début d'occupation du site. (JK)

Ponteilla, *Mas Saint-Nicolas* 12 (diagnostic)
A proximité de ce mas, sur le versant nord d'une butte, un imposant foyer à pierres chauffées a été découvert. De forme à peu près quadrangulaire, il a 2,5 m de côté Le terrain encaissant fortement rubéfié montre que le feu a été intensif. Cette structure, à rattacher au Néolithique ou à la Protohistoire, n'est pas datable avec plus de précision. (JK)

Ponteilla, *Mas Terrats* 20 (diagnostic)
Sur un bas de versant proche d'une agouille, nous avons procédé lors du diagnostic à un petit décapage pour étudier en plan différents vestiges. Le plus ancien est une tombe isolée à incinération de l'Age du Fer. Dans une petite fosse se trouvaient de nombreux ossements humains brûlés associés à des morceaux de vase et à un objet en bronze (rasoir ?). Cette tombe a été étudiée par R. Donat et F. Mazière. Autour, nous avons dégagé plusieurs fossés appartenant sans doute à la délimitation d'une même parcelle. Le mobilier recueilli dans ces fossés montre une utilisation à la fin de l'époque romaine. Ces fossés débouchent en partie basse sur une zone hydromorphe qui a fait l'objet à la fin de l'époque antique d'une phase de colmatage volontaire. Plus tardivement encore, cette zone sera entaillée pour le passage d'une agouille qui draine une zone humide plus en amont. (JK)

Ponteilla, *Les Bagueres* 56 (diagnostic)
Sur une surface réduite correspondant au futur rétablissement routier de la RD 23, nous avons pu mettre en évidence un groupement de fosses. Il s'agit principalement de silos, mais aussi de fosses plus petites non interprétées et d'une plus grande de forme quadrangulaire qui pourrait être liée à une activité artisanale. Ces différents vestiges ont livré dans leur comblement de nombreux restes variés : fragments de poterie et de verrerie, quelques objets en fer, de nombreux pesons découpés dans des tuiles romaines, des ossements issus de rejets domestiques, quelques restes de poissons et de coquillages marins, des coquilles d'œuf, des graines carbonisées et de nombreux charbons de bois. Tous ces vestiges d'origine domestique ou artisanale tendent à montrer que l'habitat se trouvait sur place ou à proximité proche. La période d'occupation semble couvrir une partie du haut Moyen Age (Ve-VIIe siècle de notre ère). Une datation radiocarbone sur ossement a donné pour résultat : 1170 ±40 BP à 1 sigma (Ly-13962) et un Age calibré de 723 à 977 ap. J.-C. Le mobilier céramique d'époque carolingienne n'étant pas attesté, la plus tardive de ces fosses pourrait dater du VIIIe siècle. Ces découvertes toutes proches du Mas Saint-Nicolas, dont l'origine médiévale est certaine, pourrait appartenir à un habitat juste antérieur. (JK)

Ponteilla, *Mirabell* 141 A (diagnostic)
En bas de versant, sous une épaisse couche de colluvions, nous avons découvert deux fosses attribuées au Bronze ancien. Ces creusements de forme irrégulière et leur comblement peu anthropisé sont peu parlants sur la nature de ce site. Le décapage d'une petite surface n'a pas permis la mise au jour d'autres structures. (JK)

Ponteilla, *Mirabell* 141 B (diagnostic)
En haut de versant, deux silos ont été mis en évidence. Ils sont d'assez grande capacité et assez peu arasés. Par contre, leur comblement n'a pas livré de mobilier, et un petit décapage autour n'a pas permis de découvrir d'autres vestiges associés. Ils sont attribués de manière incertaine au Moyen Age. (JK)

Ponteilla, *Mirabell* 141 C (diagnostic)
En milieu de versant, dans une zone où les colluvions commencent à prendre un peu d'épaisseur, il a été découvert un groupe de fosses sur une assez grande surface. Ces fosses se trouvent dans un horizon sédimentaire fortement coloré par une pédogenèse, si bien que leur mise en évidence est difficile et repose souvent sur une concentration de pierres. Malgré la découverte de quelques tessons modelés insignifiants et d'une meule à va-et-vient qui indiquent bien l'ancienneté de ces fosses, ce site est resté mal caractérisé. (JK)

Ponteilla, *Les Bagueres Petites* (diagnostic)
La branche de la zone basse des Bagueres qui se dirige au pied du village est recoupée perpendiculairement à son grand axe par la future ligne LGV. La tranchée continue et assez profonde réalisée n'a pas permis la lecture de grands aménagements liés à son drainage

LIGNE LGV : Vue générale de sondages de diagnostic (photo INRAP)

ou à son exploitation. Sur son bord nord, un fossé sans doute antique a été découvert. Sur son bord sud, malgré des recherches spécifiques destinées à retrouver le chemin ancien suspecté, les indices archéologiques sont restés très maigres. On signalera la partie inférieure d'une fosse, sans doute un petit silo, qui contenait deux meules à va-et-vient. (JK)

Ponteilla, *Camps de la Ribera* 69 (diagnostic)
En bordure de la dépression des Bagueres Petites, en bas de versant, dans une zone où le terrain encaissant est très sombre, nous avons mis en évidence une dizaine de fosses appartenant à une même plantation de vigne. Ces fosses sont de petites tailles et allongées. Cette plantation ancienne n'a pas été datée. Il s'agit du seul endroit où nous avons retrouvé ce type de vestiges sur la commune de Ponteilla. Ce résultat est décevant car la proximité de l'atelier d'amphores romaines de la Font del Mas, laissait entrevoir la possibilité de découvrir, pour la première fois en Roussillon, des traces concrètes de vignes antiques. (JK)

Ponteilla, *Camps de la Ribera* 62-63 (diagnostic)
En haut de versant, un petit lot de céramiques communes très usées avait été trouvé en prospection pédestre. Le diagnostic, en partie contraint par le passage d'une ligne à haute tension, y a montré la présence d'un probable fond de petit silo fortement arasé, et d'un trou de poteau. Ces vestiges n'ont pas livré de mobilier permettant de dater cette occupation ancienne. (JK)

Ponteilla, *Camps de la Ribera* 42 (diagnostic)
En position haute sur un replat de terrasse dominant la Cantarana, le diagnostic lié au rétablissement de la route de Ponteilla à Nyls a permis d'étudier un four et des aménagements qui lui sont associés. Cette structure de cuisson est creusée dans le sédiment encaissant. Elle est constituée d'une seule chambre de chauffe formant laboratoire, avec une sole circulaire horizontale et pleine (sans carneaux) associée et couverte d'un dôme en forme de cloche. Par la gueule, elle est rattachée à une large aire de travail. Vers l'extérieur, ce four est installé et sans doute protégé dans un bâti en terre massive très arasé. L'utilisation de l'ensemble semble bien domestique (four à pain ?). Une datation archéomagnétique est en cours sur ce four de façon à essayer de cerner au plus près sa date d'utilisation. Ces vestiges sont en effet certainement en relation avec le site du haut Moyen Age connu à proximité immédiate (Camps de la Ribera I), habitat groupé probable occupé à la fin de l'époque wisigothique et jusqu'à l'époque carolingienne. (CJ et JK)

Trouillas, *Mas Domenech* 466 (diagnostic)
Dans un vaste méandre de la Canterrane, en partie sous des alluvions de ce cours d'eau, c'est un habitat groupé médiéval qui a été mis en évidence lors des diagnostics. La rareté des céramiques en surface de cette parcelle faisait que cette présence était quasiment impossible à trouver sans investir de façon forte le sous-sol. Réparti sans doute en petite terrasse, sur un versant en pente vers la Canterrane, cet habitat était caractérisé par de nombreux creusements de silos dans les zones arasées, mais aussi par des solins de murs en pierres, des niveaux de sols et des structures excavées stratifiées dans les zones les plus basses. En effet, en bas de pente, cet habitat était recouvert par plus d'un mètre de sédimentation dont des apports de cette rivière qui lui sont postérieurs. Les céramiques recueillies ont été déterminées par O. Passarrius qui y a vu un contexte sans doute homogène compris entre le IXe et le XIIe siècle. Dans une étude effectuée avec A. Catafau, et remise au Service de l'Archéologie, ces deux chercheurs ont insisté sur l'importance de cette découverte, sans doute à mettre en relation avec l'un des lieux de peuplement ancien cité aux alentours de Trouillas dans les textes médiévaux. Néanmoins, du fait du recouvrement sédimentaire important d'une partie du site, et du passage de la future ligne sur un remblai conséquent ce sont des mesures techniques assurant la conservation des vestiges in situ et donc sans fouille préalable qui ont été retenues. (JK)

Trouillas, *Mas Domenech* II (diagnostic)
Préalablement à nos travaux, un site archéologique avait été enregistré sur l'emplacement de la future ligne. Les fragments de poterie modelée et leur poche de terrain plus sableuse associée se lisaient en effet très bien en prospection dans la terrasse caillouteuse environnante. Le diagnostic a montré qu'il s'agissait en fait d'un niveau de terre déplacé comblant une ancienne zone ravinée. Ces sédiments rapportés ne viennent pas de très loin et sont sans aucun doute en relation avec l'une des autres concentrations de mobilier connue à proximité immédiate. (JK)

Trouillas, *Mas Domenech* 464 (fouille)
Fouille consécutive au diagnostic, au cours duquel avaient été mises au jour 4 fosses, ayant livré de la faune et de la céramique décorée de type péri-cardial (Néolithique ancien).

Sur cette terrasse à galets dominant la Canterrane d'une quinzaine de mètres, le décapage de près de 1500 m2, mettait en évidence 12 structures associées à l'habitat (silos, structure de combustion, fosses atypiques). L'on peut estimer ce dernier plus important, sachant que les aménagements découverts, relativement bien conservés, se situent en totalité à l'amorce d'un chenal, ici légèrement encaissé, se développant et s'épanchant plus au nord vers le cours d'eau. En effet, latéralement, vers l'ouest et sur l'emprise, quelques taches de sédiments bruns contenant un peu de mobilier ont été observées. Ces dernières correspondent à des bases de fosses totalement arasées, car anciennement en situation plus haute.

Globalement ces structures (les silos) sont réparties en 3 groupes, distants d'une douzaine de mètres, pouvant distinguer 3 unités domestiques, probables cabanes. Le mobilier et les vestiges mis au jour dans chacune d'entre-elles s'avère relativement abondant,

et surtout homogène (céramique estampée ou décorée au peigne, lithique, macro-outillage). Dans 2 silos, appartenant à des «unités» différentes, de nombreux restes osseux de faune ont été découverts, dont plusieurs pattes en connexion, de bovidés. Deux datations au radiocarbone sont envisagées à partir de ces restes fauniques, en cours d'étude. (AR et AV)

Trouillas, *Vigne del Cuc* 772 (diagnostic)
Dans une zone actuelle de bas de versant, qui correspond en fait à une ancienne dépression hydromorphe, nous avons pu mettre en évidence un probable chemin ancien qui la borde. Ce dernier, caractérisé par un apport assez régulier de petits galets, possède une direction qui pourrait relier le Mas Deu au domaine de Casenove. Les rares fragments de poterie recueillis sont peu parlants, mais indiquent tout de même une grande ancienneté. (JK)

Villemolaque, *La Perolera* 27 (diagnostic)
Sur un haut de versant puis sur sa pente sud, nous avons pu suivre un fossé assez rectiligne sur près de 150 m de long. Celui-ci est bordé, dans un secteur un peu protégé par une terrasse, par un probable chemin creux. Les quelques vestiges retrouvés dans le fossé et le chemin indiquent une datation d'époque romaine voire peut-être même un peu plus ancienne. (JK)

Banyuls-dels-Aspres, *Al Ciurer* 1850 (diagnostic)
Sur le dessus d'une petite colline qui borde l'aire de repos du village catalan, nous avons pu suivre sur près de 150 m de long un ancien chemin creux. Dégagé sur plus de 50 m de long, il s'agit d'une légère excavation d'au moins 1,50 m de large qui comprend un niveau homogène de petits galets à sa base. Le mobilier recueilli laisse entrevoir une possible datation protohistorique. Sur ce chemin, une fois que celui-ci est colmaté, une vigne avec trous de plantation oblongs et de petite taille est mise en place. Malgré des échantillonnages sur le sédiment comblant ces trous de plantation, les éléments de datation sont absents. (JK)

Banyuls-dels-Aspres, *Al Ciurer* 722 (diagnostic)
En bas de versant et à l'ouest de la dépression ancienne, nous avons mis en évidence une plantation ancienne de vigne. Elle est composée de trous de plantation réguliers et de petite taille, qui ont pu être suivi sur près de 90 m de long dans un sens et 25 m dans l'autre. Le tamisage des terres comblant ces trous de plantation a montré la présence de petits tessons médiévaux que l'on ne retrouve pas dans les mêmes proportions dans le terrain labouré actuel. Ces indices tendent donc à prouver qu'il s'agit bien d'une plantation d'époque médiévale. (JK)

Banyuls-dels-Aspres, *Mas d'en Ramis* 1867 A (diagnostic)
Sur une vaste surface, correspondant au bas de versant, il a été observé de manière régulière des concentrations de charbons de bois et de terre naturelle rubéfiée. Ces éléments, non associés à des traces anthropiques nettes, pourraient correspondre à des chablis et à des racines d'arbres qui se sont consumées en place. Ces maigres indices, repris par le développement d'une pédogenèse, pourraient être les témoins d'arbres anciens détruits par le feu. (JK)

Banyuls-dels-Aspres, *Mas d'en Ramis* 1867 B (diagnostic)
Le bas de ce versant renferme les traces d'une petite dépression hydromorphe. De façon ponctuelle au moins, des éléments d'époque romaine sont associés à son comblement. Il s'agit principalement d'amphores italiques qui permettent donc de dater cet épisode des IIe et Ier siècles avant notre ère. (JK)

Banyuls-dels-Aspres, *Mas d'en Ramis* (diagnostic)
Dans ce secteur de Banyuls-dels-Aspres, du fait d'une série de terrain présentant une petite terrasse, nous avons pu mettre en évidence des plantations anciennes de vigne. Il s'agit d'ensembles bien organisés dont le plus significatif comprenait des lignes continues surcreusées ponctuellement pour la plantation des pieds de vigne. Malheureusement, ce secteur a été rebouché par l'aménageur de manière anticipée pour la création d'une piste, sans que nous n'ayons pu documenter correctement ces plantations anciennes. (JK)

Banyuls-dels-Aspres, *Vignes de l'Espérance* I (diagnostic)
Sur le haut d'une petite colline, un petit habitat d'époque républicaine connu en prospection juste en dehors des emprises de la future ligne, a occasionné des recherches attentionnées. Aucun fossé pouvant délimiter son terroir vivrier n'a été mis en évidence. Seule une fosse juste tangente à l'habitat connu a été découverte. Son comblement très graveleux n'a pas permis d'observation particulière. (JK)

Banyuls-dels-Aspres, *Vignes de l'Espérance* 940 (diagnostic)
À proximité immédiate, sur le versant, une plantation ancienne de vigne a été mise en évidence. Sa partie basse, recouverte par un épais niveau de colluvions sableuses, montre que la topographie actuelle comprenant une terrasse marquée, n'existait pas au moment où cette vigne a été plantée. Les éléments mobiliers recueillis dans les trous de plantation, outre des indices résiduels d'époque romaine, sont peu parlants. (JK)

Banyuls-dels-Aspres, *Vignes de l'Espérance* 1179/1601 (diagnostic)
Dans une zone plane, nous avons mis en évidence une concentration de fosses protohistoriques. Le décapage effectué a permis d'en trouver 8, toutes de plan circulaire (fig. cliché 015CL285). Il pourrait s'agir de silos très arasés, ou bien comme le suggérait F. Mazière, de structures domestiques en relation avec les nombreuses meules à va-et-vient découvertes. L'étude du mobilier céramique associé permet de proposer

pour l'instant une datation centrée sur les Ve-IVe siècles avant notre ère. Cet endroit, sans doute lié à un habitat rural, pourrait être contemporain ou très proche dans le temps des autres vestiges protohistoriques trouvés lors des recherches LGV sur les autres parcelles de ce lieu-dit et décrits ci-dessous. (JK)

Banyuls-dels-Aspres, *Vignes de l'Espérance* 1603 (fouille)

Sur un replat de vigne, en partie est, une occupation protohistorique avait été détectée lors des prospections pédestres. Lors de la réalisation du diagnostic, le site a été cerné par une fenêtre de lecture, cette dernière ayant fait l'objet d'une prescription partielle de fouille, pour la partie ouest, par l'État (la partie est n'étant pas concernée par la destruction, sinon par un remblai conservatoire).

L'occupation, où les sols ne sont pas conservés, est diachronique. Pour la Protohistoire, un habitat, dont subsistent les rejets (céramiques, briques crues, torchis, charbons, graines, poisson) contenus dans les silos exhumés, est attribuable au début du IVe siècle avant J.C. De nombreux vases dont un de stockage ont été retrouvés ainsi qu'un aménagement artisanal indéterminé. Pour le Moyen Age (VIIIe-Xe s.) un ensemble de fosses-silos forme en plan un ovale représentant l'emplacement d'une ferme arasée. Une datation radiocarbone sur charbon a donné pour résultat : 1170 ±35 BP à 1 sigma (Ly-13536) et un Age calibré de 776 à 976 ap. J.-C. Le mobilier, peu abondant, était associé à des rejets de graines carbonisées. (CJ)

Banyuls-dels-Aspres, *Vignes de l'Espérance* 928/929 (diagnostic)

De même envergure que le site des Vignes de l'Espérance 1603 et contemporaine, cette zone de vestiges est située sur un replat cerné de ravins profonds. Cette nouvelle occupation diachronique pour la Protohistoire et le Moyen Age a fait l'objet d'une fenêtre décapée dans le cadre du diagnostic. Un ensemble de fosses et silos liés à un habitat proche a été étudié sommairement. L'observation du mobilier permet de se situer dans une même fourchette chronologique que les deux occupations précédentes. Une datation radiocarbone sur charbon a donné pour résultat : 1265 ±30 BP à 1 sigma (Ly-13535) et un Age calibré de 680 à 857 ap. J.-C. (CJ)

Banyuls-dels-Aspres, *Roure d'en Sauto* (diagnostic)

Un chemin creux a été observé sur une quinzaine de mètres de long. Il est conservé dans une légère dépression soulignant la limite communale, juste en bordure sud d'une route actuelle, Sans mobilier associé, sa datation reste incertaine. Les recherches menées en collaboration avec J-P. Comps, visaient à mettre au jour

LIGNE LGV : Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 1603, structure de conservation des denrées (photo Céline Jandot, Inrap)

à cet endroit une partie de la voie romaine supposée relier Ruscino à Panissars/le Perthus, pérennisée au Moyen Age en servant de limite communale, et utilisée jusqu'au milieu du XIXe siècle. (CJ)

Tresserre, *Mas de la Paille* (diagnostic)
Dans cette zone de collines, sous un épais niveau de colluvions à l'est des vestiges modernes du Mas de la Paille, un puits maçonné circulaire (observable sur le cadastre napoléonien) et une aire de gâchage de chaux ont été mis au jour. Ces éléments sont contemporains du mas. Juste en contrebas, passe le chemin déjà observé. Il a été reconnu par les vestiges de deux fossés bordiers, par un mur de terrasse maçonné bordant une dénivellation et par un radier de pierres. Ces aménagements sont attribuables à la période moderne. Hormis un boulet, aucune élément archéologique en relation avec les batailles d'époque révolutionnaire n'a été retrouvé. (CJ)

Tresserre, *Pla de Nidolères* (diagnostic)
Sur la large terrasse alluviale du Tech en bordure du hameau de Nidolères, un ensemble de fosses-foyers ont été découvertes. Elles sont conservées dans des légères dépressions limoneuses et disséminées sur une grande surface. Leur fonction exacte reste difficile à préciser. Leur datation se situe sur une large fourchette chronologique allant du Néolithique à la Protohistoire. (CJ)

Montesquieu, *Trompette Basse* (fouille)
Le gisement de Trompette Basse, installé sur une ancienne terrasse alluviale du Tech coulant à près de 300 mètres au nord, avait été détecté lors de la phase préalable de diagnostic, par la mise en évidence d'une vingtaine de structures disséminées sur une aire d'environ 3 ha. Lors de la fouille, portant sur une bande de 250 m de long pour 40 m de large correspondant à la base d'une ancienne dépression linéaire et sinueuse, bien sédimentée, près de 80 autres aménagements étaient révélés.

L'ensemble se scinde en 2 zones distinctes : à l'Est un secteur « artisanal » où l'on ne trouve exclusivement que des structures de combustion à pierres chauffées, et à l'ouest des aménagements caractérisant l'habitat.

Dans la zone Est, les foyers, au nombre de 68, sont de plans et de tailles diverses, probablement subordonnés à leur fonction. Leur usage reste cependant hypothétique. L'on peut supposer que ces structures destinées à restituer sur la longue durée une chaleur douce, étaient utilisés pour le séchage de denrées. La proximité du Tech, et surtout la présence dans certains d'entre eux de galets encochés généralement interprétés comme poids de filets, suggèrent une relation avec la pêche, le poisson.

La partie ouest, bien séparée de la première par une vingtaine de mètres vierges de tout vestige, se rapporte à l'habitat. Ce dernier est représenté par 18 silos à grain tronconiques de tailles diverses, associés à quelques trous de poteaux. Quatre concentrations de ces aménagements suggèrent la présence d'au moins 4 unités domestiques, cabanes probables.

Le mobilier collecté, dans un ensemble au demeurant homogène où subsistent quelques caractères du Néolithique ancien (grosses et larges anses en ruban), des traceurs du groupe de Montbolo (anses tunelliformes) et du Chasséen ancien (bandeau multiforé, décor incisé), peut être daté des débuts du Néolithique moyen (4400/4300 av. J. C.).

Au-delà des nombreuses études engagées pour la post-fouille, 4 datations radiocarbone sont prévues, sur les foyers (bien pourvus en mobilier), mais aussi sur le secteur d'habitat. (AV)

Montesquieu, *Trompette Basse* (diagnostic)
Au sud de la route départementale 618, dans un contexte de début de piémont, deux foyers circulaires en fosse ont été découverts dans le remplissage limoneux d'un petit ravin. Ils ont une forme particulière, en tronc de cône (fig. cliché 115CL204). Même si leur datation est pour l'instant incertaine, leur position stratigraphique tend à leur donner une assez grande ancienneté. Les fragments de céramique modelée trouvés à proximité, piégés eux aussi dans ce remplissage, appartiennent à la Préhistoire récente. (CJ)

Montesquieu, *Les Esplanes* (diagnostic)
Sur une colline dominant la vallée du Tech, le remplissage complexe d'un petit ravin a fait l'objet d'une étude particulière menée par Michel Martzluff et Patrice Wuscher. C'est principalement la présence d'un fin niveau charbonneux à la base de la séquence qui a retenu leur attention car il pouvait s'agir d'un dépôt ancien. Toutefois, la datation radiocarbone sur charbon a donné pour résultat : 1190 ±50 BP à 1 sigma (AMS ETH-31319) et un Age calibré de 692 à 977 ap. J.-C.

A proximité, et en partie supérieure de cette séquence, un foyer quadrangulaire a été mis au jour. Cette structure, sans mobilier associé, reste non datée. (CJ)

Montesquieu, *Baill Mourène Nord* (diagnostic)
Dans une petite vallée encaissée, deux fours de taille moyenne ont été découverts. Arasés au niveau des piliers de soutènement de la sole, il sont construits sur un plan rectangulaire. L'un emploie pour sa construction des pierres et des tuiles courbes tandis que l'autre est simplement creusé dans le substrat. La production de ces fours correspond sans doute à celle de matériaux de construction durant l'époque moderne. (CJ)

Pour l'équipe, André RAUX (AR), C. JANDOT (CJ), J. KOTARBA (JK), A. VIGNAUD (AV) (INRAP)

Bilan sur le Paléolithique dans la traverse LGV du bassin du Tech

La Ligne ferroviaire à grande vitesse fut l'occasion de revenir sur la difficile question du peuplement de ce territoire (1) au Pléistocène en comparant les industries et leurs contextes géomorphologiques avec ceux des bassins du Réart et de la Têt, mieux connus. Anticipant sur l'opération, nous avions en effet organisé en 2003, avec l'Association archéologique des P.-O. et nos étudiants, une prospection large autour du tracé ferroviaire, soit 800 hectares parcourus environ. Dans le bassin du Tech, cette opération a concerné les communes de Montesquieu-des-Albères, du Boulou, de Tressere et de Banyuls-dels-Aspres (Martzluff 2003). Les prospections réalisées ensuite sur le tracé par l'INRAP avant les travaux ont été rendues difficiles en la matière à cause du débroussaillage qui a émietté les éléments lithiques. Il en ressort que les industries du Paléolithique ancien/ moyen sur galet de quartz saccharoïde abondent en rive gauche du fleuve avec plus d'un millier de pièces collectées et une part mineure très éolisée ou roulée. N'y fut trouvé le seul petit biface sur éclat. Sur la rive droite, ces industries ne sont pas représentées, sauf sur un lambeau de haute terrasse. Par la suite, les diagnostics sur les emprises (resp. Céline Jandot) n'ont pas mis en évidence un niveau d'habitat en place pour les périodes concernées, mais les nombreux sondages ont permis de mieux saisir l'articulation entre les industries et les formations géologiques du Quaternaire.

La Rive gauche du Tech
(Le Boulou, Banyuls-dels-Aspres, Tresserre)

Sur les versants collinéens entaillés dans les molasses néogènes, les industries lithiques sont rares, très dispersées et déformées par l'érosion. Elles sont mieux représentées en bas de pente, sous des affleurement argilo-caillouteux rouges qui les flanquent. D'après les sondages, ces artefacts sont libérés vers l'aval par des paléo-ravins. Plongeant en oblique vers l'Orient, ces entailles sont bourrées de galets patinés et nappées d'argile rutilante sur leurs flancs. Elles sont l'héritage d'un ancien relief, sensiblement éloigné de l'actuel, car le fond de ces vallons disparus est recoupé en biais vers le sud par les ravins actuels ou par le versants de la vallée. On y trouve les outillages érodés d'une pebble culture qui ne doit pas faire illusion sur sa très haute Antiquité dans la séquence et qui est très probablement postérieure à 500 ka (Martzluff 2006). Ces artefacts sont mêlés à des outils moustéroïdes moins usés qui paraissent, quant à eux, contemporains de ces vallons et témoignent d'une longue occupation de ce secteur jusqu'au Moustérien.

Juste en contrebas, sur le plus grand plan de terrasse dominant le Tech (Pla de Nidoleres), ces industries sont plus copieuses et d'un profil typologique plus évolué, avec une bonne part de petits éclats et de nucléus non usés, certains obéissant au mode opératoire Levallois. Les mêmes assemblages se retrouvent sur les bas-flancs adoucis des vallons pénétrant les collines, à leur débouché en plaine (Les Brugues, Grata perdiu, La Riera). Les sondages montrent que l'essentiel de l'épandage alluvial de Nidoleres est altéré et doit être corrélé à une phase T2, antérieure aux alluvions wurmiennes qui la recoupent. La chronologie de ce lot est impossible à établir par la seule analyse typologique, mais elle est de toute évidence postérieure à la mise en place des alluvions « rissiennes » en phase froide et à leur altération (les enlèvements n'ont pas la légère patine des galets). En réalité, les quartz taillés moustéroïdes se focalisent le long d'une bande marécageuse qui succède aux glacis arénacés du piémont. L'affleurement d'une couche géologique argileuse du Tertiaire est responsable de la traînée marécageuse qui borde le bas du versant depuis le Pla de la Creu Verda jusquà celui de Pradels. Cet aquifère (présence de deux puits) a été drainé à l'époque moderne par trois correcs artificiels recoupés par les sondages.

Les concentrations d'industries peu éolisées bordant ces zones humides, bien exposées au sud, se trouvent vraisemblablement in situ. Elles ne se sont cependant pas en place, les sols ayant fondu, mais gisent dans le niveau charrué qui mord dans la racine caillouteuse de la terrasse dont la puissance s'établit plus bas entre 2 et 3 m, d'après quelques coupes. S'y sont mélangé en surface de rares artefacts usés et de petits galets de quartz carénés par le vent, très patinés, qui proviennent de chenaux graveleux, accrochés par les tranchées et portant ces alluvions altérées depuis le pied de pente jusqu'à ces mouillères.

Sur le même plan de Nidolères, les sondages stratigraphiques ont permis de rapporter le léger surcreusement de la terrasse T2 (2 à 3 m), sur sa marge, vers la falaise actuelle, à un paléoméandre de la séquence würmienne ancienne T1, bien mieux représentée en rive droite. Un petit chenal sableux qui part du méandre en direction du nord a entamé les alluvions altérées de T2, signalant un débordement du fleuve sur sa paléo-berge gauche, juste au moment de la mise en place de la première terrasse T1. Les alluvions grossières du méandre recèlent assez peu de quartz, surtout un matériau filonien laiteux, souvent carié qui diffère du quartz saccharoïde des formations anciennes ; les galets de gneiss ou de granite sont bien conservés. Le remplissage limoneux surmontant l'alluvion grossière est relativement épais, non remué en totalité par les labours profonds. Les industries paléolithiques font totalement défaut sur

cette formation. Cela suggère que l'encaissement du Tech dans son lit actuel, 18 à 15 m plus bas, a été très rapide au Würm. Au bord de la falaise (hameau de Nidolères), il existe une concentration de quartz taillés à cassures fraîches exploités en percussion posée, sans céramique, et rapportable à une fréquentation post-paléolithique.

Enfin, sous la falaise, nous avons repéré, quoique partiellement recouverte par les colluvions, une forme de relief dominant le lit majeur de quelques mètres. Nous l'avons corrélé provisoirement à une terrasse du dernier pléniglaciaire ou du moins aux restes que n'aurait pas emportés la crue de 1940. Ce secteur n'a pu être testé.

Rive droite du Tech (Montesquieu)

Sur le piémont de la chaîne des Albères, les tranchées ouvertes sur le versant des Esplanes ont révélé qu'il ne restait quasiment rien des deux plus anciennes terrasses, très altérées, en dehors de la forme aplanie du relief recoupant une formation à mégablocs du Tertiaire (fig. 1 et 2). Quelques artefacts, certains peu éolisés et d'allure moustérienne, dont un seul élément en silex, gisaient sur le lambeau alluvial T3 perché à 100 m d'altitude (losanges sur la fig. 3 et fig. 4). Entre les deux, le versant est nappé d'épaisses couches argilo-sableuses rougeâtres qui coiffent des flaques charbonneuses, parfois installées dans des cuvettes. En l'absence d'autres vestiges que quelques éclats de quartz erratiques, une datation 14C a calé ces foyers (de charbonniers ?) dans le Haut Moyen Age. La déforestation de cette baga a donc déstabilisé le versant - semble-t-il très tardivement- faisant fluer les sols fersialitiques des vieilles formations quaternaires sur la pente.

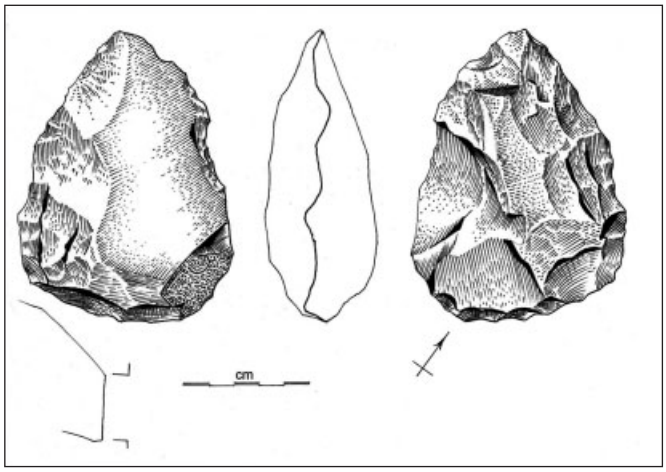
Plus bas, l'ensemble des travaux permet de dire que la nappe alluviale faiblement altérée et surmontée de sols limoneux gris représentée sur le plan des Trompettes fut très vraisemblablement mise en place lors du premier pléniglaciaire würmien (T1). Une petite concentration d'éclats de quartz à cassures très fraîches, bien isolée des sites néolithiques près du bord de la falaise dominant le fleuve, signale une occupation post-Paléolithique difficile à caractériser, comme sur la rive gauche. La séquence « rissienne » manque donc ici, emportée par les crues würmiennes, ce qui est un cas plus général en amont du Boulou dans un segment de vallée très accessible où les industries du Paléolithique ancien et moyen font défaut. La terrasse T2 réapparaît sur cette rive en aval, sous Montesquieu-des-Albères, au débouché du ruisseau de Saint Christophe sur le plan T1 (entre 70 et 80 m).

Conclusion

Contrairement au bassin du Réart et de la Têt (Martzluff 2004, 2006), il ne reste quasiment rien ici des hautes terrasses alluviales T4 et T3, mais les activités des hominidés fossiles sont cependant attestées grâce aux outillages qui se télescopent au pied des collines, en rive gauche du Tech. Réserve faite de l'absence de niveaux archéologiques en place, et donc d'hypothèses fragiles, les plus frais et les plus copieux des assemblages du vaste plan T2 de Nidolères, peuvent se rapporter aux postes de chasse de Neandertal logés près d'une zone humide, entre l'interglaciaire éémien et le premier pléniglaciaire würmien. Les recherches ont par ailleurs bien montré, qu'ici comme ailleurs dans la plaine du Roussillon, le Paléolithique supérieur brillait par son absence (Martzluff 1998, 1999). Cette lacune est très probablement imputable aux conditions géomorphologiques qui en ont fait disparaître les traces au sol avec l'enfoncement brutal du fleuve dans son lit actuel, scénario que l'on retrouve dans la vallée de la Têt au sortir des gorges de Rodès et dans le bassin de Caramany-Ansignan, sur le Tech.

Pour l'équipe, Michel MARTZLUFF
(M. C. en préhistoire, Université de Perpignan)

(1)- Un des très rares bifaces trouvés dans la plaine du Roussillon provient du Boulou, mais ce secteur n'avait jamais fait l'objet d'une étude systématique (Martzluff 1991, 2006).



LIGNE LGV : Petit biface sur éclat de quartz, érosion différentielle des surfaces (Michel Martzluff).

Abbé 2005 : ABBE (J.-L.) - *L'eau et la terre. Les transformations des milieux humides en Languedoc-Roussillon au Moyen-Age, Paysages historiques du languedoc Roussillon,* 21e colloque des Archives d'Agde, Association pour la Promotion des Archives d'Agde et de sa Région (A.P.A.A.R.), Agde, 2005, p. 37-50.

Abbé 2005 : ABBE (J.-L.) - Une nouvelle lecture de l'espace rural : A. Deléage, la vie rurale en Bourgogne jusqu'au début du XIe siècle (1941). *In* : CURSENTE (B.), MOUSNIER (M.) (dir.), *Les territoires du médiéviste,* Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2005, coll. Histoire, p. 34-44.

Abbé 2005 : ABBE (J.-L.) - Le paysage peut-il être lu à rebours? Le paysage agraire médiéval et la méthode régressive. *In* : CURSENTE (B.), MOUSNIER (M.) (dir.), *Les territoires du médiéviste,* Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2005, coll. Histoire, p. 383-399.

Abelanet 2005 : ABELANET (J.) - Importance historique et archéologique du cadastre dit «napoléonien». *Bulletin de l'association archéologique des Pyrénées Orientales,* 20, décembre 2005, p. 111-114.

Ambert *et al.* 2005 : AMBERT (P.), GUENDON (J.L.), BOUQUET (L.), FIGUEROA-LARRE (V.) et LAROCHE (M.) - Chalcolithic copper mines and metallurgy of Cabrières-Peret (South-France, Congrès A.E.I, Lyon Septembre 2004, *British Archaeological Reports,* 2005.

Ambert *et al.* 2005 : AMBERT (P.), GUENDON (J.-L.), GALANT (P.), QUINIF (Y.), GRUNEISEN (A.), COLOMER (A.), DAINAT (D.), BEAUMES (B.) et REQUIRAND (C.) -Attribution des gravures paléolithiques de la grotte d'Aldène (Cesseras, Hérault) à l'Aurignacien par la datation des remplissages géologiques. CR *Palevol,* 4, 2005, p. 275-284.

Ambert, Vaquer 2005 : AMBERT (P). et VAQUER (J.) dir. - La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes, Colloque International Carcassonne, septembre 2002, Mémoire XXXVII de la *Société préhistorique française,* 2005, 306 p.

Ambert *et al.* 2005 : AMBERT (P.), BOUQUET (L.), GUENDON (J.L). et MISCHKA (D.) - La Capitelle du Broum (district minier de Cabrières-Péret, Hérault) : établissement industriel de l'aurore de la métallurgie française (3100-2400 BC). Colloque international Carcassonne, septembre 2002, Mémoire XXXVII de la *Société Préhistorique Française,* pp. 83-96.

Aubert, Barbaza 2005 : AUBERT (J.), BARBAZA (M.) dir. - *Territoires, déplacements, mobilité, échanges durant la préhistoire. Terres et hommes du Sud. In :* Actes des congrès nationaux des sociétés savantes historique et scientifiques, Toulouse, 2001, Paris, CTHS, 2005, 560 p.

Ayme 2005 : AYME (R.) - Tracé de voie romaine sur les communes d'Ornaisons et de Névian, *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude,* 2005, tome CV, p. 35-41.

Barsky *et al* 2005 : BARSKY (D.), GREGOIRE (S.) et MOIGNE (A.M.) - Variabilité des types d'occupation et d'exploitation de territoires méditerranéens entre 600 000 et 300 000 ans. Les premiers peuplements en Europe. *In* : Colloque international : *Données récentes sur les modalités de peuplement sur le cadre chronostratigraphique géologique et paléogéographique des industries du paléolithique ancien et moyen en Europe* (Rennes, 22-25 septembre 2003), *British Archéological reports, International series,* 2005, p.556-576.

Barsky, de Lumley 2005 : BARSKY (D.), DE LUMLEY (H.) - Comportement technologique des premiers niveaux à bifaces du nord de la Méditerranée. In : Colloque international : *Données récentes sur les modalités de peuplement sur le cadre chronostratigraphique géologique et paléogéographique des industries du paléolithique ancien et moyen en Europe* (Rennes, 22-25 septembre 2003), *British Archéological reports, International series,* 2005, p.135-148.

Bazile 2005 : BAZILE (F.) - La composante lamellaire dans l'Aurignacien initial de la France méditerranéenne. In : Le Brun-Ricalens F., coordonné avec la collaboration de, Bordes J.-G., Bon F. (dir.). *Productions lamellaires*

attribuées à l'Aurignacien : chaînes opératoires et perspectives technoculturelles, Luxembourg, Musée National d'Histoire et d'Art, Actes du 14ème congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques, Liège 2001, p. 325-336.

Beaumont 2005 : BEAUMONT (J.-P.) - *L'aqueduc romain de Nîmes.* Livret édité par la Fédération intercommunale pour la mise en valeur de l'aqueduc romain de Nîmes et de son environnement.

Bel *et al.* 2005 : BEL (V.), BREUIL (J.-Y.), MONTEIL (M.), POMARÈDES (H.) avec la coll. de VIDAL (L.), SAUVAGE (L.) - Réflexions sur une ville et sa proche campagne dans l'Antiquité : le cas de Nimes (Gard). *In* : BOUET (A.), VERDIN (F.) textes réunis par. *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau.* Bordeaux :Ausonius, 2005, p. 19-44 (Mémoires, 16).

Bille *et al.* 2005 : BILLE (E.), CONESA (M.), RENDU (C.), BOSOM (S.) - L'élevage du Moyen Âge à l'époque moderne en Cerdagne au prisme des contrats de parceria. Le chantier histoire : retour sur une expérience originale. *In : Ceretania* n°4, Arxiu Comarcal de la Cerdanya, Puigcerdà, p. 265-277.

Blaize 2005 : BLAIZE (Y.) - Le gisement paléolithique de plein air antéwürmien d'Espira de Conflent, *Bulletin de l'Association archéologqiue des Pyrénées Orientales,* 20, décembre 2005, p. 97-99.

Boccaccio 2005 : BOCCACCIO (G.) – Les industries lithiques du Solutréen supérieur et du Salpétrien ancien en Languedoc : ruptures et continuité des traditions techniques. Thèse de Doctorat de l'Université d'Aix-Marseille, 2005, 507 p.

Boutin 2005 : BOUTIN (J.-Y.) - Promenades en préhistoire à Revens. Revens, éd. La Revenhole, 2005, 81 p.

Boutin, Rouzaud 2005 : BOUTIN (J.-Y.) , ROUZAUD (F.) et coll. - La sépulture mégalithique de Cabrié 2, Saint-André-de-Vézines, Aveyron. *Grands Causses, Préhistoire et Archéologie,* 2, p. 3-20.

Boutin 2005 : BOUTIN (J.-Y.) - Le mobilier chasséen de la grotte de la chèvre, Meyrueis, Lozère. *Grands Causses, Préhistoire et Archéologie,* 2, p. 77-83.

Boutin 2005 : BOUTIN (J.-Y) - Deux découvertes fortuites effectuées en Lozère. *Grands Causses, Préhistoire et Archéologie,* 2, p. 84 .

Brehard, Campmajo 2005 : BREHARD (S.), CAMPMAJO (P.) - Exploitation des animaux domestiques et structuration de l'espace montagnard à l'Age du Bronze : Llo (Cerdagne, Pyrénées-Orientales), *In / Anthropozoologica* 40 (1), Publications scientifiques du *Muséum* National d'Histoire Naturelle, Paris, p. 1-17.

Briois 2005 : BRIOIS (F.) - *Les industries de pierre taillée néolithiques en Languedoc Occidental. Nature et évolution des outillages entre les 6e et 3e millénaires av. J.C.,* Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 2005, 342 p.

Buffat 2005 : BUFFAT (L.) avec la coll. de GUERRE (J.), ROVIRA (N.) - De la villa antique à la villa médiévale. L'évolution des centres domaniaux dans l'ancienne cité de Nimes aux premiers siècles du Moyen Âge. *In* : DELESTRE (X.) dir, PÉRIN (P.) dir., KAZANSKI (M.) dir. *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques.* Actes des XXIIIe Journées Internationales d'Archéologie Mérovingienne. Aix-en-Provence : Association Provence Archéologie. Supl. au Bulletin Archéologique de Provence, 3, 2005, p. 161-176.

Buffat 2005 : BUFFAT (L.) - Les villas gallo-romaines dans le département du Gard : un précieux héritage. *In : Les campagnes dans l'Antiquité : la villa gallo-romaine.* Nimes : Conseil général du Gard, Institut national de recherches archéologiques préventives. 2005, p. 9-23 (Archéologies gardoises, 2).

Buffat, Petitot 2005 : BUFFAT (L.), PETITOT (H.) - La villa de Mayran (Saint-Victor-la-Coste). In : *Les campagnes dans l'Antiquité : la villa gallo-romaine.* Nimes : Conseil général du Gard, Insitut national de recherches archéologiques préventives. 2005, p. 61-65 (Archéologies gardoises 2).

Buffat *et al* 2005 : BUFFAT (H.), LONGEPIERRE (S.), MASBERNAT (A.)- Entre villa et auberge : Croix de Fenouillé (Castillon-du-Gard). *In : Les campagnes dans l'Antiquité : la villa gallo-romaine.* Nimes : Conseil général du Gard, Institut national de recherches archéologiques préventives. 2005, p. 73-77 (Archéologies gardoises, 2).

Buffat *et al.* 2005 : BUFFAT (L.), PETITOT (H.), POMAREDES (H.) - La villa de la Ramière (Roquemaure). In : *Les campagnes dans l'Antiquité : la villa gallo-romaine.* Nimes : Conseil général du Gard, Institut national de recherches archéologiques préventives. 2005, p. 31-35 (Archéologies gardoises 2)

Calvet *et al* 2005 : CALVET (C.), GAILLARD (A.) et VAQUER (J.) - Nouvelles haches plates de cuivre décorées en Languedoc. *In : La première métallurgie en France et dans les pays limitrophes.* Colloque SPF, Carcassonne 28, 29 et 30 septembre 2002. Mémoire XXXVII de la *Société française de Préhistoire,* 2005, p. 131-137.

Campmajo 2005 : CAMPMAJO (P.) - Les gravures ibères dans l'Art rupestre de l'âge du Fer,le cas de la Cerdagne (Pyrénées-Orientales). *In : Món Ibèric als països catalans,* volum II. XIIIe Col.loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà. Institut d'Estudis Ceretans, Puigcerdà.

Campmajo, Baracetti 2005 : CAMPMAJO (P.), BARACETTI (M.) - Gravures sur ardoises de toit d'époque moderne (Sansa, vallée des Garrotxes, Pyrénées Orientales). *In : Ceretania* n°4, Arxiu Comarcal de la Cerdanya, Puigcerdà, p. 21-54.

Campmajo 2005 : CAMPMAJO (P.) 2005 - Les roches gravées d'époque Ibère sont-elles des marqueurs de territoire ? Le cas de la Cerdagne. *In : IXe Coloquio internacional sobre Lenguas y Culturas Paléohispánicas. 20-24 octubre 2004, Barcelona.* Departament de Filologia Llatina, Universitat de Barcelona, Barcelona, 2005, p.195-233.

Campmajo 2005 : CAMPMAJO (P.) - Les signes en arbalète de Cerdagne : essai d'analyse formelle et sémantique. *In : Roches ornées, Roches dressées, aux sources des arts et des mythes. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l'Est,* Actes du colloque en hommage à Jean Abelanet, 24 au 26 mai 2001, p. 225-248.

Carbon *et al* 2005 : CARBON (D.), FABRE (G.), VOLANT (Ph.), FICHES (J.L.), LEVRET (A.) et COMBES (Ph.) - L'aqueduc de Nîmes dans la Haute Vistrenque : analyse interdisciplinaire d'un tronçon souterrain, *Gallia,* 62, p. 69-86.

Carrozza *et al* 2005 : CAROZZA (L.), GEORJON. (C.),VIGNAUD (A.) - *La Fin du Néolithique et les débuts de la métallurgie en Languedoc central. Les habitats de la colline du Puech Haut à Paulhan, Hérault.* Toulouse, Archives d'écologie préhistorique, 2005, 666 p., Recherches en Archéologie préventive 3.

Chrzanovski, Manniez 2005 : CHRZANOVSKI (L.), MANNIEZ (Y.) - Lampes en bronze de Villeneuve-les-Béziers, Hérault. *Instrumentum,* 21, juin 2005, p. 9.

Clément 2005 : CLÉMENT (P.-A.) - *La Via Domitia. Des Pyrénées aux Alpes.* Éditions Ouest-France, 2005,

Columeau 2005 : COLUMEAU (P.) - Comportement alimentaire et analyse micro régionale : trois exemples en Gaule du Sud pour les périodes anciennes. *In :* BOUET (A.), VERDIN (F.) textes réunis par. *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau.* Bordeaux Ausonius, 2005, p. 247-256 (Mémoires, 16).

Commandré 2005 : COMMANDRÉ (I.) - *La Voie Domitienne : approche historique et archéologique de l'évolution d'un axe antique aux périodes médiévales et modernes dans la région de Montpellier.* DEA d'archéologie, Université de Provence, Aix-Marseille I, octobre 2005, 2 vol. 138 p et 69 p.

Conche *et al.* 2005 : CONCHE (F.), LISFRANC (R.), PLASSOT (E.) - La villa de Milhaud, au lieu-dit Careiron et Pesquier. *In : Les campagnes dans l'Antiquité : la villa gallo-romaine.* Nimes : Conseil général du Gard, Institut national de recherches archéologiques préventives. 2005, p. 49-53 (Archéologies gardoises, 2).

Darnas 2005 : DARNAS (I.) - La maison rurale en Cévennes : l'exemple de la paroisse de Saint-Germain-de-Calberte. *In : La maison rurale en pays d'habitat dispersé de l'Antiquité au XXe siècle.* Actes du colloque, Rennes, 29-31 mai 2002. A. Antoine éd. Rennes, PUR, 2005, p.129-136.

Durand 2005 : DURAND (A.) - La maison rurale dans le Massif central méridional : approches croisées historiques et archéologiques (XIIe-XVIe siècle) Gévaudan, Rouergue, Uzège, Velay, Vivarais. *In : La maison rurale en pays d'habitat dispersé de l'Antiquité au XXe siècle.* Actes du colloque, Rennes, 29-31 mai 2002. A. Antoine éd. Rennes, PUR, 2005, p. 137-152.

Duchesne, Hernandez 2005 : DUCHESNE (S.), HERNANDEZ (J.). avec la coll. de PAYA (D.)- Le cimetière du haut Moyen Âge d'Azille (Aude). *In* : DELESTRE (X.) dir, PÉRIN (P.) dir., KAZANSKI (M.) dir. In : *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques :* actes des XXIIIe Journées Internationales d'Archéologie Mérovingienne. Aix-en-Provence, Association Provence Archéologie. Suppl. au Bulletin Archéologique de Provence, 3, 2005, p. 207-217.

Fabre *et al* 2005 : FABRE (G.), FICHES (J.L.), LEVEAU (Ph.) - Aqueducs de la Gaule méditerranéenne. *Gallia,* Archéologie de la France antique, 2005, 62. p. 1-170 .

Fages 2005 : FAGES (G.) - Contribution à l'étude du peuplement du Causse de Chantefrège, Lozère. *Grands Causse, Préhistoire et Archéologie,* 2, p. 55-76.

Ferdières, Poupet 2005 : FERDIÈRES (A.), POUPET (P.) - Une ville romaine de moyenne montagne : évolution du paysage et de l'environnement à Javols-Anderitum (Lozère). *In* : BOUET (A.), VERDIN (F.) textes réunis par. *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau.* Bordeaux Ausonius, 2005, p. 155-169 (Mémoires, 16).

Fiches 2005 : FICHES (J.-L.) - La merveilleuse et pitoyable aventure de l'INRAP à Ambrussum, *Les Nouvelles de l'Archéologie,* 99, p. 56-57.

Foy 2005 : FOY (D.) - Utilisation et réutilisation de vitrages : l'exemple d'une villa languedocienne à la fin de l'Antiquité. *In : Notions croisées d'héritage romain et d'approches contemporaines. De transparentes spéculations. Vitres de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge (Occident-Orient)* : catalogue d'exposition, Musée de Bavay (oct-déc. 2005), Conseil général du Nord, 2005 p. 69-70.

Gailledrat, Solier 2005 : GAILLEDRAT (E.) et SOLIER (Y.) - *L'établissement côtier de Pech Maho (Sigean, Aude) aux VIe-Ve. s. av. J.C. (fouilles 1959-1979),*

Pech Maho 1, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 2005, 162 p.

Galant 2005 : GALANT (Ph.) - L'habitat de plein air sur les Grands Causses à la fin du Néolithique : nouvelles observations et apports de la paléospéléologie. *Grands Causses Préhistoire et Archéologie,* 2, p. 21-34.

Garcia 2005 : GARCIA (D.)- Proto-urbanisme et actualisme, pour une lecture renouvelée des plans des sites préromains de Gaule méridionale. In : BOUET (A.), VERDIN (F.) textes réunis par. *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau.* Bordeaux Ausonius, 2005, p. 75-81 (Mémoires, 16).

Gardel *et al* 2005 : GARDEL (M.-E.), JEANJEAN (C.) - Le Haut Moyen-Age sur le versant sud de la Montagne Noire: première approche. *Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques de l'Aude,* CV, 2005, p. 71-84.

Garmy *et al.* 2005 : GARMY (P.), KADDOURI (L.), ROZENBLAT (C.), SCHNEIDER (L.) - Structures spatiales du peuplement antique dans la cité de Luteva. *In* : BOUET (A.), VERDIN (F.) textes réunis par. *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau.* Bordeaux Ausonius, 2005, p. 83-100 (Mémoires, 16).

Garmy *et al* 2005 : GARMY (P.), KADDOURI (L.), ROZENBLAT (C.), SCHNEIDER (L.) - Logiques spatiales et «systèmes de villes» en Lodévois de l'Antiquité à la période moderne. *In* : BERGER (J.-F.), BERTONCELLO (F.), BRAEMER (F.), DAVTIAN (G.), GAZENBEEK (M.), dir., *Temps et espaces de l'homme en société, analyses et modèles spatiaux en archéologie, XXVe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes,* 20-23 octobre 2004, Editions APDCA, Antibes, 2005, p.335-346 (http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00004477)

Godignon 2005 : GODIGNON (D.) - *Les ensembles funéraires de Javols à l'époque gallo-romaine.* Mémoire de Master2, Univ. François Rabelais, Tours (dir. A. Ferdière), 2 vol, 112 p et 74 fig (texte) et 179 p. et 390 fig. (annexes).

Goury 2005 : GOURY (J.) - La villa de Mas Conil. *In : Les campagnes dans l'Antiquité : la villa gallo-romaine.* Nimes, Conseil général du Gard, Institut national de recherches archéologiques préventives, 2005, p. 43-47 (Archéologies gardoises, 2).

Gregoire, Bazile 2005 : GREGOIRE (S.), BAZILE (F .) – La diffusion du silex des Costières du Gard au Paléolithique supérieur, CR. *Palévol,* 2005, p. 413-419.

Harfouche 2005 : HARFOUCHE (R.) - Redessiner la montagne méditerranéenne : terrasses de culture et peuplement dans l'Antiquité. *In* : BOUET (A.), VERDIN (F.) textes réunis par. *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau.* Bordeaux Ausonius, 2005, p. 171-184 (Mémoires, 16).

Harfouche 2005 : HARFOUCHE (R.) - Retenir et cultiver le sol sur la longue durée : les terrasses de culture et la place du bétail dans la montagne méditerranéenne. *Anthropozoologica,* 40 (1), 2005, p.45-80.

Hernandez, Raynaud 2005 : HERNANDEZ (J.), RAYNAUD (C.). La Septimanie du Ve au VIIIe siècle : archéologie du changement culturel. In : DELESTRE (X.), PÉRIN (P.), KAZANSKI (M.). - *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques* : Actes des XXIIIe Journées Internationales d'Archéologie Mérovingienne. Aix-en-Provence : Association Provence Archéologie. Suppl. au Bulletin Archéologique de Provence, 3, 2005, p. 177-188.

Houlès 2005 : HOULÈS (N.) - *La chapelle Saint-Antoine du Lac, Castelnau-de Guers (Hérault),* édition Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Archéologique et Historique de Castelnau-de-Guers, 2005, 20 p.

Mach 2005 : MACH (J.) - De verre et de toiles : les cloisons de fenêtres au château royal de Perpignan (XIVe-XVe siècles). *In : Notions croisées d'héritage romain et d'approches contemporaines. De transparentes spéculations. Vitres de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge (Occident-Orient)* : catalogue d'exposition, Musée de Bavay (oct-déc. 2005), Conseil général du Nord, 2005 p. 164-168.

Mallet 2005 : MALLET (G.)- La sculpture romane en Roussillon : le travail du marbre. *In* : La France, *Dossiers de l'Art,* février 2005, n°116, p. 46-53.

Manniez 2005 : MANNIEZ (Y.) - Essai d'interprétation d'un lot de mobilier d'offrande issu d'une tombe nîmoise du Ier s. de notre ère. *Instrumentum,* 21, juin 2005, p. 34-36

Manniez 2005 : MANNIEZ (Y .) - Les lampes à huile dans les sépultures romaines tardives du Languedoc méditerranéen. *In* : CHRZANOVSKI (L.) : *Actes du 1er congrès international d'études sur le luminaire antique, Lychnological Acts 1*. (Nyon-Genève, 29.IX-4.X.2003). Ed. M. Mergoil, Montagnac, 2005, p. 227-231 *(Monogr. Instrumentum, 31).*

Marot 2005 : MAROT (E.) - Eléments de réflexion sur le faciès ruténo-gabale, de la période augustéenne au IIIe. S. ap. J.-C., *Vivre en Rouergue, Cahiers d'Archéologie aveyronnaise,* 18, p. 97-122.

Maroto *et al.* 2005 : MAROTO (J.), SACCHI (D.) et ORTEGA (D.) - L'apport des grottes des Ermitons et de Belvis à la connaissance du Moustérien tardif des Pyrénées méditerranéennes, Actes du *IIe congrès international Histoire des Pyrénées, Gérone,* 11-14 novembre 1998, *Praehistoria Pyrenaica,* Girona, 2005, p. 179-202.

Martzluff 2005 : MARTZLUFF (dir.) - *Roches ornées, roches dressées : aux sources des arts et des mythes. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l'Est.* Colloque en hommage à Jean Abélanet, Université de Perpignan, 24-25-26 mai 2001, Perpignan. Association archéologique des Pyrénées-Orientales Presses Universitaires de Perpignan, 2005, 574 p.

Martzluff 2005 : MARTZLUFF (M.) - Eléments pour une histoire de l'archéologie et de la Préhistoire en Pyrénées Orientales, *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées Orientales,* 20, décembre 2005, p.65-77.

Masbernat 2005 : MASBERNAT (A.) - Territoire et occupation du sol du diocèse d'Uzes du IXe s. au XIIIe s. *Mémoire Master 2 d'Archéologie,* Université de Montpellier, 2005, 1 vol, 92 p.

Mérel-Brandenburg 2005 : MEREL-BRANDENBURG (A.-B.) - À propos du mobilier métallique récemment découvert à Peyre Clouque, Montferrand (Aude). *In* : DELESTRE (X.) dir, PÉRIN (P.) dir., KAZANSKI (M.) dir. - *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques :* Actes des XXIIIe Journées Internationales d'Archéologie Mérovingienne. Aix-en-Provence, Association Provence Archéologie. Suppl. au Bulletin Archéologique de Provence, 3, 2005, p. 193-205.

Michelozzi 2005 : MICHELOZZI (A.)- L'église romane Saint-Laurent à Jonquières-et-Saint-Vincent (Gard), *Archéologie du Midi Médiéval,* 2004, 22, p. 27-44.

Mordant, Depierre 2005 : MORDANT (C.) DEPIERRE (G.) dir. - *Les pratiques funéraires à l'âge du bronze en France.* Actes de la table ronde de Sens-en-Bourgogne (Yonne), Paris, CTHS, 2005 . 525 p. (Documents préhistoriques, n°19).

Narasawa 2005 : NARASAWA (Y.) - Recherches sur les autels paléochrétiens et mérovingiens de Narbonnaise : problème de réemploi des cippes antiques. *In* : DELESTRE (X.) dir, PÉRIN (P.) dir., KAZANSKI (M.) dir. - *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques* : actes des XXIIIe Journées Internationales d'Archéologie Mérovingienne. Aix-en-Provence, Association Provence Archéologie. Suppl. au Bulletin Archéologique de Provence, 3, 2005, p. 75-84.

Nougaret 2005 : NOUGARET (J.).- Quels modèles architecturaux pour Sainte-Anne et Saint-Roch, *Bulletin Historique de la Ville de Montpellier,* mai 2005, n° 29, p. 35-40.

Nougaret *et al.* 2005 : NOUGARET (J.), LAFAY (B.) DERRIEU (B.) - Les retables du Caylar et de Parlatges : deux sculptures du 14e siècle en Lodévois-Larzac. Lodève, Charte Lodévois-Larzac, Centre Ressources Patrimoine, 2004. 43 p. (Les Cahiers du Lodévois-Larzac, 14).

Nougaret, Grandjouan 2005 : NOUGARET (J.), GRANDJOUAN (M.-S.) - *Montpellier monumental. Tomes I et II.* Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, Paris, Momum, éditions du patrimoine, 2005, 495 p. (Cahiers du patrimoine).

Ollivier *et al.* 2005 : OLLIVIER (D.), PAGES (G.), TREGLIA (J.C.) - La fin d'une vicinia. Olbia à Hyères (Var) durant l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Age (Ve-Ves.,). *In* : *La Méditerranée et le monde mérivingien : témoins archéologiques.* Actes des XIIIe Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Arles, 2002, Suppl. au Bulletin archéologique de Provence n° 3.

Pages *et al* 2005 : PAGES (G.), SCHNEIDER (L.), FLUZIN (P.) - Le travail du fer dans l'établissement perché tardo-antique du Roc de Pampelune (Argelliers, Hérault) : l'apport des analyses métallographiques. *Archéosciences, Revue d'Archéométrie,* n° 29, p. 107-116. (http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00090912).

Passelac 2005 : Passelac (M.) - Trois vestiges d'aqueducs ruraux gallo-romains dans la partie occidentale de la cité de Carcassonne. In : FABRE (G.), FICHES (J.-L.), LEVEAU (Ph.) dir. *Les aqueducs de Gaule méditerranéenne, Gallia,* 62, 2005, p. 107-118.

Passelac 2005 : Passelac (M.) - D'*Elesiodunum à Elusio,* nouveaux documents sur l'occupation pré-romaine de Montferrand (Aude) et le déplacement de l'agglomération. *Bull. Soc. d'Et. scient. de l'Aude,* CV, 2005, p. 21-34.

Pécout 2005 : PECOUT (P.) - L'ancienne église romane Saint-Geniès de Laudun (Gard), *Rhodanie,* décembre 2005, n° 96, p. 9-21.

Pellecuer, Schneider 2005 : PELLECUER (C.) , SCHNEIDER (L.) - Premières églises et espace rural en Languedoc (V-Xe s.). In : DELAPLACE (C.) dir. - *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale* (IV-IXe s.), Actes du colloque international de Toulouse, 21-23 mars 2003, Paris, éd. Errance, 2005, p.98-119.

Pellecuer 2005 : PELLECUER (C.) - Les territoires de la villa et de l'agglomération : quelques réflexions à propos de la Narbonnaise occidentale. In : BOUET (A.), VERDIN (F.) textes réunis par - *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau.* Bordeaux, Ausonius, 2005, p. 101-110 (Mémoires, 16).

Petitot *et al.* 2005 : PETITOT (H.), BUFFAT (L.), GUERRE (J.) - La villa des Charbonniers à Saint-Paul-les-Fonts. *In* : *Les campagnes dans l'Antiquité : la villa gallo-romaine.* Nimes, Conseil général du Gard, Institut national de recherches archéologiques préventives, 2005, p. 37-41 (Archéologies gardoises, 2).

Perramond 2005 : PERRAMOND (J.-P.) - Le dolmen du Palet de Roland Villeneuve-Minervois, *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude,* 2005, CV, p. 15-20.

Piques *et al.* 2005 : PIQUES (G.) et BUXO (R .) dir. - *Onze puits gallo-romains de Lattara (Ier s. av.- IIe de n .e.). Fouilles programmées 1986-2000,* Lattes, 2005, 412 p. *Lattara* 18.

Pomaredes 2005 : POMAREDES (C.) avec la coll. de SCHNEIDER (L.) - Contribution à la connaissance des dynamiques économiques et de peuplement en Clermontais durant l'Antiquité, (Conclusion d'ouvrage) In : H. POMAREDES, S. BARBERAN, L. FABRE, Y. RIGOIR et collaborateurs - *La Quintarié (Clermont-l'Hérault, 34). Etablissement agricole et viticulture, atelier de céramiques paléochrétiennes (Ier-VIe s. ap. J.-C),* Archéologie de l'A.75, Ed. Monique Mergoil, Montagnac, 2005, p.183-185. (Archéologie et Histoire Romaine, 14).

Pomarèdes *et al.* 2005 : POMAREDES (H.), MAUFRAS (O.), SAUVAGE (L.) - La villa de Saint-André-de-Codols (Nimes). *In* : *Les campagnes dans l'Antiquité : la villa gallo-romaine.* Nimes, Conseil général du Gard, Institut national de recherches archéologiques préventives. 2005, p. 25-29 (Archéologies gardoises, 2).

Poux 2005 : POUX (M.)- *L'Age du vin. Rites de boissons, festins et libations en Gaule indépendante.* Ed. Monique Mergoil, 2005, 637 p. (Protohistoire européenne, n°8).

Ratz 2005 : RATZ (A.) - Pousaranques en Uzège, *Rhodanie,* juin 2005, n°94, p. 62-66.

Raynaud 2005 : RAYNAUD (C.) - Pataran, villa romaine de la plaine d'Aigues-Vives. *In* : *Les campagnes dans l'Antiquité : la villa gallo-romaine.* Nimes, Conseil général du Gard, Institut national de recherches archéologiques préventives. 2005, p. 55-59 (Archéologies gardoises, 2).

Rivals, Deniaux 2005 : RIVALS (F.), DENIAUX (B.) - Investigation of human hunting seasonality through dental microwear analysis of two caprinae. *In* : *Late Pleistocene localities in Southern France. Journal of Archaeological Science,* 2005, 32, p. 1603-1612.

Rivals *et al* 2005 : RIVALS (F.), MOIGNE (A.M.) et DENIAUX (B.) - Caractérisation des variations paléoenvironnementales d'après l'alimentation des caprinés chassés par les hommes du Paléolithique inférieur et moyen en Languedoc Roussillon. *In* : Colloque international : *Données récentes sur les modalités de peuplement sur le cadre chronostratigraphique géologique et paléogéographique des industries du paléolithique ancien et moyen en Europe* (Rennes, 22-25 septembre 2003), *British Archéological reports, International series,* p.115-123.

Ruas, Rendu 2005 : RUAS (M.-P.), RENDU (C.) - Glanes et cultures médiévales en haute montagne. Réflexions autour d'une cabane d'estive à Enveitg et du château des Angles (Pyrénées-Orientales), *In* : A. Catafau (éd.), *Les ressources naturelles des Pyrénées du Moyen Âge à l'époque moderne,* Actes du congrès international Résopyr 1, Presses Universitaires de Perpignan, p. 147-184

Ruas *et al* 2005 : RUAS (M.-P.), RENDU (C.), LACOMBE (S.), LACOMBE (G.), VIGNE (J.-D.) - Vaches laitières et cultures associées au domaine de la Tour-Vaour (Penne-du-Tarn, Tarn). *In* : M.-P. et Vigne J.-D. (éd.). - *Cultures et élevages par monts et par vaux : quelle lecture archéologique,* Actes de la table ronde organisée par le programme ACI des réseau des MSH «Anthropisation et histoire de l'environnement dans les montagnes du sud de l'Europe», *Anthropozoologica,* 40 (1), p. 237-244.

Ruas *et al* 2005 : RUAS (M.-P.), RENDU (C.), LACOMBE (S.=, LACOMBE (G.), VIGNE (J.-D.) - Brebis, agneaux à viande et prairies au domaine de Roussergue (Penne-du-Tarn). *In* : Ruas M.-P. et Vigne J.-D. (éd.). - *Cultures et élevages par monts et par vaux : quelle lecture archéologique,* Actes de la table ronde organisée par le programme ACI des réseau des MSH « Anthropisation et histoire de l'environnement dans les montagnes du sud de l'Europe », *Anthropozoologica,* 40 (1), p. 245-250.

Ruas, Rendu 2005 : RUAS (M.-P.), RENDU (C.) avec la coll. de BERGERET (A.) - Glanes et cultures en Haute Montagne d'après les restes de graines et de fruits carbonisés des deux sites médiévaux de Cerdagne et du Capcir (Pyrénées-Orientales). In : Congrès International RESOPYR (PUP), 2005, p. 147-184.

Sacchi 2005 : SACCHI (D.) - Allocution prononcée le 24 mai 2001 en hommage à Jean Abelanet. *In* : *Actes du colloque en Hommage à Jean Abelanet,* 24-27 mai 2001, A.A.P.O., Presses Universitaire de Perpignan, 2005, p. 43-44.

Sacchi 2005 : SACCHI (D.) - Le Magdalénien des Pyrénées, *In* : *Actes du IIe congrès international Histoire des Pyrénées,* Gérone, 11-14 novembre 1998, *Praehistoria Pyrenaica,* Centre Associat de la UNED - Girona, 2005 : 233-246.

Sacchi *et al.* 2005 : SACCHI (D.), BRULE (J.-L.), ESCARGUEL (G.) et RUBIELLA (C.) - Le panneau 13 du décor pariétal de la grotte Gazel à Sallèles-Cabardès (Aude) : lecture dynamique d'une composition graphique paléolithique. *In* : *Actes du colloque en Hommage à Jean Abelanet,* 24-27 mai 2001, A.A.P.O., Presses Universitaire de Perpignan, 2005, p.53-58.

Salles 2005 : SALLES (J.) - Les implications de l'archéologie auprès du grand public. Cas particulier de la valorisation du patrimoine cévenol. *Patrimoine 30*, janvier 2005, p. 12-16.

Sanchez, Silvéréano 2005 : SANCHEZ (C.), SILVEREANO (S.) – Le port de Narbonne et la diffusion des sigillées de la Graufesenque : étude préliminaire. *In* : SCIAU (P.), VERNHET (A.) dir. Actes de la table ronde de Millau, *La diffusion des céramiques sigillées de la Gaule du Sud dans le Nord de l'Espagne,* mai 2003, Millau, Centre d'Arqueologia Subaquatica de Catalunya (CASC), Centre d'Elaboration des Matériaux et d'Etudes Structurales (CEMES), 2005.

Sauget *et al* 2005 : SAUGET (J.M.), OLIVE (C.), FERRAS (C.), VAKHNOVSKY (N.) - *Inventaire du patrimoine de la commune de Cessenon-sur-Orb (Hérault).* Montpellier : Inventaire général, Conseil général de l'Hérault, Charte intercommunale des coteaux de l'Orb et du Vernazorbes, 2005, 401 p.

Savalle 2005 : SAVALLE (C.) - *Une cuisine gallo-romaine sur le site de Javols-Anderitum (Lozère),* Mémoire de Master 1, Univ. François Rabelais, Tours (dir. A. Ferdière), 2 vol.

Scanzi 2005 : SCANZI (M.) - Les tombes en lauzes de Florimont (Commune de Vieussan). *Archéologie et Histoire des Hauts Cantons de l'Hérault,* 28, 2005, p. 23-28.

Scanzi *et al.* 2005 : SCANZI (M.), SALVAIRE (M.), GOURDIOLE (R.), CADENET (P.) - Les monnaies de Lévas (Carlencas-et-Lévas), *Archéologie et Histoire des Hauts Cantons de l'Hérault,* 28, 2005, p. 41-63.

Schneider 2005 : SCHNEIDER (L.) - Du *pagus* aux finages castraux : les mots des territoires dans l'espace oriental de l'ancienne Septimanie (IX-XIIe s.). *In* : CURSENTE (B.) et MOUNIER (M.) dir. - *Les territoires du médiéviste,* Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 109-128. (Collection Histoire),

Schneider 2005 : SCHNEIDER (L.) - Le territoire de l'archéologue et l'archéologie des territoires médiévaux. *In* : CURSENTE (B.) et MOUNIER (M.) dir. - *Les territoires du médiéviste,* Presses Universitaires de Rennes, 2005, p.309-327. (Collection Histoire)

Schneider 2005 : SCHNEIDER (L.) - Dynamiques spatiales et transformations de l'habitat en Languedoc méditerranéen durant le haut Moyen Age (VIe-IXe s.). *In* : BROGIOLO (G.-P.), CHAVARIA ARNAU (A.), VALENTI (M.) dir. - *Dopo la fine delle ville : le campagne dal VI al X secolo,* 11° Seminario sul tardo antico e l'alto medioevo, Gavi 8-10 mai 2004, SAP Società Archeologica s.r.l., 2005, p.287-312 (Documenti di Archeologia 40).

Scimia 2005 : SCIMIA (R.) - Les dolmens de Rochegude, *Cévennes Magazine,* mai 2005, p. 9-13.

Taurand 2005 : TAURAND (P.) - L'église Saint-Paul de Clermont l'Hérault : huit siècles d'histoire, *Bulletin du Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais,* juin 2005, n°129-132, p. 3-111.

Trintignac 2005 : TRINTIGNAC (A.) - La production de poix dans la cité des Gabales (Lozère) à l'époque gallo-romaine, *Bulletin du Centre d'Etudes et de Recherches Littéraires et Scientiques de Mende,* 2005, 24, p.20-27.

Trintignac 2005 : TRINTIGNAC (A.) - L'artisanat à Javols-Anderitum, chef-lieu de la cité des Gabales, à l'époque gallo-romaine, *Revue du Gévaudan, des Causses et des Cévennes,* 19, 2005, p. 140-156.

Trintignac *et al.* 2005 : TRINTIGNAC (A.), MAROT (E.), FERDIERE (A.), GUILLEMARD (Th.) et ODE (B.) - Recherches archéologiques à Javols-*Anderitum*, campagne 2004, *Revue du Gévaudan, des Causses et des Cévennes,* 2005, 20.

Verdin 2005 : VERDIN (F.) - Encore les utriculaires… *In* : BOUET (A.), VERDIN (F.) textes réunis par. - *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau.* Bordeaux, Ausonius, 2005, p. 275-284 (Mémoires, 16).

Vergely 2005 : VERGELY (H.) - Les parures en jayet dans les Grands Causses, *Grands causses, Préhistoire et Archéologie,* 2, p. 35-53.

Veyrac 2005 : VEYRAC (A.) - Redécouverte de deux phallus sur la face occidentale du pont du Gard. *In* : BOUET (A.), VERDIN (F.) textes réunis par. - *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau.* Bordeaux, Ausonius, 2005, p. 285-293 (Mémoires, 16).

Vondra 2005 : Vondra (S.) - Le bacinet de Banyuls, *Bulletin de l'Association archéologique des Pyrénées-Orientales,* 20, décembre 2005, p. 107-110.

Liste des abréviations

Chronologie

IND : Indéterminé
DIA : Diachronique
PAL : Paléolithique
MES : Mésolithique
NEO : Néolithique
BRO : Age du Bronze
FER : Age du Fer
GAL : Antiquité
MA : Moyen Age
MOD : Moderne
CON : Contemporain

Nature de l'opération

FP : Fouille programmée
MH : opération avant travaux MH
OPD : Opération préventive de diagnostic
OSE : Opération de sauvegarde par l'étude
PAN : Programme d'analyses
PCR : Projet collectif de recherche
PRD : Prospection inventaire, prospection diachronique
PRT : Prospection thématique
PRM : Prospection magnétique, détecteur de métaux
RAR : Opération de relevés d'art rupestre
SD : Sondage
SP : Fouille préventive
SU : Fouille nécessitée par l'urgence absolue

Organisme de rattachement des responsables d'opérations

ASS : Association
AUT : Autre
BEN : Bénévole
CNR : C.N.R.S.
COL : Collectivité territoriale
DAS : DRASSM
EDU : Education nationale
IRP : Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP)
MUS : Musée
OPA : Opérateur privé agréé
SRA : Service régional de l'Archéologie
SUP : Enseignement supérieur

DIRECTION REGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES DU LANGUEDOC-ROUSSILLON

Organigramme du Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon

Mis à jour le 01/10/08

Didiers DESCHAMPS
Directeur Régional des Affaires Culturelles

Henri MARCHESI
Conservateur Régional de l'Archéologie

COORDINATION, SECRETARIAT GENERAL

Annick VILLALBA
Attachée principale d'administration

GESTION DE LA RECHERCHE

Audrey GLANDIERE *Adjoint administratif* Secrétariat	Fabien PARDON *Adjoint administratif* Secrétariat	Michèle PONS *Attachée d'administration* Gestion des crédits

RECHERCHE ET CONSERVATION

AUDE	Pierre-Arnaud de LABRIFFE	*Ingénieur d'études*	En charge du Dépt. de l'Aude (zones rurales).
	Dominique ORSSAUD	*Ingénieur d'études*	En charge du Dépt. de l'Aude (zones urbaines).
	Jean-Claude ROUX	*Technicien de recherche*	PLU de l'Aude, gestion du Centre archéologique de Lattes.
	Gérald SACHOT	*Assistant ingénieur*	Carte archéologique de l'Aude, études préalables.
GARD	Christophe PELLECUER	*Conservateur en chef du patrimoine*	En charge du Dépt. du Gard (Sud du Dépt.).
	Jean-Michel PENE	*Technicien de recherche*	Gestion des PLU du Gard, responsable du CDAG du Gard.
	Martine SCHWALLER	*Conservateur en chef du patrimoine*	En charge du Dépt. du Gard (Nord du Dépt.).
HERAULT	Iouri BERMOND	*Ingénieur d'études*	Carte archéologique du Gard et de l'Hérault, En charge des dossiers du Bassin de Thau.
	Alain CHARTRAIN	*Conservateur en chef du patrimoine*	En charge du Dépt. de l'Hérault (Est du Dépt.).
	Christian OLIVE	*Ingénieur d'études*	En charge du Dépt. de l'Hérault (Ouest du Dépt.).
	Guy POUZOLLES	*Technicien de recherche*	Gestion des PLU de l'Hérault, assistance technique .
LOZERE	Hélène BREICHNER	*Assistant ingénieur*	En charge du Dépt. de la Lozère, Carte archéologique et PLU de la Lozère.
	Jean-Yves BOUTIN	*Agent technique*	En charge des dépôts de la Lozère.
PYRENEES ORIENTALES	Véronique LALLEMAND	*Ingénieur d'études*	En charge du département des Pyrénées Orientales.
	Thierry ODIOT	*Ingénieur d'études*	En charge du département des Pyrénées Orientales.
	Benoit ODE	*Ingénieur d'études*	En charge des dossiers A.75 et A.9 (Hérault), L.G.V. Nîmes-Montpellier (Gard, Hérault).
	Philippe GALANT	*Technicien de recherche*	Grottes ornées, spéléologie et archéologie minière

LISTE DES BILANS

- 1 ALSACE
- 2 AQUITAINE
- 3 AUVERGNE
- 4 BOURGOGNE
- 5 BRETAGNE
- 6 CENTRE
- 7 CHAMPAGNE-ARDENNE
- 8 CORSE
- 9 FRANCHE-COMTÉ
- 10 ÎLE-DE-FRANCE
- 11 LANGUEDOC-ROUSSILLON
- 12 LIMOUSIN
- 13 LORRAINE
- 14 MIDI-PYRÉNÉES
- 15 NORD-PAS-DE-CALAIS
- 16 BASSE-NORMANDIE
- 17 HAUTE-NORMANDIE
- 18 PAYS-DE-LA-LOIRE
- 19 PICARDIE
- 20 POITOU-CHARENTES
- 21 PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
- 22 RHÔNE-ALPES
- 23 GUADELOUPE
- 24 MARTINIQUE
- 25 GUYANE
- 26 DÉPARTEMENT DES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUBAQUATIQUES ET SOUS-MARINES
- 27 RAPPORT ANNUEL SUR LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE EN FRANCE

LISTE DES BILANS

- 1 ALSACE
- 2 AQUITAINE
- 3 AUVERGNE
- 4 BOURGOGNE
- 5 BRETAGNE
- 6 CENTRE
- 7 CHAMPAGNE-ARDENNE
- 8 CORSE
- 9 FRANCHE-COMTÉ
- 10 ÎLE-DE-FRANCE
- 11 LANGUEDOC-ROUSSILLON
- 12 LIMOUSIN
- 13 LORRAINE
- 14 MIDI-PYRÉNÉES
- 15 NORD-PAS-DE-CALAIS
- 16 BASSE-NORMANDIE
- 17 HAUTE-NORMANDIE
- 18 PAYS-DE-LA-LOIRE
- 19 PICARDIE
- 20 POITOU-CHARENTES
- 21 PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
- 22 RHÔNE-ALPES
- 23 GUADELOUPE
- 24 MARTINIQUE
- 25 GUYANE
- 26 DÉPARTEMENT DES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUBAQUATIQUES ET SOUS-MARINES
- 27 RAPPORT ANNUEL SUR LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE EN FRANCE